ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES
Sciences historiques et philologiques

III

HAUTES ÉTUDES DU MONDE GRÉCO-ROMAIN

36

ÉRIC LHÔTE

LES LAMELLES ORACULAIRES DE DODONE

DROZ
2006

ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES
Sciences historiques et philologiques

III
HAUTES ÉTUDES DU MONDE GRÉCO-ROMAIN
36

ÉRIC LHÔTE

LES LAMELLES ORACULAIRES DE DODONE

LIBRAIRIE DROZ S.A.
11, rue Massot
GENÈVE
2006

Distribué en France par Erudist, 153 avenue d'Italie, 75013 Paris
www.erudist.net

www.droz.org

ISBN : 2-600-01077-7
ISBN-13 : 978-2-600-01077-1
ISSN : 1016-7005

Copyright 2006 by Librairie Droz S.A., 11, rue Massot, Genève

All rights reserved. No part of this book may be reproduced or translated in any form, by print, photoprint, microfilm, microfiche or any other means without written permission.

Remerciements

Cet ouvrage est l'aboutissement d'une thèse de doctorat soutenue le 22 janvier 2000 à l'École pratique des hautes études, en Sorbonne. Ma gratitude va donc tout premièrement à Laurent Dubois, sous la direction de qui j'ai travaillé, et qui, du début à la fin, c'est-à-dire de la définition du sujet à la publication, en passant par la soutenance, n'a cessé de contrôler, avec l'esprit critique et la bienveillance qui le caractérisent, l'évolution de mes recherches. Olivier Masson, qui nous a quittés entretemps, mais qui a présidé aux débuts de cette entreprise, doit être évoqué comme le génie tutélaire de ce travail : avec émotion, nous rendons hommage à ses manes.

Je remercie les membres du jury : Madeleine Jost, président du jury et historienne, dont les remarques ont été d'un précieux secours ; Catherine Dobias, épigraphiste, qui a trouvé la solution de plusieurs énigmes ; Charles de Lamberterie, linguiste, qui a rectifié plusieurs approximations. La présente édition doit beaucoup à la science et à l'intuition de ces savants.

Pierre Cabanes m'a fait l'honneur de s'intéresser à mes travaux : il faut dire que sa magistrale *Épire de la mort de Pyrrhos à la conquête romaine* a été le point de départ de mes recherches, et que le précieux appendice épigraphique de son livre reste une référence.

Deux savants ont particulièrement contribué à la résolution de problèmes essentiels : il s'agit de Monsieur Michel Chauveau, égyptologue, qui a donné la clé de l'inscription n° 129, et de Jean-Luc Fournet, papyrologue, qui a permis de résoudre le problème paléographique posé par l'inscription n° 9, et de fixer le *terminus ante quem* des lamelles oraculaires de Dodone.

Georges Rougemont a relu intégralement mon manuscrit, et m'a fait part de ses remarques et corrections : j'en ai tenu le plus grand compte, et j'ai le plaisir de lui en rendre grâce, et de saluer son sens aigu de la critique épigraphique.

Ces recherches n'eussent point été possibles sans le soutien de l'USR 710 du CNRS, à savoir « L'Année épigraphique », qui m'a fait l'honneur de m'envoyer en mission en Grèce pour autopsier les originaux :

le lecteur comprendra vite que ces missions étaient essentielles, et que le mérite en revient à Mireille Corbier, directrice de l'« Année épigraphique », et à ses collaborateurs.

En Grèce, j'ai bénéficié de l'appui de l'École française d'Athènes, qui a tout fait pour faciliter mes démarches : que son directeur d'alors, Roland Étienne, en soit remercié, ainsi que tous ses collaborateurs. Ils ont permis que les portes s'ouvrent.

À Athènes, Madame Zapheiropoulou, archéologue au Musée national et responsable des collections Carapanos, m'a donné accès aux lamelles découvertes par Carapanos : sa précieuse collaboration, et sa bonne connaissance du matériel, ont permis d'utiles vérifications.

À Salonique, le professeur Anastase-Phébus Christidis m'a initié au déchiffrement des lamelles au microscope, et m'a autorisé l'accès aux originaux du musée de Jannina : sans sa bienveillante attention, rien n'eût été possible, car la collection de Jannina est, de loin, la plus importante et la mieux conservée [1].

À Jannina, j'ai été accueilli au musée dans les meilleures conditions qu'on puisse imaginer, et je ne saurais trop rendre grâce à tout le personnel pour les excellentes conditions de travail qui m'ont été offertes. J'ai séjourné plusieurs fois dans cette ville charmante, et l'Îlot de Jannina, où je résidais, restera à jamais pour moi une seconde patrie. Merci à toute la communauté de l'Îlot, où j'ai été accueilli comme dans une grande famille.

Merci enfin à tout le personnel de la bibliothèque de l'École normale supérieure, où j'ai pu mener, dans les meilleures conditions possibles, l'essentiel du travail qui s'imposait.

La publication de ce livre n'eût point été possible sans l'engagement du service des publications de l'École pratique des hautes études, en particulier de Martin Sauvage, principal artisan et de Laurent Garrigues. Qu'ils en soient ici remerciés, ainsi que, derechef, Laurent Dubois, président de la section des Sciences historiques et philologiques, qui m'a fait l'honneur de s'intéresser de près à cette édition.

1. Au moment où je corrige les premières épreuves, j'apprends avec douleur qu'A.-Ph. Christidis nous a quittés. C'est une grande perte pour les études dodonéennes, car, après les décès de S. I. Dakaris et de M^me^ I. Vokotopoulou, il restait le seul connaisseur, en Grèce, des lamelles oraculaires. Je me souviens des rencontres fructueuses dont il m'a honoré à Athènes, Salonique, Paris. Je rends hommage à sa mémoire, et j'espère que la coopération que nous avons inaugurée aura des prolongements immédiats : c'est, j'en suis sûr, son souhait le plus ardent depuis l'empyrée où il siège désormais.

AVANT-PROPOS

Aperçu sur l'histoire de Dodone

§ 1. Cet avant-propos n'a d'autre ambition que de resituer brièvement l'histoire des lamelles oraculaires dans celle de Dodone : comme le souligne fort justement P. Cabanes [1], « le sanctuaire mériterait, à lui seul, une thèse volumineuse ». On trouvera dans notre bibliographie, sous la rubrique « histoire », les références principales.

§ 2. Dodone avait la réputation d'être le plus ancien sanctuaire oraculaire de la Grèce. Cette réputation semble justifiée, d'abord, par deux mentions chez Homère, et une chez Hésiode. Dans l'*Iliade,* c'est à un moment crucial qu'Achille adresse une prière au Zeus de Dodone : l'Éacide consent à laisser Patrocle retourner au combat à la tête des Myrmidons, et, offrant une libation à Zeus, il le prie d'assurer le succès de l'entreprise, et de ramener Patrocle sain et sauf. Le poète précise que Zeus n'exaucera qu'une partie de ces vœux, puisque c'est dans ce combat que périra Patrocle. C'est dire que cette prière d'Achille n'est pas un détail du récit, mais un épisode essentiel de l'ensemble de l'*Iliade.* Elle commence ainsi [2] :

> Ζεῦ, ἄνα, Δωδωναῖε, Πελασγικέ, τηλόθι ναίων,
> Δωδώνης μεδέων δυσχειμέρου · ἀμφὶ δὲ Σελλοὶ
> σοὶ ναίουσ' ὑποφῆται, ἀνιπτόποδες, χαμαιεῦναι . . .

§ 3. Dans l'*Odyssée,* il est question deux fois de Dodone, en des vers identiques [3] : Ulysse, *incognito,* explique, au porcher Eumée dans le chant XIV, et à Pénélope dans le chant XIX, qu'il a des nouvelles du roi d'Ithaque. Ce dernier aurait été accueilli par le roi des Thesprotes, et serait parti pour Dodone :

> Τὸν δ' ἐς Δωδώνην φάτο βήμεναι, ὄφρα θεοῖο
> ἐκ δρυὸς ὑψικόμοιο Διὸς βουλὴν ἐπακούσῃ,

1. *L'Épire,* 1976, p. 329.
2. *Il.* XVI, 233-235.
3. *Od.* XIV, 327-330 = XIX, 296-299.

ὅππως νοστήσῃ Ἰθάκης ἐς πίονα δῆμον
ἤδη δὴν ἀπεών, ἦ ἀμφαδὸν ἦε κρυφηδόν[4].

§ 4. C'est d'un contresens sur ces vers qu'est né le mythe tenace selon lequel ce serait le bruissement des feuilles du chêne, sous l'effet du vent, qui serait prophétique. Parke a bien montré qu'il n'en était rien, et qu'en fait c'étaient le tronc et la souche du chêne qui parlaient et qui émettaient des oracles[5]. ὑψικόμοιο est évidemment une épithète de nature, et n'implique nullement que c'est le feuillage du chêne qui est prophétique. C'est ce qui ressort, par exemple, d'un fragment d'Hésiode[6], d'interprétation difficile, mais où on lit ναῖον δ' ἐν πυθμένι φηγοῦ.

§ 5. Les fouilles de la Société archéologique d'Athènes ont confirmé l'ancienneté du sanctuaire : si l'on n'a trouvé aucune trace des périodes paléolithique et néolithique, ce qui n'est pas le cas dans toute l'Épire, et en particulier dans la plaine de Jannina, certains objets peuvent en revanche remonter à *ca* 2000 av., c'est-à-dire à la première époque du Bronze[7] : il s'agit de haches en granit avec un trou pour le manche, et de vases[8]. Il est probable que ces objets étaient votifs, et que le sanctuaire de Dodone a une origine préhellénique, ce que semble confirmer la toponymie locale : des noms comme Πίνδος, Τόμαρος ou Τμάρος, Δωδώνα ne semblent pas indo-européens.

§ 6. Jusqu'au début du IVe s. av., Dodone faisait partie du domaine des Thesprotes, avant de passer sous la coupe des Molosses[9]. Les Σελλοί, ou Ἑλλοί, ou Ἕλλοπες, habitants de l'Ἑλλοπίη dont parle Hésiode, c'est-à-dire de la région de Dodone, se considèrent, semble-t-il, comme les ancêtres de tous les Grecs, et constituent la caste des prêtres de Zeus Naios. C'est ce qu'indique clairement une glose d'Hésychius :

Ἑλλοί· Ἕλληνες οἱ ἐν Δωδώνῃ, καὶ οἱ ἱερεῖς.

4. Texte de V. Bérard, CUF.
5. Ce contresens se retrouve dans la traduction de V. Bérard : « Au feuillage divin du grand chêne de Zeus, il voulait demander conseil pour revenir au bon pays d'Ithaque ». De même, Dakaris 1995, p. 92 : « Από την Οδύσσεια πληροφορούμαστε ότι στους παλαιότερους χρόνους οι χρησμοί δίνονταν από τον ψίθυρο των φύλλων της ιερής βαλανιδιάς ».
6. Ἠοῖαι, frag. 240 Merkelbach-West. Cf. étude de l'étymologie de Ναῖος, § 156 et 160.
7. Dakaris 1995, p. 14.
8. Dakaris 1995, pl. 22, 1; 20, 1 et 2.
9. Dakaris 1995, p. 19.

§ 7. Ἕλλανες semble dérivé de Ἑλλοί au moyen du suffixe -ᾱν, courant en Épire[10]. Ces données concordent bien avec celles de l'*Iliade* et d'Hésiode, et suggèrent que le culte indo-européen de Zeus à Dodone a été importé par la première vague d'envahisseurs grecs du IIe millénaire. Ce qui frappe dans ce culte, c'est, à l'époque historique, son caractère éminemment chtonien, en contradiction flagrante avec la nature céleste du dieu indo-européen. De nombreux indices montrent qu'à Dodone, Zeus était un dieu infernal[11], et la pratique oraculaire qui consiste à inscrire des questions sur des lamelles de plomb relève sans doute de cette nature infernale : les documents les plus proches, d'un point de vue matériel, des questions oraculaires de Dodone sont les *defixiones,* textes expressément adressés aux dieux d'en bas, et gravés sur plomb. Par sa couleur et sa densité, le plomb était symboliquement associé aux enfers, et les *defixiones* étaient souvent enfouies dans des tombes, spécialement des tombes d'hommes morts prématurément ou de mort violente. On verra que, même d'un point de vue textuel, il y a sans doute, parfois, un rapport entre questions oraculaires et *defixiones*[12]. Parke, qui a étudié la procédure oraculaire à Dodone, et a montré qu'elle reposait sur un tirage au sort de la réponse, n'a cependant pas posé le problème suivant : si les consultants recevaient une réponse à leurs questions, réponse parfois inscrite au verso de la lamelle, que faisaient-ils ensuite de cette lamelle ? Est-il vraisemblable qu'ils l'aient négligemment jetée dans le sanctuaire, après avoir fait les frais d'un voyage à Dodone ? Tout porte à croire qu'en réalité, les lamelles, après réponse de l'oracle, ou même sans aucune procédure oraculaire, étaient enfouies dans le sol sacré du sanctuaire, tout comme les *defixiones* étaient enfouies dans des tombes. Il est même probable qu'elles étaient enfouies au pied du chêne sacré, ἐν πυθμένι φηγοῦ pour reprendre l'expression d'Hésiode, puisque c'était dans cette souche que résidait la puissance oraculaire de Zeus. Certaines lamelles présentent même des trous de clouage, exactement comme certaines *defixiones* (c'est de là que vient le nom latin des malédictions). On expliquerait ainsi pourquoi on a retrouvé les lamelles oraculaires en si grand nombre sur le site.

10. Cf. Bechtel, *Gr. Dial.* II, p. 80.
11. Cf. étude de l'étymologie de Ναῖος, § 153-160.
12. Cf. étude des rapports entre *defixiones* et lamelles oraculaires, § 95-103.

§ **8.** On peut donc supposer que les premiers envahisseurs grecs, les Θεσπρωτοί, dans la période 1900-1550, ont substitué au culte d'une divinité préhellénique celui de Zeus, et que Zeus aurait à Dodone assimilé les caractéristiques chtoniennes de cette divinité. Peut-être a-t-elle été réduite au rang de parèdre de Zeus, rebaptisée Διώνα < Δι*F*-ώνα « femme de Zeus », ce qui permettrait d'expliquer la forme curieuse, mais maintenant bien attestée, Δηώνα : on ne voit en effet pas d'autre explication de cette forme qu'une contamination par le diminutif éleusinien Δηώ de Δημήτηρ, déesse dont la nature infernale est bien connue, et dont le théonyme présente un élément Δᾱ- obscur, mais en tout cas non indo-européen [13]. Une branche de cette tribu des Θεσπρωτοί, les Σελλοί/ Ἑλλοί/ Ἕλλοπες, s'installe dans la plaine de Jannina et Dodone, et devient le clan hiératique et prophétique de Zeus.

§ **9.** Des objets mycéniens, datant de la période 1550-1200/1100, ont été trouvés lors des fouilles, et, au XII^e^ s., commencent les invasions doriennes. Les Molosses doivent être une tribu dorienne, qui pousse les Thesprotes vers le sud et vers la Thessalie [14]. Cependant, Dodone restera thesprote jusqu'à *ca* 400.

§ **10.** Après la période qu'on appelle les âges obscurs, qui, à Dodone comme ailleurs, a laissé fort peu de vestiges, on trouve, à partir du VIII^e^ s., des objets consacrés venus du Sud de la Grèce : il s'agit essentiellement de bronzes géométriques et archaïques du plus grand intérêt pour l'histoire de l'art [15]. La qualité de ces objets contraste avec l'absence de tout vestige architectural : jusqu'au IV^e^ s., Dodone reste un sanctuaire hypèthre ; le chêne sacré était simplement entouré de chaudrons votifs posés sur des trépieds [16].

13. Cf. étude de l'étymologie de Διώνα/Δηώνα, § 161-163. Par des voies très différentes, nous sommes arrivés aux mêmes conclusions que H. Petersmann, *WS* 100, 1987, 5-12. Le titre de son article, « Demeter in Dodona und Thrakien », est trompeur, car on n'a aucune trace d'un culte de Dèmèter à Dodone, mais P., qui ignore l'existence de la forme Δηώνα, suppose fort judicieusement que le culte de Zeus et Diona a des affinités avec celui d'une déesse Terre d'origine préindo-européenne, dont le nom devait être *Δᾱ.
14. Selon Hérodote, VII, 176, les Thessaliens étaient une tribu thesprote, d'où les noms Θεσσαλιῶτις, Θεσσαλία.
15. Dakaris 1995, pl. 23-26.
16. Voir la reconstitution du sanctuaire au VIII^e^ s. dans Dakaris 1995, p. 38 : c'est sous cette forme modeste qu'il faut se le représenter jusqu'au IV^e^ s.

§ **11.** La Guerre du Péloponnèse (431-404) constitue un tournant important dans l'histoire de Dodone. Les Molosses y furent alliés d'Athènes, comme les Corcyréens, dont il faut rappeler qu'ils sont, dans une large mesure, à l'origine de ce conflit, en raison de leur différend avec Corinthe, leur métropole. Tharyps, qui règne sur les Molosses de 423 à *ca* 404, s'était réfugié à Athènes pendant son enfance, chassé par une faction adverse. C'est probablement lui qui est à l'origine des changements considérables que vont connaître Dodone et l'Épire, changements qu'on ne peut qu'attribuer à l'influence de la grande cité démocratique. Tout d'abord, Dodone, qui faisait partie du domaine des Thesprotes jusqu'à la fin du V^e^ s. [17], passe dans celui des Molosses *ca* 400, ce qu'on déduit de deux décrets [18] de πολιτεία gravés sur la même stèle et datés du règne de Néoptolème I^er^ (370-368), fils d'Alkétas et petit-fils de Tharyps. L'État molosse, qui reste monarchique, s'est doté parallèlement d'institutions de type démocratique et fédéral, et Dodone est devenue aussi une capitale politique. C'est pendant cette période du *koinon* des Molosses (début IV^e^ s.-340) qu'est bâti le premier temple de Zeus [19]. On constate enfin qu'à partir de *ca* 400, d'assez nombreux Athéniens viennent consulter à Dodone [20], et que la présence corcyréenne [21] y est toujours très marquée : manifestement, les liens noués pendant la guerre du Péloponnèse entre Athènes, Corcyre et les Molosses ne se sont pas défaits.

§ **12.** Avec Alexandre I^er^ le Molosse, le *koinon* des Molosses s'étend et devient la Symmachie des Épirotes (340-232). C'est pendant cette période, sans doute sous le règne de Pyrrhus (295-272), qu'est bâti le *bouleutérion,* dont l'identification est assurée par la dédicace d'un autel à Zeus Bouleus [22]. En revanche, il est peu probable que le bâtiment O soit un prytanée, comme Dakaris croyait pouvoir le déduire d'une lamelle oraculaire [23].

17. La frontière était constituée par les collines qui séparent la plaine de Jannina de celle de Dodone. Euripide, *Phéniciennes* 982, appelle Dodone Θεσπρωτῶν οὖδας.
18. P. Cabanes 1976, p. 534, n° 1 ; cf. p. 120.
19. Dakaris 1995, p. 41, fig. 9.
20. Cf. étude dialectologique, § 116.
21. Cf. introduction, note sur Dodone et Corcyre, § 54-55.
22. P. Cabanes 1976, p. 548, n° 18.
23. Cf. corpus, n° 16.

§ **13.** En ce qui concerne Alexandre le Molosse et Pyrrhus, notre corpus confirme que leurs expéditions en Grande-Grèce n'étaient pas seulement, comme on le dit souvent, des aventures, mais correspondaient aussi à de profondes réalités géographiques et historiques : on verra que la Grande-Grèce et la Sicile étaient partie intégrante de la zone de rayonnement de l'oracle de Dodone, et il n'est point du tout étonnant que les plus ambitieux des Éacides aient cherché à étendre leur domination dans cette région.

§ **14.** Après la révolution de 232, qui met fin à la monarchie éacide, l'Épire devient une république fédérale, le *koinon* des Épirotes (232-170). En 219, les Étoliens ravagent Dodone, mais le sanctuaire est restauré assez rapidement : cet épisode n'a pas laissé de traces dans l'histoire des lamelles oraculaires.

§ **15.** En revanche, la troisième guerre de Macédoine aura des conséquences désastreuses pour le *koinon* des Épirotes, qui se divise en 170, les Chaones, dont la capitale est Phoinikè, se ralliant aux Romains, et les Molosses aux Macédoniens. En 167, les troupes de Paul-Émile ravagent un nombre considérable de villes épirotes, et les fouilles semblent bien montrer que Dodone a aussi été victime de cette catastrophe. On verra que c'est sans doute précisément à cette date que prend fin l'histoire des lamelles oraculaires, ce qui n'implique pas la fin du sanctuaire, ni même de l'oracle : le sanctuaire est reconstruit dans les deux décennies suivantes, et on a au moins une attestation indubitable d'un oracle rendu à Dodone après 167[24].

§ **16.** En 86 av., Dodone a sans doute souffert de l'invasion des Thraces de Mithridate, et, à l'époque de Strabon (fin du I^er^ s. av.), le sanctuaire était en ruines et presque désert. L'Épire entière était d'ailleurs très dépeuplée, d'où la fondation de Nikopolis par Octave, sur le site d'Actium.

24. W. Peek, « Orakel aus Dodona für den Piratenkönig Zeniketes », *ZPE* 30 (1978), p. 247-248 : il s'agit d'un oracle métrique inscrit sur une strigile de fer. Zènikétès est vaincu par P. Servilius Isauricus en 74 av.

§ **17.** On dispose ensuite d'indications très isolées qui attestent soit la survie du sanctuaire, soit de courtes renaissances. C'est ainsi que, d'après une inscription datée de la 68^e^ actiade, les Naia, c'est-à-dire les Concours de Zeus Naios, existent encore en 241 ap.[25] En 362 ap., Julien l'Apostat aurait consulté l'oracle de Dodone avant d'aller affronter les Parthes : cette indication, si elle est authentique, ne prouve pas que l'oracle a survécu sans discontinuité jusqu'à cette date, car Julien, dans le cadre de sa politique générale de retauration des cultes païens, a pu susciter une résurrection de l'oracle à l'occasion de son passage en Illyricum[26]. Enfin, en 391, un Illyrien abat le chêne sacré : le terrain est profondément fouillé, soit que le fanatisme chrétien ait voulu éradiquer l'arbre vénérable, soit pour chercher un trésor. Si, comme nous le croyons, les lamelles de plomb avaient été enfouies, jusqu'en 167 av., au pied du chêne sacré, cet épisode expliquerait pourquoi on les a retrouvées plus ou moins dispersées dans le secteur du temple de Zeus[27].

25. P. Cabanes 1976, p. 552, n° 30.
26. Grégoire de Nazianze, disc. V *Contre Julien,* 32 ; Dakaris 1995, p. 24.
27. J. Vokotopoulou 1987, p. 84 : « Ὁ Εὐαγγελίδης βρῆκε ἑκατοντάδες – πάνω ἀπὸ 1600 –, τὰ περισσότερα βέβαια μικρὰ ἀποτμήματα, στὸν χῶρο τῆς Ἱερᾶς Οἰκίας καὶ σὲ μία ἔκταση βορειοδυτικὰ ἀπὸ αὐτή, ποῦ τὴν ὀνόμασε ἀποθέτη ».

Introduction

I. Histoire du déchiffrement des lamelles oraculaires de Dodone

§ 18. L'archéologue grec Carapanos fut le premier à identifier formellement le site de Dodone, et à y entreprendre des fouilles, dans les années 1870. Pendant l'été 1875, il commence des sondages, et les premières trouvailles confirment vite son intuition[1]. Il part alors à Constantinople pour demander une autorisation de fouilles systématiques, mais, pendant l'hiver 1875-1876, le site est victime de fouilles sauvages : à son retour, Carapanos rachète ce qu'il peut de cette moisson illégale. « Je crois inutile de m'étendre sur le détail de mes fouilles. Il suffira de dire que je les ai fait continuer pendant plus de dix mois »[2] : la fouille systématique doit donc être datée de 1876-1877.

§ 19. Parmi les nombreuses trouvailles que Carapanos publia en 1878[3] figurait une série de 42 lamelles de plomb inscrites, plus ou moins fragmentaires et plus ou moins lisibles[4], qui furent immédiatement interprétées comme des questions à l'oracle de Zeus, et parfois comme des réponses[5]. Outre ces 42 lamelles reproduites en fac-similé[6], il faut aussi signaler 4 photographies :

— pl. 40, 1 = f.-s. pl. 38, 2 = **n° 134** ;
— pl. 40, 2 = f.-s. pl. 37, 4 bis = **n° 89 B** ;

1. Carapanos 1878, p. 2.
2. Carapanos 1878, p. 5.
3. C. Carapanos, *Dodone et ses ruines*, Paris 1878 : un vol. de texte et un vol. de planches.
4. Ces 42 lamelles ne constituent qu'une partie de l'ensemble des lamelles trouvées : il est impossible de savoir ce qu'il est advenu des autres lamelles, qui n'ont pas été déchiffrées par Carapanos et Foucart.
5. Cf. étude des inscriptions annexes, § 93-94.
6. Pl. 34-39.

— pl. 40, 3 non déchiffrée. Il s'agit d'une lamelle « double et adhérente », comme le **n° 24** ;

— pl. 40, 4 non déchiffrée.

§ **20.** La découverte de ces lamelles avait quelque chose d'extraordinaire, car on ignorait tout, jusqu'alors, de cette méthode divinatoire. Leur déchiffrement présentait cependant toutes les difficultés imaginables :

1°) La plupart des textes étaient lacunaires, parce que les lamelles étaient généralement pliées de manière à garantir le secret de la question[7]. Souvent, la corrosion s'est attaquée aux plis, de sorte qu'on n'a retrouvé qu'une partie du document.

2°) La corrosion a souvent fait disparaître des lettres, au point de rendre illisible tout ou partie des textes.

3°) Les textes sont souvent des palimpsestes.

4°) Le genre des textes n'avait pas de parallèles.

5°) On n'a pas suffisamment insisté sur le fait que, les questions étant censées être secrètes, les consultants n'avaient généralement aucun souci d'être lisibles, qu'il s'agisse de leur style graphique, ou de la correction grammaticale et orthographique. D'autre part, certaines questions n'ont de sens que par rapport à un contexte vécu, que seul le consultant connaissait.

6°) Les questions sont rédigées dans des dialectes variés, lesquels étaient alors moins bien connus qu'aujourd'hui : on ne disposait guère que de l'excellent livre de Ahrens[8], lequel se fondait essentiellement sur les sources littéraires.

§ **21.** Pour tenter de surmonter toutes ces difficultés, Carapanos se fit aider par l'épigraphiste français Foucart. Le principal intérêt de leur publication réside dans les excellentes planches de fac-similés[9] : j'ai pu vérifier la valeur de ces fac-similés en autopsiant ce qui reste de la collection Carapanos au Musée national d'Athènes. Les dessins sont généralement fidèles, malgré d'inévitables erreurs de lecture. Certaines de ces erreurs sont surprenantes[10], car on peut facilement les corriger

7. Sur la technique divinatoire, cf. Parke 1967.
8. H. L. Ahrens, *De Graecae linguae dialectis,* Göttingen 1839.
9. Pl. 34-39.
10. Cf. par exemple **n° 136**.

aujourd'hui à l'œil nu, mais il faut rappeler que c'est précisément en 1878 qu'Edison conçoit la première lampe électrique : Carapanos et Foucart ne pouvaient donc en disposer ; or, même à l'œil nu, l'éclairage électrique permet, sous lumière rasante, d'identifier immédiatement certaines lettres de lecture difficile. Du reste, Carapanos et Foucart ne donnent que très peu d'indications sur leur méthode d'autopsie, se contentant de signaler qu'ils ont souvent revu, à l'œil nu et à la loupe[11], les documents. Quant à la transcription des textes que Carapanos et Foucart ont donnée dans leur premier volume, sans aucun commentaire dans la plupart des cas, on peut dire qu'elle est aujourd'hui obsolète. Seules demeurent donc les luxueuses planches du second volume pour cette collection dont il ne reste plus que des lambeaux.

§ **22.** La publication de Carapanos et Foucart provoqua immédiatement une série de comptes-rendus, où divers érudits tentèrent, avec plus ou moins de bonheur, de pousser l'interprétation des textes :

— A. R. Rangabé, *Archaeol. Zeitung* 1878, p. 118.
— Bursian, *Sitzungsber. der Münchener Akademie,* 1878, vol. II, p. 9-14 et 224.
— F. Blass, *Rhein. Museum,* 34 (1879), p. 160.
— Wieseler, *Nachricht. v. d. Gesellsch. d. Wissensch.,* Göttingen, 1879, p. 69-70.
— E. S. Roberts, *JHS* 1 (1880), p. 228-241.
— H. Roehl, *Bursians Jahresber.* 32 (1882), III, p. 131-132.

§ **23.** En 1883, Carapanos[12] publia une nouvelle lamelle, qu'il était parvenu à déchiffrer[13], et Pomtow[14] republia l'ensemble du corpus, en proposant des textes plus ou moins cohérents, et des interprétations plus ou moins convaincantes. Le principal mérite de cette publication est d'avoir fourni à Hoffmann des éléments d'interprétation sur lesquels il pût exercer ce que la méthode critique de l'époque avait de meilleur. Il a fallu pour cela transgresser le plan de la *Sammlung,* car il eût été dom-

11. P. 69 : aucune indication sur les caractéristiques techniques de la loupe en question. Il devait s'agir d'une loupe simple.
12. C. Carapanos, *RA*, série III, vol. II, 1883, p. 354-356.
13. N° 68.
14. H. R. Pomtow, *Jahrbücher für klassische Philologie*, 29 (1883), t. I, p. 305-360.

mage de disperser les lamelles dans diverses sections en fonction de leur dialecte. En 1899, Hoffmann[15] a donc publié ce qui reste, aujourd'hui encore, le meilleur corpus et la meilleure étude critique des lamelles. Cette édition admirable n'en est pas moins obsolète, pour plusieurs raisons dont Hoffmann n'est pas responsable :

1°) Depuis 1899, de nombreuses autres lamelles ont été publiées, en particulier par les archéologues grecs. Il est devenu nécessaire d'intégrer ces nouveaux documents dans un nouveau corpus.

2°) Le corpus de Hoffmann ne pouvait pas reprendre, compte tenu des principes de la *Sammlung,* les fac-similés de Carapanos. Or, ces derniers sont d'un accès relativement difficile, mais indispensables à une étude approfondie des textes : nous avons donc tenu à les reproduire.

3°) Depuis 1899, des progrès scientifiques, en particulier dans les domaines de la linguistique et de l'épigraphie, ont permis d'améliorer l'interprétation des textes.

§ **24.** Ce n'est qu'en 1929[16] que les fouilles ont véritablement pu être reprises à Dodone, sous la responsabilité de la Société archéologique grecque et sous la direction de D. Évangélidis. De nouvelles lamelles ont été découvertes, et publiées très sommairement dans les Πρακτικὰ τῆς ἐν Ἀθήναις Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας *(PAAH),* à partir de 1929, souvent sans fac-similé, ce qui rend très difficile l'interprétation des textes, dont beaucoup, tels qu'ils sont présentés par Évangélidis, sont incompréhensibles. La série la plus importante a été publiée non dans les *PAAH,* mais dans une revue d'accès difficile, les Ἠπειρωτικὰ Χρονικά 10, 1935 *(Ep. Chr.).* Les lamelles publiées par Évangélidis se trouvent sous les références suivantes :

— *PAAH* 1929 (1931), p. 122-129.
— *PAAH* 1931 (1932), p. 89-91.
— *PAAH* 1932 (1933), p. 52.
— *Ep. Chr.* 1935, p. 252-260.
— *PAAH* 1952 (1955) p. 297-306.
— *PAAH* 1955 (1960), p. 171-172.
— *PAAH* 1956 (1961), p. 155-156.
— *PAAH* 1958 (1965), p. 104-105.

15. O. Hoffmann, *SGDI* II, 1899, n° 1557-1598.
16. Cf. Dakaris 1995, p. 12.

§ **25.** Après la mort d'Évangélidis, c'est S. I. Dakaris qui a poursuivi les fouilles de Dodone, et qui a publié, de manière toujours très sommaire et sans fac-similés, certaines lamelles dans les *PAAH* :

— *PAAH* 1967 (1968), p. 48-54.
— *PAAH* 1968, p. 53-56.
— *PAAH* 1973, p. 95-96.
— *PAAH* 1982, p. 87.

§ **26.** Les difficultés du déchiffrement ne permettaient pas de publier dans les comptes-rendus annuels de fouilles toutes les lamelles découvertes, et de nombreux documents restaient en attente dans les réserves du musée de Jannina : Dakaris s'est donc adjoint M^me^ Vokotopoulou, puis A.-Ph. Christidis. Cette collaboration a permis la publication, sous les trois noms, de quelques lamelles dans les actes du II^e^ colloque de Clermont-Ferrand :

— S. Dakaris, A.-Ph. Christidis, J. Vokotopoulou, « Les lamelles oraculaires de Dodone et les villes de l'Épire du Nord », *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité,* II *(Actes du II^e^ Colloque international de Clermont-Ferrand, 1990, réunis par P. Cabanes),* Paris 1993, p. 55-60.

§ **27.** En 1995, M^me^ Vokotopoulou a publié d'autres documents dans les actes du 31^e^ congrès de Tarente :

— J. Vokotopoulou, dans *La Magna Grecia e i grandi santuari della madrepatria. Atti del trentunesimo convegno di studi sulla Magna Grecia, Taranto, 1991* (1995), p. 63-90.

§ **28.** Aujourd'hui, Dakaris et M^me^ Vokotopoulou ayant disparu, A.-Ph. Christidis[17] se retrouve seul responsable de l'étude des lamelles inédites du musée de Jannina : il en a publié quelques-unes dans les *Poikila Epigraphika* :

— A.-Ph. Christidis, « Oracular Tablets from Dodona », *Poikila Epigraphika,* sous la direction de Cl. Brixhe *(Études d'archéologie classique IX),* Nancy 1997, p. 103-110.

§ **29.** Professeur à l'université de Salonique, A.-Ph. Christidis a fait transférer pour étude une partie de la collection de Jannina au musée de Salonique, où il travaille au déchiffrement des inédits et à l'amélioration

17. Cf. note page de remerciements à propos de la disparition d'A.-Ph. Christidis.

de certaines lectures : l'usage de la loupe binoculaire à éclairage rasant facilite considérablement la tâche. A.-Ph. Christidis doit publier bientôt les résultats de ses recherches, et de celles de M^me^ Vokotopoulou, que la mort a interrompues [18].

§ **30.** En mars 1998, je me suis rendu en Grèce pour étudier, autant que faire se pouvait, les originaux. Mon voyage comportait trois étapes :

1°) À Athènes, j'ai pu, grâce à l'appui de l'École française et à la bonne volonté de M^me^ Zapheiropoulou, archéologue au Musée national et responsable des collections Carapanos, examiner ce qui reste des lamelles publiées par Carapanos et Foucart en 1878. Bien que la collection soit en piteux état, et que je n'aie pas pu disposer d'une loupe binoculaire, mais seulement d'une lampe de bureau et de ma loupe simple éclairante, j'ai pu vérifier que les fac-similés de Carapanos et Foucart étaient dans l'ensemble fidèles, et améliorer quelques lectures.

J'ai rencontré à Athènes A.-Ph. Christidis : nous avons discuté de nos travaux respectifs, et nous nous sommes mis d'accord sur nos projets, de manière à éviter de disperser nos efforts. Christidis m'a confié qu'il n'avait pas l'intention, du moins dans l'immédiat, de revenir sur ce qui a déjà été publié, en particulier par Carapanos, mais qu'il désirait se réserver la publication des inédits du musée de Jannina.

2°) Christidis m'a alors invité à venir travailler deux jours avec lui à Salonique, où j'ai pu autopsier, à l'aide de la loupe binoculaire, certaines lamelles déjà publiées dans les *PAAH*. Il m'a aussi délivré une autorisation pour étudier certains documents restés à Jannina, et publiés dans les *PAAH*.

3°) À Jannina, on a aimablement mis à ma disposition une loupe binoculaire à éclairage rasant et une vaste pièce dans les réserves du musée, où j'ai pu étudier à loisir les lamelles dont Christidis m'autorisait l'examen. Cette expérience fut de loin la plus intéressante et la plus fructueuse, car j'ai pu disposer du temps nécessaire, d'une loupe puissante qui m'a permis d'améliorer les lectures d'Évangélidis, et d'un lot de lamelles relativement bien conservé.

18. À la date (26 fév. 2005) où je corrige les 1^res^ épreuves de ce livre, je ne sais pas exactement ce qu'il en est de cette publication, compte tenu de la disparition récente d'A.-Ph. Christidis. Il est vivement souhaitable que le ms. de Chr. ne reste pas lettre morte : la communauté scientifique a le devoir de rendre aux mânes d'A.-Ph. Christidis l'hommage qui lui revient, à savoir la publication de ses découvertes.

§ **31.** Les travaux de Christidis et les miens devraient être publiés à peu près en même temps [19] : ils seront complémentaires, et j'ose espérer qu'ils ouvriront la voie à une coopération fructueuse. Il faudra alors envisager l'édition évolutive d'un grand corpus des lamelles oraculaires de Dodone, comportant :

1°) les lamelles déjà publiées, sur la base de mon propre corpus;

2°) les inédits du musée de Jannina qui seront publiés par Christidis [20] ;

3°) le point sur les lamelles de Berlin, qui ont été volées à Carapanos par Mineyko, et qui ont été transférées à Berlin, mais n'ont jamais été publiées, à l'exception du **n° 53**. P. Cabanes m'a confié qu'un de ses étudiants était censé s'occuper de cette collection, et a eu l'amabilité de me fournir les renseignements suivants : « Les lamelles oraculaires conservées à Berlin sont au musée de Charlottenbourg, dans la partie occidentale de la ville. La collection compte une centaine de lamelles, en très mauvais état; elles ont été acquises à la fin du XIX^e^ siècle, très probablement à partir des détournements opérés par Mineyko, le contremaître polonais qui travaillait à Dodone pour le compte de Carapanos [21]. L'état de la collection de Berlin est encore plus mauvais que celui du fonds Carapanos au Musée national d'Athènes, en raison des boursouflures du plomb depuis un siècle; dans l'état actuel, les documents de Berlin sont à peu près inexploitables. Je ne pense pas que des lamelles publiées par Carapanos soient aujourd'hui à Berlin : le détournement a eu lieu durant les fouilles, avant la publication de Carapanos. » Quoi qu'il en soit, une enquête, suivie de la publication d'un rapport, s'impose au musée de Charlottenbourg.

Les lamelles de Berlin ne sont pas les seules à avoir été détournées des fouilles officielles : les fragments **n^os^ 42** et **66**, achetés à Vienne, pendant l'été 1879, par F. Trau à un prétendu ingénieur de Corfou, ont probablement aussi été volés à Carapanos. Quand Gurlitt les publie, en 1880, ils semblent conservés au Münz- und Antikencabinet de Vienne. De même, les **n^os^ 52, 56, 86** ont été achetés en 1929 à Athènes par H. Seyrig, qui en a fait des fac-similés : quand, quelques années plus tard, il a voulu réexaminer ses lamelles, il a constaté que le plomb s'était complètement

19. Cf. n. 18.
20. Cf. notes *supra*.
21. Ce Mineyko est connu par Car. 1878, p. 2, n. 2, et par Alexander Freiherr von Warsberg, *Eine Wallfahrt nach Dodona*, Graz, 1893, p. 41.

désintégré. Enfin, j'ai cru comprendre, en discutant avec les habitants des environs de Dodone, en mars 1998, que la police grecque, encore aujourd'hui, était prévenue contre les détournements de lamelles de plomb à Dodone : il n'est donc pas impossible que de nouveaux documents, issus du marché noir, sortent de l'ombre dans les années à venir.

4°) Les fouilles se poursuivent à Dodone, et il est probable qu'on exhumera de nouvelles lamelles. Il est possible également qu'on parvienne à déchiffrer des lamelles du musée de Jannina dont le cas semble pour l'instant désespéré, que ce soit à force de patience, ou grâce à de nouvelles techniques optiques. On peut imaginer une stratégie permettant d'intégrer immédiatement et harmonieusement tous ces inédits dans un grand corpus : les moyens informatiques d'aujourd'hui permettront peut-être de réaliser ce rêve de tous les épigraphistes, à savoir un corpus qui ne soit pas incomplet sitôt publié.

II. Le problème de la conservation des lamelles

§ **32.** Les autopsies auxquelles j'ai procédé au Musée national d'Athènes montrent d'abord qu'il est grand temps de poser le problème de la conservation des lamelles. Une partie importante de la collection connue par les fac-similés de Carapanos et Foucart, qu'ils ont publiés immédiatement après la fouille, est aujourd'hui irrémédiablement perdue. On le constatera en lisant les rapports d'autopsie qui accompagnent certains éléments du corpus, mais, pour être plus précis, on peut affecter à chaque fragment des pl. 34 à 39 de Carapanos un indice de conservation, et calculer la moyenne de ces indices, qui sera donc l'indice de conservation de la collection Carapanos. Un fragment qui a disparu ou est devenu totalement illisible, comme le **n° 3**, est affecté d'un indice de 0 %. Un fragment qui semble intact par rapport au fac-similé reçoit un indice de 100 %. Un fragment dont il ne reste que la moitié de 50 %. Dans les autres cas, on estime ce qu'il reste de lisible par rapport au fac-similé.

pl. 34, 1	75%	(n° 5)
pl. 34, 2	75%	(n° 9)
pl. 34, 3	75%	(n° 8)
pl. 34, 4	0%	(n° 3) : le plomb, collé sur du carton, a soufflé.
pl. 34, 5	0%	(n° 1) : perdu

pl. 35, 1	75%	(n° 46)
pl. 35, 2	100%	(n° 105)
pl. 35, 3	0%	(n° 61) : perdu.
pl. 35, 4	20%	(n° 5)
pl. 35, 5	0%	(n° 59) : cf. lemme.
pl. 35, 6	20%	(n° 31)
pl. 36, 1	25%	(n° 121)
pl. 36, 2	0%	(n° 49) : perdu.
pl. 36, 3	90%	(n° 10)
pl. 36, 4	90%	(n° 58)
pl. 36, 5	0%	(n° 65) : perdu.
pl. 36, 6	50%	(n° 112)
pl. 37, 1	100%	(n° 117)
pl. 37, 2	50%	(n° 93, fragment de gauche)
pl. 37, 3	80%	(n° 93, fragment de droite)
pl. 37, 4	90%	(n° 89)
pl. 37, 5	0%	(n° 166)
pl. 37, 6	75%	fragment non repris dans notre corpus[22].
pl. 37, 7	0%	(n° 137) : perdu.
pl. 37, 8	0%	(n° 69) : perdu.
pl. 37, 9	0%	(n° 81) : perdu.
pl. 38, 1	50%	(n° 80)
pl. 38, 2	60%	(n° 134)
pl. 38, 3	0%	(n° 23) : perdu.
pl. 38, 4	20%	(n° 46)
pl. 38, 5	60%	(n° 136)
pl. 38, 6	20%	(n° 29)
pl. 38, 7	0%	(n° 24) : perdu.
pl. 38, 8	90%	non repris dans notre corpus[23].
pl. 39, 1	0%	(n° 163) : perdu.
pl. 39, 2	60%	(n° 145)
pl. 39, 3	100 %	palimpseste indéchiffrable non repris dans notre corpus.
pl. 39, 4	0%	(n° 70) : perdu.
pl. 39, 5	20%	indéchiffrable, non repris dans notre corpus.
pl. 39, 6	0%	(n° 167) : perdu.

22. Quelques lettres, et le dessin d'une tête de serpent.
23. Quelques lettres, et peut être un dessin (cercles concentriques).

pl. 39, 7	0%	(n° 3) : perdu.
pl. 39, 8	0%	fragment de quelques lettres, non repris dans notre corpus.

§ **33.** Si l'on divise la somme de ces indices de conservation par le nombre total de fragments répertoriés par Carapanos, à savoir 42, on obtient, pour la collection, un indice de conservation de 37 %. Autrement dit, les deux tiers environ de cette collection sont irrémédiablement perdus. Ces pertes peuvent avoir deux origines :

1°) Selon le personnel du Musée national d'Athènes, le don Carapanos au Musée date de 1911, soit 33 ans après la publication des planches de fac-similés (1878), qui suit immédiatement la fouille (1876-1877). Pendant ces 33 années, des lamelles ont pu encore être volées à Carapanos. D'autre part, on ne sait pas dans quelles conditions Carapanos a conservé ces documents pendant ces 33 années : il est probable que la corrosion avait déjà commencé à exercer ses ravages.

2°) Au Musée même, la corrosion a continué son travail destructeur : un cas exemplaire est celui du n° 3 (Car. pl. 34, 4). Les cinq fragments constituant cette lamelle presque entièrement lisible ont été collés sur un morceau de carton, ce qui, selon M^me^ Zapheiropoulou, a eu pour effet de faire souffler le plomb, et de détruire entièrement l'inscription. C'est un phénomène analogue qui a dû détruire les lamelles Seyrig.

§ **34.** Ces observations recoupent les informations que P. Cabanes m'a transmises à propos des lamelles de Berlin, qui, paraît-il, sont dans un état encore pire. En ce qui concerne la collection de Jannina, les pièces que j'ai pu observer étaient dans l'ensemble en bon état, mais il est indéniable que la corrosion a aussi commencé à les attaquer.

§ **35.** On constate donc le paradoxe suivant : des objets qui ont passé plus de deux millénaires dans un sol humide sont parfois sortis presque intacts de la terre lors des fouilles, et se sont rapidement dégradés une fois exposés à l'air libre, même dans les musées, donc en atmosphère sèche. Or les chimistes ont déjà observé que, en ce qui concerne les propriétés mécaniques du plomb, « l'air humide est moins nocif que l'air sec »[24]. D'autre part, les phénomènes de corrosion, en particulier

24. *Nouveau traité de chimie minérale,* sous la direction de P. Pascal, VIII, 3, Paris 1963, p. 499.

d'oxydation du plomb, sont complexes : c'est pourquoi, à toutes fins utiles, nous avons noté les couleurs très diverses des fragments qui nous ont été présentés. Nous avons observé en particulier que deux fragments d'une même lamelle n'ont pas nécessairement la même couleur. Il serait donc urgent qu'un chimiste se penche sur la question de la conservation des lamelles, car une chose est sûre : les conditions dans lesquelles les lamelles sont actuellement conservées ne sont pas satisfaisantes. Il est même possible que cette étude présente un intérêt pour les chimistes et les physiciens, car ils disposeraient d'un matériel dont la longue histoire archéologique est connue.

III. La datation des lamelles

A. Terminus post quem *et* terminus ante quem *du corpus :* ca *550 -167 av.*

§ **36.** Bien que la présente étude ne soit pas à proprement parler historique, mais philologique et dialectologique, il est indispensable, et du reste fort intéressant, d'envisager aussi le corpus du point de vue de l'historien, ne serait-ce que pour dater avec quelque précision certains documents, et pour vérifier que les interprétations proposées sont vraisemblables. Le premier problème qui se pose est celui de la détermination d'un *terminus post quem* et d'un *terminus ante quem* pour ce corpus.

§ **37.** Seul un très petit nombre de lamelles peut être daté avec une certaine précision. La plus ancienne que l'on puisse dater sur des bases historiques est celle d'un Béotien qui envisage d'émigrer à Sybaris (n° 133) : il est très probable que ce texte se situe exactement entre 446/5 et 444/3, date à laquelle Sybaris prend le nom de Thourioi. Plusieurs textes présentent un alphabet manifestement plus archaïque que celui, peu caractérisé, du n° 133, et il est même possible que certains de ces textes remontent au VI^e^ s. :

— (n° 150) *ca* 530-510 : Κλεο*F*άνακτος ;
— (n° 41) *ca* 525-500 : question d'Hermon, en alphabet corinthien archaïque ; boustrophédon ;
— (n° 77) *ca* 550-500 : Πὲρ καρπῶν τᾶς γείας. Alphabet local archaïque. Gravure serpentine.

§ **38.** On ne saurait préciser davantage, et on admettra que c'est au cours du VI^e^ s. qu'est née la procédure qui consiste à graver les questions oraculaires sur des lamelles de plomb.

§ **39.** Le problème du *terminus ante quem* est beaucoup plus délicat. Les textes les plus récents que l'on puisse tenter de dater avec quelque précision sont les n^os^ 128 et 129[25] : il s'agirait de deux questions posées par des mercenaires et datables exactement de 190 av., date à laquelle L. Cornelius Scipion *Asiaticus* traverse l'Épire. Il a toujours été tacitement admis qu'aucune lamelle ne pouvait avec certitude être datée du I^er^ s. av. : ce doit donc être au cours du II^e^ s. av. qu'a cessé la technique oraculaire des lamelles de plomb. Rien dans le corpus ne permet de préciser davantage. Cependant, indépendamment du corpus, un faisceau d'indices historiques et numismatiques amène à penser que l'histoire des lamelles s'arrête brusquement en 167, date à laquelle les Romains de Paul-Émile ravagent l'Épire, y compris Dodone, comme l'ont montré les fouilles archéologiques[26].

§ **40.** P. R. Franke[27] a attiré l'attention sur des monnaies sacerdotales frappées à Dodone entre 168 et 148, et portant la légende curieuse Μενέδημος Ἀργεάδης Ἱερεύς. Ces monnaies font suite à celles du *koinon* des Épirotes, à légende Ἀπειρωτᾶν (gén. pl.), et sont contemporaines d'autres monnaies frappées à Phoinikè et à Pandosia[28], ou par les Molosses et les Cassopéens. Franke montre que Ἀργεάδης, sur les monnaies de Dodone, signifie nécessairement que Ménédèmos est un descendant de la famille royale de Macédoine, et il semble qu'on puisse aller beaucoup plus loin en ce qui concerne l'histoire de Dodone en général, et celle des lamelles en particulier.

§ **41.** Selon la tradition héroïque, la prêtrise de Zeus à Dodone était l'apanage d'une caste, qui se confondait avec celle des habitants primitifs de Dodone, les Σελλοί[29]. Compte tenu du caractère archaïque et

25. En ce qui concerne le cas difficile du n° 9, que nous datons de 170-168 av., *vide infra*.
26. Dakaris 1995, p. 23.
27. *Die antiken Münzen von Epirus*, I, Wiesbaden 1961, p. 308-311.
28. Il s'agit de la Pandosia d'Épire, ancienne colonie éléenne au confluent de l'Achéron et du Cocyte : cf. *Epirus* (1997), carte p. 47.
29. *Il.* XVI, 234; Soph., *Trachiniennes* 1167; Eur., fr. 368; etc. Pindare (Strabon 328) fournit la forme Ἕλλοι.

conservateur du culte à Dodone, il est probable qu'à l'époque historique, les prêtres de Dodone se réclamaient encore de cette prestigieuse origine, tout comme les Éacides ou les Argéades se réclamaient de la leur : les Σελλοί ou Ἕλλοι seraient en effet les premiers Hellènes, Ἕλλᾱνες étant dérivé de Σελλοί au moyen du suffixe -ᾱν, typique de la Grèce du Nord-Ouest. L'exhibition, par un prêtre de Dodone, de son origine argéade est donc en contradiction formelle avec toutes les traditions, connues en particulier par la prière d'Achille au Zeus de Dodone[30] :

> Ζεῦ, ἄνα, Δωδωναῖε, Πελασγικέ, τηλόθι ναίων,
> Δωδώνης μεδέων δυσχειμέρου · ἀμφὶ δὲ Σελλοὶ
> σοὶ ναίουσ' ὑποφῆται, ἀνιπτόποδες, χαμαιεῦναι . . .

§ **42.** On ne voit qu'une explication possible de ce paradoxe : les prêtres de Dodone ont dû être évincés de leur fonction, voire exterminés par les Romains en 167, comme l'ont été beaucoup d'Épirotes qui s'étaient opposés, ou simplement ne s'étaient pas ralliés aux Romains. On imagine assez facilement que les prêtres de Dodone, tout comme les Molosses, voyaient d'un mauvais œil l'invasion romaine. Or il est certain que la méthode oraculaire des lamelles de plomb supposait un savoir-faire secrètement transmis de génération en génération, et il est peu probable qu'un Argéade ait été dépositaire de cet héritage. On sait que Dodone n'a pas cessé d'être un sanctuaire oraculaire après 167, mais les oracles ont dû être rendus sous une autre forme, sans doute moins originale.

§ **43.** Dans notre corpus, on ne trouve pas le moindre indice pemettant de dater, même hypothétiquement, un texte après 167. L'argument est négatif, mais le corpus est suffisamment abondant pour que cet argument ait du poids. D'autre part, puisqu'il s'agit des lamelles les plus récentes, le risque qu'on exhume ultérieurement une lamelle qui nous démente est relativement restreint : l'avancement des fouilles a pour effet d'exhumer des lamelles plus anciennes, pour d'évidentes raisons stratigraphiques. Ce n'est pas un hasard si le texte dont l'écriture présente les caractéristiques les plus évoluées (n° 9) figurait déjà dans le corpus de Carapanos (1878), et si les lamelles antérieures au IV^e^ s.

30. *Il.* XVI, 233-235 : « Zeus, prince, Dodonéen, Pélasgique ! Toi qui habites au loin et qui veilles sur Dodone aux rigoureux hivers ! Autour de toi habitent les Selloi, tes interprètes, qui ne se lavent pas les pieds et qui couchent à même le sol ».

ont presque toutes été publiées après Carapanos, c'est-à-dire quand les fouilles ont atteint des couches plus profondes.

§ **44.** Le cas de la lamelle n° 9, d'un style cursif évolué, doit être examiné de près. Hoffmann, qui a prudemment renoncé à proposer la moindre date, considère néanmoins que ce document est le plus récent de son corpus, en notant qu'il ne connaît pas de parallèles à ce type d'écriture. P. Cabanes[31] considère que ce texte est le plus important pour l'histoire très mal connue de l'Épire après 167, mais il hésite beaucoup sur sa date : « this inscription probably dates to the second century, and possibly to the end of it or to the first century B.C. » En réalité, cette lamelle est atypique, et l'étude de son écriture relève de la papyrologie, non de l'épigraphie : elle peut fort bien être antérieure à 167, car la forme la plus évoluée d'un ensemble n'est pas nécessairement la plus récente du strict point de vue de la chronologie absolue. Les rapprochements que nous proposons avec les styles d'écriture des papyrus de Zénon[32] montrent que, d'un point de vue paléographique, rien ne s'oppose à une datation avant 167, voire bien avant 167, puisque les papyrus en question sont datés de 258-257 av., et sont d'un style plus évolué que celui de la lamelle ! On proposera finalement de dater cette lamelle n° 9 de 170-168 av. (cf. commentaire de l'inscription).

§ **45.** Hormis les n° 128 et 129, qu'on peut dater précisément de 190 av., date à laquelle le *koinon* des Épirotes était neutre par rapport aux Romains, et ce n° 9, de peu antérieur au désastre de 167, on ne trouve pas dans le corpus le moindre indice d'une présence ou d'une influence romaine en Épire.

§ **46.** Enfin, la forme même du nom de Μενέδημος Ἀργεάδης ἱερεύς, et non Μενέδαμος Ἀργεάδας, est significative. On sait que les Macédoniens, à l'époque hellénistique, utilisent presque exclusivement, dans leurs écrits, la *koinè*[33]. C'est l'inverse en Épire, où, jusqu'à une date avancée, le dialecte dorien reste bien vivant, comme en témoignent toutes les inscriptions de l'Épire, et en particulier le corpus des lamelles,

31. dans *Epirus* (1997), p. 121.
32. Cf. commentaire de ce n° 9.
33. La seule exception serait une *defixio* récemment découverte : L. Dubois, « Une tablette de malédiction de Pella : s'agit-il du premier texte macédonien ? », *REG* 1995, I, 190-197.

où l'influence inévitable de la *koinè* est très limitée[34]. Aucun consultant épirote ne s'exprime exclusivement en *koinè*. Jusqu'en 167, les monnaies du *koinon* des Épirotes portent Ἀπειρωτᾶν, non Ἠπειρωτῶν. Après 146, et peut-être jusqu'en 27 av., on revient à une monnaie unique à légende Ἀπειρωτᾶν[35]. On peut donc supposer que, dans l'intervalle, l'usage même de la *koinè* est significatif d'une volonté politique romaine antinationale en Épire : dans ce cas, Ménédèmos Argéade serait une créature des Romains, d'une origine prestigieuse réelle ou fictive, mais en tout cas non épirote. Puisqu'il est prêtre à Dodone entre 167 et 148, il n'y a pas lieu de penser que la caste des véritables prêtres de Dodone lui ait transmis les secrets de la divination par les lamelles de plomb. Tout concourt donc à nous faire penser que cette technique oraculaire a brusquement disparu en 167, comme beaucoup d'autres institutions épirotes.

B. La datation des lamelles par le style d'écriture

§ **47.** Dans la plupart des cas, on ne dispose, pour dater les lamelles, que du critère du style d'écriture, lequel, on le sait, est souvent subjectif et trompeur. Aussi a-t-il paru bon d'isoler les quelques textes qui peuvent être datés avec quelque précision : on espère que ces documents pourront servir de jalons à une étude de l'évolution des styles d'écriture sur plomb, compte tenu des particularités techniques de la gravure sur plomb et du caractère populaire et privé de cette épigraphie.

§ **48. (n° 133)** 446/5-444/3 : texte béotien, dont l'alphabet est peu caractérisé, mais datable précisément par la mention de Sybaris. Les textes en alphabet archaïque, c'est-à-dire antérieurs à la réforme alphabétique athénienne de 403/2, font l'objet d'une étude spéciale[36].

§ **49.** Quatre lamelles sont assignables précisément au début du IVe s., parce qu'elles semblent liées aux entreprises coloniales de Denys l'Ancien de Syracuse, en particulier en Adriatique :

(n° 6B) Ἦ μετὰ τῶν Παρίων ἐς Πάρον [μοι οἰ]κέοντι ἐς τὸν Ἰόνιον κόλπον λῶιον καὶ ἄμεινον ; Datable précisément de 385/4, c'est-à-dire

34. Cf. étude dialectologique, § 120 et 123.
35. P. Cabanes, dans *Epirus* (1997), p. 120.
36. Cf. étude des alphabets archaïques, § 62-69.

de la fondation de Pharos par les Pariens, avec l'aide de Denys. Style d'écriture typique du dédut du IVe s., qu'on appellera « pseudo-stoichédon » : toutes les lettres sont calibrées ; le *sigma* a des branches légèrement divergentes (ϵ); le *pi,* cependant, a déjà des hastes égales, ce qui n'est pas la règle à cette époque.

(n° 6A) Au verso du n° 6B, question plus ancienne concernant Héraclée de Lucanie. Datable de *ca* 430-400. Style archaïque, anguleux, qui contraste avec le style arrondi de la f. A.

(n° 130) Ἐξάκων ἐρωτᾶι τὸν Δία καὶ τὰν Διώναν εἰ λῶιον αὐτῶι οἰκôντι ἐμ Φάρωι. Exakôn est évidemment un Athénien, comme le prouve son dialecte, et sa question date des années qui suivent la fondation de Pharos (385/4), comme le prouve la graphie οἰκôντι. Le style d'écriture est proche de celui du n° 6B, avec cependant des *oméga* de forme plus évoluée, un peu plus petits que les autres lettres, éventuellement anguleux, et comme suspendus à la ligne supérieure : ces caractéristiques annoncent, dès le début du quatrième siècle, le style « corde à linge » caractéristique du troisième siècle. Le *mu* est aussi de style « corde à linge ». Le *xi* a déjà sa forme récente, sans haste verticale.

(n° 100) Θεός τύχη : εἰρωτᾶι : τὸν Δία τὸν Ναῖον καὶ τὴν Διώνην Αἰσχυλῖνος : εἰ μὴ αὐτῶι ἄμεινον πλêν ἐς Ἀδρίαν ἐς Τισατêς

La graphie πλêν pour πλεῖν, et la graphie inverse ἄμεινον pour ἄμεινον, avec vraie diphtongue, suggèrent une date au début du IVe s., précisément à l'époque où Denys réactive le vieil *emporion* d'Adria[37]. Aischylinos doit être un marchand ionien. Le style d'écriture est très proche de celui des n° 6B et 130.

(n° 103) Θεός. Ἀρίστων ἐρωτᾶι τὸν Δία τὸν Ναῖον καὶ τὴν Δηôνēν εἰ λôιόν μοι καὶ ἄμεινον καὶ δυνήωμαι πλêν εἰς Συρακόσας πρὸς τὴν ἀποικίαν ὕστερον. Les similitudes avec le n° 100 sont frappantes : mêmes graphies πλêν et ἄμεινον ; le syntagme εἰς Συρακόσας πρὸς τὴν ἀποικίαν est parallèle à ἐς Ἀδρίαν ἐς Τισατêς. Tout porte donc à croire qu'Ariston est un marchand athénien dont la situation est analogue à celle d'Aischylinos, et que sa question date aussi du début du IVe s. Cependant, le style de l'écriture est différent et beaucoup plus irrégulier et négligé. Quand il écrit son propre nom, Ariston use d'un *oméga* de forme classique, mais plus petit que les autres lettres, et suspendu à la ligne supérieure. L'*alpha* de ἐρωτᾶι et le *lambda* de πλêν ont déjà une

37. Cf. L. Dubois, *IGDGG* I, p. 175 et n. 5.

forme qui annonce la cursive, avec une haste de droite qui dépasse nettement en haut. Quoique contemporain des n° 6B, 130, 100, tous trois de style pseudo-stoichédon, le n° 103 présente un style graphique plus évolué, qu'on appellera précursif, distinct cependant du style lunaire, et du style lunaire protocursif du n° 9.

§ **50.** Ces remarques permettent peut-être de résoudre le problème épineux posé par le n° 11 (cf. commentaire) :

(n° 11) (*ca* 330-320) Ἀγαθᾶι τύχαι - Αἰτεῖται ἁ πόλις ἁ τῶν Χαόνων τὸν Δία τὸν Νάον καὶ τὰν Διώναν ἀνελεῖν εἰ λῶιον καὶ ἄμεινον καὶ συμφορώτερόν ἐστι τὸν ναὸν τὸν τᾶς Ἀθάνας τᾶς Πολιάδος ἀγχωρίξαντας ποεῖν.

Du point de vue de l'histoire des institutions, ce texte ne peut se placer qu'avant l'époque de Pyrrhus, ou qu'après 167 av., puisqu'il émane de ἁ πόλις ἁ τῶν Χαόνων. Or, les caractéristiques de l'écriture, en particulier l'usage du *sigma* lunaire, et certaines particularités linguistiques du texte, inciteraient à opter plutôt pour une date basse. Mais on a vu qu'il est difficile d'admettre pour les lamelles une date postérieure à 167, puisqu'il est probable que cette technique divinatoire prend fin en 167. D'autre part, M. Hatzopoulos[38], qui connaît bien cette inscription, ainsi que toute l'épigraphie de la Grèce du Nord, nous a fait savoir qu'il la date sans hésitation du IVe s. Finalement, et après bien des hésitations, on se rendra à cette opinion, en faisant remarquer que, d'une manière générale, on a eu trop tendance a sous-estimer l'ancienneté du style lunaire et du style cursif, parce qu'on se référait principalement à l'épigraphie lapidaire, laquelle est beaucoup plus conservatrice. C'est ainsi que lorsque Dakaris[39], qui propose bien une datation au IVe s., écrit que « le *sigma* lunaire et le *xi* sans haste apparaissent dès *ca* 325 », il est encore en-dessous de la vérité, puisque, dans le n° 130, on a vu que le *xi* sans haste existait déjà peu après 385. On admettra donc la datation de Dakaris, Vokotopoulou et Christidis *ca* 330-320.

Le style d'écriture de cette lamelle est unique dans le corpus, et peut se définir comme représentant un stade intermédiaire entre le style pseudo-stoichédon et le style lunaire. Les formes diverses du *sigma*

38. Cf. Hatzopoulos 1996, p. 464, n. 9.
39. Dakaris 1993, p. 58-59.

témoignent très précisément de l'évolution du *sigma* classique à branches divergentes (ϟ), mais dont les branches intermédiaires sont atrophiées, vers le *sigma* lunaire sous sa forme définitive, avec toutes les étapes intermédiaires. Toutes les lettres sont calibrées, y compris *oméga,* mais à l'exception d'*omicron,* plus petit que les autres lettres. Le *phi* est calibré non d'après son cercle, qui est aplati, mais d'après sa haste. Le *pi* symétrique voisine avec le *pi* dissymétrique. Le *mu* de συμφωρότερον, avec ses branches médianes réduites à un arc de cercle, et le *lambda* de ἀνελεῖν annoncent la cursive. Le *xi* n'a pas de haste. Ce texte est donc un document essentiel pour l'histoire de la genèse du style lunaire. A. Bresson[40], dans un article récent, où il critique la tendance générale à sous-estimer l'ancienneté de l'écriture lunaire, montre fort bien que dans certaines régions, en particulier en Illyrie du Sud[41], l'écriture lunaire est beaucoup plus ancienne qu'on le croit d'ordinaire. Notre corpus confirme parfaitement les remarques d'A. Bresson : en Grèce du Nord et sur plomb, dans des documents de caractère éminemment privé, on ne doit pas s'étonner de trouver des exemples anciens, en tout cas tous antérieurs à 167 av., d'écriture lunaire.

§ **51.** (n° 128) Ἀγαθῆι τύχηι. Ἐπερωτᾶι Ἀργεῖ[ο]<ς> [Δί]α Νάον καὶ Διώναν εἰ λῶιον καὶ ἄμεινον EITONI ἀνελθόντα στρατεύεσθαι ἐπ' Ἀντίοχον.

Ce texte essentiel, que je n'ai pas pu autopsier, n'est connu que par la transcription d'Évangélidis[42], qui n'a malheureusement pas fourni de fac-similé. On comprend bien cependant, malgré certaines difficultés de lecture, que « Argeios demande à Zeus Naios et à Diona στρατεύεσθαι ἐπ' Ἀντίοχον ». Les seules circonstances historiques connues dans lesquelles il puisse être question, en Épire, de faire campagne contre un Antiochos sont celles de 190 av.[43] Il s'agirait donc d'Antiochos III de Syrie, et Argeios serait un mercenaire qui se demande s'il doit participer à la campagne de L. Cornelius Scipion *Asiaticus,* accompagné de son

40. *REA* 90 (1997), p. 492-494.
41. N. Ceka, « La datation des inscriptions en langue grecque d'Apollonie et Dyrrhachion », dans P. Cabanes éd., *Grecs et Illyriens dans les inscriptions en langue grecque de D. et d'A.,* Paris 1993, p. 21-28, particulièrement p. 22-23.
42. *PAAH* 1952 (1955), p. 304, n° 15.
43. Cf. P. Cabanes 1976, p. 283.

frère L. Cornelius Scipion *Africanus,* contre Antiochos III : dans ce cas, l'inscription serait datable exactement de 190 av.

On considérera donc comme extrêmement probable, pour la question d'Argeios, la date de 190. Les deux indications qu'Évangélidis donne sur l'écriture de cette lamelle sont intéressantes : le *sigma* est lunaire, et l'*oméga* y aurait la forme curieuse d'un S latin couché.

§ **52.** (n° 129) Αἴγυπτος *ou* Αἰγύπτιος (signe démotique šn) αἰ ἔστιν κάθοδος εἰς Καρείαν ἐφ' οἷς αὐτὸς βόλεται ;

Le signe qui suit AIΓΥΠΤ est probablement un signe égyptien démotique signifiant « (il) demande ». κάθοδος est l'inverse de ἔξοδος, et doit signifier « retour au pays ». Le sens de ἐφ' οἷς αὐτός n'est pas clair, et on ne peut pas invoquer le ἐπ' Ἀντίοχον du n° 128, car la valeur de ἐπί dépend du cas qui suit.

Toutefois, le sens général de cette question semble bien être « Aigypt. demande s'il y a moyen de retourner en Carie », ce qui nous amène à la rapprocher du n° 128 : comme Argeios, Aigupt. est peut-être un mercenaire à la solde des Scipions, qui se demande si, à l'occasion de la campagne romaine contre Antiochos III, il pourra retourner chez lui, en Carie, qu'il s'agisse de la Carie d'Asie ou de celle d'Épire (cf. commentaire). Ce texte daterait donc aussi de 190.

Le style de l'écriture, non lunaire, présente des caractéristiques intéressantes, qui concordent assez bien avec la datation proposée. La souplesse de certains *ductus* contraste avec le caractère rigide du style pseudo-stoichédon, ou même avec le style protolunaire du n° 11. Les tendances déjà perceptibles dans le n° 103, de style précursif (début du IV^e^ s.), sont ici développées, en particulier dans la forme de l'*alpha* de αὐτός, dont la haste de droite dépasse nettement en haut.

Certaines lettres, qui présentaient traditionnellement un axe de symétrie, n'en présentent plus, ce qui annonce clairement la cursive : c'est le cas en particulier du *kappa,* et aussi du *nu* et du *delta.*

Certains *sigma* ont nettement la forme caractéristique qui prévaut à partir du II^e^ s. av., avec les deux branches horizontales parallèles.

Les lignes droites ont tendance à s'incurver.

Certains *iota* sont agrémentés d'*apices.*

Dans les lettres anguleuses, telles que *gamma, pi, nu,* les traits droits sont légèrement prolongés au-delà de leur point d'attache ou d'arrêt.

En revanche, le *pi* est encore dissymétrique.

Comme le n° 103, du premier style précursif non lunaire (début du IVe s.), et comme le n° 11, de style protolunaire (*ca* 330-320), ce n° 129 (190 av.) constitue donc un jalon essentiel dans l'histoire de l'évolution des styles d'écriture dans les lamelles : on en fera l'archétype du second style précursif non lunaire.

§ **53. (n° 9)** (170-168 av.) Ἐπερωτῶντι τὸ κοινὸν τῶν [. .]-ων Δία Νάον καὶ Διώναν ἦ α[ὐ]τὶ αὐτοῖς συμπολειτεύουσι μετὰ Μολοσσῶν ἀσφαλῆ ἦι.

Cette inscription de style lunaire et cursif évolué pose d'épineux problèmes, tant du point de vue de l'écriture que de celui de l'histoire des institutions. Puisqu'il est question d'une sympolitie avec les Molosses, il faut se situer soit avant Pyrrhus, soit après l'éclatement du *koinon* des Épirotes sous la pression romaine (170 av.) : il est évident, vu le style de l'écriture, qu'il faut retenir la date basse[44], et on serait même tenté, comme on l'a fait généralement, de descendre bien après 167, voire jusqu'au Ier s. av. Or, on a vu qu'il est difficile d'admettre que l'histoire des lamelles se poursuit après 167. Il y a pourtant moyen de résoudre cette contradiction apparente : dans les faits, le *koinon* des Épirotes cesse d'exister en 170, déchiré par l'opposition du parti pro-romain et du parti pro-macédonien[45]. Une partie des Épirotes, essentiellement les Molosses, s'allie à Persée, et une autre partie, essentiellement les Chaones avec Charops le Jeune, collabore avec les Romains. On ne sait pas si, d'une manière officielle, ces deux États se sont donné de nouveaux noms, mais on sait qu'après 167, « c'est très certainement l'État dirigé par Charops le Jeune qui porte le nom de κοινὸν τῶν Ἠπειρωτῶν τῶν περὶ Φοινίκην, d'après la formule utilisée dans la liste des

44. Comparer avec le style lunaire du n° 11, *ca* 330-320.

45. P. Cabanes 1976, p. 293 : « L'année 170 est l'année décisive pour l'Épire, car c'est le moment de la rupture de l'unité nationale, et le conflit ouvert contre les Romains, pour une partie au moins du pays ». P. 297 : « Les liens ethniques, certains intérêts économiques ont effectivement conduit les Chaoniens et une partie des Thesprotes à suivre Charops le Jeune dans sa collaboration étroite avec les Romains, tandis que les Molosses, les Cassopéiens, et nombre de Thesprotes suivaient les magistrats du *koinon* dans leur ralliement à Persée ». P. 298 : « Le *koinon* des Épirotes cesse d'exister : un pouvoir politique, rallié à Persée, s'organise à l'Est, tandis que Charops le Jeune et ses amis prennent la direction d'un autre gouvernement fidèle à l'alliance romaine ; il n'y a plus un État épirote, mais deux ».

couronnes attribuées à Cassandre d'Alexandrie de Troade[46] ». On peut donc admettre sans difficulté que, dans la période 170-168, les Molosses constituent de nouveau un État indépendant, avec d'autres ethnies partageant leurs intérêts, État qui est anéanti par la victoire romaine de Pydna en 168. Ce sont les seules circonstances historiques dans lesquelles l'expression συμπολειτεύουσι μετὰ Μολοσσῶν ne pose pas de problèmes insurmontables, si l'on refuse de dater l'inscription après 167. La comparaison avec les styles d'écriture de deux papyrus de Zénon (258-257 av., cf. commentaire de l'inscription) montre que rien ne s'oppose à cette datation.

IV. Note sur Dodone et Corcyre

§ **54.** On n'a pas suffisamment insisté sur les liens privilégiés qui unissaient le sanctuaire de Dodone et la colonie corinthienne de Corcyre : quatre consultations publiques (n° 1-4), soit le quart ou le cinquième de l'ensemble des consultations publiques, émanent de Corcyre. Ces inscriptions sont toutes datables du IVe s., qui correspond à la période de décadence de Corcyre. Cette cité corinthienne est à l'origine de la guerre du Péloponnèse, et l'a payé très cher. L'obsession de l'ὁμόνοια et du καλῶς οἰκεῖν, « la bonne politique », se comprend sans peine. Par ailleurs, ces quatre insciptions sont à la fois très proches par leur sujet, et très divergentes par leurs styles d'écriture et leurs caractéristiques linguistiques : elles doivent donc s'étaler tout au long du IVe s. Je serais assez porté à croire qu'après l'expérience désastreuse de la guerre du Péloponnèse, les Corcyréens ont ruminé pendant tout un siècle leur amertume, et ont tenté de l'exorciser en envoyant régulièrement une ambassade, peut-être tous les ans à date fixe, à Dodone, pour préserver, si l'on peut dire, religieusement leur paix civile. Particulièrement intéressante est, selon cette hypothèse, la lamelle n° 2 : concluant une sympolitie avec les Oriciens plus d'un demi-siècle après la guerre du Péloponnèse, les Corcyréens ont encore à l'esprit les désastres de cette guerre, qui furent en particulier économiques : il s'agit de ne pas commettre une nouvelle erreur politique (τὰν πόλιν) qui remettrait en danger la sécurité de Corcyre (ἀσφαλέστατα) et sa richesse (εὐκαρπία καὶ πολυκαρπία καὶ κατόνασις).

46. P. Cabanes 1976, p. 306.

§ 55. Tout se passe donc comme si Dodone était une sorte de sanctuaire officiel de Corcyre, et il est extrêmement probable qu'une proportion considérable de consultations privées doive aussi être assignée à des Corcyréens. C'est sans doute ce qui explique le fait qu'une bonne part des inscriptions archaïques est gravée en alphabet corinthien[47].

V. Présentation du corpus

A. Classement empirique des lamelles

§ 56. Le corpus de Carapanos (1878) était trop restreint et trop mal interprété pour être soumis à des principes rigoureux de classement. Néanmoins, Carapanos avait déjà défini deux grandes classes de documents : les documents publics, minoritaires, et les documents privés. Pomtow (1883) a repris cette grande division, et, en poussant plus loin l'interprétation des textes, a pu établir dans la seconde classe des subdivisions thématiques qui, pour l'essentiel, restent valables. Hoffmann (1899) était contraint, par le plan de la *Sammlung*, à adopter un classement dialectal. Parke (1967) est revenu au classement de Pomtow. Un troisième principe théorique de classement pourrait être chronologique, mais beaucoup trop d'inscriptions sont trop vaguement datables des IV^e^-III^e^ s. pour que cette méthode présente un intérêt. On a donc le choix entre la méthode de Pomtow et celle de Hoffmann, qui lui était imposée. Indiscutablement, celle de Pomtow est meilleure, car la grande majorité des inscriptions relève de dialectes doriens indéfinis, et, dans la plupart des cas, on en est réduit à supposer, sur des bases purement négatives, que le consultant est un Épirote, ou du moins un Grec du Nord-Ouest. Or J. Mendez Dosuna[48] a montré qu'il n'existe pas de groupe dialectal du Nord-Ouest ; on déduit aussi de son étude qu'il n'existe pas, à proprement parler, de dialecte épirote, ce que confirmera notre recherche : le parler de l'Épire n'est qu'une variante peu caractérisée du dorien doux. Il est donc évident que le corpus de Hoffmann est trop déséquilibré : d'un côté quelques inscriptions assignables à des dialectes précis, tels que le thessalien ou l'attique, et de l'autre une masse sans traits discriminants de documents en grec dit du Nord-Ouest. Le classement dialectal n'est donc pas satisfaisant, ne serait-ce que pour des raisons scientifiques : la grande majorité des lamelles ne peut pas être assignée à un dialecte défini, mais seulement au groupe dialectal du dorien doux.

47. Cf. étude des alphabets, § 64.
48. J. Mendez Dosuna, *Los dialectos dorios del Noroeste*, 1985.

§ 57. Le classement thématique présente plusieurs avantages :
— c'est en regroupant les lamelles de sujet analogue que l'on parvient souvent à les interpréter ;
— le corpus est assez bien équilibré avec, pour chaque section, un nombre conséquent mais non excessif de documents ;
— ce classement est de loin le plus commode pour l'historien ;
— ce classement est mnémotechnique : on retient d'une lamelle son sens plutôt que ses caractéristiques linguistiques. On la retrouvera donc plus facilement dans un corpus thématique.

§ 58. Ce classement sera évidemment complété par une étude détaillée sur les caractéristiques dialectales des inscriptions[49], et les *indices* permettront de retrouver facilement telle ou telle inscription.

§ 59. Beaucoup de lamelles ont été remployées et portent plusieurs textes indépendants les uns des autres. On a alors le choix entre deux solutions : présenter les textes séparément en fonction de leurs sujets différents, ou considérer qu'une lamelle forme un tout archéologique, et ne doit pas être présentée en divers points du corpus. Indiscutablement, la seconde solution est meilleure. Certains textes se trouveront ainsi classés dans une section qui ne leur convient pas, mais les *indices* devraient permettre de les retrouver facilement.

B. Synopsis du corpus

§ 60.

1. Consultations publiques
   1.1. Consultations de cités
      n^os^ 1-4. Consultations des Corcyréens
      n° 5. Consultation des Tarentins
      n° 6A. Consultation des Héracléotes de Lucanie
   1.2. Consultations de *koina*
      n° 7. Consultation des Bylliones
      n° 8B. Consultation du *koinon* des Mondaiates (Thessalie)

49. Cf. étude dialectologique, § 104-152.

n° 9. Consultation d'un *koinon* non identifié
n° 10Aa. Peut-être consultation d'un *koinon* (κυνόν ?)
1. 3. n° 11. Consultation de ἁ πόλις ἁ τῶν Χαόνων
1. 4. n^os 12-13. Consultations de tribus non identifiées
1. 5. n° 14. Consultation des Dodonéens
1. 6. n° 15. Consultation d'un État inconnu
1. 7. n° 16. Consultation des διαιτοί
1. 8. n° 17. Consultation concernant probablement Héraclée de Lucanie

2. Consultations privées
2. 1. n^os 18-24. Le consultant interroge sur son bonheur en général. Les textes sont classés du plus bref au plus développé.
2. 2. n^os 25-64. Problèmes familiaux
2. 2. 1. Le mariage
n^os 25-34. Problème de la femme à épouser, ou déjà épousée
n^os 35-37. Série ἔ*F*ōν
n^os 38-39. Mariage des filles
n° 40. Cas douteux
2. 2. 2. n^os 41-51. La descendance
2. 2. 3. n^os 52-53. Cas mixtes
2. 2. 4. n^os 54-59. La résidence
2. 2. 5. n^os 60-64. Les esclaves et affranchis
2. 3. La santé
n^os 65-67. La santé en général
n^os 68-70. Cures (?)
n^os 71-72. Maladies des yeux
n° 73. Maladie ἐπὶ μ[ασ]τοῦ (?)
2. 4. Les affaires
n^os 74-83. Agriculture, élevage, pêche
n^os 84-88. Artisanat
n^os 89-101. Grand commerce maritime
n^os 102-103. Grand commerce maritime ou migrations
n° 104. Acteur tragique
n° 105. Activité inconnue
n° 106. Grand commerce maritime, agriculture et petit commerce

n^os 107-113. Problèmes de gestion
n^os 114-118. Série παμπασία
2. 5. n^os 119-123. Affaires de vol
2. 6. n^os 124-126. Affaires de mort
2. 7. n^os 127-129. Affaires militaires
2. 8. n^os 130-133. Migrations
2. 9. n^os 134-144. Pratiques religieuses et magiques
2. 10. n^os 145-153. Anthroponymes isolés classés par ordre alphabétique grec

3. Textes difficiles à classer
n^os 154-156. Textes concernant Rhégium et Hipponium
n^os 157-163. *Varia*
n° 164. Texte archaïque énigmatique, en nord-picénien ou dans une langue apparentée
n° 165. Texte obscur
n° 166. Inscription Διόνε̄ θύην
n° 167. Inscription 'Αρκτάν

C. Présentation des textes et notice sur les transcriptions d'Évangélidis

§ 61. Le système adopté est celui du *SEG* :
— [. . .] : restitutions ;
— < . > : correction moderne. Les textes doivent souvent être corrigés, soit parce qu'ils ont été mal lus. Quand, dans un même mot, trop de corrections sont nécessaires, on a souvent inscrit tout le mot entre crochets de correction, pour ne pas alourdir inutilement la lecture : les facsimilés ou les apparats critiques fourniront les éclaircissements voulus ;
— { . } : suppression d'une lettre gravée par erreur ;
— (.) : résolution d'une abréviation ou ajout d'un phonème non noté. γαοργῆ(ν) = γαοργῆν, πράσ(σ)οι = πράσσοι.

Pour de nombreux textes, on ne dispose que d'une transcription en minuscules d'Évangélidis. Or ce dernier n'a pas adopté un système cohérent de transcription pour la publication des lamelles : cela n'a pas d'importance quand on dispose d'une photographie lisible, d'un fac-

similé, ou quand on a pu procéder à une autopsie, mais dans de nombreux cas, on ne dispose que de la transcription en minuscules qu'il a publiée dans les *PAAH* de 1929 à 1958, ou dans les *Epeirotika Chronika* de 1935, et il est souvent difficile de décider si, sur telle lamelle, le graveur adscrivait ou n'adscrivait pas les *iota* qui deviendront des *iota* souscrits, ou s'il notait *o* long ancien par O ou par Ω. Compte tenu de l'importance de ces graphies pour la datation des lamelles, un examen minutieux des habitudes d'Évangélidis a semblé nécessaire à un établissement correct des textes et des notes critiques.

Un cas exemplaire, mais exceptionnel, est fourni par le n° 47, pour lequel on ne dispose que de deux transcriptions d'Évangélidis, l'une en majuscules et l'autre en minuscules : ΕΠΕΡΩΤΗΙ est transcrit par ἐπερωτῇ et ΛΟΙΣΤΑ par λῷστα. La comparaison des transcriptions en minuscules d'Év. et des reproductions dont on peut disposer montre que, d'une manière générale mais non systématique, Év. a tendance à souscrire les *iota* adscrits et à interpréter par ω les O archaïques valant *o* long ancien.

CORPUS

Corpus

Consultation publique

N° 1

L = 3,5 cm. H = 2 cm. Fouilles Carapanos 1876-1877. Perdu. *ca* **400-350**.

Publ. : Carapanos 1878, p. 72, n° 5, avec f.-s. pl. 34, 5 et 5 bis (Pomtow 1883, n° 1 ; Blass[1] 1899, *SGDI* n° 3208 ; Hoffmann 1899, n° 1562 ; Parke 1967, p. 260, n° 2).

Fac-similé : Car. 1878.

[Θεός. Ἐπικοινῶντ]αι Κορκ[υραῖοι τῶι Διὶ τῶι Ναίωι]
[καὶ τᾶι Διώναι τί]νι κα θεῶν [ἢ ἡρώων θύοντες καὶ]
[εὐχόμενοι τὰν πόλιν κάλ]λιστα καὶ ἀ[σφαλέστατα]
[- - - - - - - - - - - - -] ϝοικέοιε[ν].

Notes critiques

Mes restitutions se fondent sur le n° 2, publié en 1959.

Écriture

L'usage de l'*oméga* nous place plutôt après 403/2, même si l'on connaît, en dehors de l'Ionie, des cas précoces d'adoption de l'alpha-

1. Dans la section de la *SGDI* consacrée à Corcyre.

bet ionien[2] : à Corcyre, l'alphabet corinthien semble ignorer l'usage d'*oméga,* mais non d'*êta,* jusque vers *ca* 400[3]. Dans notre inscription, *oméga* est plus petit que les autres lettres, y compris *omicron,* et aligné en bas. *Digamma* est encore noté, à la différence de ce qu'on observe dans le n° 2 (οἰκεῦεν). Le *kappa* a des formes plus ou moins incurvées. Style pseudo-stoichédon de la première moitié du IV^e^ s.

Commentaire

Pomtow rapportait ce texte aux événements de la guerre civile à Corcyre, dont Thucydide[4], en des pages splendides, nous a laissé un tableau saisissant et épouvantable. Cette guerre, qui oppose les démocrates pro-athéniens aux oligarques pro-corinthiens, et dont les démocrates sortiront vainqueurs, fait rage de 427/6 à 425/4, et recommencera en 410[5]. Pomtow datait le texte de peu après 425, mais l'emploi de l'*oméga* s'oppose à une datation aussi haute[6].

Les monnaies de Corcyre, quand l'ethnique y figure, présentent toujours la forme Κορκ-, jamais Κερκ-[7] : par exemple Κορκυραίων (338-300 av.), Κορκυραί(ων) (300-229 av.), Κορκυραίων (229-48 av.)[8].

Traduction

Dieu. Les Corcyréens demandent à Zeus Naios et à Diona à quel dieu ou héros ils peuvent sacrifier et adresser des prières pour gouverner leur cité au mieux et en toute sécurité.

CONSULTATION PUBLIQUE

N° 2

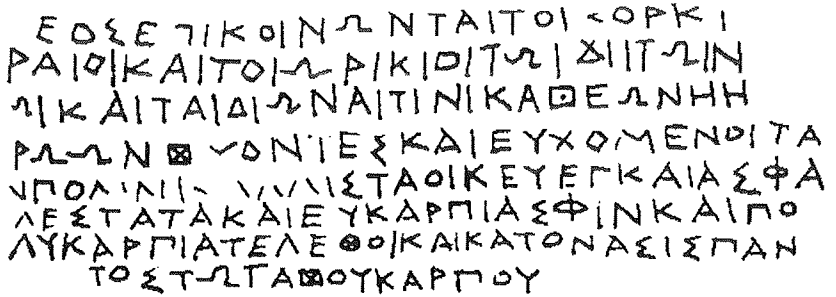
Lamelle intacte. L = 13,2 cm. H = 5,5 cm. h. l. = 3 à 6 mm. Elle avait été pliée une fois dans le sens de la longueur, et deux fois dans le sens de la largeur, et porte une seule inscription à l'intérieur. Fouilles Évangélidis 1929-1935. Musée de Jannina M 33. En 1998, cette lamelle avait été transférée par Christidis à Salonique pour étude. *Non vidi.* ***ca* 350-300.**

2. Cf. Threatte, *GAI* I, p. 27.
3. Cf. § 63.
4. III 70-85 ; IV 46-48.
5. Diodore XIII 48.
6. Cf. § 54-55, note sur Dodone et Corcyre.
7. Head, *HN*[2] p. 325-328.
8. Sur la forme Κέρκυρα, cf. *RE s. v.* Korkyra, col. 1400-1401 (1922).

Publ. : Évangélidis, *Ergon* 1958 (1959), p. 93, avec photo. à demi lisible, et *PAAH* 1958, p. 104, n° 1, avec photo. de qualité inférieure pl. 83 α (G. Daux, *BCH* 1959, « Chronique des fouilles en 1958 », p. 671, avec photo. à demi lisible ; *Bull.* 1961, 373 ; Parke 1967, p. 261, n°6 ; *SEG* 23, 1968, 474) ; Dakaris-Christidis-Vokotopoulou 1993, p. 60, avec fac-similé.

Cf. P. Cabanes 1976, p. 315, n. 97 : « Orikos est associée à Corcyre, mais elle en est distincte politiquement, sinon elle ne serait pas mentionnée[9] ».

Fac-similé : Dak. 1993.



[Θ]εός. Ἐπικοινῶνται τοὶ Κορκυραῖοι καὶ τοὶ Ὠρίκιοι τῶι Διὶ τῶι Ναίωι καὶ τᾶι Διώναι τίνι κα θεῶν ἢ ἡρώων θύοντες καὶ εὐχόμενοι τὰν πόλιν κάλλιστα οἰκεῦεγ καὶ ἀσφαλέστατα καὶ εὐκαρπία σφιν καὶ πολυκαρπία τελέθοι καὶ κατόνασις παντὸς τὠγαθοῦ καρποῦ.

9. Comment, dans ces conditions, expliquer le singulier τὰν πόλιν ?

Notes critiques

Ναίωι : Ναί[ω]ι Év. N[αί]ωι f.-s. Dak. (le texte semble s'être un peu dégradé entre 1958 et 1993).

οἰκεῦεγ : ΟΙΚΕΥΕΓ f.-s. Dak. ΟΙΚΕΥΣΕΝ Év.

Écriture

Les derniers éditeurs proposent, à partir de rapprochements assez peu convaincants[10], une datation *ca* 350-325. Il semble difficile d'être aussi précis, et on se contentera de proposer une datation *ca* 350-300, en faisant remarquer qu'on est loin du style pseudo-stoichédon du n° 1, mais assez proche du style précursif du n° 103 (*ca* 400-375).

Les formes de l'*oméga*, plus petit que les autres lettres et aligné tantôt en haut, tantôt en bas, sont diverses : certains ont la forme classique arrondie, d'autres une forme plus anguleuse, d'autres enfin une forme qui annonce la cursive (τῶι Διί, Διώναι).

Le cercle du *phi* est aplati.

Le *thêta* a des formes très diverses : il est rond ou carré, pointé ou croisé obliquement, mais jamais simplement barré. Cette variété ne se retrouve dans aucune autre lamelle, et on ne peut guère l'attribuer qu'à la fantaisie du graveur.

Commentaire

Sur οἰκεῦεν = οἰκέοιεν, cf. § 135.

κατόνασις est un hapax, enregistré comme tel dans LSJ *Rev. Suppl.*, où il est traduit par « enjoyment, right of profit from ». Le verbe κατονίναμαι est attesté par Aristophane, *Eccl.* 917.

Le verbe τελέθω est surtout poétique, et synonyme de εἰμί. On le trouve dans un oracle de Delphes aux Athéniens rapporté par Hérodote[11], mais aussi dans le dorien des Tables d'Héraclée[12] : l'emploi inattendu de ce verbe dans la lamelle relève donc plutôt du dialecte dorien de Corcyre que de la tradition poétique.

10. P. 60, n. 41.
11. VII, 141 : τεῖχος Τριτογενεῖ ξύλινον διδοῖ εὐρύοπα Ζεὺς / μοῦνον ἀπόρθητον τελέθειν, τὸ σὲ τέκνα τ' ὀνήσει « Zeus aux vastes regards accorde à Tritogénie qu'un rempart de bois soit seul inexpugnable, qui sauvera et toi et tes enfants » (trad. Ph.-E. Legrand, *CUF*, 1951).
12. Schwyzer, *DGE* 62, I, 111 (Buck, *Gr. Dial.*, 1955, p. 276).

Οἰκέω a ici le sens bien attesté d'« administer, gouverner[13] ». Les derniers éditeurs ont donc raison de parler d'une συμπολιτεία entre Corcyre et Oricos. Nous avons donc affaire à un texte d'un caractère hautement politique, où les consultants s'interrogent, et interrogent l'oracle, sur leur gouvernement, leur sécurité militaire, la qualité et la quantité de leur production économique et leur commerce.

Ce texte doit être rapproché du n° 54 (consultation d'un Oricien).

Traduction

Dieu. Les Corcyréens et les Oriciens demandent à Zeus Naios et à Diona à quel dieu ou héros ils doivent sacrifier et adresser des prières pour gouverner au mieux et en toute sécurité leur État, et pour avoir une bonne et abondante récolte, ainsi que le profit de toute leur bonne récolte.

CONSULTATION PUBLIQUE

N° 3

Deux fragments dont Pomtow a compris qu'ils allaient ensemble. Longueur de l'ensemble = 10,7 cm. Hauteur de l'ensemble = 4 cm. Fouilles Carapanos 1876-1877. Musée national d'Athènes. Autopsie 1998. ***ca* 400-350.**

Publ. : Carapanos 1878, p. 72, n° 4, avec f.-s. pl. 34, 4 + 39, 7 = petit fragment de droite (Pomtow 1883, n° 2 ; Blass 1899, *SGDI*, n° 3209 ; Hoffmann 1899, n° 1563 ; Parke 1967, p. 260, n° 3).

Fac-similé : Carapanos 1878.

13. Cf. p. ex. Thc. III, 37 : πόλιν οἰκεῖν « gouverner une cité ». Sur les sens politiques de οἰκέω, cf. M. Casevitz, *Le vocabulaire de la colonisation en grec ancien. Étude lexicologique : les familles de* κτίζω *et de* οἰκέω-οἰκίζω, Paris, 1985.

Θεόν. Τ[ύ]χαν ἀγαθά[ν].
Ἐπ[ι]κοινῶνται τοὶ Κ[ο]ρκυρα[ῖοι τῶι Δὶ τῶι]
Νάωι καὶ τᾶι Δ[ι]ώναι τίνι κα [θ]εῶν [ἢ]
ἡρώων θύον[τ]ες καὶ εὐχ[ό]μενο<ι>
ὁμονοοῖεν ἐ[π]ὶ τὠγαθόν.

Rapport d'autopsie 1998

Les cinq fragments correspondant à Car. pl. 34, 4 ont été collés sur un support de carton : le plomb a soufflé et s'est recouvert d'une pellicule d'un brun un peu brillant. Aucun signe n'est maintenant lisible. Il faut absolument éviter de coller les lamelles sur du carton, ou même sur un quelconque autre support, car on ne connaît pas les réactions chimiques qui peuvent alors être provoquées. D'autre part, le collage sur un support interdit l'examen du verso.

Le fragment correspondant à Car. pl. 39, 7 est perdu.

Écriture

Style très proche de celui du n° 1 (*ca* 400-350), à ceci près que certains *oméga* tendent vers une forme anguleuse.

Commentaire

Le style d'écriture est presque identique à celui du n° 1, mais les formes linguistiquement évoluées Νάωι < Ναίωι[14] et ὁμονοοῖεν < ὁμονοέοιεν contrastent avec le ϝοικέοιεν du n° 1. Cependant, ces deux indices ne permettent pas d'affirmer que ce n° 3 est beaucoup plus récent que le n° 1 : il est vrai que, statistiquement, la forme Νάος est plus récente que Ναῖος, mais elle a pu apparaître occasionnellement assez tôt. D'autre part, la forme ὁμονοοῖεν, identique à celle de l'attique, n'est pas strictement parallèle à ϝοικέοιεν, car l'*omicron* qui précède la diphtongue οι dans ὁμονοέοιεν a pu jouer un rôle dans l'évolution phonétique du groupe de voyelles. On se contentera donc de proposer une datation *ca* 400-350.

14. Cf. étude de l'étymologie de Ναῖος, § 159-160.

Traduction

Dieu. Bonne fortune. Les Corcyréens demandent à Zeus Naios et à Diona à quel dieu ou héros ils peuvent sacrifier et adresser des prières pour établir la concorde dans leur propre intérêt.

CONSULTATION PUBLIQUE

N° 4

Longue bandelette, avec une inscription d'une seule ligne, dont on n'a conservé que la partie gauche. Fouilles Dakaris 1967. Musée de Jannina ? *Non vidi.* L = 10 cm. H = 0,7 cm. **IV^e s.**[15]

Publ. : Dakaris, *PAAH* 1967, p. 48, n° 2, avec photo. à demi lisible pl. 34β, en haut.

Fac-similé : calque de photo. Dak. N'est décalqué que ce qui est visible sur la photo.

Θεός. Ἐπικοινῶνται τοὶ Κορκυραῖοι τῶι Διὶ [Ναίωι καὶ τᾶι Διώναι τίνι κα θεῶν ἢ ἡρώων θύοντες κ. τ. λ.]

Notes critiques

Lecture et restitutions de Dak. : cf. n° 1. 2. 3.

CONSULTATION PUBLIQUE

N° 5

Deux fragments. Longueur de l'ensemble = 8,5 cm. Hauteur de l'ensemble = 6,7 cm. Ép. = 1 mm. À droite manquent de 5 à 8 lettres. Fouilles Carapanos 1876-1877. Musée national d'Athènes. Autopsie 1998. ***ca* 350-280.**

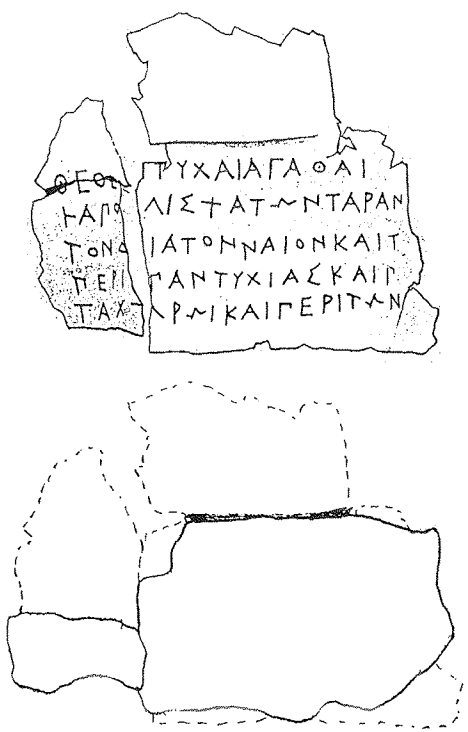
15. Datation, plausible, de Dakaris.

Publ. : Carapanos 1878, p. 70, n° 1, avec f.-s. du petit fragment pl. 35,4, et f.-s. du grand fragment pl. 34,1 (F. Blass, *Rh. M.* 34, 1879, p. 160, a établi le lien entre les deux fragments ; Pomtow 1883, n° 3 ; Hoffmann 1899, n° 1567 ; Parke 1967, p. 259, n° 1 ; Vokotopoulou 1995, p. 78, n° 1 [16] ; *SEG* 43, 1993 [1996], 318) ; M. Nafissi, dans E. Lippolis - S. Garraffo - M. Nafissi, *Culti Greci in Occidente,* I, *Taranto,* Tarente 1995, 314-315 : nouvelle éd. critique avec commentaire (*SEG* 45, 1995 [1998], 665).

Fac-similés : successivement :

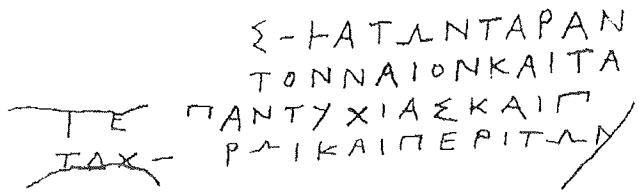
— f.-s. Car. pl. 35,4 et 34,1 ;

— autopsie 1998 : état de la lamelle en 1998 par rapport aux pl. Carap. 1878.



16. Cette dernière présentation du document, avec fac-similé de Carapanos pl. 34,1, est très incomplète : M^me^ Vokotopoulou semble ignorer que Blass a rapproché les deux fragments publiés par Carapanos.

— autopsie 1998 : déchiffrement.



Θεό[ς]. Τύχαι ἀγαθᾶι. [Ἐπερωτῆι]
ηα πόλις - ηα τῶν Ταραν[τίνων]
τὸν Δία τὸν Ναῖον καὶ τ[ὰν Διώναν]
περὶ παντυχίας καὶ π[ερὶ χωρίων ?]
τὰ χηρῶι (?) καὶ περὶ τῶν [- - -]

Rapport d'autopsie 1998

La lamelle s'est beaucoup dégradée depuis 1878. Le petit fragment est noir ; le grand est gris : la couleur des lamelles dépend donc de leur histoire archéologique. Les deux fragments vont bien ensemble.

On lit bien ηα τῶν, avec le signe connu de l'aspiration, et non point une croix ; le tiret qui précède doit être une ponctuation.

Notes critiques

Hoffmann explique suffisamment qu'il faut lire θεός : on ne comprend pas pourquoi Parke revient à la lecture fautive θεοῖς de Pomtow.

Pour les ll. 4 et 5, j'adopte avec réserve les restitutions de Hoffmann. La manière dont Parke, qui reprend partiellement les restitutions de Blass, présente les choses est incompréhensible.

περὶ χωρίων τὰ χηρῶι Ho (cf. commentaire).

Écriture

Le signe ⊢ a été créé en Occident (Grande-Grèce et Sicile) au moment de la réforme orthographique (403/2 à Athènes) pour noter l'aspiration, par segmentation de H notant désormais *e* long ouvert.

L'*oméga* est pointu et plus petit que toutes les autres lettres : celui de χηρῶι (?) est particulièrement petit, et suspendu à la ligne du haut.

Le *pi,* suspendu à la ligne du haut, a des hastes très courtes.

Commentaire

Carapanos avait publié ces deux fragments sans comprendre qu'ils allaient ensemble (pl. 35, 4 et 34, 1). Blass a établi leur lien, à partir des seules planches de Carapanos, et a été suivi par Pomtow, Hoffmann et Parke. L'autopsie confirme que les deux fragments vont bien ensemble. M^me^ Vokotopoulou, qui ne s'est fondée que sur les planches de Carapanos, n'a republié que le fragment correspondant à la pl. 34, 1.

χηρῶι serait, en dorien sévère, l'équivalent de l'att. χειροῖ, comme l'explique Hoffmann[17] : il est vrai que le verbe aurait alors un sens inhabituel. On adoptera finalement, mais sous toutes réserves, cette lecture, car l'autopsie ne permet ni de la confirmer, ni de l'infirmer.

Les liens de Tarente avec l'Épire sont bien connus, en particulier par les expéditions d'Alexandre I^er^ le Molosse et de Pyrrhus. En 334, Alexandre le Molosse envahit l'Italie à l'appel de Tarente[18]. De même, en 281, une ambassade tarentine vient en Épire demander l'alliance de Pyrrhus[19]. Il n'est pas impossible que la lamelle ait un rapport quelconque avec l'une ou l'autre de ces expéditions. Le style de l'écriture ne permettant pas de trancher, on proposera une datation *ca* 350-280. On remarquera cependant que, si la lecture de Hoffmann est exacte, l'expression περὶ χωρίων τὰ χηρῶι pourrait prendre un sens historique très précis.

Traduction

Dieu. À la bonne fortune. La cité des Tarentins interroge Zeus Naios et Diona au sujet de sa prospérité générale, des territoires qu'elle a en main (?) et de . . .

17. Sur att. *χειρόει > χειροῖ, cf. Lejeune, *Phon.*, p. 250. En dorien sévère, -οει > -ωι (Lejeune, *Phon.*, p. 264).
18. *Epirus* (1997), p. 62.
19. É. Will, *Hist. pol. du monde hellénistique,* I,2 (1979), p. 121.

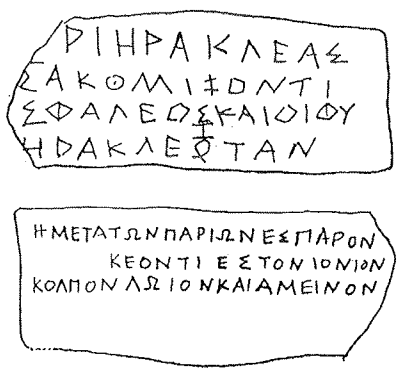
CONSULTATION PUBLIQUE (f. A ; f. B : migrations)

N° 6

Lamelle opisthographe déchirée à gauche par rapport à la face A. L = 6, 7 cm. H = 2, 5 cm. La face B a été inscrite après la mutilation de l'objet. Fouilles Dakaris 1967. Musée de Jannina M 122. *Non vidi.* **Face A : *ca* 430-400. Face B : 385/4**[20]**.**

Publ. : Dakaris, *PAAH* 1967 (1969), p. 48, n° 4 a publié seulement la f. A (J. et L. Robert, *Bull.* 1969, 348) ; Vokotopoulou 1995, p. 83, n° 11, avec fac-similé des deux faces (*SEG* 43, 1993 [1996], 328).

Fac-similé : Vok. 1995.



Face A

[Ἡρακλεῶται (?) π]ερὶ Ἡρακλέας
[ἐ - - - - - -] ΣΑ κομίζοντι
[τὰν πόλιν ἀ]σφαλέως καὶ οἱ φύ-
[λαρχοι (?) τῶν]Ἡρακλεωτᾶν ;

Face B

Ἦ μετὰ τῶν Παρίων ἐς Πάρον
[μοι οἰ]κέοντι ἐς τὸν Ἰόνιον
κόλπον λῶιον καὶ ἄμεινον ;

20. Cf. stratigraphie Dak., p. 48 : cette lamelle provient d'une couche des V^e^-IV^e^ s.

Au verso de B, Ⱶ *(zêta)* entre les lignes 3 et 4, indiquant que la question de la f. B porte le numéro 6.

Notes critiques

Face A

[π]ερί Dak. : [πε]ρί f.-s. Vok. L'*epsilon* a dû s'effriter entre 1967 et 1995.

ΣΑ κομίζοντι f.-s. Vok. : [ἐ]σακομίζοντι *sic* Dak.

[ἀ]σφαλέ͞ος Dak. : [ἀ]σφαλέως Vok.

φύλαρχοι : φυγάδες Robert φύλακες Dak. Vok.

Ἡρακλεο͞τᾶν Dak. : Ἡρακλεωτᾶν Vok.

Face B

μοι οἰκέοντι : πόκ[α ι]κέοντι *sic* Vokotopoulou, lecture qui ne correspond pas au fac-similé. KEONTI f.-s. Vok.

Écriture

Face A

Le style d'écriture est remarquable par son archaïsme : style anguleux, qui contraste avec le style arrondi du verso ; *rho* archaïque (Ꝑ), avec aussi *rho* de forme plus classique, mais anguleux, et une forme intermédiaire ; *mu* à hastes très écartées (ꟿ) ; *zêta* de forme Ⱶ, mais avec la haste qui dépasse les deux branches ; *phi* de forme Φ, mais anguleux.

Il est difficile, d'après le f.-s. de M^me^ Vokotopoulou, de déterminer si oui ou non le graveur distingue *oméga* d'*omicron*. On observe les mêmes hésitations de graphie dans le n° 103.

On ne peut pas affirmer non plus que l'alphabet oppose *êta* à *epsilon*, car le graphème Η n'apparaît que dans le nom d'Héraclée : or, on sait que dès avant l'adoption de l'alphabet ionien, dans le nom d'Héraclès et ses dérivés, Η pouvait noter en même temps l'aspiration et le *e* long (ΗΡΑΚΛΕΣ = ΗΕΡΑΚΛΕΣ)[21].

Si, comme il est probable, l'Héraclée en question est bien celle de Lucanie, ce texte doit être rapproché de la consultation des Tarentins (n° 5, *ca* 350-280), où le signe de l'aspiration a la forme ⊢, et où les

21. R. Wachter, *Kadmos* 1991, p. 49-80.

oméga ont une forme relativement récente. Ce n° 6 est manifestement plus ancien que le n° 5. Héraclée a été fondée en 434/3, et notre texte doit dater de *ca* 430-400.

Face B

Datable précisément de 385/4[22], c'est-à-dire de la fondation de Pharos par les Pariens, avec l'aide de Denys. Style d'écriture typique du début du IV^e^ s., qu'on appellera « pseudo-stoichédon » : toutes les lettres sont calibrées ; le *sigma* a des branches légèrement divergentes (Ϟ) ; le *pi*, cependant, a déjà des hastes égales, ce qui n'est pas la règle à cette époque.

Commentaire

Face A

La relative grandeur des lettres laisse supposer que la partie manquant à gauche était assez longue : la lamelle devait être pliée en deux, et a dû se déchirer en suivant le pli ; il doit donc manquer une dizaine de lettres au début de chaque ligne. Il s'agit en tout cas d'une consultation d'ordre public, où domine le champ lexical de la sécurité : κομίζω doit avoir ici un sens politique, à rapprocher de l'expression homérique κομίζω δῶμα *Od.* XVI 74 « s'occuper des soins de la maison ». Le vocabulaire de l'économie domestique s'applique souvent à la gestion politique, et ce doit être le cas dans notre lamelle.

Tout porte à croire que l'Héraclée dont il est question est celle de Lucanie, fondée par Tarente en 434/3, sur l'emplacement de l'ancienne colonie ionienne de Siris : outre la consultation de Tarente (n° 5), on connaît deux autres consultations concernant Héraclée (n^os^ 17 et 132), et dans le n° 132, le consultant envisage d'émigrer d'Héraclée à Tarente[23].

Le dialecte de l'inscription est conforme au dialecte dorien d'Héraclée : dans les Tables d'Héraclée[24], l'article masc. pl. a normalement la forme τοί, mais on lit aussi une fois οἱ, et une fois ηοι[25].

22. Diod. XV, 13, 4.

23. Sur Héraclée de Lucanie, cf. *RE s. v.* Heraclea 1.

24. *DGE* 62.

25. Bechtel, *Gr. Dial.* II, p. 404 : Bechtel attribue cette bizarrerie à l'influence de la koinè, ce qui est peu vraisemblable ; on pensera plutôt à un substrat ionien.

Face B

Le texte est presque complet, et a été gravé après la mutilation qui nous prive de la partie gauche du texte A. Le fac-similé indique un blanc au début de la deuxième ligne, sur lequel M^me^ Vokotopoulou ne donne aucune explication : il semble que M^me^ Vokotopoulou ait eu du mal à déchiffrer ce passage, où elle a cru discerner ΠΟΚ. On proposera la lecture μοι οἰκέοντι[26] (le *pi* de κόλπον ressemble à un *mu*).

Comme l'a bien compris M^me^ Vokotopoulou, la Πάρος dont il est question ne peut être celle de l'Égée, puisque le texte précise ἐς τὸν Ἰόνιον κόλπον : il s'agit de l'île que nous appelons plus volontiers Pharos[27], dans l'Adriatique, et dont le nom serbo-croate est Hvar. Cette colonie parienne a été fondée en 385/4, et notre inscription est contemporaine de cette fondation. Le consultant n'est pas parien, mais son dialecte ne donne aucune indication précise sur son origine : le participe οἰκέοντι, par exemple, peut aussi bien être dorien qu'ionien.

Nous avons donc affaire à un document exceptionnel, qui semble indiquer que le nom primitif de Pharos pouvait être le même que celui de la métropole, à savoir Paros. Le n° 130, qui date de peu après 385/4, donne la forme Φάρος : Ἐξάκων ἐρωτᾶι τὸν Δία καὶ τὰν Διώναν εἰ λῶιον αὐτῶι οἰκῶντι ἐμ Φάρωι. C'est ce n° 130, ainsi que l'étude du formulaire, qui permettent de restituer le n° 6 : la construction ἐς+ acc., qui n'est pas régulière, peut se comprendre par l'idée de mouvement impliquée ici par οἰκέω.

Le golfe Ionien n'est évidemment pas ce que nous appelons la mer Ionienne, mais la mer Adriatique : c'est ainsi, par exemple, que Pausanias[28] situe Apollonie d'Illyrie sur la « mer Ionienne ».

La lamelle confirme une tradition ancienne sur le nom de Pharos :

— Strabon VII, 5, 5 : Φάρος, ἡ πρότερον Πάρος, Παρίων κτίσμα ;

— Ét. Byz. *s. v.* Πάρος : ἔστι καὶ ἄλλη Πάρος, νῆσος Λιβυρνῶν, ὡς φησι Σκύμνος ὁ Χῖος ἐν πρώτῳ περιηγήσεως.

Ces données semblent pourtant en contradiction, d'une part, avec Diodore XV, 13, 4, qui écrit que les Pariens ont colonisé une île qui

26. Cf. étude du formulaire, § 70.
27. Cf. Strabon VII, 5, 5 ; Diodore XV, 13, 4 ; *RE* 19 (1937), col. 1860-1866. C'est par erreur que, dans *Kleine Pauly*, la fondation de la colonie parienne est datée de 285/4.
28. V, 22, 3.

s'appelait déjà Φάρος, d'autre part avec les monnaies de Pharos, qui, au IV^e^ comme au II^e^ s., ne portent jamais d'autre légende que ΦΑΡ, ΦΑΡΙΩΝ ou ΦΑ[29]. Notre n° 130, qui est contemporain de ce n° 6B, porte bien ἐμ Φάρωι, et, au verso, l'abréviation ΦΑ. Enfin, y a-t-il un rapport entre cette Paros/Pharos et la célèbre Φάρος d'Égypte, dont le nom est connu, sous la forme Φάρος, depuis l'*Odyssée*[30] ? On ne voit en vérité pas d'autre solution à ces problèmes que de supposer un toponyme préhellénique **p(h)ar-*, qui expliquerait l'hésitation π/φ, et qui rendrait compte de l'homonymie de la Pharos d'Égypte et de celle de l'Adriatique, la première n'ayant jamais eu aucun rapport particulier, à date historique, avec la seconde, non plus qu'avec Paros[31].

Histoire de l'objet

Ce document est d'une importance capitale pour l'étude de la procédure oraculaire à Dodone. Le graveur de la f. B a remployé un document vieux de 15 à 45 ans, comme le prouve la différence des écritures : la corrosion a eu le temps de partager en deux la lamelle primitive, sans doute en suivant le pli qui permettait de cacher le texte de la f. A. Le *zêta* isolé de la f. A est le numéro d'ordre de la question B (« n° 6 »). Le remploi d'anciennes lamelles, très fréquent, relève sans doute d'une pratique magique : une lamelle ayant déjà servi devait garder de sa puissance infernale[32].

Traduction

Face A

En ce qui concerne Héraclée, les Héracléotes (?)[33] *demandent s'ils gèrent leur cité en toute sûreté, eux et les phylarques (?) des Héracléotes.*

29. Head, *HN*^2^ p. 318.
30. IV, 355.
31. Cf. *RE s. v.* Pharos 2 (1938), col. 1861-1862 + Nachtrag col. 1866.
32. Cf. conclusion générale, § 175.
33. « Je doute fortement de la restitution du début de la ligne 1. Si c'étaient les Héracléotes qui interrogent au sujet de leur cité, il me semble qu'ils diraient περὶ τᾶς πόλεος *vel sim.* L'emploi du toponyme ne me paraît naturel que si ce ne sont pas les Héracléotes qui interrogent l'oracle. » (communication amicale de G. Rougemont).

Face B

Est-ce qu'il est bon pour moi d'aller m'établir avec les Pariens à Pharos dans le golfe Ionien ?

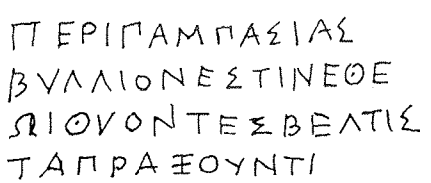
CONSULTATION PUBLIQUE

N° 7

Partie d'une lamelle qui avait été employée au moins trois fois. L = 5,7 cm. H = 2,3 cm à g. et 3,1 cm à dr. H. l. = 3 mm. Inscriptions superposées, dont la plus récente est conservée en entier. Fouilles Évangélidis 1929-1935. Musée de Jannina M827. *Non vidi.* **Milieu du IVe s.**

Publ. : Dakaris-Christidis-Vokotopoulou 1993, p. 56-57, avec photographie et fac-similé (P. Cabanes, *Bull.* 1993, 345 ; *SEG* 43, 1993 [1996], 334).

Fac-similé : Dak. 1993.



Περὶ παμπασίας
Βυλλίονες τίνε θε-
ῶι θύοντες βέλτισ-
τα πραξοῦντι.

Notes critiques

τίνε : TINE visible sur photo.
πραξοῦντι est vérifiable sur la photo.

Écriture

Style « pseudo-stoichédon », typique du IVe s. : toutes les lettres sont calibrées, y compris *oméga. Xi* à haste. *Upsilon* encore archaïque (V).

Commentaire

Selon les éditeurs, il aurait existé, dans la même région située au sud d'Apollonie, deux villes du nom de Βύλλις ou Βυλλιακή, ce que conteste P. Cabanes[34]. Selon ce dernier en effet, « les Bylliones ont déjà une organisation qui leur est propre au milieu du IVe s., lorsqu'ils consultent l'oracle de Dodone. La ville de Byllis a été bien identifiée sur le site de la Gradishta de Hékal, dans les collines de Mallakastra, même si Strabon[35] mentionne une Bylliakè qui serait proche de la mer : il veut sans doute préciser que Byllis a un territoire qui vient jusqu'à la mer, ou à proximité de celle-ci. Rien ne permet de croire à un déplacement du centre des Bylliones d'une position côtière vers la colline qui domine le village d'Hékal dans le courant du IVe s. av. ». N. Ceka a fouillé le site de l'antique Byllis, sur la rive droite de l'Aoos, à environ 25 km à vol d'oiseau de Vlora[36]. Cette ville, somptueusement fortifiée et bâtie, fut fondée vers le milieu du IVe s. « assurément sur l'initiative de la communauté de Klos[37] ». Il est donc possible que notre inscription ait un rapport avec cette fondation qui, à n'en pas douter, a dû représenter pour le peuple des Bylliones un investissement considérable, d'où, peut-être, leur question à l'oracle : le style de l'écriture correspond à une datation au IVe s.

Le substantif παμ-πησία est connu par Esch. *Sept* 817 ; Eur. *Ion* 1305 ; Ar. *Eccl.* 868. Dans le passage d'Euripide, le mot signifie, non point « possession entière, pleine propriété », mais « totalité de toutes les possessions ou propriétés d'un individu ». Dans la stichomythie qui oppose Ion à Créüse, fille d'Érechthée, Ion revendique des droits sur les possessions de Xouthos, époux de Créüse et père putatif d'Ion, ce qui suppose des droits sur l'Attique, bien que Xouthos ne soit pas athénien. Créüse répond alors à Ion que Xouthos ne fut qu'un mercenaire au service d'Athènes, et que par conséquent l'Attique ne saurait être aliénée à cet étranger, encore moins à son fils. D'où les deux vers :

34. *Actes Ill. Ép.* III (1999), p. 379.
35. VII, 5, 8. Cf. aussi Étienne de Byzance : Βύλλις · πόλις Ἰλλυρίδος παραθαλασσία, τῶν μετὰ Νεοπτολέμου Μυρμιδόνων κτίσμα. Rien ne nous autorise à corriger Βαιάκη en Βυλλιακή dans le texte d'Étienne *s. v.* Βαιάκη · πόλις τῆς Χαονίας, Ἑκαταῖος.
36. S. Islami, *Iliria* II, 1972, p. 13 ; N. Ceka, *Actes Ill. Ép.* I, p. 135-149.
37. N. Ceka, *loc.cit.* p. 137.

ΙΩΝ Ἡμῖν δέ γ' ἀλλὰ πατρικὴς οὐκ ἦν μέρος ;
ΚΡ. Ὅσ' ἀσπὶς ἔγχος θ', ἥδε σοι παμπησία[38].

παμπασία, dans notre lamelle, doit donc bien être interprété dans le sens le plus large : le terme désigne à la fois les possessions territoriales de Byllis, et l'ensemble des biens de la cité. Comme toutes les cités grecques, Byllis a quelques inquiétudes relatives à la défense de son territoire national, qu'il soit menacé par des Grecs ou par des barbares. D'autre part, si l'on admet que la cité vient d'être fondée, et que l'urbanisation que révèlent les fouilles archéologiques suppose de grands mouvements de capitaux, les Bylliones s'interrogent, et interrogent l'oracle, sur l'aspect financier de cette fondation : les risques de faillite ne sont en effet pas négligeables. παμπασία désignerait donc, dans notre inscription, toutes les possessions et propriétés des Bylliones : possessions territoriales, biens immobiliers qui viennent d'être acquis ou construits, capitaux qui viennent d'être investis.

Tout indique dans nos sources, qu'elles soient littéraires, épigraphiques ou archéologiques, que les Bylliones étaient des Grecs : le témoignage d'Étienne de Byzance, qui attribue la fondation de Byllis aux Myrmidons de Néoptolème, alias Pyrrhus, fils d'Achille, semble à cet égard déterminant. Il est clair qu'Étienne ne donne au nom « Illyrie » qu'un sens strictement géographique.

Géographiquement, les Bylliones se situent à la limite du domaine illyrien et du domaine épirote[39]. Politiquement, il est certain qu'à la date de notre inscription, c'est-à-dire vers le milieu du IV^e^ s., les Bylliones forment une communauté indépendante.

Traduction

Au sujet de l'ensemble de leurs possessions et de leurs biens, les Bylliones demandent à quel dieu il faut sacrifier pour avoir le meilleur succès possible.

38. Créüse affirme donc bien – avec quel mépris et quelle arrogance ! – qu'en tout et pour tout Ion ne tient de Xouthos qu'un bouclier et une lance, et non point que ce bouclier et cette lance sont la « possession entière » ou la « pleine propriété » d'Ion, ce qui serait absurde. H. Grégoire (*Euripide* III, CUF 1923, p. 235, n. 2) note qu'il s'agit d'une « allusion possible au fameux "skolion" d'Hybrias (Athénée XV 695 F), où un soudard de l'espèce de Xouthos chante : "Ma lance et mon épée, et mon beau bouclier, voilà ma richesse" : Ἔστι μοι πλοῦτος μέγας δόρυ καὶ ξίφος ξίφος ‖ καὶ τὸ καλὸν καὶ τὸ καλὸν λαισήιον ».

39. Cf. par ex. la carte n° 4 de P. Cabanes 1976, qui indique les limites de la grande Épire de 272 à 230, laquelle englobait même Apollonie.

CONSULTATION PUBLIQUE (f. B ; f. A : bonheur)

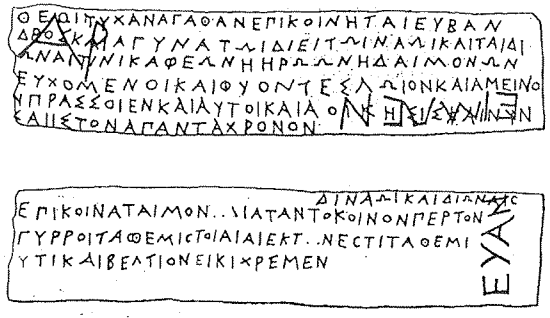
N° 8

Opisthographe. L = 11 cm. H = 2,5 cm. Ép. = 1,5 mm. Fouilles Carapanos 1876-1877. Musée national d'Athènes. Autopsie 1998. **III^e^ s.-167 av.**

Publ. : Carapanos 1878, pl. 34, 3 (Pomtow 1883, n° 4 = f. B et n° 8 = f. A ; Hoffmann 1899, 1557 = f. B et 1582 = f. A ; Parke 1967, p. 260, n° 4 = f. B et p. 263, n° 1 = f. A).

Cf. Blass, *SGDI* 3205 (règlement de frontière entre Mondaia et Azôria, trouvé à Corcyre) ; *RE s. v.* Μονδαία (1933).

Fac-similé : Carap. 1878 (f. A en haut et f. B en bas).



Face A

Θεοί. Τύχαν ἀγαθάν. Ἐπικοινῆται Εὔβανδρος καὶ ἁ γυνὰ τῶι Διεὶ τῶι Νάωι καὶ τᾶι Διώναι τίνι κα φεῶν ἢ ἡρώων ἢ δαιμόνων εὐχόμενοι καὶ φύοντες λῶιον καὶ ἄμεινον πράσσοιεν καὶ αὐτοὶ καὶ ἁ οἴκησις καὶ νῦν καὶ ἰς τὸν ἅπαντα χρόνον.

Au verso (= f. B) : Εὔαν(δρος).

Face B

Ἐπικοινᾶται Μον[δ]αιατᾶν τὸ κοινὸν Δὶ Νάωι καὶ Διώναι{ς} πὲρ το<ῖ> [ἀρ]-

γύρροι τᾶς Θέμιστος αἰ ἀ<ν>εκτ[ό]ν ἐστι τᾶ Θέμι-
<σ>τι καὶ βέλτιον ἐσκιχρέμεν.

Au verso (= f. A) : AP = abréviation de ἀρ(γύριον)[40], et ἐ<κδ>(ό)μεν (?) Hoffmann « prêter l'argent ».

Rapport d'autopsie 1998

Depuis 1878, le document s'est dégradé : il consistait en quatre fragments, et celui de droite (par rapport à la f. A) s'est perdu. Indice de conservation = 75 %. Les trois fragments qui subsistent ont été collés sur une plaquette de plexiglas : on ne peut plus vérifier les lectures de la f. B.

EYBAN et ΦΕΩΝ ont disparu.

Le Φ de ΦΥΟΝΤΕΣ (A, l. 4) et les séquences ΚΑΙΙΣ (A, l. 6) et ΔΙΕΙ (A, l. 2) sont bien lisibles.

Dans ΤΩΙΔΙΕΙ, l'*oméga* a une forme plus classique que celle qu'indique le f.-s. de Car. En revanche, dans ΝΑΩΙ, l'*oméga* a bien la forme anguleuse indiquée par le f.-s. de Car.

La grand AP est postérieur à la question d'Évandros : la f. A est donc antérieure à la f. B.

L'inscription *b* (f. A) de Ho. n'existe ni sur le f.-s., ni sur l'original : il s'agit en réalité d'une inscription de la lamelle n° 137.

Notes critiques

Δὶ Νάωι καὶ Διώναι f. B a été rajouté après-coup et doit se lire après τὸ κοινόν.

ἀνεκτόν Hoffmann.

Écriture

Face A (antérieure à f. B : cf. rapport d'autopsie) : écriture peu caractérisée. *Oméga* plus petit que les autres lettres, tantôt arrondi, tantôt anguleux. *Alpha* tend parfois vers une forme cursive (καὶ αὐτοί).

40. C. Robert 1883, p. 470, croyait qu'il s'agissait d'un numéro d'ordre (« n° 41 »), mais on n'avait pas encore reconnu le mot ἄργυρον dans l'inscription. Ajoutons que ce numéro d'ordre serait anormalement élevé (cf. section sur les numéros d'ordre, § 90-91).

Face B : *sigma* lunaire, parfois tellement ouvert qu'il se confond avec *iota*.

Les caractéristiques paléographiques et linguistiques des deux textes (cf. *infra)* suggèrent une datation aux III^e^-II^e^ s.

Commentaire de la f. A (inscription d'Évandros)

Le texte présente plusieurs particularités intéressantes :

— sur φεῶν = θεῶν et φύοντες = θύοντες, cf. étude dialectologique, § 136 ;

— dans Εὔβανδρος, *bêta* est la notation de *digamma,* qui a disparu de l'alphabet : il s'agit d'un *glide.* Au verso, le même nom a été inscrit, par le personnel du sanctuaire, sous sa forme régulière Εὔαν(δρος) ;

— il faut écarter l'explication de Hoffmann faisant de Διεί un datif d'origine indo-européenne, du type chypr. Δι*F*είφιλος, car tous les parallèles qu'il invoque sont archaïques, ou s'expliquent par la fossilisation d'archaïsmes. S'il est vrai qu'il a existé un datif archaïque Δι*F*εί, il ne peut évidemment s'agir de cela dans notre inscription, qui date de l'époque hellénistique. Il faut donc supposer une faute d'iotacisme[41], ou, plus exactement, une graphie inverse ;

— sur ἰς = εἰς, cf. étude dialectologique, § 132.

Commentaire de la f. B (inscription des Mondaiates)

L'écriture de cette face se caractérise par l'usage du *sigma* lunaire, qui se réduit à une simple barre, confondue avec *iota*, à la fin de Θέμιστος et dans ἐσκιχρέμεν. Cet indice d'une datation relativement basse n'est pas en contradiction avec la pureté dialectale de ce texte thessalien, car on sait que ce dialecte est resté bien vivant jusqu'au II^e^ s. av. inclus.

Il est question des mêmes Thessaliens dans un règlement frontalier entre Mondaia et Azôria (Perrhébie), qui a été retrouvé à Corcyre parce que l'un des juges de ce règlement était corcyréen[42] ; l'ethnique y apparaît, au génitif pluriel, sous la forme Μονδαιέων :

(...) ἐπιτρο[πὰν] δόντων Μονδαιέων καὶ Ἀζωρι[ατᾶ]ν (...) κα[ὶ συν]δικαστᾶν Ξενοφάντου (...) Κορκυραίου

41. Cf. Threatte, *GAI,* I, 199, et étude dialectologique, § 132 : phénomène plus précoce en Épire qu'en Attique.

42. *SGDI* 3205 = *IG* IX 1, 689.

Ce règlement, qui date de peu après 180 av., est rédigé dans le dialecte de Corcyre, influencé par la koinè : la forme Μονδαιεύς de l'ethnique n'y a donc pas l'autorité de la forme Μονδαιάτας de la lamelle.

D'autre part, un décret honorifique des Molosses[43], daté d'un peu avant 330, présente aussi, malheureusement lacunaire, l'ethnique de Mondaia :

(...) ἔδωκε τὸ κοινὸν τ[ῶν Μο]-
λοσσῶν πολιτείαν ['Αριστ]-
οκλεῖ ΜΟΝΔΑΙ[- - -'Αντ]-
ιγένεος Ν[αυ]πα[κτίωι · εὐε]-
ργέτας εἶμεν τῶν [Μολοσ]-
σῶν καὶ αὐτο[ῖ]ν καὶ γ[ενεᾶι] (...)

Aussi bien dans la manière dont il présente le texte que dans son commentaire, P. Cabanes ne cache pas les difficultés de sa lecture à la l. 17 : « après les cinq premières lettres, l'inscription porte Μονδαι- qui appartient certainement au nom d'un second bénéficiaire du décret ; le nom n'est pas connu mais on peut le rapprocher de Μενδαῖος[44] et, par conséquent, proposer la restitution Μονδαίωι ; la suite n'est pas lisible ; on peut seulement restituer, à la fin de la ligne, les lettres ANT- sans savoir si ce patronyme au génitif ne concerne que le second bienfaiteur ou les deux, qui pourraient être frères ».

Nous proposons donc, en nous appuyant sur notre lamelle, de restituer aux lignes 17-18 ['Αριστ]οκλεῖ Μονδαι[άται, τῶι δεῖνα 'Αντ]ιγένεος Ν[αυ]πα[κτίωι]. L'absence de patronyme pour notre Mondaiate ne doit pas nous troubler, car c'est un phénomène banal pour les petites ethnies, dont les inscriptions épirotes, et en particulier ce décret des Molosses, fournissent de très nombreux exemples[45].

D'un point de vue dialectal, le texte ne révèle aucune influence de la *koinè*, remarque qui vaut pour de nombreuses inscriptions thessaliennes des IIIe et IIe s. :

43. P. Cabanes, *L'Épire*, p. 536, nº 2, l. 15-20.
44. *HPN*, p. 541.
45. Les inscriptions béotiennes (*IG* VII 1830, etc.) mentionnent un certain Titus Flavius Μόνδων Φιλίνου Θεσπιεύς : il est possible que ce nom soit un diminutif tiré de l'ethnique thessalien, du type Δέλφων (*HPN* 559).

— contraction ἐπικοινᾶται < -αε- par opposition à att. κοινόω-ῶ et dor. ἐπικοινῆται < -αε- ;
— gén. pl. Μονδαιατᾶν = att. -ῶν ;
— apocope πέρ ;
— gén. thématique en -οι < -οιο = att. -ου ;
— ἄργυρρον < *ἄργυργον < ἀργύριον[46] ;
— αἰ = att. εἰ ;
— dat. τᾶ = att. τῆι ;
— sur ἐσκιχρέμεν, voir étude dialectologique, § 148 ;
— l'élément de formulaire Δὶ Νάωι καὶ Διώναι, si la lecture est correcte, n'est pas thessalien (thess. Δὶ Νάω καὶ Διώνα) : il s'explique facilement par l'influence du formulaire dodonéen.

Traduction

Face A

Dieux. Bonne fortune ! Évandros et sa femme demandent à Zeus Naios et à Diona à quel dieu ou héros ou démon ils pourraient adresser des prières et sacrifier pour réussir au mieux, eux-mêmes aussi bien que leur famille, pour le présent et pour tout l'avenir.

Face B

Le koinon *des Mondaiates interroge Zeus Naios et Diona au sujet de l'argent de Thémis : est-il admissible et avantageux pour la déesse de prêter cet argent ?*

CONSULTATION PUBLIQUE

Nº 9

Lamelle déchirée en haut à droite. L = 7,5 cm. H = 4,5 cm. Ép. = 1 mm. Fouilles Carapanos 1876-1877. Musée national d'Athènes. Autopsie 1998. **170-168 av.**[47]

46. Bechtel, *Gr. Dial.* I, p. 35.
47. Cf. introduction, § 53.

Publ. : Carapanos 1878, p. 70, n° 2 avec f.-s. pl. 34, 2 (Pomtow 1883, n° 5 ; Hoffmann 1899, 1590 ; Parke 1967, p. 262, n° 8 ; P. Cabanes 1976, p. 549, n° 21).

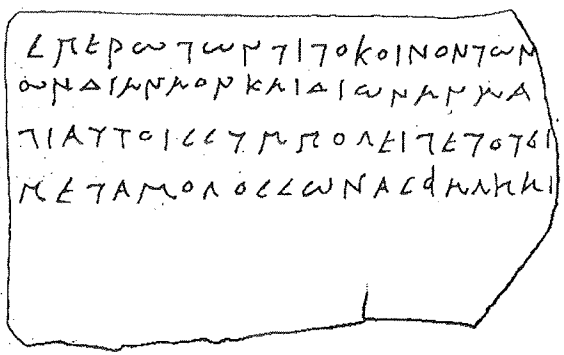
Cf. W. W. Tarn, *Antigonos Gonatas,* Oxford 1913, p. 56, n. 41 ; Hammond 1967, p. 537 ; P. Cabanes 1976, p. 378-379 et *Epirus* (1997), p. 121.

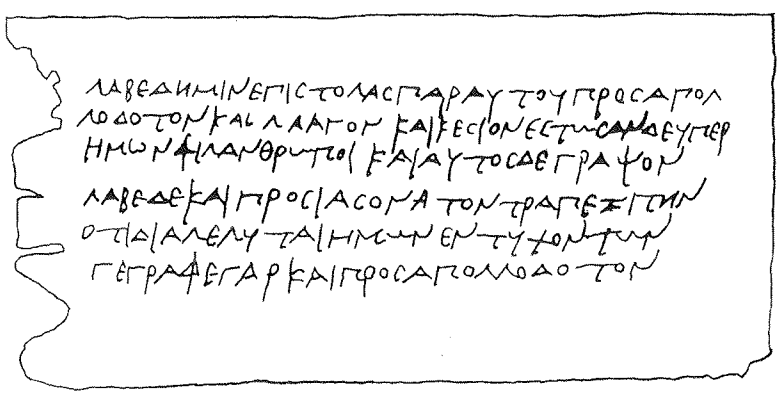
Fac-similés :

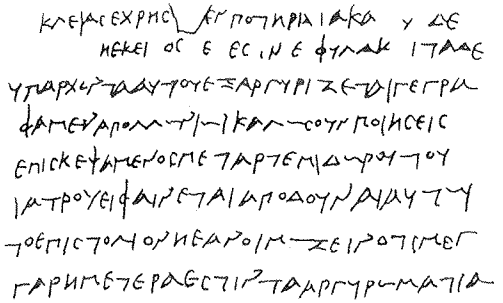
— Car. 1878 (lamelle de Dodone) ;

— Papyrus de Zénon : lettre datée de 258/7 av., à Zénon, d'un de ses amis de Carie (R. Seider, *Paläographie der griechischen Papyri,* 1990 : calque de la photo. vol. III, 1, n° 10);

— Papyrus de Zénon : lettre, datée de 257 av., d'Amyntas à Zénon (R. Seider, *op. cit.* : calque d'un détail de la photo. vol. III, 1, n° 2).







Ἐπερωτῶντι τὸ κοινὸν τῶν [. .]
-ων Δία Νάον καὶ Διώναν ἢ α[ὐ]-
τὶ αὐτοῖς συμπολειτεύουσι
μετὰ Μολοσσῶν ἀσφαλῆ ἦι.

Rapport d'autopsie 1998

La lamelle a perdu 25 % de sa surface depuis 1878, et s'est dégradée sur son bord droit. Le nom des Molosses n'est plus complet. Le f.-s. de Car. est excellent.

Notes critiques

Les divers éditeurs proposent diverses lectures, mais seul Hoffmann justifie les siennes.

À la fin de la l. 1, il faudrait restituer le radical d'un ethnique très court : aucun des ethniques de l'index de P. Cabanes[48] ne convient.

αὐτί Ho

Écriture

Hoffmann commentait ainsi l'écriture de cette lamelle : « Die Schriftzüge sind die jüngsten, die auf diesen Täfelchen zur Anwendung kommen ; aus aüsserlichen Gründen kann ich sie nicht veranschaulichen. » Quoi qu'il en soit, le style d'écriture est de toute façon relativement récent, et, puisqu'il est question d'une sympolitie avec les Molosses, il faut se situer après 170 av., date à laquelle le *koinon* des

48. 1976, p. 134-141.

Épirotes éclate. P. Cabanes considère même qu'on peut descendre jusqu'au Ier s. av. On a vu cependant[49] qu'il est difficile d'admettre que des lamelles puissent être datées après 167. Il est donc possible que ce texte date exactement de 170 à 168, date à laquelle les Molosses sont écrasés par les Romains. Le style d'écriture, comparable à celui des papyrus, et non pas à celui des inscriptions sur pierre ou sur métal, est-il compatible avec une datation aussi haute ? Consulté à ce sujet, J.-L. Fournet, papyrologue, a eu l'extrême obligeance de me répondre ainsi :

> Il est difficile de dater très précisément cette inscription. Quand il s'agit de dater un document selon des critères exclusivement paléographiques, la prudence devrait inciter à ne pas resserrer la fourchette d'approximation à moins de cinquante ans. À ce problème s'ajoute celui de la provenance de votre document : les papyrologues sont habitués à raisonner sur un corpus de provenance presque entièrement égyptienne. Or, à l'époque hellénistique, il n'est pas certain qu'il y ait coïncidence formelle entre les écritures des diverses parties du monde grec. Il peut y avoir eu des décalages dans les évolutions paléographiques d'une région à l'autre. Enfin, le papyrus et la lamelle de plomb sont deux supports qui offrent chacun des contraintes différentes, ce qui peut expliquer des divergences. Cependant, les styles d'écriture les plus proches de celui de la lamelle que j'ai pu trouver sont ceux de deux papyrus des archives de Zénon[50], dont l'un[51] a été écrit en Carie. On y retrouve des tracés tout à fait similaires à ceux de certaines lettres de la lamelle. Je n'ai pu trouver de papyrus du IIe s. av. qui soit aussi ressemblant, mais je me garderais bien de dire qu'une datation plus récente est impossible ; je n'ai tout simplement pas trouvé d'éléments pour l'étayer après avoir parcouru les principaux recueils de planches. Outre les trois raisons invitant à la prudence alléguées plus haut, il faut savoir que les papyrus du IIe s. av. sont plus rares que ceux du IIIe s. av., mieux représentés grâce aux quelque 2 000 textes des archives de Zénon, ce qui peut brouiller la recherche de parallèles exacts.

On remarquera en effet combien, par exemple, le *pi* de παρ' αὐτοῦ (f.-s. n° 2, l. 1), le *mu* de ἡμῶν (f.-s. n° 2, l. 3), le *nu* de 'Απολλόδοτον (f.-s. n° 2, l. 6), le *tau* de αὐτῶι et ὅτι (f.-s. n° 3, ll. 6 et 7), et le *mu* de οἰμώζειν (f.-s. n° 3, l. 7) ont des formes presque identiques à celles de la lamelle. Voilà qui suffit amplement à montrer que le style d'écriture de notre lamelle peut fort bien être antérieur à 167.

49. Cf. introduction, § 39-46.
50. Fac-similés n° 2 et 3.
51. Fac-similé n° 2.

Commentaire

L'avant-dernière lettre visible de la deuxième ligne est d'une lecture difficile, mais Pomtow, suivi par Hoffmann, considère qu'il s'agit d'un *êta* d'une forme analogue au *êta* de ἀσφαλῆ. En revanche, Hoffmann conteste la restitution de Pomtow ἦ ἄ[ν] τι, qui serait en contradiction avec le dialecte dorien du texte : l'argument est évidemment faible, car le texte est manifestement influencé par la *koinè*. On remarquera cependant que l'emploi de la particule κα est l'un des dialectismes qui ont survécu le plus longtemps, et que la *lectio difficilior* αὐτί s'appuie maintenant sur les parallèles solides des nos 61B et 118[52]. Hoffmann, après avoir envisagé la lecture ἄρτι, affirme avec une belle assurance qu'il faut lire αὐτί : le sens correspond ainsi très bien aux circonstances historiques. ἦι est un subjonctif délibératif[53].

Le texte présente deux caractères dialectaux doriens :

— forme Διώνα, ce qui ne signifie pas grand-chose s'agissant d'un théonyme local ;

— désinence -ντι.

L'influence de la *koinè* est manifeste dans la contraction attique ἀσφαλῆ = dor. ἀσφαλέα[54]. Carapanos-Foucart, Parke et P. Cabanes restituent un *nu* éphelcystique à la fin de συμπολειτεύουσι[ν], sans que l'on connaisse leurs raisons, puisque l'*iota* qui précède est au bord du document, et que le mot suivant commence par une consonne. Enfin la graphie EI pour *i* long relève d'une évolution phonétique qui est panhellénique à cette époque[55].

Le formulaire fournit un exemple intéressant d'anacoluthe : le neutre pluriel ἀσφαλῆ vaut pour le singulier ἀσφαλές ; le passage de la formule ἦ αὐτοῖς συμπολιτεύειν ἀσφαλὲς ἦι à une formule au participe ἦ αὐτοῖς συμπολιτεύουσι a entraîné le pluriel ἀσφαλῆ, parallèle au pluriel du participe.

Traduction

Tel koinon *demande à Zeus Naios et à Diona s'il est bon pour sa sécurité de conclure maintenant un traité de sympolitie avec les Molosses.*

52. Cf. étude dialectologique, § 139.
53. Cf. étude du formulaire, § 81.
54. M. Lejeune, *Phon.* § 298.
55. Cf. étude dialectologique, § 132.

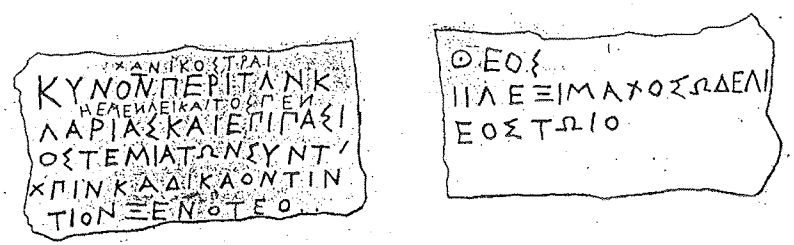
CONSULTATION PUBLIQUE ? (Aa ; Ab : pratiques religieuses et magiques ; B : bonheur)

N° 10

Palimpseste opisthographe déchiré à gauche (par rapport à f. A). L = 6 cm. H = 3 cm. Ép. = 0,6 mm. Fouilles Carapanos 1876-1877. Musée national d'Athènes. Autopsie 1998. **III^e s.-167 av.**

Publ. : Carapanos 1878, pl. 36, 3 (Pomtow 1883, n° 30 ; Hoffmann 1899, 1584).

Fac-similés : Car. 1878.



Face Aa

['Επικοινῆται τὸ - - -] κυνὸν (?) περὶ τᾶν Κ
[- - - - - - - - - - - -]ΣΑΡΙΑΣ καὶ ἐπὶ πᾶσι
[- - - - - - - - - - - -]ΟΣΡΕΜΙΑ τῶν συντ[ε]-
[λέων (?) - - - - - - - -] ΧΠΙΝ κα δίκαον (?) τίν-
[ειν (?) - - - - - - - - -] TION ξένο<ν> ἐό[ντα] (?)

Face Ab

Dans les interlignes de Aa :

[Θεός. Τύ]χα. Νικόστρατ[ος ἐρω]-
[τῆι] ἦ ἐμὲν δεῖ καὶ τὸ σπέν[δειν].

Face B

Θεός.
Ἦ Δεξίμαχος ὠδελφ-
εὸς <λ>ῶιο(ν) ;

Rapport d'autopsie 1998

Le document s'est conservé en entier depuis 1878, bien qu'il se soit partagé en deux fragments en suivant une pliure. Les bords sup. et inf. sont conservés, mais il est certain que la lamelle est lacunaire à g. par rapport à la f. A, et il est possible qu'elle soit aussi lacunaire à dr. L'autopsie permet de proposer une nouvelle lecture de la f. B.

Couleur : le petit fragment est gris foncé, le grand gris clair.

Notes critiques

ΣΑΡΙΑΣ autopsie : ΛΑΡΙΑΣ Car.

ΟΣΡΕΜΙΑ τῶν συντελέων : ΟΣΤΕΜΙΑ Car [πρ]ός τε μιᾷ τῶν συντ[ελέων εἰσφορᾷ] Ho [. .] ΟΣΡΕΜ. . autopsie.

δίκαον τίνειν Ho : δίκα ὄντινα Po.

ξένον Ho : ΞΕΝΟΤ Car.

ἐόντα Ho.

ἦ Δεξίμαχος : cf. comm.

ὠδελφεός autopsie : ΩΔΕΛΙ Car.

Écriture

Écriture peu caractérisée. Ξ sans haste. Certaines lettres sont légèrement incurvées, en particulier *upsilon*. *Pi* symétrique ou dissymétrique. *Oméga* et *omicron* plus petits que les autres lettres.

Certains *nu* de Ab sont à l'envers.

Écriture des III^e-II^e s.

Commentaire Aa

Le texte Aa, dont il ne reste que la moitié droite, reste d'une interprétation très difficile. L'autopsie n'a permis d'améliorer la lecture de Carapanos-Foucart que sur des points de détail, et il est possible qu'une autre autopsie au microscope apporte d'autres améliorations. On ne retiendra de l'interprétation de Hoffmann, qui se fonde sur le fac-similé partiellement fautif de Carapanos, que la possibilité d'une *junctura* entre συντ[ελέων] « contribuables » et τίν[ειν] « payer ». Encore ne s'agit-il que d'une hypothèse.

Si, comme l'a supposé Pomtow, κυνόν est bien une forme dialectale de κοινόν, on pense immédiatement au béotien, mais les autres formes supposées par Hoffmann ne correspondent pas à ce dialecte[56] :

— τᾶν = béot. τάων ;
— πᾶσι = béot. πάντεσσι ;
— δίκαον = béot. δίκηον.

Cependant, rien n'interdit de penser à un *koinon,* épirote par exemple, dont le dialecte aurait connu la même évolution de la diphtongue οι : sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, le béotien n'a fait qu'anticiper des évolutions panhelléniques. On sait[57] que les *koina* épirotes ont connu une relative prospérité politique à l'époque républicaine (232-167 av.), c'est-à-dire après la chute de la monarchie éacide. Il est donc possible que notre texte émane d'un de ces *koina.*

Commentaire Ab

Il est possible de comprendre le texte en entier : il aurait été gravé dans les interlignes de Aa après la déchirure de la lamelle. Seules quelques lettres se seraient effacées aux extrémités des deux lignes. Il est aussi possible que Ab soit antérieur à Aa, et que la première ligne de Aa ait effacé une ligne de Ab, contenant des éléments de formulaire.

ἐμέν peut s'interpréter comme une forme épirote de ἐμίν[58]. L'article τό est employé comme démonstratif[59]. Il doit s'agir d'une seconde question à l'oracle : après une première réponse, le consultant doit demander si, avec l'offrande prescrite en sacrifice, il doit aussi faire une libation.

Traduction

Nikostratos demande à l'oracle s'il lui faut aussi en faire une libation.

56. Cf. Bechtel, *Gr. Dial.* I, p. 213-311.
57. Cf. P. Cabanes 1976 *passim.*
58. Cf. étude dialectologique, § 133.
59. Cf. p. ex. Pind., *Ném.,* 7, 54 : Φυᾷ δ' ἕκαστοι διαφέρομεν βιοτὰν λαχόντες | ὁ μὲν τά, τὰ δ' ἄλλος « À notre naissance nous recevons chacun une sorte de vie différente, l'un celle-ci, l'autre celle-là » (trad. Perpillou, *Rech. lex.,* 1996, p. 181).

Commentaire B

À l'autopsie, on lit nettement ΗΛΕ au début de la deuxième ligne, et non point ΠΛΕ. À la fin de cette ligne, le Φ de ΔΕΛΦ, et non point ΔΕΛΙ, a été passé à la poudre rouge par le personnel du Musée, ce qui le rend bien visible. Deximachos est donc le frère du consultant[60]. Il est possible que le texte soit entier, et entièrement compréhensible, en sous-entendant l'élément de formulaire πράσσοι ou πράσσῃι.

Sur le nom Δεξίμαχος, cf. nº 70.

Traduction

Est-ce que mon frère Deximachos peut réussir ?

Consultation publique

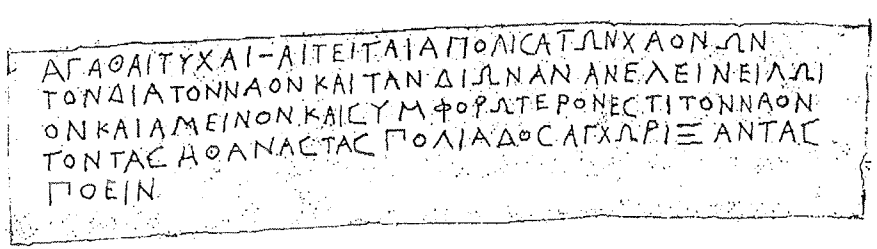
Nº 11

Lamelle pliée en trois. L = 13,7 cm. H = 2,9 cm. Ép. = 0,7 mm. H. l. = 2 à 3 mm. Une seule inscription à l'intérieur, gravée soigneusement. Fouilles Évangélidis 1952. Musée de Jannina M22, en vitrine. **Autopsie à Jannina en 1998.** Couleur : ocre et gris. ***ca* 330-320.**

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1952(1955), p. 297, nº 1 et *AE* 1953-1954 (1955), I, p. 99-103, avec photo. et f.-s. (*Bull.* 1956, 143 ; 1958, 286 ; *SEG* 15, 1958, 397; Parke 1967, p. 261, nº 5) ; Dakaris-Christidis-Vokotopoulou 1993, p. 58-59 avec fac-similé légèrement fautif.

Cf. M. B. Hatzopoulos 1996, p. 464, n. 9.

Fac-similé : autopsie 1998.



60. Sur la crase ὠδελφεός < ὁ ἀδελφεός, cf. Lejeune, *Phon.*, p. 263.

'Αγαθᾶι τύχαι – Αἰτεῖται ἁ πόλις ἁ τῶν Χαόνων τὸν Δία τὸν Νάον καὶ τὰν Διώναν ἀνελεῖν εἰ λῶιον καὶ ἄμεινον καὶ συμφορώτερόν ἐστι τὸν ναὸν τὸν τᾶς 'Αθάνας τᾶς Πολιάδος ἀγχωρίξαντας ποεῖν.

Écriture

Ce texte est fondamental pour l'histoire de la genèse du style lunaire[61].

Évangélidis le datait du IV^e^ s., et L. Robert proposait fin IV^e^-début III^e^. Dakaris, Christidis et M^me^ Vokotopoulou ont tenté de dater plus précisément le document en se fondant sur une étude plus approfondie de l'écriture : ils proposent *ca* 330-320. Particulièrement intéressantes sont les diverses formes du *sigma* dans notre lamelle, qui met en évidence l'évolution du *sigma* ouvert à quatre branches vers le *sigma* lunaire, avec toutes les étapes intermédiaires. Le Ξ a sa forme récente sans haste, avec la barre du milieu un peu plus petite que les autres. Selon Dakaris, Christidis et M^me^ Vokotopoulou, « le C et le Ξ apparaissent dès *ca* 325. Les courbures de lettres rectilignes et la projection des lignes obliques sont déjà présentes dans le papyrus de Derveni (340-320 av.). Le rapport des dimensions entre lettres curvilignes et rectilignes et la présence marquée du C désignent la décennie 330-320 comme la période la plus probable pour la demande des Chaones. Il était généralement admis que C et Ξ étaient apparus *ca* 310[62], mais dans la *defixio* de Meixias, trouvée au Céramique et datée *ca* 330 grâce aux personnes mentionnées dans le texte[63], le C et le Ξ coexistent avec le Σ ».

Commentaire

Dak., Chr. et Vok. admettent sans discussion, à la suite d'Évangélidis, que l'expression ἁ πόλις ἁ τῶν Χαόνων désigne Phoinikè, ce qui est peu vraisemblable, même si les fouilles italiennes ont révélé un temple d'Athéna Polias à Phoinikè[64], qui était la capitale des Chaones.

61. Cf. introduction, § 50.
62. A. Johnston, « A Fourth Century Graffito from the Kerameikos », *Ath. Mitt.* 100 (1985), p. 293-307.
63. *Kerameikos* 14, p. 148.
64. Dakaris 1995, p. 93.

Ils ont raison en revanche de rappeler qu'avant Pyrrhus, les Chaones étaient ἀβασίλευτοι, et gouvernés par un prostate (Thucydide II, 80, 5). Il est donc certain que cette expression désigne l'État des Chaones.

ἀναιρέω a ici le sens technique bien attesté de « rendre un oracle ». Ποεῖν semble avoir le sens plein de « créer », comme dans les signatures d'artistes avec ἐποίησε, ou dans la notion de ποίησις : le déplacement du temple entraîne une nouvelle édification.

On notera l'apocope et le ξ dans ἀγχωρίξαντας, qui sont conformes à ce que l'on observe généralement en dorien. Les Chaones ont donc pour dialecte un dorien doux peu caractérisé. Parallèlement au style évolué de l'écriture, on notera aussi, d'un point de vue linguistique, des formes qui auront tendance à se généraliser à date plus basse :

— Νάον pour Ναῖον ;
— ποεῖν pour ποιεῖν[65] ;
— εἰ pour αἰ semble épichorique[66].

Traduction

À la bonne fortune. L'État des Chaones demande à Zeus Naios et à Diona de rendre leur oracle : est-il souhaitable, meilleur et plus avantageux de déplacer et reconstruire le temple d'Athéna Polias ?

Consultation publique

N° 12

Opisthographe. L = 4 cm. H = 2,5 cm. Fouilles Évangélidis 1935. Musée de Jannina ? *Non vidi.* ***ca* 425-400.**

Publ. : Évangélidis, *Ep. Chr.* 1935, p. 259, n° 35, avec fac-similé de la face B.

Cf. Jeffery, *LSAG,* 1990, p. 230, n° 16 (*ca* 450-425 ?).

Fac-similé : Év. 1935.

65. Cf. cependant Νικόμαχος μ' ἐπόε̄ à Métaponte *ca* 550-500 (*IG* XIV, 652).
66. Cf. étude dialectologique, § 143.

Face A

Περὶ TOTIMIONIO
ἦ ἀπουικέοντες
ἄμεινον τοῖς
ΕΟΝΙΑΥΑΣ

Face B

Μένε̄.

Notes critiques

ἦ Év. (cf. n° 66 : ὑγιὴς εἴη en alphabet corinthien).
μένε̄ : μένε[τε] Év.

Écriture

Si la transcription par Évangélidis de la f. A est correcte[67], H = *e* long ouvert voisinerait avec Β = *e* bref et Ε = *e* long fermé (cf. n° 66). On datera donc cette lamelle de *ca* 425-400, comme le n° 66.

Commentaire

S'il fallait lire μένε[τε], comme le suggère Évangélidis, on ne comprendrait pas pourquoi les deux *epsilon* sont différents. La *lectio difficilior* est donc μένε̄ = μένει en alphabet corinthien archaïque : il s'agit d'une forme d'impératif amplifiée par *i* et qui équivaut à μένε[68]. La contradiction entre le singulier μένε̄ et le pluriel ἀπουικέοντες peut s'expliquer, si l'on admet que l'oracle répond au porte-parole des consultants.

Sur la face A, seules les deuxième et troisième lignes sont compréhensibles : une population, dont l'ethnique ou le phylétique figure à la dernière ligne, demande si elle doit émigrer. ἀπουικέοντες pour ἀποικέοντες s'explique, en corinthien archaïque, par une graphie inverse : en effet, dès les premiers textes corinthiens (VII^e^-VI^e^ s.), ΟΥ peut noter *o* long fermé[69] ; une confusion ΟΥ / Ο n'aurait donc rien de surprenant.

67. Cf. introduction, § 61.
68. Sur la graphie corinthienne Ε pour l'ancienne diphtongue *ei*, cf. M. Lejeune, *Phon.* p. 229. Sur les impératifs en -ει du type πίει, cf. F. Bader, *BSL* 1976, p. 65-74 : χαῖρε καὶ πίει τένδε *SEG* 33, 64, *ca* 530. Dans notre lamelle, la réponse a été gravée en alphabet corinthien par le porte-parole des consultants ; dans le n° 35B (*ca* 450-425), la réponse a été gravée par le personnel du sanctuaire, et on lit simplement μένε.
69. Lejeune, *Phon.*, p. 230.

On a donc affaire à une population de dialecte corinthien, et qui utilise l'alphabet corinthien : il pourrait s'agir, par exemple, d'une tribu de Corcyre ou de la périée de Corcyre. On peut aussi penser aux régions d'Ambracie, d'Apollonie ou d'Épidamne. La réponse dictée par l'oracle a été gravée par le représentant des consultants.

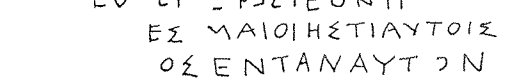
CONSULTATION PUBLIQUE

N° 13

Lamelle lacunaire à gauche. L = 11,2 cm. H = 4,2 cm. H. l. = 5 mm. La lamelle avait été pliée deux fois et n'est inscrite qu'à l'intérieur. Fouilles Évangélidis 1929-1935. Musée de Jannina M177. *Non vidi*. **400-350** d'après l'écriture.

Publ. : Dakaris-Christidis-Vokotopoulou 1993, p. 58, avec f.-s. (*SEG* 43, 1993 [1996], 336).

Fac-similé : Dak. 1993.



[Θ]εοί. Ἐπερωτέοντι
[- - - -]εσμαῖοι ἦ ἔστι αὐτοῖς
[λιμ- *ou* λοιμ]ὸς (?) ἐν τὰν αὐτῶν ;

Notes critiques

]εσμαῖοι : [Ὀγχ]εσμαῖοι Dak.
λιμός Dak. : on peut aussi penser à λοιμός, ou à d'autres substantifs en -ος.

Écriture

Style pseudo-stoichédon de la première moitié du IV^e^ s. : la datation proposée par les éditeurs convient bien.

Commentaire

La restitution de l'ethnique[70] par les éditeurs s'appuie sur Strabon VII, 7, 5 : Ὄγχησμος, λιμὴν ἄλλος, καθ' ὃν τὰ δυσμικὰ ἄκρα τῆς

70. Sur Onchesmos, cf. *Epirus* (1997) p. 90 et carte p. 93.

Κορκυραίας ἀντίκειται. On cite aussi Cicéron, *Ad Attic.* VII, 2, 1 : *Flavit ab Epiro lenissimus Onchesmites* (cf. Hammond, *Epirus,* p. 679), et Ptolémée III, 13, 2 (Ὄγχησμος λιμήν). Le problème est que l'inscription porte nettement un ε, non un η. La restitution est donc douteuse, car il a pu exister d'autres ethniques en -εσμαιοι.

La fin de l'inscription peut s'interpréter comme ἐν τὰν αὐτῶν (πόλιν ou χώραν), avec une construction ἐν + acc. courante dans le Nord-Ouest, mais qui, justement, n'est pas attestée dans le parler de l'Épire, où l'on trouve toujours εἰς ou ἐς + acc. Il est donc probable que cette question à l'oracle émane de Grecs du Nord-Ouest qui ne sont pas épirotes, et dont l'ethnique se termine par -εσμαῖος. Le sujet de cette consultation est analogue à celui du n° 14.

Sur la forme ἐπερωτέοντι, cf. étude dialectologique, § 141 et 135.

Traduction

Dieux. Les [...]-esmaioi demandent s'il y a un fléau (?) qui menace leur pays.

CONSULTATION PUBLIQUE

N° 14

L = 7,5 cm. H = 3,5 cm. Fouilles Évangélidis 1955. Musée de Jannina ? *Non vidi.* **IV^e^-III^e^ s.**

Publ. : Évangélidis, *Ergon* 1955 (1956), p. 56 et *PAAH* 1955 (1960), p. 171, β (*SEG* 19, 1963, 427 ; Parke 1967, p. 261, n° 7).

Ἐπερωτῶντι Δωδωναῖοι τὸν
Δία καὶ τὰν Διώναν ἢ δι' ἀνθρώ-
που τινὸς ἀκαθαρτίαν ὁ θεὸς
τὸ<ν> χειμῶνα παρέχει.

Notes critiques

l. 4 τόν : TOI *lamina*

Commentaire

L'index des ethniques et phylétiques d'Épire de P. Cabanes ne fournit que peu d'attestations de l'ethnique Δωδωναῖος[71], et il sera intéressant de se demander quelle peut être la signification politique et historique de cet ethnique.

Sur la forme non assibilée ἀκαθαρτία = att. -σία, cf. étude dialectologique, § 108.

Traduction

Les Dodonéens demandent à Zeus et à Diona si c'est à cause de l'impureté de quelque individu que le dieu envoie les intempéries.

CONSULTATION PUBLIQUE

N° 15

L = 10,2 cm. H = 1,2 cm. Fouilles Dakaris 1973. Musée de Jannina ? *Non vidi.* **III^e^ s.-167 av.**

Publ. : Dakaris, *PAAH* 1973, p. 94, n° 1.

Εἰ τὰν Κλεολαεὶ προξενε[ίαν - - -]

Commentaire

La lecture ΚΛΕΟΛΑΕΙ est sûre. Le nom Κλεόλαος/Κλεόλας/Κλεόλεως est bien connu. En revanche, le féminin Κλεολαΐς est relativement rare, et on le trouve dans une autre consultation oraculaire[72] : il se peut qu'il s'agisse dans les deux cas de la même Κλεολαΐς[73].

Outre ces deux attestations, on trouve aussi une Κλεολαΐς en Acarnanie, à Thyrrheion, au II^e^ s. av.[74]. Le *Lexicon*, qui n'enregistre pas la Kléolaïs du n° 15, suppose que celle du n° 22 est dodonéenne, mais le rapprochement entre les deux lamelles ne confirme pas cette hypothèse.

71. P. Cabanes 1976, p. 136 : *SGDI* 1351, 1355, 1358 ; *BCH* 45 (1921), p. 22, IV, 31.
72. N° 22Ba.
73. Sur les femmes proxènes, cf. C. Marek, *Die Proxenie,* 1984, p. 129-130, 207, 295.
74. *IG* IX 12, 2, (1957), 332 (cf. *Lexicon* III A p. 247).

La stèle funéraire de Thyrrheion, datée d'après l'écriture du IIe s. av. par Klaffenbach, qui l'a autopsiée, présente le texte suivant :

Τιμόστρατε, Κλεολαΐ, Λυκία χαίρετ[ε][75].

Dakaris datait notre texte du IVe s. d'après l'écriture, mais les graphies EI pour *i* bref suggèrent une datation plus basse.

Traduction

Est-ce que, en ce qui concerne l'attribution de la proxénie à Kléolaïs . . .

CONSULTATION PUBLIQUE

N° 16

Lamelle opisthographe[76] déchirée à droite. L = 10 cm. H = 1,5 cm. Ép. = 0,9 mm. Fouilles Évangélidis 1932. Musée de Jannina M522. **Autopsie à Salonique en 1998** (je n'ai pas eu le temps de réaliser un f.-s., mais seulement de vérifier les lectures : cf. apparat critique et commentaire). Couleur : gris. **IVe-IIIe s.**

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1932, p. 52, n° 1 (Roussel, *Bull.* 1934, p. 230; Wilhelm, *Pragmateiai* de l'Académie d'Athènes, 17, 1, 1951 (1952), p. 55-56 et *Arch. Pap.* 15 (1953), p. 75-76; L. Robert, *Bull.* 1953, 116 et 1955, 143; *SEG* 13, 1956, 397; Parke 1967, p. 262, n° 9; P. Cabanes 1976, p. 549, n° 20).

Cf. P. Cabanes 1976, p. 154, n. 31 et p. 330, n. 5; Dakaris 1995, p. 64-66 et p. 94.

Ἐπερωτῶντι τοὶ διαιτοὶ τὸν Δία τὸν Ναῖον καὶ τ[ὰν Διώναν ἢ βέλτιον τὰ χρήμα]-
τα ἰς τὸ πρυτανῆον τὰ πὰρ τᾶς πόλιος ἔλαβε δικαίως [ὁ δεῖνα τοῦ δεῖνα τοὺς]
διαιτοὺς ἀναλῶσαι ἰς τὸ πρυτανῆον δικαίως τοῦτα.

75. Klaffenbach ajoute : « Nomen Κλεολαΐς haud dubie restituendum est etiam in titulo *I. Délos* 2230, ubi [- - καὶ τῆς γυναικὸς] ΚΛΕΥΛΛΙΔΟΣ lectum est » : en réalité, un nom Κλευλλίς serait très bien formé.

76. Év. signalait deux lignes au verso d'une écriture plus récente : il s'agit en réalité de trois lignes, dont le déchiffrement est réservé à Christidis.

Notes critiques

l. 1 καὶ τ[άν] autopsie : καὶ . . . Év. (le *tau* est visible).

l. 2 δικαίως Év. : ΔΙΚΑΙ[autopsie (il faut croire que le document s'est un peu dégradé depuis 1932).

l. 3 διαιτούς autopsie : διαιτοῖς Év. (l'*upsilon* est sûr à la loupe binoculaire : la fausse lecture d'Év. a entraîné une cascade de fausses interprétations. Cf. commentaire).

l. 3 τὸ πρυτανῆον Év. : τ[ὸ] π[ρ]υτανῆον autopsie (deux lettres ont disparu dans le pli double. Cf. commentaire).

l. 3 τοῦτα autopsie : τουται . . . . Év.

Les restitutions de Wilhelm ne semblent pas entièrement satisfaisantes (cf. commentaire) :

Ἐπερωτῶντι τοὶ διαιτοὶ τὸν Δία τὸν Ναῖον καὶ [τὰν Διώναν ἢ ἀναλισκόντοις τὰ τοῦ δεῖνος χρήμα]-
τα ἰς τὸ πρυτανῆον τὰ πὰρ τᾶς πόλιος ἔλαβε δικαίως [ἐσσεῖται αὐτοῖς λῶιον καὶ ἄμεινον]. Wilhelm 1951.

Ἐπερωτῶντι τοὶ διαιτοὶ τὸν Δία τὸν Ναῖον καὶ [τὰν Διώναν περὶ τοῦ δεῖνα ἢ ἀναλισκόντοις τὰ χρήμα]-
τα ἰς τὸ πρυτανῆον τὰ πὰρ τᾶς πόλιος ἔλαβε δικαίως [ἐσσεῖται αὐτοῖς λῶιον καὶ ἄμεινον].
Wilhelm 1953.

Commentaire

a) Établissement du texte et restitutions

Cette lamelle est une de celles qui ont été le plus exploitées, par Wilhelm, Parke, P. Cabanes, Dakaris. Toutes leurs interprétations reposent sur la publication d'Évangélidis, qui est très fautive. Il est vrai que, d'une manière générale, une autopsie[77] à la loupe binoculaire améliore considérablement les lectures, dans les cas où le document ne s'est pas, ou s'est peu dégradé depuis Évangélidis. Mais comment comprendre qu'Év. date du Ve s. un document qui respecte les oppositions O/Ω et E/H?

77. Je n'ai pas eu le loisir, à Salonique, d'accorder à l'autopsie de cette lamelle tout le temps qu'elle mérite : il est probable qu'une autopsie plus attentive améliorerait encore les lectures.

D'autre part, la publication d'Év. est très sommaire, et l'examen attentif du document permet de tirer certaines conclusions définitives :

1°) Les trois lignes sont de la même main et du même jet : toutes les hypothèses faisant de la troisième ligne une réponse doivent donc être abandonnées. Il est vrai que ces hypothèses trouvaient un appui dans la fausse lecture διαιτοῖς au lieu de διαιτούς.

2°) La lamelle, telle qu'elle est conservée, présente un pli en son milieu, qui cachait la question. Or ce pli est double, ce qui explique que la lamelle ne s'est pas cassée à cet endroit : les forces d'arrachement étaient moindres que dans le cas d'un pli simple. On en déduit que la partie manquant à droite était articulée au reste par un pli simple, et que la partie d'extrême gauche recouvrait deux épaisseurs, d'où le pli double. La lamelle était donc pliée en trois, ce qui permet de supputer la longueur de la partie qui manque : il manque environ vingt lettres aux lignes 1 et 2. Les restitutions de Wilhelm sont donc beaucoup trop longues.

Cependant, les interprétations de Wilhelm restent valables sur plusieurs points :

1°) L. 2 : la lecture -τα ἰς au lieu du ταῖς d'Év., garantie par ἰς l. 3, demeure le seul moyen de donner un sens au texte.

2°) La restitution [χρήμα]τα, substantif dont la *junctura* avec le verbe ἀναλίσκω est des plus banales, reste satisfaisante.

3°) Les διαιτοί doivent en effet être des magistrats.

Compte tenu de toutes ces précisions, le choix des restitutions possibles se trouve restreint : τὰν Διώναν semble s'imposer, ainsi qu'une formule introduisant l'infinitive τοὺς διαιτοὺς ἀναλῶσαι. On proposera ἦ βέλτιον, mais on pourrait aussi supposer ἦ λῶιον[78]. D'autre part, comme il faut un sujet à ἔλαβε, on le supposera dans la lacune de la l. 2.

b) Genre du texte

Notre texte présente trois termes appartenant au vocabulaire des institutions : διαιτοί, πρυτανῆον, πόλις. Chacun de ces trois termes pose un problème particulier, surtout à Dodone. Il s'agit évidemment d'une consultation de type public. Or aucun de ces trois termes n'apparaît dans l'histoire institutionnelle de l'Épire proprement dite, qu'il s'agisse

78. Cf. chap. sur le formulaire, § 74.

des institutions du sanctuaire de Dodone, de la monarchie molosse ou épirote, ou de la république épirote. Pour compliquée qu'elle soit, cette histoire institutionnelle est relativement bien connue, surtout depuis la thèse de P. Cabanes (1976). On en déduit que la consultation n'émane pas d'un peuple épirote proprement dit. Les hypothèses de Dakaris[79], qui supposait que le πρυτανῆον de la lamelle désigne un bâtiment du sanctuaire, et que πόλις désigne Dodone même, sont purement gratuites, et en contradiction flagrante avec l'histoire institutionnelle de l'Épire. Le mot πρυτανῆον invite à chercher du côté d'un peuple connaissant l'institution de la prytanie, laquelle a toujours été inconnue en Épire proprement dite. Il est donc presque certain qu'il s'agit d'une affaire juridique ne concernant pas Dodone[80].

c) Hypothèse : le document concerne un *koinon* épirote indépendant de l'Épire proprement dite.

P. Cabanes[81] a consacré quelques pages de sa thèse aux « États à prytane éponyme », à savoir Byllis, Amantia, Cassopè, lesquels, bien qu'ils aient été englobés dans la Grande Épire, ont à partir de la révolution de 232 retrouvé leur indépendance et leurs institutions propres, en particulier la prytanie, institutions analogues à celles des cités corinthiennes d'Apollonie et de Corcyre, et non point à celles de l'Épire. Il est probable que la consultation concerne un de ces *koina,* auquel cas πόλις aurait le sens d'« État », comme dans la consulta-

79. *PAAH* 1968, p. 42 et Dak. 1995, p. 64-66 et p. 94 ; cf. P. Cabanes 1976, p. 342, « Plan du sanctuaire de Dodone ». Dans un premier temps, Dak. identifiait le prytanée au bâtiment M, situé entre le bouleutérion et le théâtre. Puis, la fouille s'étant étendue, Dak. a changé d'avis, et a identifié le prytanée au bâtiment O, en face du bouleutérion.

80. Récemment encore, S. Dakaris, Chr. Tzouvara-Souli, A. Vlachopoulou-Oikonomou, K. Gravani-Katsiki, « The Prytaneion of Dodona », *Actes Ill. Ep.* III (1999), p. 149-159, ont consacré un article au bâtiment O. Son identification repose toujours sur des arguments d'une grande faiblesse (p. 153 : c'est nous qui ajoutons des points d'interrogation) : « Concerning the use of building O as a Prytaneion we have the evidence (?) of an oracular tablet (...). The omission of the name of the city indicates that it was something obvious, i. e. Dodona (?) ».

81. 1976, p. 384-386 et carte n° 4.

tion des Chaones[82], plutôt qu'une cité corinthienne, car la forme τοῦτα (= ταῦτα) est parallèle à τοῦτος (= οὗτος) du n° 107B, en alphabet local, non corinthien.

d) Interprétation et traduction

Si l'on rapproche les διαιτοί des διαιτηταί athéniens, comme l'a suggéré fort raisonnablement Wilhelm[83], et si l'on admet nos restitutions, dont l'esprit est de solliciter le moins possible ce qui reste du texte, on admettra qu'il s'agit d'une affaire juridique compliquée concernant des magistrats appelés διαιτοί, une πόλις qui peut être un *koinon,* et un prytanée. Il est en outre question d'une somme d'argent : on est en droit de rapprocher les expressions [τὰ χρήμα]τα ἰς τὸ πρυτανῆον et ἰς τὸ πρυτανῆον τοῦτα d'expressions attiques bien recensées, où τὰ πρυτανεῖα (*sc.* χρήματα) désigne les « frais de justice »[84], qui, à Athènes, étaient justement consignés chez les prytanes[85]. D'autre part, les actes de donation de la région de Crotone présentent à la fois, dans un document, le verbe διαιτεῖ[86], qui doit être le dénominatif de διαιτός (« Untel est *diaitos* »), et, dans un autre document, le substantif πρύτανιν : dans ce dernier texte[87], on peut lire aux lignes 9-11 : ἄτοκα ἐγγυῶ[ντι παρὰ τ]ὸν πρύτανιν τὼργυρίω τῶ ἀ[ξιοχρέω δρ]αχ(μὰς) ν' « que les responsables mettent en gage auprès du prytane, sans intérêts, cinquante drachmes, à titre de gage sur le montant estimé ».

Ces rapprochements, qui demanderaient à être étudiés de près d'un point de vue institutionnel et juridique, ne suffisent pas à expliquer le texte de Dodone, mais semblent du moins montrer qu'il est question d'une somme d'argent consignée au prytanée, qu'il s'agisse de frais de justice ou de gages. On ne peut déterminer si le sujet de ἔλαβε, qui a disparu dans la lacune, est un particulier ou un magistrat, par exemple

82. N° 11.
83. Hammond, *Epirus,* p. 537, sans tenir compte de l'avis de Wilhelm, considérait que les ΔΙΑΙΤΟΙ étaient un peuple.
84. Ar. *Nub.* 1136, etc.
85. À Athènes, le montant des frais de justice dans une affaire de recouvrement de dette était fixé à 10 % de la somme à recouvrer : voir Ar. *Nub.* 1136 et note *CUF* p. 213 : « Le prêteur, en assignant son débiteur, devait consigner chez les prytanes 10 % de la dette pour couvrir les frais du procès ».
86. *LSAG* p. 261, n° 29 + p. 410 + pl. 50 (*ca* 475 ?).
87. *DGE* 436, 3 (Térina, colonie de Crotone, IV^e^ s.).

un des *diaitoi.* L'ensemble reste obscur, mais on peut en proposer une traduction hypothétique.

e) Commentaire sur les institutions

Wilhelm fut le premier à comprendre que les διαιτοί de notre texte devaient être rapprochés des διαιτηταί athéniens, et des διαιτοί dont il est question dans une inscription phocidienne[88] : à Athènes, les diétètes étaient des arbitres chargés de juger les procès privés. Cette interprétation reste satisfaisante, tant du point de vue institutionnel que du point de vue linguistique.

f) Commentaires linguistiques

Chantraine[89] connaît la forme phocidienne διαιτός[90], forme qu'il accentue ainsi : selon lui, διαιτός serait directement tiré de δίαιτα. On peut se demander, à la lumière de notre inscription qui confirme la forme phocidienne, et qui montre qu'on n'a pas nécessairement affaire à une formation récente et isolée, si ce n'est pas l'inverse qui est vrai, car δίαιτα, si on le rapproche de hom. αἶσα < *αἰτ-γα « lot » (osque *aiteis* « part »), pose un problème phonétique et morphologique. On admettra donc, à titre d'hypothèse, que le nom d'agent διαιτός est premier, et qu'un dérivé *δίαισα a été refait en δίαιτα, d'où le dénominatif διαιτάω et le déverbatif att. διαιτητής.

La forme πρυτανῆον correspond aux formes att. πρυτανεῖον/πρυτανέον, et à Hdt. πρυτανήϊον. La formation est analogique de dérivés tels que *κεραμ-ήϝ-γον > κεραμήϊον, tiré de κεραμεύς[91].

La forme τοῦτα = att. ταῦτα a des parallèles en ionien d'Eubée[92] et en delphien : elle est analogique du singulier τοῦτο. On trouve aussi en delphien l'acc. fém. pl. τούτας[93].

88. Hésychius glose διαιτοί par κριταί. Cf. G. Daux, « Un arbitrage à Daulis », *BCH* 1935, p. 96.
89. *DELG s. v.* δίαιτα.
90. Daux, *BCH* 1935, p. 96 : inscription de Daulis, II^e^ s.
91. Cf. étude dialectologique, § 127.
92. *IG* XII 9, 189.
93. Buck, *Gr. Dial.* p. 100.

Traduction

Les diaitoi *demandent à Zeus Naios et à Diona s'il est préférable – concernant les gages qu'Untel a reçus de l'État conformément à la justice – que les* diaitoi *dépensent cette somme auprès du prytanée conformément à la justice.*

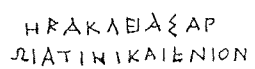
CONSULTATION PUBLIQUE ?

N° 17

L = 5 cm. H = 1,5 cm. Palimpseste couvert d'inscriptions, ce qui le rend presque indéchiffrable. Fouilles Évangélidis 1935. Musée de Jannina M 1062. *Non vidi.* **ca 375.**

Publ. : Vokotopoulou 1995, p. 83, n° 10, avec fac-similé (*SEG* 43, 1993 [1996], 327).

Fac-similé : Vok. 1995.



[περὶ?] Ἡρακλείας AP - - -
- - - ΩΙΑ τίνι κα <θεῶν?> - - -
- - - - - - - - - - - - - - - - - -

Écriture

On lit Ἡρακλείας, mais rien ne garantit que le consultant soit d'origine héracléote[94]. Oppositions Ω/O et H/E. Le premier *rho* a la forme ꓤ, et le second la forme P. M^me^ Vokotopoulou situe le texte *ca* 350, mais cette date semble trop basse pour justifier la forme ꓤ.

Toutes les lettres sont calibrées, y compris *oméga* et *omicron,* qui ont la même taille que les autres lettres. L'*alpha* tend déjà vers une forme cursive.

Commentaire

Nous proposons sous toutes réserves cette lecture, d'après le fac-similé fourni par M^me^ Vokotopoulou : περί est inspiré du n° 6, mais

94. Ἡράκλεια pourrait même être un nom de femme : Ἡράκλεια Σαμία *HPN* 553.

on peut aussi songer à ἐξ d'après le n° 132. La lecture τίνι κα semble s'imposer en raison des nombreux parallèles qu'offrent les lamelles de Dodone. Enfin, les traces qui suivent peuvent correspondre à θεῶν, si l'on tient compte du caractère « presque indéchiffrable » de ce fragment et, par conséquent, du caractère nécessairement interprétatif du fac-similé.

Traduction

Au sujet d'Héraclée, à quel dieu faut-il sacrifier et adresser des prières pour obtenir tel résultat ?

BONHEUR

N° 18

Opisthographe. L = 3,5 cm. H = 1,5 cm. Musée de Jannina ? *Non vidi.* ***ca* 475-450 ?**

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1929 (1931), p. 129, n° 21.

Αἰ τυν(χάνοι)

Commentaire

Le texte n'a pas été compris par Évangélidis : il s'agit d'une abréviation, comme le prouve le rapprochement avec le n° 26. Employé absolument, τυγχάνω peut signifier « réussir »[95]. Évangélidis signale quelques lettres au verso, si bien qu'il est impossible de savoir si le texte est une question à part entière, ou seulement l'intitulé de la question du verso. On peut aussi bien comprendre αἰ τυνχάνοιμι, avec ou sans κα.

Traduction

Le consultant demande s'il peut réussir.

95. εἰ τύχοιμεν Thuc. IV, 63 ; τυχόντες par opposition à σφαλέντες Thuc. III, 39 ; etc. Cf. étude du formulaire, § 76.

BONHEUR

N° 19

L = 7,7 cm. H = 4 cm. Coin supérieur gauche et coin inférieur droit déchirés. Au verso, deux inscriptions enchevêtrées et indéchiffrables. Fouilles Évangélidis 1952. Musée de Jannina ? *Non vidi.* **IV^e^-III^e^ s. (?)**

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1952, p. 303, n° 13 (*SEG* 15, 1958, 395).

[T]ίνι κα θεῶι εὐ-
χόμενος καὶ θύ-
ων βέλτιον πράσ-
σοι ;

Notes critiques

θεῶι : θεῷ Év. (cf. notice sur les transcriptions d'Év., § 61)

Commentaire

Évangélidis datait le texte des V^e^-IV^e^ s. : le V^e^ s. semble impossible en raison de l'emploi de l'*oméga*. Bien que la question soit exprimée à la troisième personne, le consultant ne se nomme pas[96].

Traduction

À quel dieu le consultant pourrait-il adresser des prières et des sacrifices pour réussir ?

BONHEUR

N° 20

L = 7,5 cm. H = 1 cm. Fouilles Évangélidis 1952. Musée de Jannina ? *Non vidi.* **IV^e^ s. (?)**

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1952, p. 304, n° 19 (*SEG* 15, 1958, 404).

96. Cf. étude du formulaire, § 72.

.ΜΕ.Ι.Σ ἐπερωτῇ τὸν Δία τὸν [Νάον]
καὶ τὰν Διώναν τί κα θύων βέλτιον
[πράσσοι].

Notes critiques

πράσσοι : cf. n° 19.

Commentaire

Évangélidis indique que l'écriture de cette lamelle est irrégulière et négligée. La formule τί κα θύων a un parallèle dans τί κα θύσας du n° 166. Évangélidis datait le texte du IV^e^ s., ce qui est possible.

Traduction

Untel demande à Zeus Naios et à Diona quel sacrifice il pourrait offrir pour réussir.

BONHEUR

N° 21

Fragment. L = 4,2 cm. H = 3 cm. Musée de Jannina ? *Non vidi.* **400-350.**

Publ. : Dakaris, *PAAH* 1967 (1969), p. 49, n° 5 (*Bull.* 1969, 348 ; P. Cabanes 1976, p. 550, n° 22).
Cf. P. Cabanes 1976, p. 333, n. 19.

[Ζεῦ Ναῖε καὶ Διώνα Να]ία, Θέμι καὶ Ἄπολλ[ον],
[Ἀρχεφῶν περὶ σωτ]ηρίας καὶ τύχας ἀ[γαθᾶς].

Notes critiques

[Ζεῦ Ναῖε καὶ Διώνα Να]ία Dak.
Ἀρχεφῶν : cf. n° 94.

Commentaire

Cette inscription doit être rapprochée du n° 94. C'est à partir de ces deux lamelles que Dakaris a proposé d'identifier le temple de Thémis[97].

97. Cf. P. Cabanes 1976, plan p. 342, bâtiment Z. Sur les problèmes religieux posés par ces deux lamelles, cf. Dak. p. 49.

On peut restituer περί devant [σωτ]ηρίας καὶ τύχας, car on ne voit guère comment justifier autrement ces génitifs.

Si l'on admet les restitutions de Dakaris à la première ligne, ce qui est fort raisonnable d'après le n° 94, on en déduit que la partie manquant à gauche mesurait environ 5 cm, et la partie manquant à droite environ 1 cm. La lamelle, qui mesurait donc en tout environ 10 cm, a été pliée en son milieu, et s'est déchirée en suivant le pli. On n'a retrouvé que la moitié droite, un peu corrodée à droite. On peut restituer le nom du consultant (cf. n° 94), et ἀγαθᾶς après τύχας.

Dakaris datait le document du IV^e^ s., mais le rapprochement qui s'impose avec le n° 94 permet une datation plus précise dans la première moitié de ce siècle.

Traduction

(Ô Zeus Naios et Diona Naia, et vous) Thémis et Apollon, (Archéphon vous interroge sur) son salut et sa (bonne) fortune.

BONHEUR (f. A ; f. B : mariage)

N° 22

Opisthographe. L = 5,7 cm. H = 5,3 à 6,5 cm. Fouilles Évangélidis 1935. Musée de Jannina ? *Non vidi.* **III^e^ s.-167 av.**

Publ. : Évangélidis, *Ep. Chr.* 1935, p. 256, n° 18.
Cf. A. Wilhelm, *Arch. Pap.* 15, 1953, p. 77[98].

Face A

Θεός. Τύχαν ἀγαθὰν Ἀντιμάχωι.
Ἐπερωτᾶι Ἀντίμαχος τὸν Δία Ναῖον
τ<ίν>ι κα θεῶν ἢ (ἡ)<ρ>(ώ)ων θύσας βέλτιον
πράσσοι καὶ ποτιθέμενος
ἀ[γα]θὸν καὶ *(gravure inachevée)*

98. Hypothèse irrecevable : comme Év. affirme qu'on ne peut pas restituer ἀγαθόν, W. propose Ἄ[ραχ]θον (cf. notes critiques).

Face Ba

Περὶ γυναικὸς
πότερόν κα τ[υγ]-
χάνοιμι λαμβάνων
Κλεολαΐν ;

Face Bb

Περὶ γυναικὸ-
ς ἦ τ' ἄμυννό τε
λῷον πρᾶμι ;

Notes critiques

τίνι : TI.
ἢ ἡρώων : ΗΓΩΝ.
ἀγαθόν : Α . . . ΘΟΝ Év. (Év. affirme que la lacune est trop grande pour restituer ἀγαθόν, mais, de la même façon, il écartait la restitution πλαζόμενος dans le n° 91, alors que l'autopsie garantit cette restitution).
λῷον : λῶον Év.

Commentaire

Face A

Le dialecte est dorien, mais la forme ἐπερωτᾶι relève de la *koinè*, ce qui peut amener à abaisser la date proposée par Évangélidis, à savoir le IV^e^ s. ποτιθέμενος se retrouve dans le n° 41, sous la forme ποτθέμενος, ce qui garantit l'interprétation du mot ici : il est sur le même plan que θύσας, et signifie simplement « s'adjoindre à qqn », donc, s'agissant d'un dieu ou d'un héros, « se concilier un dieu ou un héros[99] ».

Face B

Évangélidis note que l'inscription Bb est d'une écriture maladroite, et on peut supposer que Bb s'inspire de Ba : les deux textes commencent exactement par la même expression, mais Ba est d'un grec impeccable, tandis que Bb est rédigé dans un charabia épouvantable. On admettra, à titre d'hypothèse, qu'il s'agit d'un barbare, par exemple un Illyrien, dont les fautes sont pour nous précieuses, parce qu'elles nous renseignent sur les tendances

99. Cf. étude du formulaire, § 86.

phonétiques du grec populaire à cette époque, tendances qui seront confirmées beaucoup plus tard par le grec byzantin et le grec moderne[100] :

1°) Confusion υ/ει dans ἄμυννο = ἄμεινον. Cela suppose que l'*upsilon* se prononce *ü* comme en ionien-attique, et non *u* comme en dorien. Cela suppose aussi que le *e* long fermé de ἄμεινον s'est rapproché d'un son *i*, comme en béotien[101], et comme on l'observe dans de très nombreuses graphies hellénistiques, où EI note *i* long[102].

2°) La géminée de ἄμυννο peut s'interpréter soit comme un affaiblissement de l'articulation des géminées en grec populaire, soit comme l'absence de gémination dans la langue maternelle du consultant barbare[103].

3°) L'amuïssement de la nasale à la fin de ἄμυννο correspond aussi, soit à une caractéristique phonétique de la langue maternelle du consultant, soit à une tendance du grec populaire, sur laquelle nous avons d'ailleurs quelques indices[104].

4°) La forme syncopée πρᾶμι = πράσσοιμι peut s'interpréter comme une caractéristique de la langue maternelle du consultant, mais rappelle aussi des traits phonétiques du grec moderne, où par exemple μάλιστα peut se syncoper en μάστα.

En résumé, il est frappant de constater que, si l'on prononce le texte en grec moderne, ses aberrations orthographiques passent inaperçues. Ce qui prouve que le texte a été écrit par un barbare, ce ne sont point en fait les aberrations orthographiques, car toutes peuvent s'expliquer par les tendances phonétiques du grec populaire, mais l'emploi aberrant de la particule τε : le consultant, qui connaissait imparfaitement le grec, a tenté de formuler une question en s'inspirant du texte Ba et de ce qu'il savait du formulaire de Dodone. Il emploie τε ... τε non comme des enclitiques postposées, mais comme on emploie καί ... καί en grec classique ou *et ... et* en latin : curieusement, cette faute ne peut venir

100. Le n° 164 prouve maintenant que des barbares ne connaissant pas le grec pouvaient fréquenter Dodone. Sur le mauvais grec parlé par les barbares, et sur ses rapports avec le grec populaire, cf. Cl. Brixhe 1988, qui montre que certaines évolutions phonétiques qu'on attribuait à l'époque hellénistique, voire à des époques plus tardives, étaient déjà en cours à l'époque d'Aristophane, voire encore plus tôt.
101. Cf. p. ex. n° 133 : béot. μέλλτ = μέλλει.
102. Cf. p. ex. n° 9 : συμπολειτεύουσι.
103. Cf. ἄμμεινον n° 93.
104. Cf. Cl. Brixhe 1988, p. 128 : dès l'époque d'Aristophane, en grec populaire, la nasale finale a tendance à s'amuïr devant consonne.

que de la lecture d'Homère, car cet emploi de τε était sorti de l'usage depuis longtemps. On sait en effet que l'apprentissage du grec et de sa grammaire passait obligatoirement par la lecture et la récitation d'Homère, tradition qui s'est maintenue jusqu'à nos jours, ou presque. Il s'agit donc d'un barbare à demi hellénophone et à demi lettré, influencé par la récitation d'Homère et la prononciation attique (en attique, *upsilon* se prononce *ü*). Sa langue maternelle semble présenter les caractéristiques suivantes :

— absence d'opposition *i* / *ü* ;
— absence de géminées, ou gémination conditionnée ;
— tendance à la syncope.

Évangélidis datait cette lamelle du IV^e^ s., mais il est possible que la Kléolaïs[105] de Ba soit la même que celle du n° 15, qu'on date de la période III^e^ s.-167 av. Cette période correspondrait bien aux caractéristiques linguistiques de ce n° 22.

Traduction

Face A

Dieu. Bonne fortune à Antimachos !

Antimachos demande à Zeus Naios à quel dieu ou héros il pourrait sacrifier, et lequel il pourrait se concilier, pour réussir et (. . .)

Face Ba

Au sujet de ma future femme, est-ce que j'aurais du bonheur si je prenais pour épouse Kléolaïs ?

face Bb

Au sujet de ma future femme, est-ce que je peux avoir du bonheur ?

105. Κλεολαΐς est un féminin en -ίς, gén. -ίδος correspondant au masculin Κλεό-λαϝ-ος. Cf. n° 15.

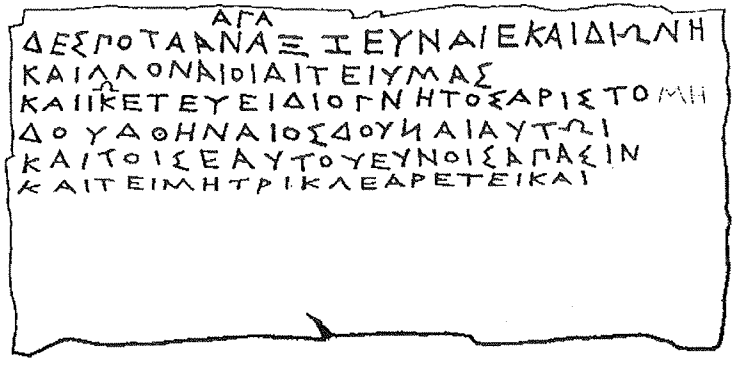
BONHEUR

N° 23

Lamelle entière, mais dont le texte s'interrompt. Perdu. *ca* **350-III^e s.**

Publ. : Carapanos 1878, p. 81, n° 23, avec f.-s. pl. 38,3 (Pomtow 1883, n° 23 ; Hoffmann 1899, n° 1596 ; Parke 1967, p. 263, n° 2 ; P. Cabanes 1976, p. 550, n° 25).

Fac-similé : Car. 1878.



[Θεός. Τύχη] ἀγα[θή].
Δέσποτα ἄναξ Ζεῦ Ναῖε καὶ Διώνη
καὶ Δωδοναῖοι, αἰτεῖ ὑμᾶς
καὶ ἱκετεύει Διόγνητος Ἀριστομή-
δου Ἀθηναῖος δοῦναι αὐτῶι
καὶ τοῖς ἑαυτοῦ εὔνοις ἅπασιν
καὶ τεῖ μητρὶ Κλεαρέτει καὶ
(gravure inachevée)

Notes critiques

Δωδοναῖοι *sic* mais le consultant a manifestement eu du mal à orthographier ce nom, sans doute exotique pour lui.

δοῦναι : le *nu* est à l'envers.

εὔνοις Parke : ἐ<κ>(γό)νοις Pomtow Hoffmann ΕΥΝΟΙΣ *lamina.*

Écriture

Oméga et *omicron* plus petits que les autres lettres. *Xi* sans haste, avec barre du milieu plus petite.

Commentaire

Le texte s'interrompt sans qu'on sache pourquoi : on peut supposer que le graveur, manifestement prolixe, s'est rendu compte qu'il n'aurait pas la place d'inscrire tout son texte, et a décidé de recommencer sur une autre lamelle, ou que, mécontent de ses hésitations orthographiques, il a décidé, en homme scrupuleux qu'il est manifestement, de se recopier au propre. Cette dernière hypothèse donnerait de la force à la correction ἐκγόνοις de Pomtow, mais il est possible de comprendre le texte tel qu'il se présente, surtout si on le rapproche d'une expression qu'on lit dans Xénophon[106] : οἱ ἐμοὶ εὖνοι « ceux qui sont bienveillants pour moi ». εὔνους serait dans ce cas un synonyme de φίλος, et cette *lectio difficilior* est préférable à la correction forcée et à la lecture banale de Pomtow.

La graphie τεῖ Κλεαρέτει est bien connue en attique aux IV^e-III^e s.[107] Le génitif Ἀριστομήδου, qui serait Ἀριστομήδους en attique classique, doit s'expliquer par l'influence du type Ἀριστείδης, -ου : selon Threatte[108], ce phénomène, bien attesté à Athènes, est rare avant la fin du IV^e s., mais normal à l'époque hellénistique.

Traduction

Dieu. Bonne fortune. Ô seigneur et maître Zeus Naios, et toi Diona, et vous dieux de Dodone, Diognètos fils d'Aristomèdès d'Athènes vous demande et vous supplie de lui donner, à lui ainsi qu'à tous ses amis et à sa mère Kléarétè et à telles personnes telle chose.

106. *Apologie de Socrate*, 27.
107. Cf. Threatte, *GAI* I, p. 368-383.
108. *GAI* II, p. 138.

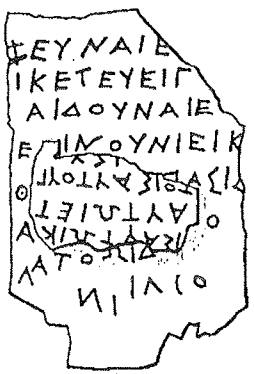
Bonheur

N° 24

Deux fragments collés l'un sur l'autre par la corrosion[109], peut-être sans rapport entre eux. Perdu. *ca* **350-III^e s.**

Publ. : Carapanos 1878, p. 83, n° 27 avec f.-s. pl. 38, 7 (Pomtow 1883, n° 25 ; Hoffmann 1899, n° 1597).

Fac-similé : Car. 1878.



Fragment a

Ζεῦ Ναῖε - - -
ἱκετεύει Γ - - -
ΑΙ δοῦναι ἑ[αυτῶι - - -]
Ε . ΙΝΟΥΝΙΕΙΚ - - -
Θ - - - - - ΠΑΣΙΣ - - -
Α - - - - - - - Ο - - -
ΛΑΤΟΩΙΔ
- - - - -

Fragment b

- - - - - - - - - - - - -
- - - ΙΣ αὐτῶι Κ - - -
- - - αὐτῶι ΕΤ - - -
- - - τοῖς αὐτοῦ π[αισὶ (?) - - -]
- - - - - - ΙΣΥ - - - - - - - - - -
- - - - - - - - - - - - - - - - - - -

109. Cf. introduction § 19 et Carapanos 1878, photo. pl. 40,3.

Note critique

Carapanos-Foucart, Pomtow et Hoffmann ont interprété différemment le rapport des deux fragments : aucune de ces interprétations n'est satisfaisante, et il demeure même incertain qu'ils aient une relation entre eux.

Commentaire

Voici comment Hoffmann interprète l'ensemble des deux fragments :

Ζεῦ Ναῖε [καὶ Διώνη, αἰτεῖ ὑμᾶς καὶ]
ἱκετεύει Ἐ[τεοκλ]ῆς αὐτῶι κ[αὶ τῆι γενε]-
ᾶι δοῦναι ε[ὐχὰς] αὐτῶι Ἐτ[εοκλεῖ καὶ τῶι]
ἑ[α]<υτ>οῦ <υ>ἱεῖ κ[αὶ] τοῖς αὐτοῦ ἐ[κγ]-
<ό>[νοις ἅ]πασι<ν> ----

Cette interprétation a peu de chances d'être exacte :

— la lecture du nom du consultant ne repose presque sur rien, et la manière dont ce nom est répété n'a pas de parallèle dans le formulaire ;

— la restitution δοῦναι εὐχάς est sans parallèle ;

— la lecture ἐκγόνοις n'est pas plus fondée ici que dans le n° 23.

Le formulaire est proche de celui du n° 23, texte attique, et δοῦναι est une forme attique (dor. δόμεν). Les styles d'écriture sont comparables.

Mariage

N° 25

L = 5, 8 cm. H = 1,7 à 2 cm. Fouilles Évangélidis 1935. Musée de Jannina ? *Non vidi.* **IV^e s.**[110]

110. Datation d'Évangélidis.

Publ. : Évangélidis 1935, p. 260, n° 37 (Parke 1967, p. 265, n° 6). Cf. Wilhelm 1953, p. 78.

Θεός. Γῆρι<ς> τὸν Δία ἐπ-
ερωτῆι περὶ γυναικὸς
ἢ βέλτιον λαβόντι.

Notes critiques

Γῆρις τὸν Wilh. : Γηριότον Év. (le *sigma* est peut-être lunaire)

Commentaire

Le nom Γῆρις, qui résulte d'une correction plausible de Wilhelm, est un hapax, mais la forme est garantie par de bons parallèles : le composé Ἐπίγηρις et les diminutifs Γηρίων, Γῆρος, Γῆρυς[111].

Traduction

Dieu. Gèris demande à Zeus s'il est préférable pour lui de prendre femme.

MARIAGE

N° 26

Lamelle entière. L = 5,4 cm. H = 2 cm. Musée de Jannina ? *Non vidi. ca* **475-450.**

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1929, p. 126, n° 7, avec photographie bien lisible, grandeur nature.

Fac-similé : calque de photo. Év. 1929.

Πὲρ τᾶς γυν-
αικὸς αἰ τυν(χάνοιμι).

111. Bechtel, *HPN*, p. 108.

Alphabet

Alphabet local[112]. Plus récent que n° 77, car *gamma* et *epsilon* ont déjà leur forme classique.

Commentaire

Cette lamelle n'a pas été comprise par Évangélidis, non plus que le n° 18, où l'on retrouve AITYN. Le texte est complet, et il faut supposer une abréviation. *A priori,* on pourrait comprendre la question de deux manières différentes : soit le consultant demande s'il peut trouver une femme, soit, à propos de sa future femme, il demande s'il peut avoir du bonheur, si son mariage sera réussi : la seconde solution est meilleure, parce qu'elle s'appuie sur le parallèle du n° 22Ba (Περὶ γυναικὸς πότερόν κα τυγχάνοιμι λαμβάνων Κλεολαΐν). On peut aussi comprendre que le consultant demande, au sujet de sa femme actuelle, s'il peut avoir du bonheur, c'est-à-dire des enfants.

Traduction

Au sujet de ma (future) femme, je demande si je peux avoir du bonheur ?

MARIAGE

N° 27

Opisthographe. L = 6,6 cm. H = 2,6 cm. Fouilles Évangélidis 1935. Musée de Jannina ? *Non vidi.* v^e^ **s.**

Publ. : Évangélidis, *Ep. Chr.* 1935, p. 255, n° 14.

Face A

Ὀνασίμοι ἄμει-
νον τὰν γυναῖκα
κομίδεσθαι ;

Face B

Μελίχ(ιον) *e. g.*

112. Cf. étude des alphabets, § 66.

Commentaire

Évangélidis suppose que l'inscription du verso est l'abréviation du nom de la dame, ce qui n'est pas invraisemblable : il s'agirait donc d'un nom tiré de l'épiclèse de Zeus Μειλίχιος ou Μείλιχος. Le seul anthroponyme féminin recensé par Bechtel [113] dans cette catégorie est un nom de femme de forme neutre, Μειλίχιον [114]. Μειλίχιος comporte une fausse diphtongue, comme le montre par exemple l'anthroponyme Μήλιχος [115].

Selon Buck [116], l'assimilation de ζ en δδ est béotienne, thessalienne, éléenne, crétoise, laconienne, et douteuse en mégarien. Seuls le béotien, le thessalien, et éventuellement le laconien de Grande-Grèce peuvent être envisagés ici, car les autres dialectes sont absents des questions oraculaires. Or, la forme typiquement béotienne de γυνά est βανά. D'autre part, le n° 28, indubitablement thessalien, présente deux textes dont le sujet est manifestement très proche de celui de ce n° 27. On pensera donc plutôt au thessalien, même si Buck ne connaît qu'une seule attestation de cette assimilation en thess. : ἐξξανακάδε̄ν [117]. Ὀνασίμο̄ι est la forme normale de datif en thessalien au v^e^ s. [118]

Le n° 28 invite à donner un sens juridique à κομίζεσθαι : cf. κομίζεσθαι τὴν θυγατέρα « reprendre sa fille (après la mort de son mari) » [119]. Il s'agirait ici, comme dans le n° 28, d'assumer ou non la tutelle des biens de l'épouse. Il se peut aussi, comme me l'a fait remarquer Georges Rougemont, que κομίζεσθαι ait ici simplement le sens ordinaire de « récupérer ». Dans ce cas, Onasimos, séparé de sa femme, hésiterait à la reprendre en charge.

Évangélidis datait le texte du v^e^ s., ce qui n'est pas invraisemblable si l'on admet la lecture Μ̄ελίχ(ιον).

113. *HPN*, p. 569-570.
114. Élateia (Phocide), *IG* IX, 1, n° 174, 1.
115. Astypalaia, *IG* XII, 3, n° 194, 1. Cf. aussi *DELG s. v.* μείλια. Sur la forme bien connue Μιλίχιος, cf., en Attique, Threatte, *GAI* I, p. 194, et, à Sélinonte, L. Dubois, *IGDS*, n° 47 (*ca* 450).
116. *GD*, p. 71. Cf. aussi Cl. Brixhe, *Kratylos* 1975, p. 59-64.
117. *IG* IX, 2, 257 (Buck, *GD*, p. 225, n° 35) : Thessaliotide, v^e^ s. Cf. Bechtel, *Gr. Dial.* I, p. 155-156 et J. L. Garcia Ramon, *Verbum* 10, 1987, 140.
118. Bechtel, *Gr. Dial.* I, p. 178 : Σο̄ταίρο̄ι τοῖ Κορινθίο̄ι καὐτοῖ καὶ γένει *IG* IX 2, 257, 2. Ce n'est qu'au IV^e^ s. qu'apparaît le datif en -ου.
119. Isée, 69, 30.

Traduction

Est-il préférable pour Onasimos d'assumer la tutelle de sa femme ?
ou bien
Est-il préférable pour Onasimos de reprendre en charge sa femme ?

MARIAGE

N° 28

Opisthographe. L = 6 cm. H = 3 cm. Fouilles Évangélidis 1935. Musée de Jannina ? *Non vidi. ca* **375 av.**

Publ. : Évangélidis 1935, p. 259, n° 36 (Parke 1967, p. 266, n° 10).

Face A

Πὲρ τᾶς γυν-
αικὸς αἴ τι
αὐτᾶ εἴει
ἀσφαλ[έ]ως ;

Face B

Αἰ τυχαία μοι ἁ ἐπι-
τροπεία τὰν ἔχου
γάμο̄ν Λυκκίδας ;

Notes critiques

Parke ne reprend que la face B, et avec des fautes.
αὐτᾶ : αὐτᾶ[ι] Év.
ἀσφαλέως : ἀσφαλ[.]ως Év.
Λυκκίδας Év : lire Λυκκίδα{ς} ? (cf. commentaire).

Commentaire

Le texte est thessalien, sur les deux faces [120] :
— ἔχου = att. ἔχω ;
— εἴει = att. εἴη ;

120. Cf. Bechtel, *Gr. Dial.* I, p. 133-212.

— thess. αὐτᾶ = att. αὐτῇι, si l'autopsie du document confirme un jour qu'Évangélidis a restitué à tort l'*iota* ;
— forme non-contractée ἀσφαλέως = att. ἀσφαλῶς ;
— πέρ = att. περί.

Les hésitations de graphie indiquent que nous nous situons après la réforme orthographique athénienne de 403/2, et au moment de l'extension des graphies OY pour *o* long fermé et EI pour *e* long fermé (*ca* 375) :
— ἀσφαλέως avec *oméga* au lieu de OY, mais ἔχου ;
— graphie archaïsante γάμῶν [121].

Sur la face B, l'adjectif τυχαία semble avoir un sens inconnu par ailleurs. τυχαῖος signifie normalement « fortuit, accidentel », ce qui n'aurait aucun sens ici. Il faut donc supposer que τυχαία a ici le sens de « heureux, qui a de la chance » [122].

Le substantif ἐπιτροπεία est rare [123]. Dans le *Phèdre* de Platon, il est clair, d'après le contexte, que le mot désigne les droits que l'amant possessif s'arroge sur les biens matériels de l'être aimé, comme il s'arroge des droits sur son âme et sur son corps : τίνα ἡμῖν ὠφέλειαν ἢ τίνα βλάβην περὶ τὴν κτῆσιν ἡ τοῦ ἐρῶντος ὁμιλία τε καὶ ἐπιτροπεία παρέξεται ; « quelle utilité ou quel dommage, concernant nos biens matériels, la compagnie et la tutelle de l'amant nous causera-t-elle ? ». Dans notre lamelle, il s'agit d'un problème analogue, concernant les biens de l'épouse.

Le nom Λυκκίδας n'est pas recencé sous cette forme précise par Bechtel, mais il appartient à la série bien connue des dérivés de Λύκος. Un nom béotien Λουκίδας est attesté à Tanagra [124]. Le formulaire et la syntaxe de la question f. B sont inhabituels, et la présence du nom du consultant à la fin de la question est choquante : il n'est pas impossible que la lecture d'Évangélidis soit fautive, et qu'il faille lire Λυκκίδα{ς}, auquel cas le nom de la dame serait Λυκκίς [125]. Seule l'autopsie permettrait de vérifier cette hypothèse.

121. Cf. étude dialectologique § 135, sur cette forme qui ne résulte pas d'une contraction, mais d'une hyphérèse.
122. Cf. étude du formulaire § 76, sur τυγχάνω employé absolument.
123. Plat., *Phèdre*, 239e ; Aristote, *Politique*, II, 10, 1 ; Denys d'Halicarnasse, XI, 36.
124. Bechtel, *HPN*, p. 584.
125. Cf. Λυκίς en Acarnanie, *AA* 1905, p. 167.

Traduction

Face A

Au sujet de ma femme, peut-elle posséder quelque chose en toute sécurité ?

Face B

Est-ce que la tutelle des biens de ma femme, dont je me charge en l'épousant, moi Lykkidas, sera couronnée de succès [126] *?*

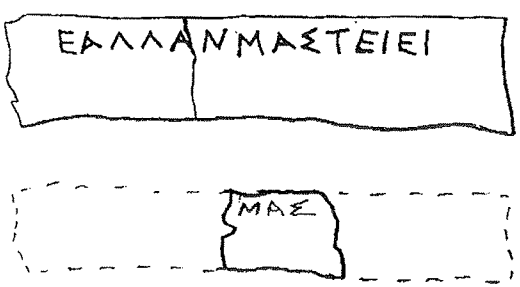
MARIAGE : série ἦ ἄλλαν

N° 29

L = 6,5 cm. H = 1,5 cm. Ép. = 0,3 mm. Musée national d'Athènes. **Autopsie 1998**. Couleur : noir. ***ca* 400** [127].

Publ. : Carapanos 1878, p. 82, n° 26 avec f.-s. pl. 38, 6 (Pomtow 1883, n° 7 ; Hoffmann 1899, n° 1570).

Fac-similé :
— Car. 1878 ;
— autopsie 1998.



Ἦ ἄλλαν μαστείει ;

Écriture

Graphie E pour *e* long ouvert.

126. Il s'agit de ce que nous appelons une question opistographe : cf. § 88.
127. Cf. n° 34.

Commentaire

μαστεύω « rechercher » est bien attesté dans la littérature, non seulement en poésie, mais aussi chez Xénophon[128].

Sur la forme μαστείῃι, cf. étude dialectologique, § 128.

Traduction

Le consultant doit-il chercher une autre femme ?

MARIAGE : série ἦ ἄλλαν

N° 30

L = 7,5 cm. H = 1,7 cm. Fouilles Évangélidis 1935. Musée de Jannina ? *Non vidi.* ***ca* 400**[129].

Publ. : Évangélidis, *Ep. Chr.* 1935, p. 259, n° 28.

ἦ ἄλλαν μαστεύων ;

Commentaire

Il faut sous-entendre quelque chose comme λῶιον καὶ ἄμεινον πράσσοιμι.

Traduction

Dois-je chercher une autre femme ?

VERBE μαστεύω

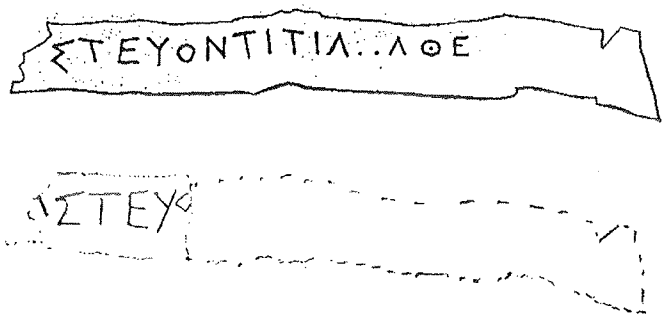
N° 31

Fragment qui n'était lacunaire qu'à gauche en 1878. L = 8,5 cm. H = 1 cm. Ép. = 0,6 mm. Fouilles Carapanos 1876-1877. Musée national d'Athènes. **Autopsie 1998. IV^e^-III^e^ s.**

Publ. : Carapanos 1878, p. 74, n° 9, avec f.-s. pl. 35,6 (Pomtow 1883, n° 7 ; Hoffmann 1899, n° 1571).

128. *Cyropédie* II, 2, 22, etc.
129. Cf. n° 34. Évangélidis datait ce n° 30 du IV^e^ s.

Fac-similés : successivement :
— Car. 1878 ;
— autopsie 1998.



[ʾΗ λῶιον τῶι δεῖνα μ]αστεύοντι τί ἀ[λ]αθέ[ς] ;

Rapport d'autopsie 1998

Il ne reste plus qu'un petit fragment de cette bandelette par rapport au f.-s. Car. On y observe pourtant, avant le Σ, un trait qui peut correspondre à un A, non à un I, ce qui écarte la restitution ΠΙΣΤΕΥΟΝΤΙ Car Po Ho. Les formes de l'*upsilon* et du *sigma* ne correspondent pas à celles données par Car. Couleur : noir.

Notes critiques

τί ἀλαθές Car Po Ho

Écriture

L'autopsie montre que, pour certaines lamelles, il ne faut pas trop se fier aux dessins de Carapanos et Foucart en ce qui concerne le *ductus* des lettres. On voit en effet que *sigma* a un *ductus* plus cursif que ce qu'indique Car., qu'*upsilon* est dissymétrique, et qu'*omicron* est du style « corde à linge ».

Commentaire

Le rapprochement avec les n^os^ 29 et 30, où on lit le verbe μαστεύω / μαστείω justifie la restitution de μαστεύοντι. Le n° 105Ba (γνῶμεν τὸ ἀλαθές) pourrait être une réponse à ce genre de question.

Traduction

(Est-il bon pour Untel) de rechercher ce qui est vrai ?

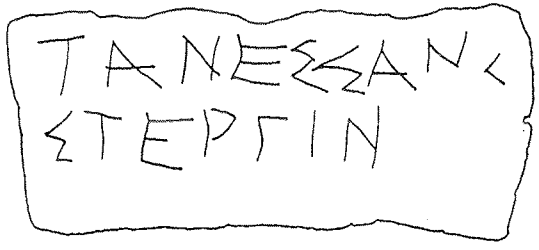
MARIAGE

N° 32

L = 4,9 cm. H = 1,7 cm. Une seule inscription, qui est complète. Deux plis. Musée de Jannina M189. *Non vidi.* **IV^e^-III^e^ s.**

Publ. : Christidis - Dakaris - J. Vokotopoulou 1997, p. 109, avec fac-similé, et photographie pl. 19, 2.

Fac-similé : Chr. 1997.



Τὰν ἔσσαν {σ}
στέργιν.

Notes critiques

ἔσσαν suggestion amicale de M^me^ C. Dobias : ἔσσαν Chr.

Commentaire

M^me^ Vokotopoulou datait ce document du milieu du IV^e^ s., mais on ne voit pas ce qui autorise une telle précision. Threatte [130] ne signale des exemples de la graphie I pour EI en Attique qu'à partir de la fin du IV^e^ s. (συμφέριν, συνείκιν), mais il semble que, dans notre région, ce type de graphie soit beaucoup plus précoce [131].

130. *GAI*, I, 1981, p. 196.
131. Cf. étude dialectologique § 132.

Christidis considérait *ἔσσα comme une forme dialectale correspondant à l'att. ἥττα « défaite ». Cette forme serait un hapax, et le texte n'aurait aucun parallèle. En réalité, ἔσσα est une forme dorienne connue correspondant à l'att. οὖσα : cf. p. ex. *IG* IV 757 [132] (Trézène, 146 av.) τὰν γᾶν τὰν ἔσσαν αὐτοῖς κοινάν. Le texte est donc une réponse de l'oracle, et doit être rapproché des textes de la série ἦ ἄλλαν [133], où le consultant demande s'il doit changer de femme.

ἔσσα est donc une forme relevant du dorien de Dodone, et parallèle à ἔασσα du n° 41 (corinthien colonial, *ca* 525-500) : cette forme s'explique par une hyphérèse (cf. p. ex. Θέλυτος pour Θεόλυτος n° 36).

Traduction

Chérir celle que tu as.

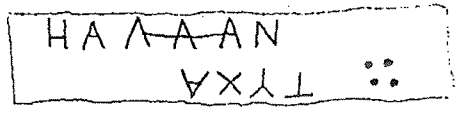
MARIAGE : série ἦ ἄλλαν

N° 33

L = 5,8 cm. H = 1,2 cm. Ép. = 1,1 mm. Fouilles Évangélidis 1952. Musée de Jannina M175. **Autopsie à Jannina en 1998** . Verso vierge. Lamelle entière et bien conservée, qui ne semble pas avoir été pliée. Couleur brune. ***ca* 400** [134].

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1952 (1955), p. 306, n° 25 (*SEG* 15, 1958, 409).

Fac-similé : autopsie 1998.



a) Ἦ ἄλλαν ;
b) Τύχα ;

132. Cf. L. Migeotte, *Les souscriptions publiques dans les cités grecques,* 1992, p. 51, n. 11.
133. Cf. n^os^ 29, 30, 33, 34 et 36Bb.
134. Cf. n° 34.

Notes critiques

ἦ ἄλλαν autopsie : ἀλὰν . . . Év. (la lecture d'Év. est très fautive : un trait accidentel lui a fait prendre le deuxième *lambda* pour un *alpha*. La lecture à la loupe est sûre).

τύχα autopsie : τύχαι Év., qui a pris un trait accidentel pour un *iota*.

Écriture

Les deux inscriptions ne sont pas de la même main.

Commentaire

Cette lamelle, aussi modeste soit-elle, présente un intérêt particulier, car elle montre combien la loupe binoculaire permet d'améliorer les lectures, en particulier dans les textes très courts, où l'on n'est pas aidé par le contexte. Grâce à la loupe, on discerne des lettres invisibles à l'œil nu, et on distingue les rayures accidentelles des incisions intentionnelles, car les unes et les autres n'ont pas le même profil : les rayures accidentelles sont effilées à leurs deux extrémités, tandis que les incisions intentionnelles ne sont effilées que du côté où le graveur a commencé son trait, et présentent un bourrelet caractéristique à l'autre extrémité.

Évangélidis supposait que les quatre points qui précèdent τύχα étaient quatre trous destinés à suspendre ou clouer la lamelle : en réalité, ces prétendus trous ne traversent pas la lamelle, même s'ils ressortent en relief au verso. Il s'agit de quatre points qui semblent avoir été faits au poinçon, car ils sont assez profonds. Faute de parallèles, ils sont difficiles à interpréter, comme d'ailleurs les deux textes.

Dans l'inscription *a*, le consultant demande s'il doit prendre une autre femme, interprétation garantie par les n^os^ 29, 30 et 34.

L'inscription *b* peut se comprendre par comparaison avec le n° 37 : le consultant demande simplement s'il aura du bonheur.

Traduction

a) *Dois-je prendre une autre femme ?*

b) *Aurai-je du bonheur ?*

MARIAGE : série ἦ ἄλλαν

N° 34

L = 7 cm. H = 1,5 cm. Fouilles Évangélidis 1935. Musée de Jannina ? *Non vidi.* ***ca* 400.**

Publ. : Évangélidis, *Ep. Chr.* 1935, p. 260, n° 39.

Ἦ ἀτέραν ἄγōμει ;

Commentaire

Évangélidis comprend ἦ ἑτέραν ἄγωμι (γυναῖκα), mais c'est le moyen ἄγομαι qui signifie ordinairement, même employé absolument, « épouser une femme ». Cf. par exemple à Larissa, en Thessalie, φυλὰς ἑλομένοις ἑκάστου ποίας κε βέλλειτει (att. βούληται) [135], où thess. -τει = -ται, phénomène mal expliqué [136]. Le consultant est donc thessalien.

Évangélidis datait le texte du IV^e^ s., mais les graphies Ε pour *e* long et Ο pour *o* long indiquent le début de ce siècle, voire le V^e^ s. Il est par ailleurs remarquable que les dimensions de cette lamelle soient à peu près les mêmes que celles des n^os^ 29, 30 et 33, dont les sujets et les formulaires sont identiques : on peut en déduire que ces quatre lamelles sont contemporaines ; compte tenu de leurs particularités graphiques, on proposera une date *ca* 400.

Traduction

Dois-je épouser l'autre femme ?

MARIAGE : série ἓϝōν

N° 35

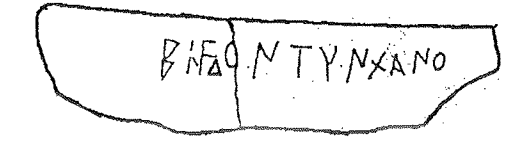
Opisthographe. L = 6 cm. H = 1,5 cm. Ép. = 0,4 mm. Fouilles Évangélidis 1952. Musée de Jannina M5. **Autopsie à Jannina en 1998.** Couleur : ocre clair. Lamelle en forme de bateau. ***ca* 450-425.**

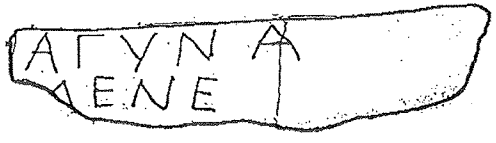
135. *Syll.*[3] 543, 20. III^e^ s. Cf. Garcia Ramon, *Verbum* 1987, p. 120.
136. Cf. Bechtel, *Gr. Dial.* I, p. 135-136.

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1952 (1955), p. 303, n° 10, avec fac-similé (*SEG* 15, 1958, 389).

Cf. Jeffery, *LSAG,* 1990, p. 230, n° 16 (*ca* 450-425 ?).

Fac-similé : autopsie 1998.





Face A

ἔϝων τυνχάνω;

Face B, en lettres plus grandes

a) ά γυνά

b) Μένε.

Notes critiques

Év. signale d'autres lettres corinthiennes du IV^e^ s. Je laisse leur interprétation à Christidis.

ἔϝων τυνχάνω autopsie : ἦ ἰϝὼν τυνχάνω Év.

μένε : le M lu par Év. n'est plus entier.

Alphabet

Face A : alphabet corinthien. *Epsilon* = Ⅎ. *Digamma* = Ⅎ. *Nu* dissymétrique. *Upsilon* = Y. *Chi* = X, plus petit que les autres lettres.

Face B : inscription du personnel du sanctuaire, comme l'indique le rapprochement avec le n° 99. Alphabet local de Dodone, distinct de l'alphabet corinthien, et beaucoup moins caractérisé [137].

137. Cf. étude des alphabets, § 67.

Commentaire

Le rapprochement avec le n° 36 f. A, où on lit τὰν γυναῖκα et ἔϝων, indique que les deux faces de ce n° 35 ont un rapport textuel.

Sur la face A, le texte est entier : le graveur a écrit de plus en plus petit pour que tout tienne en une seule ligne. *Vacat* après TYNXANO. À l'œil nu, on voit *iota* avant F, mais au microscope, il semble que ce qu'Évangélidis a pris pour *iota* soit en fait un vestige d'une autre inscription. On voit nettement un petit Δ sous F, et un signe analogue, de la même main, avant F. Sur la face B, il est certain que les deux lignes sont de la même main.

Traduction

Face A

Dois-je avoir du bonheur ?

Face B

— (Question au sujet de) la femme (du consultant).

— Reste (avec ta femme).

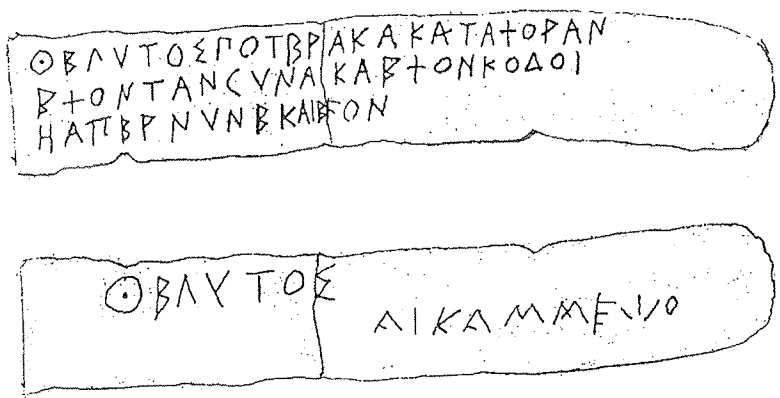
MARIAGE : série ἔϝων

N° 36

Opisthographe. L = 12,5 cm. H = 2 à 2,2 cm. Ép. = 1 mm. Fouilles Évangélidis 1952. Musée de Jannina M41. **Autopsie à Salonique en 1998.** Très belle lamelle, pratiquement intacte, si ce n'est qu'elle s'est déchirée en suivant la pliure, mais les deux parties correspondent parfaitement. Le document a exactement la forme d'une lame de couteau à bout arrondi : à g. de la f. A, les angles sont bien droits, et la partie dr. est en demi-cercle. L'examen du profil de la pliure montre bien que le texte de la f. A était entièrement caché, même si la pliure n'est pas exactement au milieu, car le consultant a laissé une marge de 3 cm à dr. : la pliure est au milieu du texte, non au milieu de la lamelle. Si le graveur n'a pas écrit jusqu'au bord droit, c'est sans doute qu'il ne voulait pas former des lignes trop longues. Il semble qu'il ne coupe pas les mots. La f. B est inscrite à l'envers. Sur la f. B, ΘΕΛΥΤΟΣ a été inscrit avant que la lamelle soit pliée, puisque le Σ est sur le fragment de dr. En revanche, l'autre inscription est bien centrée sur le fragment de dr. : elle a donc dû être gravée après que la lamelle avait été pliée. Couleur : noir brillant. ***ca* 450-425.**

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1952 (1955), p. 302, n° 8, avec photographie presque illisible de la face A (*SEG* 15, 1958, 388).

Fac-similé : autopsie 1998.



Face A

Θέλυτος πότερά κα κατὰ χόραν
ἔχōν τὰν γυναῖκα ἔχō ΝΚΟΔΟΙ
ηάπερ νῦν ἒ καὶ ἔϝōν ;

Face B, en lettres plus grandes

Ba Θέλυτος
Bb Αἴ κ' ἄλλαν ἔχō ;

Notes critiques

f. A l. 3 ηάπερ autopsie : ΚΑΠΕΡ Év.

f. A l. 3 Le *digamma* est sûr à la loupe binoculaire : on voit ses deux barres, et le haut de la haste dans la cassure du fragment de dr.

f. B Θέλυτος est de la même main que f. A, mais d'une écriture un peu moins soignée. L'autre inscription n'est pas du tout de la même main. La lecture d'Év., qui a cru que les deux inscriptions n'en formaient qu'une seule, est très fautive.

f. Bb αἴ κ' ἄλλαν ἔχō autopsie : AIKAN.AEXON Év. (on ne lit pas du tout cela, même à l'œil nu : Év. a sans doute été abusé par des vestiges d'inscriptions effacées).

Alphabet

Face A et Ba : alphabet corinthien. *Gamma* = C. *Epsilon* corinthien. *Digamma* = F. Aspiration = H. *Thêta* pointé. *Iota* droit. *Sigma* à 4 branches. *Upsilon* de la forme attendue en corinthien sur la f. Ba, mais en deux traits, et à l'envers ; *upsilon* = V sur la f. A. *Chi* en croix droite (+).

Face Bb : alphabet très différent de l'alphabet corinthien. *Alpha* en forme de F penché à droite. *Kappa* penché et très dissymétrique. *Epsilon* = Ε, mais avec la haste dépassant en haut et des branches très inégales. *Chi* = Ψ (*chi* « rouge »), mais désarticulé. Il s'agit de l'alphabet local de Dodone, et cette inscription est un intitulé gravé par le personnel du sanctuaire [138].

Commentaire

Cette lamelle est à la fois une des plus belles et des mieux conservées, et une des plus difficiles : la lecture de la f. A est sûre, et Évangélidis avait déjà donné un texte correct, à ceci près qu'il faut lire ΗΑΠΕΡ et non ΚΑΠΕΡ. La lecture de ΘΕΛΥΤΟΣ sur les f. A et B est également sûre. La lecture αἰ κ' ἄλλαν ἔχō est plus incertaine.

Θέλυτος est une forme dialectale de Θεόλυτος [139]. L'expression κατὰ χώραν ἔχειν doit être rapprochée du syntagme τὰν νᾶ ἔχω κατὰ χώραν du n° 94. Si l'on admet notre lecture, seules les lettres ΝΚΟΔΟΙ restent rebelles à l'interprétation : une forme de ὁδός est exclue, à moins que j'aie lu par erreur ΚΟΔΟΙ au lieu de ΗΟΔΟΙ, comme Évangélidis avait lu ΚΑΠΕΡ au lieu de ΗΑΠΕΡ. Il faudrait procéder à une contre-autopsie. On peut aussi penser à un toponyme : ἔχō 'ν Κόδōι [140]. Le génitif ἔϝōν peut se comprendre comme un génitif partitif (« j'aurai ce que j'ai maintenant ou même une part de bonheur »).

Il est certain que l'inscription Bb a un rapport avec A, car ἄλλαν ἔχō Bb est parallèle à ἔχōν τὰν γυναῖκα A. Il doit s'agir de l'intitulé de la

138. Cf. étude des alphabets, § 67.

139. Bechtel *HPN*, p. 203 : Θεόλυτος d'Acarnanie, v^e^ s. (Thc. II 102, 1). Le *Lexicon* recense 2 Θεόλυτος à Lesbos, 1 à Rhodes, 1 à Égine, 1 en Acarnanie (le même que Bechtel), 1 à Épidaure, 1 à Athènes. Sur la forme Θέλυτος, avec hyphérèse, cf. Buck, *Gr. Dial.*, p. 41.

140. Cf. *DELG s. v.* κώδεια « tête de pavot », qui se dit aussi de diverses plantes à bulbe, par ex. de l'oignon, et qui apparaît sous diverses formes : κώδεια, κώδυια, κώδυα, κωδία, κώδεα, κώδυον, κωδίς. Un toponyme tiré de ce thème ne serait pas invraisemblable.

question A, inscrit par le personnel du sanctuaire au verso de la lamelle pliée en deux. Dans ce cas, la forme de l'*alpha* est remarquable.

Thélutos est originaire d'une colonie corinthienne : l'ensemble des deux inscriptions semble signifier qu'il a épousé une étrangère, mais qu'il envisage de se remarier avec une compatriote ; il espère ne pas perdre au change.

Sur le problème de la construction πότερα ou αἰ avec κα et le subjonctif exprimant l'éventuel, cf. étude du formulaire et de la syntaxe, § 81.

Sur la forme ἔ*F*ōν, cf. étude dialectologique, § 146.

Traduction

Face A

Thélutos demande si, en ayant sa femme au pays, il aura ce qu'il a maintenant, ou même du bonheur.

Face Bb (intitulé)

Est-ce que j'aurai une autre femme ?

Série ἔ*F*ōν

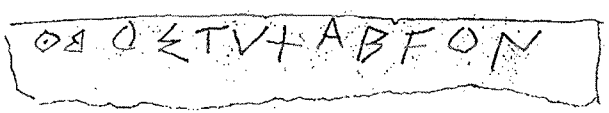
N° 37

L = 8 cm. H = 1,2 cm. Ép. = 0,3 mm. Fouilles Évangélidis 1952. Musée de Jannina M172. **Autopsie à Jannina en 1998**. Lamelle très fragile. Verso vierge. Couleur brunâtre. ***ca* 450-425.**

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1952 (1955), p. 305, n° 20, avec f.-s. (*SEG* 15, 1958, 390).

Cf. Jeffery, *LSAG,* 1990, p. 230, n° 16 (*ca* 450-425 ?).

Fac-similé : autopsie 1998.



Θεός. Τύχα ἔ*F*ōν ;

Alphabet

Epsilon corinthien : celui de θεός est sinistroverse. *Digamma* = Ϝ. *Thêta* à point central. *Nu* dissymétrique. *Sigma* à 4 branches. *Upsilon* = V. *Chi* en croix droite.

Commentaire

Le texte et la lamelle semblent entiers, même si le bord inférieur est irrégulier : contrairement à ce qu'indique Évangélidis, il ne s'agit pas d'un fragment.

Τύχα ἔ*F*ōν est peut-être une phrase nominale pour ἔ*F*ōν τυνχάνω (cf. n° 35). Cette question doit être rapprochée du n° 33. Dans ce n° 37, ἔ*F*ōν glose τύχα.

Traduction

Dieu. Aurai-je du bonheur ?

Mariage des filles

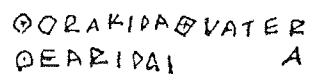
N° 38

L = 6,5 cm. H = 1,1 cm. Fouilles Évangélidis 1935. Musée de Jannina ? *Non vidi.* ***ca* 425-400.**

Publ. : Évangélidis, *Ep. Chr.* 1935, p. 256, n° 17, avec fac-similé de la f. A.

Cf. Jeffery, *LSAG*, p. 230, n° 17 (*ca* 425-400 ?).

Fac-similé : Év. 1935.



Face A

Θōρακίδᾱ θυατέρ|α
Θεαρίδαι ;

Face B

Μίλō[ν] (?)

Notes critiques

Μίλων̄ : ΜΙΛΟ. Én

Alphabet

Alphabet local de Dodone, distinct de l'alphabet corinthien. *Epsilon* de forme classique. *Thêta* à petite croix qui s'atrophie en un simple point. *Delta* = D. *Upsilon* = V. *Rho* = R, mais avec la patte horizontale, comme dans le n° 164. La datation de L. H. Jeffery, *ca* 425-400, est satisfaisante.

Commentaire

Le nom Θωρακίδας est connu à Mantinée au IVe s.[141] et à Corinthe[142]. Le nom Θώραξ est attesté à Sparte[143], en Épire à Chiméra[144], à Amorgos, à Chios, en Crète, à Athènes[145], et sous la forme Θώρηξ à Chalcis[146].

En revanche, selon les auteurs du *Lexicon*, un nom féminin Θωρακίς ne serait attesté qu'une seule fois, dans la présente lamelle. On se trouve donc devant un cas extrêmement embarrassant, car il est impossible de savoir si le premier nom de la lamelle est le génitif du nom masculin bien attesté Θωρακίδας, ou l'accusatif d'un nom féminin qui serait un hapax : *Θωρακίς. On penchera d'autant plus pour la première hypothèse qu'à Dodone, on attendrait plutôt un accusatif *Θωρακίν[147].

Le nom Μίλων est recensé par Bechtel[148]. Le nom Θεαρίδας est très banal, bien qu'il ne soit pas recensé sous cette forme par Bechtel[149].

Sur θυατέρα pour θυγατέρα, cf. étude dialectologique, § 136.

Traduction hypothétique

(Milon doit-il accepter) la fille de Thorakidas pour (son fils) Théaridas ?

141. *IG* V 2, 271, 17 (cf. Bechtel, *HPN*, p. 607).
142. *IG* II² 9070 (cf. *Lexicon* IIIA, *s. v.*).
143. Xén., *Hell.* II, 1, 18 (cf. Bechtel, *HPN*, p. 607).
144. *BCH* 45, 1921, p. 23, IV, 54 ; cf. p. 63, n. 1 (cf. *Lexicon* IIIA, *s. v.*) : IIe s.
145. *Lexicon* II, *s. v.*
146. Cf. Θώρηξις en Eubée (*Lexicon* I, *s. v.*).
147. Cf. n° 22 acc. Κλεολαΐν ; n° 15 dat. Κλεολαεί = -λαΐ. Pour le gén. dor. -ίδᾱ, cf. p. ex. n° 123 : Σώσανδρος ὁ Ἀρχωνίδα δοῦλος.
148. *HPN* p. 499 ; 10 exemples dans *Lexicon* IIIA, dont 3 en Épire.
149. Cf. *HPN* p. 516.

MARIAGE DES FILLES

N° 39

L = 10,2 cm. H = 1 cm. Musée de Jannina ? *Non vidi.* IIIe s. ?[150]

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1955 (1960), p. 172, α, en majuscules (*SEG* 19, 1963, 431).

Ἐρωτῇ Κλεμήδης τὸν Δία καὶ τὰν Διώναν ἦ ἰπιτύχοι κα [δοὺς]
θυγατέρα Ὀλυνπιάδα[ι] τῷ Νικάρχου ἦ δέδασται τούτ[ῳ].

Notes critiques

Bien qu'Én. ne donne aucune indication à ce sujet, il semble que les deux lignes soient lacunaires à la fin.

ἐρωτῇ : ΕΡΩΤΗ Én.
δούς : cf. n° 53Ac.
Ὀλυνπιάδαι τῷ : ΟΛΥΝΠΙΑΔΑ·ΤΩ Én.

Commentaire

La forme δέδασται est difficile à interpréter. On invoquera, d'après le *Thesaurus*[151], les parallèles suivants :

— *Il.* XIX, 299 : δαίσειν δὲ γάμον μετὰ Μυρμιδόνεσσι ;

— Eur., *Iph. A.*, 707 : ἐνταῦθ' ἔδαισαν Πηλέως γάμους θεοί « c'est là que les dieux festoyèrent aux noces de Pélée »[152] ;

— *ibd.* 123 : εἰς ἄλλας ὥρας γὰρ δὴ / παιδὸς δαίσομεν ὑμεναίους « car c'est en d'autres temps que nous festoierons aux noces de notre fille »[153] ;

— Diod. V, 49 : τὸν δὲ γάμον ... δαῖσαι θεούς ;

— Philostrate, *Héroïques* XIX, 16 : καὶ γάμον ἐδαίσαντο σφῶν Ποσειδῶν τε αὐτὸς καὶ Ἀμφιτρίτη.

150. Datation acceptable proposée dans le *Lexicon* IIIA *s. v.* Κλεμήδης.
151. *S. v.* δαίω. Le LSJ et le *DELG* n'ont pas enregistré cette *junctura* particulière du verbe et du substantif « mariage ».
152. Trad. F. Jouan, CUF.
153. Trad. F. Jouan, CUF.

On remarquera que, dans tous ces exemples, δ. γάμον signifie simplement « célébrer un mariage », conformément à l'hypothèse du *Thesaurus* : de l'idée de « partager un repas », on est passé à celle de « partager un repas nuptial », d'où « célébrer un mariage ». Puisque la question de Klémèdès porte probablement sur le mariage de sa fille [154], on admettra que δέδασται signifie « il a été célébré », s'agissant de ce mariage.

Le parfait δέδασται, de sens passif, est attesté chez Hom. : δίχα ou τριχθὰ πάντα δέδασται [155] « tout est partagé en deux ou en trois », et en mycénien : *e-pi-de-da-to* = ἐπιδέδασται [156]. Le *DELG* et le LSJ rattachent ce parfait au présent δατέομαι : « Pas de rapprochement sûr hors du grec, mais nous avons un des représentants d'une racine **dā-* / dH_2 de δῆ-μος, δᾶ-μος, qui figure sous la forme δᾰ- avec des suffixations variées dans δαίομαι, δάπτω, etc. La formation du présent δατέομαι est comparable à celle de πατέομαι » [157].

Le nom Ὀλυμπιάδας est bien attesté [158]. ἦ doit être un adverbe dorien de manière en *e* long, ancien instrumental [159]. ἐπιτυγχάνω n'apparaît pas dans une autre lamelle, mais doit être considéré comme une variante formulaire de τυγχάνω employé absolument [160]. Le formulaire doit être rapproché de celui du n° 38 (Θῡρακίδᾱ θυατέρα Θεαρίδαι) et du n° 53Ac (Δεῖξον, ὦ Ζεῦ, εἴ μοι εἴη λῶιον καὶ ἄμεινον δοῦναι θυγατέρας Θεοδόρῡι καὶ Τεισίαι).

Le nom Κλεομήδης est recensé par Bechtel [161], mais les cas de Κλε- pour Κλεο- devant consonne sont en fait rares : après dépouillement du *Lexicon*, on en recense cinq :

— Κλέδωρος Ambracie, fin IIe, *AD* 39 (1984) Chron. p. 190 + pl. 77γ.
— Κλεπάτρα Laconie, IIe-Ier, *IG* V, 1, 1286.
— Κλεσθένης Épidamne, IVe, *I. Dyrrh.* 39
— Κλέστρατος Épidamne, *ca* 250-50, Maier 271 (monnaie) (Ceka 234 ; 324) (pryt.)

154. Cf. n° 38.
155. *Od.* XV, 412 ; *Il.* XV, 189. Cf. aussi pft δέδασμαι Diogène d'Apollonie, fragment 3 ; Q. S. II, 57.
156. Chadwick-Baumbach, 181.
157. Chantraine, *DELG s. v.* δατέομαι.
158. Cf. *Lexicon s. v.*
159. Cf. Buck, *Gr. Dial.*, p. 103.
160. Cf. ἐπιτυγχάνω abs. « réussir » Xén., *Hell.*, IV, 5, 19 ; ὁ μὴ ἐπιτυχών « celui qui n'a pas réussi » Thc., III, 42.
161. *HPN* p. 240.

On dispose donc de cinq exemples sûrs de noms en Κλε- + consonne : un exemple isolé en Laconie, trois dans les colonies corinthiennes d'Ambracie et Épidamne, et un à Dodone. Il s'agit donc d'un phénomène dorien sporadique, qui semble particulièrement attesté en corinthien colonial [162].

Traduction

Klémèdès demande à Zeus et à Diona s'il peut réussir après avoir donné sa fille en mariage à Olympiadas fils de Nikarchos, de la manière dont a été célébré ce mariage par ce dernier [163].

MARIAGE ?

N° 40

L = 7,9 cm. H = 2,4 cm. Ép. = 0,8 mm. Fouilles Évangélidis 1952. Musée de Jannina M43. **Autopsie à Salonique en 1998.** Couleur : gris moyen mat ; couleur typique du plomb non altéré. Palimpseste indéchiffrable à l'œil nu, et très difficile à lire à la loupe binoculaire. Je n'ai pas disposé d'assez de temps pour m'occuper de cette lamelle. Espérons que Christidis en viendra à bout. **Ve-IVe s. (?)** [164]

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1952 (1955), p. 306, n° 24 (*SEG* 15, 1958, 396).

Texte incompréhensible, qu'Év. présente ainsi :

Βέλτιον πιπαυ . . γαν . .
. κομενῳ γυναῖκα
πράσσοιμι

Cette lamelle, malgré une rapide autopsie, reste inexploitable dans le cadre de la présente étude.

162. Cf. Θέλυτος = Θεο- n° 36.
163. On comprendra que le mariage a été célébré, mais que Klémèdès craint qu'une faute quelconque de la part de la belle-famille dans la célébration n'attire le malheur sur cette union. Cf. n° 14 : Ἐπερωτῶντι Δωδωναῖοι τὸν Δία καὶ τὰν Διώναν ἢ δι' ἀνθρώπου τινὸς ἀκαθαρτίαν ὁ θεὸς τὸν χειμῶνα παρέχει.
164. Datation, extrêmement douteuse, d'Évangélidis.

DESCENDANCE

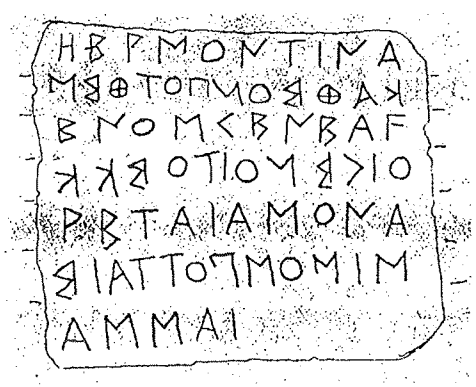
N° 41

Lamelle opisthographe, sans aucune pliure. Les deux coins de dr. ont été soigneusement coupés pour éliminer les angles vifs. Ceux de g. aussi, quoique ce soit moins net. Les bords sup., inf., dr. sont originels. Le bord de g. semble être une cassure. L'étude du verso par Christidis complètera l'information sur l'histoire de cette lamelle. L = 6,5 cm. H = 6 cm. Ép. = 1,5 mm. Couleur : gris rougeâtre ; les lettres ressortent bien en blanc, ce qui doit résulter d'un traitement moderne de la lamelle. Musée de Jannina M12. **Autopsie à Jannina en 1998.** ***ca*** **525-500.**

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1931, p. 89, n° 1, avec photo. lisible (Parke 1967, p. 264, n° 5).

Cf. Jeffery, *LSAG,* 1990, p. 230, n° 13 et f.-s. pl. 44 (*ca* 525-500 ?).

Fac-similé : autopsie 1998.



Hέρμōν τίνα
κα θεὸν ποτθέμ-
ενος γενεά *F*-
οι γένοιτο ἐκ Κ-
ρētαίας ὀνά-
σιμος ποτ τᾶι ἐ-
άσσαι ;

Alphabet

Boustrophédon. *Epsilon* corinthien. *Digamma* = Ϝ. *h* = Η et non Β. *Iota* droit, et non à 4 ou 3 branches. *Mu* dissymétrique. *Nu* dissymétrique. *San* = Μ. *Rho* = Ρ anguleux.

Il s'agit probablement d'une des plus anciennes lamelles connues à ce jour. La datation proposée par Miss Jeffery, compte tenu des formes évoluées du signe de l'aspiration et de l'*iota*, est satisfaisante.

Commentaire

Parke traduit ainsi : « Hermon asks by joining to himself what god offspring may be born to him from Cretaia of advantage for his livelihood », et ajoute le commentaire suivant : « Ungrammaticaly and peculiarly expressed ». En réalité, l'expression est régulière, comme le montre l'étude générale du formulaire des questions oraculaires, et Parke prend à tort ἐάσσαι pour une forme dialectale correspondant à att. οὐσία « livelihood », alors que τᾶι ἐάσσαι correspond à att. τῇ οὔσῃ. Cette forme archaïque du participe féminin est attestée dans maints dialectes, à l'exception de l'ionien[165]. ὀνάσιμος, adjectif épicène, est accordé avec γενεά.

L'anthroponyme Κρηταία n'est pas recensé par Bechtel, qui connaît le masculin Κρής, et le féminin Κρήτη[166]. Cependant, l'adjectif Κρηταῖος, -α, -ον est attesté, plus tardivement [167].

On a affaire à un document exceptionnel, qu'il faut considérer comme l'une des plus anciennes lamelles de Dodone connues à ce jour. L'étude de l'alphabet montre qu'Hermon est probablement originaire d'une colonie corinthienne de la région, par exemple Corcyre, Apollonie, Ambracie.

Traduction

Hermon demande quel dieu il pourrait se concilier pour obtenir de Krètaia une descendance utile en plus de celle qu'il a déjà.

165. Cf. Buck, *Gr. Dial.* p. 70 : arg. et arc. (cf. L. Dubois, *RDA*, I, p. 74 et note 466 : arc. ἔασα, et recensement des formes dans les autres dialectes) ἔασσα, crét. ἴαττα ou ἴαθθα, etc. On pose un étymon indo-européen *H_1s-n°t-yH_2 = skr. *satī*
166. Bechtel, *HPN*, p. 540 et 551. Le *Lexicon* n'a pas enregistré Κρηταία.
167. A. Rh. II, 1233 ; IV, 1697 ; *Anthologie* VII, 654 ; XIV, 129.

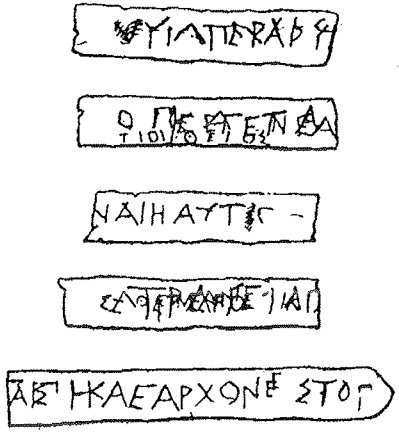
DESCENDANCE

N° 42

Ces quatre bandelettes de plomb ont été volées à Carapanos et vendues à F. Trau, à Vienne, pendant l'été 1879, comme quatre fragments d'une même lamelle. Les trois premiers fragments mesurent environ 1 cm de hauteur et 5 à 6 cm de longueur. Le quatrième fragment mesure 1 cm de hauteur et 2,1 cm de longueur. Gurlitt, aidé par Benndorf, a cherché à les lire ensemble, en considérant que les textes passaient d'une bandelette à l'autre, mais Hoffmann a montré que cela ne se pouvait. À l'époque de Gurlitt, ces bandelettes étaient conservées au *Kaiserliches und königliches Münz- und Antikencabinet*, à Vienne. ***ca* 400-375 ?**

Publ. : Gurlitt, *Archäolog.-epigraph. Mittheilungen aus Oesterreich,* Jahrg. IV, Vienne 1880, p. 61-64, n° 2, avec f.-s. et note de O. Benndorf p. 63 (Pomtow 1883, n° 48 ; Hoffmann 1899, n° 1576).

Fac-similé : Gurlitt 1880. De haut en bas :
— fragment *a* f. A ;
— fragment *a* f. B ;
— fragment *b* f. A ;
— fragment *b* f. B ;
— fragments *c* et *d* f. B. Les faces A sont vierges. Le fragment *d*, qui porte les lettres ΣΤΟΠ, a été collé au fragment *c*.



Le cas de ces bandelettes semble désespéré : ce sont des palimpsestes pour l'essentiel indéchiffrables. Gurlitt, et surtout Benndorf, étaient persuadés qu'il s'agissait d'une seule et même lamelle, mais Hoffmann a montré que cela ne se pouvait : il faut en effet restituer, sur le fragment *b* f. A, quelque chose comme [ἐπικοινῆται ὁ δεῖνα Διὶ καὶ Διώ]ναι ἢ αὐτῶ[ι λῶιον καὶ ἄμεινόν ἐστι κ.τ.λ.], et cette restitution ne correspond pas aux lettres qu'on peut déchiffrer sur les autres fragments. On lit toutefois πὲρ γενεᾶ[ς] sur *a* f. B, et ἐπὶ Κλέαρχον sur *c* f. B [168]. Ne serait-il pas possible de lire aussi πὲρ ἀργ[υρίου] sur *a* f. A ?

Certaines lettres ont une forme archaïque : Γ dans ἐπὶ Κλέαρχον, peut-être Ƀ, soit *epsilon* corinthien, sur *c* f. B. En revanche, dans Διώναι ἢ αὐτῶι, on lit bien Η. D'autre part, les dimensions de ces bandelettes, qui devaient être assez longues et qui mesurent 1 cm de haut, correspondent bien à celles de la lamelle ἐς Ἀπολλωνίαν πλεύσας (n° 97), d'où la datation que nous proposons.

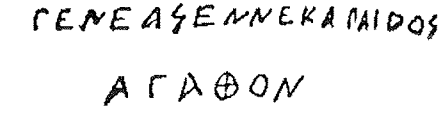
DESCENDANCE

N° 43

L = 11,7 cm. H = 1,1 cm. Lamelle opisthographe, avec un petit trou à droite. Fouilles Évangélidis 1935. Musée de Jannina ? *Non vidi.* **ca 450.**

Publ. : Évangélidis, *Ep. Chr.* 1935, p. 257, n° 19, avec fac-similé. Cf. Jeffery, *LSAG,* 1990, p. 230, n° 17 (*ca* 425-400 ?).

Fac-similé : Év. 1935.



Face A

Γενεᾶς ἔννεκα παιδός ;

face B

Ἀγάθων

168. ἐπὶ Κλέαρχον ἔστω ? Le nom est banal : Bechtel, *HPN*, p. 238.

Alphabet

L'alphabet peut être indifféremment thessalien ou béotien, mais la forme ἔννεκα oriente plutôt vers la Thessalie. Miss Jeffery datait le texte *ca* 425-400, mais en supposant qu'il s'agissait d'un alphabet corinthien de Dodone de basse époque : on a montré que cet alphabet n'a jamais existé[169] ; il vaut donc mieux dater le document de *ca* 450, compte tenu de ses caractéristiques alphabétiques et dialectales.

Commentaire

La forme ἔννεκα = att. ἕνεκα est intéressante, et remet sérieusement en cause l'hypothèse de Lejeune, qui voyait dans cette forme déjà connue un hyperéolisme poétique[170]. De même, pour Chantraine[171], « le lesbien ἔννεκα, notamment dans les papyrus d'Alcée et de Sapho, à côté de ἕνεκα également attesté, est une graphie pseudo-éolienne pour l'hom. εἵνεκα ». Traditionnellement, on posait *ἔν-ϝεκα pour expliquer ces formes, mais le mycénien, où le mot est souvent attesté, montre qu'il ne comportait pas de *w : *eneka iqojo* « pour le cheval ». Quoi qu'il en soit, ἔννεκα dans la lamelle doit être considéré comme une forme éolienne. L'alphabet peut être indifféremment thessalien ou béotien, mais la gémination, quelle que soit son explication, est caractéristique de l'éolien d'Asie et du thessalien, non du béotien. On pensera donc plutôt au thessalien.

La syntaxe de la question est également intéressante : le génitif παιδός glose γενεᾶς.

Traduction

(Le consultant interroge) sur sa descendance.

DESCENDANCE

N° 44

L = 6,5 cm. H = 1,9 cm à gauche et 1,5 cm à droite. Fouilles Évangélidis 1935. Musée de Jannina ? *Non vidi.* **IVe s.**[172]

169. Cf. étude des alphabets, § 67.
170. Lejeune, *Phon.* p. 159, n. 3.
171. *DELG s. v.* ἕνεκα.
172. Datation d'Évangélidis.

Publ. : Évangélidis, *Ep. Chr.* 1935, p. 258, n° 27.

Πότ[ερ]ον ἐμ[οὶ]
χρωμένη γίνεται
αὐτῆι τέκνα ;

Commentaire

Évangélidis lisait un datif χρωμένῃ, et s'étonnait à juste titre de l'absence d'*iota* adscrit : le texte est en effet attique, et, au IVe s., on attend soit -ηι, soit -ει[173]. Mais Ch. de Lamberterie m'a fort judicieusement fait remarquer qu'il fallait lire le nominatif χρωμένη, et que cette question oraculaire relevait des nombreux cas d'anacoluthe que nous avons relevés[174]. Enfin, G. Rougemont m'a indiqué la bonne interprétation : χρῶμαι n'a pas ici le sens technique de « consulter un oracle », mais, accompagné d'un datif de personne, celui, bien attesté[175], d'« avoir des rapports sexuels avec quelqu'un ».

Traduction

Est-ce qu'en ayant des rapports avec moi elle aura des enfants ?

DESCENDANCE

N° 45

L = 4 cm. H = 1, 3 cm. Fouilles Évangélidis 1935. Musée de Jannina ? *Non vidi.* **Ve s.**

Publ. : Évangélidis, *Ep. Chr.* 1935, p. 255, n° 15.
Cf. Wilhelm 1953, p. 76-77.

Κλεάνορι περὶ γενεᾶς
πατρῡιόχῡ ἐκ τᾶς νῦν
Γονθας γυναικός.

173. Threatte, *GAI* I, p. 358-359.
174. Cf. étude du formulaire, § 83.
175. χρῶμαι γυναικί Hdt. II 181, etc.

Notes critiques

Γόνθας Έν. : <ἐ>όνθας = att. οὔσης Wilh. *dubitanter.*

Commentaire

Évangélidis date le document des v^e^-iv^e^ s., mais la notation de ω et ου par *omicron* garantit qu'on se situe au v^e^ s. ΠΑΤΡΟΙΟΧΟ ne peut en effet s'interpréter que comme πατρῳούχου < *πατρῳο-όχου. Le mot est rarement attesté par ailleurs : on le trouve dans les Lois de Gortyne [176], sous la forme πατρῑῶκος, et chez Hérodote VI, 57, sous la forme douteuse πατροῦχος, où il désigne, à Sparte, une fille héritière des biens paternels. C'est sans doute ce qui a conduit Évangélidis à croire que notre texte parle d'une fille épiclère, alors qu'à l'évidence Kléanor se soucie simplement d'avoir des descendants (γενεᾶς) qui soient en même temps héritiers de son patrimoine (πατρῑῦχῡ) [177] : l'adverbe νῦν, enclavé entre l'article et le nom de Γονθα, indique par exemple [178] que Kléanor est remarié, auquel cas les enfants d'un premier lit pourraient revendiquer l'héritage. Le datif Κλεάνορι relève des nombreux cas d'anacoluthe à Dodone : Kléanor consulte au sujet de sa descendance pour savoir s'il y en aura une pour lui [179].

Le nom Γονθα doit probablement être rapproché d'un nom illyrien bien connu [180], à savoir Γένθιος.

Traduction

Kléanor consulte au sujet des descendants et héritiers du patrimoine qu'il attend de sa femme actuelle, Gontha.

176. Schwyzer, *DGE,* 179, 7, 15.
177. Cf. n° 46A. Voici l'explication assez compliquée que donne Évangélidis : « Ἐδῶ λοιπὸν ὁ Κλεάνωρ ἐρωτᾷ τὸν θεὸν περὶ τῆς θυγατρός του τῆς ἐκ τῆς συζύγου του Γόνθας, ἥτις θυγάτηρ του εἶχε, φαίνεται, ἐκ κληρονομίας ἰδίαν περιουσίαν καὶ ἔπρεπε νὰ ἐξεύρῃ δι' αὐτὴν γαμβρόν ».
178. «N'est-il pas plus naturel de supposer que Kléanor envisage de répudier Gontha, si elle est stérile, pour avoir des enfants légitimes d'une autre femme ? » (G. Rougemont, communication amicale).
179. Cf. étude du formulaire, § 83.
180. Cf. Γένθιος, roi d'Illyrie, Polybe XXVIII, 8 ; Plut., *Aemil.* 9, 13, etc. Cf. C. de Simone, « Ancora sull'Illirico Genti- », *Actes Ill. Ep.* III (1999), p. 71-72.

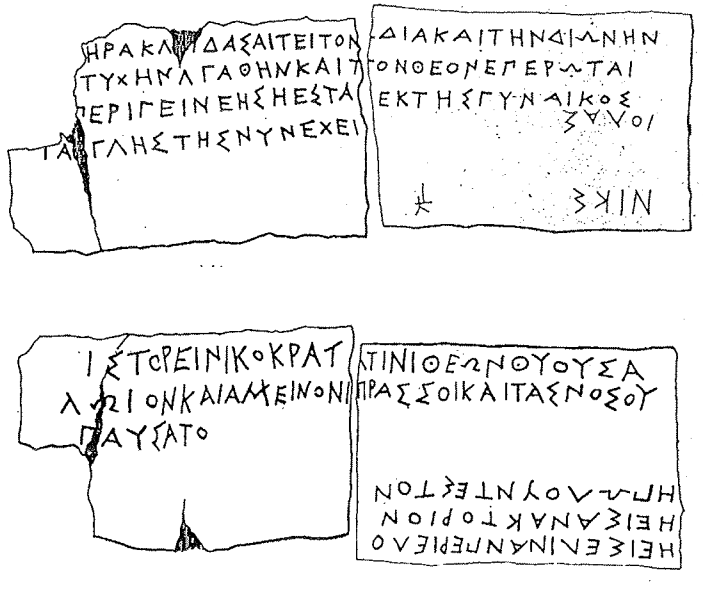
DESCENDANCE (f. A ; f. Ba : santé ; f. Bb : grand commerce)

N° 46

Lamelle opisthographe en deux parties en 1878, en quatre fragments en 1998, et portant trois questions. Hoffmann est le premier a avoir compris que les deux parties devaient être lues ensemble. L = 13,5 cm (en 1878). H = 4,5 cm. Ép. = 0,7 mm. Musée national d'Athènes. **Autopsie 1998.** ***ca*** **350 - III^e^ s.**

Publ. : Carapanos 1878, pl. 38, 4 + 35,1 (Pomtow 1883, n° 24 + n° 22 ; Hoffmann 1899, n° 1561 ; Hiller, *Syll.*[3] 1160 ; Parke 1967, p. 265, n° 7).
Cf. C. Robert 1883, p. 469 ; Kekule 1909, p. 39.

Fac-similés : Car. 1878. À g., pl. 38,4. À dr., pl. 35,1.



Face A

Ἡρακλ[ε]ίδας αἰτεῖ τὸν Δία καὶ τὴν Διώνην
τύχην ἀγαθὴν καὶ τὸν θεὸν ἐπερωτᾶι
περὶ γε{ι}νεῆς ἣ ἔστα[ι] ἐκ τῆς γυναικὸς
Α[ἴ]γλης τῆς νῦν ἔχει.

Face Ba

Ἱστορεῖ Νικοκράτ[ει]α τίνι θεῶν θύουσα
λῶιον καὶ ἄμεινον πράσσοι καὶ τᾶς νόσου
παύσα(ι)το.

Au verso, Νικ(οκρατεία)ς

Face Bb

Ἢ εἰς Ἐλίναν ΠΕΡΙΕΛΟ[- - - - - - - -]
ἢ εἰς Ἀνακτόριον [- - - - - - - - - -]
ἢ πωλοῦντες τὸν [- - - - - - -]

Au verso, Ἰόλας

Au verso des questions de Nikokrateia et Iolas, Δ = « consultants n° 4 ».

Rapport d'autopsie 1998

Aujourd'hui, l'ensemble de la lamelle est fragmenté en quatre parties, et le tiers de la lamelle est perdu. Dans ΠΕΡΙΕΛΟ Car., le O a disparu. Je lis nettement un grand Δ là où Car. indique un signe bizarre en bas de la f. A. La f. B de la partie dr. est presque illisible. Les fragments sont de couleur très variable. Ce qui reste de cette lamelle n'est plus guère exploitable. Ce qui reste de la partie g. consiste en un misérable fragment (L = 2,3 cm. H = 3,8 cm. Ép. = 0,5 mm) très fragile, dont les bords partent en poussière, à l'exception du bord inférieur, qui date de l'Antiquité. Il n'y a plus rien à tirer de ce fragment pour le texte.

Notes critiques

γενεῆς Hiller : ΓΕΙΝΕΗΣ f.-s. γενειῆς Hoffmann sans explication.
Αἴγλης : trace d'une haste, peut-être accidentelle, devant ce mot.
παύσαιτο Hoffmann : ΠΑΥΣΑΤΟ f.-s.
ΠΕΡΙΕΛΟ : περιέλθ[ωμεν] Kaibel *apud* C. Robert p. 469 περιέλθ[ωμες] Hoffmann (le syntagme περιέρχομαι + nom de lieu n'a pas de parallèles).

Écriture

Les trois questions sont de trois mains différentes, et les deux noms de consultants, Iolas et Nikokrateia, au verso de la f. B, semblent être d'une même quatrième main, sans doute celle d'un membre du personnel du sanctuaire. Les styles d'écriture sont contemporains. *Oméga, omicron, thêta* et *chi* plus petits que les autres lettres. Style de la seconde moitié du IV^e^ s., ou du III^e^ s.

Commentaire de l'inscription A

Le texte est ionien, à l'exception du nom même du consultant, Ἡρακλείδας. γενεή (att. et *koinè* γενεά) est typiquement ionien : une forme *γεινεή serait invraisemblable, même si on la rapprochait de formes verbales homériques bien connues. Il est donc plus prudent de corriger le texte [181]. Le beau nom d'Αἴγλη est connu par Hésiode [182], où il est celui d'une épouse de Thésée. Cet anthroponyme est tiré directement du substantif homérique αἴγλη « éclat du soleil ». Ce nom rare est aussi attesté à Naples [183] et à Pompéi [184] (*Lexicon* IIIA *s. v.*) : il est donc typiquement ionien. Hèrakleidas doit être d'origine dorienne, mais, marié à une Ionienne et installé en pays ionien, il a dû adopter le dialecte de sa femme.

Le formulaire de cette inscription est remarquable, et doit être rapproché de celui du n° 48A.

Commentaire des inscriptions B

Tout porte à croire que les inscriptions Ba et Bb ont été gravées en même temps, après l'inscription A, puisque, au verso, les noms de Nikokrateia et d'Iolas sont mis sur le même plan, et sont apparemment gravés de la même main. Le numéro d'ordre Δ (= « n° 4 ») doit donc être commun aux deux questions [185]. On en déduit que deux consultants pouvaient utiliser en même temps la même lamelle.

181. Cf. Chantraine, *GH* I, p. 99 : γεινόμενος = γενόμενος s'explique par un allongement métrique. P. 413 : γείνατο « elle mit au monde » est un aoriste sigmatique factitif.
182. Fr. 51 ; cf. aussi Nonnus de Panopolis XIV, 221. Ce nom n'est pas recensé par Bechtel, *HPN*, mais cf. p. 23 : Αἰγλάνωρ à Cyrène et Αἴγλων à Érétrie (*IG* XII, 9, 245, A, 151. IV^e^ s.).
183. I^er^ s. av. - I^er^ s. apr., *IG* XIV 762 (*I. Nap.* 90).
184. 70-79 apr., *CIL* IV 7862, sous la forme *Aegle.*
185. Cf. rapport d'autopsie.

Commentaire de l'inscription Bb

Il manque la moitié du texte, qui devait déjà être effacée par la corrosion à l'époque de Carapanos, et qui, aujourd'hui, doit être considérée comme définitivement perdue (cf. rapport d'autopsie).

Si l'on admet avec Hoffmann que le nom Iolas qui figure au verso est celui du consultant, ce qui semble raisonnable puisque les deux autres consultants de cette lamelle s'appellent Hèrakleidas et Nikokrateia, nous avons affaire à un marchand qui travaille en association, ce qui explique le pluriel πωλοῦντες.

La ville d'Élina n'était connue que par son ethnique : Ἕλινοι · ἔθνος Θεσπρωτικόν, Ῥιανός δ' Θεσσαλικῶν, καὶ Ἐλινία ἡ χώρα (Étienne de Byzance). On en sait maintenant un peu plus grâce aux travaux des archéologues grecs, qui ont identifié le site[186] : cette ville, située en Thesprotie sur la côte en face de la pointe sud de Corcyre, a dû naître lors de la période de développement urbain en Épire, dans la seconde moitié du IVe s., développement dont P. Cabanes donne une bonne représentation dans sa carte nº 11. Notre inscription est du plus grand intérêt parce qu'elle confirme l'hypothèse selon laquelle un ethnique est souvent une forme première, dont peut être dérivé le nom d'une région, puis par dérivation inverse le nom d'une ville : le cas est analogue à celui des Χεμάριοι[187].

Après πωλοῦντες τὸν devait figurer le nom d'une marchandise, par exemple σῖτον, auquel cas Iolas serait un σιτοπώλης.

La contraction de πωλοῦντες est typiquement attique, et en contradiction avec la forme Ἰολᾶς, qui est typiquement dorienne : cette contradiction n'est pas insoluble, car, si c'est le personnel du sanctuaire qui a inscrit les noms des consultants sur la f. A, il a fort bien pu doriser un nom qui serait Ἰόλεως en attique. Le consultant doit en fait être un marchand athénien.

Traduction

Face A

Hèrakleidas questionne Zeus et Dionè, à la bonne fortune, et interroge le dieu au sujet de sa descendance, pour savoir s'il en aura une de sa femme actuelle, Aiglè.

186. Cf. P. Cabanes 1976, p. 123 ; p. 507 et n. 126 ; p. 514 ; carte nº 11.
187. Cf. nº 131.

Face Ba

Nikokrateia demande à quel dieu sacrifier pour réussir à guérir de sa maladie.

Face Bb

(Question d'Iolas) : (Devons-nous aller) à Élina, ou bien à Anaktorion, ou bien, vendant le (- - -) ?

DESCENDANCE

Nº 47

L = 11,2 cm. H = 3,6 cm. Musée de Jannina M36. Transféré pour étude à Salonique en 1998. *Non vidi.* **IIIe s.-167 av.**

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1956 (1961), p. 155, nº 12 (*BCH* 1957, p. 584 ; Parke 1967, p. 266, nº 9).

Θεός. Τύχα ἀγαθά. Ἀνάξιππος τὸν Δία τ-
ὸν Νάον καὶ τὰν Διώναν ἐπερωτῆι περὶ ἐρ-
σεντέρας γενεᾶς ἀπὸ Φιλίστας τᾶς γυναι-
κός, τίνει κα θεῶν εὐχόμενος πράξαιμι
λῶιστα καὶ ἄριστα.

Commentaire

τίνει pour τίνι est une faute d'orthographe qui s'explique par une graphie inverse datant de l'époque ou EI pouvait noter *i* long ; l'équivalence EI = I = *i* long a souvent entraîné une graphie EI pour *i* bref. λῶιστα n'est donc rien d'autre qu'une faute d'orthographe.

Dans ἐρσεντέρας, le suffixe de comparatif a son sens primitif d'opposition binaire, comme dans δεύτερος ou ἕτερος. Le positif correspondant est ἄρρην en attique classique, mais ἔρσην en ionien[188], et sans doute aussi en dorien, comme l'indique notre inscription. À Mantinée, un jugement fournit la forme arcadienne τῶρρέντερον = τὸ ἀρρέντερον ou τὸ ἐρρέντερον[189]. On connaît aussi, en éléen, une forme ἐρσεναιτέραν[190].

188. Hdt I, 109, 192, 193, etc.
189. *IG* V 2, 262, l. 21 et 27 (L. Dubois, *RDA* II, p. 95-96. Cf. I, p. 80).
190. Olympie, *DGE* 424, l. 2-3.

Traduction

Dieu. Bonne fortune. Anaxippos demande à Zeus Naios et à Diona, au sujet d'une descendance mâle qu'il attend de sa femme Philista, à quel dieu il pourrait adresser des prières pour obtenir la plus totale et parfaite réussite.

DESCENDANCE (f. A)

N° 48

Opisthographe. L = 7,6 cm. H = 1,2 cm. Fouilles Évangélidis 1955. Musée de Jannina ? *Non vidi.* **IV^e^-III^e^ s.**

Publ. : Évangélidis, *Ergon* 1955 (1956), p. 56 et *PAAH* 1955 (1960), p. 171, α, en majuscules (*BCH* 80, 1956, « Chronique des fouilles en 1955 », p. 300 ; *Bull.* 1961, 372 ; *SEG* 19, 1963, 426 ; Parke 1967, p. 265, n° 8).

Face A

Καλλικράτης ἐπερωτᾶι τὸν θε-
òν ἦ ἔσται μοι γενεὰ ἀπὸ τᾶς Νίκης
τῆς γυναικὸς ἧς ἔχει συμμένο-
ντι καὶ τίνι [θ]εῶν εὐχομένω(ι).

Face B

Ἀγάθων ἐπερωτεῖ [- - -]
Νικώνδαι ΕΥΝΑΩΛ[- - -]

Notes critiques

Le texte d'Év., où EYXOMENΩ en majuscules est suivi d'un petit *iota*, ne permet pas de déterminer si on lit EYXOMENΩI ou EYXOMENΩ sur le document.

ἐπερωτεῖ : d'après le texte en majuscules des *PAAH,* le *rho* de ἐπερωτεῖ consisterait curieusement en trois points disposés en triangle ; Évangélidis ne donne aucune explication à ce sujet.

Commentaire

Le texte de la f. A est attique, à l'exception de τᾶς. Ce mélange dialectal doit avoir la même explication que dans le n° 46A : Καλλικράτης doit être d'origine dorienne, mais il doit résider en Attique (γενεά et non γενεή), avec sa femme Νίκη. Bien qu'il ait adopté le dialecte attique, le dialectisme τᾶς a pu lui échapper.

Traduction

Kallikratès demande au dieu s'il aura une descendance de Nikè, sa femme actuelle, en restant avec elle, et à quel dieu il doit sacrifier.

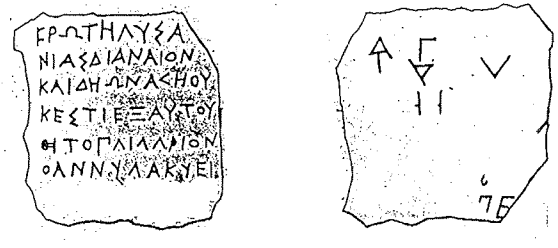
DESCENDANCE

N° 49

Lamelle portant une inscription intacte, bien que le coin supérieur droit soit déchiré. Au verso, des signes et des ligatures, énigmatiques, d'une écriture plus grosse. Fouilles Carapanos 1876-1877. Perdu. **III^e^ s.-167 av.** [191]

Publ. : Carapanos 1878, p. 75, n° 11 avec f.-s. pl. 36,2 (Pomtow 1883, n° 11 ; Hoffmann 1899, n° 1565 ; Michel 1900, n° 850 ; *Syll.*[3] 1163 (1920) ; Parke 1967, p. 266, n° 11).

Fac-similé : Car. 1878.



Face A

Ἐρωτῇ Λυσα-
νίας Δία Ναῖον
καὶ Δηώνα<ν> ἦ οὐ-

191. Michel et la *Sylloge* proposaient une datation au II^e^ s.

κ ἔστι ἐξ αὐτοῦ
(dessin d'un phallus) τὸ παιδάριον
ὃ Ἀννύλα κυεῖ.

Face B

Cf. commentaire.

Notes critiques

« Au début de la cinquième l., il y a un signe qui pourrait être pris pour un symbole ithyphallique. Il se peut aussi que ce signe ne soit autre chose que deux lettres OI, écrites par erreur et effacées au moyen de deux traits » Carap.

Δηώνα<ν> : les traces qui correspondent à la dernière lettre du mot ne sont pas celles d'un *nu*.

Écriture

Le style souple de la f. A contraste avec le style rigide, presque stoichédon, de la f. B (cf. comm. f. B).

Face A : *oméga* « corde à linge ». *Omicron* plus petit que les autres lettres. Ξ sans haste et avec la barre du milieu plus petite. *Pi* dissymétrique. *Sigma* = ϟ. *Upsilon* incurvé. Style du III^e^ s.

Commentaire face A

Pour l'explication de la forme Δηώνα, que l'on retrouve dans deux autres lamelles[192], un rapprochement avec Δηώ est écarté par les auteurs de la *Sylloge,* sans que les raisons de ce rejet soient exposées[193].

Le nom[194] Ἀννύλα est intéressant : il s'agit d'un dérivé d'un nom illyrien, Ἄνα ou Ἄννα, comme le montre, par exemple, un acte delphien d'affranchissement :

σῶμα γυναικεῖον ἃι ὄνομα Ἄνα τὸ γένος Ἰλλυράν[195]

192. Cf. n° 65 et 103.
193. Cf. étude du théonyme Διώνα, § 161-163.
194. Cf. Bursian, *SB Ak. Münch.* 1878, II, 13, note 1.
195. *SGDI* 2014, l. 3 = Mulliez n° 76.

Ce nom illyrien semble s'être répandu largement dans le monde grec, puisqu'on le trouve même à Théra[196] sur une stèle funéraire de date basse, comme semble l'indiquer l'affectation de l'écriture :

Ἄνα
Δημητρίου
χαῖρε.

Commentaire face B

L'aspect général de la face B n'a pas de parallèles exacts dans notre corpus. Il est impossible d'y voir un numéro d'ordre (ΑΓ = « n° 27 »)[197], car on n'expliquerait pas ainsi le T qui est uni à la lettre A par une ligature. Les signes de la deuxième ligne ne peuvent pas être interprétés comme l'abréviation de Λυ(σανίας), car l'*upsilon* aurait une forme archaïque incompatible avec l'inscription de la f. A ; le signe qui précède ne peut guère être interprété comme un *lambda.* Il vaut mieux lire cette deuxième ligne à l'envers, en retournant la lamelle, soit ΛΑ. Les lettres ΠΕ se retrouvent dans d'autres lamelles[198], dans des circonstances analogues. Les autres signes sont encore plus énigmatiques.

Le style de tous ces signes, presque stoichédon, est très différent de celui de la f. A, chaque lettre semblant gravée individuellement avec le plus grand soin. Il s'agit peut-être de lettres gravées par le personnel du sanctuaire, et ces lettres peuvent avoir un rapport avec une technique particulière de divination. Ce n'est sans doute pas un hasard si c'est au verso de la question la plus embarrassante pour le prêtre qu'on trouve, là où ailleurs on trouve une réponse plus ou moins claire, les signes les plus obscurs !

Traduction

Lysanias interroge Zeus Naios et Diona : n'est-il pas de lui, l'enfant dont Annyla est enceinte ?

196. *IG* XII 3, 821.
197. Cf. étude des numéros d'ordre, § 90-91.
198. N^os^ 73 et 100.

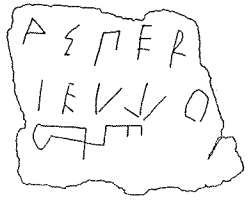
DESCENDANCE ?

N° 49 bis

La lamelle porte 3 inscriptions partiellement lisibles et des traces illisibles d'autres inscriptions, ainsi qu'un dessin. Christidis ne donne qu'une inscription lacunaire et le dessin de la f. B. L = 2,8 cm. H = 2,5 cm. Ép. = 0,5 mm. H. l. = 4 mm. Musée de Jannina M 269. *Non vidi. ca* **475-425.**

Publ. : Christidis 1999, p. 69, n° 2, avec f.-s.

Fac-similé : Christidis 1999.



[- - - - -]ας πὲρ [- - - - - -]
[τίνι κα θεῦ]ι εὐχό[μενος - - - -]

Notes critiques

τίνι κα θεῦι (cf. p. ex. n° 19) : θεῶν τίνι Chr., mais le formulaire ne présente jamais les mots dans cet ordre.

Écriture

M^me^ Vokotopoulou datait l'inscription de *ca* 475-450, en se fondant sur des comparaisons avec les tablettes de plomb de Styra[199].

Comme le montre notre étude des alphabets archaïques dans les lamelles[200], on a affaire ici à l'alphabet local de Dodone : le *chi* « rouge », d'origine eubéenne, et le *rho* à patte presque horizontale sont caractéristiques. Cependant, le *sigma* a quatre branches, alors qu'il en a toujours trois dans les autres inscriptions en alphabet local : il est vrai que la patte inférieure est atrophiée. Notre inscription peut donc aussi bien dater de la période 450-425.

Commentaire

Christidis propose une explication fort ingénieuse du dessin qu'on observe sous l'inscription :

199. H. Roehl, *Inscriptiones graecae antiquissimae praeter atticas in Attica repertas*, Berlin 1882, n^os^ 372-432.
200. Cf. en particulier § 66.

It is not clear whether the drawing is related to the inscription. Drawings of any kind are very uncommon in our corpus, and one is inclined to assume that they represent enquiries on the part of illiterates. (The existence of a few abecedaria in the corpus seems also to suggest this). Here, a different hypothesis may be tentatively proposed. The drawing is very similar to the « clé sur la matrice » found on the later Graeco-Egyptian magical intaglios[201], which show the womb with « une clé symbolique destinée à fermer l'organe féminin par excellence aux influences mauvaises ». What does the drawing on the lead tablet mean ? Here the key seems to be in the opening, not the locking, position[202]. If the enquiry concerned offspring, a theme persistent among the oracular tablets from Dodona, and if the drawing is related to it (neither is obviously true), is the key a pictorial reference to, or perhaps a magical « reinforcement » of, the verbal enquiry itself and here intended not to seal the womb but to open it ? We may compare the admittedly much later spell called φυσικλείδιον « key of the vagina » *(hapax)* at *PGM* XXXVI 283-294[203], for opening the womb for impregnation.

Ajoutons simplement que cette hypothèse permettrait de rapprocher ce document 49 bis du n° 49, où c'est un phallus fécondateur qui est dessiné.

Traduction

Untel (dont le nom se termine par *-as) interroge sur tel sujet : à quel dieu peut-il adresser des prières (pour obtenir tel résultat) ?*

DESCENDANCE (f. Aa ; f. Ab + B : santé)

N° 50

Lamelle intacte. Palimpseste opisthographe. L = 8,6 cm. H = 2,3 cm. « Inscriptions superposées sur les deux faces, dont quatre sont lisibles » (Dak. 1993, p. 55). Év. a déchiffré et publié, en 1958, Ab et B. Dak.-Chr.-Vok. ont déchiffré et publié, en 1993, l'inscription Aa, qui a été recouverte par Ab. Fouilles Évangélidis 1958. Musée de Jannina M38. Transféré pour étude à Salonique en 1998. *Non vidi. ca* **350-300.**

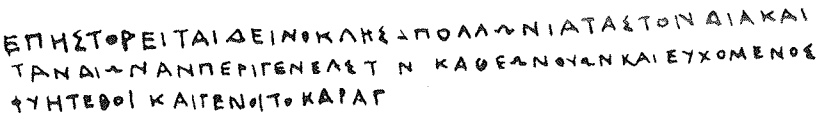
201. A. Delatte et Ph. Derchain, *Les intailles magiques gréco-égyptiennes*, Paris 1964, p. 244-257.
202. Dans les intailles en effet, la clé est perpendiculaire à l'axe de la matrice, tandis que dans la lamelle, cette clé semble être dans l'axe de la matrice, comme pour l'ouvrir.
203. K. Preisendanz, *Papyri graecae magicae. Die griechischen Zauberpapyri*, 2^e^ éd. par A. Henrichs, Stuttgart 1973.

Publ. :

— Ab et B : Évangélidis, *Ergon* 1958 (1959), p. 94 et *PAAH* 1958, p. 104, n° 3 (*SEG* 23, 1968, 476) ;

— Aa : Dakaris-Christidis-Vokotopoulou 1993, p. 55, avec f.-s. (*SEG* 43, 1993 [1996], 332 ; P. Cabanes 1997, I 2, p. 91, n° 340).

Fac-similé (agrandi) : Dak.-Chr.-Vok. 1993 (inscription Aa).



Face Aa

'Επ<ι>στορεῖται Δεινοκλῆς 'Απολλωνιάτας τὸν Δία καὶ
τὰν Διώναν περὶ γενεᾶς τ[ί]ν[ι] κα θεῶν θύων καὶ εὐχόμενος
φυ{Η}τέβοι καὶ γένοιτό κ' ἄρα γ[ενεά].

Face Ab

Par-dessus Aa, en lettres plus grandes :
Περὶ ὑ{Π}ὸς ὑγι[είας] {Π} ἦ ὠνέωμα[ι] ;

Face B

οὗτος δὲ εἰ μὴ πέμπω
ποτ' 'Αρύββαν, ἀλλ ' αὐτεῖ μένη[ι] ;

Notes critiques

Face Aa

ἐπ<ι>στορεῖται : ἐπηστορεῖται f.-s. et texte Dak. 1993, sans explication (cf. comm.).

φυ{η}τέβοι Chadwick consulté par Christidis (cf. comm.).

Face Ab et B

Év. présente ainsi les choses :

Face A

Περὶ ΥΠΟΣΥΓΙ . . . . ΠΗΩΝΕΩΜΛ (?)

Face B

οὗτος δὲ εἰμὴ πέμπω
ποτ ' 'Αρύββαν, ἀλλ ' αὐτῆι μένη . . .

Écriture (inscription Aa)

Selon les éditeurs, « l'écriture et les petites dimensions des O et des Ω datent l'inscription du troisième quart du IV^e^ s. : écriture contemporaine de celle du papyrus de Berlin n° 1875 (E. Mioni, *Introduzione alla Paleografia Greca,* Padova 1973, pl. I). Mioni le date de la fin du IV^e^ s. ; des données récentes le datent *ca* 330-320 av. »

Lettres très petites, de 1 à 2 mm de hauteur. *Pi* symétrique (ἐπιστορεῖται, περί) ou « corde à linge » ('Απολλωνιάτας). *Upsilon* dissymétrique. Il semble difficile d'être aussi précis que les éditeurs : on s'arrêtera à une datation dans la seconde moitié du IV^e^ s.

Commentaire sur l'établissement des textes

On ne peut admettre sans discussion la lecture ΕΠΗΣΤΟΡΕΙΤΑΙ de Dak.-Chr.-Vok., même si, dans leur f.-s. comme dans leur texte, ils la présentent comme certaine : une faute d'iotacisme de ce type est invraisemblable à l'époque où nous nous situons. La solution doit être cherchée dans les corrections qui s'imposent de ΦΥΗΤΕΒΟΙ en φυτέβοι = φυτεύοι Chadwick, et de ΥΠΟΣ en ὑός et ΠΗ en ἦ. En vérité, toutes ces fautes ne sont probablement pas des fautes de gravure, mais des fautes de lecture d'Évangélidis et de Dak.-Chr.-Vok. Il faudrait autopsier de nouveau le document, mais on peut tirer des publications très imparfaites d'Év. et de Dak. l'hypothèse que les fautes de lecture sont dues aux difficultés particulières du déchiffrement des palimpsestes. Si, par exemple, l'inscription Ab recouvre la première ligne de Aa, la barre médiane du E et la haste du P de ΠΕΡΙ ont pu faire lire ΕΠΗΣΤΟΡΕΙΤΑΙ au lieu de ΕΠΙΣΤΟΡΕΙΤΑΙ, ce que nous avons vérifié en tentant de reconstituer le document à partir des données des éditeurs. Par un phénomène analogue, la quatrième inscription, lisible mais inédite, a pu faire lire ΦΥΗΤΕΒΟΙ au lieu de ΦΥΤΕΒΟΙ. De même, le Π de ΥΠΟΣ a peut-être pour origine la séquence ΙΤ de ΕΠΙΣΤΟΡΕΙΤΑΙ, et le Π de ΠΗ (pour ἦ dans Ab) le Π de ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΑΣ. Quoi qu'il en soit, les déchiffrements de palimpsestes auxquels j'ai pu procéder m'ont montré combien il est difficile, dans ce cas, de démêler les lectures, quand se

superposent des lettres constituées de hastes et de barres telles que Π, I, T, E, H, et ce n'est sûrement pas un hasard si toutes les difficultés de lecture de ce document concernent précisément ces lettres-là. On ne doit donc pas hésiter à corriger les lectures des *editores principes,* et surtout, on doit se garder de chercher à justifier à tout prix leurs lectures sous prétexte de *lectio difficilior* : on courrait alors le risque de raisonner sur des fantômes.

Commentaire Aa

Si le verbe ἱστορέω[204] est bien connu, son moyen est un hapax chez Hérodote, I, 24, où Périandre questionne des marins. ἱστορεῖ est bien attesté dans le formulaire de Dodone[205], mais ἐπιστορεῖται est un hapax : cependant, le préverbe ἐπι- est banal dans le formulaire, pour les verbes exprimant l'interrogation (ἐπικοινῆται, ἐπερωτᾶι)[206].

La graphie φυτέβοι pour φυτεύοι s'explique facilement par la consonantisation du second élément de la diphtongue : φυτεύοι > *φυτέϝοι, graphié φυτέβοι, où *bêta,* dont l'articulation est proche de *digamma,* s'est substitué à *digamma,* qui a disparu de l'alphabet[207].

Commentaire Ab et B

J'ai pu constater combien le déchiffrement des palimpsestes est difficile, et Évangélidis ne disposait pas d'une loupe binoculaire, à la différence de Dakaris, Christidis et J. Vokotopoulou. Il est probable que la lecture d'Évangélidis comporte des erreurs, et que les deux *pi* que nous proposons d'éliminer de sa transcription soient en fait des traits appartenant à une autre inscription, par exemple à la première ligne de Aa.

Le verbe ὠνέομαι (au subjonctif délibératif ὠνέωμαι) est d'une lecture d'autant plus certaine qu'Évangélidis n'a pas compris le texte, et doit avoir le sens particulier, mais bien attesté, d'« écarter à prix d'argent »[208]. Le consultant demanderait s'il doit payer un médecin pour guérir son fils. La question peut sembler étrange, mais il semble que, justement, l'inscription du verso apporte des précisions : οὗτος δέ ne peut se comprendre que comme une seconde formulation de la première question[209].

204. L'aspiration de ἵστωρ, ἱστορῶ est propre à l'attique : cf. Lejeune, *Phon.* § 183.
205. N^os^ 46, 73, 102 (?), 110 (ἱστορέω) et 115 (ἐπιστορεῖ).
206. ἐφιστορῶ est attesté tardivement, au III^e^ s. apr., chez Philostrate 35.
207. Cf. Εὔβανδρος = Εὔανδρος n° 8 : dans ce cas, β est un *glide.*
208. Cf. ἐγκλήματα, κίνδυνον ὠνοῦμαι Dém. 987, 7 et 990, 17 « écarter à prix d'argent des accusations, un danger ».
209. Cas analogue dans le n° 28.

Arybbas est peut-être un médecin, et le consultant envisage, non une simple consultation, mais un séjour prolongé de son fils sous la garde de ce médecin. Le nominatif οὗτος s'explique par une anacoluthe ; εἰ est interrogatif. Dans le n° 73, un père consulte aussi l'oracle sur la santé de son fils.

αὐτεῖ = att. αὐτοῦ est une forme dorienne. Sur εἰ, et non αἰ, cf. étude dialectologique, § 143.

Bechtel[210] ne connaît qu'un seul Ἀρύββας, le roi molosse[211], et cite Étienne de Byzance : Ἄρυββα · τὸ ἐθνικὸν Ἀρύββας · οὕτω γὰρ Ἀλκμάν. Le *Lexicon* a en outre enregistré les références suivantes :

— Ἀρύμβας : Athènes ? IV^e^ s. *IG* II^2^, 10850 ;

— Ἀρύβας père de Κλέανδρος : Arcadie, Tégée, IV^e^ s. Cf. L. Dubois, *RDA* II, p. 77[212] (*SEG* 36, 383, 5) : Κλέανδρος Ἀρύβαυ dans un catalogue de noms de la fin du IV^e^ s., peut-être une liste de souscripteurs ou d'individus condamnés à une amende ;

— Ἀρύββας : Épire, IV^e^ s., *IG* IV, 1^2^, 122, 63.

Le nom Ἀρύββας est donc célèbre, parce qu'il fut porté par le régent et oncle d'Alexandre le Molosse[213], mais d'autres Arybbas sont maintenant connus, et cet anthroponyme semble typiquement épirote, voire molosse[214].

Traduction

Face Aa

Deinoklès d'Apollonie demande à Zeus et Diona, au sujet de sa descendance, à quel dieu sacrifier et adresser des prières pour pouvoir procréer et avoir en conséquence une descendance ?

Face Ab et B

Au sujet de la santé de mon fils : dois-je écarter à prix d'argent (sa maladie) ?

Dois-je l'envoyer auprès d'Arybbas, ou doit-il rester ici ?

210. *HPN*, p. 537.
211. Plut., *Pyrrh.* 1.
212. Commentaire sur le nom Arybbas p. 77-78.
213. À la majorité d'Alexandre le Molosse, Arybbas voulut rester au pouvoir : il fut chassé en 342, et se réfugia à Athènes.
214. Cf. O. Masson, *OGS*, p. 329-330.

DESCENDANCE

N° 51

L = 7 cm. H = 1,3 cm. Fouilles Évangélidis 1935. Musée de Jannina ? *Non vidi.* ***ca* 500-450.**

Publ. : Évangélidis, *Ep. Chr.* 1935, p. 257, n° 22, avec fac-similé. Cf. Jeffery, *LSAG,* 1990, p. 230, n° 15 (*ca* 500-450).

Fac-similé : Év. 1935.

ΠΕΡΙΤΑΜCVN
ΑΙΚΟ ΥΟVΜΑΤΟΙ

Περὶ τᾶς γυν-
αικὸ(ς) [κ]υούσα(ς) TOI (?)

Alphabet

Alphabet corinthien très proche de celui du n° 41 (lamelle d'Hermon), mais dextroverse. *Upsilon* = Y et V. La datation proposée par Miss Jeffery semble raisonnable.

Commentaire

La lecture que nous proposons, qui a des parallèles dans les n^os^ 49 et 81, est due à M^me^ Catherine Dobias : il faut supposer que la sifflante finale n'est pas notée dans γυναικός et κυούσας, et que le *mu* relevé par Évangélidis est en fait un *san.* On ne sait toujours pas que faire des trois dernières lettres.

Dès les plus anciennes inscriptions corinthiennes, *o* long fermé se note OY. La forme κυούσας < κυεούσας ne peut pas s'expliquer par une contraction de type attique : elle s'explique par une hyphérèse[215].

Traduction

(Le consultant interroge l'oracle) au sujet de sa femme, qui est enceinte.

215. Cf. étude dialectologique, § 135.

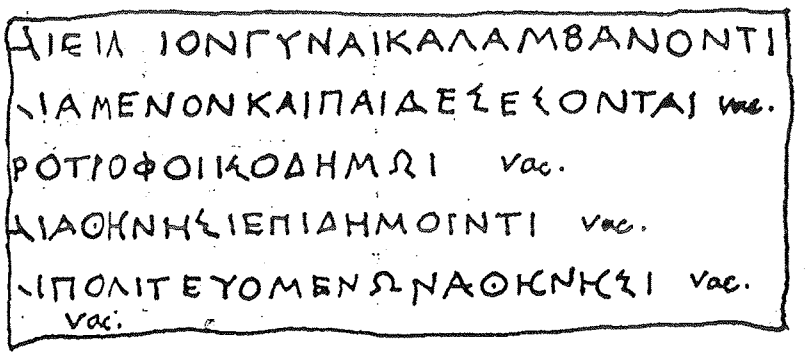
MARIAGE ET DESCENDANCE

N° 52

Lamelle achetée à Athènes, en 1929, par H. Seyrig. Elle se présentait alors sous la forme d'un rouleau. S. a déroulé la lamelle et a copié le texte. Quelques années plus tard, le plomb était tombé en poussière. S. a confié son f.-s. à Parke pour publication. L = 12 cm. H = 4,2 cm. **III^e^ s.-167 av.**

Publ. : Parke, *JHS* 87, 1967, p. 133, a, avec f.-s. (*SEG* 24, 1969, 454a).

Fac-similé : Seyrig 1929, *ed.* Parke 1967.



['Ερωτ]ᾶι εἰ λ[ῶ]ιον γυναῖκα λαμβάνοντι
[κ]αὶ ἄμε(ι)νον καὶ παῖδες ἔσονται *vac.*
[γη]ροτρόφοι Ἰσοδήμωι *vac.*
[κ]αὶ Ἀθήνησι ἐπιδημοῦντι *vac.*
[τῶ]ν πολιτευομένων Ἀθήνησι. *vac.*

Notes critiques

ἄμεινον : AMENON f.-s. (simple omission de l'*iota,* car il est impossible d'envisager une graphie inverse en attique à cette époque).

γηροτρόφοι Parke.

ἐπιδημοῦντι : ἐπιδημοῖντι Parke (cf. *Écriture*).

τῶν : [κ]αὶ Parke (voir f.-s.) [κ]αὶ πολιτευομένω<ι> G. Rougemont, communication amicale (il faudrait supposer une faute de gravure ou de lecture).

Écriture

Parke écrivait à propos des lamelles Seyrig qu'elles présentaient un style d'écriture peu caractérisé, dont on pouvait seulement dire qu'il était postérieur au Ve s. Il faut dire au contraire que le style d'écriture de cette inscription figure parmi les plus évolués de notre corpus. Toutes les lettres ont la même taille, y compris *oméga, omicron, thêta,* alors qu'aux IVe-IIIe s., ces dernières lettres ont tendance à être plus petites que les autres. Les *êta* tendent vers une forme cursive qui annonce celle des *êta* du n° 9, dont on a montré qu'il pouvait être antérieur à 167 av. L'atrophie de l'*upsilon* de ἐπιδημοῦντι, qui le fait ressembler à un *gamma,* rappelle celle des *upsilon* du n° 9, à ceci près que ces derniers ressemblent à des *gamma* sinistroverses[216]. *Pi* symétrique. Forme précursive de *sigma* à quatre branches, non lunaire.

Commentaire

Parke suppose qu'il manque une ligne ou deux en haut du document, mais le f.-s. ne le laisse pas penser. Il semble que le texte soit simplement un peu lacunaire à gauche. Le texte et l'interprétation que propose Parke pour les deux dernières lignes sont inacceptables : « His spelling ἐπιδημοῖντι instead of ἐπιδημοῦντι is irregular, and with πολιτευομένων his syntax appears to have broken down completely. (...) He asks Zeus whether he is to remain at Athens and exercise his rights as a citizen ». Certes, la langue est très maladroite, comme souvent à Dodone, mais une faute a toujours une raison grammaticale, et il est impossible de justifier des fautes telles que *ἐπιδημοῖντι ou le génitif absurde καὶ πολιτευομένων. D'autre part, si Isodèmos est citoyen athénien, la question de l'exercice de ses droits ne se pose pas. Si l'on accepte de lire τῶν πολιτευομένων, on comprendra qu'Isodèmos demande s'il est préférable pour lui de résider à Athènes en faisant partie de ceux qui exercent leurs droits civiques à Athènes, ce qui implique qu'Isodèmos est citoyen athénien. Sa question peut avoir deux explications :

1°) Isodèmos est un citoyen athénien émigré, et il envisage un retour au pays.

2°) Isodèmos envisage d'émigrer, mais la perspective de ne plus pouvoir exercer réellement ses droits civiques l'inquiète.

216. On comprend la raison de cette inversion si l'on observe la manière dont le consultant de ce n° 52 a gravé l'*upsilon* de γυναῖκα.

Quoi qu'il en soit, ce souci de l'exercice des droits civiques est frappant chez Isodèmos : *Nomen omen...*

L'adjectif γηροτρόφος, synonyme de γηροβοσκός, est rare[217].

Traduction

Isodèmos demande s'il est bon qu'il prenne femme et s'il aura des enfants qui l'entretiendront dans ses vieux jours ; il demande aussi s'il est préférable qu'il réside à Athènes en faisant partie de ceux qui exercent leurs droits civiques à Athènes.

MARIAGE

N° 53

Palimpseste opisthographe entier et plié en trois. L = 5,7 cm. H = 4,3 cm. Trois inscriptions, de trois mains différentes, et des vestiges d'une quatrième inscription, recouverte par Bb. L'inscription la plus ancienne, Aa, consiste en deux lignes écrites en tout petits caractères (h. l. = 2 mm) en haut de la f. A. On n'a conservé que le début de la question, car l'inscription Ac (h. l. = 3 à 5 mm), écrite à l'envers, a recouvert le reste. L'inscription Bb est au verso : h. l. = 4 mm. Fouilles Carapanos 1876-1877. Lamelle volée à Carapanos. Musée de Charlottenbourg, à Berlin. ***ca* 350-IIIe s.**

Publ. : Kekule 1909, p. 39-42, ne fournit que des photographies grandeur nature des deux faces, et des traductions allemandes des textes.

Présentation des textes

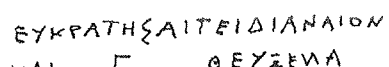
Les photographies de Kekule sont d'une bonne qualité technique, mais extrêmement difficiles à déchiffrer en raison des caractéristiques matérielles de la lamelle : on ne peut pas même les décalquer, car la légère opacité du papier-calque suffit à faire disparaître les traces de lettres. J'ai donc dessiné les traits que je pouvais distinguer, et il est probable que mes dessins comportent de nombreuses erreurs. On peut toutefois, en s'aidant des traductions allemandes de Kek., qui semblent fidèles, tenter de reconstituer les textes grecs.

217. Eur. *Alc.* 668 ; Longus III, 9 ; Pd. (Plat. *Rsp.* 331a ; Plut. *M.* 477b).

Fac-similés : réalisés en 1998, à la bibliothèque de l'École française d'Athènes, à partir des photographies Kek. 1909. Successivement :

— inscr. Aa ;
— inscr. Bb ;
— inscr. Ac.

Inscription Aa



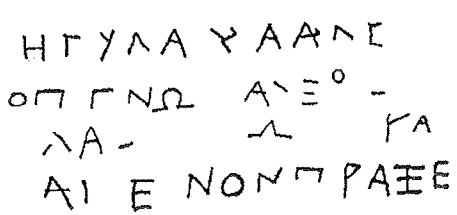
Trad. Kek. : « Eukrates fragt den Zeus Naios und die Diona : seine Frau Theuxena, die Tochter des Theuxenos… »

Reconstitution hypothétique du texte grec :

Face Aa

Εὐκράτης αἰτεῖ Δία Ναῖον
καὶ [Διώναν · ἀ γυνὰ] Θευξένα
[Θευξένου - - - - - - - - - - - -]
[- - - - - - - - - - - - - - - - -]

Inscription Bb



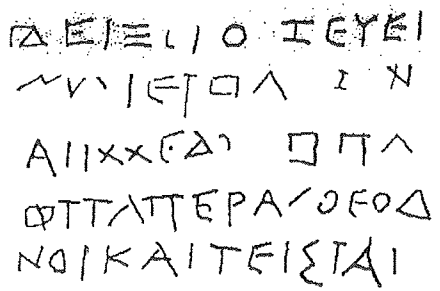
Trad. Kek. : « Ob die Frau zu nehmen, die er im Sinn hat, er sich wohler und besser befinden wird ». Kek. ajoute que le consultant a mêlé deux formules : « ob das zu tun, wohler und besser sein wird » et « ob, wenn er das tut, er sich wohler und besser befinden wird ».

Reconstitution hypothétique du texte grec :

Face Bb

Ἦ γυνα[ῖ]κα ἂν ἐ-
π[ὶ] γνώ[μ]ας ἔ[χ]ε[ι]
λαβ[εῖν λ]ῶ[ιον] κα[ὶ]
ἄμε[ι]νον πράξε[ι] ;

Inscription Ac



Trad. Kek. : « Offenbare, o Zeus, ob es mir nützt, meine Töchter dem Theodoros und dem Teisias zu Frauen zu geben ! »

Reconstitution hypothétique du texte grec :

Face Ac

Δεῖξον, ὦ Ζεῦ, εἴ
μοι εἴη λ[ῶ]ι[ο]ν
[κ]αὶ ἄμε[ι]νο[ν δ]οῦν[αι]
φυγατέρας Θεοδ[ό]-
{Ν}[ρ]ōι καὶ Τεισίαι.

Notes critiques

Inscr. Aa : l'espace semble un peu restreint pour les restitutions de la l. 2. Le *gamma* que j'ai vu sur la photo. doit être la partie gauche du premier *nu* de Διώναν.

Inscr. Bb : les deux petits *omicron* de la l. 2 doivent être des vestiges d'une inscr. antérieure.

γνώμας : la trace visible sur la photographie à la fin du mot correspond à un *sigma.*

Inscr. Ac : « Die Schrift ist noch grösser und dünner und wesentlich nachlässiger als die des zweiten ; beim zusammengesetzten Anfangswort hat der Schreiber zuerst den ersten Teil weggelassen und ihn dann in einer recht unklaren Art von Korrectur nachgetragen, die aber sonst auf den flüchtig beschriebenen Täfelchen dann und wann begegnet » Kek.

Le *nu* visible sur la photo. au début de la l. 5 appartient à l'inscr. Aa.

Écriture

L'inscription Ac est postérieure à Aa, puisqu'elle est écrite par-dessus Aa. Le style de Aa est très proche de celui du n° 50Aa, daté *ca* 350-300. Le style de Bb semble plus récent : *pi* « corde à linge » ; *oméga* pointu ; cependant, *xi* conserve une forme ancienne, avec une haste, alors que le *xi* de Aa n'a pas de haste, et présente une barre du milieu plus petite que les deux autres.

Le style de l'inscription Ac, bien qu'il soit difficile à étudier à cause des vestiges de Aa, semble encore plus récent : *epsilon* à branches inégales ; *xi* sans haste, mais à branches égales ; *iota* à *apices* ; *upsilon* apparemment cursif, comme dans les n^{os} 9 et 52 (voir φυγατέρας).

Kekule datait la lamelle du III^{e} s., ce qui correspond bien aux caractéristiques de Bb et Ac. L'inscription Aa pourrait remonter à *ca* 350-300.

Commentaire

L'inscription Ac semble être attique : à la fin de la troisième ligne, les traits visibles semblent correspondre à δοῦναι, non à δόμεν (*omicron* carré ; *upsilon* d'une forme analogue à celui de φυγατέρας, mêlé à des vestiges de Aa ; vestiges d'un *nu).* Le graveur semble ignorer l'existence de l'*oméga* (ὃ Ζεῦ, Θεοδ[ὅρ]ōι), mais il est invraisemblable, d'après le style d'écriture, que ce texte, postérieur à Aa, remonte au V^{e} s. Il doit dater du III^{e} s., et *omicron* pour *oméga* doit être une faute d'orthographe[218].

La graphie φυγατέρας = θυγατέρας est parallèle aux graphies φεῶν et φύοντες du n° 8.

Dans Aa, d'après la traduction de Kekule, ἦ n'est pas exprimé.

218. Cf. Cl. Brixhe 1988, p. 127-128 : la neutralisation des oppositions de quantité serait une tendance du grec populaire dès l'époque d'Aristophane.

Traductions

Face Aa

Eukratès demande à Zeus Naios et à Diona si sa femme Theuxéna, fille de Theuxénos, [- - -]

Face Bb

Est-ce que, s'il épouse la femme à laquelle il pense, le consultant aura du bonheur ?

Face Ac

Révèle, ô Zeus, s'il peut être bon pour moi de donner mes filles à Théodoros et à Teisias !

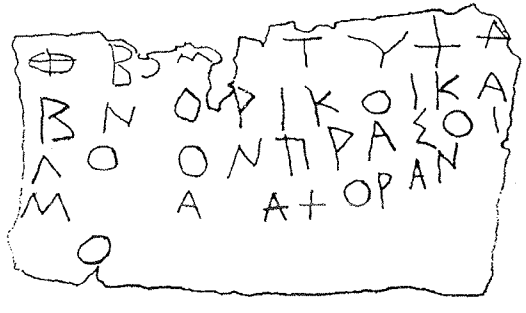
RÉSIDENCE

N° 54

Lamelle intacte, trouvée pliée en deux. L = 5,5 cm. H = 3 cm. H. l. = 3 à 5 mm. Fouilles Évangélidis 1929-1935. Musée de Jannina M 526. *Non vidi.* ***ca* 480-460.**

Publ. : Dakaris-Christidis-Vokotopoulou 1993, p. 60, avec photographie légèrement agrandie (*SEG* 43, 1993 [1996], 339).

Fac-similé : calque de photo. Dak. 1993.



Θεός. Τύχα.
Ἐν ὄρικοῖ κα
λοῖον πράσ(σ)οι-
μι κατὰ χόραν ἢ
ὅσπερ νῦν
Ϝοικέ̄ον ;

Notes critiques

Ϝοικέ̄ον : Ϝοικέων Dak. (l'*omicron* est visible sur la photo.)

Écriture

Alphabet corinthien. *Epsilon* corinthien. *Iota* droit. *Lambda* = Λ. *Mu* symétrique. On croit discerner sur la photographie un petit *san* à la fin de θεός, mais on ne peut en être sûr. *Sigma* nettement à 4 branches dans πράσ(σ)οιμι. *Rho* = P anguleux. *Upsilon* = Y curviligne. *Chi* en croix droite, et non X. Le signe de l'aspiration et le *digamma* sont invisibles sur la photographie.

Le *sigma* à 4 branches suggère que ce texte est postérieur au n° 41. La datation proposée par Dak.-Chr.-Vok. semble raisonnable[219].

L'alphabet corinthien d'Orikos est identique à ceux d'Apollonie et de Corcyre, bien qu'Orikos ne soit pas une fondation corinthienne, et distinct de l'alphabet local, non corinthien, de Dodone.

Commentaire

Orikos était une véritable cité grecque épirote, à distinguer d'une part des cités corinthiennes comme Apollonie ou Corcyre, d'autre part des ethnies comme les Chaones, dont les Oriciens étaient voisins[220]. Selon la légende, elle aurait été fondée après la Guerre de Troie par Elpénor, chef d'une troupe de Locriens et d'Abantes d'Eubée. Selon N. G. L. Hammond[221], ces cités épirotes étaient institutionnellement indépendantes des ethnies épirotes. La lamelle n° 2 nous apprend que

219. Cf. Jeffery, *LSAG,* 1990, p. 129-130.
220. Cf. N. G. L. Hammond dans *Epirus* (1997), p. 46, 52-54 et carte p. 47 (« Epirus and the Greek World of City-States *ca* 750-700 »).
221. 1997, p. 53.

ca 350-300, Corcyre et Orikos ne formaient qu'une seule πόλις. Le terme χώρα a donc dans ce n° 54 le sens de « pays » par opposition à la ville capitale d'une cité-État[222]. Cette opposition est celle de la ville et de la campagne, par exemple de l'Attique et d'Athènes. ὅσπερ νῦν signifie donc « en ville », ce qui était évident pour le consultant, non pour nous.

La place de la particule modale (κα) est curieuse, mais on sait qu'en dorien cette place est encore plus libre qu'en attique. L'inscription est un remarquable exemple d'écriture archaïque, avec son absence de notation de la géminée dans πράσ(σ)οιμι, et la notation de l'aspiration et du *digamma,* signes malheureusement invisibles sur la photographie, et qui n'ont point été commentés par les éditeurs. C'est sans doute sous l'influence de Corcyre et d'Apollonie qu'Orikos a adopté l'alphabet corinthien, distinct de l'alphabet local de Dodone. Le dialecte est dorien, et ne présente pas de caractéristiques remarquables.

Nous avons affaire à un particulier d'Orikos qui hésite à déménager. οἰκέω a bien ici le sens de « résider », et non point le sens politique que le terme a dans d'autres lamelles (cf. index).

Traduction

Dieu. Fortune. À Orikos, est-ce que je réussirais mieux en résidant à la campagne ou en restant où je suis ?

RÉSIDENCE

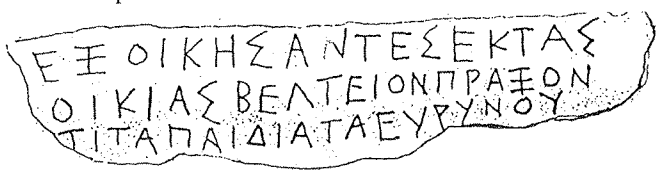
N° 55

L = 9 cm. H = 2 cm[223]. Ép. = 1,8 mm. Fouilles Évangélidis 1932. Musée de Jannina M228. **Autopsie à Salonique en 1998**. Lamelle en forme de bateau[224] : le bord supérieur est rectiligne, les autres sont irréguliers. Pourtant le texte est entier, et sa disposition s'adapte à cette forme particulière de la lamelle. Verso vierge. La lamelle a donc été employée telle quelle. Texte d'une lecture très facile à l'œil nu : aucune erreur dans la transcription d'Év. Couleur : gris-marron. **IV^e s.**

222. Cf. abs. ἡ χώρα « l'Attique » Lycurgue 147, 42 ; cf. Eschyle, *Perses* 271 ; Soph. *Tr.* 74, etc. Dans le n° 36A, Thélutos, qui doit être originaire d'une cité corinthienne, demande s'il doit prendre femme κατὰ χώραν, c'est-à-dire « au pays, dans son village », village qui doit faire partie de la χώρα d'une cité corinthienne. Le sens habituel de κατὰ χώραν est plus vague : « en place ».
223. Les dimensions indiquées par Év. sont fausses.
224. Il faudra revenir sur le problème archéologique de ces lamelles en forme de bateau.

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1932, p. 52, n° 6.

Fac-similé : autopsie 1998.



Ἐξοικήσαντες ἐκ τᾶς
οἰκίας βέλτειον πράξον-
τι τὰ παιδία τὰ Εὐρύνου ;

Écriture

Xi à haste. *Pi* symétrique. *Upsilon* dissymétrique. *Omicron* à peine plus petit que les autres lettres. Style du IVe s.

Commentaire

Le texte présente plusieurs particularités intéressantes :

— ἐξοικεῖν signifie d'ordinaire « émigrer », mais ici, il faut admettre le sens premier de « quitter la maison » ;

— παιδίον désigne habituellement un petit enfant, ou un petit esclave, mais ici, il s'agit simplement des enfants d'Eurynous, qui doivent être majeurs;

— le pluriel neutre est accordé avec un verbe au pluriel ;

— βέλτειον = βέλτῐον est une graphie inverse qui suppose que EI peut noter *i* long[225]. Selon Threatte[226], EI pour *i* long est rarissime en attique au IVe s. et au début du IIIe s., et reste rare jusqu'à *ca* 125-100. Manifestement, cette graphie est beaucoup plus précoce en Épire ;

— sur πράξοντι, et non πραξοῦντι, cf. étude dialectologique, § 142.

Il doit s'agir d'enfants majeurs qui cohabitent avec leurs parents, et qui s'interrogent sur l'opportunité d'une résidence séparée.

Traduction

Est-ce que, s'ils quittent la maison, les enfants d'Eurynous réussiront ?

225. Cf. étude dialectologique, § 132.
226. *GAI* I, p. 195.

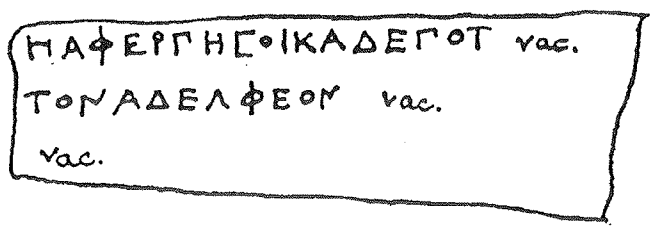
RÉSIDENCE

N° 56

L = 8 cm. H à g. = 1,8 cm. H à dr. = 3 cm. L'histoire de cette lamelle est la même que celle du n° 52. Perdu. IVe s.

Publ. : Parke, *JHS* 87, 1967, p. 133, c, avec f.-s. (*SEG* 24, 1969, 454c).

Fac-similé : Seyrig 1929, *ed.* Parke 1967.



Ἦ ἀφέρπῃ ϝοίκαδε πὸτ
τὸν ἀδελφεόν ;

Écriture

Pi dissymétrique. *Nu* précursif. *Phi* applati avec grande haste. L'*omicron* très petit est comparable à celui d'une monnaie de Monounios[227], datée *ca* 300-275, et présentant *sigma* lunaire, et à celui du n° 50 (*ca* 350-300).

Le *digamma* a une forme typique de la Grande-Grèce et de la Sicile. On ne le retrouve dans notre corpus, sous une forme plus archaïque, que dans le n° 150 (*ca* 530-510).

Commentaire

Parke considère que cette lamelle est lacunaire en haut, ce qui serait aussi le cas, selon lui, des deux autres lamelles Seyrig. Il serait étonnant que les trois lamelles Seyrig, que seul le hasard a pu réunir, présentassent exactement la même particularité d'être lacunaires en haut, ce qui est loin d'être le cas le plus fréquent à Dodone : le plus souvent, les

227. Μονουνίου βασιλέως, *Epirus* (1997), p. 78, fig. 68.

lamelles sont lacunaires à gauche ou à droite, parce qu'elles étaient en général pliées perpendiculairement au texte. En réalité, seul le n° 86 est lacunaire en haut. Le présent texte semble complet.

Parke lisait ἀφέρπῃς οἴκαδε, mais un tel emploi de la seconde personne n'a aucun parallèle dans le formulaire : en réalité, il faut lire ἀφέρπῃ ϝοίκαδε.

Traduction

(Le consultant) doit-il se retirer à la maison auprès de son frère ?

RÉSIDENCE

N° 57

L = 6 cm. H = 5 cm. Fouilles Évangélidis 1935. Musée de Jannina ? *Non vidi.* **IVe-IIIe s.**

Publ. : Évangélidis, *Ep. Chr.* 1935, p. 255, n° 13 (Parke 1967, p. 270, n° 22).

Ἀγαθᾶι τύχα[ι].
Ἐπικοινῆται Παρμενίδ-
ας τῶι Δὶ τῶι Νάῳ καὶ τᾶι
Διώναι λῷον καὶ ἄμει-
νον οἴκοι μένοντι.

Notes critiques

τύχα[ι] *sic* Év.
Νάῳ : Νάω Év.
λῷον : λῶον Év.

Commentaire

Évangélidis, suivi par Parke, date le texte des Ve-IVe s. Les graphies ΝΑΩ et ΛΩΟΝ, sans *iota* adscrit, excluent le cinquième siècle. La présence d'*oméga* et *êta* dans la transcription d'Év. ne résulte donc pas de son interprétation, mais bien de leur présence sur le document.

Parke classe ce document parmi les « Questions of business » : Parménidas se demanderait s'il doit continuer à exercer son activité à domicile. Il s'agit plutôt d'un problème de résidence dans la maison familiale, comme le suggèrent les parallèles des nos 55, 56 et 58A.

Traduction

À la bonne fortune. Parménidas demande à Zeus Naios et à Diona s'il est préférable et avantageux de rester à la maison.

RÉSIDENCE (f. A ; f. B : gestion)

N° 58

Palimpseste opisthographe déchiré à gauche et à droite, et probablement complet en haut et en bas. L = 6,5 cm. H = 2 cm. Ép. = 0, 5 mm. Le texte de la f. B n'est peut-être lacunaire qu'à droite, ce qui impliquerait qu'il est postérieur à une première mutilation de la lamelle et au texte de la f. A. Fouilles Carapanos 1876-1877. Musée national d'Athènes. **Autopsie 1998.** ***ca* 400-390.**

Publ. : Carapanos 1878, p. 75, n° 12, avec f.-s. pl. 36,4 (Pomtow 1883, n° 6 et 14 ; Hoffmann 1899, n° 1569).
Fac-similé : Car. 1878 (à g., f. B ; à dr., f. A).

Face A

(par-dessus les vestiges indéchiffrables de deux autres inscriptions)

[Θεός. Τύχαν ἀγ]αθάν. Πότερα τυνχ[άνοιμι - - - -]
[- - - - - - - - -]ΠΕΤΑΝ ἢ ἄλλαν οἴκε̄σ[ιν ἔχō̄ν] ;

Face B

Λυσίας Δαμολά[ō̄ *ou* -λᾶ περὶ παμ]-
πασίας ἅμα [- - - - - - -]
αἰ πομπά τι ἀ[γαθὸν ἔχει] ;

Notes critiques

Hoffmann restituait ainsi la f. B :
Λυσίας Δαμολά[ω περὶ τοῦ . . . . .]
Πασία σάμα[τος . . . . . .]
αἰ πομπά τια [. . . . .]
et traduisait « Lysias, der Sohn des Damolaos, fragt an in Betreff des Grabes des Pasias, ob irgend ein öffentlicher Aufzug *(procession)* dorthin stattfinden soll ».

περὶ παμπασίας : cf. p. ex. n° 7.

τι ἀγαθόν ἔχει : cf. étude du formulaire, § 74.

Rapport d'autopsie

La lamelle s'est fragmentée en deux parties depuis 1878, et un petit morceau s'est perdu à la jonction des deux fragments. Dans ΠΟΤΕΡΑΤΥΝ, l'*upsilon* a la forme ∨, et non point la forme donnée par Car.

Face A l. 2 : l'autopsie confirme que le signe visible au début de la ligne ne peut pas être un *mu* comme le supposait à tort Hoffmann.

Couleur : gris très foncé, presque noir.

Écriture

Style peu caractérisé, pour les quatre inscriptions. *Sigma* très ouvert dans Λυσίας. *Omicron* est aussi grand que les autres lettres. *e* long ouvert est encore noté E dans ἓ et οἴκεσιν (face A), mais une des deux inscriptions primitives de la f. A, quoique indéchiffrable, présente manifestement plusieurs *êta*. Dans τυχάνοιμι, l'*upsilon* a encore une forme archaïque (V), contrairement à ce qu'indique le f.-s. de Carapanos. On se situe donc aux alentours de 400-390.

Commentaire face B

En raison de la perte d'une partie du contexte, il est difficile d'attribuer un sens à πομπά. On proposera sous toutes réserves le sens d'« éclat, pompe, faste », puisqu'il est question de παμπασία, bien que ce sens soit rare : Hérodien d'Alexandrie[228] I, 10, 11.

228. Historien du IIIe s. apr.

Traduction

Face A

Dieu. Bonne fortune. Est-ce que je pourrais avoir du bonheur en [- - -], *ou en ayant une autre résidence ?*

Face B

Lysias fils de Damolaos (interroge Zeus) sur l'ensemble de ses biens en même temps que sur telle chose pour savoir si le faste (?) a du bon.

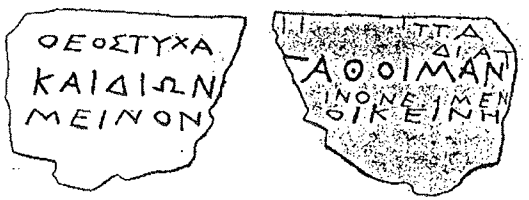
RÉSIDENCE (f. B)

N° 59

Palimpseste opisthographe dont il ne reste qu'un coin. L = 3 cm. H = 3 cm. Un fragment de 1,7 cm × 1,4 cm × 0,6 mm m'a été communiqué au Musée national d'Athènes, avec une étiquette « τμῆμα ἀπὸ 35,5 », mais je n'ai rien pu en déchiffrer, et ce fragment ne m'a pas semblé avoir de rapport avec Car. pl. 35, 5. IVe-IIIe s.

Publ. : Carapanos 1878, pl. 35,5 (Pomtow 1883, n° 42 ; Hoffmann 1899, n° 1574).

Fac-similé : Car. 1878.



Face A

Θεός. Τύχα [ἀγαθά. Ἐρωτῆι ὁ δεῖνα Δία Ναῖον]
καὶ Διών[αν ἢ - - - - - - - - - - - - - - - - - ἄ]-
μεινον [- - - - - - - - - -]

Face Ba

- - - - - - - - - - - - ΑΘΟΙΜΑΝ
- - - - - - - - - - οἰκεῖν ἢ
- - - - -

Face Bb

Vestiges d'une inscription antérieure :

- - - - - - - - - TTA
[- - - - - - τὸν] Δία τ[ὸν]
[Ναῖον - - - - - - - - -]
[- - - - ἄμε]ινον ε[ἴ]ῃ μέν-
[οντι - - -]

Écriture

Style peu caractérisé. *Oméga* un peu plus petit que les autres lettres, et posé sur la ligne du bas.

ESCLAVES (?)

N° 60

L = 7,8 cm. H = 1,8 cm. Au moins quatre inscriptions. Déchiré en deux. Deux plis qui permettaient de rabattre les deux extrémités vers le milieu pour cacher le texte. Musée de Jannina M163. *Non vidi. ca* **390.**

Publ. : Christidis - † Dakaris - † J. Vokotopoulou 1997, p. 108, avec fac-similé et photographie pl. 19, 1.

Fac-similé : Chr. 1997.

A1 δίχα οἰκέσιος

Écriture

E pour *e* long ouvert, mais le style n'a rien d'archaïque. *Omicron* aussi grand que les autres lettres.

Commentaire

M^me^ Vokotopoulou datait ce texte du début du IV^e^ s., ce qui semble raisonnable : plutôt que de songer à une influence du mot οἰκέτης, on considérera que οἰκέσιος est une graphie retardataire.

Christidis invoque l'expression attique χωρὶς οἰκοῦντες, qui désigne les esclaves n'habitant pas dans la résidence du maître[229]. Cf. aussi Sophocle, *Œd. Col.*, 602 :

πῶς δῆτά σ ' ἂν πεμψαίαθ ' ὥστ ' οἰκεῖν δίχα ;

Le génitif de l'inscription doit s'interpréter comme un génitif de rubrique ou d'intitulé (cf. étude des intitulés, § 92).

Traduction

(Question au sujet de la) résidence séparée (d'un esclave ?).

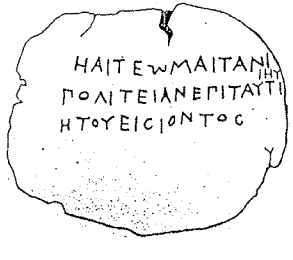
ESCLAVES[230] ?? (f. A ; f. B : problème de droit de cité)

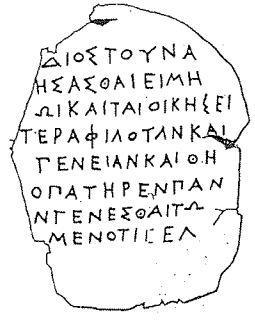
N° 61

Opisthographe. On n'a conservé que le tiers droit de la face A, comme l'indiquent les restitutions presque sûres de la troisième ligne. Ce fragment s'était déjà séparé du reste quand l'inscription de la f. B, qui semble plus récente, a été gravée, car cette dernière est complète. Le graveur de la f. B a écrit perpendiculairement par rapport à la f. A. L = 6,5 cm. H = 5,5 cm. **Perdu.** ***ca*** **350-250.**

Publ. : Carapanos 1878, p. 74, n° 8, avec f.-s. pl. 35,3 (Pomtow 1883, n° 20 ; Hoffmann 1899, n° 1579 = f. A et n° 1589 = f. B).

Fac-similés : Car. 1878 ; le bord droit de l'inscr. B correspond au bord supérieur de l'inscr. A. À g., f. B. À dr., f. A.





229. W. L. Westerman, *Slave Systems of Greek and Roman Antiquity,* Philadelphie 1955, p. 12 ; N. R. E. Fisher, *Slavery in Classical Greece,* Londres 1993, p. 52-53.
230. On a finalement renoncé, sur les conseils de Georges Rougemont, à interpréter cette inscription comme une consultation relative à un affranchissement.

Face A

[- - - - - - - - - - - - - τοῦ] Διὸς τοῦ Να-
[ίου καὶ τᾶς Διώνας - - - - -] ΗΣΑΣΘΑΙ εἰ μὴ
[λῶιον καὶ ἄμεινον εἴη καὶ αὐτ]ῶι καὶ τᾶι οἰκήσει
[- - - - - - - - - - - - - - -] ΤΕΡΑ ΦΙΛΟΤΑΝ καὶ
[- - - - - - - - - - - - - - -] ΓΕΝΕΙΑΝ καὶ ΘΗ
[- - - - - - - - - - - - - - -] ὁ πατὴρ ἐν παν-
[τὶ - - - - - - - - - - - - - -] Ν γενέσθαι ΤΩ
[- - - - - - - - - - - - - - -] ΜΕΝΟΤΙ.ΕΛ

Face B

Ἦ αἰτέωμαι τὰν
πολιτείαν ἐπὶ ταὐτὶ
ἢ τοῦ εἰσιόντος;

Notes critiques

Face A

Hoffmann a tenté de restituer les trois premières lignes en s'appuyant sur le formulaire des décrets : aucune autre lamelle n'ayant confirmé son hypothèse, il faut l'abandonner.

αὐτῶι Carapanos-Foucart suivis par Hoffmann : cf n° 8A καὶ αὐτοὶ καὶ ἁ οἴκησις.

Écriture

Le style de la f. B est très différent de celui de la f. A.

Face A

Upsilon incurvé. *Thêta* et *oméga* nettement plus petits que les autres lettres. *Oméga* posé sur la ligne du bas (l. 3), ou « corde à linge » (l. 7). *Phi* ovale à grande haste. En dehors de ces quelques particularités peu significatives, l'ensemble relève du style pseudo-stoichédon du IV^e^ s.

Face B

Pour la majeure partie des lettres, le style est le même que celui de la f. A, mais le *sigma* et l'*oméga* sont lunaires. *Oméga* a une forme intermédiaire entre le petit *oméga* pointu du III^e^ s., et l'*oméga* cursif du n° 9 : à gauche, une amorce de ligature avec la lettre qui précède.

La f. A doit dater de la seconde moitié du IV^e^ s., et la f. B de la première moitié du III^e^ s.

Commentaire

Face A

Ce texte, malheureusement très mutilé, est un des plus épineux du corpus. Malgré l'ingéniosité de Pomtow, relayé par Hoffmann, on ne voit toujours pas comment le restituer. Sa première particularité est de présenter le nom de Zeus au génitif, ce qui n'a aucun parallèle dans le formulaire de Dodone. Même la séquence ΦΙΛΟΤΑΝ résiste à l'interprétation : on ne peut en effet y voir ni un accusatif du masculin Φιλώτας, avec *oméga*, ni un accusatif du féminin Φιλότας (cf. att. Φιλότης, -ητος « amitié, tendresse »), anthroponymes pourtant bien attestés en Épire, comme l'indique par exemple l'extrait suivant[231] :

Ἐπικράτης Νικομάχου, Λυκίσκα,
Φιλότας, Φιλώτας Δόσιν.

dont on proposera l'hypertraduction suivante : « M. Épikratès fils de Nikomachos, M^me^ Lykiska, M^lle^ Philotas leur aînée et Philôtas leur cadet affranchissent Dosis ».

Face B

Pomtow et Hoffmann avaient beaucoup de mal à interpréter cette inscription, mais les lamelles publiées depuis[232] ont apporté quelques réponses satisfaisantes. Leur hypothèse, faisant de τοῦ εἰσιόντος un équivalent de τοῦ ἐπιόντος « à l'avenir », manquait à leur époque d'arguments, ce qui est moins le cas aujourd'hui.

Le trait qui suit τάν et les petites lettres IHY doivent être des vestiges d'une inscription antérieure.

Traduction

Face B

Dois-je demander le droit de cité maintenant ou plus tard ?

231. P. Cabanes 1974, 24, 21-22.
232. Cf. n^os^ 9, 82 et 118.

AFFRANCHIS

N° 62

Lamelle provenant de ce qu'Év. appelle le τετράγονον κτίριον[233]. L = 10,5 cm. H = 1,4 cm. Fouilles Évangélidis 1931. Musée de Jannina ? *Non vidi.* IVe s. [234]

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1931 (1932), p. 91, n° 3, avec photographie totalement illisible.

῾Η ἀπιοῦσα ἄλλ[ο] τί μοι ἀγαθὸν
ἐσσεῖται ;
ΔΙΟΙ . . . Τ . ΤΚ .

Commentaire

La troisième ligne ne semble pas appartenir au même texte.

Un acte d'affranchissement d'Apollonie[235] présente la formule ἴμεν ὅπᾱ λῆν (l'affranchi est libre d'aller où il veut), et la lamelle n° 64 porte une question qui se réduit au mot ἀπίμεν : *(Est-il bon pour le consultant) de s'en aller ?* Il est probable également que, dans le n° 63, le participe ἀπιών concerne un esclave ionien. La consultante du n° 62 est donc probablement une affranchie, dorienne, libre d'aller où elle veut, mais qui hésite à profiter de cette liberté.

Traduction

Est-ce que, si je m'en vais, j'aurai une meilleure situation ?

AFFRANCHIS

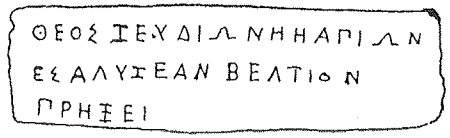
N° 63

Opisthographe. L = 8 cm. H = 2,4 cm. Sur la face A, une question lisible. Sur la face B, deux monogrammes obscurs. Fouilles Évangélidis 1952. Musée de Jannina ? *Non vidi.* IVe s.

233. Cf. *PAAH* 1930, p. 52, et Carapanos 1878, pl. 3,5 : il s'agit d'un bâtiment situé à quelques mètres au sud-ouest du temple d'Héraclès.
234. Datation d'Évangélidis.
235. P. Cabanes 1997, p. 98, n° 385.

Publ. : Évangélidis, *Praktika* 1952 (1955), p. 300, n° 3, avec fac-similé (*SEG* 15, 1958, 393 ; Parke 1967, p. 270, n° 23).

Fac-similé : Év. 1952.



Θεός. Ζεῦ, Διώνη, ἦ ἀπιὼν
ἐς ᾽Αλυζέαν βέλτιον
πρήξει ;

Notes critiques

Parke a cru que l'inscription Év. n° 4 (= *LOD* n° 92) était la réponse gravée au verso, alors qu'il s'agit d'une autre lamelle !

Écriture

Évangélidis, suivi par Parke, date le document des Ve-IVe s. mais, même en tenant compte de l'origine ionienne du consultant, on n'observe aucune trace d'archaïsme dans l'écriture. Le texte doit dater du IVe s.

Commentaire

La question est rédigée en ionien, comme le prouve la forme πρήξει[236]. ᾽Αλυζέα doit être la ville acarnanienne dont le nom est aussi connu sous les formes ᾽Αλυζία et ᾽Αλύζεια[237]. Le consultant doit être un affranchi d'origine ionienne non soumis à la clause de *paramonè,* donc libre d'« aller où il veut » (ἀπιών)[238].

Traduction

Dieu. Ô Zeus, ô Diona, est-ce que (le consultant) réussira en partant à Alyzia ?

236. πρήξει peut aussi bien s'interpréter comme un futur de l'indicatif que comme un subjonctif délibératif aoriste à voyelle brève, les deux pouvant se confondre dans certains dialectes ioniens : à Téos, κατάξει de ἄγνυμι, ἐκκόψει, ποιήσει (Schwyzer, *DGE,* 710 B) ; à Chios, ἢν δὲ μὴ πρήξοισι (*DGE,* 688 A).
237. Thc. VII, 31 ; Xén. *Hell.* V, 4, 65, etc. Cf. *RE s. v.* Alyzeia.
238. Cf. n° 64 et § 152.

AFFRANCHIS

N° 64

L = 11 cm. H = 0,9 cm. Fouilles Dakaris 1967. Musée de Jannina ? *Non vidi.* ***ca* 400 av.**

Publ. : Dakaris, *PAAH* 1967, p. 48, n° 3, avec photo. lisible pl. 34, β, en bas.

Fac-similé : calque de photo. Dak. 1967.

Ἀπίμεν;

Écriture

Dakaris, d'après l'écriture et la stratigraphie, date le document de *ca* 400, ce qui n'est pas invraisemblable.

Commentaire

ἴμεν = att. ἰέναι est l'infinitif dorien du verbe « aller » : cet infinitif est attesté chez Bacchylide[239] et dans un acte d'affranchissement d'Apollonie du IVe s.[240] Cette question est la plus laconique du corpus, mais le rapprochement avec le n° 63 et l'acte d'Apollonie garantit l'interprétation : le consultant doit être un affranchi (cf. § 152). Il faut comprendre (ἢ λῶιον τῶι δεῖνα) ἀπίμεν[241].

Traduction

(Le consultant demande s'il est bon pour lui) de s'en aller.

239. *Dith.* V, 7.
240. P. Cabanes 1997, p. 98, n° 385.
241. Cf. étude du formulaire, § 74.

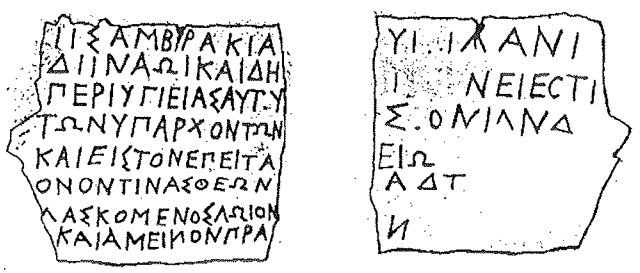
SANTÉ

N° 65

Opisthographe qui ne semble que légèrement lacunaire à gauche (par rapport à la face A). Fouilles Carapanos 1876-1877. Perdu. IVe-IIIe s.

Publ. : Carapanos 1878, p. 76, n° 13, avec f.-s. pl. 36,5 (Pomtow 1883, n° 16 ; Blass 1899, *SGDI*, n° 3184 ; Hoffmann 1899, n° 1564 ; Parke 1967, p. 267, n° 12).

Fac-similé : Car. 1878.



Face A

[Εὐκλ]ῆς(*e. g.*) Ἀμβρακιά-
[τας] Διὶ Νάωι καὶ Δη-
[ώναι] περὶ ὑγιείας αὐτ[ο]ῦ
[καὶ] τῶν ὑπαρχόντων
καὶ εἰς τὸν ἔπειτα
[χρ]όνον τίνας θεῶν
[ἰ]λασκόμενος λῶιον
καὶ ἄμεινον πρά-
[ξει] ;

Face B

Ὑπ[ὲ]ρ - - - - - -
- - - - εἴ ἐστι -
- - - - - - - - -

Écriture

Sur la f. B, *sigma* lunaire et *sigma* à quatre branches. *Oméga* petit, de forme classique, posé sur la ligne du bas. Sur la f. A, *oméga* petit, de même forme, mais plutôt « corde à linge ».

Commentaire

Seul l'ethnique Ἀμβρακιάτας (att. Ἀμβρακιώτης) caractérise dialectalement le texte de la f. A. La forme ancienne du nom de la ville était Ἀμπρακία, mais la graphie avec *bêta* apparaît dès Xénophon.

Le nom du consultant de la f. A est nécessairement très court : on proposera, par exemple, Εὐκλῆς[242].

Traduction

Euklès (e. g.) *d'Ambracie demande à Zeus Naios et à Diona, à propos de sa santé, de ses biens et de son avenir, quels dieux il doit se rendre favorables pour réussir.*

Santé

N° 66

Palimpseste opisthographe. L = 3,9 cm. H = 2,6 cm. Acheté à Vienne, pendant l'été 1879, par F. Trau à un ingénieur de Corfou, qui prétendait avoir organisé des fouilles à Dodone : en réalité, cette lamelle a dû être volée à Carapanos, comme beaucoup de ses autres trouvailles. À l'époque de Gurlitt, ce document était conservé, comme les fragments du n° 42, au *Kaiserliches und königliches Münz- und Antikencabinet*, à Vienne. ***ca* 425-400.**

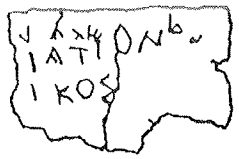
Publ. : Gurlitt 1880, p. 61-63, n° 1, avec f.-s. (Pomtow 1883, n° 47 ; Blass 1899, *SGDI*, n° 3226 ; Hoffmann 1899, n° 1566).

Fac-similé : Gurlitt 1880.

Face A

ΑΣΣΧ.
[τί]νι κα θεô[ν]
[ἢ ἡρ]ỗον εὐχ[ό]-
[μενος] ὑγιὴς εἴη.

242. *HPN* p. 172.



Face B

[- - -] ἰατρὸν (?)
[- - -] -ικός

Alphabet

Face A : alphabet corinthien. *Epsilon* corinthien. *Sigma* à quatre branches. *Thêta* croisé. *Upsilon* = Y dissymétrique, de forme typiquement archaïque. *Chi* = X (forme attendue). *Gamma* = Γ. *Iota* droit, et non à quatre ou trois branches. *Êta* à barre oblique, tendant vers la forme d'un *nu*.

La forme du *gamma* n'est pas celle qu'on attend dans l'alphabet corinthien mais plutôt, par exemple, celle de l'alphabet d'Argos[243]. Graphie ΒΙ pour la diphtongue *ei* réduite à *e* long fermé, et non graphie ΕΙ comme dans le n° 12.

La présence de *êta* ne peut qu'être attribuée à une influence précoce de l'alphabet ionien, phénomène connu à Athènes et à Delphes avant 403/2[244]. À Delphes, l'alphabet ionien est déjà d'un usage répandu *ca* 425-400. Cette période paraît convenir à notre inscription.

Face B : peut-être alphabet local de Dodone, avec *alpha* en forme de F penché à droite.

Commentaire

On a affaire à un consultant d'une colonie corinthienne qui interroge l'oracle sur sa santé, et il n'est pas impossible que l'inscription du verso, d'une écriture différente, soit la réponse de l'oracle, où il serait question d'un médecin : on retrouve sur cette face B la même forme d'*alpha* que dans les n^{os} 36 (intitulé inscrit par le personnel du sanctuaire) et 164 (lamelle en nord-picénien, ou dans une langue apparentée).

Traduction

Untel demande à quel dieu ou héros il pourrait adresser des prières pour recouvrer la santé.

243. Cf. Jeffery, *LSAG*, «Table of letters».
244. Threatte, *GAI*, I, p. 27.

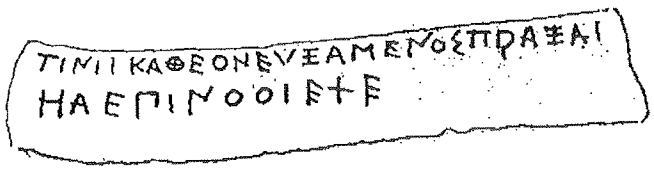
SANTÉ

N° 67

Opisthographe. L = 6 cm. H = 1,1 cm. Ép. = 1,2 mm. Couleur : brun clair. Musée de Jannina M21. **Autopsie à Jannina en 1998. *ca* 425-400.**

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1952 (1955), p. 301, n° 6, avec photographie à demi lisible (*SEG* 15, 1958, 386 ; Parke 1967, p. 264, n° 4).

Fac-similé : autopsie 1998.



Face A

Τίνι {I} κα θεὸν εὐξάμενος πράξαι
ἠὲ ἐπὶ νόῳ ἔχει ;

Face B (de la même main)

HVCIE = ὑγίε(ια) *ou* Ὑγιε(ίαι)

Notes critiques

ἔχει : cf. *infra* (graphie corinthienne)

Alphabet

Il s'agit en fait de l'alphabet corinthien colonial sous sa forme la plus récente (*ca* 425-400) : l'*epsilon* corinthien (Ⅎ) a été abandonné au profit de la forme banale Ε, qui note non seulement *e* bref, mais aussi *e* long fermé, résultant, à la finale de ἔχει, de la réduction, en corinthien, de la diphtongue *ei*. Dans les autres mots, *epsilon* tend vers sa forme classique.

L'aspiration est notée Η dans le relatif ἁ (cf. ἁπερ n° 36) et dans l'inscription de la f. B. *Xi* à haste. *Chi* en croix droite, comme dans le

n° 36. *Upsilon* = V , forme évoluée de Y en alphabet corinthien. *Gamma* = C, forme évoluée de Γ en alphabet corinthien. *Iota* droit, et non à quatre ou trois branches.

Commentaire

ΕΠΕ = att. ἔχει se comprend par rapprochement avec MⅎNΕ du n° 12 : l'*epsilon* corinthien a été abandonné, si bien que Ε note à la fois *e* bref et *e* long fermé résultant, en corinthien, de la réduction de la diphtongue *ei*.

L'expression ἐπὶ νόῳ ἔχει[245] (= att. ἐν νῷ) n'a pas de parallèles exacts : l'interprétation de Parke semble toutefois satisfaisante (le consultant désire « to achieve what he has in mind »).

Évangélidis ne mentionne pas l'inscription de la f. B, et j'espère que le professeur Christidis me pardonnera de l'avoir vue, car elle est très lisible, de la même main que la f. A, et indispensable à une bonne interprétation de l'incription principale. Il s'agit des cinq lettres HVCIE, qui peuvent s'interpréter de deux manières différentes :

1°) Il peut s'agir de l'intitulé de la question, gravé par le consultant lui-même.

2°) Il peut s'agir de la réponse de l'oracle, au datif, gravée par le consultant sous la dictée du prêtre : le consultant doit adresser des prières à Hygie.

Dans un cas comme dans l'autre, on peut déduire de l'ensemble de la lamelle que le consultant est malade, et qu'il envisage une thérapie, par exemple une opération chirurgicale ou une cure, mais qu'il hésite encore. D'autres lamelles, qui abordent des questions analogues, garantissent cette interprétation.

Traduction

À quel dieu (le consultant) pourrait-il adresser des prières pour réaliser ce qu'il a l'intention de faire ?

245. Cf. n° 135 : ἐπὶ γνώμαι ἔχειν. ἐν νόῳ ἔχειν est plus fréquent : Hdt. I, 10, 77 ; Thc. IV, 8, 85 ; Plat., *Rsp.* 344d. Τί ἐν νῷ ἔχεις ; (Xén., *An.* III, 3, 2 ; Plat. *Conv.* 215a) « qu'as-tu l'intention de faire ? »

CURES ?

N° 68

Opisthographe. L = 3 cm. H = 3 cm. Ép. = 0,5 mm. Fouilles Carapanos 1876-1877, mais Car. a déchiffré cette lamelle ultérieurement. Perdu. *ca* **350-III^e s.**

Publ. : Carapanos, *Revue archéologique*, série III, vol. II, 1883, p. 354-356 (Gomperz, *Berl. philolog. Wochenschr.*, 1884, n° 5, p. 129 ; Merriam, *Amer. Journ. of Phil.*, 5, 1884, p. 85) ; Carapanos, *BCH* 14, 1890, p. 156-157, avec f.-s. (Hoffmann, *Beiträge zur Kunde der indogermanischen Sprachen*, 20, 1894, p. 102 ; Hoffmann 1899, n° 1587).

Cf. Prellwitz, *SGDI*, n° 3406, note.

Fac-similé : Car. 1890.

Face A

Θεοί. Τύχα ἀγα-
θά. [Ἐ]ρ[ω]τεῖ Ἀντίο-
χος τ<ὸ>ν Δί(α) καὶ τὰν
Διώναν ὑπὲρ ὑγι-
είας [α]ὐτοῦ καὶ πα-
τρὸς καὶ ἀδελφ[ε]-
ᾶς τ<ί>να θεῶν
ἢ ἡρ[ώω]ν τιμᾶν-
τι λ[ῶ]ιον καὶ ἄ-
με[ι]νον εἴη.

Face B

Εἰς Ἐρμι-
όνα
ὁρμά-
σα-
{α}ντι

Notes critiques

τὸν Δία : les traces visibles sur le f.-s. correspondent plutôt à TEN qu'à TON.

τίνα : les traces visibles sur le f.-s. correspondent plutôt à TENA qu'à TINA.

Écriture

Il semble, d'après le f.-s., que les deux inscriptions soient de la même main : sur les deux faces, le *rho* a une boucle bien développée, et certains *omicron* sont plus gros que les autres lettres, par exemple dans ἄμεινον et ὁρμάσαντι, ce qui est rare.

Sur la f. A, certains *sigma* sont lunaires. Celui de ὑγιείας, de forme Σ, a des branches parallèles. *Upsilon* symétrique. *Oméga* aussi grand que les autres lettres, très ouvert et à pattes très petites. *Pi* dissymétrique, mais symétrique dans πατρός. *Phi* petit. *Êta* large et à hastes courtes dans ἢ ἡρώων. *Mu* « corde à linge » dans ἄμεινον.

On proposera une datation *ca* 350-III^e s.

Commentaire

Le texte de la f. B est probablement la réponse de l'oracle, gravée par le consultant : « Diese richtige Lesung haben Gomperz und Merriam gleichzeitich gefunden. Beide erinnern daran, dass sich in dem argivischen Ἑρμιών ein Tempel der Demeter Thermasia befand (Paus. II, 34, 12), welche ihren Beinamen den daselbst entspringenden heissen Quellen verdankte » (Hoffmann). Il est étonnant de lire que l'oracle envoie toute une famille aussi loin de Dodone, et non point à Épidaure, mais dans le sanctuaire voisin et beaucoup moins célèbre d'Hermiôn[246]. La réponse à cette énigme doit peut-être être cherchée dans la préhistoire de Dodone et d'Hermiôn, à l'époque des invasions doriennes qui ont provoqué la migration de nombreuses tribus prédoriennes d'Épire (*ca* 1120-750 selon la chronologie de N. G. L. Hammond[247]) : « Dryopes had

246. Ce toponyme se présente sous deux formes : Ἑρμιών et Ἑρμιόνη : cf. *RE s.v.* « Hermion », col. 835. Sur les monnaies d'Hermiôn et sur la forme Ἑρμιών, cf. *SGDI* 3406. Sur le sanctuaire de Dèmèter Thermasia, cf. *RE s. v.* « Hermion » (1913) col. 837.

247. Dans *Epirus* (1997), p. 40.

lived round Dodona, then round what became Ambrakia, and finaly in Asine and Hermione in the Peloponnesos ». Il est possible que des liens aient subsisté entre Dodone et Hermiôn depuis cette époque[248].

Le verbe ὁρμάω est un équivalent dorien de ἔρχομαι[249]. La forme τιμᾶντι est intéressante, car on attend τιμῶντι, en dorien comme en attique. Cette forme a des parallèles, en particulier en arcadien, ce qui a amené L. Dubois[250] à la conclusion suivante :

> Il ne serait pas impossible que la conjugaison en -ᾰ́ω de διψᾰ́ω et de πεινᾰ́ω, qui est résiduelle chez Homère, en attique et en dorien, ait été beaucoup plus vivace dans d'autres dialectes : c'est ainsi que la forme τιμᾶντι de Dodone, et la forme ἐπεγγυᾰ́μενοι de Sophron, fragment 60, pourraient inciter à penser que l'évolution phonétique
>
> *-eH$_2$-ye/o- > *-ayye/o - > *-aye/o - > -αε/o-
>
> a pu être localement perturbée par la réintroduction à date grecque du *a* long du substantif de base.

On considérera donc que τιμᾶντι repose sur la contraction de *τιμᾰ́οντι[251], tandis que la forme la plus courante en dorien, τιμῶντι, repose sur la contraction de *τιμάοντι, forme à laquelle se substitue souvent τιμέοντι (cf. p. ex. ἐπερωτῶντι n^{os} 9, 14, 16 et ἐπερωτέοντι n° 13).

Traduction

Face A

Dieu. Bonne fortune. Antiochos demande à Zeus et à Diona, au sujet de sa santé, de celle de son père et de celle de sa sœur, quel dieu ou héros il pourrait honorer pour que cela soit bénéfique et profitable ?

Face B (réponse de l'oracle)

(Il te sera bénéfique et profitable) de te rendre à Hermiôn.

248. Ce sujet mériterait une étude historique approfondie : cf. Ét. Byz. *s. v.* Ἑρμιών et Δρυόπη. *RE s. v.* « Hermion », col. 838 : « Die Einwohner der Stadt in historischer Zeit betrachteten sich und galten als Dryoper » (avec références). Col. 840 : le culte de Χθονία, assimilée à Dèmèter au milieu du V^{e} s., et la fête des Χθόνια sont peut-être d'origine dryope. Dans ce cas, on pourrait établir une relation très ancienne entre le culte de Dèmèter Chtonia à Hermiôn et celui de Diona, dont le nom apparaît de rares fois sous la forme Δηώνα à Dodone.

249. Cf. n° 75 et 160.

250. Cf. L. Dubois, *RDA* I, p. 150, où l'on trouvera un exposé exhaustif de la question.

251. C'était déjà l'idée de Bechtel, *Gr. Dial.* II, p. 84.

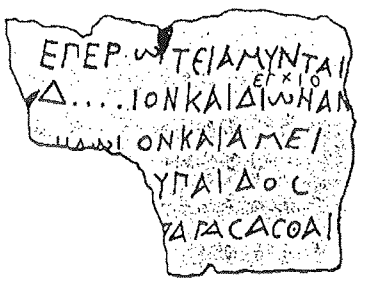
CURES ?

N° 69

Palimpseste. L = 5,2 cm. H = 3,5 cm. Fouilles Carapanos 1876-1877. Perdu. **III^{e} s.-167 av.**

Publ. : Carapanos 1878, p. 79, n° 20, avec f.-s. pl. 37,8 (Pomtow 1883, n° 13 ; Hoffmann 1899, n° 1588).

Fac-similé : Car. 1878.



Ἐπερωτεῖ Ἀμύντας
Δ[ία Να]ῖον καὶ Διώναν
ἢ λῷιον καὶ ἄμει-
[νον το]ῦ παιδὸς
[πόδα *ou* χεῖρα] παγάσασθαι(?).

Notes critiques

Les restitutions sont dues à Hoffmann, qui ne propose πόδα qu'à titre d'exemple : on peut aussi bien penser à χεῖρα. Les restitutions de Pomtow, par trop compliquées, peuvent être négligées.

Les petites lettres visibles entre les lignes 1 et 2 doivent être des vestiges d'une inscription antérieure.

Écriture

Style lunaire des III^{e}-II^{e} s. av. *Sigma* lunaire, tellement ouvert dans Ἀμύντας qu'il se confond avec *iota*. *Epsilon* lunaire ou classique. *Oméga* lunaire, plus petit que les autres lettres. *Pi* dissymétrique. *Alpha* et *mu* de forme précursive. Le premier *nu* de Διώναν tend vers la forme de *êta*.

Commentaire

Hoffmann indique que le verbe πηγάζω n'est attesté que tardivement, et le LSJ n'a enregistré aucune forme moyenne de ce verbe, hormis, à titre d'hapax, un verbe *παγάομαι tiré de la lecture de Hoffmann (si *παγάζομαι existait, son infinitif ao. dor. serait en effet *παγάξασθαι). Le *Thesaurus,* qui a recensé les occurrences de ce verbe dans la littérature chrétienne, n'a pas enregistré de cas où le verbe aurait le sens de « baigner un membre dans une source ». Hoffmann appuie sa lecture sur un commentaire de Servius[252], faisant état d'une source miraculeuse à Dodone, mais Parke[253] a montré qu'il s'agissait d'une légende romaine : il est probable qu'il n'a jamais existé de source dans le sanctuaire. La lecture de Hoffmann est donc très douteuse.

Le nom Ἀμύντας est très répandu, dans toutes les régions.

Traduction

Amyntas demande à Zeus Naios et à Diona s'il est préférable et avantageux de baigner dans une source la jambe de son enfant (?).

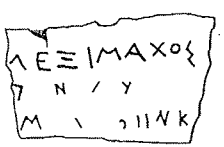
CURES ?

N° 70

Palimpseste opisthographe. L = 4,2 cm. H = 2,8 cm. Fouilles Carapanos 1876-1877. Perdu. **IIIe s. -167 av.**

Publ. : Carapanos 1878, pl. 39,4 (Pomtow 1883, n° 31 ; Hoffmann 1899, n° 1593).

Fac-similé : Car. 1878.



Face A

[Ἀ]λεξίμαχος *ou* Δεξίμαχος

Face B

- - - καὶ Διών[αν - - -]

- - - - - - - - - - - - -

252. Servius, comm. *Aen.* III, 466 : *Circa hoc templum quercus immanis fuisse dicitur, ex cujus radicibus fons manabat, qui suo murmure instinctu deorum oracula reddebat.*

253. 1967, p. 66-68.

Notes critiques

Les lignes 2 et 3 de la f. A doivent être des vestiges d'une ancienne inscription.

Face B ligne 2 : πα[γ]άξασθ[αι] Ho (Hoffmann s'appuie sur le n° 69, mais la lecture de ce verbe y est déjà problématique).

Écriture

Il est possible, mais non certain, que les deux inscriptions lisibles soient de la même main : *xi* sans haste avec barre du milieu plus petite. *Mu* de forme précursive. *Omicron* plus petit que les autres lettres. *Sigma* à quatre branches ou lunaire. *Oméga* « corde à linge ».

Commentaire

Les lignes 2 et 3 de la f. A doivent appartenir à une ancienne inscription effacée, et -ΕΞΙΜΑΧΟΣ doit être le nom du consultant de la f. B, inscrit au verso de la question. On lit le nom Δεξίμαχος[254] dans le n° 10B, dont le style d'écriture est proche de ce n° 70. Ce nom est surtout attesté à Sparte[255].

MALADIES DES YEUX

N° 71

L = 5,5 cm. H = 2 cm. Fouilles Dakaris 1973. Musée de Jannina ? *Non vidi.* **IVe-IIIe s.**[256]

Publ. : Dakaris, *PAAH* 1973, p. 96, n° 4.

Περὶ τῶν ὀφθαλ-
μῶν.

Commentaire

Voir le n° 72, où un consultant interroge aussi l'oracle à propos d'une maladie des yeux.

Traduction

(Le consultant interroge l'oracle) à propos de ses yeux.

254. Bechtel, *HPN* p. 118.

255. *Lexicon* IIIA : 9 occurrences à Sparte.

256. Datation de Dakaris.

MALADIES DES YEUX

N° 72

L = 15 cm. H = 2,5 cm. Musée de Jannina M530 + M536. En étude à Salonique en 1998. *Non vidi.* ***ca* 400-375 (?)**

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1932, p. 52, n° 3 (Parke 1967, p. 267, n° 14).

[Θ]ρασύβōλος τίνι κα θεῶν θύσ[ας]
καὶ ἱλαξάμενος τὸς ὀπτίλλ[ōς]
ὑγιέστερος γένοιτο.

Commentaire

Le nom ὀπτίλος « œil », ici avec gémination diminutive et à l'accusatif de relation, est typiquement dorien et bien attesté en épidaurien[257].

La graphie θεῶν Év. pose un problème pour l'instant insoluble : soit Évangélidis, qui ne donne aucune indication de date, a interprété ΘΕΟΝ, auquel cas le texte remonte au v^e^ s., soit la lamelle porte véritablement ΘΕΩΝ, auquel cas le texte doit être daté *ca* 400-375 (cf. notice sur les transcriptions d'Év., § 61), puisqu'il ne connaît pas encore la graphie OY pour *o* long fermé. L'aspiration est notée dans ἱλαξάμενος[258], mais non dans ὑγιέστερος.

Traduction

Thrasyboulos demande à quel dieu il pourrait offrir un sacrifice expiatoire[259] *pour recouvrer la santé de ses yeux.*

257. Cf. les *Sanationes*, *IG* IV 1², 121 (Épidaure, IV^e^ s.).
258. ἱλαξάμενος = att. ἱλασάμενος, de ἱλάσκομαι.
259. θύσας καὶ ἱλαξάμενος est un hendiadys : littéralement, « sacrifier et apaiser ».

MALADIE ἐπὶ μ[ασ]τοῦ (?)

N° 73

L = 11,3 cm. H = 1,5 cm. Fouilles Évangélidis 1931. Musée de Jannina ? *Non vidi.* **IV^e^-III^e^ S.**[260]

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1931, p. 90, n° 2, avec photo. presque illisible[261] (Wilhelm, *Arch. Pap.* 15, 1953, 73 ; Parke 1967, p. 267, n° 13).

Face A

Θεός. Τύχα. Ἱστορεῖ Λεόντιος περὶ τοῦ υἱοῦ
Λέοντος ἢ ἐσσεῖται ὑγεῖα τοῦ νοσήμα-
τος τοῦ ἐπὶ μ[ασ]τοῦ (?) ὃ λάζεταί νιν.

Face B

Λεοντίου et ΠΕ

Notes critiques

μαστοῦ Wilhelm

Commentaire

La restitution de Wilhelm n'est pas invraisemblable, mais il ne peut s'agir du poumon, sens que n'a jamais le mot μαστός : on pensera plutôt à un kyste. Le texte présente deux traits doriens remarquables :

— futur ἐσσεῖται ;

— pronom νιν : dor. pour αὐτόν, mais jamais réfléchi.

La forme ὑγεῖα est, selon LSJ, bien attestée à partir du II^e^ s.[262]. EI y est une graphie de ῑ : ὑγίεια > *ὑγίῑα > *ὑγῖα écrit ὑγεῖα. À Dodone, il s'agirait donc d'une graphie précoce.

Le verbe λάζομαι est un synonyme de λαμβάνω. On le trouve en particulier chez Hippocrate, dans des emplois très proches de celui de la lamelle : ὀδύνη λάζεται (τὸν ἐγκέφαλον)[263] ; φόβος (αὐτὸν) λάζυ-

260. Datation d'Évangélidis.
261. Cependant, le H de νοσήματος est visible : la transcription d'Év. semble donc fidèle, et non interprétative.
262. Cf. LSJ *s. v.* ὑγίεια.
263. Hippocrate, *Morb.*, II, 20. Cf. LSJ *s. v.* λάζομαι.

ται[264] ; λάζυται τὴν γονήν[265]. Ce verbe ne fait pas partie du lexique attique classique, mais il est bien attesté chez Homère. En dorien, on le trouve chez Théocrite, et dans deux lois sacerdotales de Chalcédoine, en dialecte mégarien : [λ]αζόμενος τῶν θυομένων πάν[των τὰ] δέρματα[266] ; ἀρξεῖ δὲ αὐτῶι τᾶς ποθόδου [ἀφ' οὗ ὁ πρ]ότερον ἱερεὺς οὐκ ἐλάζετο[267]. À Dodone, il s'agit donc d'un remarquable dorisme, qui n'a pas été enregistré par le LSJ.

Traduction

Dieu. Fortune. Léontios demande, au sujet de son fils Léôn, s'il guérira de la maladie qui l'affecte au sein (?).

AGRICULTURE

N° 74

Lamelle en petits morceaux. Fouilles Évangélidis 1929. Musée de Jannina ? *Non vidi.* ***ca* 400-375.**

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1929, p. 129, n° 22.

῾Η γειοργῆν ;

Notes critiques

ηγειοργεν . . . Év.

Commentaire

La lamelle était déjà εἰς τεμάχια en 1929, comme l'indiquait Évangélidis : il est donc peu probable qu'on puisse jamais vérifier la lecture. Toutefois, on peut d'autant plus se fier à celle d'Évangélidis qu'il ne l'a pas lui-même comprise, et qu'elle présente toutes les caractéristiques d'une *lectio difficilior*. Cf. étude dialectologique, § 145.

L'alphabet note les longues anciennes, mais non les longues récentes.

264. Hippocrate, *Morb.*, II, 72.
265. Hippocrate, *Mul.*, I, 10.
266. *Syll.*[3] 1010, 4 = *I. v. Kalchedon* n° 13, 4.
267. *Syll.*[3] 1011, 18 (III[e]-II[e] s.) = *I. v. Kalchedon* n° 10, 18.

Traduction

Dois-je me consacrer au travail de la terre ?

AGRICULTURE

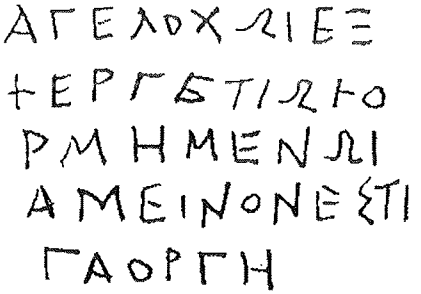
N° 75

Lamelle entière de 3,7 × 4,4 cm, inscrite sur une seule face. Fouilles Évangélidis 1932. Musée de Jannina M 545. *Non vidi.* ***ca* 350-300.**

Publ. : Vokotopoulou 1995, p. 86, n° 14, avec fac-similé (*SEG* 43, 331).

Cf. G. Manganaro, *Sikelika* (1999), p. 12.

Fac-similé : Vok. 1995.



῾Αγελόχωι ἐξ
Ηεργετίω ho-
ρμημένωι
ἄμεινόν ἐστι
γαοργῆ(ν) ;

Écriture

Lettres légèrement incurvées. *Omicron* plus petit que les autres lettres, mais *oméga* de même taille que les autres lettres. *Xi* sans haste. Signe de l'aspiration de forme ⊦, comme il est banal en Grande-Grèce et en Sicile au IV[e] s. M[me] Vokotopoulou datait l'écriture de *ca* 340-330, mais il semble difficile d'être aussi précis.

Commentaire

M^me^ Vokotopoulou affirme que « cette fois, il s'agit d'une réponse directe et personnelle ». Cela est fort improbable, car le texte est manifestement rédigé dans le dialecte d'Hergétion, en dorien sévère[268], et non point dans celui de Dodone, en dorien doux. Il s'agit donc tout simplement d'une question exprimée, ce qui est aussi banal en grec qu'en français, sous forme d'affirmation.

Le nom du consultant ne comporte probablement pas d'aspiration, puisqu'elle n'est pas notée : il doit donc s'agir d'un Ἀγέ-λοχος plutôt que d'un Ἁγέ-λοχος = att. Ἡγέ-λοχος.

La forme γαοργῆ(ν) = att. γεωργεῖν est typique du dorien sévère. D'après le fac-similé, le *nu* n'est pas noté, mais il arrive assez souvent, dans les inscriptions, que le graveur néglige de noter la finale grammaticale d'un mot, à la fin d'un texte ou d'une division du texte. Ce curieux phénomène s'explique peut-être par le fait que cette finale s'impose à partir du contexte[269].

La forme hορμημένωι ne peut pas reposer sur ὁρμάομαι, mais seulement sur *ὁρμέομαι[270]. Mais *ὁρμεομένωι ne peut se contracter en η. Il s'agit donc bien d'un parfait, malgré l'absence de redoublement : ce texte modeste, en dorien sévère d'une petite ville de Sicile, confirme des formes curieuses des manuscrits d'Hérodote, qui embarrassaient même les anciens : pft. 3^e^ pl. ὁρμέαται, pl. q. pft. ὁρμέατο Hdt. V 121 ; VIII 35 (avec variantes ὡρμ- dans les mss).

Le toponyme de la petite cité sicilienne dont il est question dans notre inscription se présente sous diverses formes : Ἐργέτιον, Ἑργέτιον, Σεργέντιον, lat. *Ergetium* ; ethnique Ἐργετῖνος, lat. *Ergetini*[271]. Le site n'est pas identifié précisément selon la *BTCGI* (1989). Pourtant, en 1964, G. Manganaro[272] a proposé une localisation convaincante en se fondant sur la liste des théarodoques de Delphes et sur une épitaphe des IV^e^-V^e^ s. apr. trouvée dans les catacombes de Ferla.

268. Ces formes du dorien sévère (ω, η = dor. doux ου, ει) sont, il est vrai, inattendues en Sicile : voir pourtant ἦμι (= att. εἰμι) sur un vase, au milieu de la Sicile (L. Dubois, *IGDS*, n° 175A).
269. Pour une interprétation phonétique de ce phénomène, dans le cas d'une finale nasale, cf. Cl. Brixhe 1988, p. 128.
270. Cf. étude dialectologique, § 141 : passage des verbes en -άω au type en -έω.
271. *BTCGI* VII *s. v.* « Ergezio » (1989).
272. *Historia* 1964, p. 434-435.

La liste des théarodoques de Delphes, que G. Manganaro date de 198 ou 194 av., porte (col. IV, l. 105-109) :

ἐν Ὕβλαι Παλικίων,
ἐν Ἐργετίωι Πυθ[- -],
Ἀρχέδαμος,
ἐν Νόαις Σῶσις Τ[- -]
ος Μενεκρ[άτης]

Ce passage de la liste des théarodoques recoupe en partie un passage de Ptolémée le Géographe[273] :

Σεργέντιον
Ὕβλα (*ms* Υδια)
Λεόντιον

L'épitaphe chrétienne de Ferla[274] confirme une localisation à proximité d'Hybla, et permet de la préciser :

Διονύσιος πρεσβυτευρεύσας ἐκκλησίᾳ τῇ Ἐργιτάνῃ ἔτη λδ'

Plus récemment[275], G. Manganaro situe l'antique Hergétion à Grammichele, dans les Monti Iblei, à une soixantaine de kilomètres à vol d'oiseau à l'ouest de Syracuse.

Le texte de Dodone serait donc la plus ancienne attestation du nom de cette petite cité : l'alternance des graphies, avec aspiration ou *sigma* initial, est un fait connu dans la toponymie de Sicile, et se retrouve dans le nom de la cité sicule de Ἴπανα/Σίπανα[276], et dans celui de Σέγεστα/Ἔγεστα.

Selon G. Manganaro (1999), il pourrait s'agir, dans notre inscription, d'un colon installé à Hergétion par Timoléon[277] : Manganaro croit, comme M^me^ Vokotopoulou, que le texte est une réponse de l'oracle. Comme il n'en est rien, cette interprétation n'a aucune chance d'être exacte.

273. III, 4, 13 (Müller p. 403).
274. *Röm. Mitt.* 1902, p. 117.
275. « Alla ricerca di poleis mikrai della Sicilia centro-orientale », *Orbis Terrarum* 2, 1996, pl. 10.
276. Cf. E. Manni, *Kokalos* 7, 1961, p. 122.
277. Cf. n° 102.

Traduction

Est-il préférable pour Agélochos, venu d'Hergétion, de se consacrer au travail de la terre ?

AGRICULTURE

N° 76

Lamelle déchirée à droite et en bas. L = 9,5 cm. H = 2,5 cm. Fouilles Évangélidis 1935. Musée de Jannina ? *Non vidi.* ***ca* 350-IIIe s.**

Publ. : Évangélidis 1935, p. 257, n° 24 (P. Cabanes 1976, p. 550, n° 24).

Cf. P. Cabanes 1976, p. 333.

Ζεῦ Ναῖε καὶ Διώνη καὶ σύννα[οι, αἰ]-
[τῶ ὑ]μᾶς ἀγαθεῖ τύχει δοῦναι ἐ[μοὶ τὰν]
γᾶν ἐργαζομένωι καὶ EN . . . . .
. . . . ΕΙΛ .

Commentaire

Évangélidis date le document du Ve s., ce qui est impossible : comment en effet expliquer la juxtaposition, à date aussi haute, de graphies comme Διώνη, ἀγαθεῖ τύχει, γᾶν, ἐργαζομένωι ? Le texte est attique, à l'exception de la forme γᾶν, qui est dorienne. Le consultant est très probablement un pur Athénien, comme l'indiquent des similitudes graphiques et formulaires frappantes entre ce n° 76 et le n° 23. L'intrusion étrange de la forme γᾶν doit s'expliquer par l'influence du milieu dodonéen. La graphie attique ἀγαθεῖ τύχει[278], qui est courante à partir du IVe s., ne prévaudra finalement pas dans la *koinè*.

Traduction

Ô Zeus Naios et Diona, et vous les dieux associés, je vous demande, à la bonne fortune, de me donner, à moi qui travaille la terre...

278. Cf. Lejeune, *Phon.* p. 227 et Threatte, *GAI,* I, p. 377.

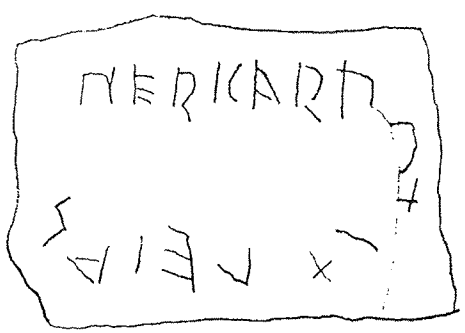
AGRICULTURE

N° 77

Lamelle inédite dont n'est fournie qu'une excellente photographie en couleur dans *Epirus* (1997) p. 51[279]. La photographie est agrandie, mais l'échelle n'est pas indiquée. Dimensions de la photographie : L = 8,2 cm à 9 cm ; H = 5,8 cm à 6,2 cm. Le plomb est d'un beau gris clair et lumineux. Les bords supérieur, inférieur et de droite semblent être les bords d'origine. Sur le bord de gauche, qui est plus irrégulier que les autres, on voit en haut une lèvre qui doit être celle d'une ancienne pliure. Le document conservé ne porte pas de traces de pliure dans sa partie médiane. Le coin inférieur droit s'est plié accidentellement, ce qui complique la lecture de ce passage par ailleurs très usé. Musée de Jannina. *Non vidi.* ***ca* 550-500.**

Publ. : photographie en couleur dans *Epirus* (1997), p. 51, dans un chapitre de N. G. L. Hammond.

Fac-similé : calque de photographie *Epirus*.



gravure serpentine

Πὲρ καρπῦ̣ν τᾶ̣[ς] γείας ;

Notes critiques

Les lectures ΠΕΡΚΑΡΠ et ΓΕΙΑΣ sont sûres. Le reste, à savoir ΟΝΤΑΣ, est plus ou moins incertain :

279. Cette photographie n° 38 est attribuée à Ἡ. Γεωργουλέας dans le crédit photographique de ce très beau livre.

— on ne voit que la moitié de O ;
— la haste droite de N a disparu dans une fissure ;
— le T est très usé ;
— les traces de l'A ne sont pas conformes à l'A de γείας ;
— le sigma est tout à fait invisible.

Alphabet

Il s'agit sans doute de la plus ancienne lamelle en alphabet local de Dodone connue à ce jour. Remarquable est la forme de l'*alpha,* qui annonce peut-être l'*alpha* ultérieur en forme de F penché à droite. Dans *Epirus,* cette lamelle est datée du VI^e^ s., mais il faut sans doute exclure la première moitié du siècle, où ce document serait complètement isolé. La comparaison avec la lamelle d'Hermon (n° 41, *ca* 525-500) montre combien l'alphabet local de Dodone est différent de l'alphabet corinthien.

Commentaire

Cf. étude des alphabets, § 65-67, et étude dialectologique, § 126 (πέρ) et § 145 (γείας).

Traduction

(Le consultant interroge) sur les fruits de sa terre.

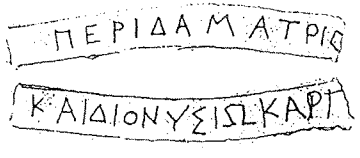
AGRICULTURE

N° 78

Palimpseste opisthographe qui ne semble que très légèrement lacunaire à droite. L = 7 cm. H = 0,8 cm. Ép. = 0,8 mm.Musée de Jannina M432. **Autopsie à Salonique en 1998.** Couleur brune. **IV^e^ s.**

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1929, p.127, n° 10, avec bonne photographie de la face A.

Fac-similé : autopsie 1998.



Face A

Περὶ Δαματρίῳ

Face B, à l'envers

καὶ Διονυσίῳ καρπ[ῶ]

Les inscriptions primitives

Le déchiffrement des inscriptions primitives est réservé à Christidis. Voici comment Év. les présente :

Face A

. . ΠΕΣΙΤΟΣ . Κ . ΙΠΛ . . .

Face B

Περὶ τᾶ[ς] τέχνα[ς].

Le texte de la f. B doit être l'intitulé de la question de la f. A.

Notes critiques

Δαματρίῳ autopsie : Δαματρίο Év. (l'autopsie garantit que l'*omicron* lu par Év. peut aussi bien être un *oméga*, surtout si on le compare à l'*omicron* et à l'*oméga* de la f. B).

καρπ[ῶ] autopsie : KAP. Év. (la partie gauche du *pi* est bien visible à la loupe binoculaire).

Écriture

Belle écriture, très régulière. Les deux faces sont de la même main. *Pi* à hastes égales. *Oméga* aussi grand que les autres lettres, *omicron* plus petit que les autres lettres. Style classique du IV^e^ s.

Commentaire

Il est évident qu'on a affaire à une seule question, de forme abrégée, qui commence sur la f. A et se termine sur la f. B. Il doit s'agir de deux agriculteurs associés, par exemple deux frères, qui interrogent l'oracle sur le produit qu'ils espèrent de leur activité de l'année. Ces deux agri-

culteurs s'expriment en dorien sévère : ils ne sont donc pas Épirotes. On pense à des citoyens d'une colonie de Grande-Grèce.

Traduction

(Question) au sujet du produit des terres de Damatrios et Dionysios.

AGRICULTURE ?

N° 79

Opisthographe lacunaire à droite. Fouilles Dakaris 1968. Musée de Jannina ? *Non vidi.* L = 7,5 cm. H = 3,1 cm. Les deux faces ne sont pas de la même main. **V^e^ s.**[280]

Publ. : Dakaris, *PAAH* 1968, p. 56, en majuscules.

Face A

Πὲρ τᾶς πανκα<ρ>[πίας(?) - - -]
ἦ ΚΛΕΟΓΕΝΑΪ[- - -]

Face B

Πραξαγ[ό]ρα[ς - - -]
πότερον MENTA[- - -]

Notes critiques

πανκαρπίας : ΠΑΝΚΛΑ- - - Dak.
Πραξαγόρας ou Πραξαγόρα.

Alphabet

Le *rho* de πέρ semble avoir la forme R, d'après la transcription en majuscules de Dak.

Commentaire

Le substantif πανκαρπία « l'ensemble des produits d'une terre » n'est pas attesté, mais on peut supposer son existence à partir des modèles παντυχία (n° 5) et πολυκαρπία (n° 2).

280. Datation de Dakaris.

Derrière ΚΛΕΟΓΕΝΑΙ se cache peut-être un anthroponyme de la famille de Κλεογένης[281].

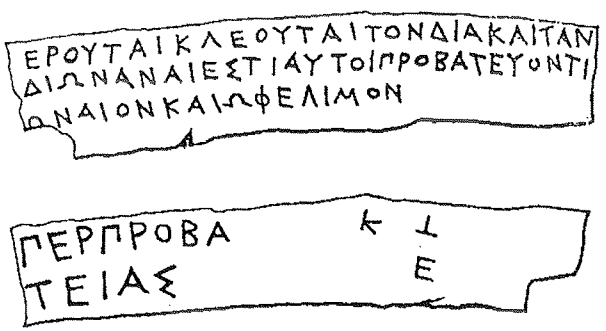
ÉLEVAGE

N° 80

Lamelle opisthographe intacte en 1878, fragmentée en trois et très dégradée en 1998 : indice de conservation = 50%. L = 8 cm. H = 1,5 cm. Ép. = 0,5 mm. Musée national d'Athènes. **Autopsie en 1998.** Couleur : gris foncé. ***ca* 375.**

Publ. : Carapanos 1878, p. 80, n° 21, avec f.-s. pl. 38,1 (Pomtow 1883, n° 15 ; Fick 1884, *SGDI*, n° 1333 ; Hoffmann 1899, n° 1559 ; Michel 1900, n° 848 ; *Syll.*[3] (1920) n° 1165 ; Parke 1967, p. 268, n° 17).

Fac-similé : Car. 1878.



Face A

Ἐρουτᾶι Κλεούτας τὸν Δία καὶ τὰν
Διώναν αἴ ἐστι αὐτῶ προβατεύοντι
ὄναιον καὶ ὠφέλιμον.

Face B

πὲρ προβα-	K et T renversé (monogramme de ΚΛΕΟΥΤΑΣ).
τείας	E = « consultant n° 5 ».

281. Bechtel, *HPN*, p. 239.

Notes critiques

Κλεούτας : K[- -]AΣ autopsie ΚΛΕΟΥΤΑΙ f.-s. Car.

αὐτῶ προβατεύοντι :]ΥΤΟΠΡΟ[autopsie ΑΥΤΟΙΠΡΟΒΑΤΕΥΟΝΤΙ f.-s. Car.

Écriture

Les deux faces sont de la même main. *Upsilon* symétrique. *Oméga* aussi grand que les autres lettres. *Omicron* un peu plus petit. Style pseudo-stoichédon de la première moitié du IV^e^ s. C'est par erreur que Carapanos et Foucart ont lu ΚΛΕΟΥΤΑΙ au lieu de ΚΛΕΟΥΤΑΣ (le *sigma* à quatre branches est bien visible à l'autopsie), et ΑΥΤΟΙ au lieu de ΑΥΤΟ (à l'autopsie, il n'y pas place pour un *iota*).

Commentaire

Κλεούτας est évidemment un Thessalien. La lecture αὐτοῖ de Carapanos est une erreur : l'autopsie révèle qu'il faut lire, sans aucun doute possible, αὐτῶ (= thess. αὐτοῦ = att. αὐτῷ). La forme attendue dans la lamelle serait dat. αὐτοῦ, et αὐτῶ est une graphie retardataire, qui a au moins un parallèle exact : dat. Ἑρμάᾱ Χθονίου *IG* IX, 2, 471 (Krannon), à côté de dat. Ἑρμάου Χθονίου *IG* IX, 2, 638, l. 7 (Larisa) et 1266 (Phalanna)[282]. Les graphies Διώναν et ὠφέλιμον, avec ω et non ου, s'expliquent aussi, en thessalien, par des difficultés d'adaptation aux nouvelles normes orthographiques. Il en est de même de ἐρουτᾶι, avec *iota* adscrit (on attend ἐρουτᾶ en thess.). Le consultant hésite entre les graphies thessaliennes en alphabet réformé, et les graphies d'Athènes, d'où est partie la réforme orthographique. Ces caractéristiques orthographiques du texte permettent de le dater *ca* 375, datation qui correspond bien au style de l'écriture.

ὄνᾱιον « plus utile » est un comparatif neutre, équivalent de λῶιον. Cette forme rare est garantie par ὀνήιον, qu'emploie Nicandre[283] en liaison avec ἄμεινον, et par les gloses d'Hésychius[284], ainsi que par le superlatif ὀνήιστος « très utile »[285]. On lit ὄναιον dans le n° 84, en dorien, et ὀνάσιμος dans le n° 41, en corinthien colonial (lamelle d'Hermon).

282. Cf. Bechtel, *Gr. Dial.* I, p. 179.
283. *Alexiph.* 627.
284. ὄναιον · ἄρειον « meilleur ».
285. Cf. Bechtel, *Gr. Dial.* I, p. 209 et Chantraine, *DELG s. v.* ὀνίνημι.

Traduction

Kléôtas demande à Zeus et à Diona s'il est avantageux et profitable pour lui de se consacrer à l'élevage des moutons.

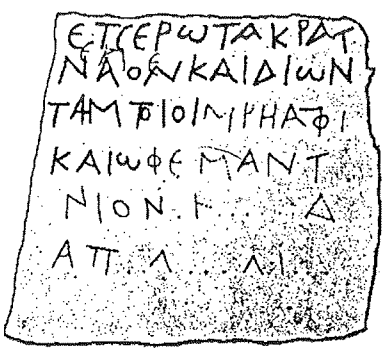
ACTIVITÉ PROFESSIONNELLE ? (f. A ; f. B : descendance)

N° 81

Palimpseste opisthographe, déchiré à droite (par rapport à la face A). Fouilles Carapanos 1876-1877. L = 4,5 cm. H = 4 cm. Perdu. ***ca* 200-167.**

Publ. : Carapanos 1878, pl. 37,9 (Pomtow 1883, n° 33 ; Hoffmann 1899, n° 1560).

Fac-similé : Car. 1878.



Face A (palimpseste)

Ἐπερωτᾶ Κρατ[- - - Δία]
Νάον καὶ Διών[αν αἴ ἐσ-]
τ'α<ὐ>τοῖ (?) - - - - [ὄναιον]
καὶ ὠφέλι[μον - - - - - -]
[- - - - - - - - - - ἐς τὸν]
ἄπ[α]γ[τα] χ̣ρ̣[όνον].

Face B

a) T[ύ]χ̣[α]ν [ἀγα]θάν.
- - - Δία Νάον
- - - - - κυέοι
- - - - - - - - -

b) Peut-être d'une autre main, ΔΕΥΤΙ avec *epsilon* lunaire.

c) Nom d'un consultant, ΚΛΕΑΤΙΛΕ, avec numéro d'ordre E « n° 5 ». Ces indications doivent se rapporter à une ancienne inscription de la f. A, dont il subsiste ΕΠΙΕ (ἐπερωτῆι), sous ἐπερωτᾶ f. A.

Notes critiques

Κρατ[: Κρατύλος Po Ho, mais de nombreux anthroponymes commencent par Κρατ-.

αἴ ἐστ' αὐτοῖ ὄναιον καὶ ὠφέλιμον : cf. n^os 80 et 84.

Écriture

Face A : style lunaire. *Epsilon* et *oméga* lunaires. *Omicron* et *oméga* plus petits que les autres lettres. *Pi* cursif.

Le style lunaire domine aussi dans les autres inscriptions.

Commentaire

Cette lamelle est d'une lecture très difficile. Hoffmann a proposé de nombreuses corrections et restitutions, qui ne peuvent pas emporter l'adhésion : on se contentera donc de renvoyer à *SGDI* 1560 le lecteur curieux. Hoffmann ne tient pas suffisamment compte du fait que cette lamelle, sur ses deux faces, est un palimpseste : plusieurs lettres de la f. A doivent donc appartenir à une inscription plus ancienne, dont il subsiste clairement ἐπε[ρωτῆι]. Il y a donc de grandes chances pour que les lectures et les hypothèses de Hoffmann mêlent deux inscriptions. On retiendra toutefois les points suivants :

1°) La lecture ὄναιον καὶ ὠφέλιμον repose sur les parallèles solides du n° 80, en thessalien, que Hoffmann connaissait, et du n° 84, qu'il ne pouvait connaître. Or le n° 84 n'est pas thessalien, puisqu'on y lit κα, et non κε. On ne peut donc plus tirer parti du n° 80 pour supposer, comme le faisait Hoffmann, que l'inscription de la f. A est thessalienne.

2°) Il est vrai que ἐπερωτᾶ pourrait être une forme typiquement thessalienne, mais il s'agit plutôt d'une forme de la *koinè* (ἐπερωτᾷ), comme le suggère le style lunaire de l'écriture.

3°) La lecture αἴ ἐστ' αὐτοῖ est trop incertaine pour qu'on puisse valablement s'interroger sur la forme αὐτοῖ. D'ailleurs, l'autopsie du n° 80 a révélé que αὐτοῖ y était une fausse lecture de Carapanos : il faut lire αὐτῶ.

4°) La lecture ἐς τὸν ἅπαντα χρόνον (Hoffmann) correspond bien aux traces visibles sur le fac-similé, et trouve des parallèles solides dans les n° 82 (ἰς τὸν ὕστερον χρόνον), n° 95 (ὅσσον κ' αὐτὸς ἑλῆται χρόνον), n° 118 (ἔπειτα χρόνον).

5°) La lecture κυέοι (Hoffmann) sur la f. B est garantie par κυεῖ n° 49.

6°) ΚΛΕΑΤΙΛΕ et le grand *epsilon* couché de la face B ne peuvent être que des inscriptions en rapport avec les vestiges de l'inscription primitive de la f. A. On peut reconstituer ainsi l'histoire de la lamelle :

— gravure de l'inscription κυέοι f. B ;

— gravure de l'inscription ἐπε[f. A. Au verso, inscription du nom du consultant ΚΛΕΑΤΙΛΕ, et du numéro d'ordre E, dans les marges supérieure et inférieure de la f. B. C'est ce qui explique pourquoi l'*epsilon* est couché : la lecture τύχαν ἀγαθάν f. B (Hoffmann) garantit cette interprétation ;

— la lamelle, entièrement couverte de signes, y compris dans les marges de la f. B, a été réutilisée encore deux fois, en palimpseste : inscription de Κρατ[f. A, et inscription ΔΕΥΤΙ f. B.

L'anthroponyme de la f. B, ΚΛΕΑΤΙΛΕ[est difficile à interpréter : on proposera, sous toutes réserves, de lire un génitif ionien Κλεα(ν)τίδε[ω], en se fondant sur le nom Κλεαντίδας attesté à Teuthrone[286]. Un nominatif attique Κλεαντίδης est exclu pour d'évidentes raisons chronologiques.

Le style lunaire, voire cursif, dans presque toutes les inscriptions de cette lamelle, et la présence de formes évoluées comme ἐπερωτᾷ et Νάον, datent ce document de *ca* 200-167.

Traduction

Krat- [- -] *demande à Zeus Naios et à Diona s'il est avantageux et profitable pour lui de se consacrer à* [- - -] *à jamais.*

Élevage

N° 82

L = 7,2 cm. H = 2,2 cm. Fouilles Évangélidis 1952. Musée de Jannina ? *Non vidi*. **Début du IV^e s.**[287]

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1952, p. 303, n° 14 (*SEG* 15, 1958, 402).

286. *IG* V 1, 1223 (Bechtel, *HPN*, p. 238).

287. Évangélidis datait le document du IV^e s., mais les graphies archaïques indiquent le début du siècle.

[Θε]ός. Τύχα. [ʾΗ] ἐπιμ[ελόμενος] νά(σ)σας
λῶιον καὶ ἄμινον πρά(σ)σοιμ-
ι αὐτίκα καὶ ἰς τὸν ὕστερον χρόνον;

Notes critiques

ἐπιμελόμενος : ΕΠΙΜ . . Év.
λῶιον : λῷον Év. (cf. notice sur les transcriptions d'Év., § 61)

Commentaire

La restitution ἐπιμελόμενος semble s'imposer, mais il faudrait pouvoir vérifier que l'espace disponible est suffisant. La non-notation des géminées est un archaïsme, et Évangélidis indique que l'*epsilon* de ὕστερον est corinthien. Or, en corinthien, dès les premiers textes (VII^e-VI^e s.), la diphtongue *ei* est réduite à *e* long fermé. Dans d'autres dialectes, qui ont connu la même évolution, cette voyelle « n'a cessé de se fermer davantage jusqu'à aboutir à *i* long » : argien V^e s. hῖ < εἳ « où » (ancienne diphtongue), τελῖτō = τελείτω (contraction de εε) ; béot. V^e s. Πίθαρχος = Πείθαρχος, etc. ἄμινον et ἰς dans la lamelle doivent donc être interprétés comme des graphies corinthiennes de ἄμεινον (ancienne diphtongue) et εἰς (fausse diphtongue), témoignant, en corinthien colonial, de la fermeture, au IV^e s., voire plus tôt, de *e* long fermé[288].

On sait fort peu de choses sur l'élevage des canards dans l'antiquité[289] : selon Rostovtseff, « il est probable que les canards domestiques furent élevés pour la première fois en Grèce à l'époque hellénistique », indication qui est en contradiction avec l'*epsilon* archaïque signalé par Évangélidis. En tout cas, l'élevage des oies et des canards était beaucoup plus rare que celui des pigeons et des poulets[290]. Ce n° 82 doit être rapproché du n° 109, où il est question de l'achat d'une mare.

288. Lejeune, *Phon.*, p. 229-230.
289. Cf. M. I. Rostovtseff, *The Social and Economic History of the Hellenistic World*, Oxford 1941. Traduction française : *Histoire économique et sociale du monde hellénistique*, R. Laffont 1989, p. 836, 856, n. 109 p. 1214.
290. D'après le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Daremberg et Saglio, I, p. 701b, les canards étaient surtout des animaux familiers.

Traduction

Dieu. Bonne fortune. Le consultant demande si, en se consacrant à l'élevage des canards, il peut réussir et connaître le succès pour le présent et pour l'avenir.

PÊCHE

N° 83

Lamelle très longue et entière, portant une seule inscription. Verso vierge. L = 18,5 cm. H = 0,7 cm à 1,1 cm[291]. Ép. = 0,8 mm. Lamelle très fragile. Fouilles Évangélidis 1932. Musée de Jannina M531. **Autopsie à Salonique en 1998, sans fac-similé.** Couleur : gris, avec des taches verdâtres. IV^e s.[292]

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1932, p. 52, n° 2 (Parke 1967, p. 269, n° 18).

Fac-similé : néant.

Θεός. Τύχαι ἀγαθâι. Φαικύλωι θεμιστεύει ὁ θεὸς τὰμ πατρώιαν τέχναν ἐργάζεσθαι,
ἁλιεύεσθαι, καὶ λῶιον καὶ ἄμεινομ πράξειν;

Notes critiques

L'inscription a deux lignes, et non point trois comme l'indique à tort Parke. La seconde ligne commence à la même marge que la première, contrairement à ce qu'indique Év.
Φαικύλωι autopsie : Φαινύλωι Év. Parke
ἄμεινομ autopsie : ἄμεινον Év. Parke

Écriture

Upsilon incurvé. *Xi* à haste verticale. *Kappa* de forme semi-cursive, ce qui a fait lire Φαινύλωι à Év. : le *kappa* de καὶ ἄμεινομ a exactement la même forme que celui de Φαικύλωι.

291. Les dimensions données par Év. sont fausses.
292. Datation d'Évangélidis.

Commentaire

Parke remarque que le texte peut s'interpréter comme une réponse de l'oracle, mais ajoute que l'invocation initiale en fait plutôt une question. Remarquons surtout que pour interpréter le texte comme une réponse, il nous faudrait des parallèles. De plus, l'autopsie confirme que le verso est vierge. On comprendra donc le texte comme une question, dont le formulaire et la syntaxe sont, il est vrai, assez étranges.

L'expression τέχνην, ou ἐργασίαν ἐργάζεσθαι, « pratiquer un art, un métier », est connue par Platon[293].

Le nom Φαικύλος est connu par une épitaphe de Corcyre[294].

Traduction

Dieu. À la bonne fortune. Est-ce que le dieu prescrit à Phaikylos d'exercer le métier de ses ancêtres, à savoir la pêche, et est-ce que le dieu indique qu'ainsi Phaikylos réussira?

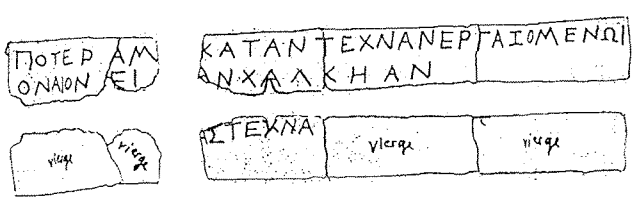
ARTISANAT

N° 84

Lamelle opisthographe qui était constituée, en 1952, de quatre fragments, avec une lacune entre le premier et le deuxième. Aujourd'hui, le fragment de gauche s'est encore divisé en deux. Lamelle très fragile. Longueur conservée 12,4 cm. Hauteur 1,2 cm. Ép. 0,3 mm. Fouilles Évangélidis 1952. Musée de Jannina M56. **Autopsie à Jannina en 1998** . Couleur : ocre et gris foncé. **IVe s.**[295]

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1952, p. 304, n° 18 (*SEG* 15, 1958, 403).

Fac-similé : autopsie 1998.



293. *Rsp.* 374a ; *Phaed.* 60e.
294. *IG* IX 1, 928 (Bechtel, *HPN*, p. 495). Le nom est aussi connu en Achaïe et à Locres Epizéphyrioi (Bruttium) : *Lexicon* IIIA.
295. Datation d'Évangélidis.

Face A

Πότερά μ[οί] κα τὰν τέχναν ἐργαζομένωι
ὄναιον εἴ[η τ]ὰν χαλκήαν ;

Face B

[τ]ᾶς τέχνα(ς)

Écriture

Belle écriture, régulière et peu caractérisée. Style pseudo-stoichédon du IVe s. Les deux faces semblent de la même main.

Commentaire

Évangélidis suppose que l'inscription B est une réponse, ce qui est peu vraisemblable. Il doit plutôt s'agir d'un intitulé : « Question sur le métier du consultant ». En tout cas, la f. B semble de la même main que la f. A, même si l'écriture de la f. B est plus petite.

Sur la forme χαλκήαν, cf. § 127.

Traduction

Est-ce qu'il peut m'être profitable d'exercer le métier de forgeron ?

ARTISANAT

N° 85

L = 6 cm. H = 1,5 cm. Musée de Jannina M541. Transféré pour étude à Salonique en 1998. *Non vidi*. **IVe s.**[296]

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1932, p. 52, n° 5 (Parke 1967, p. 269, n° 21).

Θεός. Τύχη. Ἐπικοινῆται Ἀλκίνο[ος τῶι]
Διὶ τῶι Ναίωι καὶ τᾶι Διώναι εἰ λ[ῶιον]
[καὶ] ἄμεινον Νικέαν κατασκευάζ[ειν]
τὸ ἐργαστήριον.

296. Datation d'Évangélidis.

Notes critiques

Le texte de Parke est très fautif.

Διὶ τῶι Ναίωι καὶ τᾶι Διώναι : Διὶ τῷ Ναΐῳ καὶ τᾷ Διώναι Év., qui a dû transcrire de manière incohérente les diphtongues à premier élément long (cf. § 61).

Commentaire

Τύχη au lieu de τύχα doit être un cas de mélange dialectal, qui n'est peut-être qu'une simple fantaisie. εἰ (et non αἰ) semble épichorique (cf. étude dialectologique, § 143). Les anthroponymes sont très banals, dans tout le monde grec.

Traduction

Dieu. Fortune. Alkinoos demande à Zeus Naios et à Diona s'il est préférable et avantageux que Nikéas installe son atelier.

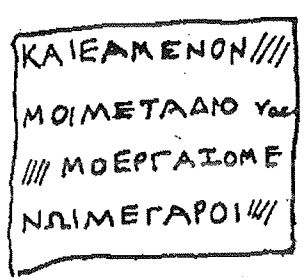
ARTISANAT

N° 86

L = 3,6 cm. H = 2,6 cm. L'histoire de cette lamelle Seyrig est la même que celle du n° 52. ***ca* 400-375.**

Publ. : Parke, *JHS* , 87, 1967, p. 133, b, avec f.-s. (*SEG* 24, 1969, 454b).

Fac-similé : Seyrig 1929, *ed.* Parke 1967.



[- - - - - - -]
[- - - - - - -]
[- - - - - - -]
[- - - - - - -]
καὶ ἦ ἄμ̄ενόν
μοι μετὰ Διο-
[τί]μ̄ο ἐργαζομέ-
νωι Μεγαροῖ.

Écriture

Toutes les lettres sont calibrées, y compris *oméga* et *omicron.* Style du début du IV^e^ s.

Commentaire

Il est évident qu'on n'a conservé que la moitié inférieure d'une lamelle primitivement pliée en deux. Les particularités orthographiques du texte garantissent une datation au début du IV^e^ s. Le consultant doit être originaire d'une colonie corinthienne, ce qui expliquerait la graphie ἄμ̄ενον < ἄμεινον (ancienne diphtongue, cf. § 131)[297].

Traduction

(Le consultant pose telle question et demande) s'il est bon pour lui de travailler avec Diotimos à Mégare.

ARTISANAT

N° 87

L = 6,1 cm. H = 2,5 cm. En bas et à l'envers, vestiges d'une inscription plus ancienne. Lamelle trouvée dans les déblais de la couche δ, lors des fouilles de 1973. Musée de Jannina ? *Non vidi.* **IV^e^ s.**[298]

Publ. : Dakaris, *PAAH* 1973, p. 96, n° 3.

Θεός. Τύχα ἀγαθά. Ζεῦ Ναῖε κ[αὶ Διώνα, ὁ δεῖνα]
ἐπερωτῆι τὸν θεὸν ἢ τὰν τέχναν [τὰν - - - ἐργαζόμενος λῶιον]
καὶ ἄμεινον πράσσῃ καὶ ἢ [- - - -]

297. Le locatif Μεγαροῖ est connu par Ar., *Ach.* 758 et *IG* I² 929, 3.
298. Datation de Dakaris.

Notes critiques

τὰν τέχναν τὰν : cf. n° 84.

Commentaire

À la l. 2, le ON de θεόν et le N de τάν avaient été oubliés, et ont été rajoutés au-dessus des mots[299] : il est donc difficile de tirer parti de l'absence de l'*iota* adscrit dans le subjonctif délibératif πράσσῃ = πράσσηι (cf. étude dialectologique, § 134).

Traduction

Dieu. Bonne fortune. Ô Zeus Naios et Diona, Untel demande au dieu s'il doit exercer tel métier pour réussir, et si [- - - -]

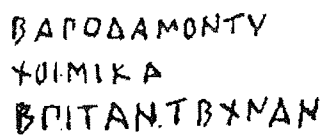
ARTISANAT

N° 88

L = 6 cm. H = 2,1 cm. Évangélidis signale quelques lettres au verso. Fouilles Évangélidis 1935. Musée de Jannina ? *Non vidi. ca* **450-425.**

Publ. : Évangélidis, *Ep. Chr.* 1935, p. 254, n° 12, avec fac-similé. Cf. Jeffery, *LSAG,* 1990, p. 230, n° 16 (*ca* 450-425 ?).

Fac-similé : Év. 1935.



ἦ ἀποδάμῶν τύ-
χοιμί κα
ἐπὶ τὰν τέχναν ;

Alphabet

Alphabet corinthien. Seul l'*epsilon* corinthien est remarquable.

299. Pour une explication phonétique de ce genre de faute en grec populaire, cf. Cl. Brixhe 1988, p. 128-129.

Commentaire

Cette question doit être rapprochée du n° 86, où un consultant, sans doute originaire d'une colonie corinthienne, demande « s'il est bon pour lui de travailler avec Diotimos à Mégare ». Il faut aussi la rapprocher des n^{os} 84 et 87, où on lit aussi τὰν τέχναν : on comprendra alors « je réussirais pour le métier (que je cherche à exercer) ».

Sur ἀποδάμῶν < -έων (hyphérèse), cf. étude dialectologique, § 135.

Traduction

Est-ce qu'en m'expatriant je réussirais à trouver du travail ?

GRAND COMMERCE

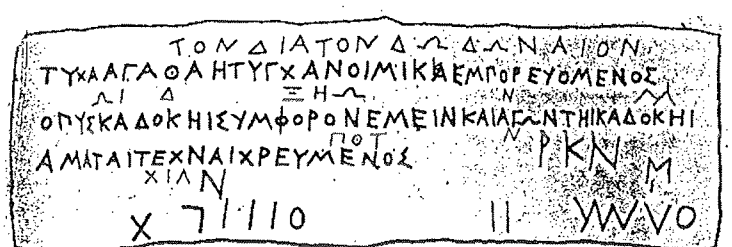
N° 89

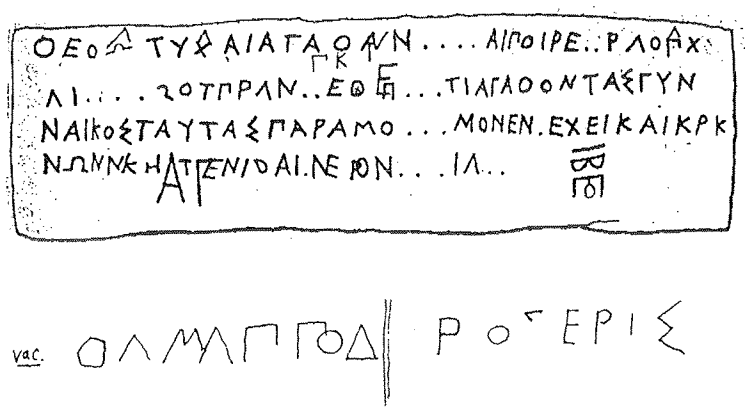
Palimpseste opisthographe très confus. L = 10,5 cm. H = 2,9 cm. Ép. = 1,4 à 2,2 mm. Fouilles Carapanos 1876-1877. Musée national d'Athènes. **Autopsie en 1998.** Couleur : gris mat. **IV^{e} s.**

Publ. : Carapanos 1878, p. 78, n° 18, avec f.-s. pl. 37,4 et photographie pl. 40,2 (Pomtow 1883, n° 17 ; Hoffmann 1899, n° 1568 ; Michel 1900, n° 849 ; *Syll.*^{3} 1166 ; Schwyzer 1923, *DGE* n° 309 ; Parke 1967, p. 269, n° 19).

Cf. Schwyzer, *Rh. Mus.* 72, 1918, 435.

Fac-similés : successivement :
— Car. 1878, f. A ;
— Car. 1878, f. B ;
— autopsie 1998 : bas de la f. A. Inscr. Ab, l. 1. Déchirure après Δ.





Face Aa

Τύχα ἀγαθά. Ἦ τυγχάνοιμί κα ἐμπορευόμενος
ὅπυς κα δοκῆι σύμφορον ἔμειν καὶ ἄγων τῆι(?) κα δοκῆι
ἅμα τᾶι τέχναι χρεύμενος.

Rapport d'autopsie 1998 (face A)

La lamelle s'est relativement bien conservée depuis 1878, si ce n'est que la corrosion a fait disparaître quelques lettres sur la pliure verticale qui est au milieu : NOΣ de XPEYMENOΣ Car. a disparu, ainsi que EM de EMEIN, mais on peut encore vérifier EIN.

On peut vérifier OΠYΣ.

XPEYMENOΣ Car. : j'ai lu XP A ME, mais le A est plus petit que les autres lettres et occupe l'espace de deux lettres. Il se peut donc que la lecture de Car. soit la bonne, et que le petit A soit un vestige d'une autre inscription.

On identifie trois inscriptions sur la f. A :

— Aa : inscr. ἐμπορευόμενος ;

— Ab : à l'envers, inscription de deux lignes en grands caractères, très mal rendue par Car. Un grand trait incisé comme au couteau traverse de part en part la lamelle à 5 mm de son bord inférieur, auquel il est parfaitement parallèle. Ce trait est postérieur à Ab, puisqu'on voit qu'il a coupé les lettres. On peut imaginer que ce trait avait pour fonction de barrer Ab au moment de la gravure de Aa : il a été tiré comme à la règle ;

— Ac : inscr. Δωδωναῖον, visible à la loupe simple, dont on distingue les vestiges entre les lignes de Aa.

Outre ces trois inscr. identifiables, on distigue encore, sur la f. A, d'autres signes.

Commentaire

L'infinitif athématique en -μειν est caractéristique du rhodien[300]. On trouve l'infinitif δόμειν à Dodone, mais précisément dans un document manifestement recopié à partir d'un modèle agrigentin[301] : (...) ἔδοξε τοῖς Μολοσσοῖς προξενίαν δόμειν τοῖς Ἀκραγαντίνοις. La forme attendue de l'infinitif du verbe « être » est εἶμειν en rhodien, forme effectivement bien attestée, et la brève initiale du ἔμειν de la lamelle pose un problème ; elle a cependant un parallèle dans la forme crétoise ἔμην[302], et Chantraine a bien résumé l'ensemble de la question[303] : « Soit la conjugaison du verbe εἰμι, dont la racine est **es-*. Une forme ἐμμι (attestée en effet en lesbien) ne saurait avoir été conservée dans la vulgate homérique. Mais l'infinitif constitué avec la caractéristique proprement éolienne -μεναι est écrit ἔμμεναι. La gémination n'est pas constante : ἔμεναι et ἔμεν sont, parallèlement, bien attestés chez Homère. Il s'agit, dans une certaine mesure, d'une liberté métrique, mais ces formes répondent à une réalité dans la langue. C'est ainsi que l'on a ἔμην à Gortyne et ἔμειν en rhodien, à Dodone ».

La forme ὅπυς s'expliquait déjà à partir du lexicographe Ammonios : πῦς καὶ ποῖ καὶ πεῖ καὶ πῶ διαφέρει παρὰ τοῖς Δωριεῦσι · τὸ μὲν γὰρ πῦς καὶ ποῖ τὴν εἰς τόπον σημασίαν δηλοῖ. (...) Σώφρων, ὅταν εἰς τόπον θέλῃ εἰπεῖν, φησί · πῦς ἐς μυχὸν καταδύῃ ; ἀντὶ εἰς τίνα μυχόν. Les grammairiens nous ont aussi transmis les formes ὕς et ἄλλυς[304]. Selon M. Lejeune[305], « en dorien et en éolien, les adverbes de la question πόσε appartiennent régulièrement à une formation carac-

300. Bechtel, *GD* II, p. 646-647. Cf. L. Dubois, *IGDS*, 1989, p. 299 (index) : dans les colonies rhodiennes de Sicile, 4 cas de ἀναθέμειν, 8 cas de εἶμειν (et non ἔμειν), 1 cas de δόμειν, 1 de ἀποδιδόμειν, 1 de ἀποδόμειν.
301. L. Dubois, *IGDS*, 1989, nº 184. IVe-IIIe s.
302. Bechtel, *Gr. Dial.* II, p. 690. Cf. p. 629 pour la forme ἔμειν de la lamelle.
303. *Grammaire homérique*, I, 1942, p. 174.
304. Ahrens, *De dial. Dor.*, 368.
305. *Les adverbes grecs en* -θεν, 1939, p. 294-295.

térisée par *-*u* -; le point de départ en est l'existence indo-européenne d'un adverbe de lieu interrogatif *$k^w u$ (gr. πυ-), étranger à la flexion du thème pronominal *$k^w e/o$- (gr. πο-); mais le développement a dû s'en faire en grec même, car pour les formes dor. et éol. il n'y a point, hors du grec, de correspondances exactes; elles comportent essentiellement un élargissement -ι ou -ις. (...) La réduction phonétique de -υις à -ῡς a dû intervenir en dorien entre le début du VI^e^ s. et le milieu du V^e^ s.[306] » La forme ὅπῡς = ὅποι est également attestée à Épidaure[307], dans un traité entre Hermionè et Épidaure de *ca* 300-250 : [χωρησάτω δὲ ἑκάτ]ερος, ὅπυς κα κε[λεύσωντι τοὶ στραταγοί, καὶ ὅπ]ει κα ἐξέλθωντι [ἐκ τᾶς χώρας, ἐπιμεληθέντων ἑκάτ]εροι κ.τ.λ.

L'adverbe τῆι est douteux, car, en dorien, ces adverbes en *e* long n'ont jamais d'*iota* adscrit[308]. Il peut y avoir une erreur de lecture de Carapanos-Foucart : on remarquera que les lettres de la fin de la deuxième ligne sont anormalement serrées.

La forme dialectale χρεύμενος < χρεόμενος (att. χρώμενος) est parallèle à χρεόμενος Hdt[309].

La lecture de Schwyzer, pour ingénieuse qu'elle soit, et même si elle a séduit les auteurs de la *Sylloge* et Parke, est inacceptable : Schwyzer lit ἀμάται τέχναι, qu'il glose par ἀδόλωι τέχναι. Outre qu'il est toujours risqué d'inventer des hapax, l'expression χρῶμαι τέχνῃ est bien connue par Xénophon.

Ce texte doit être rapproché du n° 95, en particulier pour l'interprétation du verbe ἄγειν.

Nous avons donc affaire à un artisan et commerçant qui s'exprime en dialecte rhodien : plutôt que de penser à un Rhodien proprement dit, on envisagera l'hypothèse d'un ressortissant d'une colonie rhodienne de Sicile, par exemple Agrigente ou Géla.

Traduction

Bonne fortune. Puis-je avoir du succès si je vais commercer là où cela semblera profitable, et si j'importe et exporte comme il me semblera bon, tout en continuant à exercer mon activité artisanale ?

306. Cf. aussi E. Schwyzer, *Gr. Gr.* I (1934), p. 199-200.
307. *IG* IV² 1, 74, 14.
308. Cf. M. Lejeune, *Les adverbes grecs en* -θεν, Bordeaux 1939, p. 283-284.
309. Hdt. II, 108, avec, il est vrai, la variante χρεώμενος, qui doit s'expliquer par un compromis avec la forme attique.

Face Ab

Le fac-similé de Carapanos est extrêmement fautif. Il s'agit d'une inscription de deux lignes en grands caractères, d'une écriture très régulière. La première ligne a été soigneusement barrée au moment de la gravure de Aa. On lit nettement ΠΠΟΔ ΡΟΣΕΡΙΣ. Les signes qui précèdent, et qui ressemblent à ΟΛΜΛ, n'appartiennent pas nécessairement à la même inscription. À la l. 2, qui n'est pas représentée sur mon f.-s., j'ai lu les lettres ΑΣΚΛ, la suite ayant disparu du fait de la corrosion : il s'agit soit du dieu Ἀσκλαπιός, soit d'un anthroponyme théophore en Ἀσκλαπιο-. Une nouvelle autopsie à la loupe binoculaire permettrait peut-être d'interpréter cette inscription énigmatique.

Face Ac

D'une inscription recouverte par Aa, on lit encore :

τὸν Δία τὸν Δωδωναῖον

Il se peut que les lettres encore visibles entre les lignes 1 et 2 de Aa correspondent à la formule [λ]ῶι[ον κ]α[ὶ ἄμεινον πρά]ξῃ.

Face B

L'autopsie révèle que le fac-similé de Carapanos est extrêmement fautif : les spéculations de Hoffmann sont donc vaines. Ce palimpseste est la plus difficile de toutes les inscriptions publiées par Carapanos. J'ai observé la face B en lumière rasante, ce que ne pouvaient pas faire Carapanos et Foucart, et ma lecture est très différente de la leur. Il est probable cependant que ma lecture comporte encore des erreurs, car il m'aurait fallu plus de temps. On pourrait encore améliorer le déchiffrement en utilisant une loupe binoculaire à éclairage rasant.

Voici, en majuscules, les améliorations que j'ai pu apporter à la lecture de Carapanos (certaines lettres doivent appartenir à l'inscription antérieure dont on voit des vestiges sur le f.-s. : ce doit être le cas des signes que j'ai transcrits par F et D, qui ne sont pas *digamma* et *delta* archaïque, mais des fragments de lettres ayant à peu près ces formes).

ΘΕΟΣΤΥΧΑΝΑΓΑΘΑΝ . . . . ΑΙΩΙΓΕ . . ΡΩΤΗΙ
ΧΙΔΟΣΠΟΤΕΡΟΝ . . ΣΣΕΙ . . . ΤΙΑΓΑΟΟΝΤΑΣΓΥΝ

ΝΑΙΚΟΣΤΑΥΤΑΣΠΑΡΑΜΟ . . . ΜΟΝΕΝΤΕΧΕΙΚΑΙΚΡΚ
ΝΩΝΟΣΝΗΕΝΙΔΑΙ . ΝΕΡΟΝ . . . ΤΑΥΤΑ

La première partie du texte devient moins obscure :

Θεός. Τύχαν ἀγαθάν. [Διὶ Ν]αίωι ἐ[πε]ρωτῆι
ΧΙΔΟΣ πότερον [ἐ]σσεῖ[ταί] τι ἀγαθὸν τᾶς γυν-
{ν}αικὸς ταύτας πάρα ΜΟ . . .ΜΟΝΕΝΤΕΧΕΙΚΑΙΚΡΚ
ΝΩΝΟΣΝΗΕΝΙΔΑΙ . ΝΕΡΟΝ . . . ταῦτα

Notes critiques

l. 2 : sous ΧΙΔΟΣ doit se cacher le nom du consultant, par exemple Ἀρχίλος ou Ἀρχῖνος (Bechtel, *HPN,* 84).

l. 3 : πάρα ΜΟ . . . ΜΟΝ : παραμό[νι]μον Bursian.

l. 3 : ΕΝΤΕΧΕΙ ou ΕΝΣΕΧΕΙ autopsie : ΕΝ.ΕΧΕΙ f.-s. Car.

À la fin, je lis nettement ταῦτα, mais je ne sais s'il s'agit de la même inscription.

Signes annexes

On identifie au moins 5 questions oraculaires différentes sur les deux faces (3 sur la f. A et 2 sur la f. B). Outre ces cinq textes, le grand E (au milieu de la deuxième ligne de l'inscription B) et le grand ΑΓ de la face B doivent être des numéros d'ordre correspondant aux questions de la f. A (= « n° 5 » et « n° 27 »)[310]. IBE f. B est peut-être en rapport avec une question de la f. A, et PKN f. A est peut-être en rapport avec une question de la f. B.

Écriture et datation

Il est très difficile, d'après le f.-s. de Carapanos, de se faire une idée du style d'écriture de toutes ces inscriptions ; les difficultés du déchiffrement sont telles que, comme Carapanos et Foucart, je me suis plus soucié d'identifier les lettres que d'observer leur style. Cependant, il semble que toutes les inscriptions soient à peu près du même style, à l'exception de Ab, qui semble d'un beau style plus ancien (voir mon f.-s.).

Le IVe s. pourrait convenir à l'ensemble des inscriptions.

310. Cf. étude des numéros d'ordre, § 90.

GRAND COMMERCE

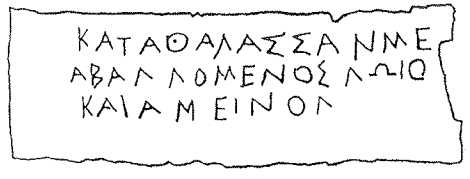
N° 90

Lamelle présentant exactement les mêmes caractéristiques matérielles que le n° 138 : L = 5,7 cm ; H = 1,8 cm ; trois plis disposés exactement de la même manière. Musée de Jannina. IVe s.[311]

Publ. : Christidis 1997, photographie pl. 17,1.

Fac-similé : calque de photo. Chr. 1997.
[Ἡ] κατὰ θάλασσαν με-
[τ]αβαλλόμενος λῶιο-
[ν] καὶ ἄμεινον ;

Notes critiques



La première lettre de chaque ligne a disparu dans une pliure.

Commentaire

Christidis donne seulement une bonne photographie de cette lamelle, à titre d'exemple typique des documents dodonéens : le texte est remarquablement lisible, et comme cette lamelle présente exactement les mêmes caractéristiques matérielles que le n° 138, on peut en déduire que les deux documents sont contemporains.

Le verbe μεταβάλλομαι est attesté[312] dans le sens de « échanger, négocier, trafiquer, faire du commerce ».

Traduction

Est-il avantageux et profitable que je fasse du commerce sur mer ?

311. Style régulier d'écriture du IVe s.
312. ἐν τῇ ἀγορᾷ Xén., *Mem.*, III, 7, 6 ; Diod. V, 13.

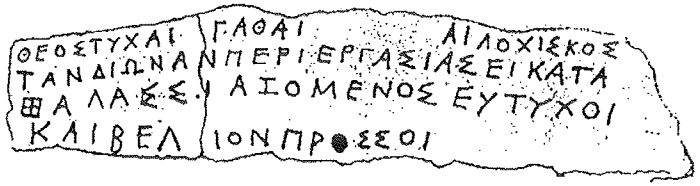
GRAND COMMERCE

N° 91

L = 9 cm. H = 1,3 à 2 cm. Ép. = 1,1 mm. Le verso est un palimpseste, de lecture difficile. Fouilles Évangélidis 1952. Musée de Jannina M173. **Autopsie à Jannina en 1998**. Couleur : ocre clair. **Fin du IVe s.**

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1952 (1955), p. 301, n° 5 (*SEG* 15, 1958, 398).

Fac-similé : autopsie 1998.



Θεός. Τύχαι ἀγαθâι. Ἐπερωτâι Λοχίσκος
τὰν Διώναν περὶ ἐργασίας εἰ κατὰ
θάλασσ[α]ν [πλ]αζόμενος εὐτυχοῖ
καὶ βέλτιον πράσσοι.

Notes critiques

Quelques lettres se sont perdues depuis la lecture d'Év. en 1952, mais l'autopsie à la loupe binoculaire permet d'améliorer le texte, en particulier en jouant avec la lumière rouge, grâce à laquelle on peut parfois distinguer les écritures qui se chevauchent.

ἐπερωτâι Év. : on ne lit plus que AI.

θάλασσ[α]ν [πλ]αζόμενος autopsie : ΘΑΛΑ . . . ΖΟΜΕΝΟΣ Év., qui écarte la restitution parce que trop longue. L'autopsie confirme que cette restitution est valable : certaines lettres sont visibles à la loupe binoculaire en lumière rouge ; d'autre part, la lacune a été causée par la pliure et la cassure du document, ce qui a pour effet de tasser la surface écrite, et de donner l'illusion que l'espace disponible est insuffisant. L'autopsie au microscope confirme donc une restitution écartée par Év.

Écriture

Écriture peu caractérisée. Le *thêta* de θάλασσαν est carré.

Commentaire

Évangélidis, tout en suggérant la restitution de la troisième ligne, refuse de l'adopter, parce que, selon lui, la lacune n'est que de deux ou trois lettres : cette restitution, qui évoque le début de l'*Odyssée*, est pourtant garantie par l'autopsie. Lochiskos doit être un Dorien, mais la langue de ce grand voyageur semble très influencée par celle d'Athènes : ἐπερωτâι (dor. ἐπερωτῆι), εὐτυχοῖ (dor. εὐτυχέοι : cf. corc. *F*οικέοιεν n° 1). Évangélidis datait ce document de la fin du IVe s., ce qui n'est pas invraisemblable si l'on admet cette influence précoce de la *koinè*.

Le nom Λοχίσκος est un hapax : il s'agit d'un diminutif du composé Λόχαγος, nom particulièrement bien attesté en Étolie[313]. Les noms de cette famille sont très peu représentés en Attique[314]. On les rencontre aussi à Cyrène et dans les îles doriennes de l'Égée, ainsi qu'en Eubée[315].

Traduction

Dieu. Bonne fortune. Lochiskos demande à Diona, au sujet de son travail, s'il peut avoir du bonheur et du succès en errant sur la mer.

GRAND COMMERCE (?), OU PLUTÔT MIGRATIONS (?)

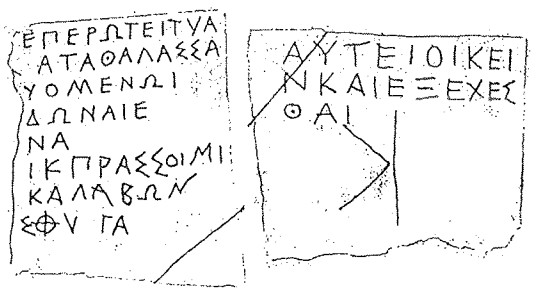
N° 92

Opisthographe de 4,5 × 5 cm. Ép. = 1,6 mm en haut de la f. B, et 0,8 mm en bas : la lamelle a une section pyramidante. Fouilles Évangélidis 1952. Musée de Jannina M9, en vitrine. **Autopsie à Jannina en 1998**. Couleur brune. Le texte de la f. B est entier, mais celui de la f. A est légèrement lacunaire à g., c'est à dire à l'endroit où se trouvait le pli. Il s'agissait donc d'une lamelle à volet rabattable, et le consultant n'avait écrit que sur la moitié dr. de la lamelle. La réponse est inscrite perpendiculairement, au verso de cette moitié dr. Le coin sup. g. de la f. B est en train de se détacher. **IVe s.**

313. *Lexicon* IIIA : 6 Λόχαγος en Étolie, 1 en Acarnanie, 1 à Sparte, 1 à Himère (Sicile).
314. *Lexicon* II : une seule référence (Λοχίτης).
315. *Lexicon* I *s. v.* Λόχαγος, Λοχῆς, Λοχίτης, Λόχος.

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1952 (1955), p. 300, n° 4, avec photographie lisible de la f. B (*SEG* 15, 1958, 394 ; Parke 1967, p. 270, n° 23, ne reprend que la f. B, et en fait la réponse à une question d'une autre lamelle !).

Fac-similé : autopsie 1998.



Face A

['Ο δεῖνα] ἐπερωτεῖ, τύ(χα) ἀ-
[γαθά,] κατὰ θάλασσα-
[ν πορε]υομένωι,
[ὦ Ζεῦ Δω]δωναῖε
[καὶ Διώ]να
[Ναία(?), α]ἰ {K} πράσσοιμι
[βέλτιόν] κα λαβὼν
[τὰ]ς θυγα(τέρας)(?).

Face B

Αὐτεῖ οἰκεῖ-
ν καὶ ἐξέχεσ-
θαι.

Sous ce texte, un grand K à l'envers (= « consultant n° 10 »).

Notes critiques

Parke a cru que l'inscr. f. B était la réponse inscrite au verso du n° 63, alors qu'il s'agit d'une autre lamelle !

Face A : le texte d'Év. est très fautif : il n'y a pas de lacunes à la fin des lignes 1 et 2, mais seulement au début de toutes les lignes ; TYA l. 1 est donc une abréviation ; Év. a sauté la l. 4 ; à la dernière l., ΣΘΥΓΑ est d'une lecture difficile, même à la loupe binoculaire, mais à peu près sûre. Il y a un vide entre ΣΘΥ et ΓΑ, mais qui s'explique par le fait que le graveur a évité une bosse qui devait déjà exister à son époque.

Écriture

Les deux faces ne sont pas de la même main (autopsie).

Face A : les *upsilon* de τύχα et θυγατέρας (?) sont archaïsants, comme le *thêta* de θυγατέρας (?).

Face B : *xi* sans haste et à branches égales.

Style du IV^e^ s.

Commentaire

Selon Évangélidis, la face B est la réponse à la face A : l'autopsie du document confirme cette idée. Les deux écritures sont très différentes : celle de la f. A est très négligée, celle de la f. B beaucoup plus régulière. Le consultant n'a aucun souci de justification, et passe à la ligne de manière anarchique : le *nu* de θάλασσαν devait se trouver à la l. suivante (coupe non syllabique) ; pour les autres lignes au contraire, le graveur a laissé des vides pour éviter de couper les mots. Les restitutions des l. 4 et 5 s'imposent, et suggèrent qu'il ne manque qu'environ 6 lettres au début de chaque ligne, mais le graveur n'a peut-être pas mieux justifié son paragraphe à gauche qu'à droite.

La lecture IK devant πράσσοιμι est sûre : comme aucun mot grec ne peut se terminer par IK, on peut supposer, par exemple, que le consultant a commencé à graver κα, puis l'a finalement inscrit avant λαβών.

À la dernière ligne, on ne voit pas d'autre lecture possible que τὰς θυγατέρας, même s'il semble étrange d'emmener ses filles dans une expédition maritime. C'est ce qui incite à restituer πορευομένωι[316] plutôt que ἐμπορευομένωι, bien que ce dernier verbe soit mieux attesté dans les lamelles. On comprendra donc que le consultant envisage d'émigrer outre-mer, mais qu'il hésite à exposer ses filles aux dangers d'une navigation. Il ne s'agit là, évidemment, que d'une hypothèse.

ἐξέχεσθαι, au moyen, n'est attesté que tardivement, dans le sens d'« être attaché à, dépendre de » :

316. Cf. n° 106.

— τινός Denys d'Halicarnasse, I, 79 (Ier s. av.) : τὰ δ' (παιδία) ὡς μητρὸς ἐξεχόμενα ; *POxy.* 1027, 6 (Ier s. apr.) ; D. Chr. 45, 5 ;

— σώματα ψυχῶν ἐξέχεται Damascius, *De Principiis* 99 (Ve-VIe s. apr.).

Le *Thesaurus*[317] donne d'excellents exemples de ce sens : « ἐξέχεσθαι est Perstare, Pristino instituto adhaerere. Eusebius Caesariensis, *Demonstratio Evangelica,* III, p. 70 : Τῶν παρὰ Μωσεῖ νενομοθετημένων ἐξέχεσθαι. Dio Chr., *Or.* 46, p. 514 : Μαίνεσθε καὶ παρανοεῖτε τοιούτων ἐξεχόμενοι σφόδρα οὕτως. » En revanche, l'emploi du moyen dans le sens actif d'« être éminent » est particulier à l'*Ancien Testament* : *Reg.* III, 7, 27 : συγκλειστὸν ἀνὰ μέσον τῶν ἐξεχομένων.

ἐξέχεσθαι dans la réponse de l'oracle signifie donc « rester attaché à un lieu », et précise le sens de αὐτεῖ οἰκεῖν. On est dans le cas d'une forme et d'un sens qui, jusqu'à présent, n'étaient attestés que tardivement, mais la lamelle prouve que cette forme et ce sens existaient à date beaucoup plus ancienne.

Traduction

Question

Untel demande, à la bonne fortune, ô Zeus de Dodone et Diona, s'il peut réussir en prenant la mer avec ses filles (?).

Réponse

Tu ferais mieux de rester où tu es et de t'y tenir.

GRAND COMMERCE

N° 93

Pomtow a réuni deux fragments présentés séparément par Carapanos. L = 10 cm. H = 1,5 cm. Ép. = 1,2 mm. Fouilles Carapanos 1876-1877. Musée national d'Athènes. **Autopsie en 1998. IVe-IIIe s.**

Publ. : Carapanos 1878, p. 78, n° 17, avec f.-s. pl. 37,2 et 3 (Pomtow 1883, n° 9 ; Hoffmann 1899, n° 1583).

317. *S. v.* ἐξέχεσθαι

Fac-similé : Car. 1878.

Θεός. Τύχαι ἀγαθᾶ[ι. Ἐπι]κο(ι)νῆτα[ι] Ἱππόστρατος τῶι Δὶ τῶι Νάωι καὶ
τᾶι Διώναι ἢ μὴ ν[α]<υ>κλαρη[ῦ]ν λῶιογ καὶ ἄμμεινομ πράσσοιμι.

Notes critiques

La déchirure du document passe sur le I final de ἐπικοινῆται, et entre le H et le N de ναυκλαρηῦν.

ναυκλαρηῦν ego : ναυκλαρῆν alii (cf. étude dialectologique, § 135)

Rapport d'autopsie 1998

L'autopsie confirme que les deux fragments vont bien ensemble, bien qu'il ne reste plus que la moitié g. du fragment de g. La lecture TYXAI est confirmée. Couleur : gris pour le fragment de g., et gris plus foncé, tirant sur le brun, pour le fragment de dr. Verso vierge.

Écriture

Style peu caractérisé des IVe-IIIe s.

Commentaire

Sur la forme ναυκλαρηῦν = ναυκλαρέων, cf. étude dialectologique, § 135. Il semble s'agir d'un phénomène phonétique sporadique et populaire dorien, et, ici, cette forme populaire doit être mise en relation avec la mauvaise orthographe du consultant :

— ἐπικονῆται pour ἐπικοινῆται ;

— ναλκλαρηῦν pour ναυκλαρηῦν ;

— ἄμμεινον pour ἄμεινον (cf. ἄμυννο n° 22).

Il y a aussi, sans doute, un lien entre les fautes du consultant et son goût marqué pour les graphies phonétiques en sandhi : λῶιογ καὶ ἄμμεινομ πράσσοιμι. Ce type de graphie est en effet très rare dans

les lamelles. De même, τῶι Δὶ τῶι Νάωι est une graphie phonétique. L'emploi de l'optatif sans κα avec la même valeur que l'optatif avec κα est ici certaine.

Traduction

Dieu. À la bonne fortune. Hippostratos demande à Zeus Naios et à Diona s'il ne lui serait pas profitable et avantageux d'armer un navire.

GRAND COMMERCE

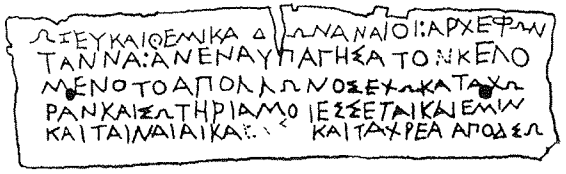
N° 94

L = 10,9 cm. H = 3,1 cm. Deux trous, à gauche et à droite, ont dû servir à clouer la lamelle. Fouilles Dakaris 1967. Musée de Jannina? *Non vidi.* **400-350.**

Publ. : Dakaris, *PAAH* 1967(1969), p. 50, n° 7, avec long commentaire, et avec photo. lisible pl. 34 γ (*Bull.* 1969, 348 ; P. Cabanes 1976, p. 550, n° 23).

Cf. P. Cabanes 1976, p. 333, n. 19.

Fac-similé : calque photo. Dak.



Ὦ Ζεῦ καὶ Θέμι καὶ Διώνα Ναῖοι : Ἀρχεφῶν
τὰν νᾶ : ἂν ἐναυπαγήσατο κελο-
μένῡ τῶ Ἀπόλλωνος ἔχω κατὰ χώ-
ραν καὶ σωτηρία μοι ἐσσῆται καὶ ἐμὶν
καὶ τᾶι ναῖ αἴ κα *(rasura)* καὶ τὰ χρέα ἀποδ(ώ)σω ;

Au verso, un grand A qui est soit l'initiale du consultant, soit un numéro d'ordre (= « consultant n° 1 »). On penchera plutôt pour la seconde solution, car, même quand le nom d'un consultant est abrégé, il n'est jamais réduit à son initiale.

Notes critiques

ἐναυπαγήσατο : le graveur avait écrit -τον, puis a effacé le *nu*.

Entre αἴ κα et καί, un vide de trois ou quatre lettres, difficile à interpréter : il semble, d'après la photo., que des lettres aient été effacées. On croit discerner des traces des lettres ΕΙΣ.

ἀποδώσω : ΑΠΟΔΣΩ.

Écriture

Oméga aussi grand que les autres lettres, ou très petit et posé sur la ligne du bas, et non « corde à linge ». *Omicron* généralement aussi grand que les autres lettres. Ces caractéristiques, jointes à l'usage des ponctuations, concordent avec une datation haute dans le IV^e^ s. Ce sont sans doute les formes particulières de *phi* et du *delta* de ἀποδώσω, qui annoncent en effet des formes répandues plus tardivement, qui ont suggéré à Dakaris une datation *ca* 300-250.

Commentaire

Dakaris date le document de la première moitié du III^e^ s., ce qui étonne en raison de la graphie κελομένῡ τῶ : il est possible que le texte soit plus ancien. D'autre part, des similitudes littérales avec le n° 21, que Dakaris date du IV^e^ s., suggèrent aussi une datation plus haute. On peut même se demander si, en réalité, les deux inscriptions ne concernent pas exactement la même affaire, auquel cas on pourrait restituer [Ἀρχεφῶν] dans le n° 21.

En vérité, il est presque certain que les deux lamelles (n° 21 et n° 94) concernent la même affaire :

1°) Le seul cas où soient invoquées d'autres divinités que Zeus et Diona est celui des n° 21 et 94.

2°) Les n° 21 et 94 sont les seuls où on lise le nom d'Apollon.

3°) On lit certes le nom de Thémis dans deux autres lamelles (n° 8B et 137), mais dans des contextes qui n'ont aucun rapport avec celui des n° 21 et 94[318].

318. Dans le n° 8B, il est question du trésor de la Thémis des Mondaiates. Dans le n° 137, d'une interprétation difficile, il semble être question des biens immobiliers de la déesse.

4°) Le mot σωτηρία n'apparaît que dans les n° 21 et 94.

5°) Les deux lamelles ont la même hauteur, d'environ 3 cm, et il est probable qu'elles avaient aussi à peu près la même longueur : si l'on suppute, d'après les restitutions possibles, la longueur primitive du n° 21, lacunaire à gauche et à droite, on trouve environ 10 cm, soit une dimension proche des 10,9 cm du n° 94. Or il est probable que deux lamelles ayant exactement la même hauteur, et à peu près la même longueur proviennent d'un même lot de matériau.

6°) Les deux lamelles ont été trouvées lors de la même campagne de fouilles : il est donc probable, compte tenu des arguments précédents, qu'elles ont eu, du début à la fin de leur histoire archéologique, c'est-à-dire du laminage du lot de plomb utilisé jusqu'à leur découverte par Dakaris, exactement le même destin.

On dispose donc là d'un faisceau d'indices presque équivalent à une preuve : il est extrêmement improbable que les datations de Dakaris (IV^e^ s. pour le n° 21 et 300-250 pour le n° 94) soient toutes deux exactes. Dakaris datait le n° 21 du IV^e^ s., ce qui est invérifiable, mais non invraisemblable. En revanche, pour le n° 94, la graphie κελομένω̄ τῶ est inconciliable avec une datation au III^e^ s. Il faut remonter dans la première moitié du IV^e^ s. pour justifier une telle graphie, parallèlement à l'usage d'*oméga* et *êta*. De même, l'usage des ponctuations est un remarquable archaïsme. Certains traits de l'écriture ont pu suggérer à Dakaris une datation plus basse, mais on a eu généralement tendance à sous-estimer l'ancienneté de certaines formes évoluées de lettres.

L'accusatif νᾶ (la lecture est garantie par la ponctuation) ne semble pas attesté par ailleurs sous cette forme contracte, mais sa formation est parfaitement claire et conforme à la phonétique du dorien : νᾶ < νᾶα (Bacchylide, *Dyth.* 3, 89)[319] < *νᾶϝα[320]. Le datif νᾱ́ι est en revanche bien connu. Le verbe κέλομαι est homérique et poétique, mais les cas où l'on peut rapprocher le dorien vernaculaire de la langue homérique ne sont pas rares. L'expression κατὰ χῶραν ἔχειν signifie ici « laisser qqch. en place »[321]. La forme χρέα pose un problème intéressant : l'att. χρέᾱ repose sur la contraction de *χρέεα, mais le dorien ignore normalement cette contraction. Hésiode[322] fournit la forme χρέᾰ, qui

319. *Ed.* J. Irigoin, CUF 1993.
320. Cf. aussi νᾶν É. Byz. *s. v.* Κατάνη ; Hérodien I, 328.
321. Ar. *Ran.* 794.
322. *O.* 649.

s'explique par une hyphérèse, et qui doit être celle de notre texte. Le datif dorien ἐμίν = att. ἐμοί, quoique rare, est bien attesté[323]. S'il faut lire ἀποδ(ώ)σω, et non point ἀποδ{σ}ῶ, l'usage du futur dans une hypothétique est remarquable, mais non sans parallèles[324].

Le texte est donc d'une belle pureté dialectale. Il s'agit d'un armateur, par exemple corcyréen, qui est en difficulté. Archéphon fait expressément allusion à un oracle d'Apollon (κελομένω̄ τῶ Ἀπόλλωνος) : on ne voit pas comment un tel oracle aurait pu être rendu à Dodone. Il s'agit presque obligatoirement de l'oracle de Delphes. Il semble qu'Archéphon, déçu par un oracle d'Apollon à Delphes, cherche une issue à Dodone. On peut imaginer que le n° 21 est une première question d'Archéphon, à laquelle l'oracle de Zeus aura refusé de répondre parce qu'elle associe indûment Zeus et Apollon. Archéphon aurait alors, sans doute le même jour, rédigé une autre question, où les responsabilités de Zeus et d'Apollon sont clairement séparées.

Traduction

Ô Zeus et Thémis et Diona Naioi, Archéphon garde à quai le navire qu'il a fait bâtir sur les instances d'Apollon : serai-je sauvé, moi-même comme mon navire, si (rasura)*, et si j'acquitte mes dettes ?*

Grand commerce

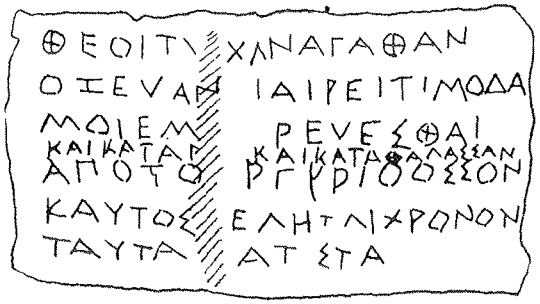
N° 95

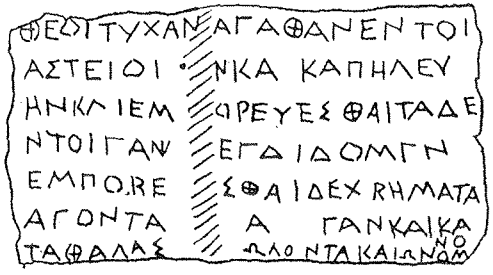
Opisthographe. L = 5,2 cm. H = 2,8 cm. La face A porte une question, et la face B la réponse de l'oracle, inscrite par le consultant. La ligne A4, en caractères plus petits, a été gravée après coup dans l'interligne entre A3 et A5. Musée de Jannina. *Non vidi.* ***ca* 400-390.**

Publ. : Dakaris, *PAAH* 1968, p. 42-59 et pl. 39 avec photographies agrandies et lisibles (F. Salviat, *Actes Ill. Ép.*, II, 1993, p. 61-64, avec reproduction des photographies ; *SEG* 43, 1993 [1996], 341).

323. Théocr. II, 156 ; Ar. *Ach.* 733 ; Ap. Dysc. *De Pron.* p. 81, 20 Schneider : Δωριεῖς ἐμὶν καὶ ἔτι ἐμίνγα. Σώφρων (fr. 86 Kaibel).
324. Cf. O. Masson, *ICS* n° 217, 30-32.

Fac-similé : calque de photo. Dak. 1968.





Face A

Θεοί. Τύχαν ἀγαθάν.
Ὁ Ζεῦ, ἀναίρει Τιμοδά-
μοι · ἐμπ[ο]ρεύεσθαι
καὶ κατὰ γ[ᾶ]ν καὶ κατὰ θάλασσαν
ἀπὸ τῶ [ἀ]ργυρίω, ὅσσον
κ' αὐτὸς [h]έληται χρόνον,
ταῦτα κράτιστα ;

Face B

Θεοί. Τύχαν ἀγαθάν. Ἐν τῶι
ἄστει οἰ[κ]ῆν καὶ καπηλεύ-
ην καὶ ἐμ[π]ορεύεσθαι, τὰ δ' ἐ-
ν τῶι γαύ[λωι] ἐγδιδόμεν ·
ἐμπορε[ύ]εσθαι δὲ χρήματα
ἄγοντα [καὶ] κατὰ γᾶν καὶ κα-
τὰ θάλασ[σα]ν, πώλοντα καὶ ὠνόμ[ε]νο(ν).

Notes critiques

La lamelle était pliée vers le milieu, ce qui a fait disparaître des lettres.

ἀναίρει Dak. Salv. : il y a place pour deux lettres entre AN et AIPEI.

ἀπό Dak. photographie : τἀπό Salviat, par erreur.

La ligne A4 a été rajoutée après coup dans l'interligne A3-A5 ; de même, les lignes B5-B7 ont été rajoutées après coup. Ces additions constituent une amorce de dialogue entre le consultant et l'oracle.

γαύ[λωι] Salviat : ΓΑΥ.. ou ΓΑΨ.. Dak.

Écriture

Les deux faces sont manifestement de la même main : le consultant a donc gravé la réponse de l'oracle sous sa dictée.

e long ouvert est transcrit sans aucune hésitation par *êta* (hέληται, χρήματα). *o* long ouvert est transcrit par *oméga* dans πώλοντα καὶ ὠνόμενον, mais par *omicron* dans ὁ Ζεῦ : il s'agit d'une graphie retardataire, qui garantit qu'il faut lire Τιμοδάμοι, ἐν τῶι ἄστει, ἐν τῶι γαύλωι, et non point -ὄι, car le datif dit de type nord-occidental **n**'est pas attesté dans notre corpus.

o long fermé est noté *omicron* : τῶ ἀργυρίω, ce qui garantit que le dialecte ne relève pas du dorien sévère. En revanche, *e* long fermé est noté EI dans ἀναίρει < -εε, mais, curieusement, H dans οἰκῆν et καπηλεύην.

Le seul moyen de rendre compte de toutes ces particularités graphiques est de considérer que Timodamos parle un dialecte corinthien, et que le document date du tout début du quatrième siècle : les graphies attiques *êta* pour *e* long ouvert et *oméga* pour *o* long ouvert commencent à se répandre. *Êta* se répand plus facilement parce que, dans de nombreux dialectes, en particulier en corinthien, le signe H était déjà connu comme signe de l'aspiration : la restitution [h]έληται n'est donc pas invraisemblable. Le signe nouveau Ω s'impose plus difficilement, et les graphies traditionnelles prévalent encore pour les mots fréquents (ὁ) et les finales grammaticales (dat. -ωι). Les graphies OY et EI pour *o* et *e* longs fermés ne sont pas encore usuelles en attique : elles le sont en revanche depuis longtemps en corinthien, ce qui explique ἀναίρει, et aussi, paradoxalement, οἰκῆν et καπηλεύην : le graveur aurait dû écrire, selon l'usage corinthien, -ειν, ou, selon l'usage attique, -ῆν, mais, par

extension abusive de la nouvelle graphie H, il a écrit -ην (χρέματα s'écrivant maintenant χρήματα, le graveur a, par analogie, transposé καπηλεύ͞ε͞ν en καπηλεύην).

Le style de l'écriture, encore archaïque, concorde bien avec une datation *ca* 400-390 : *thêta* croisé, et non pointé ; *omicron* aussi grand que les autres lettres ; *upsilon* = Y ou V, ou même encore plus archaïque dans ἀργυρί͞ο͞. *Rho* = P, arrondi ou anguleux, ou R.

Commentaire

La question du consultant est accompagnée au verso de la réponse de l'oracle, gravée par le consultant, puisque les deux faces sont manifestement de la même main ; après la première réponse de l'oracle, le consultant a précisé sa question, et l'oracle a précisé sa réponse. F. Salviat a donné une interprétation satisfaisante de cette lamelle : la restitution γαύ[λο͞ι] s'intègre parfaitement dans le contexte, et surtout, elle s'appuie sur le parallèle solide d'un passage d'Aristophane où ce mot rare apparaît précisément dans un contexte oraculaire[325].

Ce n° 95 doit être rapproché du n° 89Aa : les expressions ἄγων τῆι κα δοκῆι (n° 89) et χρήματα ἄγοντα, glosé par πώλοντα καὶ ὠνόμενον (n° 95), s'éclairent mutuellement, et garantissent un sens technique mal répertorié de ἄγειν « faire de l'import-export ». χρήματα a le sens de « marchandises »[326]. ἀργύριον semble bien avoir, comme le suppose F. Salviat, le sens précis de « capital » : détenir des parts dans une cargaison suppose de risquer son capital, tandis que, quand on pratique l'import-export, on paie au fur et à mesure ce qu'on achète avec le produit de ce qu'on vend (πώλοντα καὶ ὠνόμενον).

La lecture ἀναίρει, même si AN et AIPEI sont séparés par un vide et des traits (peut-être accidentels, et qui ne peuvent s'expliquer d'après la seule photographie), est garantie par ἀνελεῖν n° 11.

Timodamos doit être un marchand d'une cité corinthienne, par exemple Corcyre, Ambracie ou Apollonie, comme le montrent les graphies des textes. Les formes ὅσσον (att. ὅσον)[327] et ἐγδιδόμεν (att. διδόναι) sont celles qu'on attend en dorien.

325. Aristophane, *Oiseaux,* 598, 602.
326. Thc. III, 74 ; VII, 25 ; Xén. *Hell.* I, 6, 37.
327. Lejeune, *Phon.*, p. 104.

Sur les formes πώλοντα et ὠνόμενον, qui ne s'expliquent pas par des contractions, mais par des hyphérèses, cf. étude dialectologique, § 135.

Traduction

Question

Dieux. Bonne fortune. Ô Zeus, réponds à Timodamos : engager son capital dans le grand commerce, sur terre et sur mer, pendant autant de temps que Timodamos en décidera lui-même, est-ce là le meilleur ?

Réponse

Dieux. Bonne fortune. Habiter en ville, y faire du petit commerce et du grand commerce, mais céder tes parts du cargo. Faire du grand commerce en important et exportant des marchandises sur terre et sur mer, en vendant et en achetant.

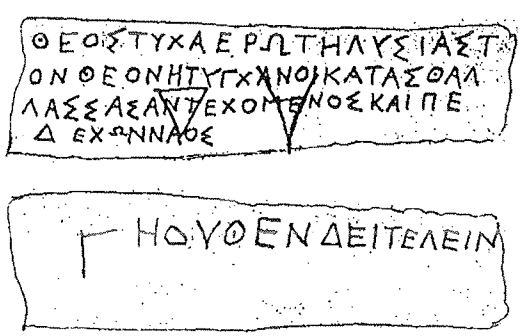
GRAND COMMERCE

N° 96

Opisthographe. **Autopsie à Jannina en 1998.** L = 6,4 cm. H = 1,4 à 1,7 cm. Ép. = 1 mm. Couleur noire. Lamelle bien conservée, qui avait été pliée en deux pour cacher la f. A. Fouilles Évangélidis 1958. Musée de Jannina M18. ***ca* 375-III^e^ s.**

Publ. : Évangélidis, *Ergon* 1958 (1959), 94 et *PAAH* 1958, p. 104, n° 2 (G. Daux, *BCH* 1959, 672 ; *SEG* 23, 1968, 475).

Fac-similé : autopsie 1998.



Face A

Θεός. Τύχα. Ἑρωτῆ Λυσίας τ-
ὸν θεὸν ἦ τυγχάνοι κα τᾶς θαλ-
{λ}άσσας ἀντεχόμενος καὶ πε-
δέχων ναός.

Au verso, Γ = « consultant n° 3 ».

Face B

Ἦ οὐθὲν δεῖ τελεῖν ;

Au verso, ΑΔ = « consultant n° 28 ».

Notes critiques

θαλλάσσας *(sic)* : faute s'expliquant par le changement de ligne au moment de la gravure de trois lettres angulaires (ΑΛΑ est devenu ΑΛΛΑ).

ἦ οὐθέν : γηοὐθέν *(sic)* Év., qui a pris un grand Γ, lequel est deux fois plus haut que les autres lettres, et n'est pas aligné sur elles, pour la première lettre de l'inscription. Ce Γ est évidemment un numéro d'ordre se rapportant à la f. A.

Rapport d'autopsie 1998

La f. A a été lue convenablement par Év., si ce n'est qu'il faut couper *κατάς *(sic)* en κα τᾶς. En revanche, sur la f. B, Év. a été abusé par un grand Γ qui se rapporte à la f. A, de même que sur la f. A, un grand ΑΔ, qui se superpose à l'inscription, se rapporte à la f. B. L'examen du profil du pli, qui cachait la f. A, mais qui n'a jamais caché la f. B, permet de reconstituer ainsi l'histoire de cette lamelle :

1°) Inscription de Lysias sur la f. A.

2°) La lamelle est pliée pour cacher la f. A.

3°) Inscription sur la moitié g. de la f. B d'un n° d'ordre Γ.

4°) La lamelle est dépliée pour être réutilisée.

5°) Inscription de ἦ οὐθέν sur la f. B, en commençant juste à dr. du Γ.

6°) Inscription, sur la f. A, et par-dessus l'inscription de Lysias, d'un grand ΑΔ, en plein milieu de la lamelle : on en déduit que le texte de la f. B est postérieur à celui de la f. A. Comme le pli traverse l'A de ΑΔ, il est probable que, lors de son remploi, la lamelle n'a pas été de nouveau pliée, ce que suggérait déjà l'examen du profil du pli.

Écriture

Face A : *oméga* aussi grand que les autres lettres, ou « corde à linge ». *Pi* symétrique.

Face B (postérieure à f. A) : *upsilon* = V (forme archaïsante), mais incurvé.

Commentaire

Face A

L'expression ἀντέχομαι τῆς θαλάσσης « s'adonner à la mer », est connue par Thc. I, 13, 1 : ναυτικά τε ἐξηρτύετο ἡ Ἑλλὰς καὶ τῆς θαλάσσης μᾶλλον ἀντείχοντο[328].

πεδέχω = att. μετέχω « avoir part à » est recensé dans la littérature comme une forme éolienne, mais il est fréquent qu'on retrouve ces formes dans les inscriptions doriennes. En réalité, πεδά pour μετά est connu en lesbien, béotien, arcadien (sous la forme πέ), argien, crétois, théréen[329]. En revanche, cette forme n'apparaît dans aucun des dialectes dits du Nord-Ouest[330]. Il est donc difficile de s'appuyer sur elle pour préciser l'origine du consultant, dont on peut seulement affirmer qu'il est dorien.

Face B

La forme οὐθείς pour οὐδείς, en attique, apparaît pour la première fois dans un décret de 378/7[331] ; elle devient la norme à la fin du IVe s., puis, à l'époque romaine, la *koinè* ne connaît plus que οὐδείς.

Le sens précis de la question n'était clair que pour le consultant lui-même.

328. « … et la Grèce mettait au point ses forces navales, en s'attachant davantage à la mer » trad. J. de Romilly, CUF, 1953.
329. Buck., *Gr. Dial.*, 107.
330. L'index de J. Mendez Dosuna, *Los dialectos dorios del Noroeste*, ne mentionne pas cette forme.
331. Threatte, *GAI*, I, p. 472.

Traduction

Face A

Dieu. Bonne fortune. Lysias demande au dieu s'il peut réussir en s'adonnant à la mer et en prenant des parts dans un navire.

Face B

Faut-il payer quelque chose[332] *?*

GRAND COMMERCE ?

N° 97

Lamelle lacunaire à gauche (peut-être aussi à droite, bien que les éditeurs n'en disent rien). L = 8,3 cm. H = 0,9 cm. H. l. = 1,5 mm. Fouilles Évangélidis 1929-1935. Musée de Jannina M234. *Non vidi.* **IV^e^ s.**

Publ. : Dakaris-Christidis-Vokotopoulou 1993, p. 55-56, avec photographie grandeur nature (*SEG* 43, 1993 [1996], 333 ; P. Cabanes 1997, p. 92, n° 341).

Fac-similé : calque de photo. Dak. 1993 (n'est décalqué que ce qui est visible sur la photo.)

[Ὁ δεῖνα ἐς] Ἀπολλωνίαν πλεύσας ἦ{ι} ἀλάστων τῆ-
[δε *(e. g.)* τόπων *(e. g.)*] ἐόντων πυνθάνοιτο ;

332. On sait que le grec ne connaît pas la règle du latin et du français voulant que deux négations se détruisent. Il en résulte que, dans une interrogation comportant une négation, le terme négatif en soi peut perdre, du point de vue de la logique formelle, sa valeur négative. En français classique, on pourrait traduire « Faut-il rien payer ? », qui est logique. On trouve par ailleurs, chez Racine et Corneille par exemple, des formules qui présentent le même illogisme que le grec, telles que « Sais-tu pas . . . ? » = français moderne « Ne sais-tu pas . . . ? ».

Notes critiques

[Ἐς] Ἀπολλωνίαν πλεύσας ἦι ἀλάστων τῆ-
[ιδ]ε ὄντων πυνθάνοιτο. Dak.

ἦ{ι} : « ἦι = ἦ = "whether" is what we really need in this text » Pleket, *SEG.* ἦι Dak.

Écriture

Belle écriture, soignée, du IV^e^ s. *Pi* symétrique. *Omicron* et *oméga* à peu près aussi grands que les autres lettres. *Upsilon* symétrique. Les premiers éditeurs avancent une datation assez précise *ca* 400-375, en s'appuyant sur des parallèles dans les graffiti de l'Agora d'Athènes[333], mais le style de la lamelle est trop peu caractérisé pour permettre une telle précision.

Commentaire

Ce texte est un des plus difficiles du corpus. Les premiers éditeurs supposaient une corrélation τῆιδε ἦι « par là où », mais ne parvenaient pas à donner un sens à la question. Pleket *(SEG)* a fort judicieusement fait remarquer que « ἦι = ἦ = "whether" is what we really need in this text ». Les derniers éditeurs[334] proposent l'interprétation suivante :

> Il semble que la partie manquante soit plus longue que dans la restitution proposée, si l'on veut donner un sens complet à cette lamelle ; à n'en pas douter, le pèlerin a navigué vers Apollonie et il cherche à s'informer (auprès du dieu) au sujet d'événements cruels, intolérables qui ont dû l'atteindre ou le menacer.

Cette interprétation se heurte à deux objections : l'adjectif ἄλαστος « cruel, intolérable » n'est attesté qu'en poésie[335] ; la question, par laquelle un consultant chercherait auprès de l'oracle des renseignements sur une mésaventure qui lui serait arrivée, n'aurait aucun parallèle dans le corpus.

On proposera, sous toutes réserves, une interprétation très différente, qui suppose de lire non pas ἀλάστων « cruels, intolérables », mais ἀλά-στων « sans pirates », qui serait un hapax : on sait en effet que l'Adriatique (ἐς Ἀπολλωνίαν πλεύσας) était infestée de pirates illyriens. La

333. *Agora* XXI, pl. 6, C31 ; pl. 16, F131 ; pl. 17, F139.
334. Dans P. Cabanes 1997.
335. Homère, Hésiode, Eschyle, Sophocle. On trouve aussi, une fois, cet adjectif chez Plutarque, dans le sens d'« interminable » (*M.* 347b).

forme dorienne du nom des pirates est garantie par un décret honorifique de Théra[336]. L'adjectif verbal de λῄζομαι est connu par *Il.* IX, 406 : λῃστός, -ή, -όν. Une forme privative dorienne ἄλᾱιστος, ος, ον serait donc régulière. Le participe aoriste πλεύσας aurait une valeur inchoative[337] : on comprendra donc « ayant entrepris de faire voile pour Apollonie », ce qui permettra d'intégrer la question dans la série de celles qui concernent les risques d'un projet de navigation.

L'emploi du verbe πυνθάνομαι n'a aucun parallèle dans le corpus, mais on en trouve un, et précisément dans un contexte oraculaire, chez Xénophon[338] : ὁ δ' ἀκούσας ἠτιᾶτο αὐτὸν ὅτι οὐ τοῦτο πρῶτον ἠρώτα, πότερον λῷον εἴη αὐτῷ πορεύεσθαι ἢ μένειν, ἀλλ' αὐτὸς κρίνας ἰτέον εἶναι τοῦτ' ἐπυνθάνετο, ὅπως ἂν κάλλιστα πορευθείη. Si l'on admet notre interprétation, on voit que la question de Xénophon à l'oracle de Delphes, question dont Socrate lui reproche la formulation, est exactement du même type que celle du consultant de la lamelle, et que, dans les deux cas, on emploie le verbe πυνθάνομαι pour exprimer une demande à un oracle. πυνθάνοιτο est construit avec un complément nominal au génitif[339] : ἀλᾰ́στων ἐόντων (τόπων *e. g.*)[340].

En résumé, nous considérons que le texte est, non pas attique, ce que supposait la lecture de Dak., mais dorien, et que la faute HI pour H s'explique aisément comme une graphie inverse : *iota* adscrit n'est pas noté dans ΑΛΑΣΤΩΝ, et, inversement, est noté à tort dans HI[341]. Enfin, on proposera, à titre d'exemple, de restituer τῆ[δε] « par là », adverbe locatif dorien en *e* long[342].

Répétons qu'il ne s'agit là que d'une interprétation possible, dont nous n'ignorons pas les difficultés : quoi qu'il en soit, l'hypothèse d'une *junctura* entre πλεύσας et ἀλᾰ́στων, c'est-à-dire entre une « navigation » et d'éventuels « pirates », doit être envisagée.

336. *IG* XII 3 *Suppl.* 1291, 13-14 καὶ ποτιβ[ολ]ὰς ποιε[υμέ]νων [τ]ῶν λαιστᾶν.
337. « Le participe aoriste doit en premier lieu à son thème la valeur inchoative qui a déjà été signalée » (Humbert, *Syntaxe*, p. 172).
338. *Anabase* III, 1, 7 (= V, 9) : Xénophon rapporte à Socrate un oracle d'Apollon, avant de partir pour l'Asie.
339. Cf. Xén. *Anab.* V, 5, 25, etc. : πυνθάνομαί τινος « s'informer au sujet de qqn ou de qqch. »
340. Sur l'emploi de l'optatif sans κα avec la même valeur que l'optatif avec κα, cf. § 82.
341. Cf. étude dialectologique, non-notation de l'*iota* adscrit, § 134.
342. Cf. n° 89Aa et M. Lejeune, *Les adverbes grecs en* -θεν, Bordeaux 1939, p. 283-284.

Traduction

Ayant entrepris de faire voile pour Apollonie, le consultant peut-il être renseigné sur les endroits où il n'y a pas de pirates par là ? (?)

GRAND COMMERCE

N° 98

L = 6,5 cm. H = 1,2 cm. H. l. = 2 mm. Surface très endommagée. Une seule inscription, à peine visible selon les éditeurs. Fouilles Évangélidis 1929-1935. Musée de Jannina M4. *Non vidi.* ***ca* 475.**

Publ. : Dakaris-Christidis-Vokotopoulou, *Actes Ill. Ép.*, II, 1993, p. 58, avec fac-similé agrandi (*SEG* 43, 1993 [1996], 335).

Fac-similé : Dak. 1993.

Ἐμπορίας ἐς Ἐπίδαμνον.

Alphabet

Alphabet corinthien. *Iota* à 3 branches. *Mu* et *san* identiques, de forme M. *Nu* tendant vers la forme classique. *Rho* anguleux et sans haste, de forme ⊳.

La base de pierre corcyréenne Jeffery, *LSAG* pl. 46 n° 15 présente une écriture très proche de celle de cette lamelle, en particulier dans la forme de l'*iota* et du *rho*. Cependant, dans la lamelle, l'opposition *mu*/*san* est neutralisée[343], et le *rho* de la lamelle semble être une évolution de celui de la base, lequel présente encore une petite haste[344]. En outre, dans la lamelle, *nu* tend vers sa forme classique. Comme Miss Jeffery date la base de *ca* 500-475, on proposera de dater la lamelle de *ca* 475.

343. Normalement, *mu* est dissymétrique, et *san* symétrique : dans notre lamelle, les deux lettres semblent symétriques.
344. Cf. Jeffery, *LSAG*, pl. 21, n° 29, *ca* 480.

Cette conclusion est confirmée par l'étude des planches de Miss Jeffery relatives à Corinthe et à l'évolution de son alphabet, mais c'est bien à Corcyre qu'on trouve le meilleur parallèle.

Commentaire

Les éditeurs affirment qu'« il manque le bout de gauche », mais leur fac-similé n'implique pas que le texte soit lacunaire : il se pourrait fort bien qu'il soit complet, et qu'il faille lire un génitif de rubrique.

Traduction

(Le consultant interroge sur) ses activités commerciales en direction d'Épidamne.

GRAND COMMERCE

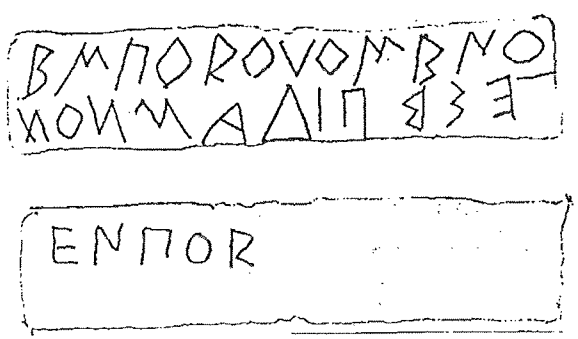
N° 99

Palimpseste opisthographe. L = 7,2 cm. H = 1,7 cm[345]. Ép. = 1,2 mm. *Boustrophèdon* sur la face A. Fouilles Évangélidis 1952. Musée de Jannina M55. **Autopsie à Jannina en 1998**. Traces d'un pli au milieu de la lamelle. Couleur : brun-gris. ***ca* 450.**

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1952, p. 301, n° 7, avec f.-s. des deux faces, tous deux très fautifs (*SEG* 15, 1958, 387).

Cf. Jeffery, *LSAG,* 1990, p. 230, n° 16 (*ca* 450-425 ?).

Fac-similé : autopsie 1998.



345. C'est par erreur qu'Év. donne 2,2 cm de haut.

Face A *(boustrophèdon)*

Ἐμπορουόμενοι (*ou* -μένῡι)
ἐς Ἐπίδαμνον ;

Face B (à l'envers)

ἐνπορ(ία)

Notes critiques

Le texte et les f.-s. d'Év. sont tellement fautifs qu'il est inutile d'en faire état. Signalons simplement :

Face B ΕΝΠΟΡ autopsie : ΕΝΠΟΡΑ Év. (l'*alpha* donné par Év., qui signale une autre inscription, indéchiffrable, n'est pas de la même main que les autres lettres).

Alphabet

Alphabet corinthien sur la f. A, et alphabet local de Dodone sur f. B

Face A : consultant peut-être corcyréen (cf. n° 98). Boustrophèdon. Opposition entre *epsilon* corinthien Β = *e* bref, et Ε = *e* long fermé dans ἐς = εἰς < *ἐνς. *Iota* droit. *Mu* dissymétrique. *Rho* de forme Ρ. *Sigma* à 4 branches. *Upsilon* de forme V.

La colonne funéraire (?) corcyréenne Jeffery, *LSAG* pl. 46 n° 16, datée de *ca* 475, présente une inscription sinistroverse dont l'écriture est très proche de celle de cette lamelle : *iota* droit et *sigma* à 4 branches. D'autre part, ce n° 99 est nécessairement plus récent que le n° 98 : R au lieu de Ρ ; *iota* droit et non *iota* à trois branches ; *sigma* à quatre branches et non *san*. Comme le n° 98 comporte une seule ligne dextoverse, on ne peut pas tirer parti du sens de l'écriture. Miss Jeffery propose de dater le n° 99 *ca* 450-425 : il semble difficile de justifier une gravure boustrophèdon aux alentours de 425, et souhaitable de rapprocher dans le temps les n° 98 et 99. On adoptera donc plutôt, pour ce n° 99, une datation *ca* 450.

Remarquable est l'opposition entre ΒΜ = ἐς ou ἔς n° 98, et ΕΣ = ἔς n° 99. Ce point important confirme la chronologie relative des deux textes.

La face B porte une inscription évidemment en rapport avec celle de la f. A : ΕΝΠΟΡ. Cette inscription ne peut qu'avoir été gravée par le personnel du sanctuaire, et son alphabet n'a aucun point commun avec

celui de la f. A. La lamelle n° 99 prouve donc que l'alphabet local en usage à Dodone n'était pas l'alphabet corinthien, contrairement à ce que croyait Miss Jeffery. À l'autopsie, il est difficile de déterminer si le *rho* a la forme R ou P.

Commentaire

L'inscription de la face B, qui se mêle aux vestiges indéchiffrables d'une autre inscription, serait, selon Évangélidis, un fragment de la réponse : il s'agit plutôt de l'intitulé de la question, gravé par le personnel du sanctuaire. Dans un cas comme dans l'autre, il ne s'agit pas d'un fragment, mais d'une abréviation, inscrite après que la lamelle eut été pliée en deux pour cacher la question.

On peut interpréter la question de deux manières également possibles : ἦ ἐμπορουόμενοι βέλτιον πραξοῦντι οἱ δεῖνες, ou bien ἦ λῶιον τῶι δεῖνα ἐμπορουομένωι.

La forme ΕΜΠΟΡΟΥΟΜΕΝΟΙ pour ΕΜΠΟΡΕΥΟΜΕΝΟΙ surprend dans un texte en alphabet corinthien : l'évolution phonétique ευ > ου est bien connue en crétois[346] : στρατουόμενοι, ἐλούθερον, βωλουομέναις, Κλουμενίδας < Κλευ- < Κλεο-, Σπουσίλας, etc. Cette évolution ne concerne qu'une partie du crétois, et n'est pas systématique. Elle s'observe dès les documents les plus anciens, et jusqu'aux documents les plus récents d'époque dialectale. La lamelle prouve que, sporadiquement, cette évolution peut se retrouver ailleurs qu'en Crète.

GRAND COMMERCE

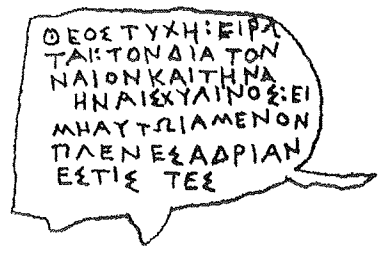
N° 100

Lamelle dont le bord droit est en demi-cercle, soigneusement gravée et ponctuée. L = 6,9 cm. H = 4,9 cm. Fouilles Évangélidis 1935. Musée de Jannina ? *Non vidi. ca* **400-375.**

Publ. : Évangélidis 1935, p. 252, n° 9, avec photographie lisible de la f. A (Parke 1967, p. 271, n° 24).

346. Bechtel, *Gr. Dial.*, II, p.661-663 ; Buck, *Gr. Dial.*, p. 33 ; M. Bile, *Le dialecte crétois ancien*, 1988, p. 111-112.

Fac-similé : calque de photo. Év. 1935.



Face A

θεός τύχη : εἰρω-
τᾶι : τὸν Δία τὸν
Ναῖον καὶ τὴν Διώ-
νην Αἰσχυλῖνος : εἰ
μὴ αὐτῶι ἄμενον
πλὲν ἐς Ἀδρίαν
ἐς Τισατῆς

Face B

ΜΗΠΕ

Notes critiques

Τισατῆς : la lecture est certaine sur la photographie.

ΜΗΠΕ : μὴ π(λ)ὲ(ν) Év., mais, outre que cette abréviation serait curieuse, on retrouve ΠΕ dans deux autres lamelles (n^os^ 49 et 73).

Écriture

Style régulier du IV^e^ s.

Commentaire

Le texte est ionien, comme le prouve la forme εἰρωτᾶι = att. ἐρωτᾶι[347]. *e* long fermé est noté de manière hésitante : EI dans εἰρωτᾶι, mais E dans πλὲν et Τισατῆς. ἄμενον pour ἄμεινον, avec vraie diphtongue, s'explique donc par une graphie inverse, datant de l'époque où E et EI

347. Selon Chantraine, *DELG s. v.* ἐρέω, le radical est évidemment issu de *ἐρϝ-, mais la dérivation *ἐρϝωτ- est inexpliquée.

pouvaient s'employer indifféremment pour noter *e* long fermé. Selon Threatte[348], entre 403/2 et *ca* 375, les graphies E ou EI pour *e* long fermé sont à égalité dans les inscriptions attiques. Cette période convient parfaitement pour la datation de notre inscription, d'autant qu'il est possible que la question d'Aischylinos ait un rapport avec la politique coloniale de Denys l'Ancien, tyran de Syracuse de 405 à 367, en Adriatique.

L'*emporion* d'Adria, en Vénétie, est maintenant suffisamment connu[349], ce qui rend caduques les hésitations d'Évangélidis sur le sens de ἐς Ἀδρίαν. Or, au début du IVe s., Denys de Syracuse a refondé le vieil *emporion* : on peut donc imaginer qu'Αἰσχυλῖνος est un marchand de dialecte ionien qui, à l'occasion de la réactivation de l'*emporion*, se demande s'il a intérêt à faire voile, avec sa cargaison, vers Adria.

En ce qui concerne les mystérieux Τισατῆς, Évangélidis invoque Étienne de Byzance : Τισία, ὡς Ἀσία, πόλις Ἰταλίας. Τὸ ἐθνικὸν Τισιάτης ὡς Ἀσιάτης. Évangélidis en déduit un ethnique Τισατεύς, doublet de Τισιάτης (?). Cependant, le terme Ἰταλία, en grec ancien, ne s'applique généralement qu'au sud de l'actuelle Italie, plus particulièrement au Bruttium, et il est peu probable, en partant de la région de Dodone, que l'on fasse voile à la fois ἐς Ἀδρίαν et ἐς Ἰταλίαν. On en est réduit à supposer que les Tisates sont une population vénète ou étrusque, avec laquelle Aischylinos, qui est ionien, envisage des échanges commerciaux[350]. Ce n° 100 a probablement un rapport étroit avec le n° 103, en attique, où on lit πλῆν εἰς Συρακόσας πρὸς τὴν ἀποικίαν ὕστερον.

L'inscription du verso, ΜΗΠΕ, a été interprétée soit comme la réponse de l'oracle (Évangélidis), soit comme une abréviation de la question (Parke) : aucune de ces deux hypothèses n'est convaincante.

Traduction

Dieu. Fortune. Aischylinos demande à Zeus Naios et à Diona s'il n'est pas avantageux pour lui de faire voile vers Adria pour aller chez les Tisates.

348. *GAI* I, p. 177.
349. Cf. L. Dubois, *IGDGG* I, 1995, p. 174-180, spécialement p. 175 et n. 5.
350. Cf. L. Dubois, *IGDGG* I, 1995, p. 174-175 : d'après Hdt I, 163, ce sont les Phocéens qui ont découvert cette région, « et c'est donc vraisemblablement au commerce ionien qu'il faut attribuer la découverte de céramiques de l'est du milieu du VIe s. à Adria même ».

GRAND COMMERCE

N° 101

Opisthographe. Fouilles Dakaris 1982. Musée de Jannina ? *Non vidi.* IVe s.[351]

Publ. : Dakaris, *Ergon* 1982 (1983), p. 29 (*SEG* 33, 1983, 476 ; *Bull.* 1984, 233) ; Dakaris, *PAAH* 1982 (1984), p. 87.

Face A

- - - Ἀγαθ(ὰ) τύχα - - -
- - - - - - - - - - - - -

Face B

Οὐκ ἔστι ἀσφάλεια, ἀλλὰ πωλέω(ν)τι πάντα ;

Notes critiques

ἀγαθ(ὰ) τύχα : ΑΓΑΘΤΥΧΑ Dak.
ἀλλὰ πωλέω(ν)τι : ἀλλ' ἀπωλέωτι Dak. ἀλλ' ἀπωλέωντι *Bull.*

Commentaire

Selon Dakaris, la face B est la réponse de l'oracle à la question dont il reste des vestiges sur la f. A, mais on ne voit pas quel sens donner à cette prétendue réponse. Il vaut mieux considérer l'inscription B comme une question : on peut imaginer que des marchands s'inquiètent pour la sécurité de leur cargaison, mais qu'ils hésitent à la brader immédiatement.

Traduction

Il n'y a pas de sécurité, mais (les consultants) doivent-ils tout vendre ?

GRAND COMMERCE OU MIGRATIONS

N° 102

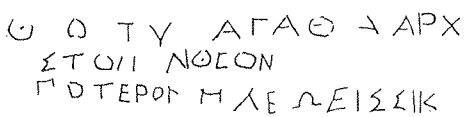
Opisthographe[352] ? L = 12 cm. H = 4,5 cm. Fouilles Évangélidis 1935. Musée de Jannina M1366. *Non vidi.* IVe s.

351. Datation de Dakaris, d'après l'écriture.
352. Les indications de Mme Vokotopoulou à ce sujet ne sont pas claires.

Publ. : Vokotopoulou 1995, p. 84, n° 12, avec fac-similé (*SEG* 43, 1993 [1996], 329).

Cf. G. Manganaro, *Sikelika* (1999), p. 11.

Fac-similé : Vok. 1995.



θ[ε]ό[ς]. Τύ[χα] ἀγαθά. Ἀρχω-[- -]
[ἰ]στορε[ῖ τὸ]ν θεὸν
πότερον πλέω εἰς Σικ[ελίαν].

Notes critiques

Ἀρχω-[- -] : Ἀρχω[νίδας] Vok. D'après Bechtel, *HPN*, p. 84, trois restitutions sont possibles : Ἄρχων, Ἀρχώνδας, Ἀρχωνίδας.

ἱστορεῖ : (ἐρωτᾶι) Vok., mais les traces visibles ne peuvent guère correspondre à ce mot.

ἱστορεῖ τόν : l'espace semble insuffisant pour cette lecture, mais l'écriture est très irrégulière, et la lamelle doit être tordue[353].

Écriture

Thêta pointé ou barré. *Omicron* aussi grand que les autres lettres. *Upsilon* de forme V légèrement incurvé. *Sigma* de forme précursive. Style négligé du IV^e^ s. M^me^ Vokotopoulou proposait une date *ca* 375, mais il semble difficile, d'après la seule écriture, d'être aussi précis. En revanche, si cette lamelle devait avoir un rapport précis avec les n^os^ 100 et 103, ce qui est indémontrable, la datation de M^me^ Vokotopoulou serait très satisfaisante.

Commentaire

Selon G. Manganaro, il pourrait s'agir d'un Thesprote tenté de répondre à l'appel de Timoléon qui, entre 339 et 337/6, a entrepris de coloniser les territoires qu'il venait de prendre aux Carthaginois : c'est une possibilité parmi d'autres (cf. n° 103). On sait en effet par Plutarque[354] que des Thesprotes ont participé à ce mouvement de colonisation. Il

353. Cf. n° 91, où, de la même façon, on avait écarté à tort une restitution qui s'impose, mais qui semblait trop longue.

354. *V. Timol.* 35, 2.

pourrait aussi bien s'agir d'un navigateur corcyréen qui demanderait s'il doit faire voile pour la Sicile, à une date indéterminée au IV^e^ s. πλέω est un subjonctif délibératif.

Traduction

Dieu. Bonne fortune. Archô- [- -] *demande au dieu s'il doit faire voile pour la Sicile.*

GRAND COMMERCE OU MIGRATIONS

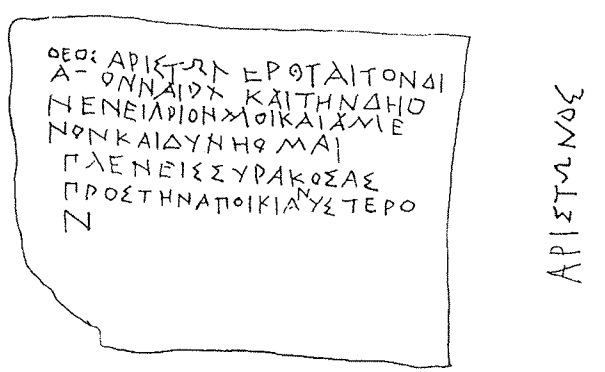
N° 103

Lamelle entière pliée en deux. L = 6,1 cm. H = 5,5 cm. Fouilles Évangélidis-Dakaris 1953. Musée de Jannina M 46. *Non vidi. ca* **400-375.**

Publ. : Vokotopoulou 1995, p. 86, n° 13, avec fac-similé (*SEG* 43, 1993 [1996], 330).

Cf. P. Cabanes, *Bull.* 1996, 226 ; G. Manganaro, *Sikelika* (1999), p. 11.

Fac-similé : Vok. 1995.



Face A

θεός. Ἀρίστων ἐρῶτᾶι τὸν Δί-
α τὸν Ναῖον καὶ τὴν Δηῶ-
νᾶν εἰ λῶιόν μοι καὶ ἄμε-
νον καὶ δυνήσομαι
πλῆν εἰς Συρακόσας
πρὸς τὴν ἀποικίαν ὕστερο-
ν.

Face B

'Αρίστωνος.

Notes critiques

ἀποικίαν : le *nu* a été rajouté après-coup.

Écriture

Les deux faces sont de la même main. Les graphies sont très hésitantes : *e* long ouvert est noté H, mais E dans Δηόνēν. *o* long ouvert n'est noté Ω que dans le nom du consultant, et O dans les autres cas. Dans ἐρōτâι, le f.-s. de M^me^ Vokotopoulou indique un *thêta* pointé à la place de l'*omicron,* mais une forme ⊙ d'*oméga* n'est connue qu'à Théra et Cyrène[355] : on lira donc simplement *omicron.* On observe les mêmes hésitations de graphie dans le n° 6.

e long fermé est noté EI dans εἰς, mais E dans πλêν. La diphtongue *ei* est notée EI dans εἰ, mais, par graphie inverse, E dans ἄμēνον.

Ariston est manifestement un Athénien (τὴν ἀποικίαν) : or Threatte[356] souligne qu'après la réforme orthographique de 403/2, le changement est radical ; aucun document public n'est désormais rédigé dans le vieil alphabet, et les traces de l'ancienne orthographe sont rares dans les autres textes. Notre lamelle a donc, de ce point de vue, un intérêt exceptionnel.

D'autre part, Threatte[357] explique qu'entre 403/2 et *ca* 375, les graphies E et EI sont à égalité pour *e* long fermé : cette période convient très bien pour la datation de notre inscription, d'autant que le texte doit impérativement être rapproché du n° 100. La datation de M^me^ Vokotopoulou, au début du III^e^ s. « d'après l'écriture », ne repose manifestement sur rien.

C'est sans doute le caractère négligé et parfois précursif de l'écriture qui a suggéré une datation basse à M^me^ Vokotopoulou, mais notre lamelle montre, avec d'autres, que ce style d'écriture sur plomb s'est développé beaucoup plus tôt qu'on le pensait. L'*alpha* de ἐρōτâι et le *lambda* de πλêν ont en effet des formes qui peuvent induire en erreur. Les *omicron* ont souvent une forme maladroite.

355. Miss Jeffery, *LSAG,* « Table of letters ».
356. *GAI,* I, p. 27.
357. *GAI,* I, p. 177.

Commentaire

Ariston est un Athénien, comme le prouvent, par exemple, les formes τὴν ἀποικίαν. Il vaut donc mieux lire Συρακὅσας = Συρακούσας, que la forme dorienne de ce toponyme, à savoir Συρακὅσας[358].

Le subjonctif délibératif δυνήōμαι (att. classique δύν-ωμαι) a des parallèles en ionien : Hérodote[359] δυνεώμεθα < *δυνηόμεθα ou *δυνηώμεθα, δυνέωνται. Cf. thess. δυνᾶεται[360]. δυνήōμαι est donc un remarquable archaïsme attique : cette formation de subjonctif, qui s'explique par un allongement de la voyelle finale du thème δυνα- (δυνᾱ- > ion.-att. δυνη-), et par l'adjonction de la finale -ωμαι de subjonctif, n'a finalement pas prévalu en attique, où -ωμαι a été ajouté à un thème consonantique δυν- tiré de δυνα-.

Selon G. Manganaro, il pourrait s'agir, comme dans le n° 102, d'un Thesprote répondant à l'appel de Timoléon : dans le cas de ce n° 103, c'est évidemment impossible.

Traduction

Dieu. Ariston demande à Zeus Naios et à Diona s'il est bon et profitable pour lui et s'il a la possibilité de faire voile pour Syracuse, pour aller ensuite vers la colonie.

ACTEUR TRAGIQUE

N° 104

Opisthographe. L = 8,5 cm. H = 1,2 cm. Musée de Jannina ? *Non vidi.* ***ca* 400-375.**

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1955 (1960), p. 172, ε (*SEG* 19, 1963, 430).

Face A

ʾΗ ἀπὸ Ζēνὸ (?) - - -

358. Cf. Threatte, *GAI* I, p. 219 : dans les inscriptions attiques, l'ethnique est toujours Συρακόσιος avec *o* bref, mais le toponyme n'apparaît qu'une fois, et sous la forme Συρακούσσας (*IG* II² 584, 6). Dans la littérature attique, la forme normale du toponyme est Συράκουσαι.
359. IV, 97 ; VII, 163.
360. Schwyzer, *DGE,* 608.

Face B

Φιλέτας τραγῳδός

Notes critiques

Évangélidis présente ainsi la f. A :

ΗΑΠΟΞΕΝΑ I > ΤΟΜΑΤΥΥ
Δ

Commentaire

La f. B doit être l'identification du consultant de la f. A : c'est le seul cas où un consultant est identifié avec sa qualité, mais comme il s'agit d'un acteur tragique, on admettra sans peine cette fantaisie. La f. A, telle que la présente Évangélidis, est incompréhensible, mais la lecture Ζ̄ηνᾶ[361] n'est pas complètement invraisemblable, malgré la contradiction entre les graphies H et E pour *e* long ouvert[362].

Selon Bechtel[363], un nom *Φιλέτας ne serait attesté qu'indirectement, par le féminin Φιλέτις ; en revanche, Φιλήτης serait attesté à Érythrées[364]. Φιλήτης est attesté à Athènes[365]. Φιλέτας serait attesté dans une *defixio* de Géla[366], à propos de laquelle L. Dubois remarque que « le sobriquet Φιλήτας (φιλητής « amant », hapax de *AP* V, 270) n'est pas très courant : la forme ionienne d'Érythrées est citée par Bechtel ; un exemple à Samos, *SEG* I, 398 ; un autre très probable à Chypre, Masson-Mitford, *Les inscr. syll. de Kouklia-Paphos,* 1986, n° 40 ». Sur la lamelle, il vaut donc mieux lire Φιλέτας que *Φιλέτας, qui serait un hapax.

361. Cf. Bechtel, *HPN,* p. 185 : Ζηνᾶς, à Priène au Ier s. av., serait un diminutif d'un nom ionien comme Ζηναγόρας.
362. Cf. p. ex. τὴν Δηόνε̄ν n° 103, et Διόνε̄ θύην n° 166.
363. *HPN* p. 451.
364. *HPN* p. 453.
365. *Lexicon* II *s. v.*
366. L. Dubois, *IGDS* 134, b, 3 (début du Ve s.).

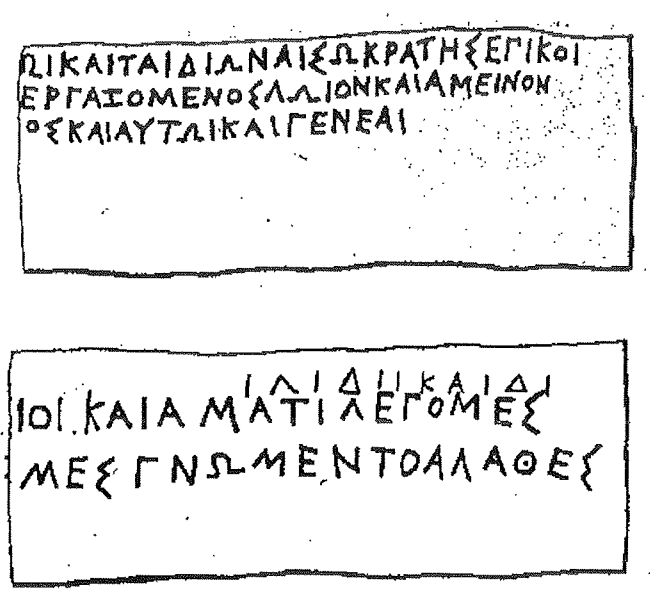
ACTIVITÉ INCONNUE

N° 105

Palimpseste opisthographe dont il ne reste que la moitié. L = 5,8 cm. H = 2 cm. Ép. = 0,8 mm. Fouilles Carapanos 1876-1877. Musée national d'Athènes. **Autopsie en 1998. IVe s.**

Publ. : Carapanos 1878, p. 73, n° 7 avec f.-s. pl. 35, 2 (Pomtow 1883, n°10 ; Hoffmann 1899, n° 1575 ; Parke 1967, p. 268, n° 16).
Cf. C. Robert, *Hermes* 18, 1883, p. 467.

Fac-similés : Car. 1878.



Face A

[Θεός. Τύχαν ἀγαθάν. Τῶι Διὶ τῶι Ναί]ωι καὶ τᾶι Διώναι Σωκράτης ἐπικοι-
[νῆται ἢ - - - - - - - - - - - - - - - - - -] ἐργαζόμενος λῶιον καὶ ἄμεινον
[πράσσοι κα - - - - - - - - - - - - - - -]ΟΣ καὶ αὐτῶι καὶ γενεᾶι.

Face Ba

[. . . . .] IOI . ΚΑΙΑΜΑΤΙ λέγομες
[. . . . . λέγο]μες : γνῶμεν τὸ ἀλαθές.

Face Bb (vestiges d'une inscription plus ancienne)

[ὁ δεῖνα ἐπικοινῆ]ṭ̣ạ̣ι Διὶ καὶ Δι[ώναι κ. τ. λ.]

Rapport d'autopsie 1998

La lamelle ne s'est pas dégradée depuis 1878. ΛΕΓΟΜΕΣ (Ba ligne 1) se lit bien.

ΜΕΣ : ΓΝΩΜΕΝ la ponctuation est bien visible.

Écriture

Il est impossible de préciser si A et Ba sont de la même main. Le style d'écriture, peu caractérisé, est en tout cas le même, et semble dater du IV^e^ s. Une ponctuation de deux points est bien visible à l'autopsie avant γνῶμεν Ba.

Commentaire

Tout porte à croire qu'on n'a conservé que la moitié d'une lamelle qui avait été pliée en deux, et qui s'est déchirée, comme beaucoup d'autres, en suivant le pli, ce qui donne une idée de la dimension des lacunes.

Il est possible que le texte très obscur Ba soit une réponse de l'oracle. On peut comprendre : « (Nous disons : il faut) connaître la vérité ». La première ligne reste totalement obscure : on exclura une lecture ἄματι (datif dorien de ἦμαρ)[367], car on ne voit pas comment intégrer un tel mot à la phrase. Si Ba est une réponse, elle ne semble pas convenir à la question A, mais plutôt à une question du genre de celle du n° 31.

Traduction

Dieu. Bonne fortune ! Sôkratès demande à Zeus Naios et à Diona s'il serait meilleur et plus avantageux, pour lui-même et pour sa famille, de se consacrer à telle activité professionnelle.

367. ἄματι est attesté en chypriote (O. Masson, *ICS*, 318 B V 2, *ca* 600 av.) et recensé par LSJ *Suppl. s. v.* ἦμαρ.

GRAND COMMERCE, AGRICULTURE ET PETIT COMMERCE

N° 106

Lamelle opisthographe de forme irrégulière, ressemblant à un oiseau, selon Dakaris (?). 7 × 5,6 cm. Fouilles Dakaris 1973 (couche δ selon la stratigraphie de Dak.). Musée de Jannina ? *Non vidi.* IV^e^ s.[368]

Publ. : Dakaris, *PAAH* 1973, p. 95, n° 2.

Face A

[- - -] . ΣΑΤ [- -]
[- - -] ΔΩΝΙΠ [- - -]
[- - -] ΕΙΤΩΙΚΑ [- - - -]
[- - -] ΙΕΥΜΑΡ . [- - -]
[- - π]ρὸς ἡμᾶ[ς - - -]
[περὶ ἐργα]σίης καὶ εἰ π[ορευώμε]-
θα ἐς Μεσσήνην [*7-8 lettres*]
ΠΟΥ ἢ ἐν Ἀμπρα[κίαι μέν]-
ωμεν καὶ εἰ ΠΡ [- - - - - -]
ΝΕΩΜΕΝΑΝΗ . [- - - -]
[- - - -] ΗΤΑΝ [- - - - - -]
[- - - -] ΚΑ [- - - - - -]

Face B

Θεός. [Τύχα]
ἀγαθά.
[- - - -] Ε Ζεῦ Ν[αῖε καὶ Διώνα]
αἰτεῖτα[ι ὁ δεῖνα]
[- - - -] αὐτῶι καὶ τοῖς τέ[κν]-
οις ΚΑΙΦΗΝΑΤΟΑΠΟΤ [- - - -]
[γαο]ργεῖν (*ou* γειοργεῖν) καὶ . ΕΣΣΕΙΝΑΥΤ [- - - -]
[καπη]λεύειν καὶ ΑΜΦΟΤΕΡ [- - - -]
[- - - - - - - τί]να θεῶν ἢ [ἡρώω]ν
[τιμῶντες] χρήμ[ατα ἔξοντι].

368. Datation de Dakaris, d'après l'écriture.

Notes critiques

πρὸς ἡμᾶς Dak.
περὶ ἐργασίης : cf. περὶ ἐργασίας n° 91.
πορευώμεθα : πορευόμεθα Dak.
μένωμεν : ΩMEN Dak.
γαοργεῖν *ou* γειοργεῖν : cf. γαοργῆν n° 75 et γειοργεῖν n° 74.
καπηλεύειν : cf. καπηλεύην n° 95.
τιμῶντες : cf. τιμᾶντι n° 68. On pourrait aussi restituer ἰλασκόμενοι (cf. ἰλασκόμενος n° 65 et hιλαξάμενος n° 72).

Commentaire

Selon Dakaris, il s'agit, sur la face A, d'Ambraciotes qui envisagent d'émigrer à Messine, mais on ne voit guère dans quelles conditions historiques on pourrait placer un tel projet, et encore moins pourquoi ces Ambraciotes s'exprimeraient en ionien : -σίης = att. -σίας est en effet probablement la fin d'un substantif sous une forme ionienne ; le rapprochement avec le n° 91, où l'expression περὶ ἐργασίας concerne une activité maritime, permet de restituer περὶ ἐργασίης. Il doit donc s'agir de navigateurs ioniens qui mouillent dans le Golfe d'Ambracie, et qui se demandent s'ils ont intérêt à faire voile pour Messine.

Les restitutions que nous proposons pour la face B ont aussi des parallèles dans le corpus (cf. notes critiques). Bien que les deux textes soient très lacunaires, et que leur syntaxe n'apparaisse pas clairement, leur sens général doit être le suivant :

Traduction

Face A

Tels navigateurs demandent, au sujet de leur travail, s'ils doivent faire voile pour Messine, ou bien rester à Ambracie.

Face B

Dieu. Bonne fortune. Ô Zeus Naios et Diona, Untel demande, pour lui-même et ses enfants, s'ils doivent se consacrer à l'agriculture ou au petit commerce, ou bien aux deux à la fois, et quel dieu ou héros ils doivent honorer pour gagner de l'argent.

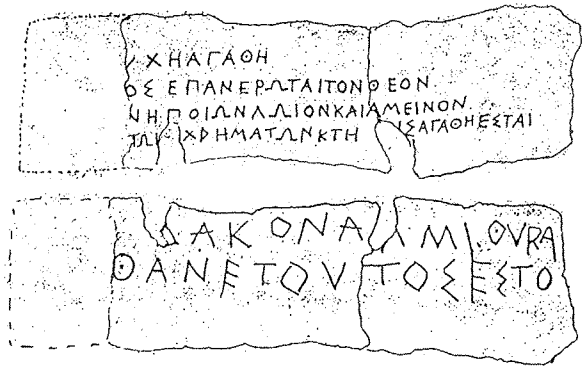
GESTION

N° 107

Opisthographe. L = 11 cm en 1952 et 9 cm en 1998 (un fragment s'est perdu à g. de la f. A). H = 3 cm. Ép. = 0,8 mm. La lamelle était pliée à peu près au milieu pour cacher la f. A (5 cm à g. et 6 cm à dr.). Elle était entière en 1952. On peut observer que les angles vifs étaient coupés. Fouilles Évangélidis 1952. Musée de Jannina M6 . **Autopsie à Jannina en 1998**. Couleur brune. *ca* **450-425** (f. B) et *ca* **400-350** (f. A).

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1952 (1955), p. 305, n° 21 (*Bull.* 1956, 143 ; *SEG* 15, 1958, 405 ; Parke 1967, p. 271, n° 25).

Fac-similé : autopsie 1998.



Face A

Θεοί. Τύχη ἀγαθή.
Ἀρίζηλος ἐπανερωτᾶι τὸν θεὸν
ὅ τι δρῶν ἢ ποιῶν λῶιον καὶ ἄμεινον
ἔσται αὐτῶι καὶ χρημάτων κτῆσις ἀγαθὴ ἔσται.

Face B

Ε.ΦΑΙΔΑΚΟΝΑΛΜΙΘΥΡΑ
αἰ 'πέθανε τοῦτος ἐς τô

Notes critiques

ἐπανερωτᾷ Év.
λῷον Év.
αὐτῷ Év.

Év. présentait ainsi la f. B :
ε.φαι. ακοναι μιθυρα
αι πεθανε του τοςεστο

Écriture

Face B

Il doit s'agir de l'alphabet local, non corinthien[369]. *Sigma* à quatre branches, non à trois branches. *Epsilon* de forme archaïque. La forme τοῦτος doit être épirote, comme τοῦτα dans la consultation des διαιτοί (n° 16).

Face A

Style du IV^e^ s. Le *rho* de χρημάτων a une forme archaïque.

Commentaire

Face A

Selon Aristote[370], δράω est un synonyme dorien de ποιεῖν ou πράττειν. L'affirmation est discutable, mais il semble bien, en effet, que ce verbe, chez les auteurs attiques, soit surtout poétique, ou du moins d'un emploi très littéraire. Arizèlos est donc un Athénien qui s'exprime avec une certaine recherche, ce qui correspond bien à la régularité de son style d'écriture. ἐπανερωτᾶν ne signifie pas seulement « demander », mais plus précisément « demander de nouveau ».

Face B

La lecture d'Évangélidis semble correcte dans l'ensemble : les lettres, pour la plupart, sont bien visibles, même à l'œil nu. Cependant, il me semble voir Δ avant AKONA, et, avant MIΘYPA, les traits visibles au microscope ne peuvent pas correspondre à I, mais plutôt à Λ. Il est certain que ce texte est plus ancien que celui de la f. A : V = *upsilon*, R = *rho*, etc.

Il est possible que cette question oraculaire ait un rapport avec une malédiction, ce qui justifierait l'obscurité de la première ligne[371]. La seconde ligne peut s'interpréter plus facilement : αἰ 'πέθανε = αἰ ἀπέθανε s'expli-

369. Cf. étude des alphabets, § 66.
370. *Poet.* III, 6.
371. Cf. étude des rapports entre questions oraculaires et *defixiones*, § 99.

que par une aphérèse. τοῦτος = οὗτος n'a pas de parallèle exact, mais on sait que, pour ce pronom, l'analogie a souvent tendu à unifier la flexion[372] : τοῦτος serait donc analogique des autres cas du masculin, et du neutre. ἐς τῶ peut se comprendre comme une évolution phonétique de ἐξ τῶ[373]. ἐς est la forme régulière de ἐξ devant consonne en thess., béot., arc., crét., et on a des traces de cette forme dans d'autres dialectes (chypr., arg., rhégin, Delphes). Il est donc difficile, malgré ces deux formes intéressantes, d'identifier le dialecte de l'inscription. On écartera, par exemple, le béotien, parce que, dans ce dialecte, c'est le radical de οὗτος qui s'est étendu à toute la flexion (n. pl. οὗτα = ταῦτα etc.). Cependant, dans la consultation des διαιτοί (n° 16), on relève la forme τοῦτα = ταῦτα, ainsi que ἰς < εἰς[374]. On peut donc supposer que les deux inscriptions relèvent d'un même dialecte, ce qui aurait l'avantage de mettre en lumière une opposition intéressante entre ἐς < ἐξ et ἰς < εἰς, aucune confusion n'étant possible avec ἐς = εἰς. Comme d'autre part l'alphabet du n° 107B n'est pas l'alphabet corinthien, on en déduit que le consultant est épirote.

Traduction

Face A

Dieux. Bonne fortune. Arizèlos demande de nouveau au dieu ce qu'il doit faire pour réussir et gagner beaucoup d'argent.

Face B

- -

(Untel demande) si cet homme en est mort.

GESTION ?

N° 108

Opisthographe en quatre fragments contigus. L = 15 cm. H = 2,2 cm. Fouilles Évangélidis 1952. Musée de Jannina ? *Non vidi.* IV^e^-III^e^ s.[375]

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1952 (1955), p. 304, n° 16 (*SEG* 15, 1958, 408).

372. Cf. Buck, *GD*, p. 100.
373. Cf. Lejeune, *Phon.*, p. 309 et Buck, *GD*, p. 83-84.
374. Cf. étude dialectologique, § 132 et 138.
375. Datation d'Évangélidis.

Face A

Ἀγ[α]σίων ὑπὲ(ρ) τοῦ θησαυροῦ
ἦ λαύομαι φανόν ;

Face B

[Τύχηι] ἀγαθῆι. Ἐπερωτ[ᾶι] Δία Νάον καὶ Διώναν
εἰ λῷον καὶ ἄμεινον [κ. τ. λ.]

Notes critiques

ὑπέ(ρ) *sic* Év. (on ne sait pas ce que signifient les parenthèses).
λαύομαι φανόν : ΛΑΥΟΜΑΙΦΑΝΟΝ Év.
ἀγαθῆι : ἀγαθῇ Év. (cf. notice sur les transcriptions d'Év., § 61).
λῷον : λῶον Év. (cf. notice sur les transcriptions d'Év., § 61).

Commentaire

Le verbe λαύομαι, s'il a été bien lu, est un hapax, mais le rapprochement avec ἀπολαύω, qui ne s'emploie pas au moyen, et la présence du mot θησαυρός, permettent de l'interpréter. La principale difficulté est posée par le mot φανόν (de l'adjectif φανός « brillant » ?) : on peut à la rigueur supposer un accusatif neutre adverbial, mais cette hypothèse n'est guère conforme aux principes de la syntaxe grecque. En tout cas, ni le *Thesaurus*, ni le LSJ n'ont enregistré de références qui puissent mettre sur la voie d'une interprétation satisfaisante. On peut toutefois rapprocher ce texte du n° 58B, dont le sujet est peut-être voisin. Agasion pourrait être un barbare hellénisé, ce qui expliquerait l'emploi unique de la forme λαύομαι, et l'usage incorrect de φανόν.

D'après les indications d'Évangélidis[376], les deux textes semblent indépendants. Sur la face B, le formulaire ne semble pas indiquer le nom du consultant[377].

Traduction

Face A

Agasion interroge l'oracle au sujet de son trésor : est-ce que j'en profite de manière brillante (??) ?

376. « Ὀπίσω λείψανα ἄλλης ἐπιγραφῆς » à propos de la f. B.
377. Cf. étude du formulaire, § 72.

GESTION

N° 109

L = 13,2 cm. H = 1 cm. Fouilles Évangélidis 1955. Musée de Jannina ? *Non vidi.* **Début du IVe s. ?**

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1955 (1960), p. 172, β, en majuscules (*SEG* 19, 1963, 432).

Face A

Ἦ τὸ λιμνίον τὸ πὰρ τὸ Δαμάτριον πριάμενος πράξω τι
ἀγαθὸν κὰτ ΤΟΥΤΟΝ φρέα[ρ] (?) Σ⟨||

Face B

Λ = « consultant n° 11 »

Notes critiques

D'après la transcription d'Év., la seconde ligne est centrée.
φρέαρ : ΦΡΕΛ . Év.
Les derniers signes de l'inscription sont indéchiffrables.

Commentaire

Le diminutif λιμνίον de λίμνη est très rare : on ne le trouve attesté par ailleurs qu'une seule fois, chez Aristote[378].

Cette lamelle doit être rapprochée du n° 82, où le consultant envisage de se consacrer à l'élevage des canards. Les deux textes semblent contemporains. πρίαμαι peut avoir le sens très courant d'« acheter l'exploitation de » : il s'agirait dans ce cas d'acheter l'exploitation d'un étang pour la boue fertilisante qu'on peut en tirer, pour y élever ou y pêcher des poissons[379], ou pour y élever des canards. On peut aussi rapprocher le n° 117, où il est question de l'acquisition d'une maison et d'un terrain en ville.

Traduction

Est-ce que, si j'achète le petit étang près du Damatrion, je ferai quelque chose de bien . . . un puits (?) . . . ?

378. Aristote, *Mirabilia* , 840 b 33. Douteux dans Philodème le Philosophe (Ier s. av.), *De Morte*, 32 (*ed.* D. Bassi, *Papiri Ercolanesi*, Milan 1914).
379. Ces dernières remarques sont dues à une communication amicale de G. Rougemont.

GESTION

N° 110

Opisthographe. L = 7,5 cm. H = 5,7 cm (?). Fouilles Évangélidis 1935. Musée de Jannina ? *Non vidi.* **IV^e^-III^e^ s.**[380]

Publ. : Évangélidis, *Ep. Chr.* 1935, p. 257, n° 21.

Face A

Ἱστορέω τυ ἦ λαψοῦμαι ϝίκατι Λ . . . .

Face B

ΚΙΑΣ

Commentaire

La forme dialectale ϝίκατι = att. εἴκοσι est bien connue, en particulier par les Lois de Gortyne. λαμβάνω peut signifier « acheter » : λ. τι δραχμῆς, ὀβολοῦ Ar. *Pax* 1263, *Ran.* 1236 « acheter qqch. une drachme, une obole ». On pourrait donc restituer ϝίκατι <δ>[ραχμῶν].

ἱστορῶ ne se construit qu'avec l'accusatif : ἱστορῶ τινά τι « demander qqch. à qqn ». τυ est donc bien l'accusatif dorien du pronom personnel correspondant à l'att. σε[381].

Traduction

Je te demande si je parviendrai à acheter au prix de vingt (drachmes ?) telle chose.

380. Datation d'Évangélidis.

381. Buck, *Gr. Dial.*, p. 98 : dorien littéraire et d'Épidaure τυ (nomin. utilisé comme acc.). Bechtel, *Gr. Dial.* II, p. 488 : argien αἴ τύ κα ὑγιῆ ποιήσω *Syll.*[3] 1168, 69 (Épidaure). τυ = att. σε est aussi attesté à Mégare, Syracuse, Sparte. Mégarien acc. τυ Ar., *Ach.*, 730. Cf. Épicharme, fragment. 37,1 ; Sophron, fragment. 82. Laconien : Ar., *Equ.*, 1225.

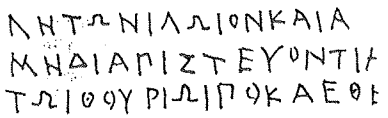
GESTION

N° 111

Palimpseste opisthographe un peu lacunaire à droite. L = 7 cm. H = 2,4 cm. Ép. = 0,7 mm. Fouilles Évangélidis 1929. Musée de Jannina M 413. **Autopsie à Salonique en 1998.** Couleur : marron. ***ca* 350-III^e^ s.**

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1929, p. 125, n° 1, avec photographie relativement lisible ; Vokotopoulou 1995, p. 81, n° 7, avec fac-similé (*SEG* 43, 1993 [1996], 324).

Fac-similé : Vok. 1995.



Face A

Λήτωνι λῶιον καὶ ἄ[μεινον]
μὴ διαπιστεύοντι Α[- - -]
τῶι (*ou* Ἀ[ρίσ]τωι *e.g.*) Θουρίωι ποκὰ ἐθέ[λοντι] ;

Face B

Un grand B (= « consultant n° 2 »), manifestement lié à l'inscription de Lètôn, ainsi que des traces difficiles à lire d'inscriptions plus anciennes.

Notes critiques

L'autopsie confirme le f.-s. de M^me^ Vokotopoulou, qui améliore considérablement la lecture d'Évangélidis. Cependant, il est évident que les lacunes sont minimes, et qu'il faut simplement restituer ἐθέ[λοντι].

Écriture

Évangélidis datait le texte du III^e^ s., mais M^me^ Vokotopoulou affirme que « les lettres datent des environs de 330-320 », sans qu'on sache les raisons d'une telle précision. Certes, le *ductus* incurvé de certaines lettres, en particulier *upsilon,* excluent une datation trop haute au IV^e^ s., mais le style « corde à linge » des *oméga, omicron, delta, thêta* est caractéristique du III^e^ s. *Êta* à barre oblique a une forme précursive.

Commentaire

Il ne s'agit pas d'une réponse de l'oracle, comme le croit M^me^ Vokotopoulou, mais tout simplement d'une question, ce que confirme le grand B du verso observé à l'autopsie, et déjà signalé par Évangélidis. τῶι Θουρίωι est probablement un ethnique accordé avec le début d'un anthroponyme commençant par A. Le nom Λήτων est un hapax : il s'agit évidemment d'un diminutif tiré d'un composé comme Λητόδωρος[382]. Le consultant est un Dorien, en affaire avec un citoyen de Thourioi, dont il se défie.

Traduction

Pour Lètôn, serait-il meilleur et préférable de ne jamais se fier spontanément à A[- -] de Thourioi ?[383]

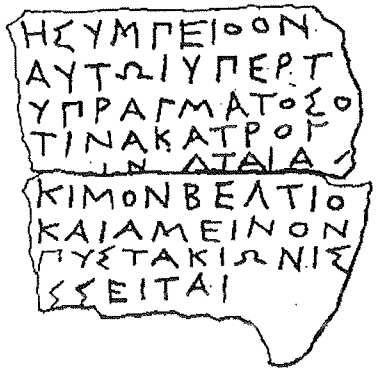
GESTION ?

N° 112

La cinquième ligne est très abîmée. L = 3,8 cm. H = 4,2 cm. Ép. = 0,4 mm. Fouilles Carapanos 1876-1877. Musée national d'Athènes. **Autopsie en 1998. IV^e^-III^e^ s.**

Publ. : Carapanos 1878, p. 77, n° 14, avec f.-s. pl. 36,6 (Pomtow 1883, n° 18 ; Hoffmann 1899, n° 1580).

Fac-similé : Car. 1878.



382. Bechtel, *HPN*, p. 286 : Λητόδωρος Ἑκαταίου à Halicarnasse.

383. Les sens que nous attribuons à διαπιστεύω, et à ἐθέλων employé absolument, sont bien attestés dans la littérature.

Ἦ συμπείθον[τι]
αὐτῶι ὑπὲρ τ[ο]-
ῦ πράγματος, ὅ[ν]-
τινά κα τρόπ[ον]
[δ]ύναται (?) ἄλ-
κιμον, βέλτιο[ν]
καὶ ἄμεινον
Πυστακίωνι <ἐ>-
σσεῖται ;

Rapport d'autopsie 1998

Le document a perdu la moitié de sa surface depuis 1878. Ce qu'il en reste permet néanmoins de constater que le f.-s. de Car. est excellent.

Couleur : noir.

Notes critiques

δύναται ἄλκιμον lecture aimablement suggérée par M^me^ C. Dobias : [φα]ίν<η>ται <δ>[ό]κιμον Hoffmann.

Commentaire

Hoffmann donne la traduction suivante de ce texte : « Ob es für ihn, nämlich den Pystakion, besser und vorteilhafter sein werde, wenn er für das Unternehmen Propaganda mache, auf welche Weise immer es ihm passend erscheinen werde ». La principale difficulté réside dans les restitutions possibles de la cinquième ligne, qui est très dégradée, sans doute parce que le document avait été plié à cet endroit : Hoffmann reconnaît lui-même que ses restitutions ne correspondent guère aux traces visibles, non plus qu'aux emplois possibles de δόκιμος : « von mir zu φαίνηται δόκιμον = δοκῆι, δεδογμένον ἦι ergänzt. In der Lücke zwischen N und T hätten freilich, der Abbildung nach, zwei Buchstaben Platz ». La lecture suggérée par M^me^ C. Dobias respecte mieux le fac-similé de Carapanos - Foucart, et donne un sens plus satisfaisant. Selon cette hypothèse, δύνᾱται serait un subjonctif dorien formé par simple allongement de l'*a* bref de l'indicatif δύναται : cf. λύεται/λύηται ; crétois νύνᾱται (*Lois de Gortyne,* Schwyzer 179, VIII, 20) pour δύνᾱται (subjonctif). Il faut imaginer que, dans une affaire quelconque, par exemple judiciaire, Pystakion est prêt à recourir, comme on dit, à la manière forte, mais qu'il hésite encore.

Bien qu'on ait des exemples littéraires anciens[384] de l'emploi de ὑπέρ pour περί, cet emploi n'apparaît dans les inscriptions attiques qu'à partir du IIIe s., et se généralise par la suite.

Le nom Πυστακίων est typique du Nord-Ouest : on le rencontre aussi à Ithaque et à Leucade (*Lexicon* IIIA). De la même famille onomastique, on connaît aussi (*Lexicon* IIIA) :

— deux Πυστάκα en Acarnanie ;
— une Πυστακίς à Ithaque et une à Céphallénie ;
— un Πυστίλος Γελῶιος (Thc. VI, 4, 4), fondateur d'Agrigente ;
— un Athénien Πυστίλος (*Lexicon* II).

Selon Bechtel, *HPN* p. 393, ces noms seraient tirés de *πυστός, contraire de ἄπυστος.

Traduction

Est-ce qu'il sera avantageux pour Pystakion, à propos de son affaire, de recourir à tous les moyens énergiques de persuasion qu'il pourra ?

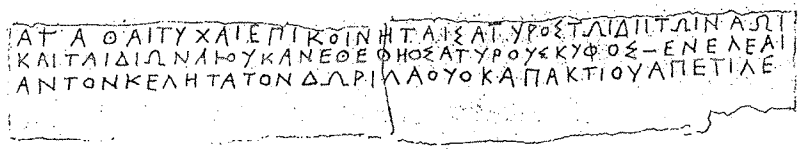
GESTION : JEU

N° 113

Lamelle fragile, portant une seule inscription. L = 14,5 cm. H = 2,1 cm. Ép. = 0,5 mm. Fouilles Évangélidis 1955. Musée de Jannina M10. **Autopsie à Jannina en 1998.** Couleur : gris violacé, et ocre à gauche. La lamelle s'est cassée en deux en suivant le pli qui cachait la question. Les quatre bords sont conservés, à l'exception du coin inf. dr., ce qui, cependant, n'altère pas le texte. Verso vierge. ***ca* 350-IIIe s.**

Publ. : Évangélidis, *Ergon* 1955 (1956), p. 56 et *PAAH* 1955 (1960), p. 171, γ (*SEG* 19, 1963, 428 ; Parke 1967, p. 272, n° 28).

Fac-similé : autopsie 1998.



384. *l.* VI, 524 ; Plat. *Ap.* 39e.

Ἀγαθᾶι τύχαι. Ἐπικοινῆται Σάτυρος τῶι Διὶ τῶι Νάωι καὶ ταῖι Διώναι - οὐκ ἀνεθέθη ὁ Σατύρου σκύφος - ἐν Ἐλέαι ἂν τὸν κέλητα τὸν Δωριλάου ὁ κ(έλης) ἀπ' Ἀκτίου ἀπέτιλε.

Notes critiques

Deux tirets à la l. 2.

Νάωι : Ναίωι Év. L'*oméga* est à peine visible, mais il semble bien qu'on ait ΝΑΩΙ et non ΝΑΙΩΙ. Les *oméga* du graveur sont assez larges.

σκύφος *SEG* autopsie : Σκύθος Év. Parke.

ΟΚΑΠΑΚΤΙΟΥ autopsie : ὁ καὶ Ἀκτίου Év. Parke. Le *pi* est bien visible, même à l'œil nu.

Écriture

Écriture très peu caractérisée.

Commentaire

Parke estimait que le texte « is very obscure, perhaps because it is written in the jargon of the racing stables ». Les lectures de Parke dépendaient de celles d'Évangélidis, que l'autopsie a permis d'améliorer :

— comme le soupçonnaient déjà les auteurs du *SEG*, on lit σκύφος, dont la *junctura* avec ἀνατίθημι est banale, et non pas Σκύθος ;

— le texte est ponctué de deux tirets, et non point d'un seul comme l'indiquent Évangélidis et Parke : le premier tiret sépare le formulaire de la question proprement dite ; le second isole la fin du texte de la question, et indique surtout que ἐν Ἐλέαι porte sur ἀπέτιλε, et non pas sur ἀνεθέθη ;

— la lecture ὁ καὶ Ἀκτίου n'avait aucun sens : on lit ΟΚΑΠΑΚΤΙΟΥ, qui, *a priori*, n'a pas plus de sens, mais qui est sûr. On ne voit pas d'autre hypothèse de lecture qu'une abréviation κ(έλης). L'expression ὁ κέλης ἀπ' Ἀκτίου, même si elle semble curieuse, a des parallèles : οἱ ἀπὸ τῆς χώρας, οἱ ἀπὸ τῆς πόλεως[385] « ceux du pays, de la ville ». Il s'agirait ici d'un cheval d'Actium, c'est-à-dire d'un cheval qui aurait été élevé à Actium, et qui, peut-être, aurait été vainqueur aux Actia. On sait en effet[386] qu'il existait un ἀγὼν στεφανίτης consacré à Apollon à Actium

385. Pol. II, 6, 8 ; V, 70, 8.
386. Cf. *RE s. v.* Aktia.

bien avant l'époque d'Auguste. Selon Étienne de Byzance[387], ces concours comportaient un ἱππικὸς ἀγών. D'autre part, la lamelle n° 122 parle aussi des Actia, et d'une personne apparemment mécontente d'avoir perdu de l'argent, ce qui semble aussi être le cas de Satyros. L'interprétation de ces deux lamelles semble donc presque assurée.

La ville thesprote d'Éléa est née, comme d'autres villes épirotes, un peu avant le milieu du IVe s.[388]. Elle aurait frappé monnaie entre 360 et 335[389].

ἀποτίλλω signifie « arracher les poils ou les cheveux, épiler ». Dans notre texte, le verbe semble signifier, par métaphore argotique, « piler, battre à plates coutures » : les métaphores de ce genre ne manquent pas dans le jargon moderne des joueurs (« plumer l'adversaire », etc.). On comprendra que Satyros, qui doit être un joueur superstitieux, a consacré un skyphos à une divinité pour garantir son pari sur un cheval d'Actium, un bon cheval donc, et que ce dernier, lors d'une course organisée à Éléa, a été battu par un « tocard ». Satyros a le sentiment d'avoir été floué par ses adversaires, et demande des éclaircissements à l'oracle. Il semble que, dans le n° 122, Bostrycha pose une question du même ordre, en parlant explicitement de vol.

Le dialecte est dorien, mais la particule ἄν détonne. La forme ἀνεθέθη pour ἀνετέθη a des parallèles, et s'explique par une extension de l'aspiration à une syllabe adjacente[390] : cf. p. ex. ἐθέθεν à Cumes[391].

Traduction

À la bonne fortune. Satyros demande à Zeus Naios et à Diona : le skyphos de Satyros n'a-t-il pas été consacré ? À Éléa, comme le cheval d'Actium aurait dû battre à plates coutures le cheval de Dorilaos[392] *!*

387. *S. v.* Ἄκτιον.
388. Cf. P. Cabanes 1976, p. 506 (avec carte n° 11, et plan de la ville par Dakaris p. 519), et, dans *Epirus* (1997), p. 91.
389. Cf. *Epirus* (1997), p. 49, fig. 35 : belle reproduction d'une monnaie de bronze (360-342 av.), avec Pégase au droit, et trident et ΕΛΕΑ au revers.
390. Threatte, *GAI*, I, p. 458.
391. L. Dubois, *IGDGG*, I, 16 (VIe s.).
392. G. Rougemont me fait aimablement part de son scepticisme quant à cette interprétation : je suis le premier à lui donner raison, et ne la propose qu'à titre d'exemple.

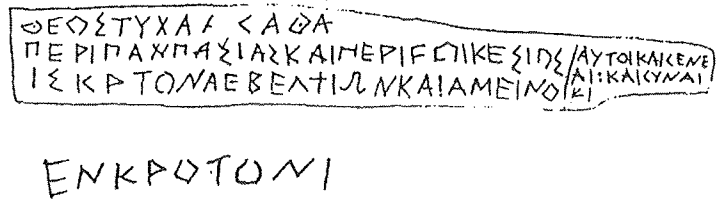
SÉRIE παμπασία

N° 114

Opisthographe intact. L = 14 cm. H = 2 cm. Les deux faces sont de la même main. Sur la face A, les mots des ll. 4 sqq. ont été rajoutés après coup. Fouilles Évangélidis 1935. Musée de Jannina M 47. *Non vidi.* ***ca* 400-390.**

Publ. : Vokotopoulou 1995, p. 81, n° 8, avec fac-similé (*SEG* 43, 1993 [1996], 325).

Fac-similé : Vok. 1995.



Face A

Θεός. Τύχα ἀγαθά.
Περὶ πανπασίας καὶ περὶ Ϝοικέσιος
ἰς Κρ(ό)τōνα ἦ βέλτιων καὶ ἄμεινο(ν)
αὐτôι καὶ γενε-
âι : καὶ γυναι-
κί ;

Face B

ἐν Κρότōνι.

Alphabet

Alphabet archaïque, à l'exception de βέλτιων = βέλτιον (hypercorrection).

On déduit du texte[393] que le consultant n'est pas originaire de Crotone, qui était une colonie achéenne. Pourtant la forme archaïque du

393. ἰς Κρότōνα implique un mouvement vers Crotone, ce qui est en contradiction avec l'intitulé ἐν Κρότōνι. On peut cependant imaginer que, dans l'intitulé, une formule du type ἦ λῶιον καὶ ἄμεινον ἐμοὶ ἔσται ἐν Κρότωνι est sous-entendue.

gamma pourrait être achéenne[394], ce qui pourrait amener à penser que le consultant est originaire d'une autre colonie achéenne d'Italie du Sud. Comme le notait fort justement M^me^ Vokotopoulou, « l'alphabet peut être de la Grande-Grèce, mais pas exclusivement de cette région ; l'écriture date de *ca* 400 ». En réalité, des similitudes étroites avec le n° 116, et la forme ἰς[395], permettent de supposer que le consultant est un Épirote qui envisage d'émigrer à Crotone.

Commentaire

M^me^ Vokotopoulou remarque que le graveur « était fort pressé pour soumettre à temps sa demande : trois fois il a omis une lettre et il n'a pas très bien calculé l'espace, de façon qu'il a été obligé d'écrire la fin de sa question au coin droit de la lamelle ». S'il est vrai que KPTONA est un lapsus, ἄμεινο(ν) en fin de phrase a des parallèles[396], ainsi que ἰς[397]. D'autre part, la faute ΒΕΛΤΙΩΝ pour βέλτιον s'explique fort bien, comme une hypercorrection, par les difficultés d'adaptation au nouvel alphabet, aux alentours de 400-390, tout comme les archaïsmes graphiques ἓ pour ἥ, Κρότῡν pour Κρότων, et le *digamma* de Ϝοικέσιος.

Traduction

Face A

Dieu. Bonne fortune.

Au sujet de tous ses biens et de son installation à Crotone, le consultant demande si cela lui sera avantageux et profitable, pour lui-même, sa famille et sa femme.

Face B (intitulé)

(Question au sujet d'une installation) à Crotone.

394. Cf. Miss Jeffery, *LSAG*, « Table of letters ».
395. Cf. étude dialectologique, § 132.
396. Cf. Brixhe 1988.
397. Cf. étude dialectologique, § 132.

SÉRIE παμπασία

N° 115

L = 5 cm. H = 1,3 à 1,9 cm. Fouilles Évangélidis 1935. Musée de Jannina ? *Non vidi.* **IV^e^ S.**[398]

Publ. : Évangélidis, *Ep. Chron.* 1935, p. 254, n° 11.

Θεός. Τύχα ἀγαθά. Ἐπ-
ιστορεῖ Γλαυκίας τὸν Δία τὸ-
ν Ναῖον καὶ τὰν Διώναν πε-
ρὶ πανπασίας ἥ ἐστὶ . . . .
ΤΕ καὶ περὶ ΑΝΟΣΚΑΙΑ . . .

Commentaire

Évangélidis croyait que πανπασία était un anthroponyme féminin : il est maintenant prouvé que c'est un substantif d'usage assez fréquent à Dodone. La fin du texte est difficile à déchiffrer.

Traduction

Dieu. Bonne fortune. Glaukias demande à Zeus Naios et à Diona, au sujet de l'ensemble de ses biens, s'ils sont (. . .), et au sujet de (. . .).

SÉRIE παμπασία

N° 116

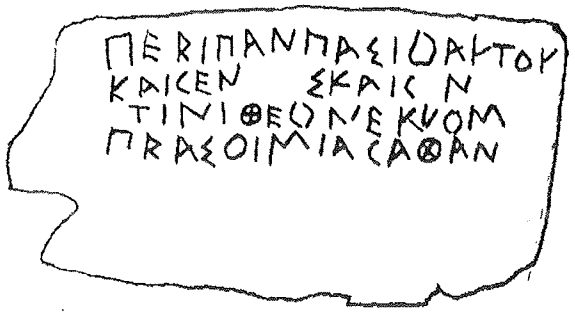
Bord gauche déchiré de manière irrégulière, mais l'inscription est entière. L = 11 cm. H = 5 cm à gauche et 6,2 cm à droite. Fouilles Évangélidis 1935. Musée de Jannina ? *Non vidi.* ***ca* 425-400.**

Publ. : Évangélidis, *Ep. Chr.* 1935, p. 253, n° 10, avec photographie lisible (Parke 1967, p. 264, n° 3).

Cf. Wilhelm 1953, p. 77-78 ; Jeffery, *LSAG,* 1990, p. 230, n° 17 (*ca* 425-400 ?).

398. Datation d'Évangélidis.

Fac-similé : calque de photo. Év. 1935 (n'est décalqué que ce qui est visible sur la photo).



Περὶ πανπασίᾱ αὐτοῦ
καὶ γενεᾶς καὶ γυναικὸ-
ς τίνι θεῶν εὐχόμενος
πρά(σ)σοιμι ἀγαθ<ό>ν ;

Alphabet

Alphabet archaïque non corinthien (le *chi* corinthien est « bleu »), mais la graphie AYTOY est corinthienne ! Le seul moyen de comprendre ce paradoxe est de considérer qu'il s'agit de l'alphabet local, avec influence, corcyréenne par exemple, de la graphie corinthienne OY pour *o* long fermé. Miss Jeffery, qui croit qu'il s'agit d'un alphabet corinthien d'Épire, date le document de *ca* 425-400 en raison de l'absence de l'*epsilon* corinthien B, mais cet *epsilon* n'a jamais existé dans l'alphabet local. Cette datation semble cependant valable, car le style est plus évolué que celui du nº 36Bb.

Commentaire

La lettre du texte est proche de celle du nº 114 : περὶ πανπασίᾱ est parallèle à περὶ πανπασίας, et αὐτοῦ καὶ γενεᾶς καὶ γυναικός est parallèle à αὐτῶι καὶ γενεᾶι καὶ γυναικί. La forme πανπασίᾱ est embarrassante : faut-il supposer une simple faute, comme dans ἀγαθάν, voire un authentique barbarisme, ou un doublet dialectal *πανπάσιον = πανπασία = att. παμπησία ?

Traduction

Au sujet de tous mes biens, les miens propres comme ceux de ma descendance et ceux de ma femme, à quel dieu pourrais-je adresser des prières pour réussir ?

Série παμπασία (πεπαμένος)

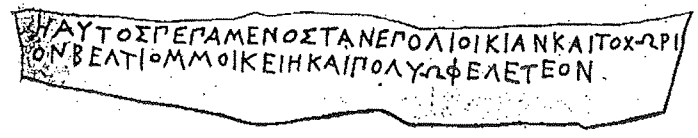
Nº 117

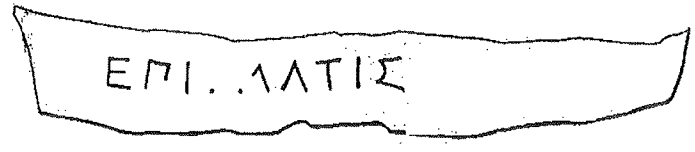
Opisthographe entier et bien conservé depuis 1878. L = 9 cm. H = 1,5 cm. Ép. = 2 mm. Fouilles Carapanos 1878. Musée national d'Athènes. **Autopsie en 1998.** Couleur : gris très foncé. **IVe s.**

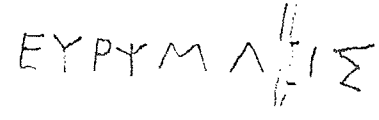
Publ. : Carapanos 1878, p. 77, nº 15, avec f.-s. pl. 37,1 (Pomtow 1883, nº 19 ; Hoffmann 1899, nº 1573 ; Michel 846 ; *Syll.*³ 1164 ; Parke 1967, p. 269, nº 20).

Cf. F. Blass, *Rh. M.* 34, 1879, p. 160.

Fac-similés : de haut en bas :
— Car. pl. 37, 1, f. A ;
— Car. pl. 37, 1, f. B ;
— autopsie 1998 (f. B).







Face A

ʾΗ αὐτὸς πεπαμένος τὰν ἐ(μ) πόλι οἰκίαν καὶ τὸ χωρί-
ον βέλτιόμ μοι κ ' εἴη καὶ πολυωφελέ(σ)τε(ρ)ον ;

Face B

Il doit s'agir du nom du consultant, mais ce nom demeure indéchiffrable.

Notes critiques

πολυωφελέ(σ)τε(ρ)ον Blass Hoffmann : ΠΟΛΥΩΦΕΛΕΤΕΟΝ f.-s. Car. 1878 et autopsie 1998.

Écriture

Style du IVe s. : *oméga* petit et aligné en bas dans πολυωφελε- (cf. p. ex. nº 1).

Commentaire

Le verbe *πάομαι n'est pas ionien-attique : il est bien répertorié, dans les autres dialectes, au futur, à l'aoriste et au parfait πέπᾱμαι. Son sens est « acquérir », d'où au parfait « posséder ». Il faut évidemment le rapprocher du substantif παμπασία, bien connu à Dodone.

ΕΠΟΛΙ n'est pas à proprement parler une erreur du graveur, mais une graphie phonétique, qui a de nombreux parallèles, comme le remarquait déjà Hoffmann. Les cas d'absence de notation d'une nasale implosive sont bien connus.

Blass, suivi par Hoffmann[399], corrige ΠΟΛΥΩΦΕΛΕΤΕΟΝ, lecture confirmée par mon autopsie, en πολυωφελέστερον, ce qui donne une forme et un sens satisfaisants[400].

Sur la face B, la lecture de Carapanos et Foucart est très fautive : il doit s'agir du nom du consultant, mais notre autopsie n'a pas permis de le déchiffrer.

Le texte peut s'interpréter de deux manières sensiblement différentes. G. Rougemont (communication amicale) comprend « acquérir la

399. Selon G. Rougemont, cette correction vient naturellement à l'esprit (communication amicale).

400. Cf. πολυωφελής « fort utile » Aristote, *Nic.* I, 3, 7 ; D. H. I, 36, etc. πολυωφελῶς Ar. *Th.* 504. Superlatif de l'adverbe πολυωφελέστατα Xén. *Eq.* I, 1.

maison qui est en ville et son terrain ». Je préfère, pour donner leur sens plein à αὐτός et au parfait πεμαμένος, considérer que le consultant est locataire, et qu'il hésite à devenir propriétaire : dans ce cas, αὐτός ne fait qu'insister sur l'idée de propriété personnelle.

Traduction

Serait-il meilleur et beaucoup plus avantageux que je sois moi-même propriétaire de la maison en ville et du terrain ?

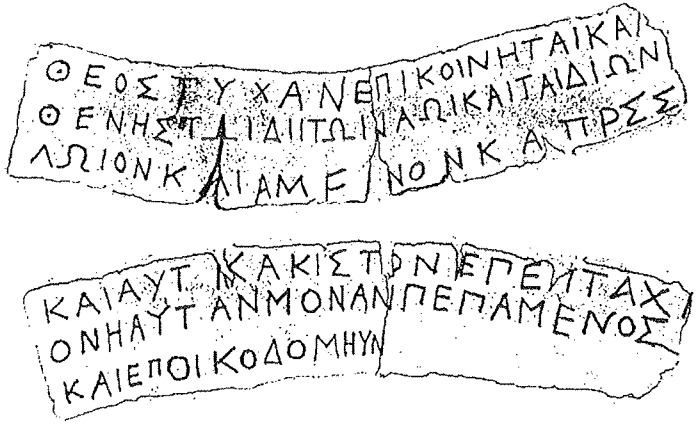
Série παμπασία (πεπαμένος)

Nº 118

Opisthographe. L = 9 à 9,5 cm. H = 1,8 cm. Ép. = 0,6 mm. Lettres profondément incisées. Fouilles Évangélidis 1952. Musée de Jannina M60. **Autopsie à Jannina en 1998**. Couleur : beige très uni. **IVe s.**

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1952 (1955), p. 302, nº 9, avec photographie de la face B (*SEG* 15, 1958, 399).

Fac-similé : autopsie 1998.



Face A

Θεός. Τύχαν. Ἐπικοινῆται Καλ[λισ]-
θένης τῶι Διὶ τῶι Νάωι καὶ τᾶι Διώ[ναι]
λῶιον καὶ ἄμεινόν κα πρ(ά)σσ[οι],

Face B

καὶ αὐτὶ κάκιστον, ἔπειτα χρ[όν]-
ον ἢ αὐτὰν μόναν πεπαμένος
καὶ ἐποικοδομῆυν ;

Notes critiques

αὐτὶ κάκιστον : ΑΥΤΙΚΑΚΙΣΤΟΝ autopsie à la loupe binoculaire ΑΥΤΚΑΚΙΣΤΟΝ Év.

χρόνον : ΧΙΟΝ Év. (à l'autopsie, il est clair que ce mot est lacunaire, et ce qu'Év. considère comme un *iota* peut fort bien être la haste d'un *rho*).

ἐποικοδομῆυν : lecture sûre.

Écriture

Il est probable que les deux faces sont de la même main, mais comme la f. B est mieux conservée que la f. A, la comparaison est difficile. C'est surtout le sens qui suggère qu'on a affaire à une lamelle exceptionnelle, où une seule question occupe les deux faces.

Évangélidis datait le texte du IV^e^ s., ce qui s'accorde bien avec la régularité du style de la gravure.

Commentaire

Évangélidis ne semble pas avoir compris qu'on avait affaire, sur les deux faces, à une seule et même question, qui n'est que très légèrement lacunaire à droite. Il n'y a pas lieu de supposer une lacune après πράσσοι, et l'expression λῶιον καὶ ἄμεινόν κα πράσσοι équivaut simplement à καλῶς πράττειν « réussir ». On peut restituer ἢ après Διώναι, mais, compte tenu de la petite dimension supposée de la lacune, et du caractère chaotique de la syntaxe, cette restitution ne s'impose pas. Tout se passe comme si le consultant, après avoir posé une question fort vague sur la f. A, avait éprouvé le besoin d'apporter des précisions sur la f. B, ce qui explique les incertitudes syntaxiques de cette face. L'opposition entre αὐτί = αὐτίκα[401] et ἔπειτα est banale ; l'expression ἔπειτα χρόνον est plus difficile à justifier, mais peut se comprendre, si on la rapproche de l'expression ὁ ἔπειτα χρόνος « l'avenir » : Kallisthénès

401. Cf. § 139.

n'est manifestement pas un grand styliste. L'accusatif χρόνον peut se comprendre comme une sorte d'accusatif de relation lié à ἔπειτα. Les féminins αὐτὰν μόναν doivent s'accorder à une οἰκίαν dont l'idée est impliquée par les verbes πεπαμένος et ἐποικοδομεῖν. ἐποικοδομῆυν < ἐποικοδομέων[402] : il faut comprendre ἢ αὐτὰν μόναν πεπαμένος καὶ ἐποικοδομῆυν (*sc.* λῶιον καὶ ἄμεινόν κα πράσσοι).

L'ensemble est compréhensible, malgré la maladresse de l'expression : Kallisthénès a acheté ou fait construire une maison, et l'opération est désastreuse (αὐτὶ κάκιστον) ; il espère que les choses vont s'arranger, ce qui lui permettrait même, dans le meilleur des cas, d'agrandir (ἐποικοδομεῖν) cette maison. Son trouble se ressent même dans son style !

Traduction

Dieu. Fortune. Kallisthénès demande à Zeus Naios et à Diona s'il peut réussir : pour l'instant, tout va pour le pire ; par la suite, est-ce qu'il peut réussir à rester propriétaire de cette seule maison, et même à l'agrandir (?) ?

AFFAIRES DE VOL

N° 119

L = 10,5 cm. H = 1,1 cm. Fouilles Évangélidis 1935. Musée de Jannina ? *Non vidi.* **IV^e^-III^e^ s.**[403]

Publ. : Évangélidis, *Ep. Chr.* 1935, p. 259, n° 32.

Ἔκλεψε Θωπίων τὸ ἀργύριον ;

Commentaire

Θωπίων est un hapax. Bechtel connaissait cependant déjà trois dérivés du nom rare θώψ « flatteur »[404]. Cette famille de noms semble typique de la Grèce du Nord-Ouest[405] :

— un Θώπας en Acarnanie ;
— un ou deux Θωπίας en Étolie ;
— un Θωπίνας en Acarnanie.

402. Cf. étude dialectologique, § 135.
403. Datation d'Évangélidis.
404. Bechtel, *HPN*, p. 505.
405. *Lexicon* IIIA, p. 214.

On connaît également un Θῶπύλος à Sélinonte[406], et une Θώπιον à Athènes[407], mais comme, dans ce dernier cas, il s'agit d'une esclave ou d'une hétaïre, on ne peut être sûr de son origine.

Traduction

Est-ce Thôpiôn qui a volé l'argent ?

AFFAIRES DE VOL

N° 120

L = 6,5 cm. H = 1,2 cm. Fouilles Évangélidis 1955. Musée de Jannina ? *Non vidi.* **IVe-IIIe s. ?**

Publ. : Évangélidis, *Ergon* 1955 (1956), p. 56 et *PAAH* 1955 (1960), p. 171, δ (*SEG* 19, 1963, 429 ; Parke 1967, p. 273, n° 29).

Ἔκλεψε Δορκίλος τὸ λάκος ;

Commentaire

La glose d'Hésychius λάκη · ῥάκη[408]. Κρῆτες restait isolée, au point que le LSJ n'a pas jugé utile d'en tenir compte. C'est pourtant bien ce mot qu'on lit ici, mais dans un sens qui ne doit pas être dépréciatif[409]. Il s'agit du vol d'un vêtement, ce qui ne doit pas surprendre[410]. Le mot doit être populaire.

Parke, qui renvoie au n° 83, suppose avec raison qu'il s'agit d'une question, et non d'une réponse de l'oracle : on imagine mal en effet l'oracle prenant la responsabilité d'accuser une personne qu'il ne connaît probablement pas.

Traduction

Est-ce que c'est Dorkilos qui a volé mon vêtement ?

406. *Lexicon* IIIA *s. v.*
407. *IG* II² 11693 (*Lexicon* II *s. v.*).
408. De τὸ ῥάκος (ᾰ).
409. Évangélidis glose λάκος par ῥάκος, ἔνδυμα.
410. Cf. n° 121.

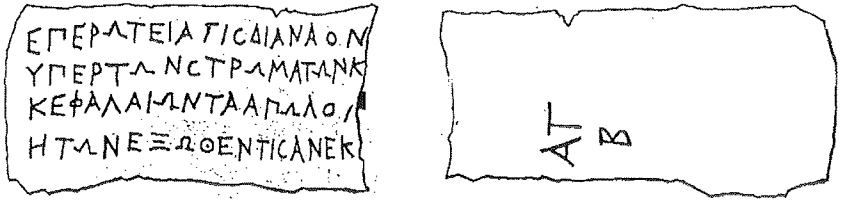
AFFAIRES DE VOL

N° 121

Lamelle déchirée à droite. L = 6 cm. H = 2,5 cm. Ép. = 0,5 mm. Fouilles Carapanos 1876-1877. Musée national d'Athènes. **Autopsie en 1998. IVe-IIIe s.**

Publ. : Carapanos 1878, p. 75, n° 10, avec f.-s. pl. 36,1 (Pomtow 1883, n° 12 ; Hoffmann 1899, n° 1586 ; Parke 1967, p. 272, n° 27).

Fac-similés : Car. 1878 (f. A et f. B).



Face A

Ἐπερωτεῖ ʔΑγις (*ou* ʷΑγις) Δία Νάον [καὶ Διώναν]
ὑπὲρ τῶν στρωμάτων κ[αὶ τῶν προσ]-
κεφαλαίων τὰ ἀπωλόλ[εκε . . . . .]
ἢ τῶν ἔξωθέν τις ἀνέκ[λεψε].

Face B

ʔΑγ(ις) *ou* ʷΑγ(ις) et B = « consultant n° 2 »

Rapport d'autopsie 1998

À la fin du texte, ANEK n'est plus vérifiable. Dans le nom d'Agis, le *sigma* n'a pas la forme lunaire indiquée par Car. : deux branches sont bien visibles, et une troisième est observable dans la cassure.

L'*oméga* de ΕΠΕΡΩΤΕΙ est arrondi, et non anguleux comme celui de Car. Il est plus petit que toutes les autres lettres.

Le *sigma* de στρωμάτων est invérifiable.

Le texte est essentiellement illisible.

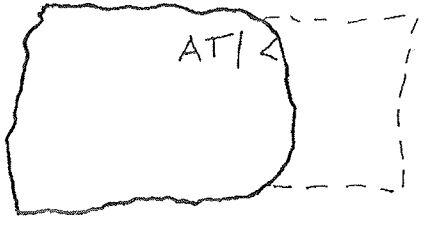
Couleur : gris foncé.

Notes critiques

ἀπωλόλεκε (= ἀπολώλεκε) : ἀπώλολε Po Ho Parke.
ἀνέκλεψε Hoffmann : ἂν ἔκλεψε Carapanos - Foucart Pomtow Parke.

Écriture

Le f.-s. de Carapanos-Foucart est trompeur : le *sigma* de ΑΓΙΣ n'est pas lunaire (voir notre fac-similé d'un détail de la face A ci-dessous), et celui de στρωμάτων est invérifiable. L'*oméga* de ἐπερωτεῖ n'est pas anguleux. Comme tout le reste est pratiquement invérifiable, on ne peut pas se fier au f.-s. de Carapanos - Foucart pour juger du style de l'écriture et de la date du document.



Commentaire

La faute ἀπωλόλεκε pour ἀπολώλεκε ne doit rien être d'autre qu'une faute de dyslexie de la part du consultant, et il vaut mieux restituer cette forme que ἀπώλολε, car c'est généralement le parfait en -κα qui a le sens transitif.

La lecture ἂν ἔκλεψε doit être exclue, pour d'évidentes raisons dialectales. Il faut lire ἀνέκλεψε[411].

Traduction

Agis interroge Zeus Naios et Diona au sujet des couvertures et des oreillers dont il se trouve dépossédé : est-ce que quelqu'un de l'extérieur les a volés ?

411. Cf. LSJ et *Rev. Suppl. s. v.* ἀνακλέπτω : l'existence de ce composé rare doit maintenant être considérée comme certaine.

AFFAIRES DE VOL

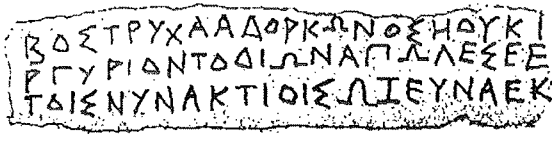
N° 122

Lamelle lacunaire à droite. L = 7 cm en 1952 et 6,3 cm en 1998. H = 1,3 cm. Ép. = 0,5 mm. Fouilles Évangélidis 1952. Musée de Jannina M1. **Autopsie à Jannina en 1998** : le document s'est un peu effrité à droite depuis 1952. Les bords sup., inf. et g. sont intacts. Aucune pliure visible. Verso vierge. Aucune trace d'une autre inscr. Couleur : rougeâtre avec par endroits la couleur ordinaire du plomb. Écriture beaucoup plus régulière que celle de mon f.-s. **IV^e^-III^e^ s.**

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1952 (1955), p. 303, n° 11 (*Bull.* 1956, 11 ; *SEG* 15, 400).

Cf. *Bull.* 1961, 375 et 1962, 81 ; L. Robert, *Noms ind.*, p. 214, n. 6 ; P. Cabanes 1997, p. 23, n° 33.

Fac-similé : autopsie 1998.



Βοστρύχα ἁ Δόρκωνος ἥ οὐκ ἐκ<λ>[έφθη τὸ ἀ]-
ργύριον τὸ Δίων ἀπώλεσε Ε[- - - - - - - - - - -]
τοῖς νῦν Ἀκτίοις, ὦ Ζεῦ Νάε κ[αὶ Διώνα].

Notes critiques

ἥ οὐκ ἐκλέφθη : ΗΔΥΚΕΚΙ[Év. HOYKE autopsie. O est sûr, même s'il a une forme un peu anguleuse qui l'a fait prendre pour un Δ par Év. De EKI lu par Év., il ne reste plus que la haste de E ; le I, qui devait se trouver au bord du document, pouvait fort bien être la haste g. d'un Λ.

ἀπώλεσε Ε[autopsie : ἀπώλεσε Ξ[Év. À la loupe binoculaire, on lit bien E et non Ξ : sans aucun doute possible, la haste n'est pas accidentelle. Le E final de cette deuxième ligne commence à s'effriter.

Écriture

Le style est proche de celui du n° 113, dont le sujet pourrait être analogue. Évangélidis proposait le IV^e^ s., mais rien n'exclut le III^e^.

Commentaire

J. et L. Robert ont rapproché le nom Βοστρύχα du nom Βοστρώ, qu'on lit sur une stèle funéraire d'Apollonie[412]. Il s'agit de noms grecs, et non illyriens comme le croyait Anamali, *editor princeps* de la stèle, formés sur βόστρυχος « boucle de cheveux ». Le nom Δόρκων n'est pas répertorié comme tel par Bechtel, qui énumère cependant plusieurs anthroponymes féminins dérivés de δόρξ « chevreuil »[413]. En revanche, le *Lexicon* a recensé de nombreux exemples de ce nom, dans toutes les régions de la Grèce[414].

Il faut rapprocher ce texte du n° 113, où on lit le nom d'Actium, et où il est question d'une course de chevaux à Éléa, dans laquelle Satyros aurait perdu de l'argent. On peut imaginer que l'argent qu'a perdu Dion, au grand dam de Bostrycha qui est peut-être sa femme, a aussi été perdu à l'occasion d'un pari, dans lequel Bostrycha soupçonne une tricherie[415].

Traduction

Bostrycha, fille de Dorkôn, demande s'il n'est pas vrai que l'argent que Dion a perdu [. . .] *aux Concours actiaques qui se déroulent en ce moment a été volé, ô Zeus Naios et Diona.*

AFFAIRE DE RAPT

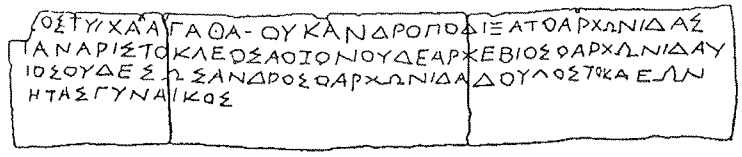
N° 123

L = 16,5 cm. H = 3 cm. Ép. = 0,9 mm. Verso vierge. Le coin supérieur gauche est déchiré. Fouilles Évangélidis 1952. Musée de Jannina M14. **Autopsie à Jannina en 1998.** Couleur : gris et ocre. La lamelle a été pliée de nombreuses fois, presque enroulée, en commençant par la g., mais le texte était à l'extérieur, vu le profil des pliures. **IV^e s.**

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1952 (1955), p. 298, n° 2, avec photographie presque illisible et fac-similé fidèle (*SEG* 15, 1958, 385 ; Parke 1967, p. 271, n° 26).

412. P. Cabanes 1997, p. 23, n° 33.
413. Bechtel, *HPN*, p. 589.
414. *Lexicon* I, p. 143 ; II, p. 134 ; IIIA, p. 134.
415. Sur les Ἄκτια, cf. n° 113 et *RE s. v.* Aktia.

Fac-similé : Év. 1952.



[Θ]εός. Τύχα ἀγαθά. Οὐκ ἀνδροποδίξατο Ἀρχωνίδας
τὰν Ἀριστοκλέος ἄοζον οὐδὲ Ἀρχέβιος ὁ Ἀρχωνίδα υ-
ἱὸς οὐδὲ Σώσανδρος ὁ Ἀρχωνίδα δοῦλος τόκα ἐὼν
ἢ τᾶς γυναικός ;

Notes critiques

τάν Év. autopsie : τόν Parke, par erreur (l'*alpha* est bien visible sur la photographie et sur le fac-similé, ainsi qu'à l'autopsie).

Commentaire

On ne voit guère comment Évangélidis peut dater du V^e s. un texte qui respecte sans aucune erreur les règles de l'orthographe réformée. On proposera plutôt le IV^e s. Le verbe ἀνδροποδίζομαι = att. ἀνδραποδίζομαι est un hapax, qui s'explique facilement par l'influence de tous les composés en ἀνδρο-.

Le substantif ἄοζος et ses dérivés sont rares[416] :

— ἀοζέω « servir, veiller sûr » Eschyle fragment 54 ;

— ion. ἀοζίη « service d'un dieu » *Epigr. Gr.* 425 (Phrygie)[417] ;

— ὁ ἄοζος = θεράπων « serviteur », spécialement serviteur d'un temple, Eschyle *Ag.* 231 (lyr.). Cf. Callimaque fragment 563 Pf. ; *Hymne à Délos* 249 (conjecture) ; *IG* IX 1, 976 (Corcyre) ;

— ὁ ἆζος Gloss. ap. Ath. 6, 267c ;

— ἄοζοι · ὑπηρέται, θεράποντες, ἀκόλουθοι Hésychius.

Particulièrement intéressante est la stèle de Corcyre *IG* IX 1, 976 (IV^e s. ou début du III^e), dont on n'a conservé que la partie inférieure : après une liste de noms au nominatif avec patronymes au génitif, on lit aux lignes 7-10 :

416. Relevé d'après LSJ + *Rev. Suppl.* et Chantraine, *DELG s. v.* ὄζος 2, avec hypothèses étymologiques.
417. G. Kaibel, *Epigrammata Graeca ex lapidibus conlecta,* 1878 (réimprimé en 1965), n° 425, l. 4 : épigramme funéraire tardive.

. . . . σθένης μάγιρος
. . . . . ρος ὑπηρέτας
. . . . . ων ἄοζος
. . . . . ανος οἰνοχόος.

La fonction d'ἄοζος est donc bien religieuse, et distincte de celle de δοῦλος, comme semble l'indiquer la lamelle. Aristoklès doit être un prêtre, et sa servante (τὰν ἄοζον), qui l'assistait dans ses fonctions, a été frauduleusement enlevée et réduite en esclavage. Aristoklès soupçonne Archonidas ou son fils, ou même un esclave de cette famille, qui semble s'être affranchi (δοῦλος τόκα ἐών) : dans cette dernière hypothèse, l'esclave aurait acheté sa liberté en réduisant en esclavage la malheureuse servante. En tout cas, puisqu'il s'agit d'une affaire d'esclavage, il est frappant de constater que toute une famille est ici impliquée, tout comme dans les actes d'affranchissement, de Buthrote par exemple[418].

LSJ *Rev. Suppl.* met en doute le féminin τὰν ἄοζον de la lamelle, suggérant qu'il faut peut-être corriger τάν en τόν. Il est vrai que la forme ἀνδροποδίξατο = ἀνδρα- sème le doute, et que le suffixe, si l'on admet l'étymologie proposée par LSJ, est plutôt masculin, mais il peut s'agir d'un nom épicène[419].

Traduction

Dieu. Bonne fortune. Archonidas n'a-t-il pas réduit en esclavage la servante d'Aristoklès ? Ou alors, est-ce Archébios, le fils d'Archonidas, qui a fait le coup ? Ou alors, est-ce Sosandros, qui était alors esclave d'Archonidas ou de sa femme ?

AFFAIRES DE MORT

N° 124

L = 6 cm. H = 1 cm. Fouilles Évangélidis 1935. Musée de Jannina ? *Non vidi.* **IV^e^-III^e^ s.**

Publ. : Évangélidis, *Ep. Chr.* 1935, p. 259, n° 29.

418. Cf. P. Cabanes 1974, *passim.*
419. Étymologie proposée par LSJ : **sm-sod-yos,* racine **sed-* « aller », slav. *chodŭ*, cf. ὁδός.

Face A

ʾΗ τέθνακε ;

Face B

Évangélidis signale un *epsilon* corinthien (= « consultant n° 5 ») : en fait, il doit s'agir d'un *bêta* (= « consultant n° 2 »).

Commentaire

La manière dont Évangélidis présente ce document est contradictoire : soit Év. a interprété ε̂ en ἡ̂[420], auquel cas la lamelle date du V^e^ s., soit l'*epsilon* corinthien est en fait un *bêta,* auquel cas il faut descendre aux IV^e^-III^e^ s. Seule l'autopsie permettrait de trancher catégoriquement, mais le parallèle avec le n° 125, dont le sujet est d'ailleurs analogue, suggère que la seconde solution est préférable.

Le texte doit être rapproché de deux autres, où il est aussi question de mort[421] ; si l'on admet notre interprétation de ces deux textes difficiles, on pourra aussi admettre qu'il est ici question d'une malédiction : le consultant demande à l'oracle si son ennemi, qu'il a maudit, est bien mort, ou si la blessure qu'il lui a infligée a bien entraîné la mort. D'autres interprétations sont évidemment possibles.

Traduction

Est-il mort ?

AFFAIRES DE PHILTRES MAGIQUES

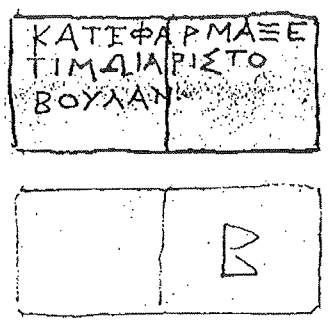
N° 125

Lamelle entière, mais cassée en deux, parfaitement lisible à l'œil nu. L = 3,8 cm. H = 1,8 cm. Ép. = 0,8 mm. H. l. = 2 mm. Fouilles Évangélidis 1929. Musée de Jannina M433. **Autopsie à Salonique en 1998.** Couleur : gris sombre. **IV^e^-III^e^ s.**

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1929, p. 126, n° 5 ; Christidis 1999, p. 70, n° 4, avec f.-s. de la f. A.

420. Cf. notice sur les transcriptions d'Év., § 61.
421. N° 107B et n° 126. Cf. aussi n° 125.

Fac-similé : autopsie 1998.



Face Ax

Κατεφάρμαξε
Τιμῶι Ἀριστο-
βούλαν ;

Face B

Un grand B, inscrit après la pliure de la lamelle : « consultant n° 2 ».

Écriture

Écriture peu caractérisée. *Xi* à trois branches égales et sans haste. Évangélidis datait le texte du IV^e^ s., mais le III^e^ ne doit pas être exclu.

Commentaire

La forme Τιμώι, qui a embarrassé Év., est un remarquable archaïsme, car la forme plus connue Τιμώ est bien issue de Τιμώι. Les nominatifs féminins en -ώι sont bien connus en pays dorien, en particulier en Sicile[422]. Le verbe καταφαρμάσσω est très rare : les auteurs emploient généralement καταφαρμακεύω. Le LSJ ne cite pas la lamelle, mais seulement :

— Hdt, II, 181 : κατά με ἐφάρμαξας ;

— Plut., *Dio*, 14 : τῷ Πλάτωνος λόγῳ Διονύσιον καταφαρμάσσων.

On trouve d'autres références, tardives, dans le *Thesaurus*. Le rapprochement avec le n° 125 bis invite à interpréter ainsi le texte :

Traduction

Est-ce Timô qui a administré un philtre magique à Aristoboula ?

422. Cf. p. ex. L. Dubois, *IGDS*, n° 37 : Τιμασδι καὶ ha Τιμασδς γλδσα (Sélinonte, début du V^e^ s.).

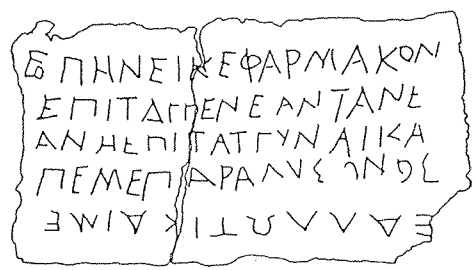
AFFAIRES DE PHILTRES MAGIQUES

N° 125 bis

Lamelle portant 4 inscriptions : Christidis ne publie que l'inscription A3. L = 4,2 cm. H = 2,3 cm. Ép. = 0,9 mm. H. l. = 2,5 mm. Musée de Jannina M 257. *Non vidi. ca* **400-350.**

Publ. : Christidis 1999, p. 68, n° 1, avec f.-s.

Fac-similé : Christidis 1999.



Ἐπήνεικε φάρμακον
ἐπὶ τὰγ γενεὰν τὰν ἐ-
ὰν ἢ ἐπὶ τὰγ γυναῖκα [ἢ ἐ-]
π' ἐμὲ παρὰ Λύσωνος ;

Notes critiques

ἐάν : ἐ<μ>άν Chr. (« In line 2, the space after the final ε is uninscribed. The choices are to read, with the text, ἐάν, or to assume an inadvertent omission, perhaps influenced by the ending of γενεάν, and to understand ἐμάν. The latter would square better with the first person pronoun in line 4 » : en réalité, les cas d'anacoluthe sont tellement fréquents dans les lamelles qu'on ne doit pas hésiter à lire ἐάν).

τὰγ γυναῖκα : le *gamma* de τάγ ressemble à un *tau*.

On ne voit pas comment interpréter l'autre inscription révélée par le f.-s. de Chr., et sur laquelle il ne donne aucune explication : on remarquera simplement que son début rappelle curieusement celui du n° 29.

Écriture

M^me^ Vokotopoulou datait cette inscription du tout début du IV^e^ s., en la rapprochant d'une tablette de malédiction en plomb du Cérami-

que d'Athènes[423] et d'un graffito sur un vase attique[424]. Cette datation n'est pas invraisemblable, d'autant que l'*upsilon* de Λύσωνος conserve une forme archaïque. On ne remarque cependant aucune erreur dans l'usage des nouvelles graphies attiques. On proposera donc simplement une datation dans la première moitié du IV^e^ s. Toutes les lettres sont calibrées.

Commentaire

L'aoriste ἐπήνεικε a des parallèles bien connus : ἔνεικα *Od.* IV, 784, etc. ; Pd., *P.* IX, 6 ; Orph., *Arg.* 308 ; ἤνεικα *Od.* XVIII, 300 ; Thcr. XXIII, 16 ; Hdt. II, 146 ; III, 155.

Le possessif réfléchi ἑός (de **sewos,* cf. lat. *suus)* est attesté chez Homère, Pindare, et, chez Corinne, sous la forme ἰός. On sait que ce réfléchi n'était pas, en indo-européen, spécialisé pour la troisième personne, ce qui rend caduques les hésitations de Christidis. Sa présence, comme réfléchi indirect, dans notre inscription est un remarquable archaïsme dialectal.

Il est impossible de décider si Lyson a été l'envoûteur qui aurait fourni le philtre, ou le commanditaire qui aurait utilisé un tiers, par exemple un esclave, dont le nom serait le sujet sous-entendu de ἐπήνεικε.

Traduction

A-t-il administré un philtre magique à mes enfants, ou bien à ma femme, ou bien à moi-même, de la part de Lyson ? (ou bien *qu'il se sera procuré auprès de Lyson).*

AFFAIRES DE MORT

N° 126

L = 7,3 cm. H = 6 cm. Ép. = 1 mm. Fouilles Évangélidis 1952. Musée de Jannina M50. **Autopsie à Jannina en 1998**. Lamelle et texte entiers. La lamelle n'avait pas été pliée, mais elle s'est pliée et déchirée accidentellement en plusieurs endroits : elle s'est chiffonnée, ce qui rend la lecture difficile. Couleur : brun mat. IV^e^ s.[425]

423. J. Trumpf, « Fluchtafel und Rachepuppe », *MDAI(A)* 73 (1958), p. 94-102, Beil. 71 f. = D. R. Jordan, « A survey of Greek defixiones not included in the special corpora », *GRBS* 26 (1985), p. 151-197, n° 9.

424. A. W. Johnston, *AJA* 82 (1978), p. 225, fig. 2.

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1952 (1955), p. 305, n° 23 (*Bull.* 1956, 143 ; *SEG* 15, 1958, 406).

Fac-similé : néant (j'ai consacré le temps dont je disposais à l'identification, très difficile, des lettres : compte tenu de l'interprétation qu'on propose, il serait souhaitable de réaliser dès que possible un fac-similé).

Θεός. Τύχα.
Λυκόφρων ΑΑΤΕΚΑΝΕ *(vacat)*
ΟΑΜΥΛΑΝΤΟΤΑΝΑΣΟΡΙΓΓΑΙΟΙ
ἐπαιτίωντι καὶ ὑπαὶ πλαγᾶς
τᾶς Λυκόφρονος τέθνακε.

Notes critiques

Les lettres pointées correspondent aux endroits où le document est abîmé, en particulier par des pliures accidentelles, ce qui rend très difficile leur identification.

ΑΑΤΕΚΑΝΕ autopsie : .ΑΤΕΚΑΝΟ Év.

ΤΑΝΑΣΟΡΙΓΓΑΙΟΙ autopsie : ΤΑΝΑΣΟΡΙΓΓΑΚΙ Év. (arrivé au bord de la lamelle, le graveur a dû serrer les lettres IOI, ce qui a fait lire KI à Év. : la lecture ΓΑΙΟΙ est presque sûre).

ἐπαιτίωντι Év. : ΕΠΑΙΤΙΩΝΤΓ autopsie.

ὑπαί autopsie : . . . . Év. (le mot est d'une lecture presque certaine à la loupe binoculaire).

Commentaire

Le texte est très difficile, et seule une contre-autopsie avec fac-similé permettrait de vérifier les hypothèses hasardées ci-dessous.

Si la lecture dor. ἐπαιτίωντι = att. ἐπαιτοῦσι est correcte, il faut supposer, pour justifier le pluriel, au moins un autre nominatif entre Λυκόφρων et ἐπαιτίωντι : Ὀριγγαῖοι pourrait être un phylétique inconnu à ce jour. Il est question de mort violente, ce qui invite à rapprocher ce texte

425. Datation, plausible, d'Évangélidis.

des n^os^ 107B, 124 et 125, ainsi que des n^os^ 141A et 140, où il semble être question de malédictions[426]. Or, deux séquences de lettres incompréhensibles pourraient être des anagrammes, approximatifs il est vrai, du nom de la mort et du verbe « tuer » : AATEKANE = ἀπέκτανε (?) ; TOTANAΣ = θάνατος (?). Il ne resterait plus qu'à interpréter OAMYΛAN : la différence entre *omicron* et *thêta* à point central étant généralement presque imperceptible dans les lamelles, on proposera de reconnaître ici le nom Θαμύρας à l'accusatif[427], dont la lecture pourrait être corrigée par une contre-autopsie, car je ne suis nullement sûr de ma première lecture, qui a nécessairement été influencée par celle d'Évangélidis. On proposera donc, sous toutes réserves, l'interprétation suivante :

Θεός. Τύχα.
Λυκόφρων ἀπέκτανε
Θαμύ<ρ>αν. Θάνατος · Ὀριγγαῖοι
ἐπαιτίωντι · καὶ ὑπαὶ πλαγᾶς
τᾶς Λυκόφρονος τέθνακε.

Dieu. Fortune.
Lykophron a tué
Thamyras. Mort (à Lycophron) : c'est ce que sollicitent les Oringaioi. Et (Thamyras) est mort sous le coup porté par Lykophron.

La lecture de ὑπαί = ὑπό, forme connue comme épique et poétique, est surprenante, mais presque sûre. Cette forme n'est pas assignable à un groupe dialectal particulier, et il faut croire que c'est par fantaisie poétique que les consultants l'emploient : on remarquera que les mots ἐπαιτίωντι καὶ ὑπαί ont un rythme ïambique parfait.

En revanche, la forme ἐπαιτίωντι (< ἐπαιτέοντι) n'a de parallèles que dans le dialecte d'Héraclée de Lucanie[428], ainsi peut-être qu'en laconien et à Tarente : dans les tables d'Héraclée, on lit plusieurs fois les formes ἐμετρίωμες et μετριώμεναι, où ιω est issu phonétiquement

426. Cf. étude des rapports entre lamelles oraculaires et malédictions, § 99.
427. Cf. Bechtel, *HPN*, p. 508 : Θάμυρις et Θάμυρος, ce dernier nom précisément dans une tablette attique de malédiction. Le nom héroïque Θαμύρας est attesté dans Plat. *Rsp.* 620a, *Leg.* 829e : il s'agit d'une variante de Θάμυρις, chantre thrace légendaire, *Il.* II 595 ; Eur. *Rhésus* 925.
428. Bechtel, *Gr. Dial.* II, p. 388 ; Buck, *Gr. Dial.* p. 40 ; M. Lejeune, *Phon.* p. 251 et p. 256 n. 3.

de εο. Il n'est pas exclu que les Oringaioi (s'ils existent !) soient une tribu héracléote[429] ; s'il s'agit d'une tribu épirote, il faut supposer que l'évolution εο > ιω était aussi possible en Épire[430]. Dans l'état actuel de la documentation, il est impossible de trancher.

ἐπαιτέω n'apparaît dans aucune autre lamelle[431], et ne signifie pas « poser une question », mais « solliciter quelque chose ». Θάνατος, au nominatif, n'est pas intégré à la syntaxe de la phrase, de la même manière que, dans les *defixiones,* les noms des personnes maudites sont souvent inscrits au début au nominatif, alors que la formule de malédiction exigerait l'accusatif[432]. Comme souvent dans les *defixiones,* le texte est répétitif et plus ou moins incohérent : καὶ ὑπαὶ πλαγᾶς τᾶς Λυκόφρονος τέθνακε reprend Λυκόφρων ἀπέκτανε Θαμύραν.

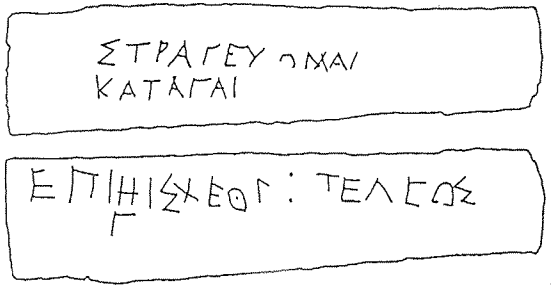
Affaires militaires

N° 127

L = 5,9 cm. H = 1,4 cm. Pli au milieu. D'après la photographie, les bords sont comme emboutis. Une seule inscription au recto, et une seule au verso. Musée de Jannina M96. *Non vidi.* ***ca* 400-390.**

Publ. : Christidis 1997, p. 107, avec fac-similé et photographies lisibles pl. 18.

Fac-similé : Chr. 1997.



429. Cf. n° 6A, où il est peut-être question des phylarques des Héracléotes, n° 132, n° 17.
430. Cf. étude dialectologique, § 135 : en Épire, εο a plutôt tendance à se diphtonguer.
431. Cf. cependant αἰτέω n^os^ 23, 46 et 53.
432. Cf. par exemple Wünsch n° 57.

Face A

Στρατεύωμαι
κατὰ γᾶι ;

Face B

Ἐπὶ γῆι σχέθε τελέως.

Notes critiques

L'écriture de cette lamelle, dont les photographies sont bien lisibles, appelle plusieurs commentaires :

— dans στρατεύωμαι, on peut aussi bien lire un *omicron* qu'un *oméga*, mais la forme est nécessairement un subjonctif délibératif : comme il n'y a pas lieu de penser que notre texte soit antérieur à la réforme alphabétique, il vaut mieux lire *oméga* ;

— dans κατὰ γᾶι, Christidis indique que l'*iota* final est peut-être un vestige de *nu*, mais la photographie n'autorise pas ce doute : il s'agit bien d'un *iota* ;

— le *gamma* de ἐπὶ γῆι a été omis et rajouté ensuite sous l'*êta* ;

— Christidis note une ponctuation de deux points après σχέθε, mais les photographies montrent que ces deux points se retrouvent sur la face A, où ils se superposent en partie à l'*oméga* de στρατεύωμαι. Ces pseudo-ponctuations n'ont donc aucun rapport syntaxique avec les deux textes ;

— il vaut mieux lire τελέως que τέλεος : l'écriture de cette face est maladroite, et le graveur a tourné les pattes de l'*oméga* vers l'intérieur, ce qui suggère que l'usage de l'*oméga* est alors récent.

Écriture

Les deux faces ne sont pas de la même main.

Sur la f. B, l'usage de *êta* dans γῆι indique qu'on se situe après la réforme orthographique de 403/2, et la forme anormale de l'*oméga* de τελέως, dont les pattes sont tournées vers l'intérieur, traduit les difficultés d'adaptation au nouvel alphabet.

Commentaire

Le verbe στρατεύομαι « servir comme soldat » s'applique généralement à un simple soldat, ce qui discrédite les spéculations de Christidis :

ce dernier suppose que le consultant est un personnage important, ce qui expliquerait qu'il bénéficie d'une réponse écrite, qu'il ne se nomme pas, et que la lamelle neuve qu'il a utilisée n'a pas été remployée. Aucun de ces arguments n'est convaincant, et le consultant est très probablement un homme de condition modeste, qui se demande s'il doit servir dans l'armée de terre ou dans la marine[433] : on sait en effet que les Anciens considéraient le service dans la marine comme beaucoup plus dangereux, en partie pour des motifs superstitieux, tenant aux risques de disparition du corps en haute mer. Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que l'oracle recommande absolument – τελέως – un service sur terre.

κατὰ γᾶι pour κατὰ γᾶν est évidemment un solécisme, que l'oracle n'a pas commis en reprenant cette expression sous la forme ἐπὶ γῆι : cela suggère que le consultant est peut-être un barbare. On pense à un Illyrien qui envisagerait de s'engager comme mercenaire dans une armée quelconque : les possibilités ne manquaient pas au début du IV^e^ s.

La réponse de l'oracle étonne par la forme ionienne γῆι. Selon Christidis, l'oracle aurait voulu donner une forme poétique à sa réponse, comme cela se faisait dans d'autres sanctuaires oraculaires, et comme il est constant dans les traditions littéraires relatives aux oracles. On expliquerait ainsi la forme ionienne γῆ et l'impératif aoriste homérique σχέθε = att. σχές. On peut aussi considérer que σχέθε est un archaïsme dialectal, et expliquer γῆι par une influence de l'attique parallèle à l'adoption de l'alphabet ionien.

Traduction

Question : *Dois-je servir sur terre ?*
Réponse : *Tiens-t'en à un service sur terre, absolument.*

Affaires militaires

N° 128

L = 15,2 cm. H = 2,2 cm. Fouilles Évangélidis 1952. Musée de Jannina ? N° d'inventaire inconnu. *Non vidi*. **190 av. ?**

433. Christidis signale que les lamelles inédites M264 et M1257 portent sur le même sujet.

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1952 (1955), p. 304, n° 15 (*SEG* 15, 1958, 407).

'Αγαθῆι τύχηι. 'Επερωτᾶι 'Αργεῖ[ο]<ς> [Δί]α Νάον καὶ Διώναν εἰ λῶιον καὶ ἄμεινον EITONI ἀνελθόντα στρατεύεσθαι ἐπ' 'Αντίοχον.

Notes critiques

ἀγαθῆι τύχηι ἐπερωτᾶι : ἀγαθῇ τύχῃ ἐπερωτᾷ Év. (cf. notice sur les transcriptions d'Év., § 61).

λῶιον : λῷον Év. (cf. *ibid.*).

'Αργεῖος : ΑΡΓΕΙ. Λ Év.

EITONI *lamina* selon Év. : <ἐστίν> Év. *dubitanter* <Σκιπίωνι ? > cf. commentaire.

Commentaire

Curieusement, ce texte intéressant n'a jamais été repris ni commenté. Il faut dire qu'Évangélidis le datait des IV^e^-III^e^ s., sans qu'on sache pourquoi, puisqu'il écrit lui-même que le *sigma* est lunaire, et que l'*oméga* a la forme étrange d'un S latin couché. En réalité, tout indique que le texte est plus tardif, en particulier l'usage de la *koinè*, à l'exception notable du nom de Diona, qui a gardé sa forme dialectale. La lecture 'Αργεῖος semble s'imposer : il s'agit d'un nom banal. Il est question d'une campagne militaire contre Antiochos : si le texte a quelque rapport avec l'histoire de l'Épire, ce qui est extrêmement probable, le seul Antiochos qui puisse être concerné est Antiochos III, dans le cadre de la guerre qui l'oppose aux Romains de 192 à 189[434], et qui s'achève en 189 par la victoire romaine de Magnésie du Sipyle, en Asie mineure. En 190, le nouveau consul L. Cornelius Scipion débarque à Apollonie « et gagne la Thessalie en traversant l'Épire, suivant l'itinéraire habituel, le long de l'Aoos et de son affluent le Drino, pour franchir le Pinde au col de Metsovo. C'est cette armée qui passe en Macédoine et en Asie et, finalement, remporte la victoire de Magnésie du Sipyle sur Antiochos III, au début de 189[435]. » Or, à cette époque-là, comme l'explique fort bien P. Cabanes, le *koinon*

434. Cf. P. Cabanes 1976, p. 279-284 : c'est par erreur que les dates indiquées pour ce conflit sont 192-191. Il faut lire 192-189.

435. P. Cabanes 1976, p. 283, d'après Tite-Live XXXVII, 6, 1.

des Épirotes n'a guère d'autre choix diplomatique que de se ranger du côté romain, sans pour autant s'allier véritablement aux Romains contre Antiochos III : il est donc extrêmement probable que des mercenaires épirotes se sont joints aux troupes de L. Cornelius Scipion.

La principale difficulté du texte réside dans l'interprétation de ἀνελθόντα : employé absolument, ce verbe ne peut avoir aucun sens clair ; on cherchera donc un complément dans le mot indéchiffrable qui précède. Or, il n'est pas impossible que ce soit précisément le nom de Scipion qui se cache derrière ces signes, ce que seule l'autopsie du document permettrait de vérifier, et l'expression Σκιπίωνι ἀνελθόντα aurait le sens de « retourner auprès de Scipion »[436]. Il est vrai que la campagne contre Antiochos III était la première, et aussi la dernière, qu'ait menée L. Cornelius Scipion *Asiaticus*, mais il faut rappeler que son frère P. Cornelius Scipion *Africanus* l'accompagnait dans cette campagne en tant que légat, et qu'il fut le principal artisan de la victoire de Magnésie : il est donc possible qu'Argeios parle en réalité de l'Africain, qui avait déjà derrière lui une brillante carrière militaire. Élu consul en 205, P. Cornelius Scipion avait levé une armée de volontaires italiens en Sicile contre Carthage : compte tenu des liens qui existaient depuis longtemps entre l'Épire et la Grande-Grèce, il n'est pas invraisemblable que des mercenaires épirotes se soient mis au service de Scipion l'Africain en 205, puis de nouveau en 190.

Il est donc possible qu'Argeios soit un mercenaire qui, en 190, demande à l'oracle s'il doit se joindre aux troupes de P. et L. Scipion, au moment où elles passent en Épire, pour faire campagne contre Antiochos III. Il ne s'agit évidemment que d'une hypothèse, mais cette hypothèse s'appuie sur les arguments suivants :

— le nom Antiochos est certes banal, surtout en Grèce du Nord, et plusieurs rois de Syrie ont porté ce nom, mais στρατεύεσθαι ἐπ' 'Αντίοχον indique qu'il s'agit d'un chef militaire : or, l'historiographie de l'Épire ne mentionne pas d'autre chef s'appelant Antiochos, sinon Antiochos III. On peut certes imaginer que d'autres chefs militaires, par exemple étoliens ou macédoniens, ont porté le nom d'Antiochos et ont eu affaire en Épire, mais l'historiographie n'en a pas gardé le souvenir ;

— la date de 190 correspond bien aux caractéristiques paléographiques et linguistiques de l'inscription ;

436. Cf. ἄνελθέ μοι πάλιν Eur. *Ph.* 1207.

— il est possible que le n° 129 s'explique par les mêmes circonstances historiques.

En résumé, nous considérons comme possible, voire probable, que l'Antiochos dont il est question soit précisément Antiochos III, et que le document date précisément de 190 av. En tout cas, nous ne connaissons pas d'autres circonstances historiques permettant d'expliquer le texte.

Traduction

À la bonne fortune. Argeios demande à Zeus Naios et à Diona s'il est préférable et avantageux de (retourner auprès de Scipion ?) pour faire campagne contre Antiochos.

AFFAIRES MILITAIRES ?

N° 129

L = 4,5 cm. H = 5,2 cm. Ép. = 1,2 mm. Fouilles Évangélidis 1958. Musée de Jannina M44, en vitrine. **Autopsie en 1998**. Les deux fragments ont été collés ensemble, mais il n'est pas sûr qu'ils aillent ensemble[437]. Couleur : brun clair brillant et gris. Verso vierge. **190 av. ?**

Publ. : Évangélidis, *Ergon* 1958 (1959), 93 et *PAAH* 1958, p. 105, sans n° (G. Daux, *BCH* 1959, 672 ; *SEG* 23, 1968, 473).

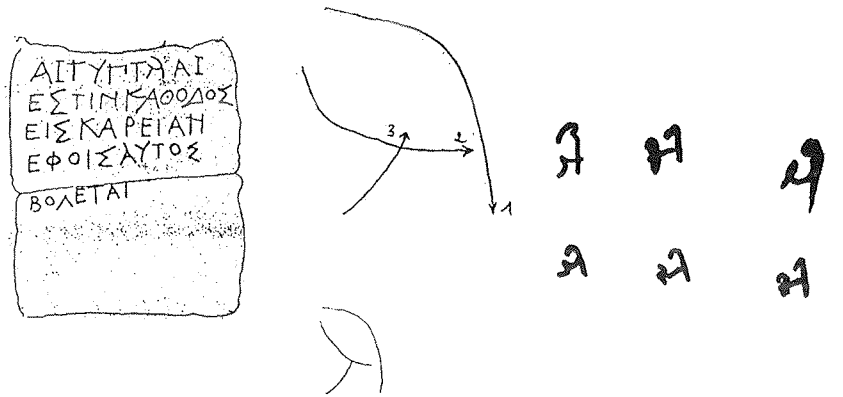
Cf. N. G. L. Hammond, *Epirus* (1967), 512 et 522-523 (*SEG* 24, 1969, 453) : selon Hammond, Καρεία est un toponyme épirote.

Fac-similés :

1°) autopsie 1998. Dessin du signe qui suit ΑΙΓΥΠΤ, à l'œil nu et à la loupe binoculaire, avec indication du sens et de l'ordre dans lequel les traits ont été gravés.

2°) exemples, aimablement fournis par M. Chauveau et tirés du *Demotisches Glossar*, du signe égyptien démotique šn.

437. On ne devrait jamais coller ensemble des fragments de lamelle, car on court toujours le risque de créer un monstre. En outre, on ne sait pas quelles peuvent être, à moyen ou long terme, les réactions chimiques entre le plomb et la colle (cf. cas du n° 3). Des correspondances dans les dimensions ne constituent pas une preuve suffisante, car deux fragments peuvent provenir d'un même lot de matériau sans pour autant appartenir à la même lamelle. Enfin, les bords de deux fragments ne s'emboîtent jamais de manière parfaite, comme ceux des tessons de vases, parce que la corrosion modifie toujours leurs profils.



Fragment a

Αἴγυπτ(ος *ou* Αἰγύπτιος) šn αἰ
ἔστιν κάθοδος
εἰς Καρείαν
ἐφ ' οἷς αὐτὸς

Fragment b

βόλεται (?)

Notes critiques

Αἴγυπτος *ou* Αἰγύπτιος : αἰ Συπτ... Év. (un trait accidentel a fait croire à Év. que le Γ était un Σ) ΑΙΓΥΠΤ autopsie. Il doit s'agir d'une abréviation.

Le signe qui suit ΑΙΓΥΠΤ doit être un signe démotique (cf. commentaire).

κάθοδος : κάθοδ[ος] Év. Le mot est lisible en entier.

βόλεται : βόλεται Év. (le mot était peut-être plus lisible en 1958).

Év. signalait d'autres lettres indéchiffrables. En tout cas, le verso est vierge.

Écriture

Style particulièrement évolué, dans le cadre de notre corpus. Certaines formes annoncent la cursive, en particulier les *kappa* et les *alpha*. *Iota* à *apices*. Les branches de certains *sigma* tendent à être parallèles.

ΒΟΛΕΤΑΙ ne semble pas de la même main, mais l'histoire différente des deux fragments peut donner cette impression. En tout cas, ΒΟΛ est nettement plus petit que le reste. La lecture ΒΟ est loin d'être sûre : ces deux lettres sont aujourd'hui à peine visibles.

Commentaire

On peut suivre nettement, à la loupe binoculaire, le *ductus* du signe curieux entre ΑΙΓΥΠΤ et ΑΙ . Ce signe a vaguement la forme d'une tête de serpent, et il est impossible qu'il corresponde à des lettres de l'alphabet grec. On supposera donc qu'il s'agit d'un signe égyptien[438], et plus précisément démotique. Consulté à ce sujet, Monsieur M. Chauveau a eu l'extrême amabilité de me fournir les renseignements suivants :

> J'avoue qu'au premier abord, j'ai été très sceptique sur la possibilité de voir un signe ou un groupe démotique dans le dessin énigmatique qui vous intrigue à juste titre. Il est en effet *a priori* peu probable de supposer l'irruption d'un signe démotique dans un contexte purement grec et, de surcroît, si loin de l'Égypte. Cependant, à y regarder de plus près, il m'est venu à l'esprit une lecture paléographiquement plausible, qui donnerait un sens excellent.
>
> Le dessin en question évoque en effet une graphie courante du verbe šn dont le sens est « interroger, demander ». Ce mot apparaît justement dans des contextes oraculaires, ainsi le P. Louvre 3334, où l'on trouve une expression avec šn « que l'on questionne l'(oracle de l')Ibis », tandis qu'un substantif copte de la même racine signifie couramment « interrogation, oracle ». Il est frappant que l'inscription grecque de la lamelle ne comporte pas de verbe « demander », alors même que vous avez éprouvé la nécessité de l'introduire dans votre traduction. Le verbe démotique šn s'insérerait donc à merveille dans le contexte.
>
> Évidemment, il resterait à comprendre le pourquoi d'une telle intrusion d'un élément étranger au grec, le mélange de langues et d'écritures n'étant pas un phénomène courant. Puisqu'un tel signe n'apparaît pas ailleurs dans votre corpus, il faut sans doute supposer un long séjour du consultant en Égypte, d'où il aurait rapporté l'usage de quelques éléments d'écriture indigène.

438. Un signe carien est exclu, puisque l'écriture carienne est fondée sur l'alphabet grec, avec quelques signes supplémentaires de valeur obscure : ces signes supplémentaires eux-mêmes, formés avec des traits et des cercles, ont un style analogue aux lettres grecques, et ne rappellent en rien le dessin de la lamelle. Cf. O. Masson, « Que savons-nous de l'écriture et de la langue des Cariens ? », *BSL* 68, 1973, I, p. 187-213.

> Voilà tout ce que je peux fournir à votre réflexion, avec évidemment toute la prudence qui s'impose pour un cas aussi exceptionnel. Ci-joint copie de quelques exemples du groupe šn d'époque ptolémaïque, tirés du *Demotisches Glossar*, qui peuvent servir d'éléments de comparaison. Évidemment, si ma solution vous séduit, le *ductus* que vous indiquez serait peut-être à réexaminer.

Des inscriptions cariennes d'Égypte, dont la plus ancienne remonte au VII^e^ s., attestent la présence d'une communauté carienne en Égypte dès le haut archaïsme : la lecture conjointe, dans notre lamelle, d'un anthroponyme tiré du nom de l'Égypte, d'un signe démotique et du nom de la Carie lui confère donc un intérêt exceptionnel. Cependant, la Carie dont il est question ici n'est peut-être pas celle d'Asie mineure, mais une Carie d'Épire, formellement identifiée par N. G. L. Hammond à partir de Pseudo-Scylax § 26, rapproché d'un fragment de Rhianos et de notre lamelle :

— Pseudo-Scylax § 26 : Ἄμασιν[439] ὅμοροι ἐν μεσογείᾳ Ἀτιντᾶνες[440] ὑπὲρ τῆς Ὠρικίας καὶ Καρίας μέχρι Ἰδωνίας ;

— Rhianos, *Thessalica* 6 (*FGrH* 265 F 22) : ἔπτα δὲ Δωνεττῖνοι, ἀτὰρ δυοκαίδεκα Κᾶρες.

> Mei and Jacoby express surprise at Rhianus mentioning mercenaries coming from Caria in Asia to Epirus (this would be the case of carrying coals to Newcastle and an unexpected turn in an epic poem of so local a character) ; but this is a quite unnecessary idea, since the previous ten numbered fragments all refer to tribes in Epirus and the Donettini are among them (F15). Clearly these Κᾶρες are from the Καρία of Ps.-Scylax. Inscriptions from Dodona have the ethnic Καρωπός and Καρίωπος, which show that the stem is a local one in Epirus[441].

Selon Hammond[442], cette Carie d'Épire correspond à la région de Vranisht[443]. Il est donc impossible de déterminer si la Carie de notre lamelle est la plus connue, celle d'Asie mineure, ou une Carie d'Épire. Aucune des deux hypothèses n'est absurde, comme on le verra.

Les anthroponymes tirés du nom de l'Égypte sont bien attestés, dans toutes les régions :

439. Ἄμασιν Hammond (les Amantes, au datif) : ἅπασιν ms.
440. Ἀτιντᾶνες : Ἀγιντᾶνες ms.
441. Hammond 1967, p. 522.
442. 1967, p. 522.
443. Voir Hammond 1967, carte 9 p. 219, ainsi que notre propre carte.

— *Lexicon* I, p. 18 : un Αἰγυπτᾶς à Chios. Trois Αἰγύπτιος. Sept Αἴγυπτος.

— *Lexicon* II, p. 12 : un Αἰγύπτιος à Athènes.

— *Lexicon* IIIA, p. 17 : un Αἰγύπτιος. Quatre Αἴγυπτος.

Dans la lamelle, il y a sans doute une relation étroite entre le nom du consultant et la présence d'un signe démotique : *Nomen omen,* comme dans la question d'Isodèmos[444].

La lamelle d'Aigypt. doit être rapprochée de celle d'Argeios[445] : toutes deux semblent dater d'une époque où l'histoire de l'Épire recoupe la grande histoire hellénistique, et, dans les deux cas, il peut s'agir de la guerre qui oppose les Romains à Antiochos III de 192 à 189. On peut donc supposer que, comme Argeios, Aigypt. est un mercenaire des Scipions, en l'occurrence de L. Cornelius Scipion *Asiaticus*, et que, lorsque ce dernier traverse l'Épire, Aigypt. spécule sur la suite de la campagne : il doit être probable, dès ce moment, qu'il faudra pourchasser Antiochos jusqu'en Asie, et Aigypt., qui songe à prendre sa retraite, se demande peut-être s'il ne pourrait pas profiter de l'occasion pour retourner au pays de ses ancêtres, que ce soit en Carie d'Asie ou en Carie d'Épire. Le mot κάθοδος s'applique en effet particulièrement au retour au pays, par exemple au retour d'un exilé.

La principale difficulté du texte réside dans l'interprétation et la lecture des deux dernières lignes (ἐφ' οἷς αὐτὸς βόλεται) : il est même possible que ΒΟΛΕΤΑΙ n'appartienne pas à la même inscription. Il est donc vain de chercher à interpréter cette forme, par exemple comme un barbarisme pour βούλεται[446] : ce mot se trouve sur un fragment qui a été collé, au Musée de Jannina, au fragment supérieur, et l'écriture semble différente. Si ΒΟΛΕΤΑΙ n'appartient pas à la même inscription, il faut supposer que le texte du fragment *a* est incomplet. ἐπί + datif peut avoir des sens extrêmement divers, et il est même impossible de déterminer si οἷς est neutre ou masculin. On retiendra toutefois un rapprochement possible avec Xénophon, *Hell.* II, 4, 22 : ἀπήγγελλον οἱ πρεσβεῖς ἐφ' οἷς οἱ Λακεδαιμόνιοι ποιοῖντο τὴν εἰρήνην « les députés revinrent annoncer à quelles conditions les Lacédémoniens feraient la paix ».

444. N° 52.

445. N° 128.

446. Il serait étonnant que cette forme ait un rapport avec βόλομαι *Il.* XI, 319 ; *Od.* I, 234. XVI, 387.

D'un point de vue dialectal et linguistique, l'inscription présente plusieurs particularités intéressantes :

— le dorisme αἰ, que l'on opposera au εἰ d'Argeios, s'explique, si Aigupt. est un Carien d'Asie, par l'influence du formulaire dodonéen ou par celle des compagnons doriens du mercenaire ; si Aigupt. est un Carien d'Épire, par son dialecte maternel. ;

— le *nu* éphelcystique de ἔστιν, indubitable à l'autopsie, est l'indice sûr d'une influence de la *koinè* ;

— faute d'iotacisme Καρείαν = Καρίαν.

Compte tenu de toutes les restrictions qui ont été apportées à la lecture des deux dernières lignes, on proposera toutefois la traduction suivante :

Traduction

Aigyptos (ou *Aigyptios) demande s'il y a moyen de retourner en Carie aux conditions qu'il veut lui-même*[447]. (?)

Migrations

N° 130

L = 12,7 cm. H = 1,3 cm. Fouilles Dakaris 1967. Musée de Jannina ? *Non vidi.* **Peu après 385/4.**

Publ. : Dakaris, *PAAH* 1967 (1969), p. 49, n° 6, avec photo. à demi lisible pl. 34, β, au milieu.

Fac-similé : calque de photo. Dak. 1967.

Face A

Ἐξάκων ἐρωτᾶι τὸν Δία καὶ τὰν Διώναν
εἰ λῶιον αὐτῶι οἰκοῦντι ἐμ Φάρωι.

447. Répétons que la lecture et l'interprétation des deux dernières lignes est très incertaine : on imagine toutefois que la démobilisation d'un mercenaire en cours de campagne ne devait pas être chose aisée, tant du point de vue financier que de celui du règlement militaire.

Face B

En grandes lettres, ΦA, avec un *phi* anguleux.

Écriture

On a la chance de disposer ici d'un texte précisément daté du haut IVe s. (cf. *infra*), et dont l'écriture présente certaines caractéristiques parfois attribuées à une époque postérieure :

— *xi* sans haste ;
— *oméga* « corde à linge » et pointu ;
— *mu* « corde à linge ».

Ces considérations prouvent qu'il est souvent très difficile, en se fondant uniquement sur l'écriture, de décider si une inscription est assignable au IVe ou au IIIe s.

Commentaire

Dakaris date le texte du IVe s. d'après la forme des lettres et la stratigraphie. On sait que Pharos fut fondée par les Pariens en 385/4, avec l'aide de Denys de Syracuse[448]. La graphie οἰκῶντι, normale en attique *ca* 400-370[449], suggère que le texte date des années qui suivent la fondation. Le dialecte est en effet attique :

— contractions ἐρωτᾶι et οἰκῶντι ;
— εἰ et non αἰ.

L'anthroponyme Ἐξάκων est bien attesté dans toutes les régions :

— *Lexicon* I, p. 152 : 14 Ἐξάκων en Crète, 6 en Cyrénaïque ;
— *Lexicon* II, p. 143 : 4 Ἐ. à Athènes ;
— *Lexicon* IIIA, p. 143 : 2 Ἐ. en Sicile.

La forme dorienne τὰν Διώναν s'explique facilement par l'influence de la théonymie et du formulaire locaux. Exakôn doit donc être un Athénien, comme l'indique son dialecte, qui émigre à Pharos, et qui, en route, demande à l'oracle de le rassurer sur cette importante décision. Le ΦA du verso doit être simplement l'abréviation de Φάρος, même si Dakaris estime que la forme des lettres ne correspond pas à celle du recto : c'est souvent le cas pour ces abréviations qu'on trouve au verso des lamelles,

448. Cf. *RE s. v.* Pharos, col. 1860.
449. Cf. Threatte, *GAI*, I, p. 177.

car elles ont pu être gravées par le personnel du sanctuaire, et sont presque toujours inscrites avec plus de négligence que le recto.

Ce texte doit être rapproché du n° 6B, où le nom de la même île apparaît sous la forme Πάρος. Sur les variantes Πάρος/Φάρος, cf. n° 6B.

Traduction

Exakôn demande à Zeus et à Diona s'il est bon pour lui de s'établir à Pharos.

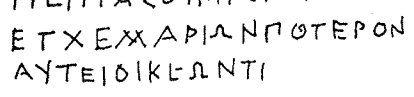
MIGRATIONS

N° 131

Lamelle intacte. L = 5,8 cm. H = 1,4 cm. H. l. = 2 à 4 mm. Fouilles Évangélidis 1929 - 1935. Musée de Jannina M718. *Non vidi.* **IVe s.**

Publ. : Dakaris-Christidis-Vokotopoulou 1993, p. 59-60 avec fac-similé (*SEG* 43, 1993 [1996], 338).

Fac-similé : Dak. 1993.



Περὶ τᾶς οἰκήσιος τᾶς
ἐγ Χεμαρίων πότερον
αὐτεῖ οἰκέωντι ;

Écriture

Les éditeurs datent ce texte du « début du troisième quart du IVe s. » d'après l'écriture : il est difficile, d'après leur fac-similé et les comparaisons qu'ils proposent[450], d'ajouter foi à une datation aussi précise. Le fait est que l'écriture de cette lamelle est fort peu caractérisée, et qu'on peut tout au plus la dater du IVe s.

450. Note 32 p. 59 : « Écriture antérieure au papyrus de Derveni, *ca* 340-330 (*AD* 1964, A, pl. 12-15), et plus proche de celle des lamelles des juges athéniens, *ca* 350 (J. Kroll, *Athenian Bronze Allotment Plates*, 1972, n° 114-115). »

Commentaire

L'ethnique qui apparaît ici au génitif pluriel Χεμαρίων est un hapax : il convient donc d'être extrêmement prudent sur son interprétation. Rien n'indique *a priori*, en dépit de ce que laissent entendre les éditeurs, que cet ethnique dérive, à la date de notre inscription, d'un toponyme *Χεμάρα. Il est vrai qu'une ville d'Albanie porte le nom de Himarë et de Χειμάρρα en grec moderne, mais rien ne prouve qu'elle existait déjà à la date de notre inscription[451] : ce sont peut-être les consultants de la lamelle qui la fonderont ultérieurement. Le catalogue des théarodoques de Delphes (fin IIIe-début IIe s.) mentionne en Épire une Κεμάρα[452] qui correspond géographiquement à notre ville. Pline l'Ancien[453] parle de *Chimera, castellum in Acroceraunio.*

Les éditeurs ont raison de souligner qu'il ne faut pas confondre *Χεμάρα avec Χειμέριον, en Thesprotide à l'embouchure de l'Achéron, localité connue par un passage de Thucydide[454].

Il semble possible d'interpréter l'ethnique Χεμάριοι, qui est un hapax. χίμαρος est un nom de la chèvre, et un dérivé *χιμάριος « chevrier » n'est pas invraisemblable. Un ethnique *Χιμάριοι en Épire, pays d'élevage par excellence, est donc concevable : la formation serait, par exemple, analogue à celle de l'ethnique Δρύμιος, connu à Buthrote[455] et dérivé de δρυμός. Dans le Χεμάριος de notre lamelle, il ne resterait plus qu'à interpréter l'évolution phonétique ι > ε : or cette aperture de l'*iota* n'est pas sans parallèles en Épire. En tout cas, notre inscription nous en fournit un exemple hautement probable[456].

Il est abusif, comme le font les éditeurs, de supposer qu'un toponyme *Χεμάρα existe déjà à la date de notre inscription : ce toponyme ne pourra exister (et existera, comme le prouvent nos références) qu'après la réponse de l'oracle et l'accomplissement des rites de fondation. Le problème n'est pas de pure forme, car nous tenons là un cas exemplaire de dérivation inverse d'un toponyme à partir d'un ethnique : Χεμάριος dérive réellement de χίμαρος, et fictivement de *Χεμάρα. Il est vrai

451. Cf. *RE s. v.* Chimaira.
452. Plassard, *BCH* 45 (1921), p. 23, l. 54 ; Hammond, *Epirus*, p. 657.
453. *HN* IV 14.
454. Thucydide I 46.
455. P. Cabanes 1974, 1, 1 ; 10, 2 ; 26, 2-3.
456. Cf. étude dialectologique, § 133.

que cette dérivation fictive n'est pas régulière, car les toponymes en -α donnent normalement des ethniques en -αῖος.

Le cas de Χεμαρίων mis à part, la phonétique et la morphologie du texte relèvent d'un dorien peu caractérisé : génitif οἰκήσιος ; adverbe locatif bien connu αὐτεῖ correspondant à l'att. αὐτοῦ ; forme non contractée et non assibilée du subjonctif οἰκέωντι. La construction ἐν + génitif partitif est bien connue, par exemple en Attique, où la préposition est souvent suivie du génitif d'un démotique au pluriel.

Traduction

Au sujet de leur installation au pays des Chémarioi, (les consultants) doivent-ils s'installer à cet endroit même ?

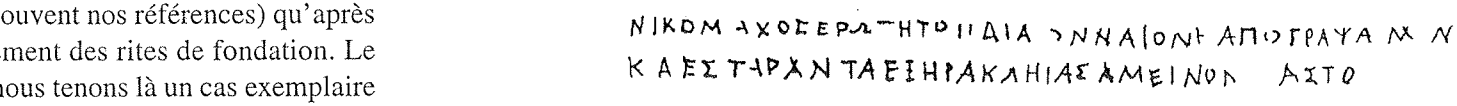
MIGRATIONS

N° 132

Lamelle entière, pliée cinq fois. L = 10,6 cm. H = 0,8 cm. H. l. = 2 mm. Une seule inscription, à l'intérieur. Fouilles Évangélidis 1935. Musée de Jannina M 1052. *Non vidi. ca* **350-300.**

Publ. : Vokotopoulou 1995, p. 83, n° 9, avec fac-similé (*SEG* 43, 1993 [1996], 326).

Fac-similé : Vok. 1995.



Νικόμαχος ἐρωτῆ τὸν Δία [τ]ὸν Ναῖον ἢ ἀπογραψάμ[ε]ν[ός]
κα ἐς Τάραντα ἐξ Ἡρακληίας ἄμεινον [πρ]άσ<σ>ο[ι].

Notes critiques

πράσσοι : . . ΑΣΤΟ f.-s. (le *tau* doit en fait être un *sigma* de la même forme que celui de Νικόμαχος).

Écriture

L'écriture de cette lamelle présente la particularité de juxtaposer des *sigma* de forme classique, et d'autres de forme plus évoluée : celui de Νικόμαχος a déjà une forme quadrangulaire qui annonce le *sigma* lunaire. *Xi* à haste. M^me^ Vokotopoulou date le document de *ca* 340-330, mais il est difficile d'être aussi précis.

Commentaire

Le syntagme ἀπογράφομαι (moyen) ἐς « se faire inscrire sur une liste » est connu :

— Xén., *Cyr.* II, 1, 18 : ἀ. πρὸς τὸν ταξίαρχον εἰς τὴν τάξιν ;
— Polybe XXXIX, 1, 8 : ἀ. εἰς ἀγῶνας πυγμὴν ἢ παγκράτιον ;
— cf. Lysias 25, 9 : οἱ Ἐλευσῖνάδε ἀπογραψάμενοι ;
— etc.

Héraclée a été fondée en 433 par les Tarentins sur l'emplacement de l'ancienne colonie ionienne de Siris, et a joué un rôle politique important au IV^e^ s., au point de devenir le siège de la ligue italiote, contrôlée par Tarente, qui unissait les cités grecques contre la poussée des Lucaniens, des Bruttiens et des Iapyges. Alexandre le Molosse, à l'appel de Tarente, est venu au secours de cette ligue, et, en 326, a été horriblement massacré par les Lucaniens (Tite-Live, VIII, 24). Il n'est pas impossible que notre lamelle ait un rapport quelconque avec ces événements, bien qu'il soit difficile de préciser la nature des relations entre Héraclée et Alexandre le Molosse. Toujours est-il que, selon Tite-Live, Alexandre avait consulté l'oracle de Dodone avant son expédition, lequel avait prédit sa fin affreuse[457]. On peut imaginer que, dans ces conditions historiques, certains Héracléotes, supportant mal la menace lucanienne, et peut-être aussi la présence encombrante du Molosse, ont cherché à émigrer à Tarente, la patrie de leurs ancêtres.

Traduction

Nikomachos demande à Zeus Naios s'il peut réussir en se faisant inscrire pour émigrer d'Héraclée à Tarente.

457. Cf. Tite-Live VIII, 24, avec les notes de R. Bloch et Ch. Guittard (CUF 1987) p. 123-124. *RE s. v.* Heraclea, col. 404 (1913).

MIGRATIONS

N° 133

L = 12,5 cm. H = 3,5 cm. Fouilles Carapanos 1876-1877. Perdu. **446/5-444/3** (f. A) et **IV^e^ s.** (Ba).

Publ. : Carapanos, *BCH* 14, 1890, p. 157-158, avec f.-s. des f. A et B (Hoffmann, *Beiträge zur Kunde der indogermanischen Sprachen,* 20, 1894, p. 103 ; Vokotopoulou 1995, p. 81, n° 6, avec fac-similé qui semble n'être qu'un calque de celui de Carapanos, et qui ne reprend que la f. A ; *SEG* 43, 1993 [1996], 323).

Fac-similé : Car. 1890.

Face A

Αἴ κα μέλλῃ ἐ(ς) Σ[ύ]βαριν
ἰόντι λῶιον ἔμέν [κ]α πρά(τ)τοντι ταῦτα.

Face B

a) ΕΣΑΝΟΚΟ Ἰταλῶι
αὐτὸς καὶ παῖδες.
b) Θεός. Τύχα. [. .]-σίδας [αἰτεῖ], πάτερ ἄναξ Ζε<ῦ>
Ναῖε [-]
Π . Ο
c) Μενε<δά>μōι (?) - - -

Notes critiques

-σίδας : on pourrait restituer un nom comme Βρασίδας.
Μενεδάμῡι : *delta* et *alpha* semblent inversés.

Écriture

Face A : alphabet archaïque peu caractérisé, comparable à l'alphabet local de Dodone : R et V. D'après les caractéristiques dialectales du texte, le consultant est béotien, mais rien ne correspond à l'alphabet béotien archaïque : le *lambda* béotien n'a pas normalement la forme Λ[458].

Face Bc : si l'on accepte la lecture Μενεδάμῡι, le *delta* aurait la forme archaïque D, et l'inscription pourrait être contemporaine de A.

Face Bb : inscription beaucoup plus récente : *xi* sans haste, et peut-être même *zêta* cursif dans Ζεῦ (Z). Cependant, le *rho* aurait encore la forme R. Seule l'autopsie aurait permis de résoudre ces contradictions.

Face Ba : inscription encore plus récente, puisqu'elle recouvre en partie Bb : *oméga* aussi grand que les autres lettres ; *upsilon* incurvé. IV^e^ s.

Commentaire

Cette lamelle était datée, en ce qui concerne la f. A, d'avant 510 par Carapanos : « La ville de Sybaris fut complètement détruite en 510 par les Crotoniates et son nom même disparut ». En réalité, Sybaris a continué à exister, sous la domination de Crotone, après 510, et on connaît des monnaies datées *ca* 500-450, avec légende Qρο au droit, et Συ au revers. Sybaris fut refondée en 453, avec l'assistance de Poseidonia, mais de nouveau détruite par Crotone en 448. Pendant ces cinq années, les monnaies portent les légendes Συ, Συβ ou Συβα au revers. En 446/5, ce sont les Athéniens qui envoient des colons d'origines diverses sur le site, qui continue à s'appeler Sybaris, avant que la cité soit refondée en 444/3 sous le nom nouveau de Thourioi. Pendant ces deux années, les monnaies portent au droit la tête d'Athèna, et au revers le boeuf et la légende Συ, avec *sigma* et non plus *san*[459].

458. Cf. Jeffery, *LSAG*, « Table of letters ».
459. Jeffery, *LSAG*, 1990, p. 251-252. Cf. A. Stazio, *Modes de contacts et processus de transformations dans les sociétés anciennes*, 1983, p. 966-970 ; N. F. Parise, dans G. Maddoli, *Temesa et il suo territorio*, 1982, p. 106-107 ; M. Lombardo, *Sibari e la Sibaritide*, 1993, 255-328 ; G. De Sensi Sèstito, *ibid.* p. 329-377.

Le texte de la f. A est indubitablement béotien :
— μέλλῑ = μέλλει ;
— πράττοντι, comme en att., = πράσσοντι ;
— αἴ κα et ἦμεν comme en dorien.

La forme proprement béotienne de ταῦτα est τοῦτα, mais ταῦτα s'explique facilement par des influences supra-dialectales.

Il est fort possible que le Béotien qui s'exprime sur la f. A fasse partie de ces premiers groupes de colons envoyés par Athènes à Sybaris entre 446/5 et 444/3 : cette hypothèse trouve un appui dans Diodore XII, 11, 3, qui mentionne une tribu béotienne à Sybaris[460].

Inscription Ba

Carapanos affirme que l'inscription Ba est « d'une lecture certaine et complète »[461] : la séquence ITAΛΩI en est d'autant plus troublante. On peut penser à un anthroponyme masculin Ἰταλός[462] au datif, ou à un féminin *Ἰταλώι[463] au nominatif, mais aucune de ces deux solutions ne donnerait sens au texte. En revanche, si l'on admet que le héros éponyme de l'Italie[464], à savoir Ἰταλός, a pu être l'objet d'un culte, l'inscription pourrait s'interpréter comme une réponse de l'oracle, recommandant à un consultant, avec ses enfants, de sacrifier à Italos. Ce consultant ne peut pas, pour d'évidentes raisons chronologiques, être celui de la f. A, et pourtant on a du mal à attribuer au seul hasard la présence sur la même lamelle du nom de Sybaris et de celui d'Italos. Pourrait-on supposer que

460. Dans les *Beiträge* de 1894, Hoffmann considère que πράττοντι ταῦτα est la réponse de l'oracle. Il suffit de regarder le fac-similé pour se rendre compte que cette interprétation est irrecevable. Hoffmann ne fait aucun commentaire sur la forme πράττοντι (et non πράσσοντι).
461. Au mépris de cette indication précieuse, Hoffmann, dans les *Beiträge* de 1894, considère que le texte est une question, et qu'il faut restituer λῶι[ον πράσσοι], qu'il tire de la séquence ΛΩI de ITAΛΩI.
462. Cf. Bechtel, *HPN*, p. 539 : Ἰταλὸς Γυρτώνιος, *IG* IX 2, 109 a, l. 60 (I^er^ s. av.). *Lexicon* II, p. 243 : 3 Ἰταλός à Athènes. IIIA, p. 226 : 2 Ἰταλός en Arcadie.
463. Le *Lexicon* n'a recensé aucune attestation d'un féminin, qui serait vraisemblable, *Ἰταλώι.
464. Sur ce héros, cf. *RE s. v.* Italus (1916), qui ne mentionne pas de culte à Italos. Cf. pourtant *Énéide* VII 177-181 : *Quin etiam veterum effigies ex ordine avorum / Antiqua e cedro, Italusque paterque Sabinus / Vitisator, curvam servans sub imagine falcem, / Saturnusque senex Janique bifrontis imago, / Vestibulo adstabant.*

l'oracle, au IVe s., s'est inspiré du texte du Ve s. pour recommander un sacrifice à Italos[465] ?

Traduction

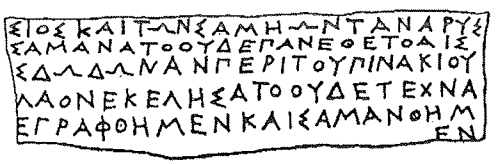
Est-ce que ce sera préférable pour le consultant d'aller à Sybaris s'il fait cela[466] *?*

PRATIQUES RELIGIEUSES ET MAGIQUES

N° 134

La lamelle n'est lacunaire qu'à g., comme le montre l'examen attentif de la photographie de Carapanos : elle avait été pliée en trois, et la partie de g. s'est détachée. Il manque donc 10 à 12 lettres au début de chaque ligne. L = 7,3 cm. H = 2,2 cm. Ép. = 0,9 mm. Fouilles Carapanos 1876-1877. Musée national d'Athènes. **Autopsie en 1998**. Couleur : gris foncé. **IVe-IIIe s.**[467]

Publ. : Carapanos 1878, p. 80, n° 22, avec f.-s. pl. 38,2 et photographie pl. 40,1 (Pomtow 1883, n° 21 ; Hoffmann 1899, n° 1578).



[Περὶ τᾶς ὑποκρί]σιος καὶ τῶν σαμήων τᾶν ἀρυσ-
[τίων τὰ οὐκ ἐ]σαμάνατο οὐδ ' ἐπανέθετο Αἴσ-
[χιλλος · ἦ ἐλθὼν ἐ]ς <Δω>δώναν περὶ τοῦ πινακίου
[ὁ δεῖνα Αἴσχι]λλον ἐκελήσατο οὐδὲ τεχνα-
[θῆμεν σαμῆα οὐδ]ὲ γραφθῆμεν καὶ σαμανθῆμ-
εν ;

465. Le *Lexicon iconographicum mythologiae classicae* (*LIMC s. v.* Italos) ne connaît qu'une référence iconographique à un Ἰταλός : il s'agit d'un satyre faisant partie d'un cortège bacchique qui accompagne Héraklès, sur un relief romain d'époque antonine tardive. Son nom est inscrit sous la forme ΗΤΑΛΟΣ. Les personnages qui entourent Héraklès représentent les pays qu'il a visités au cours de ses travaux. L'*Enciclopedia Virgiliana* (*s. v.* Italo) ne connaît que deux références à un Italus : VII, p. 177-180 et III, p. 165-166 : *Oenotri coluere viri ; nunc fama minores / Italiam dixisse, ducis de nomine, gentem.*

466. πράττοντι ταῦτα redouble maladroitement ἐς Σύβαριν ἰόντι.

467. Écriture peu caractérisée.

Rapport d'autopsie 1998

La comparaison avec la photo. Car. pl. 40,1 montre combien les lamelles se sont dégradées depuis 1878. Dans le cas présent, la lamelle s'est fragmentée en cinq parties : beaucoup de lettres disparaissent dans les fractures, et les bords des cassures se dégradent plus vite que les bords originels. Paradoxalement, les bords qui datent de l'Antiquité sont mieux conservés que les bords qui datent d'après 1878. Le fragment de l'angle sup. g. s'est perdu.

À 3 mm du bord inf., un trait de couteau traverse la lamelle de part en part. Il est postérieur à l'inscription et a été tiré de dr. à g., puisqu'il a déporté à g. le bas des lettres ΓΡ de γραφθῆμεν.

Le verso est vierge.

Notes critiques

ἐς Δωδώναν : ΣΔΩΝΑΝ autopsie (haplographie) ΣΔΩΔΩΝΑΝ f.-s. Car. (Car. a spontanément corrigé l'original, ce qui l'a obligé à serrer les lettres de la ligne).

L. 4 Αἴσχιλλον : ΛΛΟ. autopsie ΛΑΟΝ f.-s. Car. (en fait, aucune trace possible de barre dans la deuxième lettre).

Commentaire

Selon Carapanos, « il paraît s'agir d'un tableau à porter et à consacrer à Dodone ». Hoffmann a proposé des restitutions et une interprétation de ce texte difficile, qu'il traduit ; nous renvoyons le lecteur curieux à *SGDI* 1578 : il constatera que nous reprenons certaines hypothèses de Hoffmann, mais que nous corrigeons sa lecture sur plusieurs points.

Hoffmann a compris que πινάκιον désigne une lamelle oraculaire, et qu'il est question de « sceaux ». On écartera en effet l'idée que σαμῆα puisse désigner des signes oraculaires, car le moyen ἐσαμάνατο ne peut guère avoir d'autre sens qu'« apposer son sceau ». La restitution ὑποκρίσιος s'appuie sur Hérodote[468]. Hoffmann lisait ensuite τὰν Ἀρ<ι>στόλαος, mais la syntaxe de la phrase devenait invraisemblable : il vaut mieux ne pas corriger, et lire τᾶν ἀρυστίων, bien que ce mot soit rarissime (cf. *infra*). Il est possible que ΑΙΣ à la fin de la l. 2 et ΛΑΟΝ au

468. I, 90 : τῶν χρηστηρίων τὰς ὑποκρίσιας « les réponses des oracles ».

début de la l. 4 (le f.-s. de Carapanos est fautif) soient le début et la fin d'un même anthroponyme : on proposera Αἴσχιλλος[469].

Les lectures τὰν Ἀρύστας (Pomtow) ou τὰν Ἀριστόλαος (Hoffmann) sont irrecevables, ne serait-ce que pour d'évidentes raisons syntaxiques. Les seules restitutions possibles semblent être τᾶν ἀρυστίων ou τᾶν ἀρυστρίδων. L'hapax ἄρυστις est connu par un fragment de Sophocle[470] :

<κακὴ> κακῶς σὺ πρὸς θεῶν ὀλουμένη,
ἣ τὰς ἀρύστεις ὧδ' ἔχουσ' ἐκώμασας

Cf. Hésychius :

ἀρύστεις · τὰς ἀπνευστὶ πόσεις . . . τὰ δὲ αὐτὰ καὶ ἀρυστῆρας καὶ ἀρυστίχους ἐκάλουν.

L'hapax ἀρυστρίς est connu par une épigramme votive d'Ariston[471] : ζωμοῦ τ' ἀμφ' ὀβελοῖσιν ἀρυστρίδα.

Le texte n'en demeure pas moins obscur, mais il est fort possible qu'un passage de Cicéron[472] nous en fournisse la clé :

> *Maximum vero illud portentum isdem Spartiatis fuit, quod, cum oraculum ab Jove Dodonaeo petivissent de victoria sciscitantes legatique illud in quo inerant sortes collocavissent, simia, quam rex Molossorum in deliciis habebat, et sortes ipsas et cetera quae erant ad sortem parata disturbavit et aliud alio dissipavit, tum ea quae praeposita erat oraculo sacerdos dixisse dicitur, de salute Lacedaemoniis esse, non de victoria cogitandum.*

On déduit de cette anecdote que la divination par tirage au sort se faisait à l'aide d'un matériel particulier *(et sortes ipsas et cetera quae erant ad sortem parata),* dont devaient faire partie les sceaux et les ἀρύστεις dont il est question dans notre lamelle. On peut imaginer, en combinant les données du texte de Cicéron et celles de la lamelle, que les *sortes* étaient puisés dans des vases à l'aide de « puisoirs » (ἀρύστεις), lesquels pouvaient

469. Ce nom n'est pas recensé par Bechtel, mais, sur le modèle de Χρύσιλλος tiré de χρυσός (*HPN* p. 472), on peut imaginer Αἴσχιλλος tiré de αἶσχος (cf. *HPN* p. 29). Cf. Αἰσχέτυλλος à Siphnos, Αἰσχέτυλος à Thasos (*Lexicon* I).

470. Soph., fragment 764 (coll. Loeb, 1996) : Athénée, *Deipnosoph.,* 11, 783F. κακή *suppl.* Meineke. « The gods will bring you to the bad end you deserve, you who rushed drunkenly in with the ladles! » (« The language shows that this must come from a satyr play »). LSJ glose par ὁ ἀρυτήρ et traduit par « ladle, cup ». Cf. *DELG s. v.* ἀρύω 1.

471. *AP* VI, 306 (CUF 1960) : « une louche pour puiser le jus des viandes à la broche ».

472. *De Divinatione,* I, 76.

éventuellement être scellés pour garantir le secret de la réponse, dans le cas où c'était un émissaire qui venait consulter pour un tiers. On comprendra donc que le consultant a envoyé un tiers, par exemple un esclave, consulter pour lui, mais qu'il s'étonne de constater que la réponse n'est pas scellée : l'émissaire (ὁ δεῖνα) prétend que le prêtre (Αἴσχιλλος) n'a pas voulu sceller la réponse, mais le consultant demande à l'oracle si l'émissaire n'aurait pas pressé le prêtre d'enfreindre la procédure normale. L'affaire est compliquée, mais on ne voit pas d'autre manière de l'expliquer.

κέλομαι est homérique, mais aussi dorien, puisqu'on le trouve chez Pindare[473] et Épicharme[474]. Οὐδέ au lieu de μηδέ n'est pas sans parallèles, même en prose attique[475], comme l'explique Hoffmann : οὐδέ aurait ici une très forte valeur d'insistance, et porterait surtout sur τεχναθῆμεν.

Sur la forme σαμῆον = att. σημεῖον, cf. étude dialectologique, § 127.

Traduction

Au sujet de la réponse (de l'oracle) et des sceaux des puisoirs, sceaux qu'Aischillos n'a pas apposés ni refermés, est-ce que, s'étant rendu à Dodone au sujet de la lamelle, Untel a poussé Aischillos à ne pas même fabriquer les sceaux, à ne pas les graver, à ne pas les apposer ?

Pratiques religieuses et magiques

N° 135

L = 3,9 cm. H = 2,4 cm à gauche, et 1,7 cm à droite. Fouilles Évangélidis 1935. Musée de Jannina ? *Non vidi.* IV^e s.[476]

Publ. : Évangélidis, *Ep. Chr.* 1935, p. 258, n° 25.

ʾΗ καὶ ἄγ κα αὐτὸ-
ς ἐπὶ γνώμαι ἔχ-
ηι καὶ χρήηι ;

473. *Ol.* XIII 113 ; *Isth.* V 54.

474. *CGF* 71 et 99.

475. Démosthène IX 48 : ὥστ' οὐδὲ χρημάτων ὠνεῖσθαι παρ' οὐδενὸς οὐδέν. Isée III 47 : οὐδ' ἐὰν οὐδὲ μίαν τῶν ψήφων μεταλάβωσιν.

476. Datation d'Évangélidis.

Notes critiques

καὶ ἄγ κα : ΚΑΙΑΓΚΑ Év.

Commentaire

Le texte est fort obscur, et Évangélidis ne l'interprète pas. On peut toutefois considérer que ΚΑΙΑΓΚΑ = καὶ ἄγ κα, avec graphie ἄγ pour ἄν devant vélaire. L'expression ἐπὶ γνώμαι ἔχειν doit être rapprochée de ἐπὶ νόῳι ἔχειν n° 67. Le verbe dorien χρήω, qu'on lit aussi dans le n° 136, signifie « rendre un oracle ». Ici, il faut comprendre, d'après le contexte, « désigner par un oracle une femme à épouser ».

Les sujets des verbes ne sont pas exprimés, comme cela se produit, par exemple, dans les lois sacrées archaïques, parce qu'ils sont évidents : celui de ἐπὶ γνώμαι ἔχηι ne peut être que le consultant, et celui de χρήηι ne peut être que l'oracle. La particule modale κα est en facteur commun devant les deux subjonctifs, qui ont une faible valeur d'éventuel : il semble qu'on ait là un trait de syntaxe dialectale[477]. En fait, ces subjonctifs avec κα ont une valeur proche de l'indicatif, et semblent avoir une fonction d'atténuation, que l'on traduira en français par le conditionnel (cf., en français, l'opposition entre « je veux » et « je voudrais »). La répétition de καί, par une sorte de parataxe maladroite, a une forte valeur d'insistance.

Traduction

Est-ce que la femme que (le consultant) aurait lui-même à l'esprit, (l'oracle) aussi la désignerait ?

PRATIQUES RELIGIEUSES ET MAGIQUES

N° 136

La lamelle n'est lacunaire qu'à gauche. L = 8 cm. H = 2 cm. Ép. = 1 mm. Fouilles Carapanos 1876-1877. Musée national d'Athènes. **Autopsie en 1998. IVe s.** (inscr. a) et peut-être **Ve** s. (inscr. b).

Publ. : Carapanos 1878, p. 82, n° 25, avec f.-s. pl. 38,5 (Pomtow 1883, n° 29 ; Hoffmann 1899, n° 1558).

477. Cf. étude du formulaire et de la syntaxe, § 81.

Fac-similé : Car. 1878.

Fac-similé : autopsie 1998.

Inscription *a*

[- - -] . ΕΤΟ μαντηίαν ἐγὼ χρήω.

Inscription *b*

[- - -] {Κ}ΕΑΛΑΕΣ

Notes critiques

μαντηίαν autopsie : μαντήιον Carapanos (cf. rapport d'autopsie).

Inscr. b : si le K du f.-s. de Car. est aussi illusoire que celui qu'il indique dans μαντηίαν, l'inscr. commence comme les n^{os} 29, 30, 33 et 125 bis b.

Rapport d'autopsie 1998

Bien que la lamelle se soit dégradée depuis 1878, son autopsie est encore fructueuse. Elle s'est déchirée en suivant un pli qui était au milieu, et tout porte à croire qu'en 1878, elle n'était que légèrement lacunaire à gauche. Carapanos a lu à tort MANTHION, signalant fort opportunément que les deux branches du K de son f.-s. sont adventices : on lit indubitablement MANTH[.]A[.], c'est-à-dire μαντηίαν. Je ne vois qu'une explication à ce genre d'erreur de lecture : Carapanos et Foucart ne disposaient pas de lumière électrique (c'est précisément en 1878 qu'Edison conçoit la première lampe électrique).

La seconde ligne a totalement disparu, et cette constatation, toute négative, fournit une indication précieuse. Carapanos affirmait que cette

seconde ligne était de la même main que la première, bien que son propre f.-s. permette d'en douter. En réalité, la corrosion avait déjà dû attaquer la seconde ligne au moment de la gravure de la première, et, après l'exhumation de la lamelle dans les années 1870, la corrosion a achevé son œuvre destructrice. La seconde ligne doit dater du v^e^ s., et la première, avec sa belle écriture régulière, du IV^e^ s. Le temps qui sépare les deux inscriptions est peut-être équivalent à celui qui sépare 1878 de 1998.

Verso vierge.

Couleur : le fragment de g. est gris mat, celui de dr. noir brillant.

Commentaire

Le cas de l'inscription *b*, qui remonte peut-être au v^e^ s., semble désespéré, mais des rapprochements sont peut-être possibles avec les n^os^ 29, 30, 33 et 125 bis b. L'inscription *a* doit être une réponse de l'oracle.

Sur la forme et le sens de χρήω, cf. étude dialectologique, § 148.

Traduction

Inscription a

Je rends comme oracle que . . .

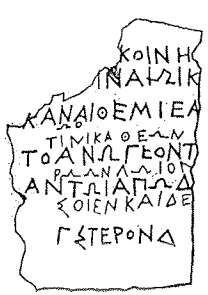
PRATIQUES RELIGIEUSES ET MAGIQUES

N° 137

L = 4,3 cm. H = 5,7 cm. Fragment lacunaire à gauche et à droite. Fouilles Carapanos 1876-1877. Perdu. **IV^e^-III^e^ s.**

Publ. : Carapanos 1878, pl. 37,7 (Pomtow 1883, n° 34 ; Hoffmann 1899, n^os^ 1581 et 1582[478]).

Fac-similé : Car. 1878.



478. C'est par erreur que Hoffmann a classé l'inscription *b* sous son n° 1582, comme si elle était inscrite entre les lignes de notre n° 8A.

Inscription *a*

[- - - ἐπι]κοινῆ[ται - - -]
[- - - τῶι Διὶ τῶ]ι Ναίωι κ[αὶ τᾶι Διώναι - - -]
[- - -] ΚΑΝ αἰ Θέμι ΕΑ [- - -]
[- - -] τὸ ἀνώγεον Τ [- - -]
[- - -] -άντωι ἀπ<ο>δ[όσθαι (?) - - -]
[- - - -] ΓΣΤΕΡΟΝΔ [- - -]

Inscription *b*

ΩΟ - - - - - - - - - - - -
τίνι κα θεῶν [εὐχόμενοι ἢ ἡ]-
ρώων λῶιον [καὶ ἄμεινον πράσ]-
σοιεν καὶ ΔΕ[- - -]

Notes critiques

ἀποδόσθαι : ἀποδόμεν Hoffmann ΑΠΩΔ (cf. ἀπωλο- pour ἀπολω- n° 121).

Commentaire de l'inscription a

On lit le nom de la déesse Thémis, dont le culte est maintenant bien attesté à Dodone[479]. Rien ne prouve, cependant, qu'il s'agit de la Thémis de Dodone. Il est également question de l'étage d'un bâtiment (ἀνώγεον) : le rapprochement avec la question n° 8B, qui porte sur l'argent de la Thémis des Mondaiates, suggère que la question porte ici sur les biens immobiliers de la déesse.

Le principal intérêt de cette lamelle réside dans la présence du substantif rare τὸ ἀνώγεον « étage d'une maison », qui se présente aussi sous la forme ἀνώγαιον :

— Xén., *An.* V, 4, 29 : ἐπὶ τῶν ἀνωγαίων « dans les greniers » M : ἀνωγέων Bisschop τῶν ἀνοκαίων F τῷ ἀνωγαίῳ ou ἀνωγέῳ X ;

— *Év. Marc.* 14, 15 et *Év. Luc.* 22, 12 : les manuscrits hésitent entre ἀνώγεον et ἀνώγαιον ;

— *Geoponicorum seu de re rustica libri XX,* II, 27, 1 : ἀνωγέοις « claies à fruits » ;

— cf. Hésychius : ἀνόκαιον · ὑπερῷον, γράφεται καὶ ἀνώγεων.

479. Sur le temple de Thémis à Dodone, cf. Dakaris 1995, p. 50-53.

Selon Chantraine[480], « il n'est pas impossible que ἀνόκαιον soit la forme originelle (cf. ἀνακάς sous ἑκάς, ἀνεκάς[481]), et que ἀνώγαιον résulte d'une étymologie populaire ; ἀνώγαιον subsiste en gr. mod.[482] ; les pap. ont κατώγαιον *cave* ». ἀνώγεον serait donc simplement une faute des manuscrits, ce que dément formellement notre lamelle. Selon Hoffmann, ἀνώγεον serait premier, et dérivé du thème de ἀνάγω « conduire en haut », à l'aide du suffixe -ειον > -εον, et ἀνώγαιον résulterait d'une étymologie populaire. En tout cas, la lamelle confère une grande autorité à la forme ἀνώγεον, dans un contexte dorien de bonne époque : cf. ion. γέᾱ à Himère[483].

Traduction

(Le consultant) demande à Zeus Naios et à Diona s'il est bon pour Thémis de vendre (?) l'étage de la déesse à -antos.

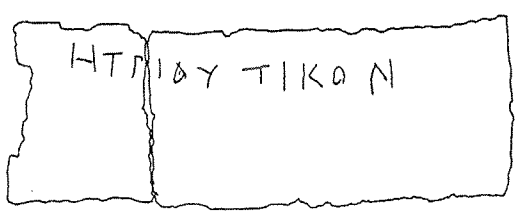
PRATIQUES RELIGIEUSES ET MAGIQUES

N° 138

L = 5,7 cm. H = 1,8 cm. Trois plis bien visibles sur la photographie. Quatre inscriptions selon Christidis, qui en publie une seule. Musée de Jannina M89. *Non vidi.* **IV^e s.**

Publ. : Christidis - Dakaris - J. Vokotopoulou 1997, p. 106, avec fac-similé, et photographie pl. 17,2.

Fac-similé : Chr. 1997.



480. *DELG s. v.* γῆ.
481. ἀνεκάς Pind. Aristophane « vers le haut » de ἑκάς « loin, à l'écart » (*DELG s. v.* ἑκάς).
482. Le mot usuel pour dire « étage » est πάτωμα.
483. Cf. étude dialectologique (famille de γᾶ), § 145.

Face B1

Ἦ τριθυτικόν ;

Commentaire

Bien que le mot soit un hapax, il est morphologiquement clair, et l'éditeur le rapproche du mot τριθῦται qu'il lit dans la lamelle inédite du Musée de Jannina M1098. Il s'agit d'un triple sacrifice, et dans M1098 des prêtres qui en ont la charge. Ces triples sacrifices sont connus non seulement en Italie, mais aussi en Attique sous le nom de τρίττοια, τρίττοα ou τριττύς[484]. Rien ne nous renseigne sur l'origine ethnique du consultant : en tout cas, on ne connaît pas à Dodone de sacrifices de ce type.

M^me^ Vokotopoulou datait ce document du début du IV^e^ s.

Traduction

Faut-il faire un triple sacrifice ?

PRATIQUES RELIGIEUSES ET MAGIQUES

N° 139

Fragment. Fouilles Évangélidis 1935. Musée de Jannina ? *Non vidi.* **ca 450-425.**

Publ. : Évangélidis, *Ep. Chr.* 1935, p. 260, n° 40, avec fac-similé. Cf. Jeffery, *LSAG,* 1990, p. 230, n° 16 (*ca* 450-425 ?).

Fac-similé : Év. 1935.

Ἐμὲ θύειν ;

Alphabet

Alphabet corinthien. Remarquable est la graphie ⊟ pour *e* long fermé[485].

484. Cf. scholie Aristophane, *Ploutos* 820 ; Christidis p. 106 ; S. von Meinard, « Τρίττοια βόαρχος », *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung* 74 (1956), 233-235.
485. Cf. étude des alphabets, § 64.

Commentaire

Le texte peut être considéré comme complet, même si Évangélidis parle d'un fragment. On peut aussi supposer quelque chose comme [ἓ λôιον] ἐμὲ θύειν [- - -].

Le consultant doit être un citoyen d'une colonie corinthienne, par exemple Corcyre.

Traduction

Dois-je sacrifier ?

PRATIQUES RELIGIEUSES ET MAGIQUES

N° 140

Lamelle déchirée en haut à droite. L = 7 cm. H = 2,5 cm. Au verso, inscription indéchiffrable. Fouilles Évangélidis 1935. Musée de Jannina ? *Non vidi.* **v^e s.-*ca* 375.**

Publ. : Évangélidis, *Ep. Chr.* 1935, p. 259, n° 34.
Πὲρ ΜΥΔΡΑΣΠΙΤΑ . .
-σάνδρō γενεᾶς ·
ἐσσῆται ;

Commentaire

Le formulaire doit être rapproché de celui du n° 46A (περὶ γενεῆς ἢ ἔσται). Évangélidis lisait πὲρ *Μύδρας, mais ce nom n'est pas recensé par Bechtel, *HPN*. On peut se demander si, dans cette lamelle comme dans d'autres, des syllabes n'auraient pas été mélangées, à la manière de ce qu'on observe dans les lamelles de malédiction. En l'occurence, il suffirait[486] de corriger ΠΙΤ en ΠΕΙ, et de restituer NA là où Évangélidis signale une lacune de deux lettres, pour obtenir un texte satisfaisant :

ΜΥ/ΔΡΑΣ/ΠΕΙ/Α/ΝΑ = Α/ΜΥ/ΝΑ/ΔΡΑΣ/ΠΕΙ = 'Αμυνά(ν)δρας Πει-

486. Une erreur de lecture ΠΙΤ pour ΠΕΙ n'est pas du tout invraisemblable de la part d'Évangélidis, qui travaillait sans loupe binoculaire, et qui n'avait manifestement pas très bonne vue : nous avons vu des fautes bien plus surprenantes.

Le nom féminin 'Αμυνάνδρα serait à 'Αμύνανδρος[487] ce qu'Αλεξάνδρα est à 'Αλέξανδρος. Le nom Πείσανδρος est banal[488].

Évangélidis datait le texte des v^e-IV^e s., mais la graphie O pour *o* long fermé exclut une date trop basse.

Traduction

(Question) au sujet de la descendance d'Unetelle et d'Untel : en auront-ils une ?

PRATIQUES RELIGIEUSES ET MAGIQUES

N° 141

Opisthographe. L = 8,5 cm. H = 2,7 à 3,5 cm. Trois inscriptions difficiles à déchiffrer. Fouilles Évangélidis 1952. Musée de Jannina M61 : je n'ai pas retrouvé cette lamelle au Musée en 1998. ***ca* 390.**

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1952 (1955), p. 305, n° 22 (*Bull.* 1956, 143 ; *SEG* 15, 1958, 391).

Face A

Θεός. Τύχα. Διαιτᾶι ΙΚ
Εὐμένōς Νίκē ὑπὲρ τοῦ ΧΟ
ΕΟΥ (= Εὐόχō ?) τοῦ 'Αριστογείτō ΣΑ
ΠΕΔΟΙΟΧΙ τὸς ἀντιδίκōς
καὶ τὰς ϝοικίας.

Face Ba, à gauche.

Θεός.
Διὶ Πατρῴωι ΠΕΡΙ. . . ΙΟ
Τύχαι λοιβάν,
'Ηρακλεῖ, 'Ερεχθε(ῖ),
'Αθάναι Πατρῴα(ι).

487. Les noms 'Αμύνανδρος, 'Αμύνας, 'Αμύντης sont bien connus en Grèce du Nord (Bechtel, *HPN*, p. 40-41), mais on les trouve aussi ailleurs (par ex., 42 'Αμύντας dans *Lexicon* I : îles de l'Égée, Chypre, Cyrénaïque).
488. Bechtel, *HPN*, p. 368.

Face Bb, à droite, à l'envers et en grandes lettres.

Δᾶμυς περὶ παμπ[ασίας . . . . .]
E . . . N . .
περὶ γαε<ρ>[γίας].

Notes critiques

'Ερεχθε(ῖ) Έν (*sic*, sans explication : il faut croire que l'*iota* n'a pas été gravé).

Πατρῶια(ι) : Πατρόια Έν (*sic*, sans explication).

περὶ γαεργίας : ΠΕΡΙΓΑΕΝ . . Έν.

Commentaire

Face A

Le texte est très difficile. J. et L. Robert notaient déjà qu'il s'agissait sans doute d'une affaire judiciaire. On peut aller plus loin en faisant remarquer des similitudes avec des lamelles de malédiction[489], où l'expression τοὺς ἀντιδίκους καὶ τὰς οἰκίας est fréquente pour maudire des adversaires en justice avec toute leur maisonnée[490]. Comme dans certaines lamelles de malédiction, des mots et des lettres semblent mélangées : dans Εὐμέν῱ς Νίκᾱ, le patronyme précède le nom ; il se peut que la séquence incompréhensible XOEOY doive être lue Εὐόχ῱[491]. Le nom 'Αριστόγειτος est bien connu[492]. Le verbe διαιτάω aurait le sens bien attesté[493] d'« arbitrer », d'où « concilier, apaiser », et ὑπέρ ne serait pas, comme dans d'autres lamelles, un équivalent de περί pour introduire le sujet de la consultation, mais signifierait « pour le compte de », sens également bien attesté. Il s'agirait donc en fait d'une contre-malédiction, par laquelle Nikè chercherait, pour le compte d'Euochos (?), à détruire les effets des malédictions antérieures et à réconcilier les adversaires.

Le texte présente un curieux mélange d'attique et de dorien archaïque : διαιτᾶι Εὐμένους Νίκη (= dor. διαιτῆι Εὐμένεος Νίκα) est attique, et le reste est dorien, en particulier le *digamma* de *Ϝ*οικίας[494] :

489. Cf. étude des rapports entre lamelles oraculaires et *defixiones*, § 95-98.
490. Voir p. ex. Wünsch 1897, n° 94, 3 ; n° 59, 8 ; n° 69, 4 ; n° 53, 1.
491. Le nom Εὔοχος est attesté en Achaïe : *BCH* 45 (1921), p. 12, II, 63 (*Lexicon* IIIA).
492. 4 ex. dans *Lex.* I ; 1 ex. dans *Lex.* II, à Athènes ; 6 ex. dans *Lex.* IIIA.
493. Cf. p. ex. D.H., VII, 52 : διαιτᾶν νείκη « apaiser des querelles ».
494. Cf. p. ex. n° 1 : dans ce texte corcyréen, *digamma* voisine avec *oméga*.

Nikè doit être d'origine athénienne, mais mariée à un dorien, et elle doit résider en pays dorien. Elle ne connaît pas l'usage de *êta*, mais elle note *o* long fermé soit par O, soit par OY : ces particularités graphiques amènent à penser qu'elle réside dans une colonie corinthienne, par exemple Corcyre, Apollonie ou Ambracie[495].

Évangélidis datait le texte du V^e^ s., mais comme il est possible que le texte Ba ait un rapport avec celui de Nikè, il vaut mieux se situer tout au début du IV^e^ s.

Face Ba

Ce texte doit être rapproché d'un autre, qui n'est connu que par la traduction allemande qu'en ont donnée Kekule et Winnefeld[496], et qui énumère les sacrifices à offrir à une série de divinités. Dans les deux cas, des théonymes ont été rajoutés à une liste initiale, ce qui garantit l'interprétation du présent texte. Le mot qui suit Διὶ Πατρῴωι est peut-être un nom de sacrifice à l'accusatif, parallèle à λοιβάν. Les attestations de Zeus Patrôos et Athèna Patrôa sont rares : M. L. Lazzarini[497] recense un seul cas de cette épiclèse, à Éphèse, pour toutes les dédicaces archaïques :

Ζανὸς / Πατρῴῑ / ἱερόν[498].

Un seul cas aussi d''Ερεχθεύς, à Athènes :

'Επιτέλῆς / Οἰνοχάρῆς / Σῡναύτῡ / Περγασῆθεν / Ποσειδῶνι / 'Ερεχθεῖ / ἀνεθέτῆν[499].

La mention d'Érechthée, roi mythique d'Athènes[500], dans notre texte laisse supposer qu'on a affaire à une réponse à un Athénien, mais, dans un passage de l'*Euthydème*[501] de Platon, Socrate affirme que Zeus ne porte jamais à Athènes l'épiclèse de Patrôos :

495. La graphie corinthienne OY pour *o* long fermé remonte en effet aux premiers textes corinthiens (Lejeune, *Phon.*, p. 230).
496. N° 142.
497. *Le formule delle dediche votive nella Grecia arcaica*, 1976, p. 345.
498. Lazzarini 1976, n° 581 : inscription rupestre, Éphèse, V^e^ s.
499. Lazzarini 1976, n° 43 : Athènes, Acropole, *ca* 450.
500. 'Ερεχθεύς est un hypocoristique de 'Εριχθόνιος, autre nom du même roi : cf. 'Αχιλεύς, de *'Αχίλα*Ϝ*ος*, Μενεσθεύς de Μενεσθένης. Le nom d'Érechthée est le signe même de l'autochtonie des Athéniens (« qui s'élève de la terre »).
501. § 302.

Οὐκ ἔστιν, ἦν δ' ἐγώ, αὕτη ἡ ἐπωνυμία Ἰώνων οὐδενί, οὔθ' ὅσοι ἐκ τῆσδε τῆς πόλεως ἀπῳκισμένοι εἰσὶν οὔθ' ἡμῖν, ἀλλὰ Ἀπόλλων Πατρῷος διὰ τὴν τοῦ Ἴωνος γένεσιν · Ζεὺς δ' ἡμῖν Πατρῷος μὲν οὐ καλεῖται, Ἕρκειος δὲ καὶ Φράτριος, καὶ Ἀθηναία Φρατρία.

Cependant, tout le passage est d'une interprétation philosophique délicate, et F. Salviat[502] suppose que Platon joue sur les mots. En tout cas, on a retrouvé des dédicaces aux dieux Patrôoi à Thasos[503], et une inscription[504] montre que Zeus Patrôos était honoré à Chios, qui est précisément la patrie de Dionysodoros, l'interlocuteur de Socrate.

Quoi qu'il en soit, il est possible que notre inscription soit une réponse au texte de la face A, dont on a vu qu'il émanait peut-être d'une Athénienne installée en pays dorien : on expliquerait ainsi la contradiction apparente entre la mention d'Érechthée et celle de Zeus Patrôos et Athèna Patrôa.

Face Bb

Le nom Δᾶμυς n'est pas répertorié par Bechtel[505]. Un autre Δᾶμυς est connu par un arbitrage provenant d'Achaïe et daté de *ca* 250-200[506].

On peut imaginer un abstrait dorien *γαεργία = att. γεωργία sur le modèle de dor. γᾱμόρος = att. γεωμόρος[507].

Traduction

Face A

Dieu. Bonne fortune. Nikè fille d'Euménès apaise, pour le compte d'Euochos (?) fils d'Aristogeitos, les adversaires et les maisons.

Face Ba

Dieu.
À Zeus Patrôos offrir tel sacrifice.
À Tychè offrir une libation.
Sacrifier aussi à Héraklès, à Érechthée, à Athèna Patrôa.

502. *BCH* 1958, p. 221.
503. Cl. Rolley, « Le sanctuaire des dieux Patrôoi et le Thesmophorion de Thasos », *BCH* 1965, p. 441-483 : étude détaillée de l'épiclèse Patrôos.
504. *Syll.*[3] 987 : cf. Rolley 1965, p. 459.
505. Voir Bechtel, *HPN*, p. 129-130.
506. *BCH* 1953, p. 616-628 (*SEG* 13, 278, 13).
507. Cf. étude dialectologique, § 145.

Face Bb

Damys consulte au sujet de ses biens (. . .) et de son activité agricole (?).

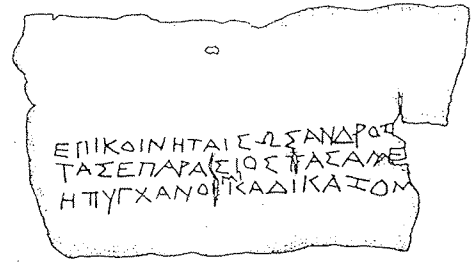
PRATIQUES RELIGIEUSES ET MAGIQUES

N° 141 bis

La lamelle porte 4 questions : Christidis en publie une. L = 6,7 cm. H = 3,6 cm. Ép. = 1 mm. H. l. = 2 mm. Musée de Jannina M186. *Non vidi.* IVe s.

Publ. : Christidis 1999, p. 70, n° 3, avec f.-s.

Fac-similé : Christidis 1999.



Ἐπικοινῆται Σώσανδρος [πὲρ]
τᾶς ἐπαράσιος τᾶς Ἀλε *[4 lettres au maximum]*
ἦ τυγχάνοιμί κα δικαζόμ[ενος];

Notes critiques

Ἀλε[: « A possibility is Ἀλεξία, genitive of Ἀλεξίας » Chr.

τυγχάνοιμι : il semble qu'un trait accidentel ait donné au *tau* l'allure d'un *pi.*

τυγχάνοιμι : « The writer, belatedly realizing that the answer to a 3rd-person enquiry would be ambiguous, has corrected the verb to the 1st person » Chr. Explication ingénieuse, et très probablement exacte.

Écriture

Mme Vokotopoulou datait cette inscription du milieu du IVe s. Écriture calibrée, fort peu caractérisée. Il est difficile d'être aussi précis, et on se contentera d'une datation au IVe s.

Commentaire

Comme le remarque Christidis, « the verb ἐπαράομαι is well attested ; its noun ἐπάρασις is apparently new ».

Comme l'indique le rapprochement avec le n° 141, il ne s'agit pas d'intenter un procès à Ale. pour cause de malédiction, car cette pratique magique ne relevait pas de la justice, mais de savoir si, malgré la malédiction d'Ale. contre Sôsandros à l'occasion d'un différend qui les oppose, cas fréquent dans les lamelles de malédiction, Sôsandros peut quand même gagner son procès. À cet égard, la traduction de Christidis est pour moins ambiguë : « Sosandros enquires about the curse of Ale. : should I succeed if I went to court ? ». À l'évidence, Sôsandros est *déjà* en procès contre Ale., pour une affaire dont nous ignorons tout.

Traduction

Sôsandros consulte au sujet de la malédiction d'Ale(. . .) : puis-je gagner mon procès ?

PRATIQUES RELIGIEUSES ET MAGIQUES

N° 142

Opisthographe portant une question sur une face, et une réponse sur l'autre : Kekule et Winnefeld n'ont donné qu'une traduction allemande de la réponse. Fouilles Carapanos 1876-1877. Lamelle volée à Carapanos. Musée de Charlottenbourg à Berlin ? **IV^e^-III^e^ s.**

Publ. : Kekule - Winnefeld 1909, p. 41-42, ne donnent qu'une traduction.

Cf. Wilhelm 1953, p. 78-79 ; *Bull.* 1955, 143.

Traduction de Kekule et Winnefeld

« Dem Zeus Naios eine Schüssel (?), dem Zeus Olympios ein Spanferkel, dem Zeus Eukles ein Spanferkel, dem Zeus Buleus ein Trankopfer, der Kora ein Spanferkel, der Artemis Hagemona ein Standbild, dem Heros Archagetas ein Trankopfer » und am Rande ist neben Zeus Olympios nachgetragen : « dem Zeus Brontas... », die Bezeichnung des Opfers ist weggebrochen.

*Reconstitution **hypothétique** du texte grec à partir de la traduction allemande*

Διὶ Ναίωι σκύφον (?) (*e. g.*)
Διὶ Ὀλυμπίωι χοιρίον Διὶ Βρόνται [- - -]
Διὶ Εὐκλεῖ χοιρίον
Διὶ Βουλεῖ λοιβάν
Κόραι χοιρίον
Ἀρτέμιτι Ἀγεμόναι ἄγαλμα
Ἥρωι Ἀρχαγέται λοιβάν

Commentaire

Il est fort regrettable que ce texte très intéressant ne soit actuellement connu que par une traduction allemande : il est possible que l'original existe encore au Musée de Charlottenbourg, mais il est probable qu'il s'est mal conservé[508].

Selon Kekule et Winnefeld, cette réponse ne s'adresse pas à la question de l'autre face, qu'ils sont les seuls à avoir connue, parce que les formulaires ne correspondent pas. Ils veulent dire par là que la question est du type ἦ, et non du type τίνι κα θεῶν. En réalité, comme le suggère le rapprochement avec le n° 141, une réponse de ce type peut très bien correspondre à n'importe quel type de question.

Le rapprochement avec le n° 141 permet de reconstituer ce n° 142 avec une relative certitude. La principale difficulté est de deviner quel mot grec Kekule et Winnefeld ont cherché à rendre par « Schüssel » (« plat, terrine, écuelle, jatte ; plat, mets »). Le cas semble désespéré, car Kekule et Winnefeld indiquent par un point d'interrogation qu'ils ne sont pas sûrs de leur lecture. On proposera *exempli gratia,* et sous toutes réserves, σκύφον, en s'appuyant sur le n° 113, où le mot désigne peut-être aussi une offrande à Zeus Naios.

La mention de Zeus Bouleus doit être rapprochée de la dédicace P. Cabanes 1976, p. 548, n° 18 :

Χάροψ Μαχατᾶ
Θεσπρωτὸς Ὀπατὸς
Διὶ Νάωι καὶ Διώναι
καὶ Διὶ Βουλεῖ.

508. Cf. introduction, § 31.

PRATIQUES RELIGIEUSES ET MAGIQUES

N° 143

L = 4 cm. H = 1,4 cm. Au verso, des signes indéchiffrables. Fouilles Évangélidis 1935. Musée de Jannina ? *Non vidi. ca* **450.**

Publ. : Évangélidis, *Ep. Chr.* 1935, p. 259, n° 33, avec fac-similé.

Fac-similé : Év. 1935.

Τίσς θεὸν λέλο(ν)χε ;

Alphabet

Chi « rouge » = ϒ. Il ne s'agit donc pas de l'alphabet corinthien. Il peut s'agir de l'alphabet local. *Thêta* déjà à point central, et non à croix.

Commentaire

J.-L. Perpillou a consacré un long chapitre[509] à une étude sémantique du verbe λαγχάνω, d'où il ressort que ce verbe ne signifie pas essentiellement, comme on le croit d'ordinaire, « obtenir par le hasard », mais « obtenir ce à quoi on a droit », le hasard pouvant être, dans une minorité de cas, la manifestation de ce droit, ce qui a induit en erreur. Il a dépouillé un grand nombre de références littéraires et épigraphiques, qui confirment cette thèse. On ne relève cependant aucun cas où le verbe soit employé absolument avec pour sujet la désignation d'une divinité, notre lamelle ayant échappé à ses investigations. Un texte syntaxiquement proche du nôtre pourrait être une loi sacrée de Thasos[510] :

'Αθηναίηι Πατρ-
ὄιηι : ἔρδεται τῶ
'τερῶν ἔτῶς τέλ-
η : καὶ γυνα(ῖ)κες : λα-
[γ]χάνῶισιν[511].

509. « Λαγχάνω ou l'appropriation légitime » dans *Recherches lexicales en grec ancien,* Louvain - Paris 1996, p. 165-204.
510. Fr. Sokolowski, *Lois sacrées des cités grecques,* Paris 1969, n° 113, *ca* 500-450 (Perpillou 1996, p. 192).

Le parallèle est loin d'être exact, car, à Thasos, le sujet du verbe est γυναῖκες, et le complément se tire de τέλη. Cependant, quelle peut être la part à laquelle a droit un dieu dans une lamelle oraculaire, sinon une part des sacrifices ? La formule doit être une variante, unique il est vrai, de τίνι θεῶν θύων βέλτιον πράσσοιμί κα ; Le parfait se justifie, d'après la thèse de Perpillou, par le fait que c'est en raison de leur nature que les dieux ont droit à des parts de sacrifices[512].

La graphie archaïque τίσς θεὸν = τίς θεῶν, maintenant bien connue, n'a d'autre but que de prévenir une mauvaise syllabation : il faut lire τίς + θ- et non pas τί + σθ-.

Traduction

Quel dieu a sa part (des sacrifices) ?

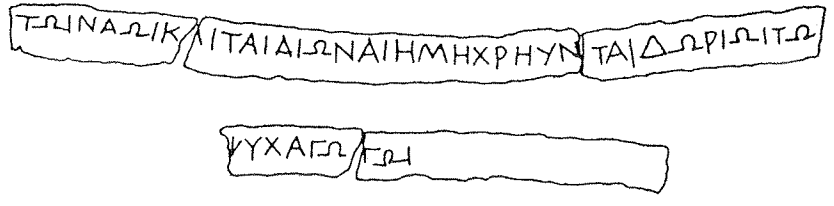
PRATIQUES RELIGIEUSES ET MAGIQUES

N° 144

L = 19,3 cm. H = 0,8 cm. Ép. = 1,5 mm. H. l. = 2 mm. Fouilles Évangélidis 1935. Musée de Jannina M166. *Non vidi.* **IV^e^ s.**[513]

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1935, p. 257, n° 23, avec fac-similé fautif ; Christidis 1999, p. 71, n° 5, avec f.-s. exact[514].

Fac-similé : Év. 1935.



511. « On célèbre son culte à Athèna Patrôa tous les deux ans, et les femmes y ont part. » (trad. Perpillou).
512. Cf. étude du formulaire, § 76.
513. Datation, plausible, d'Évangélidis.
514. « The text, which consits of one line, seems to be in the same hand as M1070 (unpublished). »

Face A

[οἱ δεῖνες ἐπικοινῶνται τῶι Διὶ] τῶι Νάωι καὶ τᾶι Διώναι ἦ μὴ χρῆυνται Δωρίωι τῶ[ι] ψυχαγωγῶι ;

Face B

ΔΩΡΙ (abréviation du sujet de la question)

Commentaire

χρῆυνται[515] est nécessairement un subjonctif délibératif, puisque la négation est μή. Tout porte à croire, puisque nous sommes à Dodone et qu'il est question d'un psychagogue, que χρῆυνται + datif a ici un sens voisin de celui de « consulter un oracle », et qu'il s'agit de nécromancie, ou d'évocation des morts. On pense alors au Nékyomanteion d'Éphyra de Thesprotie, bien qu'il ne s'agisse point ici de l'Hermès Psychagogue d'Éphyra, mais d'un certain Dôrios, psychagogue de son état, c'est-à-dire réputé capable d'évoquer les morts, et éventuellement d'envoûter ses victimes. Le terme est rare, mais bien répertorié[516] :

— ψυχαγωγός « conducteur des âmes des morts », épithète d'Hermès (Hsch.) ;

— « qui évoque les esprits » : ψυχαγωγοὶ γόοι Esch., *Perses*, 687 ;

— Οὐ ψυχαγωγὸν τόνδ' ἐποιήσω ξένον « L'hôte que tu as eu n'est point un nécromant »[517] Eur., *Alc.*, 1128 ;

— οἱ Ψυχαγωγοί était le titre d'une pièce d'Eschyle ;

— « voleur d'enfants » à Alexandrie selon Phrynichos, *Praeparatio Sophistica*, p. 127, B.

L'anthroponyme Δώριος est intéressant, et n'est pas répertorié sous cette forme par Bechtel, qui connaît seulement, à Délos au IIIe s., un Δωριεύς[518], forme normale de l'ethnique. Cependant, la forme Δώριος de l'adjectif est abondamment attestée[519]. On peut donc imaginer un phylétique épirote Δώριοι, d'où serait tiré un anthroponyme Δώριος, en rappelant avec P. Cabanes[520] que nous sommes loin de connaître

515. Cf. étude dialectologique, § 135 : ηυ est une diphtongue à premier élément long, ce qui explique notre accentuation.
516. Cf. *DELG s. v.* ψυχή.
517. Trad. L. Méridier, CUF.
518. Bechtel, *HPN*, p. 538.
519. Pd., Arstt., Paus. ; Dysc., *Synt.* 238, 9, etc. : τὰ Δώρια « les dorismes ».
520. Cf. P. Cabanes 1976, p. 111-141, chap. « Les tribus épirotes sous la monarchie ».

tous les ethniques et phylétiques épirotes, et que souvent une nouvelle inscription nous en révèle un nouveau[521].

Traduction

(Les consultants demandent à Zeus) Naios et à Diona s'ils doivent consulter Dôrios le psychagogue.

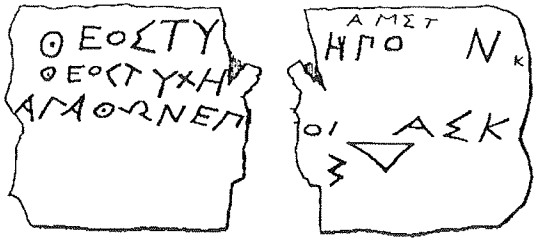
ANTHROPONYMES

N° 145

L = 3 cm. H = 3,7 cm. Ép. = 1,1 mm. Fouilles Carapanos 1876-1877. Musée national d'Athènes. **Autopsie en 1998.** Le tiers sup. du fragment est perdu. Couleur : gris. **IVe-IIIe s.**

Publ. : Carapanos 1878, pl. 39,2 (Pomtow 1883, n° 35 ; Hoffmann 1899, n° 1598).

Fac-similé : Car. 1878.



Face A

Deux inscriptions se superposent, mais il est impossible de déterminer laquelle des deux formules d'invocation correspond à la question d'Agathon.

Θεός. Τύ[χα] *ou* Τύχη.
Ἀγάθων ἐπ[ερωτῆι *ou* -ᾶι - - -]

521. Voir l'index des ethniques et phylétiques d'Épire dans P. Cabanes 1976, p. 134-141.

Face B

Un grand Δ = « consultant n° 4 », et des vestiges d'au moins 4 autres inscriptions : ΑΣΚ peut correspondre à un anthroponyme dérivé du théonyme Ἀσκλαπιός.

Écriture

Le *pi* de ἐπερωτ- a deux hastes égales ; il est plus grand que les autres lettres (autopsie).

Le *sigma* du second θεός n'a que deux branches, et Hoffmann considère cette forme comme une étape entre le *sigma* classique à quatre branches et le *sigma* lunaire, ce qui est loin d'être sûr, car notre n° 11 indique plutôt que le *sigma* lunaire a pour origine une sorte d'atrophie des deux branches médianes du *sigma* classique.

ANTHROPONYMES

N° 146

L = 4 cm. H = 1, 2 cm. Fouilles Évangélidis 1932. Musée de Jannina M818. *Non vidi.* **IV^e s.**

Publ. : Vokotopoulou 1995, p. 80, n° 5, avec fac-similé (*SEG* 43, 1993 [1996], 322).

Fac-similé : Vok. 1995.

ΜΕΤΑΠΟΝΤΙΝΟΣ
ΑΡΧΙΑΣ

Μεταποντῖνος
Ἀρχίας

Écriture

Selon M^me^ Vokotopoulou, le document date de 400-375, mais on ne voit guère ce qui autorise une datation aussi précise, si ce n'est, peut-être, la forme anguleuse du *rho*.

Commentaire

On déduit des indications de M^me^ Vokotopoulou que la lamelle était du type à volet rabattable, et que sa moitié gauche ou droite, qui portait la question d'Archias, est perdue.

ANTHROPONYMES

N° 147

L = 4 cm. H = 1,5 cm. Fouilles Évangélidis 1935. Musée de Jannina ? *Non vidi.* **V^e s.**

Publ. : Évangélidis, *Ep. Chr.* 1935, p. 259, n° 30.

ἓ Δε̄νοκλε̂ς - - -

Commentaire

Évangélidis signale qu'il doit cette lecture à son collègue N. Papadakis. δεινός comportant une vraie diphtongue, il faut croire que la lamelle était écrite en alphabet corinthien archaïque, avec Ε valant *e* long fermé, réduction de *ei*, et Β valant *e* long ouvert[522]. On devait lire ΒΔΕΝΟΚΛΒΣ.

Le nom Δεινοκλῆς est répertorié par Bechtel, *HPN*, p. 117.

ANTHROPONYMES

N° 148

L = 3,5 cm. H = 0,7 cm. Fouilles Évangélidis 1932. Musée de Jannina ? *Non vidi.* ***ca* 475.**

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1932, p. 52, n° 4, avec f.-s. approximatif.

Fac-similé : Év. 1932.

DSONVMSO

Διονυσίō

Alphabet

Alphabet achéen de Grande-Grèce. *Delta* = D. *Iota* à trois branches, ce qui date le texte d'avant 450[523]. *San* = M.

522. Cf. étude des alphabets, § 64.
523. Jeffery, *LSAG*, p. 249.

Commentaire

D'après l'alphabet, il doit s'agir d'un consultant originaire d'une colonie achéenne de Grande-Grèce.

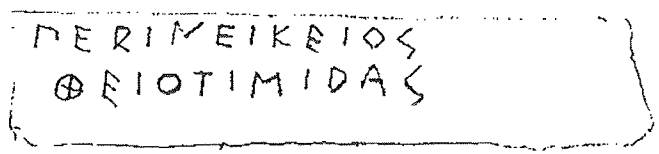
ANTHROPONYMES

N° 149

Opisthographe. L = 6,5 cm. H = 1,6 cm. Ép. = 1,3 mm. Fouilles Évangélidis 1929. Musée de Jannina M409. **Autopsie à Salonique en 1998.** Couleur : brun-châtain. ***ca* 450-400.**

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1929, p. 127, n° 11.

Fac-similé : autopsie 1998.



Face A

Περινείκειος
Θειοτιμίδας

Alphabet

Consultant béotien, d'après les caractéristiques dialectales du texte. Alphabet béotien archaïque, avec des formes évoluées : *epsilon* tendant vers la forme classique ; *mu* symétrique, plus récent que *mu* dissymétrique ; *rho* = R, plus récent que P.

Commentaire

Évangélidis prétend que la lamelle est intacte, ce qui est faux : l'autopsie montre bien qu'elle est déchirée à gauche et à droite. Év. signale en outre des vestiges d'autres lettres, plus grandes et indéchiffrables, sous la deuxième ligne, ainsi que deux lignes au verso, en alphabet archaïque, qu'il n'a pas déchiffrées : Christidis se réserve l'étude de ces inscriptions. Il nous pardonnera sans doute d'avoir remarqué que cette inscription du verso n'est pas du tout du même style que celle du recto. On en déduit que la lamelle de Theiotimidas était un palimpseste du type à volet rabattable, et que sa question figurait au verso, mais sur une partie maintenant perdue.

Il est évident que Theiotimidas est un Béotien, et que le premier mot de l'inscription est son adjectif patronymique. Cette lamelle pose cependant d'intéressants problèmes.

L'ordre des mots est inhabituel : l'adjectif patronymique précède le nom. De même, dans la lamelle n° 146 (Μεταποντῖνος Ἀρχίας), l'ethnique précède le nom.

Dès le v^e^ s., béot. θεός tend vers θιός, et peut s'écrire θειός, où le digramme EI représente une voyelle d'aperture intermédiaire entre *e* et *i*[524]. En revanche, si, dès le v^e^ s., la diphtongue *ei* s'est fermée en *i* long et peut se noter I, il est impossible d'admettre, dans Περινείκειος, une graphie EI pour *i* long ancien, car cette graphie n'est guère attestée avant l'époque hellénistique. Or l'alphabet du texte n'est évidemment pas hellénistique. Περινείκειος n'est donc pas un composé de νῖκα, mais de νεῖκος.

Chantraine[525] a recensé les composés où νεῖκος « querelle » figure en second terme : ἀμφινεικής « provoquant la discorde », εὐνεικής « facile à trancher, à décider », πολυνεικής « querelleur » (Eschyle, *Sept,* 830). Il rappelle qu'un fils d'Œdipe s'appelle Πολυνείκης, mais qu'« il n'existe pas d'anthroponymes en -νεικης parmi les noms historiques ». Notre lamelle fournit donc la première attestation d'un nom historique de ce type : Περινείκης, père de Θειοτιμίδας, a un nom en tous points parallèle à celui du héros béotien Πολυνείκης[526].

Les *Indices* d'*IG* VII ont recensé trois Θεότιμος, huit Θιότιμος, un Θιούτιμος, mais aucun nom de cette famille avec le suffixe -ίδας. Ils n'ont enregistré aucun cas de Περινείκης ou de Πολυνείκης, mais deux cas de Πολύνικος.

524. Cf. Bechtel, *Gr. Dial.* I, p. 231.
525. *DELG s. v.* νεῖκος.
526. Il ne faut pas confondre ces composés en -νεικης avec ceux en -νῖκης (de νῖκος = νῖκη) connus à Sparte, Théra, Hermiôn, comme Πολυνίκης : Bechtel, *Aeolica,* 1909, p. 14 ; *HPN* p. 334-335.

ANTHROPONYMES

N° 150

Lamelle déchirée en bas. L = 4,5 cm. H = 2 cm. Ép. = 0,9 mm. Fouilles Évangélidis 1929. Musée de Jannina M431. **Autopsie à Salonique en 1998.** Couleur : noirâtre et marron. Une seule inscription, complète. Verso vierge. *ca* **530-510.**

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1929, p. 125, n° 4.

Fac-similé : autopsie 1998.

Κλεοϝάνακτος

Alphabet

La forme du *digamma,* dont les deux branches sont inclinées, celle du bas étant issue du bas de la haste, et l'usage d'un *lambda* « bleu », orientent vers Syracuse et ses colonies[527]. Le *sigma* y a normalement quatre branches, mais on connaît quelques exemples de *sigma* à trois branches, en particulier sur des monnaies de Syracuse datées *ca* 530-510[528].

Commentaire

Évangélidis indique que la lamelle est entière, ce qui est faux : elle est déchirée en bas. On ne voit d'ailleurs pas ce que pourrait signifier une lamelle portant seulement un nom propre. On observe deux trous : j'ai examiné celui du haut au microscope, et il présente la section caractéristique d'un trou de clouage. L'autre trou n'est pas aussi facilement interprétable, parce qu'il tombe dans la pliure, qui s'est déchirée, ce qui

527. Cf. Jeffery, *LSAG,* « Table of letters ». Dans notre corpus, cette forme de *digamma* ne se retrouve que dans le n° 56.
528. Jeffery, *LSAG,* p. 263.

prouve bien que la lamelle n'est pas entière. Il est toutefois certain que ce trou avait la même fonction que l'autre. La question se trouvait donc au verso, sur la partie inférieure du document, maintenant perdue. Il est possible que le clou qui traversait la lamelle ait eu la même fonction magique que dans les *defixiones,* qui tirent leur nom latin du fait qu'elles étaient souvent transpercées d'un clou[529].

Le nom Κλεάναξ est bien connu[530]. La forme archaïque de la lamelle est remarquable : le *digamma* intervocalique de Κλεϝο- s'est amuï, mais le *digamma* initial du second terme du composé s'est conservé.

ANTHROPONYMES

N° 151

L = 4,2 cm. H = 1,2 cm. Sur la face A, plusieurs inscriptions superposées et indéchiffrables, et sur la face B le nom d'un consultant. Fouilles Évangélidis 1935. Musée de Jannina ? *Non vidi.* **IV^e^-III^e^ s.** ?

Publ. : Évangélidis, *Ep. Chr.* 1935, p. 257, n° 20.

Face B

Τελλίας

Commentaire

Le nom est répertorié par Bechtel, *HPN,* p. 422. Il s'agit d'un diminutif d'un composé en Τελε- (de τέλος), avec gémination. Ce nom est bien attesté dans tout le monde grec.

ANTHROPONYMES

N° 152

L = 6,5 cm. H = 1,3 à 1,8 cm. Fouilles Évangélidis 1952. Musée de Jannina ? *Non vidi.* **IV^e^ s.**[531]

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1952, p. 303, n° 12, avec fac-similé (*SEG* 15, 1958, 401).

529. Cf. étude des rapports entre lamelles oraculaires et *defixiones,* § 95-103.
530. Bechtel, *HPN* p. 238. *Lexicon* I p. 256 (Délos, Cos, Rhodes) ; IIIA p. 242 (Argos).
531. Datation, plausible, d'Évangélidis.

Fac-similé : Év. 1952.

Φείδων

Ce nom est très répandu dans tout le monde grec.

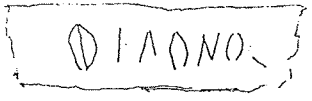
ANTHROPONYMES

N° 153

Palimpseste opisthographe cassé à g. et à dr. Les inscriptions inédites sont réservées à Christidis. L = 6 cm. H = 2 cm. Ép. très irrégulière, d'environ 1,4 mm. Musée de Jannina M482. **Autopsie à Salonique en 1998.** Couleur : brun mat. **v^e s.**

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1929, p. 127, n° 18.

Fac-similé : Év. 1929.



Φίλ῱νος

Notes critiques

Φίλωνος Év. : on lit bien *omicron*, et non *oméga*, sans aucun doute possible.

Alphabet

La forme du *phi*, dont la haste ne dépasse pas le cercle, et le *sigma* à quatre branches, dont il ne reste que la branche inférieure, correspondent à l'alphabet de Syracuse et de ses colonies[532], mais on peut aussi penser à Mégara Hyblaia et à Sélinonte. Écriture maladroite, qui ressemble à celle d'un graffito.

532. Cf. Jeffery, *LSAG*, « Table of letters ».

Commentaire

Il s'agit du nom d'un consultant, dont la question figure peut-être au verso, ce que vérifiera le déchiffrement de Christidis.

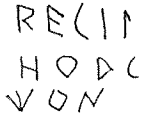
RHÉGIUM

N° 154

Fragment coupé à gauche et à droite. L = 6 cm. H = 2,4 cm. Fouilles Évangélidis 1935. Musée de Jannina M 957. *Non vidi*. ***ca* 475-450, peut-être plus précisément peu après 467**[533].

Publ. : Vokotopoulou 1995, p. 78, n° 2, avec fac-similé (*SEG* 43, 1993 [1996], 319).

Fac-similé : Vok. 1995.



[Αὐτοὶ] Ῥεγῖν[οι - - -]
[τίνα] hοδὸ̣[ν - - - - -]
[- ἔ]χον[τες - - - - -]

Alphabet

Alphabet chalcidien. On lit ΡΕΓΙΝ, et l'alphabet correspond à celui de Rhégium[534]. Le signe de l'aspiration, qui était fermé, devient Η *ca* 500. La datation de M^me^ Vokotopoulou *ca* 475-450 semble correcte.

Commentaire

Nos restitutions s'appuient sur le n° 155, et sur un vers d'Euripide (*Héraclides* 901)[535] :

Ἔχεις ὁδόν τιν', ὦ πόλις, δίκαιον.

533. Cf. n° 155.
534. Cf. L. Dubois, *IGDGG* I (1995), p. 95.
535. Cf. aussi *Thesaurus s. v.* ὁδός col. 1740D, où l'on trouvera plusieurs exemples de la *junctura* ὁδὸν ἔχειν, qui plus est dans un contexte parfois oraculaire.

Après ἔχοντες, il pouvait y avoir une formule comme λῶιον καὶ ἄμεινον πράξουσιν.

Pour une hypothèse d'interprétation historique, cf. n° 155.

Traduction

Quelle voie les Rhégins eux-mêmes doivent-ils suivre (pour réussir) ?

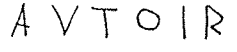
RHÉGIUM ?

N° 155

L = 6 cm. H = 2,3 cm. Fragment plié plusieurs fois. Une seule inscription à l'intérieur, dont seul le début est préservé. Fouilles Évangélidis 1935. Musée de Jannina M 1099. *Non vidi. ca* **475-450, peut-être plus précisément peu après 467**[536].

Publ. : Vokotopoulou 1995, p. 80, n° 3, avec fac-similé (*SEG* 43, 1993 [1996], 320).

Fac-similé : Vok. 1995.



Αὐτοὶ Ῥ[ε̄γῖνοι - - -]

Commentaire

L'idée de restituer l'ethnique des Rhégins à partir d'un simple *rho* peut paraître dérisoire, d'autant que les arguments de M^me^ Vokotopoulou, qui rapproche cette lamelle de celle qu'elle publie juste avant (notre n° 154), ne sont guère convaincants : « La lecture Ῥε̄γῖνοι est probable, mais n'est pas la seule possible. On pourrait penser au datif d'un anthroponyme, mais la grande largeur des lettres et le début atypique de la question nous amènent à penser qu'il s'agit d'une question officielle datant de 475-450. » Remarquons simplement que le datif d'un anthroponyme est invraisemblable, et que, s'il s'agit bien du début d'une question, il est en effet atypique. En revanche, trois autres arguments, que M^me^ Vokotopoulou ne fait pas valoir, méritent quelque attention :

536. Cf. commentaire.

1°) L'écriture de cette lamelle, si l'on en croit les fac-similés de M^me^ Vokotopoulou, est proche de celle qu'elle publie juste avant, en particulier dans la forme du Ρ.

2°) Les deux fragments ont exactement les mêmes dimensions.

3°) Les deux fragments proviennent de la même campagne de fouilles.

Il faudrait donc supposer que certains citoyens de Rhégium, dans la période 475-450, éprouvent le besoin de venir consulter à Dodone et de se définir comme « les citoyens de Rhégium eux-mêmes », ce qui concorde peut-être avec ce qu'on sait de l'histoire de Rhégium à cette époque[537] : il n'est pas impossible que les deux lamelles (n° 154 et 155) aient un rapport avec la présence de Mikythos de Rhégium à Tégée après 467, bien que les motifs de son installation dans le Péloponnèse ne soient pas clairs[538]. L'expression αὐτοὶ Ῥεγῖνοι prendrait alors un sens précis : il s'agirait des Rhégins restés à Rhégium, par opposition aux Rhégins émigrés avec Mikythos, lequel se définit, dans sa dédicace à Olympie, comme[539]

[Μίκυθος ho Χοίρō Ῥε̄γῖνος καὶ Μεσσε̄]νιος *F*οικέōν ἐν Τεγέε̄ι

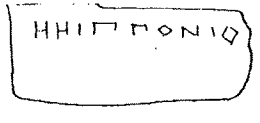
HIPPONIUM

N° 156

Fragment coupé à droite. L = 2,7 cm. H = 1,6 cm. Fouilles Évangélidis 1935. Musée de Jannina M 768. *Non vidi. ca* **425-390.**

Publ. : Vokotopoulou 1995, p. 80, n° 4, avec fac-similé (*SEG* 43, 1993 [1996], 321).

Fac-similé : Vok. 1995.



ʔH Ηιππōνίō[ι - - -] *ou* Ηιππόνιο[ν - - -]

537. Cf. Hdt. VII, 170, 4 ; Diod. XI, 66 ; Paus. V, 26, 5. Voir Jeffery, *LSAG,* 1990, p. 244, et surtout L. Dubois, *IGDGG* I (1995), p. 98-101, n° 35.

538. L. Dubois 1995, p. 100.

539. L. Dubois, *IGDGG,* I, n° 35 : les restitutions sont garanties par Paus. V 26.

Alphabet

Le texte ne garantit pas que le consultant soit originaire d'Hipponium, mais cela reste possible. Hipponium était une colonie locrienne[540] : le premier H vaut pour *êta*, et le second est le signe de l'aspiration, ce qui n'a rien d'étonnant en Grande-Grèce[541]. Hipponium fut détruite par Denys l'Ancien en 389/8, restaurée un peu plus tard, puis conquise par les Bruttiens et libérée par Alexandre le Molosse *ca* 330-325. Enfin, les Romains la colonisèrent en 149 sous le nom de *Vibo Valentia.*

Commentaire

M^me^ Vokotopoulou restitue un datif et traduit ainsi : « [Si je vais ou je navigue] vers Hipponion [ce serait mieux pour moi etc.] ». Cette interprétation n'est pas recevable pour des raisons d'ordre syntaxique.

On ne peut pas restituer l'ethnique Ἱππώνιοι, car il n'est attesté sous cette forme que tardivement[542] : la forme normale de l'ethnique est en -εύς.

Un datif et un accusatif sont également possibles[543]. On peut même imaginer un locatif Ἱππωνιοῖ, analogue à Ἰσθμοῖ et Μεγαροῖ[544].

La forme la plus ancienne de l'ethnique est Feιπōνιῆς[545]. Les monnaies d'Hipponium[546] portent les légendes suivantes :

— *ca* 379-350 : FEIΠ (avec *digamma* occidental) ;

— *ca* 330-325 (époque d'Alexandre le Molosse) : EIΠΩNIEΩN ;

— *ca* 296 (époque d'Agathocle) : EIΠΩNIEΩN.

Cette forme officielle de l'ethnique est dérivée d'un toponyme osque *Veibo,* qui sera latinisé sous la forme *Vibo.* Il n'est pas certain que le nom grec Ἱππώνιον (« marché aux chevaux » ?) ait un rapport linguistique avec le nom osque[547], mais cela reste possible : dans ce cas, on aurait affaire à la réfection grecque d'un nom indigène. Notre lamelle,

540 Sur l'alphabet locrien, cf. Jeffery, *LSAG,* p. 104.
541. Cf. n° 6A.
542. Plut. *Cic.* 32.
543. Cf. περὶ Ἡρακλέας n° 6 et 17 : la lecture d'un toponyme, moins fréquente que celle d'un ethnique, est possible.
544. Cf. n° 86 : Μεγαροῖ.
545. Jeffery, *LSAG,* 1990, p. 286, n° 2, pl. 54, *ca* 525-500, dédicace à Olympie : τοὶ Feιπōνιῆς ἀ[ν]έθ[ēκαν] τôν Qροτōνια[τᾶν] καὶ Μεδμαῖοι καὶ Λ[όκροι].
546. Head, *HN* 2, p. 100-101.
547. *RE s. v.* Hipponium (1913).

s'il s'agit bien d'Hipponium, constitue la plus ancienne attestation de cette forme grecque, car c'est peut-être à tort qu'on a normalisé le texte de Thucydide V, 5 : Ἰτωνέας (acc. pl.) des manuscrits doit sans doute être corrigé, mais non nécessairement en Ἱππωνιέας, car il n'est pas exclu que Thucydide ait connu l'ethnique sous la forme Εἰπωνιέας.

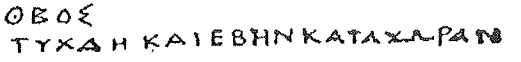
VARIA

N° 157

L = 7,5 cm. H = 1,7 cm. Fouilles Évangélidis 1935. Musée de Jannina ? *Non vidi.* ***ca* 450-425** pour le mot θεός. **IV^e^ s.** pour le reste.

Publ. : Évangélidis, *Ep. Chr.* 1935, p. 260, n° 38, avec fac-similé.
Cf. Jeffery, *LSAG,* 1990, p. 230, n° 16 (*ca* 450-425 ?).

Fac-similé : Év. 1935.



Θεός.
Τύχα. Ἦ κατέβην κατὰ χώραν ;

Commentaire

Le consultant est évidemment un Athénien du IV^e^ s., mais il a réutilisé une lamelle du V^e^ s., en conservant le mot θεός en alphabet corinthien : dans ce mot, *epsilon* = Ⅎ, *thêta* à point central et *sigma* à quatre branches datent l'inscription primitive de *ca* 450-425 (Miss Jeffery). Cependant, τύχα, et non τύχη, doit être de la même main que le texte attique : il faut croire que le consultant a voulu donner une couleur locale à sa question.

L'expression κατὰ χώραν est assez fréquente pour dire qu'une personne est à sa place, par exemple qu'un soldat est à son poste. καταβαίνω peut signifier « descendre à terre, aborder »[548], et, au figuré, « arriver au terme, atteindre le but »[549]. Le sens précis de la question n'était clair que pour le consultant lui-même…

Traduction

Dieu. Bonne fortune. Suis-je arrivé à ma place ?

548. Pd. *N.* IV 63.
549. Pd. *N.* III 73.

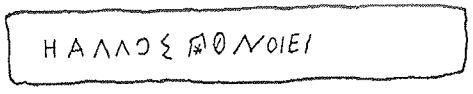
VARIA

N° 158

L = 9,2 cm. H = 1,1 cm. Fouilles Évangélidis 1952. Musée de Jannina ? *Non vidi. ca* **403/2.**

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1952 (1955), p. 306, n° 26, avec f.-s. (*SEG* 15, 1958, 392).

Fac-similé : Év. 1952.



ʔΗ ἄλλος̄ πονοίε̄ι ;

Commentaire

Le texte est attique, comme l'indique la contraction πονοίε̄ι[550]. Évangélidis le datait du V^e^ s., ce qui n'est pas invraisemblable, car l'alphabet ionien est très souvent employé à Athènes avant 403/2. En revanche, après 403/2, le changement est radical : aucun document public n'est alors rédigé dans le vieil alphabet, et on n'en trouve que de rares traces dans les autres textes[551]. Comme le style d'écriture n'a rien d'archaïque, on proposera une datation *ca* 403/2.

On trouve chez Sophocle[552] l'expression ἄλλως πονεῖν « se donner une peine inutile » : il est probable que c'est cette expression qu'on lit sur la lamelle, car on ne voit pas quel pourrait être le sens du texte si on lisait ἄλλος.

La forme ΠONOIEI est difficile à interpréter : Threatte[553] a relevé les cas de graphie inverse AI, HI, ΩI pour ᾱ, η, ω, mais ces graphies ne sont bien attestées qu'à partir du I^er^ s. av. Le seul cas d'optatif en -HI que connaisse Threatte est ἐπιχειροίηι, dans une lettre impériale de *ca* 175 après J.-C. : il est évident que cette forme ne peut pas être comparée à la nôtre, pour des raisons chronologiques. En revanche, Schwyzer[554] signale des formes bien attestées dans des papyrus du II^e^ s. av.,

550. Cf. Buck, *GD*, p. 41.
551. Threatte, *GAI*, I, p. 27.
552. *O. R.* 1151.
553. *GAI*, I, p. 365-366, n° 28.
554. *Gr. Gr.*, I, p. 793 note 3.

telles que εἴηι et θείηι. Ces formes sont analogiques du subjonctif, et, au II^e^ s. av., l'analogie doit être seulement graphique. Dans la lamelle, qui est nécessairement plus ancienne, l'analogie est véritablement morphologique, et il ne faut pas exclure une lecture πονοίε̆ι, qui serait analogique de l'indicatif, et qui rendrait compte de l'opposition H/E dans le texte.

Traduction

(Le consultant) se donnerait-il une peine inutile ?

VARIA

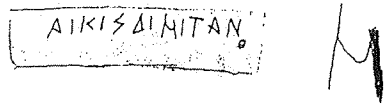
N° 159

Lamelle entière. L = 5,7 cm. H = 1,2 cm. Ép. = 1,1 mm. Fouilles Évangélidis 1929. Musée de Jannina M428. **Autopsie à Salonique en 1998.** Couleur brunâtre. Verso vierge. Une seule inscription. *Vacat* à gauche et à droite. **V^e^ s.**

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1929, p. 127, n° 17.

Fac-similé : autopsie 1998. À droite, dessin à la loupe binoculaire du premier *alpha* de δίαιταν.

Αἴ κ' ἰς δίαιταν ;



Alphabet

Alphabet local de Dodone[555] ?

Commentaire

Le texte est complet, sans aucune lacune. Comme le verso est vierge, il faut supposer qu'on a affaire à une question oraculaire, ou à l'intitulé d'une question qui pouvait éventuellement être inscrite au verso, mais sur une partie perdue du document, auquel cas la lamelle était du type à volet rabattable[556].

555. Cf. étude des alphabets, § 66.
556. Cf. n° 36 : αἰ κ' ἄλλαν ἔχω̄.

Le premier *alpha* de δίαιταν a une forme bizarre, que signalait déjà Évangélidis en pointant la lettre : les difficultés de la gravure sur plomb peuvent toutefois suffire à expliquer ce phénomène, et il est tentant de lire le mot δίαιταν. Si δίαιτα a le sens médical, le consultant demande s'il doit suivre un régime, ou s'il doit aller en cure. Il est plus probable cependant qu'il faille rapprocher cette lamelle de celle des διαιτοί[557] : δίαιτα aurait alors le sens bien attesté d'« arbitrage ».

Traduction

(Le consultant) doit-il s'en remettre à un arbitrage ?

VARIA

N° 160

L = 5 cm. H = 1,8 cm. Fouilles Évangélidis 1935. Musée de Jannina ? *Non vidi.* **IV^e s. (?)**

Publ. : Évangélidis, *Ep. Chr.* 1935, p. 258, n° 26.

Περὶ τᾶς ὁρμᾶς.

Commentaire

Évangélidis date le document des V^e-IV^e s., mais l'absence de notation de l'aspiration indique plutôt le IV^e s. ὁρμά a simplement le sens de « départ »[558].

Traduction

(Le consultant interroge l'oracle) sur son départ.

VARIA

N° 161

Lamelle très abîmée. L = 4 cm. H = 2,5 cm. Fouilles Évangélidis 1929. Musée de Jannina ? *Non vidi.* **IV^e s.**[559]

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1929, p. 126, n° 8.

557. N° 16.
558. Cf. n^os 68 et 75 et étude dialectologique § 150.
559. Datation d'Évangélidis.

Inscription de 5 lignes, dont on ne lit plus, à la l. 4, que ['A]τιντᾶνες

Commentaire

Les Atintanes sont une ethnie épirote connue depuis Thucydide[560]. Le problème de leur localisation est complexe : selon P. Cabanes, il faut les situer juste à l'est de Byllis.

VARIA

N° 162

L = 7 cm. H = 1,5 cm. Fouilles Évangélidis 1929. Musée de Jannina ? *Non vidi.* ***ca* 400-390 ?**

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1929, p. 127, n° 13.

Ἦ οὐκ ἔσστι . . .

Cf. τίσς θεῶν n° 143.

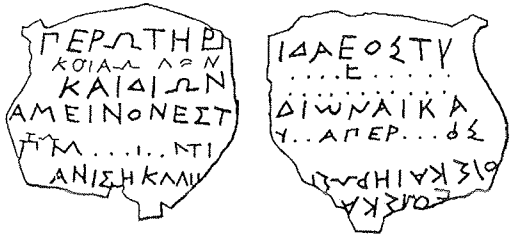
VARIA

N° 163

Palimpseste opisthographe. L = 4 cm. H = 4 cm. Fouilles Carapanos 1876-1877. Perdu. **III^e s.**

Publ. : Carapanos 1878, pl. 39,1 (Pomtow 1883, n° 36 ; Hoffmann 1899, n° 1585).

Fac-similé : Car. 1878.



560. Thc. II, 80 ; *SGDI* 1336 ; Strabon VII, 326 ; Ét. Byz. *s. v.* Ἀτιντανία. Cf. P. Cabanes 1976, p. 135 et 78-80.

Face A

[Ἐ]περωτῇ Ῥ[- - Δία Νάον]
καὶ Διών[αν ἢ λῶιον καὶ]
ἄμεινόν ἐστ[ι *ou* ἔσται αὐτῶι]
ΠΜ . . . Ι . . -ντι
ΑΝΙΣΗΚΛΑΙΪ

Face Ba

[Θ]εός. Τύ[χα].
[Ὅ δεῖνα]
[ἐπικοινῆται τῶι Διὶ]
[καὶ τᾶι] Διώναι ΚΑ
Υ . . ἄπερ . . . ΟΣ

Face Bb

[- - - θ]εοῖς κα[ὶ - - -]
[-]ΟΙΣ καὶ ἥρωσι [- - -]

Notes critiques

Face A : le nom du consultant doit commencer par un *rho*.

-ντι doit être la finale d'un participe au datif, dont le radical reste indéchiffrable.

Face A dernière ligne : Ho. considère qu'il s'agit d'une autre question, qu'il restitue ainsi : [Ἐρωτῇ Ἀθ]ανὶς ἢ κα λ[ῶιον κ.τ.λ.], mais une question ne commence normalement pas en bas d'une lamelle, et les traces visibles sur le f.-s. ne correspondent pas à λῶιον.

Face A : dans les interlignes, vestiges indéchiffrables d'une autre inscription.

Face Ba : les lettres ΙΔΑ doivent appartenir à une autre inscription.

Face Bb : [θ]εοῖς κα[ὶ δαιμόν]οις καὶ ἥρωσι [θύοντες] Ho., mais les formes du Nord-Ouest du type δαιμόνοις ne sont pas attestées en Épire.

Écriture

Oméga lunaire ou pointu, à côté d'*oméga* classique.

Traduction

R. demande à Zeus Naios et à Diona s'il est avantageux et profitable pour lui de faire telle chose.

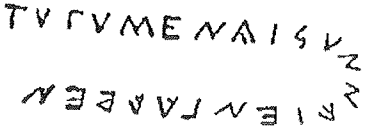
TEXTE EN NORD-PICÉNIEN OU DANS UNE LANGUE APPARENTÉE

N° 164

Lamelle en deux morceaux. L = 5 cm. H = 2 cm. Fouilles Évangélidis 1935. Musée de Jannina ? *Non vidi.* **ca 425-400 ?** [561]

Publ. : Évangélidis, *Ep. Chr.* 1935, p. 256, n° 16, avec fac-similé.
Cf. Jeffery, *LSAG,* 1990, p. 230, n° 17 (*ca* 425-400 ?).

Fac-similé : Év. 1935.



Gravure serpentine

ΤΥΓΥΜΕΝΑΙΣΥΝΝΑΙΕΝΓΑΑΡΕΝ

Notes critiques

ΣΥΝΝΑΙΕΝ : συνναίεν Év.
ΓΑΑΡΕΝ : ΓΑΓΡΕΝ Év. *(vide infra).*

Alphabet

Peut-être alphabet local de Dodone. Remarquables sont la forme de l'*alpha* et celle du *rho*. Dans le n° 38, *rho* a aussi une patte de droite horizontale [562].

Commentaire

Le texte semble indéchiffrable, et Évangélidis n'y reconnaît que le verbe συνναίεν « habiter avec, vivre avec » : encore ce mot n'est-il attesté que chez les tragiques [563].

561. Datation de Miss Jeffery.
562. Cf. étude des alphabets § 66.
563. Esch. *Sept* 195 ; Soph. *Tr.* 1237 ; *Ph.* 892 ; *El.* 241.

Il semble qu'à l'exception de la séquence NAIE, qu'on peut rapprocher de l'épiclèse Ναῖος, ce texte soit écrit dans une langue barbare : compte tenu de ce qu'on sait du rayonnement de Dodone, il faut chercher soit en Illyrie, soit en Italie et en Sicile l'origine du consultant. En ce qui concerne les langues de l'Illyrie, on ne dispose d'aucun point de départ valable. En revanche, en ce qui concerne les nombreuses langues de l'Italie et de la Sicile, on peut partir des excellents index d'Anna Marinetti[564]. Le seul rapprochement qu'on y trouve avec ce qu'on lit sur la lamelle est le mot *gaares*, attesté sur la stèle de Novilara[565], donc dans la langue qu'on a baptisée nord-picénien[566]. M. Durante[567] a fourni une photographie bien lisible, une transcription en alphabet latin et quelques hypothèses sérieuses d'interprétation de ce texte exceptionnel, sinistroverse, dont l'alphabet dérive, pour l'essentiel, d'un modèle étrusque. En voici une transcription en alphabet grec :

1 μιμνις. ερύτ. γααρες. ταδες
2 ροτνεμ. ύϝλιν. παρτεν. ύς
3 πολεμ. ισαιρον. τετ

564. A. Marinetti, *Popoli e civiltà dell'Italia antica*, 6, 2, Rome, 1984 (mise à jour du vol. 6, 1 [1978] sur les langues, et *indices*).

565. Novilara se situe à une cinquantaine de kilomètres au sud-est de Rimini, l'antique *Ariminum,* donc dans le nord de l'ancien *Picenum.*

566. Il est pratiquement certain que le rapprochement entre le mot *gaares* de la stèle et la séquence ΓΑΑΡΕΝ de la lamelle n'est pas fortuit. On peut calculer les chances de retrouver par hasard la séquence ΓΑΑΡΕ suivie d'une lettre quelconque dans la lamelle. Les paramètres de l'équation sont les suivants : l'alphabet de la stèle et de la lamelle comporte environ 24 lettres ; on recherche la probabilité d'une séquence de 5 lettres ; la séquence ΓΑΑΡΕ. peut occuper 18 places différentes dans le texte de la lamelle, qui comporte 23 lettres.
La probabilité d'une séquence aléatoire ΓΑΑΡΕ. dans la lamelle peut s'estimer au moyen de la formule suivante : $p(\Gamma AAPE.) < 1/245 \times 18 = 1/442\,368$. Il existe donc moins d'une chance sur 442 368 pour que la rapprochement *gaares* / ΓΑΑΡΕΝ soit fortuit. Pratiquement, on doit donc admettre que la stèle de Novilara et la lamelle sont écrites dans la même langue, ou du moins dans deux langues apparentées. Le calcul qu'on vient de proposer n'est évidemment qu'une approximation, car, par exemple, on prend en compte des séquences qui sont invraisemblables dans toutes les langues du mondes, telles que des mots de cinq consonnes sans voyelle, mais il suffit à montrer que le rapprochement entre la stèle et la lamelle peut difficilement être attribué au hasard.

567. Durante (Marcello), « Nord-Piceno : la lingua delle iscrizioni di Novilara », *Popoli e civiltà dell'Italia antica*, 6, 1, Rome, 1978, p. 394-400.

4 σύτ. τρατνεσι. κρύϝι
5 τεναγ. τρύτ. ιπιεμ. ροτνεμ
6 λύτύις. θαλύ. ισπεριον. ϝύλ
7 τες. ροτεμ. τεύ. αιτεν. τασύρ
8 σοτερ. μερπον. καλατνε
9 νις. ϝιλατος. πατεν. αρν
10 ύις. βαλεστεναγ. ανδς. ετ
11 σύτ. λακύτ. τρετεν. τελεταύ
12 νεμ. πολεμ. τισύ. σοτρις. εύς

M. Durante propose une interprétation intéressante de la stèle de Novilara, à laquelle nous renvoyons le lecteur, mais M. Lejeune et D. Briquel[568] considèrent que ce document reste totalement obscur. Le problème doit être réexaminé à la lumière de la lamelle de Dodone, mais il dépasse de beaucoup le cadre de la présente étude, et nous nous promettons d'y revenir prochainement. On se contentera, pour l'instant, des constatations suivantes :

— ΓΑΑΡΕΝ, dans la lamelle, doit être rapproché de γααρες dans la stèle ;

— l'opposition entre les finales -ες et -εν invite à ne pas négliger l'hypothèse de Durante, qui fait du nord-picénien une langue indo-européenne ;

— il semble y avoir un rapport étroit entre la langue de la stèle et celle de la lamelle, mais les deux alphabets n'ont aucun rapport particulier entre eux, même si l'on tient compte de l'écart chronologique (VI^e^ s. pour la stèle, et *ca* 425-400 pour la lamelle) : l'alphabet de la stèle, très caractérisé, est de type étrusque, celui de la lamelle d'un type grec peu caractérisé. Tout porte à croire que l'alphabet de la lamelle est l'alphabet local de Dodone. Dans ces conditions, il est difficile d'admettre que le consultant est originaire du Nord-Picenum, ce qui n'est, toutefois, pas complètement invraisemblable[569]. On pense donc à un Illyrien, dont la langue serait identique ou apparentée au nord-picénien. On sait que les Messapiens étaient d'origine illyrienne : bien que l'on ait peu de renseignements sur la langue des Messapiens, connue par un petit nombre

568. M. Lejeune et D. Briquel, « Lingue e scritture », dans *Italia*, Milan, 1989, p. 435-474.

569. Les relations de Dodone et de l'Italie sont bien connues. D'autre part, de nombreux navigateurs viennent consulter à Dodone : il n'est pas invraisemblable que, dans l'équipage d'un de ces navigateurs, puisse se trouver un marin ou un esclave originaire du Nord-Picenum.

d'inscriptions, et que l'on ne sache pratiquement rien des parlers des Illyriens, il est possible que la lamelle nous fournisse enfin un indice permettant de poser, sur de nouvelles bases, les problèmes linguistiques d'une partie du bassin adriatique.

TEXTE OBSCUR

N° 165

L = 3,5 cm. H = 1,5 cm. Fouilles Évangélidis 1929. Musée de Jannina? *Non vidi.* **IV^e^-III^e^ s.**?

Publ. : Évangélidis, *PAAH* 1929, p. 127, n° 15.

ΤΟΥΓΕΝΕΟ .
. Ο . ΡΥΘΜΟΣ

On ne voit pas comment expliquer la présence du mot ῥυθμός.

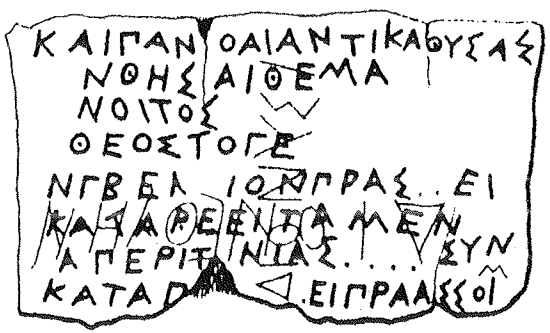
INSCRIPTION Διόνε̄ θύην

N° 166

Palimpseste. L = 5,3 cm. H = 3 cm. Fouilles Carapanos 1876-1877. Perdu. ***ca* 400 av.**

Publ. : Carapanos 1878, pl. 37,5 (Pomtow 1883, n° 32).

Fac-similé : Carapanos.



Inscription *a*

[Ὁ δεῖνα ἐπερωτῆι τὸν Δία]
καὶ <τ>ὰ(ν) <Δι>ό<ν>αν τί κα θύσας
ΝΘΗΣΑΙΘΕΜΑ
ΝΟΙΤΟΣ
ΘΕΟΣΤΟΓΕ
ΝΓ βέλ[τ]ιον πράσ[σ]ει
ΚΑΤΑΡΕΕΙΤΑΜΕΝ
ΑΠΕΡΙΤ.ΝΙΑΣ . . . . ΣΥΝ
ΚΑΤΑΠ . . . . . ΕΙ πραάσσοι

Inscription *b*

Διονύσι[ος] *ou* Διονυσί[ω̄]

Inscription *c*

Διόνε̄ θύην. (= Διώνηι θύε̄ν)

Commentaire

Comme le remarquait Pomtow, cette lamelle, telle qu'elle est présentée par Carapanos et Foucart, fourmille de fautes d'écriture ou de lecture. On peut du moins la rapprocher du n° 20, publié en 1952 par Évangélidis, et reconstituer son formulaire : τί κα θύσας est parallèle à τί κα θύων.

Il s'agit d'un palimpseste, et on discerne encore, d'après le fac-similé, les inscriptions antérieures : d'une part, le nom d'un consultant, Διονύσιος[570], d'autre part, une réponse de l'oracle : Διόνε̄ θύην.

Les inscriptions, dans la mesure où on peut se fier à leur lecture, semblent connaître l'usage d'*êta* pour *e* long, mais non celui d'*oméga.* On peut en déduire qu'elles datent de la période de transition qui correspond à la généralisation, à partir d'Athènes, de l'alphabet ionien : l'usage d'*êta* a dû se répandre plus vite que celui d'*oméga* parce que le signe H était déjà connu comme signe de l'aspiration. On expliquerait ainsi certaines graphies :

— ΔΙΟΝΑΝ pour Διώναν ;
— ΔΙΟΝΕ pour Διώνηι, forme attique ;
— ΘΥΗΝ pour θύε̄ν ou θύειν, avec graphie fautive de *e* long fermé ;
— ΠΡΑΑΣΣΟΙ pour πρᾶσσοι.

570. Cf. § 89.

Διόνε̄ θύην est une réponse de l'oracle inscrite par un consultant athénien : l'*iota* du datif n'est pas noté, ce qui est remarquable à date aussi haute, et la faute θύην est une hypercorrection pour θύε̄ν [571].

Inscription Ἀρκτάν

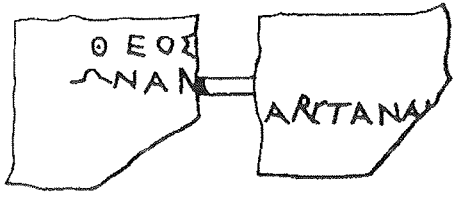
N° 167

Fragment opisthographe. L = 2,5 cm. H = 2,6 cm. Fouilles Carapanos 1876-1877. Perdu. **IV^e^-III^e^ s.**

Publ. : Carapanos 1878, pl. 39,6 (Pomtow 1883, n° 41).

Fac-similé : Carapanos.

Face A



Θεός. [Τύχα. Ὁ δεῖνα ἐπερωτῆι τὸν Δία τὸν Ναῖον καὶ τὰν Δι]-ώναν [- - -]

Face B

Exempli gratia : [ἐπερωτῆι ὁ δεῖνα] Ἀρκτὰν αἰ [- - -]

Commentaire

La manière dont Carapanos a présenté son fac-similé est incompréhensible, car il faudrait supposer que la face B est sinistroverse, ce qui est impossible. Il semble bien cependant qu'il faille lire le phylétique épirote des Arktanes [572] : « Finalement, cette tribu des Arktanes est bien difficile à localiser et il est, sans doute, prudent de reconnaître qu'on ne peut pas, en l'état actuel des connaissances, garantir qu'elle soit molosse ou non. Il est seulement possible qu'elle soit contrôlée par les Molosses depuis déjà assez longtemps [573]. » L'étymologie de ce phylétique est évidente : il s'agit d'un dérivé de ἄρκτος, avec le suffixe typiquement épirote d'ethnique -ᾱν- [574].

571. Cf. étude dialectologique § 134.

572. Sur les Arktanes, cf. *AE* 1956, p. 3 ; *Hellenica* 15 (1957), p. 249, l. 11 ; Ét. Byz. *s. v.* ; *FGrH* III A 265 (Rhianos) ; *SGDI* 1344 = P. Cabanes 1976, p. 545, n° 11. Cf. P. Cabanes 1976, p. 135 (index des ethniques et phylétiques d'Épire) et p. 122-123 (localisation des Arktanes).

573. Cabanes 1976, p. 123.

574. Cf. Bechtel, *Gr. Dial.* II, p. 80-81

ÉTUDES SYNTHÉTIQUES

Études synthétiques

I. Les alphabets archaïques dans les lamelles

§ 62. On connaît maintenant un nombre assez important de lamelles écrites dans divers alphabets archaïques, c'est-à-dire antérieures à la réforme orthographique adoptée officiellement en 403/2 à Athènes, et qui sera suivie par le reste de la Grèce continentale [1]. Or la section du livre de Miss Jeffery [2] sur l'Épire n'est pas satisfaisante, car l'auteur ne tient pas compte du fait qu'à Dodone beaucoup de consultants ne sont pas d'origine épirote. Le paragraphe consacré à Apollonie est hors-sujet, puisque Apollonie n'est pas une ville épirote, mais une colonie corinthienne d'Illyrie du Sud. En Épire même, le cas d'Ambracie est à part, puisqu'il s'agit aussi d'une colonie corinthienne. Il est vrai que, parmi les lamelles archaïques, le groupe le mieux représenté est celui des lamelles en alphabet corinthien, mais on ne connaît l'origine du consultant que dans un seul cas [3] : il s'agit d'un citoyen d'Orikos, cité épirote située à une cinquantaine de kilomètres au sud d'Apollonie, et l'usage de l'alphabet corinthien peut alors s'expliquer par le rayonnement de Corcyre et d'Apollonie [4]. Dans deux autres cas [5], on a probablement affaire à des consultants corcyréens. On ne peut donc affirmer, comme le fait Miss Jeffery, que l'alphabet épirote est une variante de l'alphabet corinthien, qui aurait été importé d'Ambracie, car rien ne garantit, dans les lamelles qui restent, que les consultants soient d'origine épirote : ils peuvent aussi bien venir des régions d'Épidamne, d'Apollonie, de Corcyre, ou d'Ambracie [6].

1. Sur l'évolution des styles d'écriture après 403/2, en particulier sur l'apparition du style lunaire et cursif, voir notre introduction.
2. *LSAG*, 1990, p. 228-229.
3. N° 54.
4. Cf. n° 2 : Corcyre et Orikos ne forment qu'une seule πόλις au IV^e^ s.
5. N° 98 et n° 99.
6. Il faut aussi mentionner, sur le golfe d'Ambracie, mais du côté acarnanien, les colonies corinthiennes d'Anactorion et d'Actium, même si rien dans notre corpus ne nous laisse supposer que des consultants soient originaires de ces villes.

§ 63. On retiendra cependant, dans l'étude de Miss Jeffery, des principes de datation qui reposent sur l'examen de l'évolution de l'alphabet corinthien ou corcyréen :

1°) Les lamelles les plus anciennes présentent l'*epsilon* corinthien de forme B et le *san* de forme M (groupe 1, *ca* 525-450).

2°) Un groupe intermédiaire est constitué par les lamelles qui présentent *epsilon* corinthien et *sigma* à 4 branches (groupe 2, *ca* 450-425).

3°) Le groupe 3 (*ca* 425-400) est caractérisé par l'apparition progressive de *êta*, et la disparition progressive de B.

A. Textes en alphabet corinthien

§ 64. L'alphabet corinthien[7] se caractérise surtout par un *epsilon* de forme B, qui ne peut pas être confondu avec *bêta*, dont la forme, curieuse et mal expliquée, est ⊔⊓. Le hasard a fait qu'aucun des textes en alphabet corinthien de notre corpus ne présente la lettre *bêta* : en revanche, l'*epsilon* corinthien y est abondamment représenté. D'autre part, B n'exclut pas Ξ, cette dernière lettre servant à noter *e* long fermé : « à Corinthe, dès les premiers textes (VII^e^-VI^e^ s.), un même signe Ξ (différent de B employé pour ε) sert à noter à la fois l'ancienne diphtongue *ei* (Ποτ**Ξ**δᾱν) et l'*e* long fermé résultant de contractions (ε + ε) ou d'allongements compensatoires (**Ξ**μι « je suis »). À cette époque donc, en corinthien, **ei* était déjà réduit à *e* long fermé[8] ». En dehors de ces caractéristiques, qui sont propres à Corinthe et à ses colonies, l'alphabet corinthien est plutôt un alphabet « bleu »[9] : *chi* de forme X, puis + ; *psi* de forme Y puis Ψ ; *xi* = Ξ avec une haste. *Gamma* a évolué de la forme ⌜ à la forme C, puis < [10].

1. Groupe 1 (*ca* 525-450)

N° 41 (*ca* 525-500) : consultation d'Hermon ; boustrophédon. *Thêta* croisé. *San.*

7. Cf. L. H. Jeffery, *LSAG* p. 114-130 et J. Bousquet, « Le polyandrion d'Ambracie », *BCH* 116 (1992), II, p. 596-606.
8. M. Lejeune, *Phon.* p. 229.
9. On reprend ici la vieille appellation de A. Kirchhoff, *Studien zur Geschichte des griechischen Alphabets,* 1^re^ éd. 1863, 4^e^ éd. 1887 (1973). Cf. L. Dubois, *IGDGG,* I (1995), p. 13.
10. Cf. L. H. Jeffery, *LSAG* p. 114 (tableau de l'alphabet de Corinthe et Corcyre).

N° 51 (*ca* 500-450) : *epsilon* corinthien et *san*. *Rho* de forme P. *Gamma* de forme C. V et Y.

N° 54 (*ca* 480-460) : consultant d'Orikos. *Thêta* croisé. *Epsilon* corinthien. *San.* Y. *Chi* « bleu » de forme +. *Rho* de forme P.

N° 98 (*ca* 475) : Ἐμπορίας ἐς Ἐπίδαμνον ; *epsilon* corinthien, *san, iota* à trois branches.

2. Groupe 2 (*ca* 450-425)

N° 99A (*ca* 450) : Ἐμπορουόμενοι ἐς Ἐπίδαμνον ; boustrophédon. Opposition B/Ξ. *Iota* droit. *Sigma*, et non *san.*

N° 139 (*ca* 450-425) : Ἐμὲ θύειν ; *thêta* à point central. *Epsilon* corinthien. Graphie BI dans θύειν.

N° 36A et Ba (*ca* 450-425) : consultation de Thélutos. B et ≤. ⊙. V ou Y. P anguleux. *Chi* « bleu » de forme +. *Gamma* de forme C. Sur la f. Bb, intitulé gravé par le personnel du sanctuaire.

N° 35A (*ca* 450-425) : ἔ*F*ōν τυνχάνō ; *epsilon* corinthien. Ψ. *Chi* « bleu » de forme X. Au verso, intitulé et réponse gravés par le personnel du sanctuaire.

N° 37 (*ca* 450-425) : Θεός. Τύχα ἔ*F*ōν ; ⊙, B, ≤, V. *Chi* « bleu » de forme +.

N° 88 (*ca* 450-425) : *epsilon* corinthien. Y. *Chi* « bleu » de forme X.

3. Groupe 3 (*ca* 425-400)

N° 12 (*ca* 425-400) : ἦ ἀπονικέοντες ἄμεινον τοῖς selon la transcription d'Évangélidis, et MB**N**Ξ au verso. Cf. n° 66.

N° 66A (*ca* 425-400) : *epsilon* corinthien ; *êta* de forme proche de N. *Thêta* croisé. *Chi* « bleu » de forme X. *Gamma* de forme ⌜. Sur l'autre face, peut-être réponse de l'oracle, dans un autre alphabet.

N° 67 (*ca* 425-400) : alphabet corinthien sous sa forme la plus évoluée. B a disparu, et Ξ note à la fois *e* bref et *e* long fermé issu de *ei* : Ξ+Ξ = ἔχε̄ < ἔχει. *Thêta* croisé. V. *Gamma* de forme C.

4. Inclassable

N° 147 (V^e^ s.) : ʾE Δε̄νοκλε̂ς. Opposition B/Ξ

B. Textes en alphabet local de Dodone

§ 65. On peut considérer comme définitivement établie, à Dodone, l'existence d'un alphabet local, distinct de l'alphabet corinthien. Cette certitude repose, d'abord, sur un nouveau déchiffrement de trois lamelles, qui avaient été publiées par Évangélidis, mais de manière tellement fautive qu'il était impossible d'en tirer parti :

N° 99 : on lit sur la f. A, en alphabet corinthien et boustrophédon, Ἐμπορουόμενοι ἐς Ἐπίδαμνον, et sur la f. B, dans un alphabet très différent, ΕΝΠΟΡ. Il est évident que la f. A a été gravée par un consultant originaire d'une colonie corinthienne, peut-être Corcyre, et la f. B par le personnel du sanctuaire.

N° 36 : à la question de Thélutos, sur la f. A, en alphabet corinthien, correspond sur la f. Bb une inscription dans un autre alphabet, qui est très probablement l'intitulé de cette question, gravé par le personnel du sanctuaire. Remarquable est l'opposition entre ΒΗΟ f. A et ΞΨΟ f. Bb = ἔχω̄. On déduit de ce document essentiel que l'alphabet de Dodone n'a aucun rapport avec l'alphabet corinthien : l'alphabet corinthien est plutôt du type « bleu » (*chi* de forme Χ ou +), et l'alphabet de Dodone est plutôt du type « rouge » (*chi* de forme Ψ), c'est-à-dire de type eubéen. *Alpha* a une forme très particulière, sans parallèles, à notre connaissance, en dehors de notre corpus, avec une barre atrophiée et déconnectée de la haste de droite (*alpha* en forme de F penché). *Lambda,* si notre lecture est exacte, n'a pas la forme eubéenne (le futur L latin).

N° 35 : à la question de la f. A, en alphabet corinthien (ἔ*F*ων τυνχάνω̄), correspond une inscription du personnel du sanctuaire, dans un alphabet très peu caractérisé (ἀ γυνά et μένε).

§ 66. Voici, par ordre chronologique, la liste des textes dont nous considérons qu'ils sont gravés en alphabet local :

N° 77 (*ca* 550-500) : gravure serpentine. *Alpha* très dissymétrique, ce qui annonce peut-être l'*alpha* en forme de F penché. Forme caractéristique du *rho. Sigma* à trois branches. *Gamma* de forme ⅂. Toutes ces caractéristiques sont conformes au type eubéen.

N° 26 (*ca* 475-450) : Πὲρ τᾶς γυναικὸς αἰ τυν(χάνοιμι); Ε, Ρ, *sigma* à trois branches. *Gamma* de forme Γ. V.

N° 99B (*ca* 450) : ἐνπορ(ία). Intitulé gravé par le personnel du sanctuaire. Alphabet très différent de l'alphabet corinthien de l'autre face.

N° 143 (*ca* 450) : il peut s'agir de l'alphabet local. *Sigma* à trois branches. *Thêta* déjà à point central. *Lambda* de forme ⅂, et non eubéen. *Chi* « rouge ».

N° 36Bb (*ca* 450-425) : intitulé gravé par le personnel du sanctuaire : Αἴ κ' ἄλλαν ἔχω̄. Sur l'autre face, question de Thélutos, en alphabet corinthien. Les deux alphabets sont très différents : à ΒΗΟ f. A correspond ΞΨΟ f. Bb (ἔχω̄). Le *chi* corinthien est « bleu », tandis que le *chi* local est « rouge ». *Alpha* de forme très caractéristique, en F penché.

N° 35B (*ca* 450-425) : ἀ γυνά. Μένε. Alphabet peu caractérisé, par opposition à l'alphabet corinthien de l'autre face.

N° 107B (*ca* 450-425) : αἰ 'πέθανε τοῦτος ἐς τὸ.

N° 38 (*ca* 425-400) : Θω̄ρακίδᾱ θυατέρα Θεαρίδαι ; *rho* de forme caractéristique, avec patte horizontale. *Delta* de forme D. *Upsilon* de forme V.

N° 66B (*ca* 425-400) : peut-être la réponse de l'oracle à la question de l'autre face, cette dernière étant rédigée en alphabet corinthien. *Alpha* de forme caractéristique, en F penché (ἰατρόν ?).

N° 116 (*ca* 425-400) : alphabet archaïque non corinthien, avec *chi* « rouge » de forme Ψ (le *chi* corinthien est « bleu », de forme Χ). *Gamma* de forme < ou C.

N° 159 (v^e^ s.) : Αἴ κ' ἰς δίαιταν.

N° 164 (v^e^ s.) : le texte n'est pas grec, et la langue semble avoir un rapport avec celle de la stèle de Novilara. Gravure serpentine. L'alphabet semble être l'alphabet local, avec *alpha* et *rho* de formes caractéristiques : *alpha* en forme de F penché et *rho* à patte horizontale. *Sigma* à trois branches. V. *Gamma* de forme classique (Γ).

N° 114 (*ca* 400-390) : texte de peu postérieur à la réforme orthographique de 403/2 (hypercorrection βέλτιων pour βέλτιον). *Gamma* de forme <. Cf. commentaire de l'inscription : texte à rapprocher du n° 116.

Conclusion : l'alphabet local de Dodone

§ 67. L'alphabet local de Dodone était du type « rouge », c'est-à-dire eubéen, et se distingue nettement de l'alphabet corinthien, beaucoup plus caractérisé, et plutôt de type « bleu » (*chi* « bleu » = Χ ou + ;

chi « rouge » = Ψ). Il est impossible de déterminer, dans l'état actuel de la documentation, si cet alphabet était en usage dans d'autres régions de l'Épire, ou seulement dans la région de Dodone, car les seuls documents archaïques proprement épirotes dont on dispose sont justement les quelques lamelles qu'on vient d'étudier. Il n'est pas exclu que, dans d'autres régions de l'Épire, on ait utilisé l'alphabet corinthien, et on a vu que c'était le cas à Orikos. On se contentera donc, pour l'instant, de parler d'un alphabet local de Dodone, de type eubéen, et présentant les caractéristiques suivantes :

— *alpha* en forme de F penché ;
— *gamma* = Γ, puis Γ, puis < et C ;
— *delta* = D ;
— *epsilon* = E ;
— *thêta* = ⊕ puis, dès le v^e^ s., ⊙ ;
— *iota* toujours droit ;
— *lambda* = Γ (n° 143, et peut-être n° 36 : le *lambda* eubéen a normalement la forme inverse, qui annonce le futur L latin) ;
— *rho* toujours de forme R, mais avec une tendance caractéristique à graver horizontalement la patte de droite ;
— *sigma* toujours à trois branches ;
— *upsilon* = V ou Y ;
— *chi* = Ψ.

C. Autres alphabets

§ 68.

N° 6A : alphabet d'Héraclée de Lucanie. *ca* 430-400. Cf. n° 17.
N° 17 (*ca* 375) : on lit Ἡρακλείας. R et P.
N° 148 (*ca* 475) : Διονυσίō. Alphabet achéen de Grande-Grèce.
N° 150 (*ca* 530-510) : la forme du *digamma* est caractéristique de Syracuse et de ses colonies.
N° 154 (*ca* 475-450) : alphabet chalcidien de Rhégium.
N° 155 (*ca* 475-450) : peut-être alphabet chalcidien de Rhégium.
N° 43 (*ca* 450) : texte thessalien.
N° 133A (446/5-444/3) : texte béotien.
N° 149 (*ca* 450-400) : texte béotien.

D. Conclusions

§ 69. Cette étude des lamelles archaïques de Dodone permet de tirer plusieurs conclusions :

1°) Sur un corpus d'environ 200 textes, une quarantaine présente des caractéristiques alphabétiques archaïques, c'est-à-dire antérieures à la réforme athénienne de 403/2. La part des textes archaïques est donc beaucoup plus importante qu'on le croit d'ordinaire. Il faut tenir compte du fait que plus un objet est ancien, moins il a de chances de parvenir jusqu'à nous, surtout à Dodone, où les lamelles étaient souvent remployées.

2°) Beaucoup de ces textes sont écrits en alphabet corinthien : il ne s'agit probablement pas de l'alphabet de Dodone, ni d'un alphabet épirote qui n'a sans doute jamais existé, mais de questions de consultants originaires des colonies corinthiennes du Nord-Ouest, surtout Corcyre.

3°) D'autres textes sont écrits dans l'alphabet local de Dodone, distinct de l'alphabet corinthien : cet alphabet n'a pas été identifié par Miss Jeffery.

4°) Plusieurs textes sont écrits dans les divers alphabets de Grande-Grèce et d'Italie, ce qui confirme la prédilection de ces régions pour Dodone.

5°) Quelques textes sont d'origine béotienne et thessalienne. Aucun texte n'est d'origine attique, mais il est difficile de tirer parti de cette constatation.

Ces remarques donnent une idée assez précise de ce qu'était le rayonnement de Dodone au v^e^ s.

II. Le formulaire et la syntaxe des questions oraculaires

§ 70. Le formulaire des questions oraculaires a la particularité d'être à la fois très répétitif et très libre, en ce sens qu'une même formule peut présenter un très grand nombre de variantes : il est en fait difficile, mais non impossible, de trouver deux questions formulées exactement de la même manière, et il est probable que le déchiffrement de nouvelles lamelles nous fera connaître encore de nouvelles variantes. Cependant, presque toutes les formules sont des variantes de deux formules fondamentales, qui étaient manifestement fixées à une date antérieure aux plus anciennes lamelles, et qui, jusqu'aux plus récentes, n'ont subi aucune évolution. L'étude du formulaire ne peut donc être d'aucun secours pour la datation des lamelles. Les deux formules fondamentales, que, pour la commodité de l'exposé, nous appelerons « formule τίνι » et « formule ἦ », sont les suivantes :

— *Formule* τίνι : Ὁ δεῖνα ἐπερωτῆι τὸν Δία τὸν Ναῖον καὶ τὰν Διώναν τίνι κα θεῶν ἢ ἡρώων θύων καὶ εὐχόμενος λῶιον καὶ ἄμεινον πράσσοι. « Untel demande à Zeus Naios et à Diona à quel dieu ou héros il pourrait sacrifier et adresser des prières pour réussir ». L'optatif avec la particule modale (dor. κα, att. ἄν) exprime le potentiel ; les comparatifs gardent leur valeur primitive d'intensifs : λῶιον καὶ ἄμεινον πράσσειν a le même sens que εὖ πράσσειν « réussir ». Exemple de cette formule, avec quelques variantes :

(N° 47) Θεός. Τύχα ἀγαθά. Ἀνάξιππος τὸν Δία τὸν Νάον καὶ τὰν Διώναν ἐπερωτῆι περὶ ἐρσεντέρας γενεᾶς ἀπὸ Φιλίστας τᾶς γυναικός, τίνει κα θεῶν εὐχόμενος πράξαιμι λοῖστα καὶ ἄριστα.

Une variante rare de cette formule est maintenant bien attestée par le rapprochement des n^os^ 20 et 166 :

(N° 20) Ὁ δεῖνα ἐπερωτῆ τὸν Δία τὸν Νάον καὶ τὰν Διώναν τί κα θύων βέλτιον [πράσσοι].

(N° 166) [Ὁ δεῖνα ἐπερωτῆι τὸν Δία] καὶ τὰν Διῶναν τί κα θύσας (. . .).

— *Formule* ἦ : Ὁ δεῖνα ἐπερωτῆι τὸν Δία τὸν Ναῖον καὶ τὰν Διώναν ἦ λῶιον καὶ ἄμεινόν ἐστι αὐτῶι πράσσοντί τι. « Untel demande à Zeus Naios et à Diona s'il est bon pour lui de faire telle ou telle chose ».

§ 71. Une question oraculaire consiste normalement en une seule phrase : comme toutes les questions se ramènent en principe à deux formules possibles, mais sont sujettes à un grand nombre de variations, le corpus des questions oraculaires présente un certain intérêt pour l'étude de la syntaxe du grec dialectal.

A. Partie commune aux deux formules

§ 72. Les deux formules fondamentales présentent une partie commune : ὁ δεῖνα ἐπερωτῆι τὸν Δία τὸν Ναῖον καὶ τὰν Διώναν. Les variantes de cette partie commune, qui comporte trois éléments (désignation du consultant, verbe « demander », désignation des divinités oraculaires), sont les suivantes :

— absence des trois éléments :

(N° 124) Ἥ τέθνακε.
(N° 19) Τίνι κα θεῶι εὐχόμενος καὶ θύων βέλτιον πράσσοι.
(N° 67) Τίνι κα θεὸν εὐξάμενος πράξαι ha ἐπὶ νόōι ἔχē.

Les questions de ce type se présentent donc souvent comme des interrogations directes, mais le cas des n^os^ 19 et 67, à la troisième, et non à la première personne, est remarquable ;

— absence de la désignation du consultant : (n° 108 B) Ἐπερωτᾶι Δία Νάον καὶ Διώναν εἰ λῷον καὶ ἄμεινον[. Cf. n° 56 ;

— absence de la mention des divinités oraculaires : (n° 46 Ba) Ἱστορεῖ Νικοκράτεια τίνι θεῶν κ.τ.λ. ;

— absence du verbe « demander » : (n° 72) Θρασύβōλος τίνι κα θεῶν κ.τ.λ. ;

— le consultant, s'il s'agit d'une question privée, se désigne presque toujours simplement par son nom, et il est rare que ce nom soit accompagné d'un patronyme ou d'un ethnique : (n° 122) Βοστρύχα ὰ Δόρκωνος, (n° 23) Διόγνητος Ἀριστομήδου Ἀθηναῖος ;

— l'emploi de l'article et de l'épiclèse Ναῖος dans τὸν Δία τὸν Ναῖον καὶ τὰν Διώναν est facultatif. Les variantes de cet élément de formule sont nombreuses :

— τὸν Δία Ναῖον, sans Diona, *passim* :
— (n° 91) τὰν Διώναν, sans Zeus : cas exceptionnel ;
— (n° 89Ac) τὸν Δία τὸν Δωδωναῖον : exceptionnel ;
— (n° 144) τῶι Νάωι καὶ τᾶι Διώναι ;
— (n° 96A, etc.) τὸν θεόν ;
— (n^os^ 23 et 24, en attique) αἰτεῖ ὑμᾶς καὶ ἱκετεύει. Cf. n° 110 : ἱστορέω τυ (= att. σε) ;
— (n° 46, en ionien) αἰτεῖ τὸν Δία καὶ τὴν Διώνην τύχην ἀγαθὴν καὶ τὸν θεὸν ἐπερωτᾶι ;
— les verbes qui expriment la demande sont variés :
— ἐρωτῆι ;
— ἐπερωτῆι ;
— ἐπανερωτᾶι (n° 107) est exceptionnel ;
— ἐπικοινῆται τῶι Διί ;
— ἱστορεῖ ;
— ἐπιστορεῖται (n° 50) ;
— αἰτεῖ.
— αἰτεῖται (n^os^ 11 et 106B) : αἰτεῖται ἀνελεῖν (n° 11).

B. Formule ἦ

1. Formule ἦ sans ἦ

§ 73. (N° 57) Ἐπικοινῆται Παρμενίδας τῶι Δὶ τῶι Νάῳ καὶ τᾶι Διώναι λᾧον καὶ ἄμεινον οἴκοι μένοντι.

Dans de nombreux cas, toute la première partie de la formule ἦ manque, y compris l'interrogatif ἦ :

(N° 54) Ἐν Ὀρικῶι κα λῶιον πρά(σ)σοιμι κατὰ χῶραν ἒ ὅσπερ νῦν ϝοικέων ; « À Orikos, est-ce que je réussirais mieux en résidant à la campagne ou en restant où je suis ? » Cas exemplaire et indiscutable, qui ne peut pas être confondu avec une réponse de l'oracle.

Les questions de ce type se présentent sous forme d'affirmations, ce qui est aussi banal en grec qu'en français ; elles ont souvent été prises pour des réponses de l'oracle, parfois au mépris de toute vraisemblance :

(N° 119) Ἔκλεψε Θωπίων τὸ ἀργύριον ;
(N° 120) Ἔκλεψε Δορκίλος τὸ λάκος ;
(N° 75) Ἀγελόχωι ἐξ Ηεργετίω hορμημένωι ἄμεινόν ἐστι γαοργῆν ;
(N° 27) Ὀνασίμωι ἄμεινον τὰν γυναῖκα κομίδεσθαι ;

Il est en effet invraisemblable que l'oracle prenne le risque d'accuser nommément de vol telle ou telle personne au hasard, ou qu'il s'exprime dans le dialecte sicilien d'Hergétium.

Autres questions de ce type : n^os^ 55, 95, 123 et 125.

2. Variantes de la formule ἦ

§ 74. ἦ peut être remplacé par :
— πότερον ;
— πότερα ;
— αἰ ou εἰ.

L'interrogation peut être négative, avec οὐ si elle porte sur la réalité, et μή si elle porte sur une éventualité ou une potentialité :

(N° 49) Ἐρωτῆ Λυσανίας Δία Ναῖον καὶ Δηώναν ἦ οὐκ ἔστι ἐξ αὐτοῦ τὸ παιδάριον ὃ Ἀννύλα κύει. Cf. n^os^ 122 et 162.

(N° 93) Ἐπικοινῆται Ἱππόστρατος τῶι Δὶ τῶι Νάωι καὶ τᾶι Διώναι ἦ μὴ ναυκλαρῆυν λῶιογ καὶ ἄμμεινομ πράσσοιμι.

(N° 100) Εἰρωτᾶι τὸν Δία τὸν Ναῖον καὶ τὴν Διώνην Αἰσχυλῖνος εἰ μὴ αὐτῶι ἄμενον πλῆν ἐς Ἀδρίαν ἐς Τισατῆς (cf. verso).

(N° 144) Τῶι Νάωι καὶ τᾶι Διώναι ἦ μὴ χρηῦνται Δωρίωι τῷ ψυχαγωγῶι. La forme χρηῦνται est un subjonctif délibératif, équivalent de χρήωνται.

Après ἦ, on peut trouver directement une interrogative portant sur la réalité, parfois sur la réalité future :

(N° 48) Καλλικράτης ἐπερωτᾶι τὸν θεὸν ἦ ἔσται μοι γενεὰ ἀπὸ τᾶς Νίκης τῆς γυναικὸς ἧς ἔχει συμμένοντι καὶ τίνι θεῶν εὐχομένῳ. Cf. n° 46.

Si la question porte sur une éventualité ou une potentialité, ce qui est le cas le plus courant, on trouve la formule ἦ λῶιον καὶ ἄμεινόν ἐστι αὐτῶι πράσσοντί τι, où le verbe « être » et/ou le pronom αὐτῶι, représentant le consultant, sont souvent omis. Les variantes de λῶιον καὶ ἄμεινον sont nombreuses :
— ἄμεινον seul (n° 100) ;
— λῶιστα καὶ ἄριστα (n° 47) ;
— βέλτιον ;
— βέλτιστα (n° 7) ;

— βέλτιον καὶ ἄμεινον (nos 112 et 114) ;
— κάλλιστα (nos 1 et 2) ;
— λῶιον καὶ ἄμεινον καὶ συμφορώτερον (n° 11) ;
— ἀνεκτόν τᾶ Θέμιστι καὶ βέλτιον (n° 8 : cas particulier, où ce sont les intérêts d'une divinité qui sont en cause ; thess. τᾶ = dor. τᾶι) ;
— ταῦτα κράτιστα (n° 95 : cas unique) ;
— ὄναιον καὶ ὠφέλιμον (n° 80, en thessalien).

Une variante curieuse, mais maintenant bien attestée, de λῶιον καὶ ἄμεινον est la formule ἀγαθόν / τι ἀγαθόν / ἄλλο τι ἀγαθόν :

(N° 109) Ἦ τὸ λιμνίον τὸ πὰρ τὸ Δαμάτριον πριάμενος πράξω τι ἀγαθὸν κ.τ.λ.

(N° 116) Περὶ πανπασίᾱ αὐτοῦ καὶ γενεᾶς καὶ γυναικὸς τίνι θεῶν εὐχόμενος πρά(σ)σοιμι ἀγαθ<ό>ν.

(N° 62) Ἦ ἀπιοῦσα ἄλλ[ο] τί μοι ἀγαθὸν ἐσσεῖται ; Dans ce cas, la valeur comparative de ἄλλο est la même que dans λῶιον καὶ ἄμεινον : « quelque chose d'autre de bien par rapport à ma situation présente ».

(N° 89 Ba) Διὶ Ναίωι ἐπερωτῆι ΧΙΔΟΣ πότερον ἐσσεῖταί τι ἀγαθὸν κ.τ.λ.

(N° 58 B) Λυσίας Δαμολάου περὶ παμπασίας ἅμα [...] αἰ πομπά τι ἀ[γαθὸν ἔχει].

Après λῶιον καὶ ἄμεινον, on trouve soit un participe à valeur hypothétique, au datif, soit un infinitif qui explicite le comparatif (« meilleur de faire telle chose ») :

(N° 80) Ἐρουτᾶι Κλεούτας τὸν Δία καὶ τὰν Διώναν αἴ ἐστι αὐτῶ προβατεύοντι ὄναιον καὶ ὠφέλιμον. (Thess. αὐτῶ = αὐτοῦ = dor. αὐτῶι).

(N° 57) Ἐπικοινῆται Παρμενίδας τῶι Δὶ τῶι Νάῳ καὶ τᾶι Διώναι λῷον καὶ ἄμεινον οἴκοι μένοντι.

(N° 8 A) Δὶ Νάωι καὶ Διώναι ἐπικοινᾶται Μονδαιατᾶν τὸ κοινὸν πὲρ τοῖ ἀργύρροι τᾶς Θέμιστος αἰ ἀνεκτόν ἐστι τᾶ Θέμιστι καὶ βέλτιον ἐσκιχρέμεν (infinitif thessalien).

(N° 64) Ἀπίμεν ; cette question est la plus courte du corpus : il s'agit de l'abréviation d'une formule qui serait, une fois développée : Ὁ δεῖνα ἐπερωτῆι ἦ λῶιον καὶ ἄμεινον ἀπίμεν « Tel affranchi demande s'il est préférable qu'il s'en aille » (cf. commentaire).

La proposition infinitive est exceptionnelle :

(N° 85) Ἐπικοινῆται Ἀλκίνοος τῶι Διὶ τῶι Ναίωι καὶ τᾶι Διώναι εἰ λῶιον καὶ ἄμεινον Νικέαν κατασκευάζειν τὸ ἐργαστήριον.

(N° 16) Ἐπερωτῶντι τοὶ διαιτοὶ τὸν Δία τὸν Ναῖον καὶ τ[ὰν Διώναν ἦ βέλτιον τὰ χρήμα]τα ἰς τὸ πρυτανῆον τὰ πὰρ τᾶς πόλιος ἔλαβε δικαίως [ὁ δεῖνα τοῦ δεῖνα τοὺς] διαιτοὺς ἀναλῶσαι ἰς τὸ πρυτανῆον δικαίως τοῦτα.

(N° 139) Ἐμὲ θύειν. Variante abrégée de la formule précédente.

C. Variantes de la formule τίνι

§ 75. Les variantes de la formule τίνι κα θεῶν ἢ ἡρώων sont nombreuses :

— τίνας θεῶν ἱλασκόμενος (n° 65) ;
— τίνα θεῶν τιμᾶντι (n° 68) ;
— τίνι θεῶι θύοντες (n° 7) ;

Au lieu de θύων καὶ εὐχόμενος, on trouve aussi :

— θύων seul ;
— θύσας (n° 22) ;
— εὐχόμενος seul ;
— εὐξάμενος (n° 67) ;
— εὐχόμενοι καὶ θύοντες (n° 8) ;
— θύσας καὶ ἱλαξάμενος (n° 72) ;
— τίνα κα θεῶν ποτθέμενος (= att. προσθέμενος) (n° 41).

D. Le verbe de l'interrogative

§ 76. Le verbe de l'interrogative, si l'interrogation ne porte pas sur la réalité, exprime le projet ou l'espoir du consultant, mais très souvent, ce verbe est simplement βέλτιον πράσσειν « réussir » :

(N° 19) Τίνι κα θεῶι εὐχόμενος καὶ θύων βέλτιον πράσσοι.

Au lieu de πράσσοι, on trouve aussi πράξαι (cf. n° 47), ou, au futur, βέλτιστα πραξοῦντι (n° 7).

Une variante curieuse, mais bien attestée, de βέλτιον πράσσειν est τυγχάνω employé absolument avec le sens de « réussir » :

(N° 89) Ἦ τυγχάνοιμί κα ἐμπορευόμενος ὅπυς κα δοκῆι σύμφορον ἔμειν καὶ ἄγων τῆι κα δοκῆι ἅμα τᾶι τέχναι χρεύμενος. Une interprétation « est-ce que je peux être amené à faire du commerce, etc. » serait absurde.

(N° 22 Ba) Περὶ γυναικὸς πότερόν κα τυγχάνοιμι λαμβάνων Κλεολαΐν. L'inscription Bb, en grec barbare, permet d'établir l'équivalence τυγχάνειν = λῶιον καὶ ἄμεινον πράσσειν : Περὶ γυναικὸς ἦ τ' ἄμυννό τε λῶον πρᾶμι.

(N° 91) Ἐπερωτᾶι Λοχίσκος τὰν Διώναν περὶ ἐργασίας εἰ κατὰ θάλασσαν πλαζόμενος εὐτυχοῖ καὶ βέλτιον πράσσοι. εὐτυχέω est ici une variante de τυγχάνω, et un synonyme de βέλτιον πράσσειν (redondance).

(N° 18) Αἰ τυν(χάνοι) « Le consultant demande s'il peut réussir ».

E. Cas particulier : ἔϝōν en corinthien archaïque

§ **77.** (N° 35) ἔϝōν τυνχάνō; Variante, en corinthien archaïque, de τυγχάνω seul, avec pour complément un génitif pluriel neutre synonyme de ἀγαθῶν (cf. étude dialectologique § 146). Le verbe est au subjonctif délibératif (cf. *infra* § 81). Traduction littérale : « Dois-je obtenir du bonheur ? »

(N° 37) ἔϝōν ; Variante abrégée de la formule précédente.

(N° 36) Θέλυτος πότερά κα κατὰ χόραν ἔχōν τὰν γυναῖκα ἔχō ΝΚΟΔΟΙ ἤπερ νῦν ἒ καὶ ἔϝōν ; ἔχō ἔϝōν semble ici synonyme de ἔϝōν τυνχάνō. Le génitif peut se justifier par l'analogie, par la fossilisation de ἔϝōν, voire comme un génitif partitif. La formule ἔχō ἔϝōν peut aussi être rapprochée de τι ἀγαθὸν ἔχειν ou τι ἀγαθὸν εἶναι τῶι δεῖνα (cf. *supra* § 74).

F. Nom de Zeus, et éventuellement d'autres divinités, au vocatif

§ **78.** Assez souvent, le nom de Zeus, au lieu d'être complément d'un verbe « demander », se trouve au vocatif. Cette formule semble particulièrement prisée par les Athéniens :

(N° 95) Ὦ Ζεῦ.
(N° 63) Ζεῦ, Διώνη.
(N° 92) Ζεῦ Δωδωναῖε καὶ Διώνα en incise dans le cours du texte.
(N° 94) Ὦ Ζεῦ καὶ Θέμι καὶ Διώνα Ναῖοι.

(N° 76) Ζεῦ Ναῖε καὶ Διώνη καὶ σύνναοι αἰτῶ ὑμᾶς ἀγαθεῖ τύχει δοῦναι ἐμοί κ.τ.λ.

Cf. n^{os} 21, 23, 24 et 122.

G. La formule d'invocation

§ **79.** Souvent, mais non systématiquement, les questions sont précédées d'une formule d'invocation du type Θεός. Τύχα ἀγαθά. Les variantes sont nombreuses, mais semblent maintenant toutes connues :

— Θεός. Τύχα ;
— Θεός seul ;
— Τύχαν ἀγαθάν ;
— τύχην ἀγαθήν après Διώνην (n° 46) ;
— Ἀγαθᾶι τύχαι seul ;
— Θεός. Τύχαι ἀγαθᾶι ;
— Θεοί. Τύχαν ἀγαθάν. (n^{os} 8 et 95) ;
— Θεόν. Τύχαν ἀγαθάν (n° 3) ;
— τύ(χα) ἀγαθά après ἐπερωτεῖ et avec abréviation (n° 92) ;
— Θεός. Τύχαν ἀγαθάν Ἀντιμάχωι (n° 22 A : atypique).

H. Les formules avec περί *ou* ὑπέρ

§ **80.** Souvent, l'interrogative est précédée de περί ou ὑπέρ + gén., qui en indique le sujet :

(N° 22 Ba) Περὶ γυναικὸς πότερόν κα τυγχάνοιμι λαμβάνων Κλεολαΐν.

(N° 43) Γενεᾶς ἔννεκα παιδός ; (cas particulier, en thess.).

La question peut se réduire à cette seule formule :

(N° 78) Περὶ Δαματρίω καὶ Διονυσίω καρπῶ ;
(N° 77) Πὲρ καρπῶν τᾶς γείας ;

Les questions de ce dernier type ne doivent pas être confondues avec les intitulés de questions qui ont exactement la même structure.

I. Le subjonctif délibératif dans les questions oraculaires

§ **81.** Les lamelles fournissent d'excellents exemples de subjonctif délibératif :

(N° 102) Ὁ δεῖνα ἱστορεῖ τὸν θεὸν πότερον πλέω εἰς Σικελίαν.

(N° 131) Περὶ τᾶς οἰκήσιος τᾶς ἐγ Χεμαρίων πότερον αὐτεῖ οἰκέωντι.

(N° 127) Στρατεύωμαι κατὰ γᾶι.

(N° 29) Ἦ ἄλλαν μαστείῑ.

(N° 33) Ἦ ἄλλαν (variante du n° 29).

(N° 56) Ἦ ἀφέρπῃ ϝοίκαδε πὸτ τὸν ἀδελφεόν.

(N° 61) Ἦ αἰτέωμαι τὰν πολιτείαν ἐπὶ ταὐτὶ ἢ τοῦ εἰσιόντος.

Certains cas présentent une difficulté sémantique, car le subjonctif délibératif ne peut normalement, et par définition, concerner que des verbes d'action :

(N° 9) Ἐπερωτῶντι τὸ κοινὸν τῶν [-]ων Δία Νάον καὶ Διώναν ἦ α[ὐ]τὶ αὐτοῖς συμπολειτεύουσι μετὰ Μολοσσῶν ἀσφαλῆ ἦι.

(N° 103) Ἀρίστων ἐρωτᾶι τὸν Δία τὸν Ναῖον καὶ τὴν Δηόνεν εἰ λοιόν μοι καὶ ἄμεινον καὶ δυνήωμαι πλεῖν εἰς Συρακόσας πρὸς τὴν ἀποικίαν ὕστερον.

(N° 35) ἔϝοῑν τυνχάνω « Dois-je réussir ? ».

(N° 87) Ζεῦ Ναῖε καὶ Διώνα, ὀ δεῖνα ἐπερωτῆι τὸν θεὸν ἦ τὰν τέχναν [ἐργαζόμενος λῶιον] καὶ ἄμεινον πράσσῃ καὶ ἦ[.

Le cas du n° 103, qu'il faut rapprocher du n° 102 dont le sujet est très proche, est assez clair, et s'explique par l'analogie et l'anacoluthe : le consultant a mêlé les formules εἰ πλέω « dois-je naviguer ? » et εἰ δύναμαι πλεῖν « puis-je naviguer ? », pour aboutir à la formule εἰ δυνήωμαι πλεῖν. Dans le n° 35, en corinthien archaïque, où le syntagme ἔϝοῑν τυνχάνω est l'équivalent de βέλτιον πράσσειν « réussir », la délibération sur ce qu'il faut faire pour réussir a amené le subjonctif dans le verbe qui signifie « réussir ». Il en est de même dans le n° 87.

Le subjonctif délibératif doit être distingué du subjonctif avec κα exprimant l'éventuel :

(N° 36) Θέλυτος πότερά κα κατὰ χόραν ἔχοῑν τὰν γυναῖκα ἔχω ΝΚΟΔΟΙ hάπερ νῦν ἒ καὶ ἔϝοῑν ; au verso : Αἴ κ' ἄλλαν ἔχω.

(N° 135) Ἦ καὶ ἄγ κα αὐτὸς ἐπὶ γνώμαι ἔχηι καὶ χρήηι (cf. commentaire).

Une autre manière d'expliquer la syntaxe du n° 36 serait la suivante : on ne connaît pas, en attique classique, d'exemples de subjonctif avec particule modale dans une interrogative indirecte pour exprimer le futur, mais on connaît des exemples rares de subjonctif délibératif avec particule modale dans une interrogative indirecte : Μᾶλλον ἢ πρόσθεν εἰσῇει ὅπως ἂν ἔχοντές τι οἴκαδε ἀφίκωνται « Ils se prenaient plus qu'auparavant à se demander comment arriver chez eux avec quelque chose » Xén., *An.*, VI, 1, 17.

J. L'optatif sans κα

§ 82. Dans plusieurs questions, l'optatif sans κα a exactement la même valeur que l'optatif avec κα :

(N° 46 Ba) Ἱστορεῖ Νικοκράτεια τίνι θεῶν θύουσα λῶιον καὶ ἄμεινον πράσσοι καὶ τᾶς νόσου παύσαιτο.

(N° 68) Ἐρωτεῖ Ἀντίοχος τὸν Δία καὶ τὰν Διώναν ὑπὲρ ὑγιείας αὐτοῦ καὶ πατρὸς καὶ ἀδελφεᾶς τίνα θεῶν ἢ ἡρώων τιμᾶντι λῶιον καὶ ἄμεινον εἴη.

(N° 91) Ἐπερωτᾶι Λοχίσχος τὰν Διώναν περὶ ἐργασίας εἰ κατὰ θάλασσαν πλαζόμενος εὐτυχοῖ καὶ βέλτιον πράσσοι.

(N° 93) Ἐπικοινῆται Ἱππόστρατος τῶι Δὶ τῶι Νάωι καὶ τᾶι Διώναι ἦ μὴ ναυκλαρῆυν λῶιογ καὶ ἄμμεινομ πράσσοιμι.

(N° 116) Περὶ πανπασίῳ αὐτοῦ καὶ γενεᾶς καὶ γυναικὸς τίνι θεὸν εὐχόμενος πράσσοιμι ἀγαθόν.

(N° 28) Πὲρ τᾶς γυναικὸς αἴ τι αὐτᾶ εἴει ἀσφαλέως.

(N° 158) Ἦ ἄλλῳ πονοίῑ. « Le consultant se donnerait-il une peine inutile ? »

Ces formules ont la même valeur que celle du n° 117, par exemple :

(n° 117) Ἦ αὐτὸς πεπαμένος τὰν ἐμ πόλι οἰκίαν καὶ τὸ χωρίον βέλτιόμ μοι κ' εἴη (. . .)

K. L'anacoluthe

§ 83. L'anacoluthe est très fréquente dans les questions : elle résulte généralement du mélange des deux formules fondamentales ou des variantes des formules.

(N° 48) Καλλικράτης ἐπερωτᾶι τὸν θεὸν ἦ ἔσται μοι γενεὰ ἀπὸ τᾶς Νίκης τῆς γυναικὸς ἧς ἔχει συμμένοντι καὶ τίνι θεῶν εὐχομένῳ.

Passage de la troisième à la première personne, qui est très fréquent (cf. n^os 47, 92 et 98). Coordination de la formule ἦ et de la formule τίνι.

(N° 45) Κλεάνορι περὶ γενεᾶς πατρῡιόχῡ ἐκ τᾶς νῦν Γόνθας γυναικός. Superposition de Κλεάνωρ περὶ γενεᾶς κ.τ.λ. et Ἦ ἔσται Κλεάνορι γενεὰ κ.τ.λ.

(N° 83) Φαικύλωι θεμιστεύει ὁ θεὸς τὰμ πατρώιαν τέχναν ἐργάζεσθαι, ἁλιεύεσθαι, καὶ λῶιον καὶ ἄμεινομ πράξειν. Coordination d'une formule atypique, avec θεμιστεύει, et de la formule traditionnelle Ἦ λῶιον καὶ ἄμεινον πράξει : l'infinitif πράξειν s'explique par l'influence de ἐργάζεσθαι et par l'idée de « dire » contenue dans θεμιστεύει.

(N° 53 Bb) Ἦ γυναῖκα ἂν ἐπὶ γνώμαι ἔχει λαβεῖν λῶιον καὶ ἄμεινον πράξει. Superposition de la formule ἦ γυναῖκα λαβεῖν λ. καὶ ἄ. ἔσται et de la formule ἦ γυναῖκα λαβὼν λ. καὶ ἄ. πράξει.

(N° 12) Περὶ ΤΟΤΙΜΙΟΝΙΟ ἦ ἀπουικέοντες ἄμεινον τοῖς ΕΟΝΙΑΥΑΣ. Superposition des formules ἦ ἀποικέοντες ἄμεινον οἱ δεῖνες πράσσοιεν et ἦ ἀποικέουσι ἄμεινον εἴη τοῖς δεῖνες.

(N° 103) Ἀρίστων ἐρωτᾶι τὸν Δία τὸν Ναῖον καὶ τὴν Δηόνᾱν εἰ λοιόν μοι καὶ ἄμᾱνον καὶ δυνήωμαι πλῆν εἰς Συρακόσας πρὸς τὴν ἀποικίαν ὕστερον. Coordination d'une formule traditionnelle, avec λῶιον καὶ ἄμεινον, et d'une formule atypique, avec δυνήωμαι.

(N° 52) Ἐρωτᾶι εἰ λῶιον γυναῖκα λαμβάνοντι καὶ ἄμεινον καὶ παῖδες ἔσονται γηροτρόφοι Ἰσοδήμωι καὶ Ἀθήνησι ἐπιδημοῦντι τῶν πολιτευομένων Ἀθήνησι. Coordination de la formule avec λῶιον καὶ ἄμεινον et d'une formule au futur, puis retour à la formule λ. καὶ ἄ. : le datif ἐπιδημοῦντι est parallèle au datif λαμβάνοντι.

L. Formules atypiques

§ 84. Certaines questions, en nombre beaucoup plus restreint qu'on l'a parfois supposé, présentent un formulaire atypique :

(N° 107 A) Ἀρίζηλος ἐπανερωτᾶι τὸν θεὸν ὅ τι δρῶν ἢ ποιῶν λῶιον καὶ ἄμεινον ἔσται αὐτῶι καὶ χρημάτων κτῆσις ἀγαθὴ ἔσται. Cette question attique présente plusieurs variantes atypiques : ἐπανερωτᾶι « demande de nouveau », interrogatif indirect ὅ τι au lieu de τί, verbe δρῶν, synonyme de ποιῶν.

(N° 53 Ac) Δεῖξον, ὦ Ζεῦ, εἴ μοι εἴη λοῖον καὶ ἄμεινον δοῦναι θυγατέρας Θεοδόρῡι καὶ Τεισίαι. Seul exemple de cette formule, avec δεῖξον, mais la lecture est garantie par la traduction en allemand de Kekule, et par la photographie. Cf., avec un impératif :

(N° 95 A) Ὅ Ζεῦ, ἀναίρει Τιμοδάμῡι · ἐμπορεύεσθαι καὶ κατὰ γᾶν καὶ κατὰ θάλασσαν ἀπὸ τῦ ἀργυρίῡ, ὅσσον κ' αὐτὸς ἑλῆται χρόνον, ταῦτα κράτιστα ; (cf. n° 11 : Αἰτεῖται ἁ πόλις ἁ τῶν Χαόνων τὸν Δία τὸν Νάον καὶ τὰν Διώναν ἀνελεῖν εἰ κ.τ.λ.) Αἰ n'est pas exprimé. κράτιστα équivaut à λῶιον καὶ ἄμεινον. La reprise de l'infinitif par le démonstratif ταῦτα est exceptionnelle, mais cf. un cas analogue :

(N° 133 A) Αἴ κα μέλλᾱ ἐ(ς) Σ[ύ]βαριν ἰόντι λοῖον ἔμεν [κ]α πρά(τ)τοντι ταῦτα. Cette question béotienne, au formulaire très confus, mais dont le sens est clair, s'explique grammaticalement par une série d'anacoluthes :

— la question commence sur le modèle αἴ κα λῶιον εἴη, puis, après αἴ κα, le consultant passe à la formule atypique μέλλει λῶιον εἶμεν, qui est une variante isolée de λῶιον ἔσται ;

— le consultant a superposé à cette formule la formule αἰ λῶιον πράξει ἰὼν ἐς Σύβαριν, l'anaphorique ταῦτα reprenant librement l'ensemble de la question (cf. n° 95 A). πράττοντι est accordé à αὐτῶι impliqué par ἰόντι. Cf. aussi n° 83 ;

— le deuxième [κ]α, si la lecture de Carapanos et la restitution sont correctes, s'explique comme une redondance, et par la valeur conditionnelle et éventuelle du participe πράττοντι.

Traduction littérale de la question : « Est-ce que ce sera préférable pour le consultant d'aller à Sybaris s'il fait cela ? »

(N° 83) Φαικύλωι θεμιστεύει ὁ θεὸς τὰμ πατρώιαν τέχναν ἐργάζεσθαι, ἁλιεύεσθαι, καὶ λῶιον καὶ ἄμεινομ πράξειν ; Seul exemple de formule avec θεμιστεύει. Pour l'anacoluthe, cf. *supra* § 83.

(N° 94) Ὦ Ζεῦ καὶ Θέμι καὶ Διώνα Ναῖοι : Ἀρχεφῶν τὰν νᾶ : ἂν ἐναυπαγήσατο κελομένῡ τῦ Ἀπόλλωνος ἔχω κατὰ χώραν καὶ σωτηρία μοι ἐσσῆται καὶ ἐμὶν καὶ τᾶι ναῖ αἴ κα *(rasura)* καὶ τὰ χρέα ἀποδώσω. Consultation de caractère narratif, avec question sous-entendue. Cf. commentaire.

(N° 99) Ἐμπορουόμενοι *ou* ἐμπορουομένῡι ἐς Ἐπίδαμνον. Il est impossible de savoir s'il s'agit de l'abréviation de τοὶ δεῖνες ἢ λ. καὶ ἄ. πράξοντι ἐμπορουόμενοι ou de ὁ δεῖνα ἢ λ. καὶ ἄ. αὐτῶι ἐμπορουομένῡι.

(N° 103) Ἀρίστων ἐρωτᾶι τὸν Δία τὸν Ναῖον καὶ τὴν Δηόνᾱν εἰ λῶιόν μοι καὶ ἄμεινον καὶ δυνήωμαι πλὲν εἰς Συρακόσας πρὸς τὴν ἀποικίαν ὕστερον. δυνήωμαι est exceptionnel.

(N° 113) Ἐπικοινῆται Σάτυρος τῶι Διὶ τῶι Νάωι καὶ τᾶι Διώναι – οὐκ ἀνεθέθη ὁ Σατύρου σκύφος – ἐν Ἐλέαι ἂν τὸν κέλητα τὸν Δωριλάου ὁ κ(έλης) ἀπ' Ἀκτίου ἀπέτιλε. La question semble se prolonger, après une ponctuation, sur le mode de l'exclamation. Le cas reste obscur.

(N° 118) Ἐπικοινῆται Καλλισθένης τῶι Διὶ καὶ τᾶι Διώναι [ἦ (?)] λῶιον καὶ ἄμεινόν κα πράσσοι, *(au verso)* καὶ αὐτὶ κάκιστον, ἔπειτα χρόνον ἦ αὐτὰν μόναν πεπαμένος καὶ ἐποικοδομῆυν. La question initiale, fort vague, se prolonge au verso sur le mode de la parataxe et de l'asyndète : d'abord une constatation (καὶ αὐτὶ = αὐτίκα κάκιστον), puis une question plus précise.

M. Cas particulier : questions relatives au mariage des filles

§ 85. Trois questions oraculaires, dont deux présentent des difficultés d'interprétation, portent sur le mariage des filles :

(N° 53 Ac) Δεῖξον, ὦ Ζεῦ, εἴ μοι εἴη λῶιον καὶ ἄμεινον δοῦναι θυγατέρας Θεοδόρōι καὶ Τεισίαι. Seule cette question est claire.

(N° 38) Θōρακίδᾱ θυατέρα Θεαρίδαι. Au verso, Μίλō[ν], qui doit être le nom du consultant. Cf. commentaire.

(N° 39) Ἐρωτῆ Κλεμήδης τὸν Δία καὶ τὰν Διώναν ἦ 'πιτύχοι κα [δοὺς] θυγατέρα Ὀλυνπιάδα[ι] τῷ Νικάρχου ἦ δέδασται τούτ[ῳ]. Cf. commentaire.

N. Sens particulier de προστίθεμαι

§ 86.

(N° 41) Ἑρμōν τίνα κα θεὸν ποτθέμενος γενεά Ϝοι γένοιτο ἐκ Κρητaίας ὀνάσιμος πὸτ τᾶι ἐάσσαι.

(N° 22) Ἐπερωτᾶι Ἀντίμαχος τὸν Δία Ναῖον τίνι κα θεῶν ἢ ἡρώων θύσας βέλτιον πράσσοι καὶ ποτιθέμενος ἀ[γα]θὸν καὶ

L'étude du formulaire montre que l'expression τίνα κα θεῶν ποτιθέμενος est une variante formelle de τίνι κα θεῶν θύων καὶ εὐχόμενος. Le LSJ ne donne pas d'emploi de ce verbe avec un accusatif désignant un dieu, mais, avec un acc. de personne, il a enregistré plusieurs exemples où le moyen προστίθεμαι a le sens de « s'associer à qqn, *i.e.* faire de qqn un ami, un allié, gagner qqn à sa cause » : π. τὸν δῆμον πρὸς τὴν ἑωυτοῦ μοῖραν Hdt. V, 69 ; εἰ στρατὸν προσθέοιτο φίλον Hdt. I, 53 ; en mauvaise part πολέμιον π. τινά Xén., *Cyr.* II, 4, 12 ; etc. Il est donc clair que, dans les deux lamelles, ποτιτίθεμαι a le sens particulier de « se concilier un dieu ou un héros ». Il n'est pas impossible, malgré ce qu'affirme Évangélidis, qu'il faille, dans le n° 22, restituer ἀγαθόν, qui serait alors parallèle à φίλον Hdt. et πολέμιον Xén.

III. Les inscriptions annexes

§ 87. Beaucoup de lamelles, qu'on appellera monographes, sont inscrites sur une seule face, et portent une seule question oraculaire. Beaucoup de lamelles aussi sont opisthographes, ou sont des palimpsestes, ou portent des signes souvent obscurs qui n'appartiennent pas à des questions. Il est impossible d'établir des statistiques sur l'ensemble du corpus, parce que les éditeurs postérieurs à Carapanos n'ont pas eu le souci d'indiquer systématiquement si telle lamelle portait des traces de textes ou de signes autres que les textes publiés. On peut toutefois, à partir des pl. 34 à 39 de Carapanos, qui a systématiquement donné un fac-similé du verso s'il portait le moindre signe, remarquer que le nombre des lamelles qui portent une seule inscription, c'est-à-dire seulement une question oraculaire et une seule, est à peu près équivalent à celui des lamelles qui portent d'autres inscriptions. Nos autopsies ont confirmé cette donnée. On peut en déduire que, si le formulaire des questions proprement dites frappe par son caractère systématique, aucune règle ne s'imposait en revanche pour les autres inscriptions, qu'il s'agisse des intitulés, du nom du consultant inscrit au verso pour identification, des éventuels numéros d'ordre, ou des réponses de l'oracle. Un cas très particulier est constitué par un petit groupe de lamelles, qui ont généralement été mal comprises, où une seule question occupe les deux faces du document : on appellera ces questions des « questions opisthographes ».

A. Les questions opisthographes

§ 88. Un cas exemplaire et indiscutable est fourni par le n° 78, dont le texte est presque complet :

(N° 78) *(face A)* Περὶ Δαματρίω / *(face B)* καὶ Διονυσίω καρπ[ῶ]. Pour inscrire la suite de sa question, le consultant n'a pas tourné la lamelle comme nous tournons une page, mais l'a fait pivoter sur son grand axe, de sorte que la face B nous semble inscrite à l'envers par rapport à la face A.

(N° 118) Θεός. Τύχαν. Ἐπικοινῆται Καλλισθένης τῶι Διὶ τῶι Νάωι καὶ τᾶι Διώναι λῶιον καὶ ἄμεινόν κα πράσσοι, / *(face B)* καὶ αὐτὶ κάκιστον, ἔπειτα χρόνον ἢ αὐτὰν μόναν πεπαμένος καὶ ἐποικοδομῆυν. Le consultant a précisé sa question au verso, avec la coordination καί.

(N° 50) Περὶ ὑὸς ὑγιείας ἢ ὠνέωμαι ; *(face B)* οὗτος δὲ εἰ μὴ πέμπω ποτ' Ἀρύββαν, ἀλλ' αὐτεῖ μένηι. Malgré les difficultés d'interprétation, δέ ne peut se justifier que si la f. B est la suite de la f. A.

(N° 28) *(f. A)* Πὲρ τᾶς γυναικὸς αἴ τι αὐτᾶ εἴει ἀσφαλέως / *(f. B)* Αἰ τυχαία μοι ά ἐπιτροπεία τὰν ἔχου γάμων Λυκκίδας. C'est le même consultant, un Thessalien comme l'indique son dialecte, qui a inscrit les deux faces. Il a dû d'abord inscrire la f. A, puis, trouvant sa question mal exprimée ou trop imprécise, a recommencé sur la f. B. Les deux questions ont en effet à peu près le même sens.

Ces quelques cas suffiraient à eux seuls à prouver que le secret de la question n'était pas une règle absolue.

B. Inscription du nom du consultant au verso pour identification

§ 89. Parfois, le nom du consultant est inscrit au verso de la lamelle pliée, soit au nominatif, soit au génitif, ou sous forme abrégée. Cette habitude prouve que les questions étaient censées être secrètes, puisqu'il arrive que ce nom figure aussi dans la question elle-même. Elle prouve aussi que la procédure oraculaire s'appliquait à un groupe de consultants, et non pas à chaque consultant pris isolément.

Au nominatif

(N° 36) Θέλυτος au verso, et de la même main que la question Θέλυτος πότερά κα κατὰ χῶραν ἔχων τὰν γυναῖκα ἔχω ΝΚΟΔΟΙ hάπερ νῦν ἒ καὶ ἒϝων.

(N° 43) Ἀγάθων au verso, et de la même main que la question Γενεᾶς ἕννεκα παιδός.

(N° 152) Φείδων : si le verso est vierge, la lamelle était du type à volet rabattable.

(N° 151) Τελλίας : le verso n'a pas été déchiffré.

(N° 38) Μίλω[ν] au verso de la question Θωρακίδᾱ θυατέρα Θεαρίδαι.

Au génitif

(N° 103) Ἀρίστωνος au verso de la question Ἀρίστων ἐρωτᾶι, et de la même main.

(N° 73) Λεοντίου au verso de la question Ἰστορεῖ Λεόντιος.
(N° 150) Κλεο*F*άνακτος : cf. comm.
(N° 148) Διονυσίω̄.
(N° 153) Φίλω̄νος.

Dans le n° 166, il est impossible de décider s'il faut restituer Διονύσι[ος] ou Διονυσί[ω̄].

Noms abrégés

(N° 8) Εὔαν(δρος) au verso de la question Ἐπικοινῆται Εὔβανδρος. Le nom semble avoir été inscrit par le personnel du sanctuaire.

(N° 46) Νικ(οκρατεία)ς et Ἰόλας au verso des questions Ἰστορεῖ Νικοκρατεία et ʽΗ εἰς Ἐλίναν : les deux noms semblent avoir été inscrits ensemble par le personnel du sanctuaire. Nikokrateia et Iolas ont utilisé la même lamelle pour poser chacun sa question.

(N° 121) ʽΑγ(ις) au verso de la question Ἐπερωτεῖ ʽΑγις, et de la même main.

(N° 80) K et signe en forme de T renversé au verso de la question Ἐρουτᾶι Κλεούτας. Il s'agit d'une signature fantaisiste.

Il est rare que le consultant soit désigné par autre chose que son seul nom. On relève trois cas particuliers :

(N° 149) Περινείκειος Θειοτιμίδας : il s'agit d'un Béotien, avec son adjectif patronymique.
(N° 146) Μεταποντῖνος Ἀρχίας : seul cas d'indication de l'ethnique.
(N° 104) Φιλέτας τραγῳδός : seul cas de l'indication de la profession.

C. Les numéros d'ordre

§ 90. Carl Robert[11], à partir des planches de Carapanos, a supposé que les lettres isolées qu'on trouve parfois au verso des questions oraculaires correspondaient à des numéros d'ordre, et s'expliquaient par un système de numération identique à celui des marques de maçons qu'on observe sur les éléments du grand autel de Pergame : les lettres de l'alphabet classique, d'*alpha* à *oméga*, correspondraient aux nombres de un à vingt-

11. C. Robert, « Ein antikes Numerirungssystem und die Bleitäfelchen von Dodona », *Hermes* 18 (1883), p. 466-472.

quatre, exactement de la même manière que sont classés les chants de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Au-delà de vingt-quatre, on reviendrait au début de l'alphabet, et AA vaudrait 25, AB 26, et ainsi de suite : An = 24 + n. Les lamelles publiées après 1878 permettent-elles de vérifier la théorie de C. Robert ? Si l'on s'en tient aux cas qui ne présentent pas d'ambiguïtés, on obtient le tableau suivant (après le nombre, C. R. indique qu'il s'agit d'une interprétation de Carl Robert, Év. ou Vok. indiquent que l'interprétation est déduite des publications d'Évangélidis ou de M^me^ Vokotopoulou, et « autopsie » indique qu'elle est tirée de l'autopsie du document) :

— (n° 121) B = « 2 » C. R. ;
— (n° 125) B = « 2 » autopsie ;
— (n° 111) un grand B = « 2 » Vok. ;
— (n° 96) Γ = « 3 » et AΔ = « 28 » autopsie ;
— (n° 1) Δ = « 4 » C. R. ;
— (n° 145) Δ = « 4 » C. R. ;
— (n° 46) Δ = « 4 » autopsie ;
— (n° 80) E = « 5 » C. R. ;
— (n° 89) E = « 5 » et AΓ = « 27 » C. R. ;
— (n° 92) K = « 10 » autopsie ;
— (n° 109) Λ = « 11 » Év.

On aurait donc, sur un corpus de 167 lamelles :
— 0 lamelle portant le n° 1 ;
— 3 lamelles portant le n° 2 ;
— 1 lamelle portant le n° 3 ;
— 3 lamelles portant le n° 4 ;
— 2 lamelles portant le n° 5 ;
— très peu de lamelles portant des numéros supérieurs à 5 : un « n° 10 », un « n° 11 », et deux numéros supérieurs à 24.

§ 91. Ces données, postérieures pour moitié à l'article de C. Robert, confirment donc son intuition, et sont conformes à la théorie mathématique des probabilités et des fluctuations. La plupart du temps, il ne devait pas y avoir plus de cinq consultants par jour à l'oracle. Le nombre de visiteurs devait parfois atteindre la dizaine, et, exceptionnellement, dépasser 24. Seul le hasard a fait que nous n'avons conservé aucun « n° 1 », et que les numéros « 2 » et « 4 » sont sur-représentés. L'en-

semble de référence est trop petit pour que la loi des grands nombres ait pu équilibrer les données statistiques. Il reste deux cas difficiles :

(N° 81) L'*epsilon* couché, en bas de la f. B, est peut-être un numéro d'ordre, mais cette lamelle est trop confuse pour qu'on puisse trancher.

(N° 49) Le verso de cette lamelle est trop énigmatique pour qu'on puisse être sûr qu'il faille lire ΑΓ = « 27 ». Du reste, il serait extraordinaire, d'un point de vue probabiliste, que nous ayons conservé deux numéros « 27 ».

D. Les intitulés de questions

§ 92. Plusieurs questions portent au verso un intitulé qui indique, parfois de manière assez précise, le sujet de la question. Un cas exemplaire et indiscutable est fourni par le n° 80 :

(N° 80) Au verso, de la même main, dans le même dialecte : Πὲρ προβατείας, qui reprend le sens général de la question : Ἐρουτᾶι Κλεούτας τὸν Δία καὶ τὰν Διώναν αἴ ἐστι αὐτῶ προβατεύοντι ὄναιον καὶ ὠφέλιμον. L'intitulé est gravé sur la moitié gauche de la lamelle, et sur deux lignes : il a donc été gravé après le pliage du document. Bien que la question proprement dite ait été cachée, son sens était bien visible. À lui seul, cet exemple suffirait à prouver que le secret de la question n'était pas systématique.

(N° 78 b) Περὶ τᾶς τέχνας doit être l'intitulé de la question du verso, qui n'a pas encore été déchiffrée.

(N° 84) Il faut lire, sur la f. B, [περὶ τ]ᾶς τέχνα(ς), qui est l'intitulé, inscrit de la même main, de la question de la f. A : Πότερά μοί κα τὰν τέχναν ἐργαζομένωι ὄναιον εἴη, τὰν χαλκήαν ;

(N° 60) Δίχα οἰκέσιος. A.-Ph. Christidis indique que cette lamelle porte au moins quatre inscriptions, mais ne publie que celle-là. Comme le génitif ne correspond à aucune formule de question, il faut croire qu'il s'agit d'un génitif de rubrique, équivalent de περὶ δίχα οἰκέσιος.

(N° 35) Dans ce cas, c'est le personnel du sanctuaire qui a inscrit l'intitulé, au nominatif, ἁ γυνά, pour préciser le sens d'une question trop vague : ἔ*F*ōν τυνχάνō. L'intitulé est inscrit sur la moitié gauche de la lamelle, mais il a été inscrit après dépliage, puisque l'*alpha* final de γυνά est à cheval sur la pliure. Tout porte donc à croire que la lamelle a été dépliée avant la procédure de divination. On peut reconstituer ainsi les vicissitudes de cette lamelle :

1°) Le consultant inscrit sa question et plie le document de manière à la cacher.

2°) Le prêtre, à l'insu du consultant, déplie la lamelle et lit la question : il constate qu'elle est trop vague pour qu'il puisse donner une réponse satisfaisante. Peut-être même ne comprend-il pas la question, car elle est rédigée en alphabet et en dialecte corinthiens, et formulée de manière très elliptique.

3°) Le prêtre demande au consultant sur quoi porte au juste sa question : il inscrit alors le sujet de la question, ἁ γυνά, au verso, sur la moitié gauche de la lamelle pour faire croire qu'il ne l'a pas dépliée, mais commet la maladresse d'écrire sur le pli.

4°) Après la procédure de divination, le prêtre inscrit la réponse sous l'intitulé : Μένε.

Si l'on tient compte de toutes les caractéristiques du document, il n'y a pas d'autre manière de l'interpréter.

(N° 27) Ὀνασίμōι ἄμεινον τὰν γυναῖκα κομίδεσθαι / *(f. B)* Μ̄ελίχ(ιον). ΜΕΛΙΧ doit être le nom de la femme d'Onasimos, et l'intitulé de sa question.

(N° 36) Au verso, et sur la moitié droite de la lamelle, Αἰ κ' ἄλλαν ἔχō, qui doit être l'intitulé de la question, inscrit par le personnel du sanctuaire. Comme dans le cas du n° 35, le prêtre ne devait pas comprendre la question, écrite en alphabet et en dialecte corinthiens. L'intitulé a ici la forme d'une interrogative indirecte, et reprend une formule courante (ἢ ἄλλαν).

(N° 99) Au verso, et sur la moitié gauche de la lamelle, ἐνπορ(ία), qui est l'intitulé, inscrit par le personnel du sanctuaire, de la question en alphabet et dialecte corinthiens : Ἐμπορουόμενοι ἐς Ἐπίδαμνον. Il est très probable que la lamelle avait été pliée.

E. Les réponses de l'oracle

§ 93. De nombreuses questions, ou des intitulés, ont été pris pour des réponses de l'oracle, faute d'une connaissance suffisante du formulaire, ou en raison de mauvaises interprétations des textes. En réalité, les cas indiscutables de réponse sont rares, et le meilleur exemple n'a été publié qu'en 1997, par A.-Ph. Christidis :

(N° 127) Στρατεύωμαι κατὰ γâι/'Επὶ γῆι σχέθε τελέως. La réponse est d'une autre main que la question. La forme ionienne-attique γῆ, et la forme homérique σχέθε, quelles que soient les interprétations qu'on en donnera, montrent que l'oracle ne s'exprime pas de manière naturelle et simple, ce qui est conforme aux traditions littéraires relatives à tous les oracles.

(N° 35) ἔ*F*ōν τυνχάνō;/*Intitulé :* 'Α γυνά. *Réponse :* Μένε. Les deux faces ne sont pas de la même main, mais l'intitulé et la réponse sont de la même main. On en déduit que le prêtre a demandé au consultant de préciser sa question, qu'il a inscrit lui-même cette précision sous la forme d'un intitulé, et qu'il a répondu au consultant de rester avec sa femme. Cette interprétation est garantie par l'autopsie du document.

(N° 12) Περὶ ΤΟΤΙΜΙΟΝΙΟ ἢ ἀπουικέοντες ἄμεινον τοῖς ΕΟΝΙΑΥΑΣ/Μένē. Dans ce cas, c'est le représentant des consultants qui a inscrit la réponse, comme le prouve l'étude de l'écriture et des graphies.

(N° 92) ['Ο δεῖνα] ἐπερωτεῖ, τύ(χα) ἀ[γαθά], κατὰ θάλασσα[ν πορε]υομένωι, [ὦ Ζεῦ Δω]δωναῖε [καὶ Διώ]να [Ναία, α]ἰ πράσσοιμι [βέλτιόν] κα λαβὼν [τὰ]ς θυγα(τέρας ?)/Αὐτεῖ οἰκεῖν καὶ ἐξέχεσθαι. La réponse est d'une main différente, et son sens semble convenir à celui de la question, où seul le syntagme κατὰ θάλασσαν est sûr.

(N° 95) Cas complexe, et unique, de dialogue entre le consultant et l'oracle : voir commentaire.

Deux lamelles prescrivent une série de sacrifices : à l'origine, les inscriptions de ce type devaient être des réponses à des questions du type ὁ δεῖνα τίνι κα θεῶν ἢ ἡρώων θύων βέλτιον πράσσοι, mais, dans les deux cas, on constate que la question du verso n'est pas de ce type :

(N° 141 Ba) Θεός.
Διὶ Πατρῶιωι ΠΕΡΙ...ΙΟ
Τύχαι λοιβάν,
'Ηρακλεῖ, 'Ερεχθε(ῖ),
'Αθάναι Πατρῶια(ι).

Il est presque certain que cette réponse s'adresse à la question de l'Athénienne Νίκē, bien que cette question ne soit pas du type τίνι (voir commentaire).

Le n° 142 est une réponse exactement du même type, mais n'est connu que par la traduction allemande qu'en a donnée Kekule, qui affirme que cette réponse ne s'adresse pas à la question du verso, parce que les formulaires ne correspondent pas : le n° 141Ba prouve que Kekule a probablement tort.

Le n° 166 doit être rapproché de ces deux dernières inscriptions :

(N° 166) Διόνē θύην (palimpseste).

Voici les autres textes qu'on peut considérer comme des réponses de l'oracle :

(N° 136) . . . μαντηίαν ἐγὼ χρήω.

(N° 68) *Question :* 'Ερωτεῖ 'Αντίοχος τὸν Δία καὶ τὰν Διώναν ὑπὲρ ὑγιείας αὐτοῦ καὶ πατρὸς καὶ ἀδελφεᾶς τίνα θεῶν ἢ ἡρώων τιμᾶντι λῶιον καὶ ἄμεινον εἴη. La réponse est curieusement disposée :

ΕΙΣΕΡΜΙ
ΟΝΑ
ΟΡΜΑ
ΣΑ
ΑΝΤΙ

On remarquera que, formellement, la réponse ne correspond pas à la question τίνα θεῶν ἢ ἡρώων τιμᾶντι, mais que, syntaxiquement, le participe au datif ὁρμάσαντι répond bien au datif τιμᾶντι.

F. Conclusion sur les réponses de l'oracle

§ 94. On peut enfin considérer que le problème des réponses de l'oracle, le seul d'ailleurs qui ait un peu retenu l'attention du monde savant dans les lamelles de Dodone, est, au moins partiellement, résolu. Depuis Carapanos, on hésitait entre deux attitudes extrêmes. La première consistait à considérer comme une réponse tout texte qui pouvait s'y prêter, par exemple des questions banales en forme d'affirmations, ou des textes obscurs. La seconde consistait à douter qu'il y eût ne fût-ce qu'un seul exemple sûr de réponse. Significatif à cet égard est le soulagement triomphal de M^me^ Vokotopoulou [12] en 1995, à l'occasion de la

12. Vok. 1995, p. 87.

publication du n° 75 : « Cette fois, il s'agit d'une réponse directe et personnelle ». En réalité, cette « réponse » est évidemment une question, puisqu'elle est rédigée dans le dialecte d'Hergétion.

On pouvait pourtant être sûr, depuis longtemps, qu'il existait des réponses écrites de l'oracle, d'après les n^os^ 142 et 141 Ba : il est vrai que le n° 142 n'était disponible que dans une traduction allemande, et dans un livre difficile à trouver[13] ; le n° 141 Ba est passé inaperçu[14]. Ces deux inscriptions prescrivent une série de sacrifices, mais ne correspondent pas à des questions du type τίνι.

En ce qui concerne les réponses aux questions du type ἦ λῷον, il faut attendre la publication, en 1997, du n° 127 par A.-Ph. Christidis[15] : cette réponse à l'impératif garantit l'interprétation des n^os^ 35 et 12, également à l'impératif. Deux réponses, celles des n^os^ 92 et 95, sont exprimées à l'infinitif jussif, qu'on peut aussi bien interpréter comme dépendant de la formule λῷόν ἐστι sous-entendue.

13. Kekule 1909, p. 41-42.
14. Évangélidis, *PAAH* 1952 (1955), p. 305, n° 22.
15. Chr. 1997, p. 107.

IV. *Defixiones* et consultations oraculaires

§ 95. Il semble que certaines lamelles du corpus aient un rapport quelconque, du reste difficile à définir, avec un type de lamelles de plomb distinct des questions oraculaires, à savoir les *defixiones*[16]. Le n° 141A présente la formule τὸς ἀντιδίκως καὶ τὰς Ϝοικίας, fréquente dans les lamelles de malédiction attiques[17] :

Θεός. Τύχα. Διαιτᾶι ΙΚ
Εὐμένως Νίκᾱ ὑπὲρ τοῦ ΧΟ
ΕΟΥ (= Εὐόχω ?) τοῦ Ἀριστογείτω ΣΑ
ΠΕΔΟΙΟΧΙ τὸς ἀντιδίκως
καὶ τὰς Ϝοικίας.

§ 96. Dans Εὐμένως Νίκᾱ, le nom et le patronyme sont inversés, ce qui rappelle les procédés d'inversion fréquents dans les *defixiones*, où, par exemple, les noms sont écrits de droite à gauche[18]. ΧΟΕΟΥ est peut-être l'anagramme d'un anthroponyme au génitif, suivi du patronyme Ἀριστογείτω. Quant aux séquences ΙΚ et ΣΑΠΕΔΟΙΟΧΙ, on ne voit pas comment les élucider, et il ne faut pas exclure ce que Wünsch appelle des *Ephesia grammata*, c'est-à-dire des formules magiques n'ayant en réalité aucun sens, ou bien des mélanges approximatifs de lettres[19]. ΙΚ rappelle ΝΙΝΝ qu'on lit entre les deux noms des victimes d'une malédiction attique[20]. Dans une autre malédiction attique de sept lignes totalement incompréhensibles[21], Wünsch suppose du moins que la séquence ΠΔΟΑΣΙΙΚΑΤΡΕΙΣΙΧΙΛΤΟΥ correspond à la formule bien connue πόδας καὶ χεῖρας αὐτοῦ. On remarquera que dans notre lamelle, la séquence ΣΑΠΕΔΟΙΟΧΙ, lue par Évangélidis, contient aussi, approximativement, les lettres des mots πόδας et χεῖρας (il est vrai qu'il manque un *rho* !), qui s'intégreraient fort bien au texte, parallè-

16. Sur les *defixiones*, les ouvrages de référence sont A. Audollent, *Defixionum Tabellae*, Paris 1904 ; R. Wünsch, *Defixionum Tabellae* (attiques), 1897 (appendice aux *IG* III, qui n'a pas été repris dans *IG* II^2^, mais qui a été republié à Chicago en 1976) ; D. R. Jordan, « A Survey of Greek Defixiones Not Included in the Special Corpora », *GRBS* 1985, p. 151-197.
17. Voir par exemple Wünsch 1897, n° 94, 3 ; n° 59, 8 ; n° 69, 4 ; n° 53, 1.
18. Cf. p. ex. Wünsch 1897, n° 31.
19. Cf. Wünsch 1897, n° 57 et 85b.
20 Wünsch 1897, n° 57,2.
21. Wünsch 1897, n° 85b.

lement à τὸς ἀντιδίκως καὶ τὰς Ϝοικίας. Si l'on accepte notre interprétation de ce n° 141A[22], on aurait affaire, non à une malédiction proprement dite, mais à un exorcisme dont la finalité serait d'annuler une malédiction antérieure.

§ 97. Quel rapport avec l'oracle de Dodone ? Le verso (n° 141Ba) prescrit une série de sacrifices, entre autres à Érechthée, héros typiquement athénien : or la consultante s'appelle Νίκη, forme ionienne-attique. Il est donc possible que cette série de sacrifices soit la réponse de l'oracle à la question sous-entendue de Nikè : « à quel dieu ou héros doit-elle sacrifier pour que son exorcisme réussisse ? »

§ 98. Cette lamelle n° 141A+Ba permet donc d'émettre l'hypothèse que certains textes du corpus sont aussi des malédictions ou des exorcismes. D'un point de vue religieux, il ne serait pas invraisemblable que ces pratiques magiques relevassent aussi du caractère infernal et chtonien de Zeus Naios.

§ 99. Si l'on admet, ne serait-ce que partiellement, cette hypothèse, on aura peut-être la clé de trois autres textes jusqu'ici très énigmatiques (n^{os} 126 et 107B ; n° 140).

Les n^{os} 126 et 107B ont en commun d'être extrêmement obscurs, et de présenter tous deux le verbe « mourir » (τέθνακε 126 ; αἰ 'πέθανε 107B). Ayant autopsié ces deux textes, je garantis que leur obscurité ne résulte pas d'erreurs de lecture, mais qu'ils comportent bien, à côté de mots grecs identifiables, des séquences de lettres incohérentes :

(N° 126)
Θεός. Τύχα.
Λυκόφρων ΑΑΤΕΚΑΝΕ *(vacat)*
ΟΑΜΥΛΑΝΤΟΤΑΝΑΣΟΡΙΓΓΑΙΟΙ
ἐπαιτίωντι καὶ ὑπαὶ πλαγᾶς
τᾶς Λυκόφρονος τέθνακε.

(N° 107B)
Ε.ΦΑΙΔΑΚΟΝΑΛΜΙΘΥΡΑ
αἰ 'πέθανε τοῦτος ἐς τô

22. Cf. commentaire de l'inscription.

Le parallélisme entre, d'une part, τέθνακε et αἰ 'πέθανε, et, d'autre part, entre ὑπαὶ πλαγᾶς (= ὑπό) et ἐς τô (= ἐξ τοῦ ?), suggère que, dans les deux cas, il est question de mort violente et de vengeance, comme souvent dans les malédictions, ce qui expliquerait la présence de séquences incompréhensibles : dans le n° 126, ΑΑΤΕΚΑΝΕ pourrait être l'anagramme approximatif de ἀπέκτανε, et ΤΟΤΑΝΑΣ celui de θάνατος. Dans le n° 107B, la première ligne ressemble à des *Ephesia grammata*[23].

§ 100. Dans le n° 140, il se peut que les syllabes de deux anthroponymes, ceux d'une femme et de son mari, aient été mêlées pour maudire leur union et la frapper de stérilité : la malédiction serait le fait d'une femme jalouse, cas fréquent dans les *defixiones*[24] :

Πὲρ ΜΥΔΡΑΣΠΙΤΑ . .
-σάνδρō γενεᾶς,
ἐσσῆται ;

On peut comprendre : Πὲρ 'Αμυ[νά](ν)δρας (καὶ) Π<ει>σάνδρō γενεᾶς, ἐσσῆται ; « Au sujet de la descendance d'Amynandra et de Peisandros, en auront-ils une ? » (*s.e.* « J'espère que non ! »).

§ 101. Ces quatre lamelles (n^{os} 141A, 140, 107B et 126) semblent donc avoir quelque rapport, dans leur fond comme dans leur forme, avec les *defixiones*. Que la pratique magique de la consultation oraculaire puisse avoir des liens avec d'autres pratiques magiques est d'ailleurs suggéré par le n° 144 :

Τῶι Νάωι καὶ τâι Διώναι ἢ μὴ χρηῦνται Δωρίωι τῷ ψυχαγωγῶι ;

§ 102. Il est enfin frappant de constater que plusieurs lamelles ont des sujets identiques à ceux des *defixiones*[25] : il est question d'un vol d'argent dans le n° 119, d'un vol de vêtement dans le n° 120, d'un vol de couvertures et d'oreillers dans le n° 121, d'argent perdu aux Concours

23. On pourrait aussi, en lisant les syllabes à l'envers, interpréter <A>ΜΙΘΥΡΑ comme ῥαθυμία, mais on ne saurait que faire de ce mot.
24. Cf. p. ex. L. Dubois, *REG* 1995, I, p. 190-197.
25. Cf. M. Guarducci, *EG* IV (1978), p. 240-257.

actiaques, peut-être par tricherie dans une course hippique, dans le n° 122, d'une affaire analogue dans le n° 113, du rapt d'une servante dans le n° 123. Dans ce dernier cas, on est frappé par le nombre des suspects, dont les noms et les liens avec le principal suspect sont énumérés en une formule embrouillée, tout comme, dans les *defixiones,* on associe souvent à la personne maudite ses parents et ses relations. Dans le n° 124 (ʽΗ τέθνακε), on peut imaginer que le consultant espère en fait que son ennemi est mort. Dans les n^{os} 125 et 125 bis, il est question de philtres magiques.

§ 103. Il est donc probable que la pratique magique de la consultation oraculaire à Dodone avait des rapports avec celle des *defixiones.* Carapanos notait déjà que les seuls textes qu'il pouvait rapprocher des lamelles oraculaires étaient les *defixiones* du sanctuaire de Dèmèter à Cnide, publiées par Newton[26] : Carapanos constatait que le rapprochement se limitait à l'aspect matériel des documents, à savoir des lamelles de plomb inscrites, mais les textes oraculaires qu'on vient d'étudier montrent qu'on peut aujourd'hui aller plus loin.

26. Ch. Th. Newton, *A History of Discoveries at Halicarnassus, Cnidus and Branchidae,* II, 2, Londres, 1863, p. 719-745, pl. 4-14 : tous les textes sont maintenant repris dans les *Inschriften von Knidos* de Blümel.

V. Étude dialectologique

§ 104. Les lamelles oraculaires de Dodone présentent un intérêt particulier pour l'étude des dialectes grecs, d'une part en raison de la diversité des dialectes représentés, d'autre part parce qu'elles constituent l'une des principales sources d'information[27] sur ce que pouvait être le parler des Épirotes, si tant est que l'Épire ait eu une certaine unité linguistique. La seule étude quelque peu approfondie qui ait été proposée dans ce domaine est celle de Hoffmann en 1899, dans la *Sammlung,* où ce savant a classé les textes oraculaires qu'il connaissait d'après leurs dialectes. Cette étude, admirable pour l'époque, et qui reste aujourd'hui, et de très loin, la meilleure édition et la meilleure étude grammaticale des lamelles, est maintenant périmée, pour deux raisons :

1°) De nombreux textes ont été découverts depuis, dont certains sont essentiels pour une interprétation dialectologique correcte de l'ensemble.

2°) Le groupe dialectal dorien étant celui qui domine massivement dans le corpus, on en a trop souvent conclu que les textes en dorien étaient, dans leur ensemble, représentatifs du parler épirote[28]. Or il apparaît que les colonies corinthiennes, en particulier Corcyre, avaient des rapports étroits et réguliers avec Dodone, au point que l'on peut presque dire que Dodone était aussi, d'un point de vue strictement religieux, une sorte de sanctuaire officiel de Corcyre. D'autre part, les Doriens de Grande-Grèce et de Sicile sont plus nombreux à venir consulter à Dodone qu'on pouvait le supposer. Une classification dialectale plus nuancée des textes s'impose donc aujourd'hui.

A. Classement dialectal des textes : catalogue

§ 105. Dans notre corpus, les textes ont été classés empiriquement d'après leurs sujets, d'une part parce qu'un classement dialectal *a priori* s'est rapidement révélé impossible, d'autre part parce que le classement thématique était le plus propre à faire progresser l'interprétation des textes. Il semble maintenant possible de proposer une classification dia-

27. En ce qui concerne les autres inscriptions épirotes, cf. P. Cabanes 1976, appendice épigraphique

28. Hoffmann, *Sammlung,* p. 109 : « Die meisten der folgenden Tafeln stammen sicher aus Nordgriechenland, speciell aus Epirus. Das beweist in vielen Fällen schon der Gegenstand der Anfragen ».

lectale des textes qui réponde à des critères assurés. Le schéma de classement retenu, sensiblement plus complexe et plus riche que celui de Hoffmann, est le suivant :

1. Groupe dorien
   1.1. Dorien d'Épire
      1.1.1. Cas où l'attribution à l'Épire est assurée
      1.1.2. Cas où l'attribution à l'Épire est supposée
   1.2. Corinthien colonial (Corcyre, Ambracie, Apollonie)
   1.3. Dorien d'Épire ou corinthien colonial
   1.4. Dorien de Grande-Grèce et de Sicile
      1.4.1. Dorien sévère (Tarente, Héraclée, Hergétion de Sicile)
      1.4.2. Rhodien de Sicile (Agrigente, Géla)
      1.4.3. Colonies achéennes de Grande-Grèce (Métaponte)
      1.4.4. Hipponium (colonie locrienne)
   1.5. Dialecte dorien indéterminé
2. Groupe éolien
   2.1. Thessalien
   2.2. Béotien
3. Groupe ionien-attique
   3.1. Attique
   3.2. Ionien
4. Dialecte indéterminé
5. Les cas de mélange dialectal
6. Influence de la *koinè*
7. Textes en grec barbare
8. Langues autres que le grec

§ 106. Il est maintenant possible de reclasser tous les textes du corpus non plus, empiriquement, en fonction de leurs sujets, mais, plus rigoureusement, en fonction de leurs dialectes. Pour chaque texte, on a relevé les particularités qui justifient son classement dans telle section, ou qui feront l'objet d'une étude comparative dans la deuxième partie de ce chapitre (B. Étude grammaticale et dialectologique des particularités remarquables des textes doriens).

1. Groupe dorien

1.1. Dorien d'Épire

§ 107. J. Mendez Dosuna a montré, d'une manière qui nous semble définitive, qu'il n'existe pas à proprement parler de groupe dialectal du Nord-Ouest, qui serait opposable au groupe dorien. Les dialectes dits du Nord-Ouest sont en fait des dialectes doriens. D'autre part, il ressort de sa thèse, bien qu'elle ne soit pas explicite à ce sujet, qu'il n'existe pas, à proprement parler, un ou des dialectes épirotes, comme il existe, par exemple, un dialecte éléen. Notre étude confirme les idées de Mendez Dosuna, et l'on peut affirmer qu'il est impossible d'isoler un trait grammatical qui soit propre aux Épirotes.

1.1.1. Cas où l'attribution à l'Épire est assurée

§ 108. Il convient d'examiner d'abord les cas où l'on peut être certain que c'est un Épirote qui a gravé le texte. Ces cas se divisent en trois catégories.

— 1re catégorie : la mention d'un ethnique ou d'un toponyme garantit l'origine épirote du consultant.

N° 54 (*ca* 480-460) : consultation d'un citoyen d'Orikos, en alphabet corinthien. L'usage de cet alphabet dans une cité épirote, non corinthienne, s'explique par les relations qu'Orikos a pu avoir avec Corcyre, relations bien attestées par la lamelle n° 2 (*ca* 350-300), où Corcyre et Orikos ne forment qu'une seule πόλις. Orikos a aussi pu subir l'influence d'Apollonie. Le cas de cette lamelle, gravée par un Épirote, mais en alphabet corinthien, est isolé. Le dialecte, dorien, n'a rien de spécifique. La forme archaïque non contracte ϝοικέων correspond à ce que l'on attend en dorien.

N° 7 (milieu du IVe s.) : consultation des Bylliones. Le lexème παμπασία « ensemble des propriétés d'une personne physique ou morale » est particulièrement bien attesté dans les questions oraculaires : il est possible que l'emploi fréquent de ce mot, rare par ailleurs, soit caractéristique du parler des Épirotes. Il est remarquable qu'il s'applique ici aux biens d'une ethnie ou d'une cité, et non d'un particulier. La forme τίνε = τίνι est le seul exemple sûr, dans tout le corpus, d'une hésitation

phonétique ε/ῐ, hésitation qui a des parallèles en Macédoine. Il pourrait s'agir d'une isoglosse de Grèce du Nord, s'expliquant soit par une articulation ouverte de *i* bref, soit par une articulation particulièrement fermée de *e* bref. Le futur dit dorien πραξοῦντι est ici remarquable, car il est difficile d'admettre une contraction εο > ου comme en attique. Une influence de l'attique ou de la *koinè* est invraisemblable chez les Bylliones au milieu du IVe s. Il faut trouver une autre explication, d'autant qu'en attique ce type de futur est exclusivement moyen.

N° 11 (*ca* 330-320) : consultation des Chaones. Remarquables sont, à date aussi haute, les formes Νάον et ποεῖν, qui témoignent peut-être, dans le parler d'Épire, d'une débilité particulière et précoce de *i* comme second élément de diphtongue devant voyelle. εἰ au lieu de αἰ a d'assez nombreux parallèles dans le corpus, et ne peut guère s'expliquer par une influence de l'attique ou de la *koinè*. En fait, αἰ et εἰ doivent être des doublets dans le dorien d'Épire.

N° 14 (IVe-IIIe s.) : consultation des Δωδωναῖοι. La forme ἐπερωτῶντι < -άοντι (contraction dorienne normale) est un doublet de ἐπερωτέοντι qu'on lit souvent sur d'autres lamelles. La forme non-assibilée ἀκαθαρτίαν est conforme à ce qu'on attend en dorien : dans κάθαρσις (suffixe **-tis*), l'assibilation est panhellénique, mais non dans dor. ἀκαθαρτία/att. ἀκαθαρσία, dérivé de ἀκάθαρτος.

— 2e catégorie : le texte est une réponse ou un intitulé gravés par le personnel du sanctuaire.

N° 99B (*ca* 450) : intitulé ἐνπορ(ία) gravé par le personnel du sanctuaire. Cette lamelle, dont la f. A est écrite en alphabet corinthien, montre que l'alphabet local de Dodone n'est pas l'alphabet corinthien.

N° 36Bb (*ca* 450-425) : intitulé gravé par le personnel du sanctuaire : Αἰ κ' ἄλλαν ἔχω̄. Le consultant écrit en alphabet corinthien (*chi* « bleu »); l'intitulé est écrit dans l'alphabet local de Dodone (*alpha* caractéristique, *chi* « rouge »).

N° 136a (IVe s.) : réponse de l'oracle : μαντηίαν ἐγὼ χρήω « je rends comme oracle ».

N° 35B : intitulé et réponse gravés par le personnel du sanctuaire : ἀ γυνά et μένε.

N° 141Ba : réponse de l'oracle, prescrivant une série de sacrifices.

N° 92 (IVe s.) : réponse de l'oracle, gravée par le personnel du sanctuaire : Αὐτεῖ οἰκεῖν καὶ ἐξέχεσθαι.

N° 105Ba : réponse de l'oracle, avec les formes λέγομες et γνῶμεν τὸ ἀλαθές.

Quoique les textes de cette 2e catégorie soient peu nombreux et très brefs, ils suffisent à montrer, d'une part, que l'alphabet local de Dodone n'est pas l'alphabet corinthien, mais un alphabet « rouge » de type eubéen, d'autre part que les prêtres de Dodone s'expriment normalement en dorien. Le cas du n° 127 (*ca* 400-390) est tout à fait particulier et isolé : à la question Στρατεύωμαι κατὰ γᾶι; (solécisme), le prêtre répond, curieusement, Ἐπὶ γῆι σχέθε τελέως, en corrigeant le solécisme, et dans le style épique (forme ionienne γῆ, forme homérique σχέθε). Nous sommes persuadés qu'il y a là un jeu de la part du prêtre, qui devait parfois se piquer de poésie. Le *gamma* de γῆι a été omis et rajouté après coup.

— 3e catégorie : l'usage de l'alphabet local de Dodone, non corinthien, garantit l'origine épirote du consultant.

N° 77 (*ca* 550-500) : Πὲρ καρπῶν τᾶς γείας, en alphabet local.

N° 74 (*ca* 400-375) : Ἕ γειοργῆν; à rapprocher du n° 77.

N° 26 (*ca* 475-450) : Πὲρ τᾶς γυναικὸς αἰ τυν(χάνοιμι); en alphabet local.

N° 18 : Αἰ τυν(χάνοι) : même abréviation que dans le n° 26.

N° 107B : αἰ 'πέθανε τοῦτος ἐς τῶ. Alphabet local. À rapprocher du n° 16.

N° 16 : consultation des διαιτοί, qui émane probablement d'un *koinon* épirote à prytane éponyme, plutôt que d'une cité corinthienne, comme le suggère la forme τοῦτα, à rapprocher de τοῦτος n° 107B. Contraction ἐπερωτῶντι. Forme ἰς (deux fois). πρυτανῆον. Apocope πὰρ τᾶς.

N° 38 (*ca* 425-400) : θυατέρα pour θυγατέρα. Alphabet local.

1.1.2. Cas où l'origine épirote du graveur est supposée

§ 109. Dans de nombreux cas, on ne peut être sûr de l'origine épirote du consultant, mais des indices divers, qu'ils soient alphabétiques, historiques ou grammaticaux, permettent de le supposer. On évitera, comme on l'a fait depuis Hoffmann, de supposer qu'à défaut d'avoir une indication sur l'origine du consultant, on peut supposer qu'il est épirote, car les

consultants originaires des colonies corinthiennes ou d'Italie et de Sicile sont décidément trop nombreux.

N° 66B (*ca* 425-400) : peut-être réponse de l'oracle, en alphabet local, avec *alpha* de forme caractéristique. On lit peut-être ἰατρόν.

N° 143 (*ca* 450) : Τίσς θεὸν λέλο(ν)χε ; peut-être alphabet local, avec *chi* « rouge ».

N° 159 (V^e^ s.) : Αἴ κ' ἰς δίαιταν ; alphabet local ? Évolution ancienne, en Épire et dans les colonies corinthiennes, de *e* long fermé en *i* long (ἰς < εἰς).

N° 116 (*ca* 425-400) : alphabet local, avec influence des graphies corinthiennes dans αὐτοῦ pour αὐτῶ. Faute ἀγαθάν pour ἀγαθόν, ce qui rend très douteuse la forme περὶ πανπασίᾱ, qu'il faut peut-être corriger en πανπασί<ας> (le lexème παμπασία semble typique de l'Épire).

N° 114 (*ca* 400-390) : le rapprochement avec le n° 116 suggère qu'on a affaire à une question en alphabet local, posée par un Épirote qui envisagerait d'émigrer à Crotone. La forme ἶς < εἰς serait parallèle à αὐτοῦ, non αὐτῶ, du n° 116, qui s'explique par l'influence des graphies corinthiennes. Il faudrait donc supposer, en Épire comme dans les colonies corinthiennes, une évolution précoce de *e* long fermé en *i* long. Hypercorrection βέλτιων pour βέλτιον.

N° 9 (170-168 av.) : consultation d'un *koinon* dont le nom a disparu dans une lacune. Tout porte à croire qu'il s'agit d'un *koinon* épirote qui, dans la période critique de la conquête romaine en Épire, se demande s'il doit faire cause commune avec les Molosses contre les Romains. Graphie συμπολειτεύουσι, où ει note ῑ. Forme αὐτί « maintenant » = αὐτίκα. Contraction ἀσφαλῆ < ἀσφαλέα par influence de la *koinè*.

N° 61B : Ἦ αἰτέωμαι τὰν πολιτείαν ἐπὶ ταὐτί ἢ τοῦ εἰσιόντος. Forme αὐτί. τοῦ εἰσιόντος = τοῦ ἐπιόντος.

N° 118 : formes αὐτί = αὐτίκα et ἐποικοδομηῦν = ἐποικοδομέων. Syntaxe très maladroite.

N° 144 (IV^e^ s.) : Τῶι Νάωι καὶ ταῖι Διώναι ἢ μὴ χρηῦνται Δωρίωι τῷ ψυχαγωγῶι ; forme χρηῦνται parallèle à ἐποικοδομῆυν n° 118. Anthroponyme Δώριος tiré d'un phylétique épirote ? τῷ sans *iota* adscrit.

N° 10Aa : peut-être consultation d'un *koinon* (graphie κυνόν comme en béotien ?) épirote. Peut-être δίκαον pour δίκαιον, qui serait un bon parallèle, malheureusement incertain et isolé, à Νάον pour Ναῖον. Inscription lacunaire et difficilement exploitable.

N° 8A (III^e^ s.-167 av.) : consultation d'Εὔβανδρος. *Glide* Εὔβανδρος. On lit φεῶν et φύοντες = θεῶν et θύοντες, à rapprocher de φυγατέρας n° 53Ac, en attique. Graphie inverse Διεί = Διί, qui témoigne de la fermeture de *e* long fermé en *i* long. ἰς est donc une graphie phonétique pour εἰς. Ce texte présente une accumulation extraordinaire de graphies anormales.

N° 73 (IV^e^-III^e^ s.) : texte typiquement dorien (ἐσσεῖται, λάζεται, νιν), mais la graphie ὑγεῖα, à date aussi haute, doit être caractéristique du parler d'un Épirote (*e* long fermé > *i* long dès avant le II^e^ s. av.).

N° 47 (III^e^ s.-167 av.) : fautes d'orthographe τίνει pour τίνι (graphie inverse) et λῶιστα. Forme ἐρσεντέρας.

N° 55 (IV^e^-III^e^ s.) : graphie inverse βέλτειον.

N° 57 (IV^e^-III^e^ s.) : Νάῳ et λῷον sans *iota* adscrit, parallèlement à ἀγαθᾶι, τῶι, ταῖι Διώναι.

N° 10Ab : peut-être forme ἐμέν pour ἐμίν (att. ἐμοί), à rapprocher de τίνε n° 7. Emploi de l'article comme démonstratif ?

N° 15 : peut-être consultation d'une institution épirote concernant l'attribution de la proxénie à une femme, Kléolaïs, dont il est aussi question dans le n° 22Ba. Graphies inverses ει pour ῐ (Κλεολαεί = Κλεολαΐ, προξενείαν), comme dans le n° 8A (question d'Eubandros). εἰ et non αἰ.

N° 22Ba : consultation concernant Kléolaïs, dont il est aussi question dans le n° 15.

N° 61A : consultation concernant un affranchissement, sans doute en Épire. εἰ et non αἰ.

N° 141Bb : consultation de Δᾶμυς. Lexème παμπασία, comme dans la consultation des Bylliones (n° 7). Peut-être forme γαε<ρ>[γία].

N° 58B : lexème παμπασία.

N° 140 : apocope πέρ. Futur ἐσσῆται.

N° 45 : nom illyrien féminin Γονθα.

N° 49 (III^e^ s.-167 av.) : nom illyrien féminin Ἀννύλα. Graphie ἐρωτῆ sans *iota* adscrit. Forme Δηώνα.

N° 50Ab et B : anthroponyme Ἀρύββας typiquement épirote, voire molosse. Génitif ὑός « du fils ». Préposition ποτί. Adverbe locatif dorien αὐτεῖ = att. αὐτοῦ. εἰ et non αἰ.

N° 161 : il est question des Ἀτιντᾶνες.

N° 167B : on lit Ἀρκτὰν αἰ

1.2. Corinthien colonial

§ 110. Cas où l'origine précise du consultant est connue (Corcyre, Apollonie, Ambracie).

N° 1 (*ca* 400-350) : consultation des Corcyréens, en alphabet ionien, mais avec persistance de *digamma* dans ϝοικέοιεν.

N° 3 : consultation des Corcyréens.

N° 4 : consultation des Corcyréens.

N° 50Aa (*ca* 350-300) : consultation d'un Apolloniate.

N° 64A : consultation d'un Ambraciote. Forme Δηώνα.

§ 111. Classement chronologique des autres textes.

N° 41 (*ca* 525-500) : consultation d'Hermon. Alphabet corinthien. Apocope ποτθέμενος et πὸτ τᾶι. Réfléchi ϝοι. ἐάσσαι = att. οὔσῃ.

N° 98 (*ca* 475) : ἐμπορίας ἐς Ἐπίδαμνον ; alphabet corinthien, dont le type est celui de Corcyre.

N° 99A (*ca* 450) : Ἐμπορουόμενοι *ou* -μένōι ἐς Ἐπίδαμνον ; alphabet corinthien. Consultant probablement corcyréen. Forme ἐμπορούομαι, comme en crétois (cf. commentaire de l'inscription).

N° 35A (*ca* 450-425) : ἔϝōν τυνχάνō ; alphabet corinthien.

N° 36A et Ba (*ca* 450-425) : question de Thélutos en alphabet corinthien. Forme ἔϝōν.

N° 37 (*ca* 450-425) : Θεός. Τύχα ἔϝōν ; alphabet corinthien.

N° 139 (*ca* 450-425) : Ἐμὲ θύειν ; alphabet corinthien, avec graphie ⋿ pour *e* long fermé dans θύειν.

N° 88 (*ca* 450-425) : ϝΕ ἀποδάμōν τύχοιμί κα ἐπὶ τὰν τέχναν ; *epsilon* corinthien. Forme ἀποδάμōν.

N° 12 (*ca* 425-400) : consultation, en alphabet corinthien, d'un groupe de dialecte corinthien. Graphie inverse ἀπουικέοντες = ἀποικέοντες. Graphie ΜΒΝ⋿ = μένē = μένει (impératif en -ει pour μένε : cf. commentaire de l'inscription).

N° 147 (V^e^ s.) : ϝΕ Δēνοκλῆς. Graphies corinthiennes.

N° 67 (*ca* 425-400) : Τίνι κα θεῶν εὐξάμενος πράξαι ἃ ἐπὶ νόōι ἔχē. Alphabet corinthien, sous sa forme la plus évoluée.

N° 66A (*ca* 425-400) : alphabet corinthien, avec H pour *e* long ouvert.

N° 95 (*ca* 400-390) : consultation de Timodamos. Graphie corinthienne ἀναίρει. Forme ὅσσον. Graphies attiques hypercorrectes οἰκῆν καὶ καπηλεύην pour -ēν = -ειν (cf. commentaires sur l'écriture de l'inscription). Formes πώλοντα καὶ ὠνόμενον pour πωλέοντα καὶ ὠνεόμενον.

N° 86 (*ca* 400-375) : graphie corinthienne ἄμēνον = ἄμεινον (vraie diphtongue, réduite à *e* long fermé depuis longtemps en corinthien).

N° 82 (IV^e^ s. ?) : *epsilon* corinthien dans ὕστερον, mais non, semble-t-il, dans ἐπιμελόμενος. Graphies archaïsantes νά(σ)σας et πρά(σ)σοιμι. Formule αὐτίκα καὶ ἰς τὸν ὕστερον χρόνον. Formes ἄμινον et ἰς = εἰς témoignant, en corinthien colonial, de la fermeture, à date ancienne, de *e* long fermé en *i* long, comme en argien et en béotien.

N° 39 (III^e^ s. ?) : Κλε- pour Κλεο- semble particulièrement bien attesté en corinthien colonial. Formes ἐρωτῇ et τῷ sans *iota* adscrit. ἐπιτυγχάνω abs. « réussir » (variante formulaire de τυγχάνω abs.). Adverbe dorien en *e* long ἦ. Verbe δέδασται « (le mariage) a été célébré ».

1.3. Dorien d'Épire ou corinthien colonial

§ 112. Dans le cas du n° 2, il est impossible de déterminer si le rédacteur est corcyréen ou oricien, donc épirote. Cette impossibilité, dans un texte pourtant assez développé et fortement caractérisé d'un point de vue dialectologique, prouve d'ailleurs qu'il ne devait pas y avoir d'oppositions fortement discriminantes entre le parler de Corcyre et celui des Épirotes.

N° 2 : consultation des Corcyréens et des Oriciens. Orikos était une cité épirote, dont le parler devait être proche de celui des Chaones. La forme extraordinaire d'optatif οἰκεῦεν, dont la lecture est garantie par Dakaris-Christidis-Vokotopoulou, ne peut s'interpréter que comme une évolution de οἰκέοιεν. Cette évolution n'a pas de parallèles exacts, mais on remarquera que la consultation des Chaones (n° 11, datée *ca* 330-320, donc à peu près contemporaine du n° 2, daté *ca* 350-300) présente aussi des formes remarquables à date aussi haute : ποεῖν et Νάον. Il n'est donc pas impossible que la débilité de *i* comme second élément de diphtongue devant voyelle soit caractéristique du parler des Chaones.

1.4. Dorien de Grande-Grèce ou de Sicile

§ 113.

1.4.1. Dorien sévère (Tarente, Héraclée, Hergétion en Sicile)

N° 5 (*ca* 350-280) : consultation des Tarentins. Notation de l'aspiration par le signe ⊦. La lecture χηρῶι = att. χειροῖ de Hoffmann reste incertaine.

N° 6A (*ca* 430-400) : consultation des Héracléotes. οἱ au lieu de τοί : cf. hoι dans les tables d'Héraclée.

N° 132 (*ca* 350-300) : question d'un Héracléote. Graphie ἐρωτῆ sans *iota* adscrit. Forme Ἡρακληίας.

N° 17 : peut-être consultation des Héracléotes : [περὶ?] Ἡρακλείας.

N° 75 (*ca* 350-300) : dorien sévère d'Hergétion (Sicile). Signe de l'aspiration de forme ⊦. Forme γαοργῆν. Non-notation de la nasale finale du texte.

N° 78 : Περὶ Δαματρίω καὶ Διονυσίω καρπῶ.

1. 4. 2. Rhodien de Sicile (Géla ou Agrigente)

N° 89Aa : forme ὅπυς. Infinitif ἔμειν = εἶμεν = att. εἶναι. Forme χρεύμενος.

1. 4. 3. Colonies achéennes de Grande-Grèce

N° 146 (IV^e^ s.) : Μεταποντῖνος Ἀρχίας
N° 148 (*ca* 475) : Διονυσίᾱ. Alphabet achéen de Grande-Grèce.

1. 4. 4. Hipponion (colonie locrienne)

N° 156 (*ca* 390) : ΗΗΙΠΠΟΝΙΟ[- - -]

1. 5. Dialecte dorien indéterminé

§ 114. Dans de nombreux cas, rien ne permet de préciser l'origine du consultant, et il serait abusif de supposer qu'il est épirote et que, par conséquent, telle particularité linguistique de sa question relève du parler de l'Épire. On a vu en effet que beaucoup de consultants viennent des colonies corinthiennes ou d'Italie et de Sicile. En revanche, si l'on parvient à isoler dans cette section des particularités linguistiques récurrentes, on sera en droit de les attribuer à l'Épire, ou au moins à la zone Épire-colonies corinthiennes, car cette zone est, pourrait-on dire, la zone naturelle d'influence de Dodone. Le nombre des textes classés dans cette section est suffisamment élevé pour autoriser une telle déduction.

N° 93 : On peut lire ναυκλαρηῦν (cf. § 135).
N° 79A : apocope πὲρ τᾶς. Substantif πανκαρπία ?

N° 109 : apocope πὰρ τό.
N° 83 : consultation de Φαικύλος, nom attesté à Corcyre.
N° 25 : consultation de Γῆρι<ς>.
N° 10B : ϝΗ Δεξίμαχος ὠδελφεός λῶιο(ν).
N° 29 : ϝΕ ἄλλαν μαστείῑ.
N° 30 : ϝΗ ἄλλαν μαστεύων.
N° 31 : μαστεύοντι.
N° 33a : ϝΗ ἄλλαν.
N° 33b : Τύχα.
N° 46Ba : question de Nikokrateia.
N° 53Aa : formes Θευξένα Θευξένου.
N° 60 : δίχα οἰκέσιος.
N° 66B : ὁρμάω équivalent dorien de ἔρχομαι dans la réponse de l'oracle gravée par le consultant (cf. § 150).
N° 160 : Περὶ τᾶς ὁρμᾶς
N° 72 (*ca* 400-375 ?) : notation de l'aspiration dans ηιλαξάμενος, mais non dans ὑγιέστερος. Forme ὀπτίλλος.
N° 64 : Ἀπίμεν ;
N° 111 : μὴ...ποκά.
N° 113 (*ca* 350-III^e^ s.) : ἄν au lieu de κα. Forme ἀνεθέθη.
N° 121 : relatif τά. Faute de dyslexie ΑΠΩΛΟΛΕΚΕ pour ἀπολώλεκε.
N° 122 : relatif τό.
N° 123 : forme ἀνδροποδίξατο = ἀνδρα-. Substantif rare τὰν ἄοζον. Forme τόκα.
N° 124 : ϝΗ τέθνακε ;
N° 125 : verbe rare καταφαρμάσσω. Forme Τιμώι (nominatif).
N° 135 : ϝΗ καὶ ἄγ κα αὐτὸς ἐπὶ γνώμαι ἔχηι καὶ χρήηι ; Verbe χρήω « rendre un oracle ».
N° 137 : substantif rare ἀνώγεον « étage ».
N° 166a : graphie πραάσσοι.

Les textes suivants présentent la forme ἐρωτεῖ

N° 48B : ἐπερωτεῖ
N° 68A : ἐρωτεῖ
N° 69 : question d'Ἀμύντας. Forme ἐπερωτεῖ. Forme παγάσασθαι douteuse.

Les textes suivants présentent des graphies remarquables trahissant un phonétisme précocement évolué :

N° 56 (IV^e s.) : Ἡ ἀφέρπῃ ϝοίκαδε πὸτ τὸν ἀδελφεόν ; non-notation de l'*iota* adscrit.

N° 87 (IV^e s.) : ON de θεόν et N de τάν rajoutés au-dessus des mots.

N° 96A : ἐρωτῇ sans *iota* adscrit. Forme πεδέχων.

N° 163 : ἐπερωτῇ.

N° 104 : consultation de Φιλέτας τραγῳδός.

N° 32 (IV^e-III^e s.) : Τὰν ἔσσαν στέργῑν ; dor. ἔσσαν = att. οὖσαν. ῑ < *e* long fermé (corinthien colonial ? Épire ?).

Les textes suivants présentent le futur dorien :

N° 110 : Ἰστορέω τυ ἦ λαψοῦμαι ἴκατι . . . τυ = att. σε. Futur dorien, qui ne peut pas s'expliquer par la contraction de εο (cf. ἱστορέω) : on proposera d'y voir, en dorien doux, une forme analogique des formes contractes en ει (λαψοῦμαι serait analogique de λαψεῖται : cf. § 142).

N° 62 : ἐσσεῖται

N° 112 : consultation de Πυστακίων. Futur ἐσσεῖται.

N° 94 (400-350) : accusatif τὰν νᾶ ; datif τᾶι ναΐ. Futur ἐσσῆται. Datif ἐμίν.

N° 21 : sans doute même consultant que n° 94.

Les textes suivants présentent une particularité phonétique intéressante :

N° 84 : τὰν χαλχήαν « le métier de forgeron ».

N° 134 : la forme σαμήων ne doit pas être mise sur le même plan que la forme χαλχήαν, mais sera étudiée au § 127 avec elle. Verbe homérique et dorien κέλομαι.

2. Groupe éolien

§ 115.

2.1. Thessalien

N° 8B : consultation des Mondaiates. Forme remarquable ἐσκιχρέμεν « prêter (de l'argent) ».

N° 28 : dialecte typiquement thessalien. Forme γάμῶν problématique (cf. § 135).

N° 27 : forme κομίδεσθαι.

N° 34 : Ἓ ἀτέραν ἄγῶμει ; (= att. ἄγωμαι ; cf. comm. de l'inscription).

N° 43 : forme ἔννεκα.

N° 80 : question de Κλεούτας.

2.2. Béotien

N° 133A (446/5 - 444/3) : formes μέλλῑ = μέλλει et πράττοντι. Cependant ταῦτα, et non οὖτα.

N° 149 : Περινείκειος Θειοτιμίδας (Περινείκειος est un adjectif patronymique : cf. commentaire de l'inscription).

3. Groupe ionien-attique

§ 116.

3.1. Attique

N° 166c (*ca* 400) : réponse de l'oracle, gravée par un consultant athénien : Διόνε̄ θύην = Διώνηι θύειν. Hypercorrection θύην pour θύε̄ν : cf. βέλτιων pour βέλτιον n° 114.

N° 23 (*ca* 350-III^e s.) : consultation d'un Athénien. Faute d'orthographe Δωδοναῖοι pour Δωδωναῖοι. Forme Ἀριστομήδου pour -ους[29]. Graphie τεῖ Κλεαρέτει.

N° 24 : comparable au n° 23.

N° 76 (*ca* 350-III^e s.) : Graphie ἀγαθεῖ τύχει (cf. comm. de l'inscription). Dorisme γᾶν, sans doute par influence du milieu dodonéen.

N° 46Bb : contraction πωλοῦντες. Le consultant doit être un marchand athénien.

N° 103 (*ca* 400-375) : forme typique τὴν ἀποικίαν. Graphies retardataires ἐρōτᾶι, Δηόνε̄ν, λῶιον, δυνήōμαι. Graphie inverse ἄμε̄νον. Forme δυνήōμαι (cf. commentaire de l'inscription). Forme Δηόνε̄.

N° 52 : consultation d'un Athénien (III^e s.-167 av.). Graphie ἄμενον, difficile à expliquer (simple omission de l'*iota* ?).

N° 44 (III^e s.-167 av.) : graphie χρωμένῃ sans *iota* adscrit.

29. Il s'agit d'un phénomène très banal, qui s'explique par des échanges entre les types -ης/-ου et -ης/-ους.

N° 53Ac (III^e s.) : Fautes ὃ Ζεῦ, Θεοδ[ὁρ]ōι (*omicron* pour *oméga*). Le graveur a écrit φυγατέρας pour θυγατέρας (cf. n° 8 et § 136).

N° 107A : consultation d' Ἀρίζηλος. Formule ὅ τι δρῶν ἢ ποιῶν.

N° 130 (peu après 385/4) : le dialecte est typiquement attique, mais le consultant a conservé à τὰν Διώναν sa forme locale.

N° 157 : le graveur a conservé, d'une ancienne inscription, θεός en alphabet corinthien, et a écrit τύχα, non τύχη.

N° 158 (*ca* 403/2) : Ἢ ἄλλōς πονοίēι ; Forme πονοίēι pour πονοίη, de πονεοίη (contraction attique).

N° 108B : ἀγαθῆι, mais Διώναν (conservation de la forme locale du théonyme).

3.2. Ionien

§ 117.

N° 154 (*ca* 475-450) : consultation des Rhégins. Notation de l'aspiration dans hoδόν. Alphabet chalcidien : *gamma* de forme C ; *chi* « rouge » de forme Ψ.

N° 155 (*ca* 475-450) : consultation des Rhégins ?

N° 100 (*ca* 400-375) : consultation d'un marchand ionien. Forme εἰρωτᾶι. Graphie inverse ἄμēνον.

N° 106A (IV^e s.) : consultation de navigateurs ioniens. Forme [περὶ ἐργα]σίης. Forme Ἀμπρακία = Ἀμβρακία.

N° 63 : peut-être consultation d'un affranchi d'origine ionienne. Forme πρήξει.

4. Dialecte indéterminé

§ 118.

N° 119 : Ἔκλεψε Θωπίων τὸ ἀργύριον ;

N° 120 : substantif rare λάκος = ῥάκος, attesté en crétois selon Hésychius.

N° 6B : dorien ou ionien. Consultation concernant la colonisation de Pharos.

N° 13 : consultation des [. . .]εσμαῖοι (400-350). Contrairement à ce qu'affirment Dakaris-Christidis-Vokotopoulou, il n'est nullement certain qu'il s'agisse des habitants d'Onchesmos, pour deux raisons : d'une part, le nom de Ὄγχησμος s'écrit avec un *êta* ; d'autre part, la construction ἐν + acc. n'est pas attestée en Épire. Le dialecte, dorien, semble être celui d'une population du Nord-Ouest, à l'exception de l'Épire et de l'Acarnanie, qui ne connaissent pas la construction ἐν + acc. Aucun autre texte du corpus, cependant, ne peut être rapproché de ce n° 13, qui reste énigmatique.

5. Les cas de mélange dialectal

§ 119.

N° 48A : texte attique, mais τᾶς au lieu de τῆς.

N° 157 : en attique, mais avec θεός en alphabet corinthien, conservé d'une ancienne inscription, et τύχα.

N° 130 : attique, mais τὰν Διώναν (influence de la théonymie locale).

N° 76 : en attique, mais avec le dorisme γᾶν, sans doute par influence du milieu dodonéen.

N° 85 (IV^e s.) : texte dorien, mais τύχη (cas inverse des précédents).

N° 141A : texte de l'Athénienne Nikè (Εὐμένōς Νίκē) concernant une malédiction. Contraction attique διαιτᾶι. Formes doriennes τύχα, τὰς Ϝοικίας. Graphie corinthienne OY pour *o* long fermé, parallèlement à la graphie O : Εὐμένōς, ὑπὲρ τοῦ, τοῦ Ἀριστογείτō, τὸς ἀντιδίκōς.

6. Influence de la *koinè*

§ 120.

N° 91 (fin du IV^e s.) : dorien, mais ἐπερωτᾶι, εὐτυχοῖ. εἰ ne s'explique pas nécessairement par l'influence de la *koinè*.

N° 61A (*ca* 350-300) : dorien, mais οἰκήσει = dor. οἰκήσι.

N° 113 (*ca* 350-III^e s.) : dorien, mais ἄν.

N° 22A (III^e s.-167 av.): texte dorien (ποτιθέμενος : cf. ποτθέμενος n° 41), mais contraction attique ἐπερωτᾶι.

N° 9 (170-168 av.) : dorien, mais contraction attique ἀσφαλῆ.

N° 128 (190 av. ?) : consultation du mercenaire Argeios. Attique ou *koinè*, à l'exception de Διώνα. Il s'agit plutôt d'un mercenaire épirote, écrivant en *koinè*, si l'on admet notre interprétation historique.

7. Textes en grec barbare

§ 121.

N° 22Bb : Περὶ γυναικὸς ἦ τ' ἄμυννό τε λῷον πρᾶμι.
N° 108A : Ἀγασίων ὑπὲ(ρ) τοῦ θησαυροῦ ἦ λαύομαι (?) φανόν (?).
N° 127A : solécisme κατὰ γᾶι.

8. Langues autres que le grec

§ 122.

N° 164 (V^e^ s.) : nord-picénien ou langue apparentée. Alphabet local de Dodone ? (*alpha* et *rho* de formes particulières).
Cf. n° 129 avec un signe égyptien démotique.

Conclusions : les dialectes dans les lamelles oraculaires

§ 123. Une première conclusion, sur laquelle on s'étonnera de devoir insister, concerne la langue des Épirotes : on trouve encore trop souvent des remarques à ce sujet qui laissent entendre que, chez les Épirotes, l'usage du grec serait relativement récent, ou que leur dialecte aurait quelque chose d'aberrant[30]. Disons clairement que tous les textes de notre corpus, à l'exception notable, mais explicable, d'un seul, sont écrits en grec, et ce depuis le VI^e^ s.[31], que ce grec est parfois très maladroit, ce qui peut s'expliquer, dans une minorité de cas, par l'origine barbare du consultant, et dans la majorité des cas par le caractère populaire et secret des questions, et qu'enfin, d'un point de vue dialectologique, il est difficile, voire impossible, d'isoler ne serait-ce qu'une

30. Cf. en dernier lieu N. G. L. Hammond, dans *Epirus* (1997), p. 60 : « The dialect of the Greek language which these tribal groups spoke was not the Doric of Corinth and her colonies, but a form of west Greek, as is becoming clear from the decipherment of questions asked by local enquirers, which have been preserved on lead strips at Dodona. Their dialect may well have been retarded and therefore not easy for southern Greeks to understand, just as the dialect of the Makedones proper was unfamiliar to the Greeks on their coast. » Cf. aussi F. Quantin, « Aspects épirotes de la vie religieuse antique », *REG* 1999, I, p. 63 : « Quand les Épirotes adoptent l'architecture, l'urbanisme, les coutumes *et la langue grecque* [souligné par nous], les cultes qui apparaissent alors sont-ils grecs ? ». La question vaut-elle vraiment la peine d'être posée ?

31. N° 77 (*ca* 550-500) : Πὲρ καρπῶν τᾶς γείας, en alphabet local.

seule caractéristique linguistique qui opposerait le dorien des Épirotes à celui, par exemple, des colonies corinthiennes. D'un point de vue linguistique, on n'a donc aucune raison valable d'émettre le moindre doute sur l'hellénisme originel des Épirotes ; on ne peut pas non plus supposer que le grec des Épirotes aurait une spécificité qui aurait pu conduire les autres Grecs à lui attribuer un caractère barbare. Quelques cas particuliers doivent cependant être examinés :

— le n° 164 est écrit en nord-picénien, ou dans une langue, par exemple illyrienne, apparentée au nord-picénien : il pourrait s'agir, par exemple, d'un esclave qui accompagnerait son maître à Dodone, et qui profiterait de l'occasion pour consulter lui-même. Il peut le faire dans sa langue maternelle, puisque les questions ne sont pas censées être lues par le prêtre. Ce cas est tout à fait isolé ;

— dans les n^os^ 22Bb, 108A et 127A, et seulement dans ces trois textes, on trouve des expressions aberrantes, pourtant compréhensibles, qu'on ne peut qu'attribuer à des barbares, par exemple illyriens, imparfaitement hellénophones.

§ 124. Tous les autres textes, quelles que soient leurs difficultés d'interprétation, sont assignables aux divers dialectes grecs : le groupe dorien est le mieux représenté, mais on trouve aussi un nombre non négligeable de textes en ionien, en attique, en thessalien, en béotien. Le groupe arcado-chypriote n'est pas représenté, ce qui n'a rien d'étonnant : Chypre est très loin de Dodone, et l'Arcadie, aux V^e^ et IV^e^ s., était très isolée. Ajoutons que les Arcadiens, comme d'ailleurs tous les Péloponnésiens, devaient plutôt fréquenter Olympie et Delphes que Dodone : aucune des lamelles du corpus ne semble assignable à un Péloponnésien.

§ 125. D'un point de vue dialectologique, il est relativement facile d'isoler et d'étudier les textes ionien-attiques ou thessaliens et béotiens, parce que ces dialectes présentent des caractéristiques qui permettent de les identifier presque immédiatement. Il n'en va pas de même des textes doriens, car on ne sait pas *a priori* quelles sont les caractéristiques qui opposent, par exemple, le parler des Épirotes à celui des colonies corinthiennes. On ne peut pas même affirmer *a priori* que ces caractéristiques existent. Or les Épirotes et les ressortissants des colonies corinthiennes sont évidemment les plus nombreux à venir consulter à

Dodone. Il convient donc d'examiner les particularités remarquables des textes doriens du corpus pour déterminer s'ils sont justiciables d'une répartition géographique, en évitant soigneusement d'attribuer à l'Épire telle caractéristique sous prétexte qu'à défaut d'avoir une indication sur l'origine du consultant, on peut supposer qu'il est Épirote.

B. Étude grammaticale et dialectologique des particularités remarquables des textes doriens

Les particularités des textes non doriens sont étudiées dans le commentaire des inscriptions. Ils ont été regroupés selon leurs dialectes dans la partie précédente (A).

1. L'apocope

§ 126.

N° 77 (Épire, *ca* 550-500) πὲρ καρπῶν.
N° 41 (cor. *ca* 525-500) ποτθέμενος et πὸτ τᾶι.
N° 26 (Épire, *ca* 475-450) πὲρ τᾶς.
N° 140 (Épire ?) πέρ.
N° 56 (dor. *ca* 350-250) πὸτ τόν.
N° 11 (Chaones, *ca* 330-320) ἀγχωρίξαντας.
N° 16 (Épire ou cor.) πὰρ τᾶς (consultation des διαιτοί).
N° 79A (dor.) πὲρ τᾶς.
N° 109 (dor.) πὰρ τό.

mais :

N° 51 (cor. *ca* 500-450) περὶ τᾶς.
N° 160 (dor.) Περὶ τᾶς ὁρμᾶς.
N° 50Ab et B (Épire ?) ποτί.
N° 22A (dor. III^e^ s.-167 av.) ποτιθέμενος.

L'apocope des prépositions est bien attestée en Épire et dans les colonies corinthiennes. Elle n'est pas systématique.

2. Traitement du groupe *-ηϝy-

§ 127.

N° 84 (dor.) τὰν χαλκήαν « le métier de forgeron ».
N° 16 (Épire) πρυτανῆον (consultation des διαιτοί).

N° 136a (Dodone, IV^e^ s.) μαντηΐαν.
Cf. n° 134 (dor.) σαμήων.

Les formes dialectales en -ήϊον (neutre) ou -ηΐα (féminin), correspondant aux formes attiques en -εῖον, -εία, sont bien connues, en particulier par l'ionien (Hdt. χαλκήϊον etc.). Il s'agit à l'origine de formes dérivées de noms en -εύς : de χαλκεύς sont dérivés *χαλκ-ήϝ-yον « la forge » et *χαλκ-ήϝ-yᾱ « l'art du forgeron ». La finale évolue en -εῖον, -εία en attique, avec abrègement de la longue, mais, dans les dialectes, la longue se maintient, et le *y* vocalisé en *i* peut s'amuïr. Cette finale *-ήϝyον, *-ήϝyᾱ a servi, par analogie, à former des dérivés sur des thèmes qui n'étaient pas en -εύς, mais désignaient une fonction : ainsi πρυτανῆον dérivé de πρύτανις (cf. πρυτανεύω), μαντηΐα dérivé de μάντις (cf. μαντεύομαι).

Enfin, la finale -ήϊον est devenue un suffixe indépendant, d'où des formes comme σαμῆον (att. σημεῖον), dérivé de σᾶμα[32].

Phonétiquement, il faut poser entre *-ηϝyον et -ηϊον/att. -ειον un intermédiaire *-ηϝιyον bien attesté en mycénien[33].

3. Le verbe μαστεύω/μαστείω

§ 128.

N° 29 (dor., *ca* 450-400) μαστείῑ
N° 30 (dor. IV^e^ s.) μαστεύων
N° 31 (dor. IV^e^-III^e^ s.) [μ]αστεύοντι

Le verbe μαστεύω « chercher, rechercher »[34], spécialement, dans notre corpus, « chercher une femme à épouser », est bien attesté en poésie[35], mais aussi chez Xénophon[36], et une seule fois, en dehors de notre corpus, dans les textes épigraphiques[37]. La forme μαστείῑ n'a de parallèles qu'en éléen, où on a relevé plusieurs cas de -είω pour -εύω :

32. Chantraine, *Formation*, p. 60-61.
33. Lejeune, *Phon.* p. 172, n. 9 : il ne faut pas confondre le cas d'un verbe comme μαστείω « avec les adjectifs en ...*e-wi-jo*, à suffixe -ι(y)o- dissyllabique, dérivés des noms en -εύς : *i-je-re-wi-jo* "qui concerne le ἱερεύς", abstrait féminin *qa-si-re-wi-ja* "domaine du βασιλεύς", etc. (ion. βασιλήϊος, βασιληΐη, att. βασίλειος, βασιλείᾱ, etc. »
34. Cf. *DELG s. v.* μαίομαι.
35. Hés. *Fr.* 79, 4 ; Eur. *Hel.* 597 ; etc.
36. *An.* V, 6, 25 (χώραν) ; VII, 3, 11.
37. Épidaure : *IG* IV² 1, 122, 22 (*DGE* 109, 22).

— λατραι[όμενον] *DGE* 425g, 7 ;
— λατρειόμενον *DGE* 413, 7 ;
— κατιαραίων *DGE* 424, 4-5, à côté de κατιαραύσειε *DGE* 409, 2 (att. καθιερεύω);
— πολιτειομένοιρ A.-I. Trianti, Ὁ γλυπτὸς διάκοσμος τοῦ ναοῦ στὸ Μαζι τῆς Ἠλείας, diss. Salonique, 1985, 26-31, pl. 2, lignes 5-6[38];
— φυγαδείην, φυγαδείοι à côté de φυγαδεύαντι *DGE* 424, 1, 4, 6 (*ca* 350).
-είω représente l'évolution phonétique normale de *-ηϝ-γω[39]. -εύω procède d'une réfection analogique à partir de l'aoriste sigmatique en -ευσα, ou même du futur en -εύσω ou du parfait en -ευκα[40]. Dans notre corpus, la forme en -είω apparaît dans un document plus ancien que ceux qui présentent la forme en -εύω, mais les données éléennes montrent que les deux formes ont pu coexister. μαστείει n'en demeure pas moins un remarquable archaïsme dorien.

4. Le nom d'Héraclée

§ 129.

N° 6A (Héraclée, *ca* 430-400) Ἡρακλέας, Ἡρακλεōτᾶν, ou Ἡρα--κλέας, Ἡρακλεōτᾶν = -ηας, -ηωταν.
N° 17 (Héraclée ? *ca* 375) Ἡρακλείας.
N° 132 (Héraclée, *ca* 350-300) Ἡρακληΐας (dor. sévère εε > η).

Tout porte à croire qu'il s'agit, dans les trois cas, de l'Héraclée de Lucanie, dont le dialecte, qui relève du dorien sévère, est relativement bien connu. Il est paradoxal de constater que le nom de cette cité apparaît sous trois formes différentes, et que la forme apparemment la moins évoluée se lit sur la lamelle la plus récente. Dans les monnaies d'Héraclée datées de 433, année de sa fondation, à 400[41], on trouve aussi trois formes différentes :

38. Cf. S. Minon, *Les tablettes éléennes*, thèse inédite, Paris, EPHE 1994, I, p. 196.
39. Lejeune, *Phonétique*, § 177 et n. 2 p. 171. Cf. J. Mendez Dosuna, *Emerita* 52, 1984, p. 130.
40. Buck, *Greek Dialects* p. 125. S. Minon, *Les tablettes éléennes*, thèse inédite, EPHE 1994, II, p. 374.
41. F. Van Keuren, *The coinage of Heracleia Lucaniae* (1994).

ϜΗΡΑΚΛΗΙΩΝ
ΗΡΑΚΛΕΙΩΝ
ΗΡΑΚΛΕΩΝ

On peut toutefois expliquer ces différentes formes par des variantes dans la syllabation de la finale : *-κλεϝεσγᾱ pouvait aussi s'articuler *-κλεϝεσιγᾱ. Si l'on admet cette hypothèse[42], *-κλεϝεσιγα > *-κλεεϊα > *-κληϊα (εε > η en dorien sévère). En revanche, *-κλεϝεσγα > *-κλεϝεγγα > *-κλεεα / *-κλεεια > -κλεα / -κλεια (hyphérèse). Il n'y a donc pas lieu de voir autre chose que des doublets phonétiques dans les formes Ἡρακληΐα / Ἡρακλεία / Ἡρακλέα[43] . Dans l'inscription la plus ancienne (n° 6A), il est impossible de décider s'il faut lire -κλεα ou -κλεᾱ = -κληα < -κληϊα.

5. Réduction ancienne de la diphtongue ou en corinthien

§ 130.

N° 51 (cor. *ca* 500-450) ὑοῦ.
N° 116 (Épire ? *ca* 425-400) : graphie corinthienne αὐτοῦ pour αὐτῶ.
N° 12 (cor. *ca* 425-400) ἀπουικέοντες (graphie inverse).
N° 141A (mélange d'att. et de cor. *ca* 390) : Εὐμένōς, ὑπὲρ τοῦ, τοῦ Ἀριστογείτō, τὸς ἀντιδίκōς.

« À Corinthe, dès les premiers textes (VII^e^-VI^e^ s.), la graphie ΟΥ note non seulement l'ancienne diphtongue *ou,* mais aussi *o* long fermé secondaire ; dès cette époque, donc, *ou* y était déjà réduit à *o* long fermé »[44]. Notre corpus fournit quelques exemples de cette graphie remarquable : ὑοῦ = génitif υἱοῦ. Cette graphie ne devait pas être systématique, car ἀπουικέοντες = ἀποικέοντες ne peut s'interpréter que comme un cas de graphie inverse : si *o* long fermé peut se noter Ο (comme en ancien attique) ou ΟΥ, la graphie ΟΥ a pu être abusivement utilisée pour noter *o* bref. Dans le n° 141A, on observe un curieux mélange des graphies attiques du début du IV^e^ s., où *o* long fermé se note encore Ο, et des graphies corinthiennes traditionnelles, où, depuis longtemps, *o* long fermé

42. Cf. Lejeune, *Phonétique,* p. 172, n. 9.
43. Ce problème phonétique, fort complexe, demanderait à être approfondi.
44. Lejeune, *Phon.* p. 230.

se note OY. Dans le n° 116, qui, d'après l'alphabet, semble avoir été gravé par un Épirote, la graphie αὐτοῦ (non αὐτῶ) est probablement due à l'influence des graphies corinthiennes, car rien ne permet de supposer en Épire une évolution précoce *ou* > *o* long fermé, comme à Corinthe et dans ses colonies.

6. Réduction ancienne de la diphtongue *ei* en corinthien

§ 131.

N° 139 (cor. *ca* 450-425) θύειν avec ΒΙ.
N° 12 (cor. *ca* 425-400) μένε̄ graphié ΜΒΝΕ < μένει (impératif)
N° 147 (cor. V^e^ s.) Δε̄νοκλε̂ς
N° 67 (cor. *ca* 425-400) ἔχε̄ < ἔχει
N° 95 (cor. *ca* 400-390) impératif ἀναίρει < *ἀναίρεε (graphie cor., non att.), et graphies fautives οἰκῆν καὶ καπηλεύην
N° 86 (cor. *ca* 400-375) ἄμε̄νον

« À Corinthe, dès les premiers textes (VII^e^-VI^e^ s.), un même signe Ε (différent de Β) sert à noter à la fois l'ancienne diphtongue *ei* et *e* long fermé. À cette époque donc, en corinthien, **ei* était déjà réduit à *e* long fermé[45] ». Les n^os^ 12 et 147 illustrent bien cette observation de M. Lejeune, mais le n° 139 montre que la graphie ΒΙ existait aussi, ce qui semble montrer que le souvenir d'une ancienne diphtongue *ei* n'était pas entièrement perdu. Dans le n° 67, qui présente l'alphabet corinthien dans sa dernière phase, où le signe typique Β a disparu, Ε note à la fois *e* bref et *e* long fermé : Ε+Ε = ἔχε̄ < ἔχει. Dans le n° 95, qui date des années qui suivent la réforme orthographique, ἀναίρει s'explique comme une graphie corinthienne identique à celle de θύειν n° 139, car l'orthographe attique de cette époque serait ἀναίρε̄. οἰκῆν et καπηλεύην sont des graphies attiques inverses : selon l'usage attique de l'époque, le graveur aurait dû écrire οἰκε̂ν, mais, sachant que certains Ε de l'ancien attique devaient être remplacés par Η, il a abusivement transposé οἰκε̂ν en οἰκῆν. Dans le n° 86, ἄμε̄νον < ἄμεινον (vraie diphtongue) est écrit phonétiquement, mais conformément à l'usage attique de l'époque.

45. Lejeune, *Phon.* p. 229.

7. Évolution ancienne de *e* long fermé en *i* long

§ 132.

N° 159 (Épire ? V^e^ s.) ἰς (αἴ κ' ἰς δίαιταν).
N° 82 (cor. début du IV^e^ s.) ἄμινον et ἰς.
N° 114 (Épire ? *ca* 400-390) ἰς (ἐν Κρότῡνι au verso).
N° 16 (Épire ou cor.) ἰς deux fois (consultation des διαιτοί).
N° 32 (dor. IV^e^-III^e^ s.) στέργῑν.
N° 73 (dor. IV^e^-III^e^ s.) ὑγεῖα.
N° 9 (Épire ? 170-168 av.) συμπολειτεύουσι.
N° 55 (Épire ? IV^e^-III^e^ s.) βέλτειον (graphie inverse).
N° 8A (Épire ? III^e^ s.-167 av.) Διεί (graphie inverse) et ἰς (graphie phonétique).
N° 47 (Épire ? III^e^ s.-167 av.) τίνει (graphie inverse).
N° 15 (Épire ?) Κλεολαεί et προξενείαν (graphie inverse).
Cf. n° 129 (consultation d'Aigypt. 190 av. ?) Καρείαν (graphie inverse).
Cf. n° 61B (Épire ?) τοῦ εἰσιόντος.

> Dans tous les dialectes, à l'époque hellénistique, l'ancienne diphtongue *ei* se trouve réduite à une voyelle longue *e* long fermé. Cette voyelle était dès l'origine un *e* long très fermé (de timbre intermédiaire entre *e* et *i*), et elle n'a cessé de se fermer davantage jusqu'à aboutir à *i* long. Le fait apparaît très tôt dans certains parlers ; sporadiquement en argien dès le V^e^ s. : ἢ < εἰ « où », avec ancienne diphtongue, τελῖτω < τελείτω (fausse diphtongue) < *τελέετο ; régulièrement en béotien à la même époque : Πῖθαρχος < Πείθαρχος (vraie diphtongue), etc. Ce fait se manifeste avec fréquence à partir du III^e^ s. dans la *koinè*, à laquelle ΕΙ fournit alors une notation commode pour *i* long[46].

Notre corpus permet de compléter cette notice de M. Lejeune, mais les faits sont assez complexes, et il convient d'abord de trancher le cas de la préposition ἰς (= ἐς/εἰς) : *a priori,* on pourrait envisager que ἰς soit issu de ἐς, conformément à une isoglosse qui semble se dessiner en

46. M. Lejeune, *Phon.* p. 229-230. Selon M. Lejeune, p. 122 et 153, le cas des formes attiques Μῑλίχιος et χῖλιοι est différent. Du grec commun *χεσλιο- sont issues les formes thess. χελλίας, lac. -χε̄λίῑς, ion. (Chios) -χε̄λίων, -χειλίων, et la forme attique s'explique par une « assimilation de timbre de la première voyelle à la seconde ». De même, **meln-* > lesb. Μελλίχιος, dor. (Théra) Μηλίχιος, ion.-att. Μειλίχιος. La forme Μῑλίχιος des inscriptions attiques s'explique par une « assimilation régressive ».

Grèce du Nord (Macédoine, colonies corinthiennes, Épire : cf. § 133). Mais il serait curieux que cette isoglosse, qui n'apparaît que très sporadiquement par ailleurs, se manifestât de manière aussi insistante dans le seul cas de la préposition ἐς. Il faut évidemment d'abord rejeter le préjugé selon lequel ἐς serait la seule forme véritablement dialectale dans la région[47] : la comparaison des n^os^ 98 et 99, en alphabet corinthien archaïque, montre que, dans les colonies corinthiennes, ἐς et εἰς sont des doublets. Dans le n° 99 (*ca* 450), ⋿ s'interprète sans aucun doute possible comme ἐς = εἰς < *ἐνς, puisque le texte oppose les signes ⋽ et ⋿. Dans le n° 61B, on lit bien τοῦ εἰσιόντος. On doit donc considérer qu'en Épire et dans les colonies corinthiennes, ἐς et εἰς étaient des doublets, et la forme ἰς, si bien attestée dans le corpus, doit s'interpréter, à toutes les époques, comme une forme phonétiquement évoluée de εἰς < *ἐνς.

Le n° 159, d'interprétation difficile, semble fournir le plus ancien exemple d'une graphie ἰς pour εἰς à Dodone, au V^e^ s. : ce cas doit être rapproché des exemples argiens et béotiens invoqués par M. Lejeune, mais, à lui seul, il ne prouverait rien, car la lecture est mal assurée. En revanche, dans le n° 82, qu'on peut dater avec une relative certitude du début du IV^e^ s., et qui présente encore un *epsilon* corinthien, on lit nettement ἄμῑνον et ἳς, ce qui prouve assez clairement qu'en corinthien colonial *e* long fermé était déjà fermé en *i* long. De même, dans le n° 114, de la même époque, on lit ἰς Κρότῡνα, et ἐν Κρότῡνι au verso, de la même main, ce qui suggère que ἰς vaut pour εἰς, non pour ἐς. Dans la consultation des διαιτοί (n° 16), texte typiquement dialectal, on lit deux fois ἰς. Ces données montrent qu'en Épire et dans les colonies corinthiennes, la fermeture de *e* long fermé en *i* long était réalisée dès le début du IV^e^ s. La graphie στέργῑν = στέργειν du n° 32 n'est donc pas l'indice d'une date basse.

Si l'on admet, dans la région, une fermeture précoce de *e* long fermé en *i* long, et donc une hésitation entre la graphie EI (graphie traditionnelle et attique) et la graphie I (graphie phonétique), on expliquera les cas assez nombreux de graphies étonnantes à date aussi haute[48] : ainsi

47. Bechtel, *Gr. Dial.* II, p. 84 : à propos du n° 68, Bechtel affirme gratuitement que la forme εἰς garantit que le consultant n'est pas épirote.

48 Selon Threatte, *GAI* I, p. 195-198, en attique, EI pour *i* long reste rare jusqu'à *ca* 125-100, et les graphies EI pour *i* long et I pour ει ne sont répandues qu'à l'époque impériale.

la forme ὑγεῖα = *ὑγῖα (n° 73) pour ὑγίεια détonne dans un texte par ailleurs typiquement dialectal, car cette forme n'est bien attestée qu'à partir du II^e^ s. av. συμπολειτεύουσι (n° 9), où ει note ῑ, est moins étonnant car le texte est sans doute un des plus récents du corpus, comme le montre non point tant son écriture que la contraction attique ἀσφαλῆ, imputable à l'influence de la *koinè*. En revanche, plusieurs cas de graphie inverse, où EI note *i* bref, ne peuvent s'interpréter que par la fermeture précoce de *e* long fermé en *i* long dans la région[49] : βέλτειον = βέλτῐον, Διεί = Διῐ́ (à côté de ἰς), τίνει = τίνῐ, Κλεολαεί = Κλεολαΐ (-ῐ), προξενείαν = προξενΐαν. De même, dans le n° 129, Καρείαν = Καρΐαν, mais, dans ce cas, il s'agit d'une graphie inverse imputable à la *koinè*, et le texte est un des plus récents du corpus.

Toutes ces données semblent prouver que dès le IV^e^ s., voire dès le V^e^, *e* long fermé avait tendance à évoluer vers *i* long dans les régions de l'Épire et des colonies corinthiennes. Bien qu'on sache fort peu de choses du parler des Macédoniens, la forme remarquable πάλειν = πάλῐν, qu'on lit sur une *defixio* de Pella[50] datée, d'après le matériel funéraire, entre 380 et 350, doit aussi s'interpréter comme un cas précoce de graphie inverse EI pour *i* bref, donc comme l'attestation, à date haute, de l'évolution de *e* long fermé en *i* long en Macédoine. Dans cette même *defixio*, on lit aussi, selon L. Dubois, ἰμε = εἰμι, où I note un ancien *e* long fermé[51].

8. Hésitation phonétique ε/ῐ

§ 133.

N° 7 (Byllis, milieu du IV^e^ s.) τίνε = τίνι.
N° 10Ab (Épire ?) ἐμέν = ἐμίν ?
N° 131 (IV^e^ s.) ethnique épirote Χεμάριοι = *Χιμάριοι (?)

Dans la consultation des Bylliones, on lit nettement τίνε pour τίνι, et c'est ce document qui permet de proposer la lecture ἐμέν n° 10Ab, et

49. Si *i* long se note indifféremment EI (graphie traditionnelle de *e* long fermé > *i* long) ou I, il se produit nécessairement des confusions dans la graphie de *i* bref.

50. L. Dubois, « Une tablette de malédiction de Pella : s'agit-il du premier texte macédonien ? », *REG* 1995, I, p. 190-197.

51. Dans un décret des Molosses daté du règne d'Alexandre le Molosse (342-331), on lit πολειτείαν : *SGDI* 1335 (P. Cabanes 1976, p. 541, n° 5 ; photographie dans *Epirus* p. 111).

une étymologie de l'ethnique Χεμάριοι. Le dossier, on le voit, serait fort mince si, dans la *defixio* de Pella (cf. § 132), on ne lisait διελέξαιμι = att. διελίξαιμι et ἰμε = att. εἰμι. Dans l'épitaphe d'une Thessalienne enterrée à Pella[52], « dont le texte par conséquent a dû être gravé par un Macédonien »[53], on relève aussi ἐσστε = ἐστι et Ἰφεκράτους = Ἰφι-. « Cette même hésitation entre *e* et *i* se retrouve enfin dans l'initiale du nom féminin typiquement macédonien Βιλιστίχη ou Βελιστίχη »[54]. Cette hésitation entre ε et ῐ en macédonien serait parallèle à l'hésitation ο/ῠ qu'on observe dans la forme ἀνορόξασα = att. ἀνορύξασα de la *defixio*.

L'état actuel de notre documentation nous porte donc à croire que, dans les régions de la Macédoine et de l'Épire, les oppositions de timbre et d'aperture entre *e* et *i* brefs étaient en voie de neutralisation. Il peut s'agir d'une isoglosse de Grèce du Nord, qu'il faut rapprocher de la fermeture de *e* long fermé en *i* long, attestée en Macédoine et en Épire dès le haut IVe s. (cf. § 132).

9. Non-notation de l'*iota* adscrit

§ 134.

Cf. n° 166c (réponse de l'oracle gravée par le consultant, en attique ; *ca* 400) : Διόνε̄ θύην (graphie inverse pour θύε̄ν)

Cf. n° 108B (attique, IVe-IIIe s.) λῷον.

N° 144 (Épire ? IVe s.) τῷ ψυχαγωγῶι.

N° 57 (Épire ? IVe-IIIe s.) Νάῳ et λῷον.

N° 49 (Épire ? IIIe s. - 167 av.) ἐρωτῇ.

N° 39 (cor. IIIe s. ?) ἐρωτῇ et τῷ.

N° 97 (dor. IVe s.) ἀλάστων (?).

N° 87 (dor. IVe s.) πράσσῃ (ON de θεόν et N de τάν rajoutés au-dessus des mots).

N° 56 (dor. *ca* 350-250) ἀφέρπῃ (subjonctif).

N° 96A (dor.) ἐρωτῇ.

N° 163 (dor.) ἐπερωτῇ.

N° 104 (dor.) Φιλέτας τραγῳδός.

N° 132 (Héraclée, *ca* 350-300) ἐρωτῇ.

52. *SEG* 38, 649, IVe s.
53. L. Dubois, *REG* 1995, I, p. 194.
54. L. Dubois, *REG* 1995, I, p. 194 : cf. O. Masson, *OGS* II, 467-470.

Il est traditionnellement admis qu'en attique, ce n'est qu'à partir du IIe s. av. que se répand l'habitude de ne plus inscrire *iota* adscrit après les voyelles longues, et que, avant le IIe s., les graphies ᾱ ω η pour ᾱι ωι ηι, sont exceptionnelles : « Dans les inscriptions attiques, -ᾱι alterne avec -ᾱ, -ωι avec -ω à partir du IIe s. av. (...) À partir du IVe s. av., les inscriptions attiques présentent souvent ει pour ηι. Mais cette particularité locale n'a pas prévalu, et la *koinè* repose sur un état de l'ionien-attique où -ηι, -ᾱι, -ωι se prononcent -η, -ᾱ, -ω[55] ». Selon Threatte[56], avant 200, les cas de ᾱ, ω pour ᾱι, ωι sont très rares en attique : ce savant a dépouillé un nombre considérable de textes, et ne relève que 6 exemples de ω pour ωι avant 200, qui sont certainement, selon lui, « careless omissions ». Quant aux dialectes doriens[57], aucune étude systématique ne semble avoir été consacrée à ce problème difficile.

Force est de constater que notre corpus ne confirme guère ces données chronologiques : dans un ensemble d'une douzaine de textes attiques, tous antérieurs à 167 av., on relève tout de même deux cas de non-notation de l'*iota* adscrit après voyelle longue. Peut-on simplement parler de « careless omissions » ? Le dépouillement de Threatte repose surtout sur les inscriptions lapidaires, car les autres types de documents, strictement privés (graffiti, *defixiones* sur plomb), sont généralement trop vaguement datables pour être exploités de ce point de vue. En fait, en attique populaire, il est probable que la réduction de ᾱι ωι ηι à ᾱ ω η était déjà en germe au Ve s., comme semble l'indiquer le n° 166c : Διόνε̄ θύην (*ca* 400) = Διώνηι θύειν.

Dans les textes doriens du corpus, qu'ils soient épirotes ou corinthiens, les exemples de cette réduction sont nombreux dès le IVe s. On relève aussi, dans la consultation d'un Héracléote (*ca* 350-300), ἐρωτῇ. Cette remarque permet de proposer, dans le n° 97, la lecture ἀλάστων sans que la non-notation de l'*iota* adscrit vienne poser un problème insurmontable. Elle permet aussi d'écarter l'interprétation de certains subjonctifs comme des subjonctifs de type arcadien[58], où l'absence

55. Lejeune, *Phon.* p. 227.
56. *GAI* I, p. 358-359.
57. Le cas des autres dialectes (ionien d'Asie, lesbien, thessalien, chypriote) ne nous intéresse pas ici : cf. Lejeune, *Phon.* p. 227.
58. Sur les subjonctifs arcadiens et chypriotes du type φέρη = att. φέρηι, cf. L. Dubois, *RDA* I (1986) p. 166-168 et note 1176. Buck, *Gr. Dial.* p. 141 pense que -η est issu phonétiquement, en arcadien, de -ηι, mais L. Dubois préfère une explication morphologique.

d'*iota* est morphologique, non phonétique. À cet égard, le n° 87, où on lit ΠΡΑΣΣΗΚΑΙ, mais aussi τὸν θε(òν) ἦ τὰ(ν) τέχναν, avec -ον et -ν rajoutés au-dessus des mots, est assez probant : la non-notation d'*iota* adscrit est un fait populaire parallèle à la non-notation des nasales finales[59]. Il faut donc lire, tout simplement, πράσσῃ n° 87, ἀφέρπῃ n° 56.

On ne prétend pas avoir résolu tous les problèmes chronologiques posés par la réduction des diphtongues à premier élément long en grec : cette étude, qui exigerait le dépouillement d'un nombre considérable d'inscriptions, de l'époque archaïque à la basse époque hellénistique, réclamerait un temps considérable, et serait d'autant plus fastidieuse que les éditions sont souvent très ambiguës à ce sujet. C'est ainsi, par exemple, qu'Évangélidis souscrit souvent, mais non systématiquement, les *iota* adscrits, si bien qu'en l'absence d'un fac-similé, il est souvent impossible de savoir si oui ou non le graveur a inscrit l'*iota*. Inversement, dans beaucoup d'éditions anciennes, les formes sans *iota* sont considérées comme « careless omissions », pour reprendre l'expression de Threatte, et corrigées sans autre forme de procès, si bien qu'elles ne sont pas répertoriées[60]. On peut du moins affirmer, d'après notre corpus, que cette réduction est une caractéristique du grec populaire beaucoup plus ancienne que ce qu'on suppose d'ordinaire, et vérifiable aussi bien en attique qu'en dorien.

10. Traitement de *e* long ou bref + *o* long ou bref

§ 135.

N° 13 (dor. du Nord-Ouest, mais non d'Épire) ἐπερωτέοντι.
N° 110 (dor.) ἱστορέω.
N° 54 (Orikos, *ca* 480-460) ϝοικέōν.
N° 1 (Corcyre, *ca* 400-350) ϝοικέοιεν.
N° 3 (Corcyre, *ca* 400-350) ὁμονοοῖεν.
N° 2 (Corcyre et Orikos, *ca* 350-300) οἰκεῦεν = οἰκέοιεν (?)

59. Cf., pour une explication phonétique de la non-notation des nasales finales en grec populaire, Cl. Brixhe 1988, p. 128-129.

60. C'est ainsi, par exemple, que Wünsch 1897, dans son excellente édition des *defixiones* attiques, a soigneusement recensé, dans les *Grammatica orthographica epigraphica notabiliora*, les deux cas de datif singulier -ει pour -ηι, mais n'a pas recensé les cas de non-notation d'*iota* adscrit : cf. pourtant, par exemple, Wünsch n° 55a, 17 : ΕΝΚΗΡΩ = ἐν κηρῷ, que Wünsch écrit ἐν κηρῶ(ι).

N° 53Aa (dor.) Θευξένα Θευξένου.
N° 89Aa (rhod. de Sicile) χρεύμενος.
N° 144 (Épire ? IV^e^ s.) χρηῦνται (subjonctif) < χρήωνται.
N° 118 (Épire ?) ἐποικοδομηῦν (syntaxe très maladroite, forme αὐτί). Cf. n° 93 (dor.) : possibilité de lire ναυκλαρηῦν (?)
N° 36 (cor. *ca* 450-425) Θέλυτος pour Θεο-.
N° 39 (cor. III^e^ s. ?) Κλεμήδης pour Κλεο-.
N° 88 (cor. *ca* 450-425) ἀποδάμōν.
N° 95 (cor. *ca* 400-390) πώλοντα καὶ ὠνόμενον.
Cf. n° 28 (thess.) γάμōν.

On sait que les traitements du groupe *eo* sont extrêment divers, non seulement d'un dialecte à l'autre, mais aussi à l'intérieur d'un même dialecte. Notre corpus, en ce qui concerne le dorien, illustre bien cette diversité, et permet même d'en compléter le tableau.

10.1. Maintien de l'hiatus

On l'observe dans des formes telles que ἱστορέω, ϝοικέοιεν.

10.2. Diphtongaison εο > ευ

Cette diphtongaison, bien connue en ionien et en dorien, s'observe dans des formes telles que Θευξένα Θευξένου. Un cas particulier, mais incertain et isolé, semble être celui de la forme οἰκεῦεν < ϝοικέοιεν (att. οἰκοῖεν) du n° 2, dans une question commune des Corcyréens et des Oriciens (*ca* 350-300). Les derniers éditeurs ont soigneusement vérifié l'original sur ce point, et ils ont fourni un fac-similé de l'inscription, si bien qu'on ne peut guère mettre en doute la lecture. D'autre part, la forme οἰκεῦεν du n° 2 est rigoureusement parallèle à ϝοικέοιεν du n° 1 (consultation des Corcyréens, *ca* 400-350). Il faut donc bien considérer οἰκεῦεν comme une forme phonétique évoluée de ϝοικέοιεν. Il est probable qu'il faut d'abord poser un amuïssement de ι intervocalique dans le groupe οιε, amuïssement qu'on observe par ailleurs dans ποεῖν < ποιεῖν du n° 11[61] (consultation des Chaones, *ca* 330-320) : οἰκέοιεν > *οἰκέοεν > οἰκεῦεν. Comme on ne connaît pas d'autres formes d'optatif de ce type, on peut considérer οἰκεῦεν comme la manifestation sporadique d'un phénomène qui pourrait être propre aux Oriciens : Orikos

61. ποεῖν pour ποιεῖν est banal, mais à date beaucoup plus basse.

était une cité épirote voisine de l'ethnie des Chaones, et le rapprochement que nous suggérons entre le ποεῖν des Chaones et l'éventuel *οἰκέοεν des Oriciens n'est peut-être pas dépourvu de pertinence.

10.3. Apparition d'une diphtongue ηυ

La forme rhodienne χρεύμενος s'explique facilement à partir de formes ioniennes bien attestées chez Hérodote : χρέεται IV, 50 ; χρέονται I, 34 ; subj. χρέωνται I, 173 ; IV, 108 ; χρεόμενος II, 108 ; etc. Toutes ces formes reposent sur χρη-, où le *e* long est originel[62], et s'est abrégé devant la voyelle thématique, ce qui ramène le verbe au type de φιλέω. Mais, dans les lamelles, on trouve deux formes où la longue s'est conservée : χρήω n° 136 « je rends un oracle » dans une réponse de l'oracle, et χρήηι n° 135 « qu'il rende un oracle » (subjonctif) dans une consultation en dorien, attribuable à un Épirote ou à un ressortissant d'une colonie corinthienne. Ces formes permettent d'interpréter χρηῦνται n° 144, qui est nécessairement un subjonctif : il faut donc poser χρήωνται > *χρήονται (abrègement de ω, par un phénomène inverse de celui qu'on observe dans χρέωνται Hdt.) > χρηῦνται (diphtongaison). L'évolution ηο > ηυ est parallèle à l'évolution mieux connue εο > ευ : ηυ est une diphtongue à premier élément long, assez rare il est vraie, mais bien connue, par exemple dans l'aoriste ηὗρον de εὑρίσκω.

Plus étonnante encore est la forme ἐποικοδομηῦν pour ἐποικοδομέων, dont la lecture est sûre, et qui n'a de parallèles qu'à l'extrémité orientale du domaine dorien, à Télos, où l'on a relevé les formes de nominatif Τιμοκρηῦν et Ἑρμοκρηῦν pour -κρέων[63]. Bechtel, très embarrassé par ces formes, suppose sous toutes réserves qu'elles sont analogiques des autres cas, où, par exemple, gén. -κρεῦντος < -κρέοντος, que -κρηυν = -κρεῦν, et que, l'alphabet ne permettant pas de noter la quantité de υ, cette quantité a été notée en remplaçant ε par η. Cette explication est évidemment absurde, non seulement d'un point de vue graphique, mais aussi phonétique, car il n'a jamais existé, en grec, de diphtongues à second élément long. En réalité, ηυ est une diphtongue à premier élément long, le second étant évidemment bref, comme dans ηὗρηκα. La forme χρηῦνται permet d'avancer une autre explication des formes téliennes : la tendance générale, en dorien, à la diphtongaison de εο en ευ a sporadiquement provoqué celle de ηω et de εω, mais, comme il n'existe pas, en grec, de diphtongues à second élément long, le second élément s'est abrégé dans le cas de ηω > ηο, et, par métathèse de quantité et d'aperture, εω > ηο. Enfin, ηο > ηυ comme εο > ευ, par fermeture du second élément. Si l'on admet cette explication phonétique, on pourra proposer une nouvelle lecture du n° 93, où l'infinitif ναυκλαρῆν était choquant, non point tant pour des raisons syntaxiques, car une anacoluthe est toujours possible, que pour des raisons dialectologiques, car ναυκλαρῆν pour -εῖν relève du dorien sévère : on peut lire ναυκλαρη[ῦ]ν = ναυκλαρέων, car une lettre a fort bien pu disparaître à la jonction des deux fragments. On remarquera enfin que les consultations n° 118 (ἐποικοδομηῦν) et n° 93 (ναυκλαρηῦν) sont toutes deux écrites dans une langue très maladroite, ce qui permet de supposer que les formes en ηυ, si rarement attestées, sont caractéristiques du dorien populaire.

62. L'attique χρῶμαι a subi l'influence du type τιμάω.
63. Bechtel, *Gr. Dial.* II, p. 612.

10.4. Hyphérèse du second élément : εο > ε

Ce phénomène bien connu[64] dans les noms en Κλεο- et Θεο- se retrouve dans notre corpus : Κλεμήδης n° 39 ; Θέλυτος n° 36.

10.5. Hyphérèse du premier élément : εο, εω > ο, ω

« Lorsque deux consonnes suivent le groupe εο, celui-ci est sujet à perdre par hyphérèse l'une ou l'autre voyelle, en général la première. Il y en a des exemples isolés en ion.-att. : doublets νοσσός de νεοσσός, ὁρτή de ἑορτή ; Ἐτὄκλέᾶς de Ἔτεο- ; etc. Il y en a des exemples nombreux en dorien, fournis notamment par les présents ou futurs en -εω : 3e pl. -ὄντι de -εοντι, participe -ὄντες de -εοντες, et aussi, à Cyrène, -εντι, -εντες »[65]. Ce sont sans doute ces observations de M. Lejeune qui permettent d'interpréter correctement non seulement les formes doriennes πώλοντα καὶ ὠνόμενον, ἀποδάμῶν, mais aussi la forme thessalienne γάμῶν. La contraction de εω, εο en ω, ου est exclusivement attique, et n'a de parallèles qu'en Crète orientale, où εο > ω si o est suivi d'une seule consonne[66]. Une forme *ἀποδαμῶν, où ō résulterait de la contraction de εω, serait donc un monstre, où ᾱ dorien voisinerait avec une contraction

64. Lejeune, *Phon.* p. 252. Cf. Bechtel, *Gr. Dial.* II, p. 237 (Dyrrhachium) et p. 179 (Mégare) ; Buck, *Gr. Dial.* p. 41.
65. Lejeune, *Phon.* p. 252.
66. Lejeune, *Phon.* p. 251-252.

typiquement attique : on préférera une accentuation ἀποδάμων < ἀποδαμέων par hyphérèse. Il est vrai que ce traitement, selon M. Lejeune, n'a été observé jusqu'à présent que devant deux consonnes : l'explication ne vaudrait donc que pour πώλοντα < πωλέοντα, mais la présence, dans la même inscription, de la forme ὠνόμενον (non ὠνε̃μενον, qui serait attique) < ὠνεόμενον suggère que l'analogie a pu étendre l'hyphérèse à tout le paradigme des verbes en -εω. On expliquera de la même manière thess. γάμῶν < γαμέων, car une contraction de *εω en ω est tout à fait invraisemblable en thessalien.

Le cas de ὁμονοοῖεν < ὁμονοέοιεν (de ὁμόνοος), forme identique à celle de l'attique, est particulier, car la succession de cinq voyelles dans le mot a pu jouer un rôle dans la simplification du groupe[67].

Aucun des cinq traitements de *eo* qu'on vient d'étudier n'est systématique, ni exclusivement attesté dans les régions de l'Épire et des colonies corinthiennes : ηυ se retrouve à Télos, et *eo* > *o* par hyphérèse se retrouve en Thessalie. Ces traitements ne sont donc pas caractéristiques de la région, mais sont, pour les plus curieux d'entre eux, des phénomènes phonétiques, sans doute populaires, plus ou moins sporadiques, dans le monde dorien. Le cas des n^os^ 1, 2, 3, tous trois assignables à Corcyre (avec Orikos pour le n° 2) et au IV^e^ s., est remarquable à cet égard : la finale -εοιεν d'optatif s'y présente sous trois formes phonétiques différentes (*Ϝοικέοιεν n° 1 ; οἰκεῦεν n° 2 ; ὁμονοοῖεν n° 3).

11. Graphies inexpliquées

11.1. Confusion φ / θ

N° 8A (Épire ? III^e^ s.-167 av.) φεῶν et φύοντες pour θεῶν et θύοντες. Cependant, dans la formule d'invocation, le consultant a bien écrit θεοί et ἀγαθάν.

Cf. n° 53Ac (att. III^e^ s.) φυγατέρας pour θυγατέρας (à côté de ὦ Ζεῦ, Θεοδ[ὅρ]ōι).

67. Cf. Lejeune, *Phon.* p. 250 : dans les formes du type ἀδικέοιμεν > att. ἀδικοῖμεν, « il semble que la première voyelle s'absorbe dans la diphtongue, et qu'on ait affaire à une sorte d'hyphérèse plutôt qu'à une contraction proprement dite. L'accentuation est celle des formes contractes du type normal ».

11.2. Omission de γ

N° 38 (Épire, *ca* 425-400) θυατέρα pour θυγατέρα.

N° 127 (Dodone, *ca* 400-390) ἐπὶ HI σχέθε corrigé par le graveur en ἐπὶ γῆι σχέθε.

Hoffmann notait, à propos du n° 8A[68] :

> Anlautendes θ = *dh* ist, wie im Italischen, in φ = f verwandelt. Das θεοί in Zeile 1 gegenüber dem φεῶν und φύοντες dieser beiden Zeilen vermag ich nur so zu erklären, dass die stereotype Eingangsformel nicht einer dialektischen Umgestaltung unterworfen wurde. Ich bemerke übrigens ausdrücklich, dass dieser Lautwandel von θ = *dh* in φ auf griechischem Boden bislang nur aus unserer Inschrift zu belegen ist.

Or il semble bien que, dans l'inscription attique n° 53Ac, que Hoffmann ne connaissait pas, on lise aussi φυγατέρας pour θυγατέρας. Il peut s'agir d'une simple confusion entre ⊕ et Φ, bien que, dans le n° 8A, le *thêta* ne soit pas croisé, mais pointé.

Dans le n° 38, on lit clairement θυατέρα pour θυγατέρα, et dans le n° 127, ἐπὶ HI a été corrigé par le graveur en ἐπὶ γῆι.

On ne voit pas comment expliquer ces graphies[69].

12. Forme du relatif

§ 137.

N° 121 (dor.) τά.
N° 122 (dor.) τό.
N° 54 (Orikos, *ca* 480-460) ὅσπερ.
N° 36A (cor. *ca* 450-425) ἁπερ.
N° 67 (cor. *ca* 425-400) ἁ.
N° 95 (cor. *ca* 400-390) ὅσσον.
N° 94 (dor. 400-350) ἄν dans un contexte typiquement dorien.
N° 73 (Épire ? IV^e^-III^e^ s.) ὅ dans un texte typiquement dorien.
N° 49 (Épire ? III^e^ s.-167 av.) ὅ.

68. *SGDI* n° 1582.

69. Sur les cas de confusion entre φ et θ en attique, cf. Threatte, *GAI*, I, p. 470-471 (avec état de la question et bibliographie, pour tous les dialectes) : selon Threatte, la confusion est purement graphique, entre ⊕, Φ, Θ, ʘ, Ο. Il en est de même, selon lui, dans les autres dialectes, et « the view that there was any real phonological confusion between θ and φ in Ancient Greek does not seem tenable ».

Deux questions oraculaires présentent les formes τό et τά de relatif (pour ὅ et ἅ), et ce dans des contextes presque identiques :

(N° 121) Ἐπερωτεῖ Ἅγις Δία Νάον καὶ Διώναν ὑπὲρ τῶν στρωμάτων καὶ τῶν προσκεφαλαίων τὰ ἀπωλόλ[εκε (*sic*) - -] ἢ τῶν ἔξωθέν τις ἀνέκλεψε.

(N° 122) Βοστρύχα ἁ Δόρκωνος ἢ οὐκ ἐκλέφθη τὸ ἀργύριον τὸ Δίων ἀπώλεσε [- - -] τοῖς νῦν Ἀκτίοις, ὦ Ζεῦ Νάε καὶ Διώνα.

P. Monteil[70] constate, à propos du relatif **to-* en-dehors de l'ionien-attique : « Il est ainsi malaisé de déterminer, à date historique, l'extension exacte du relatif **to-* dans les dialectes autres que l'attique. Il est, selon Bechtel (*Gr. Dial.* III, p. 259), connu de tous les parlers, et l'attique même en fournit des exemples dès le IV^e^ s. » Dans notre corpus, on a le sentiment que l'emploi de τό/τά au lieu de ὅ/ἅ dans des contextes presque identiques répond à un principe de distribution, mais on ne voit pas lequel.

13. Formes pronominales remarquables

§ 138.

N° 94 (dor. 400-350) ἐμίν = att. ἐμοί.

ἐμίν est typique du dorien littéraire[71], mais la forme est aussi attestée épigraphiquement : à Cnide, dans une tablette de malédiction[72] ; à Pella, dans une tablette de malédiction[73] ; etc.

N° 110 (dor.) τυ = att. σε[74].
N° 73 (Épire ? IV^e^-III^e^ s.) νιν = att. αὐτόν[75].
N° 41 (cor. *ca* 525-500) *F*οι (réfléchi au datif).
N° 16 (Épire, IV^e^-III^e^ s.) τοῦτα (consultation des διαιτοί) = att. ταῦτα.
N° 107B (Épire, V^e^ s.) τοῦτος = att. οὗτος.
Cf. n° 133A (béot. 446/5-444/3) ταῦτα et non οὗτα[76].

70. *La phrase relative en grec ancien,* Paris 1963, p. 81-82.
71. Cf. P. Monteil, *Théocrite,* éd. Érasme, 1968, 40.
72. Wünsch 1897, p. 38, l. 8 = *SGDI* 3546 (cf. Bechtel, *Gr. Dial.* II 605).
73. L. Dubois, *REG* 1995, I, p. 191, l. 7.
74. Buck, *GD,* p. 98 : le nominatif τυ est employé comme accusatif en dorien littéraire et à Épidaure.
75. Buck, *GD,* p. 98 : l'accusatif νιν du pronom de troisième personne est attesté en dorien littéraire et à Épidaure.
76. Dans les passages en béotien littéraire des *Acharniens* d'Aristophane (v. 898), on lit aussi ταῦτα, non οὗτα, qui est la forme la plus typiquement béotienne (Buck, *GD,* p. 100).

L'étude comparée des n^os^ 16 et 107B montre qu'on a probablement affaire, dans les deux cas, à des textes épirotes : les formes τοῦτα, et surtout τοῦτος, sont remarquables. Elles s'expliquent par l'extension du thème de τοῦτο : le phénomène est inverse de celui qu'on observe en béotien, où c'est le thème de οὗτος qui a été étendu à toute la flexion.

14. Forme αὐτί pour αὐτίκα

§ 139.

N° 118 (Épire ?) αὐτί (à côté de ἐποικοδομηῦν).
N° 9 (Épire ? 170-168 av.) αὐτί.
N° 61B (Épire ?) ἐπὶ ταὐτὶ ἢ τοῦ εἰσιόντος.
Cf. n° 82 (cor. IV^e^ s. ?) αὐτίκα καὶ ἰς τὸν ὕστερον χρόνον.

Le n° 82 permet d'établir et d'interpréter le texte des n^os^ 118, 9 et 61B, où αὐτί est une variante dialectale de αὐτίκα. Cette forme αὐτί semble caractéristique de l'Épire.

15. Verbes doriens et thessaliens en -άω correspondant à des verbes attiques en -όω

§ 140.

dor. ἐπικοινῆται ἐπικοινῶνται *passim.*
N° 8 (thessalien) ἐπικοινᾶται.

Les formes dialectales en -άω pour att. -όω sont bien connues, en particulier thess. dor. κοινάω = att. κοινόω[77].

16. Passage des verbes en -άω à la flexion en -έω

§ 141.

N° 48B (dor.) ἐπερωτεῖ.
N° 68A (dor.) ἐρωτεῖ.
N° 69 (dor.) ἐπερωτεῖ.
N° 13 (dor. *ca* 400-350) ἐπερωτέοντι.
Etc., mais :
ἐρωτῆι, ἐπερωτῆι *passim* < -άει (contraction dorienne).

77. Buck , *GD,* p. 126.

N° 14 (Dodone, IV^e-III^e s.) ἐπερωτῶντι < -άοντι (contraction dorienne).

N° 16 (Épire ou cor.) ἐπερωτῶντι (consultation des διαιτοί), etc.

Dans les dialectes doriens, les verbes en -άω passent souvent à la flexion en -έω, mais ce phénomène n'est pas systématique.

17. Futur dit dorien

§ 142.

N° 7 (Byllis, milieu du IV^e s.) πραξοῦντι.
N° 110 (dor. IV^e-III^e s.)' Ιστορέω τυ ἦ λαψοῦμαι ἴκατι . . .
N° 73 (Épire ? IV^e-III^e s.) ἐσσεῖται.
N° 62 (dor.) ἐσσεῖται.
N° 112 (dor.) ἐσσεῖται.
N° 140 (Épire ? V^e s. - *ca* 375) ἐσσῆται (cf. génitif -σάνδρᾱ).
N° 94 (dor. 400-350) ἐσσῆται (cf. κελομέν῱ τῶ 'Απόλλωνος).
Mais :
N° 55 (Épire, IV^e-III^e s.) πράξοντι
Cf. n° 109 (dor. III^e s. ?) πράξω

Le futur dit dorien existe aussi en attique, mais seulement au moyen :
— πλευσούμεθα Thc. I, 143, etc. ;
— πνευσεῖται Aristophane, *Gren.* 1221, de πνέω ;
— φευξοῦμαι Eur. *Médée* 604 ;
— χεσεῖσθαι Aristophane, *Guêpes* 941, de χέζω.
Ce type de futur est surtout usuel, à l'actif et au moyen, en dorien, d'où son nom. En laconien et à Héraclée, les futurs contractes et non contractes se trouvent côte à côte, par exemple dans les tables d'Héraclée : ἐργαξῆται I, 168, mais ἐργάξονται I, 112. En crétois, on relève σπευσίω[78] et δειξίων[79], où ιω < εω.

À Dodone, ἐσσεῖται s'interprète sans difficulté par la contraction de *ἐσσέεται. On lira ἐσσῆται plutôt que ἔσσεται dans les n^os 140 et 94, car ces deux inscriptions datent d'une époque où la notation de *e* long

78. *DGE* 193, A, 42.
79. *DGE* 181, II, 16.

fermé par ΕΙ n'était pas encore de rigueur : le rapprochement avec les autres formes de futur s'impose.

Des formes comme πραξοῦντι ou λαψοῦμαι posent en revanche un intéressant problème, car εο ne peut en aucun cas se contracter en ου en dorien (cf. § 135). Traditionnellement, on interprète ces formes par l'influence de l'attique ou de la *koinè*, ce qui est tout à fait invraisemblable : quelle apparence, par exemple, que l'attique soit venu exercer son influence chez les Bylliones au beau milieu du IV^e s., et ce seulement dans la contraction de εο ? Comment croire qu'un texte aussi dialectal que le n° 110 ait pu subir l'influence de la *koinè* ? La contradiction apparente entre ἱστορέω et λαψοῦμαι ne peut en aucun cas s'expliquer par l'influence de la *koinè*. On a vu d'ailleurs que cette influence est presque nulle dans notre corpus, et se limite à des cas très isolés et tardifs. Enfin, le futur contracte, en attique, est exclusivement moyen. Il est donc évident qu'il faut chercher une autre explication, qui ne peut pas être phonétique, car πραξοῦντι et λαψοῦμαι ne peuvent pas reposer sur πραξέοντι et λαψέομαι. On proposera donc d'expliquer ces formes par l'analogie : si, comme à Héraclée, le futur contracte et le futur non contracte ont coexisté, soit à une époque antérieure à nos inscriptions, soit même à l'époque de nos inscriptions, comme le suggèrent les n^os 55 et 109[80], le dialecte a pu, en synchronie, connaître les doublets ἐσσεῖται / ἔσσεται et ἐσσέονται / ἔσσονται. Dans ce cas, ἐσσοῦνται serait simplement analogique de ἐσσεῖται. Autrement dit, ἐσσοῦνται ne procéderait pas de la contraction de ἐσσέονται, mais de la réfection de ἐσσέονται sur le modèle de ἐσσεῖται, ou, ce qui revient au même, de l'allongement du *o* bref de ἔσσονται[81].

18. Doublet αι / ει

§ 143.

N° 11 (Chaones, *ca* 330-320) ει.
N° 15 (Épire ?) ει.
N° 61A (Épire ? *ca* 350-300) ει (à côté de οικήσει, non οικήσῑ).
N° 50Ab et B (Épire ?) ει.

80. ἐσσῆται des n° 140 et 94 *pourrait* aussi s'interpréter comme ἔσσεται.
81. Sur le futur dorien, cf. Buck, *GD*, p. 115 : πραξοῦντι est attesté à Théra, à côté de θησέοντι.

La forme la plus courante de la conjonction interrogative (att. εἰ), et qui revient très souvent dans les questions oraculaires, est αἰ. Mais εἰ se rencontre assez souvent, sans qu'on ait des raisons de supposer systématiquement une influence de l'attique ou de la *koinè,* sauf peut-être dans le n° 61A. εἰ (comme en arcado-chypriote et en ionien-attique) est peut-être un doublet de αἰ en Épire : il n'est pas impossible qu'il s'agisse là du résidu d'un substrat pré-dorien, mais cette question mériterait une étude plus approfondie.

19. Forme ἀδελφεός

§ 144.

N° 56 (dor. *ca* 350-250) ἀδελφεόν.
N° 10B (dor.) ὠδελφεός.

La forme ἀδελφεός est la forme normale du nom du « frère » dans les dialectes autres que l'attique. Selon Chantraine[82], « l'attique ἀδελφός semble un arrangement de ἀδελφεός, facilité par l'existence de formes contractes comme ἀδελφοῦ de -εοῦ, -ῷ de -εῷ, qui ont aisément donné naissance à ἀδελφός ».

20. Forme γεία et verbe correspondant

§ 145.

N° 76 (Épire, *ca* 550-500) τᾶς γείας.
N° 74 (*ca* 400-375) ʾΗ γειοργῆν.
N° 137a (dor. IV^e^ - III^e^ s.) ἀνώγεον « étage ».
N° 141Bb (Épire ?) γαε<ρ>[γία] ?
N° 75 (Hergétion, *ca* 350-300) γαοργῆν.

Le nom de la terre, qui apparaît assez souvent dans le corpus, est normalement γᾶ, forme qui correspond à l'ionien-attique γῆ, et dont l'étymologie est inconnue. Le rapport avec la forme homérique γαῖα est obscur[83]. C'est à partir de γᾶ qu'on peut expliquer le composé γαοργῆν à Hergétion, et proposer à Dodone la lecture γαεργία, forme garantie par béot. γαεργός, lac. (Hsch.) γαβεργός[84] : le radical du verbe

82. *DELG s. v.* ἀδελφός.
83. Cf. Chantraine, *DELG s. v.* γῆ.
84. F. Bader 1965, p. 156 (cf. p. 158).

« travailler » apparaît au degré *o* dans un cas, et au degré *e* dans l'autre (*Fεργ-* / *Foργ-*).

Les formes γεία et γειοργῆν sont des hapax et doivent être rapprochées d'une forme ionienne connue d'une part par Hésychius (γέῃ · τῇ γῇ), d'autre part par une loi d'Himère sur la redistribution des terres publiée récemment (génitif γέᾱς)[85]. On ne voit pas comment expliquer la diversité de ces formes[86], mais leur existence met fin aux hésitations de Hoffmann et de Chantraine sur le substantif ἀνώγεον « étage »[87] : tout porte à croire que la forme ἀνώγεον a au moins autant d'autorité que la forme ἀνώγαιον, et qu'elle est bien dérivée du nom de la terre.

21. Forme corinthienne ἔ*F*ōν

§ 146.

N° 35A (cor. *ca* 450-425).
N° 36A et Ba (cor. *ca* 450-425).
N° 37 (cor. *ca* 450-425).

La forme ἔ*F*ōν, qu'on lit ici pour la première fois, est bien attestée dans trois questions en alphabet corinthien, probablement corcyréennes, datables de *ca* 450-425. Il s'agit d'un équivalent sémantique de ἀγαθῶν (cf. étude du formulaire, § 77). Cette forme doit être rapprochée :

— des formules homériques θεοὶ δωτῆρες ἐάων[88] « dieux dispensateurs de biens », et δῶτορ ἐάων[89], épithète d'Hermès, plus tard de Zeus ;

— d'une glose d'Hésychius extraite, à titre de *glôtta,* d'une œuvre poétique disparue : ἥεα · ἀγαθά ;

— de l'adjectif homérique archaïque bien connu ἠΰς « bon, brave, noble ».

Il est *a priori* impossible de savoir, dans les trois lamelles, si l'*epsilon* de BFON est long ou bref. Il est sûr en revanche que la forme ne comporte pas d'aspiration initiale, puisque l'aspiration est régulièrement

85. A. Brugnone, *Par. Pass.* 1997, p. 265, l. 14 : M^me^ Brugnone date ce document de 493 à partir d'Hérodote, mais il se peut qu'il soit plus ancien (*ca* 525-500 : cf. *Bull.* 1999, 644).
86. Cf. aussi γεᾶοχος = γαιήοχος Pd., *O.* XIII, 81 ; γει-ᾰρότης « laboureur » *Anth.* IX, 23 ; *Anth. de Planude* IV, 94 ; γεηρός « terrestre » (Chantraine, *Formation,* p. 232) ; etc.
87. Cf. commentaire du n° 137a.
88. *Od.* VIII, 325 ; Hés., *Théog.* 46, 111, 633, 664.
89. *Od.* VIII, 335 ; *H. H.* 18, 12 ; 29, 8 ; Callimaque, *H.* 1, 91.

notée dans les inscriptions en alphabet corinthien de cette époque : cf. par exemple ηάπερ dans le n° 36.

Ch. de Lamberterie[90], à la suite de K. Hoffmann, a montré dans sa thèse que, si le préfixe εὐ- était issu de *H_1s-u- (de la racine *H_1es- « être »), les formes précitées remontaient à l'indo-européen *H_1wes-u-, qui aboutit à *ἐϝεhυ- devant consonne, et à *ἐϝεhϝ- devant voyelle : on posera donc ἔϝων < *ἐϝεhϝων.

22. L'abstrait παμπασία

§ 147.

N° 7 (Byllis, milieu du IV^e^ s.) παμπασία.
N° 114 (Épire ? *ca* 400-390) πανπασία.
N° 115 (Épire ? IV^e^ s.) πανπασία.
N° 116 (Épire ? *ca* 425-400) περὶ πανπασίῑ, qu'il faut peut-être corriger en πανπασίας (cf. faute ἀγαθάν pour ἀγαθόν).
N° 141Bb (Épire ?) παμπασία.
N° 58B (Épire ?) παμπασία.
N° 117 (dor.) πεπαμένος.
N° 118 (dor.) πεπαμένος.
Cf. n° 5 (Tarente) παντυχία (hapax).
Cf. n° 79 (dor.) lecture πανκαρπία (hapax).

Le verbe πέπᾱμαι « être propriétaire de quelque chose » (= att. κέκτημαι), qui n'est pas attesté au présent, et l'abstrait παμπᾱσία « ensemble des propriétés », relativement rares par ailleurs, sont particulièrement bien attestés dans les questions oraculaires. Bien que ces termes soient aussi connus dans la littérature attique, il est clair que cette famille est dorienne, et que att. παμπησία[91] est en fait un emprunt poétique[92].

L'hapax παντυχία, recensé comme tel par le LSJ et traduit par « general prosperity », est formé sur le même modèle que παμπασία : c'est ce qui nous autorise à supposer l'existence d'un composé πανκαρπία «ensemble des produits d'une terre » dans le n° 79. Tous ces termes renvoient à l'idée de « prospérité générale », d'où leur fréquence dans les questions oraculaires.

90. *Les adjectifs grecs en* -υς, 1990, II, p. 782-786.
91. Eschyle, *Sept* 817 ; Euripide, *Ion* 1305 ; Aristophane, *Ass.* 868.
92. Chantraine, *DELG s. v.* πέπᾱμαι.

23. Famille de χρή.

§ 148.

N° 44 (att.) Πότερον ἐμοὶ χρωμένῃ γίνεται αὐτῆι τέκνα.
N° 136a (Dodone, IV^e^ s.) μαντηίαν ἐγὼ χρήω « je rends comme oracle ».
N° 135 (dor.) Ἦ καὶ ἄγ κα αὐτὸς ἐπὶ γνώμαι ἔχηι καὶ χρήηι.
N° 144 (Épire ? IV^e^ s.) Τῶι Νάωι καὶ τᾶι Διώναι ἢ μὴ χρηῦνται Δωρίωι τῷ ψυχαγωγῶι.
N° 89Aa (rhod. de Sicile) ἅμα τᾶι τέχναι χρεύμενος « tout en exerçant mon activité artisanale ».
N° 94 (dor. 400-350) τὰ χρέα « mes dettes ».
N° 8B (Mondaiates) ἐσκιχρέμεν « prêter (de l'argent) ».

La famille complexe de χρή est bien représentée dans le corpus, ce qui permet de compléter le tableau dressé par Chantraine[93]. D'un thème χρη-, où le *e* long est originel, et dont le sens général est celui d'une « utilisation », est d'abord tiré un moyen (att. χρῶμαι analogique du type ὁράω, ion. et dor. χρέομαι < χρήομαι) : d'où rhod. τᾶι τέχναι χρεύμενος « exerçant son métier ». Selon le contexte, le sens du thème a pu se spécialiser, d'où le dérivé sigmatique τὰ χρέᾱ (dorien) < *χρεεα < *χρη-εσ-α (abrègement et hyphérèse)[94] : de l'idée d'utilisation, on est passé à celle d'argent à utiliser, puis à celle d'argent emprunté, enfin à celle de « dette ». L'infinitif actif thessalien ἐσκιχρέμεν signifie clairement « prêter de l'argent ». Cette forme est un hapax, recencé comme tel par le LSJ. Ce type athématique à redoublement est rare, mais bien attesté[95] : le vocalisme *a* de l'attique est analogique (κίχρημι/κίχραμαι sur le modèle ἵστημι/ἵσταμαι). On trouve le vocalisme attendu, *e*, en crétois (κίνχρητι[96]), en delphien[97], et aussi, donc, en thessalien. La formation de ἐσ-κι-χρέ-μεν est en tous points identique à celle de τι-θέ-μεν = att. τιθέναι.

De l'idée générale d'une « utilisation », on passe, au moyen, à celle d'avoir une relation avec quelqu'un, particulièrement une relation charnelle (n° 44), puis à celle d'avoir recours aux services de quelqu'un, par-

93. *DELG s. v.* χρή.
94. Cf. commentaire du n° 94.
95. Cf. LSJ *s. v.* χράω (B).
96. *IC* 1, 23, 3 (Phaistos, II^e^ s. av.) ; cf. M. Bile, *Le dialecte crétois ancien,* Paris 1988, p. 227 n. 298.
97. Cf. LSJ *s. v.* χράω (B).

ticulièrement aux services d'un spécialiste : ἢ μὴ χρηῦνται (< χρήωνται) Δωρίωι τῷ ψυχαγωγῶι « les consultants doivent-ils avoir recours à Dôrios le psychagogue ». D'où, absolument, consulter un oracle, sens attesté depuis l'*Odyssée*[98].

Du moyen χρήομαι « je consulte un oracle », a été tiré un actif χρήω « je rends un oracle », qu'on lit tel quel dans le n° 136a. Cette forme et ce sens étaient déjà connus, indirectement, par un vers de l'*Odyssée* : χρείων = χρήων « rendant un oracle »[99]. Le n° 135, quoique d'une interprétation difficile, fournit la forme de subjonctif χρήηι.

Toutes ces formes, dont beaucoup sont des hapax, présentent le plus grand intérêt pour l'histoire du lexique.

24. Substantif διαιτός

§ 149.

N° 16 (Épire) διαιτοί.

N° 159 (Épire ? v^e s.) δίαιτα « arbitrage » (?).

Cf. διαιτός · κριτής Hésychius.

Cf. *BCH* 59 (1935), p. 96 (Delphes)[100] : αἱρεθέντες διαιτοί (II^e s. av.).

Daux a publié le texte fragmentaire d'un arbitrage où les arbitres sont désignés par les termes αἱρεθέντες διαιτοί : le rapprochement avec la glose d'Hésychius et la lamelle n° 16 permet, d'une part, d'assurer l'interprétation de la lamelle, d'autre part de garantir la forme διαιτός, équivalent de l'att. διαιτητής[101]. Il est probable que les διαιτοί de la lamelle sont des juges d'un État épirote à prytane éponyme, et que δίαιτα, dans une lamelle d'interprétation difficile qui semble écrite en alphabet local, désigne la procédure de recours à des διαιτοί.

98. *Od.* VIII, 81 ; XXIII, 323.
99. *Od.* VIII, 79.
100. G. Daux, « Un arbitrage à Daulis », *BCH* 1935, p. 96-99.
101. Cf. commentaire du n° 16.

25. Sens affaibli de ὁρμάω et ἔρπω

§ 150.

N° 68B (dor., réponse de l'oracle) Εἰς Ἑρμιόνα ὁρμάσαντι « (Il te sera bénéfique et profitable) de te rendre à Hermiôn ».

N° 75 (Hergétion) Ἀγελόχωι ἐξ Ηεργετίω hορμημένωι ἄμεινόν ἐστι γαοργῆ(ν).

N° 160 (dor.) Περὶ τᾶς ὁρμᾶς « (Le consultant interroge l'oracle) sur son départ ».

N° 56 : ?Η ἀφέρπῃ Ϝοίκαδε πὸτ τὸν ἀδελφεόν.

Il semble que, dans ces trois inscriptions, le thème ὁρμᾱ- exprime simplement un mouvement, sans idée particulière de précipitation ni d'élan. ὁρμάω, à l'actif ou au moyen, serait en dorien un simple équivalent de ἔρχομαι. De même, ἔρπω est un autre équivalent dorien, notamment argien[102], et arcado-chypriote[103] de ἔρχομαι. Si l'on regroupe toutes ces données, on en vient à se demander si les familles de ὁρμᾱ́ et de ἔρπω ne remonteraient pas à une même racine **se/or-*, hypothèse qui ne concorde pas avec celles de Chantraine (*DELG s. v.* ὄρνυμαι). Il s'agit là d'un problème complexe, qui dépasse le cadre de la présente étude.

26. Un syntagme intéressant

§ 151.

N° 67 (cor.) ἐπὶ νόωι ἔχειν.

N° 135 (dor.) ἐπὶ γνώμαι ἔχειν.

N° 53Bb (dor.) ἐπὶ γνώμας ἔχειν « im Sinn haben » (Kekule - Winnefeld).

Ce syntagme, dont le sens se déduit du rapprochement des trois inscriptions (« avoir à l'esprit »), était mal répertorié.

102. Chantraine, *DELG s. v.* ἔρπω. Cf. p. ex. *IG* IV, 951, l. 86 : ἀκούσας ταῦτα ὁ παῖς ἦρπε εἰς τὸ ἱερόν (Épidaure).
103. Cf. L. Dubois, *RDA* II, p. 302.

27. Sens particulier de ἄπειμι « s'en aller » s'agissant d'un affranchi

§ 152.

N° 62 Ἡ ἀπιοῦσα ἄλλ[ο] τί μοι ἀγαθὸν ἐσσεῖται.
N° 63 Θεός. Ζεῦ, Διώνη, ἦ ἀπιὼν ἐς Ἀλυζέαν βέλτιον πρήξει.
N° 64 Ἀπίμεν ;
Cf. p. ex. P. Cabanes 1997, p. 98, n° 385 (acte d'affranchissement d'Apollonie, IV^e s.) :

Πρυτανεύον[τ]ος Φαλά-
κρου, μηνὸς δευδεκάτο<υ>,
ἀφῆκε Γλαυκίας Κλεοπ-
άτραν, ἴμεν ὅπα λε<ῖ>,
ἐλευθέραν.

Les éditeurs ajoutent le commentaire suivant : « La formule ἴμεν ὅπα λε<ῖ> précise que la nouvelle affranchie n'est pas soumise à la clause de *paramonè*. Elle peut aller où elle veut, mais les formules les plus courantes sont ἴμεν πᾶι κα χρήζηι ou θέληι »

Il est donc probable que les trois lamelles ont été gravées par des affranchis non soumis à la clause de *paramonè,* qui se demandent s'ils ont intérêt à changer radicalement de vie. Dans le cas du n° 62, il s'agit d'une femme. Dans le n° 63, il s'agit d'un affranchi d'origine ionienne, comme le prouve son dialecte. Dans le n° 64, on retrouve la même forme de l'infinitif dorien ἴμεν (att. ἰέναι) que dans l'acte d'affranchissement d'Apollonie.

VI. Étymologies de l'épiclèse Ναῖος/Νάος et du théonyme Διώνα/Δηώνα

A. Étymologie de l'épiclèse Ναῖος/Νάος

§ 153. Dans de nombreuses questions oraculaires, le nom de Zeus est suivi de l'épiclèse ΝΑΙΟΣ ou ΝΑΟΣ[104]. Comme nous le rappellerons plus loin, dès l'Antiquité, plusieurs étymologies, dont aucune n'est satisfaisante, ont été proposées. Les modernes n'ont guère approfondi la question, se contentant d'accepter l'une ou l'autre des étymologies fournies par les Anciens, ou d'en proposer brièvement d'autres, aussi peu convaincantes. Seul Dakaris[105] semble avoir eu, à ce sujet, une intuition correcte, bien qu'il ne la développe pas d'un point de vue linguistique.

Il est donc nécessaire de reprendre l'ensemble du problème, en commençant par recenser les formes qui apparaissent dans les lamelles.

1. Recensement des formes de l'épiclèse dans les lamelles

Le relevé de chaque forme est suivi d'indications relatives à l'inscription concernée qui peuvent être utiles à la datation de l'inscription.

Forme ΝΑΙΟΣ

N° 5 ΝΑΙΟΝ : tarentin. Signe de l'aspiration.
N° 16 ΝΑΙΟΝ : 232-167 av.
N° 22 ΝΑΙΟΝ : influence de la *koinè*.
N° 23 voc. ΝΑΙΕ : IV^e-III^e s. Attique. Forme τεῖ μητρί.
N° 24 voc. ΝΑΙΕ : attique.
N° 49 ΝΑΙΟΝ : formes ἐρωτῇ et Δηώνα.
N° 53Aa ΝΑΙΟΝ : III^e s.
N° 69 [ΝΑ]ΙΟΝ et λῶιον : écriture lunaire. *ca* 300-167 av.
N° 76 Ζεῦ ΝΑΙΕ καὶ Διώνη καὶ σύννα[οι αἰτῶ ὑ]μᾶς ἀγαθεῖ τύχει δοῦναι ἐ[μοὶ τὰν] γᾶν ἐργαζομένωι καὶ [- - -] : attique et mélange dialectal.
N° 85 ΝΑΙΩΙ : influence de la *koinè*.

104. Pour ne point préjuger de la quantité de l'*alpha* et de l'intonation, ces formes resteront en majuscules tant qu'on n'en aura pas trouvé une interprétation morphologique satisfaisante.
105. Δωδώνη · ἀρχαιολογικὸς ὁδηγός, Jannina 1995, p. 49.

N° 87 NAIE : θεό et τά corrigés en θεόν et τάν. Forme πράσση.
N° 89Ba [N]AIΩI
N° 94 ῾Ω Ζεῦ καὶ Θέμι καὶ Διώνα NAIOI : datation difficile.
N° 100 τὸν Δία τὸν NAION καὶ τὴν Διώνην : pur ionien, *ca* 390 av. Donc ᾱ peu probable dans NAION
N° 103 NAION : attique, *ca* 390.
N° 115 NAION : IVe s. Év.
N° 132 NAION : forme ἐρωτῇ.
N° 133 NAIE : *ca* 450 ? Cas difficile.
N° 137 NAIΩI.

Forme NAOΣ
N° 3 dat. NAΩI : corc. IVe s.
N° 8A τῶι Διεὶ τῶι NAΩI : *ca* 200-167.
N° 8B Δὶ NAΩI : *ca* 200-167.
N° 9 NAON : *ca* 200-167.
N° 11 NAON : IVe s., mais *sigma* lunaire, forme ποεῖν, εἰ pour αἰ. Consultation de ἁ πόλις ἁ τῶν Χαόνων.
N° 47 NAON : fautes d'orthographe τίνει (graphie inverse pour τίνι) et λῶιστα. Noter l'absence de parallèle entre le sort de l'*iota* dans NAON et dans λῶιστα.
N° 57 Ἐπικοινῆται Παρμενίδας τῶι Δὶ τῶι ΝΑΩ καὶ τᾶι Διώναι λῷον καὶ ἄμεινον οἴκοι μένοντι. Remarquer les incohérences dans la notation des *iota* étymologiques, ainsi que la maladresse générale de l'expression formulaire[106].
N° 65 Διὶ NAΩI καὶ Δη[ώναι] : ambraciote. Forme λῶιον.
N° 81A NAON : écriture lunaire.
N° 81B Δία NAON : écriture lunaire au verso.
N° 93 Ἐπικο(ι)νῆται Ἱππόστρατος τῶι Δὶ τῶι ΝΑΩI καὶ τᾶι Διώναι ἢ μὴ ναυκλαρηῦν λῶιογ καὶ ἄμμεινομ πράσσοιμι. Fautes d'orthographe et graphies phonétiques.
N° 108 [Τύχηι] ἀγαθῆι. Ἐπερωτ[ᾶι] Δία NAON καὶ Διώναν εἰ λῷον καὶ ἄμεινον [- - -] : ion.-att., mais théonymes sous forme épichorique. Forme λῷον.
N° 113 τῶι Διὶ τῶι NAΩI : dorien ; formes ἀνεθέθη et ἄν. Question d'un joueur.

106.Cf. chap. sur le formulaire, § 73.

N° 118 τῶι Διὶ τῶι ΝΑΩI : ΠΡΣΣ pour πράσσοι. Expression maladroite. Forme ἐποικοδομηῦν. IVe s.
N° 121 NAON : *sigma* lunaire ?
N° 122 NAE.
N° 128 Δία NAON καὶ Διώναν : le reste est en ion.-att. ou en *koinè*. Consultation d'un mercenaire, datable de 190 exactement. Forme λῶιον.
N° 144 NAΩI : forme τῷ.

2. Interprétation statistique du recensement

§ 154. Un relevé exhaustif dans le corpus des lamelles oraculaires fait apparaître l'épiclèse de Zeus sous la forme NAIOΣ dans 19 cas, et sous la forme NAOΣ dans 18 cas. Un total de 37 occurrences autorise certaines spéculations statistiques. On se demandera d'abord si la répartition des deux formes obéit à des critères chronologiques.

Si l'on excepte le cas très difficile de la lamelle n° 134[107], aucune occurrence de l'épiclèse n'est assignable à une époque antérieure au IVe s. Pourtant, le nombre des lamelles en alphabet archaïque, même s'il est limité, n'est pas négligeable. On peut en déduire, au moins en ce qui concerne le formulaire oraculaire, que l'épiclèse ne s'est répandue qu'à partir de *ca* 390. On a admis par ailleurs[108] que l'histoire des lamelles s'arrête brusquement en 167 av. On a donc affaire à une période de plus de deux siècles, où les évolutions, tant du point de vue linguistique que de celui des styles d'écriture, ont été considérables. Il y a donc moyen de mettre en relation la forme de l'épiclèse, NAIOΣ ou NAOΣ, avec telle particularité graphique ou linguistique de l'inscription dans laquelle elle apparaît, dans le but de déterminer si l'opposition NAIOΣ / NAOΣ, dans la période envisagée (*ca* 390-167), a, ou n'a pas, un rapport avec l'évolution. La méthode adoptée admet par avance des erreurs dans le détail, car telle forme évoluée peut apparaître très tôt, et telle forme non évoluée peut se conserver par tradition, mais comme, d'une part, les deux types d'erreur ont des probabilités équivalentes, et que, d'autre part, l'ensemble envisagé (37 éléments) est suffisamment nombreux, on peut se fier aux conclusions qu'on tirera de cette étude.

107.Cf. commentaire du n° 133.
108.Cf. introduction, chap. historique, § 39-46.

Forme ΝΑΙΟΣ *(19 occurrences)*

Dans 5 cas, la forme ΝΑΙΟΣ apparaît en liaison avec des formes non-évoluées :

N° 133 : c'est le cas le plus difficile (cf. commentaire de l'inscription). Cependant, la présence d'une inscription archaïque au verso suggère une datation plutôt haute.

N° 100 : datable *ca* 390.

N° 103 : datable *ca* 390.

N° 5 : consultation des Tarentins, avec signe de l'aspiration. Même si ce signe s'est maintenu relativement tard à Tarente, il constitue un critère de datation haute dans la période envisagée (*ca* 390-167).

N° 115 : daté du IV^e^ s. par Évangélidis.

Dans 7 cas, la forme ΝΑΙΟΣ apparaît en liaison avec des formes évoluées :

N° 16 : datable de la période 232-167.

N° 22 : influence de la *koinè*.

N° 85 : influence de la *koinè*.

N° 49 : forme ἐρωτῆ sans *iota* adscrit.

N° 132 : forme ἐρωτῆ sans *iota* adscrit.

N° 69 : écriture lunaire. Datable *ca* 300-167.

N° 87 : forme πράσση sans *iota* adscrit. θεό et τά corrigés par le graveur en θεόν et τάν (cf. commentaire de l'inscription).

Dans 4 cas, toute tentative de datation relative, dans le cadre de la présente étude, a échoué :

N° 24.

N° 89Ba.

N° 94.

N° 137.

Dans 3 cas, les datations proposées sont moyennes, donc non pertinentes dans le cadre de la présente étude :

N° 23 : *ca* 350-III^e^ s. Noter, dans cette inscription attique, la forme τεῖ μητρί.

N° 76 : *ca* 350-III^e^ s. Noter, dans cette inscription essentiellement attique, mais où apparaît la forme dorienne γᾶν (mélange dialectal), la forme attique ἀγαθεῖ τύχει.

N° 53Aa : *ca* 350-III^e^ s.

Première conclusion : la forme ΝΑΙΟΣ, qui apparaît dans 5 cas en liaison avec des critères de datation haute, et dans 7 cas en liaison avec des critères de datation basse, n'est pas chronologiquement déterminée. La légère supériorité (en termes de statistiques) des datations basses peut s'expliquer par le hasard, ou par un nombre plus important de lamelles de date basse dans le corpus.

Forme ΝΑΟΣ *(18 occurrences)*

Dans 2 cas, la forme ΝΑΟΣ apparaît dans des inscriptions de date relativement haute dans la période considérée (*ca* 390-167) :

N° 3 : consultation des Corcyréens, *ca* 400-350.

N° 11 : *ca* 330-320.

Dans 12 cas, la forme ΝΑΟΣ apparaît en liaison avec des critères de datation basse :

N° 128 : consultation d'un mercenaire, datable de 190 exactement.

N° 8A : III^e^ s.-167 av. Faute d'orthographe τῶι Διεί.

N° 8B : III^e^ s.-167 av.

N° 9 : 170-168 av.

N° 47 : fautes d'orthographe τίνει pour τίνι et λῶιστα pour λῷιστα.

N° 93 : fautes d'orthographe ἐπικονῆται pour ἐπικοινῆται ; ἄμμεινον pour ἄμεινον (cf. commentaire de l'inscription).

N° 81A : écriture lunaire.

N° 81B : écriture lunaire au verso.

N° 57 : τῶι ΝΑΩ et λῷον sans *iota* adscrit.

N° 144 : forme τῷ sans *iota* adscrit.

N° 108 : forme λῷον sans *iota* adscrit.

N° 113 : ἄν pour κα (influence de la *koinè*).

Un cas de datation basse est douteux :

N° 121 : le *sigma* lunaire est douteux.

Dans 3 cas, la forme NAOΣ apparaît dans des inscriptions difficiles à dater :

N° 65.
N° 118.
N° 122.

Deuxième conclusion : si la forme NAIOΣ n'obéit à aucun déterminisme chronologique, il n'en va pas de même de la forme NAOΣ : elle apparaît dans deux cas en liaison avec des indices de datation haute, et dans 12 cas, peut-être 13, en liaison avec des indices de datation basse. Il est donc clair que, dans la période considérée (*ca* 390-167), la forme NAOΣ est plus récente que la forme NAIOΣ, dont elle constitue une forme phonétique évoluée.

3. Le problème de la quantité de l'*alpha* dans NAIOΣ

§ 155. Rien ne nous renseigne directement sur la quantité de l'*alpha* dans NAIOΣ, bien que, de l'Antiquité à nos jours, on ait presque toujours considéré qu'il était long sur la base d'étymologies incertaines. Il importe donc tout d'abord d'examiner les deux textes métriques où l'on a supposé qu'apparaissait l'épiclèse :

— Pindare, *Pythiques,* VI, 4 : selon Renehan[109], il faut lire νᾴϊος « du temple », conformément à la correction de Hermann, et cet adjectif serait identique à l'épiclèse dodonéenne de Zeus : ὀμφαλὸν ἐριβρόμου | χθονὸς ἐς νάϊον (Hermann : ναὸν codd.) προσοιχόμενοι. Hermann a rétabli le mètre logaédique (⏑⏑– | –⏑⏑– | –⏑⏑–), mais le sens est forcé, et il s'agirait d'un hapax. On ne peut donc tirer parti du texte de Pindare pour expliquer l'épiclèse ;

— Pausanias, I, 13, 2 (épigramme de Pyrrhus) :

Νῦν δὲ Διὸς ναῶι ποτὶ κίονας ὀρφανὰ κεῖται

ναῶι ms : Νάῳ Foucart[110].

Le vers est faux de toute façon : il ne peut rien nous apprendre sur l'épiclèse.

§ 156. Si rien ne prouve que l'*alpha* de NAIOΣ est long, plusieurs indices, en revanche, suggèrent qu'il est bref :

109.*Glotta,* 47, 1969, 231.
110.*BCH* VI 167.

1°) Dans les textes attiques ou ioniens, l'*alpha* de NAIOΣ n'apparaît jamais sous la forme d'un *êta,* alors que les noms de Διώνα et de Δωδώνα sont régulièrement transposés en Διώνη et Δωδώνη. C'est vrai, en particulier, dans le corpus des lamelles :

N° 23 : consultation de l'Athénien Diognètos : Ζεῦ NAIE καὶ Διώνη. Aucune forme, dans ce texte typiquement attique, ne s'écarte du dialecte maternel du consultant.

N° 24 : NAIE. Texte attique.

N° 76 : Ζεῦ NAIE καὶ Διώνη. Texte attique, malgré la forme dorienne γᾶν.

N° 100 : τὸν Δία τὸν NAION καὶ τὴν Διώνην. Texte typiquement ionien.

N° 103 : τὸν Δία τὸν NAION καὶ τὴν Δηόνᾱν. Texte attique.

La même remarque vaut pour d'autres textes épigraphiques, attiques ou en *koinè,* où l'épiclèse et le nom des NAIA/NAA, qui sont les concours en l'honneur de Zeus Naios, ne sont jamais transposés avec un *êta*[111] :

ἀγωνοθέτην Διὸς NAOY καὶ Διώνης à Dodone : inscription lue par Cyriaque d'Ancône, et dont S. I. Dakaris a retrouvé un fragment à Jannina. Datée de la 68e Actiade, soit 241/2 ap. (P. Cabanes 1976, p. 552, n° 30).

Διὶ NAIΩ καὶ τῇ συνόδῳ à Athènes (*IG* II² 4707).

NAA τὰ ἐν Δωδώνηι : victoires d'un pancratiaste athénien (*Inscriptions de Délos,* n° 1957).

NAIA [ἐν] Δωδώνηι : inscription de Tégée énumérant les victoires d'un acteur tragique, IIe s. av. (*IG* V 2, 118 = *Syll.*³ 1080. Cf. P. Cabanes 1976, p. 339).

NAA τὰ ἐν Δωδώνηι à Priène (Hiller, *Inschriften von Priene* 234).

Etc.

Une certaine tendance à conserver à un théonyme local sa forme épichorique ne suffit pas à expliquer une telle régularité dans la transposition de l'épiclèse en ionien-attique ou en *koinè.* Jamais l'épiclèse n'est transposée avec ion.-att. η < ᾱ : on peut en déduire que l'*alpha* est bref.

111.Cf. Th. Reinach 1905, p. 99, n. 2. Sur le concours des Naia, P. Cabanes a utilement fait le point dans sa thèse : *L'Épire,* 1976, p. 336-341.

2°) On remarque qu'il n'en va pas de même dans le nom des Naiades, qui a souvent été rapproché à tort de celui de Zeus Naios :

Νηϊάς, -άδος Apollonius de Rhodes, I, 626 ; IV, 543 ; etc.
Νηϊάδεσσι Orphée, *Lithiques,* 679 ; *Od.,* XIII, 104, 348.
Νηΐς *Il.,* VI, 22 ; XIV, 444 ; XX, 384.

3°) L'épiclèse n'est attestée ni chez Homère, ni chez Hésiode. Cependant, chez l'un et l'autre, les mentions du Zeus de Dodone sont associées au verbe ναίω « habiter » :

Il. XVI, 233-235 (prière d'Achille) :

Ζεῦ, ἄνα, Δωδωναῖε, Πελασγικέ, τηλόθι **ναίων**,
Δωδώνης μεδέων δυσχειμέρου · ἀμφὶ δὲ Σελλοὶ
σοὶ **ναίουσ'** ὑποφῆται, ἀνιπτόποδες, χαμαιεῦναι (. . .)

Hésiode, Ἠοῖαι, fragment 240 Merkelbach - West[112] :

ἔστι τις Ἑλλοπίη πολυλήϊος ἠδ' εὐλείμων
ἀφνειὴ μήλοισι καὶ εἰλιπόδεσσι βόεσσιν ·
ἐν δ' ἄνδρες **ναίουσι** πολύρρηνες πολυβοῦται
πολλοὶ ἀπειρέσιοι φῦλα θνητῶν ἀνθρώπων ·
ἔνθα δὲ Δωδώνη τις ἐπ' ἐσχατιῇ πεπόλισται ·
τὴν δὲ Ζεὺς ἐφίλησε καὶ ὃν χρηστήριον εἶναι
τίμιον ἀνθρώποις < - - - - - - - - - - - - - - - - - - -
- - - - - - - - - - - - - > **ναῖον** δ' ἐν πυθμένι φηγοῦ ·
ἔνθεν ἐπιχθόνιοι μαντήϊα πάντα φέρονται.
ὃς δὴ κεῖθι μολὼν θεὸν ἄμβροτον ἐξερεείνῃ
δώρα φέρων <τ'> ἔλθησι σὺν οἰωνοῖς ἀγαθοῖσιν (. . .)

Il est difficile de passer sur des références aussi respectables sans remarquer l'emploi insistant du verbe épique ναίω « habiter, résider » : les Σελλοί, qui sont la plus ancienne tribu grecque, ont Dodone pour résidence, et la véritable résidence de Zeus est Dodone. Il est donc presque évident que l'épiclèse NAIOΣ a un rapport étroit avec le verbe ναίω. Il reste évidemment à définir ce rapport.

112.Oxford, 1970, p. 189. On a supposé une lacune dans ce fragment : le problème devra être réexaminé.

4. Étymologie de NAIOΣ

§ 157. Diverses étymologies ont été proposées[113] :

— Sch. B. *Il.* XVI, 233 : ὁ δὲ Δωδωναῖος καὶ Νάιος · ὑδρηλὰ γὰρ τὰ ἐκεῖ χωρία. NAIOΣ serait donc apparenté au verbe épique νάω « couler ». Rien ne peut étayer cette hypothèse. Un rapprochement avec le nom des Naiades serait gratuit. Rien ne suggère un lien avec une divinité des sources. Aucune trace archéologique d'une source dans le sanctuaire. L'idée d'une source coulant au pied du chêne sacré est géologiquement absurde : ce dernier était planté en terrain plat, dans un sol karstique ;

— Bekker, *Anecd.,* p. 283 : NAIOΣ serait dérivé de ναῦς : Périros, fils d'Ikastos, l'Éolien ou le fils d'Éole, réchappé d'un naufrage, aurait consacré le temple de Dodone. Type même de l'étymologie mythologique. L'idée d'un Zeus « du navire » dans un sanctuaire par excellence continental et chtonien est absurde ;

— *ibid.* : autre étymologie proposée : NAIOΣ dérivé de ναός « temple ». C'est à cette étymologie que se rallie Chantraine[114], en invoquant le myc.[115] *nawijo* « venant des temples », épithète de χαλκός, et le vers de Pindare cité § 155. On a vu que ce vers ne peut pas être invoqué. D'autre part, comme le signale Chantraine lui-même, la forme myc. peut aussi bien être tirée de ναῦς. Enfin, le plus ancien temple de Zeus à Dodone date de la première moitié du IV^e^ s., et ne s'appelle pas ναός, mais ἱερὰ οἰκία (Polybe IV, 67, 3)[116] ;

— Th. Reinach, *RA,* 1905, p. 97-102 : en se fondant sur une monnaie sacerdotale portant la légende Δία NAON, et qu'il date, à tort semble-t-il, du IV^e^ s., Reinach suppose que la forme NAOΣ est première, et que la forme NAIOΣ est dérivée. Ζεὺς Ναός serait « Zeus-Temple », et serait ultérieurement devenu Ζεὺς Νάϊος « Zeus du temple » (cf. à Mantinée Ζεὺς Κεραυνός / Κεραύνιος). Tout le raisonnement de Th. Reinach est faussé par une datation erronée de la monnaie[117], et, pour justifier l'hypothèse d'un « Zeus-Temple » sans temple, Th. Reinach en est réduit à l'artifice suivant : « Il ne serait pas impossible que Ζεὺς Ναός fût tout

113.Parke 1967, p. 78, n. 36 résume commodément ces hypothèses.
114.*DELG s. v.* ναός.
115.PY Jn 829.
116.Cf. Dakaris 1995, p. 37-46.
117.Cf. Franke, *Die antiken Münzen von Epirus,* p. 34-35 et pl. 3 V11-R27.

simplement le Zeus « temple » ou plutôt – car le mot ναός a dû avoir primitivement un sens plus modeste – le Zeus « arche », le coffre sacré renfermant les objets du culte et lui-même divinité » ;

— Selon Parke, « it is always possible that Naios was a primitive title of unknown, non-hellenic origin »[118]. Hypothèse évidemment invérifiable ;

— Parke évoque aussi l'hypothèse de Dakaris : « Modern scholars[119] have added a derivation from ναίω "the god who dwells" (*i.e.* in the oak). This last is very improbable as it is too indefinite[120] ». On verra que Parke a probablement tort.

§ 158. Pour proposer une étymologie de NAIOΣ, on partira de l'idée que la présence insistante du verbe ναίω dans les passages d'Homère et d'Hésiode cités plus haut est significative : il est certain que NAIOΣ a un rapport avec ναίω « habiter », mais quel rapport ?

Une première possibilité serait de poser un adjectif primaire, c'est-à-dire directement tiré de la racine, sur le modèle suivant[121] :

δῖος « divin » < *δῑῐος < **diw-yos*. Cf. skr. *divyas,* lat. *dius* avec *i* long. Une autre possibilité, qui a l'avantage d'offrir un plus grand nombre de parallèles, serait de faire de Ναῖος un dérivé verbal « exprimant que l'action peut ou doit s'accomplir ». Les adjectifs de ce type apparaissent dès les plus anciens textes. Ils présentent habituellement le degré zéro de la racine :

— ἅγιος « vénérable » (Hérodote, etc.), cf. ἄζομαι ;

— ἄρκιος « qui donne la sécurité » (Hésiode, etc.), cf. ἀρκέω ;

— πάγιος « fixe » : cf. πήγνυμι « fixer », ao. pass. ἐ-πάγ-ην. Cf. lat. *pango, pax,* etc. ;

— πλάγιος « de travers » (Hérodote, Thucydide), cf. πλήσσω ;

— σφάγιος « qui égorge » (Sophocle) ; cf. σφάζω, σφαγή ;

— στύγιος « affreux, repoussant » (Platon, etc.) se rattache à la fois à στυγέω, ἔστυγον et à στύξ »[122].

*ναῖος, qu'on accentuera sur le modèle de δῖος et πάγιος, a pu donc être un adjectif primaire ou un dérivé verbal tiré de la racine du verbe ναίω au degré zéro : ναίω < *νάσ-γω (racine **nes-* : cf. νέομαι « revenir chez soi », νόστος, skr. *nasate,* etc.). Le sens premier de *ναῖος < **n°s-yos* serait donc « habitant, résidant », ce qui, contrairement à ce qu'affirme Parke, n'est pas « very improbable as it is too indefinite » :

— le français montre que, de l'idée générale de « résider », on peut tirer des noms ou adjectifs de sens extrêmement précis[123] :

a) *résidant* : « Se dit de ceux qui résident dans un autre endroit que leur pays d'origine » (sens juridique) ;

b) *résident* : « Haut fonctionnaire placé par un pays protecteur auprès du souverain d'un pays sous protectorat » (sens politique et diplomatique).

— de nombreux indices concordants montrent que le sanctuaire de Dodone est la véritable résidence de Zeus. Zeus n'habite pas sur l'Olympe, comme le prétend la mythologie, ni à Olympie, comme pourrait le laisser supposer le nom et le prestige du grand sanctuaire, dont les prêtres de Dodone sont sans doute jaloux, mais bien dans la terre de Dodone. Il n'est pas un dieu du ciel, mais un dieu chtonien, un dieu de l'ἤπειρος, du continent. C'est ce que dit la prière d'Achille ; c'est aussi ce que doit dire le fragment d'Hésiode, d'une interprétation malheureusement difficile. C'est peut-être à tort qu'on a supposé une lacune dans ce fragment, car il y a moyen de le comprendre tel quel, en forçant quelque peu, il est vrai, la syntaxe :

> τὴν δὲ Ζεὺς ἐφίλησε καὶ ὃν χρηστήριον εἶναι
> τίμιον ἀνθρώποις, ναῖον δ' ἐν πυθμένι φηγοῦ.
> « Zeus l'a chérie (Dodone) et (a voulu) qu'elle fût son oracle,
> honoré des hommes, et résidant dans la souche d'un chêne ».

La difficulté de cette interprétation est qu'on ne connaît pas de construction φιλέω + proposition infinitive. On connaît cependant des cas où φιλέω, avec un infinitif, a un sens affaibli, par exemple φιλεῖ τίκτειν ὕβρις ὕβριν Eschyle, *Ag.,* 764 « la violence engendre habituellement la violence ». Dans ce cas, ναῖον serait le participe neutre de ναίω.

Polybe[124] n'appelle pas le temple de Zeus à Dodone ναός, mais ἱερὰ οἰκία : comme le souligne Dakaris[125], cette dénomination par-

118.Parke 1967, p. 78, n. 36.
119.Par exemple Dakaris 1995, p. 49.
120.Parke 1967, p. 78, n. 36.
121.Cf. Chantraine, *Formation,* 1933, p. 33.
122.Chantraine, *Formation,* 1933, p. 35.

123.Les définitions sont celles du *Larousse classique* de 1957.
124.IV, 67, 3.
125.1995, p. 49 et fig. 16 : l'ensemble de la Maison sacrée à la fin du IIIe s. rappelle effectivement le plan d'une riche demeure hellénistique, avec son entrée monumentale, sa cour et ses portiques intérieurs.

ticulière s'explique par le caractère chtonien du culte. C'est ainsi que l'Érechtheion d'Athènes est appelé οἴκημα. Le terme οἰκία à Dodone indique donc que Zeus y habite, οἰκέω étant l'équivalent classique du verbe épique ναίω.

Enfin un oracle de Dodone au roi pirate Zènikétès, dont Peek[126], en autopsiant l'original, a complété et corrigé la lecture, commence ainsi :

Ζηνικέτῃ βασιλεῖ χρῇ δ̣ῶμα Διὸς ναό̣ς̣ τε Δι̣ώ̣νας

On remarquera l'opposition rigoureuse entre δῶμα Διός et ναὸς Διώνας, qui n'est sans doute pas une simple fantaisie poétique[127].

C'est plus qu'il n'en faut pour prouver à Parke que le rapprochement entre Ναῖος et ναίω, loin d'être « too indefinite », s'appuie sur de solides considérations sémantiques : Ζεὺς Ναῖος est le Zeus « Résidant », c'est-à-dire Zeus « en ses foyers », « en son fief », « en sa terre de Dodone », par opposition à certains de ses avatars, par exemple à Olympie, où l'on n'aurait pas affaire au véritable Zeus. Il s'agit d'un Zeus chtonien et pélasgique, qui vit à Dodone en compagnie de la plus ancienne tribu grecque, les Σελλοί. Sémantiquement et morphologiquement, le rapport entre l'épiclèse et le verbe épique ναίω peut donc être considéré comme assuré[128].

5. L'évolution phonétique Ναῖος > Νάος

§ 159. Lejeune ne fournit pas de bons parallèles à ce type d'évolution[129]. Threatte connaît l'épiclèse[130] par une dédicace privée attique

126. Peek 1978, p. 247-248 : il s'agit d'une strigile en fer, sur laquelle Zènikétès a gravé l'oracle, et qu'il a sans doute laissée en ex-voto à Dodone. Zènikétès est mort en 74 av. Ce document exceptionnel ne contredit pas notre théorie sur la datation des lamelles, qui seraient toutes antérieures à 167 av. : l'oracle a continué son activité après 167, mais l'usage des lamelles de plomb a disparu en 167.
127. Le ναὸς Διώνας est le nouveau temple de Diona, qui date de la fin du IIIe s. : bâtiment Θ sur le plan h. t. de Dakaris 1995.
128. On a écarté de cette discussion la forme Φηγωναῖος, sur laquelle s'appuie à tort Dakaris, qui croit que cette autre épiclèse de Zeus à Dodone signifie « habitant dans le chêne ». Il faudrait en effet corriger la forme en Φηγο-, ce qui est impossible puisque l'*oméga* est garanti par le mètre : la forme Φηγωναῖος est donnée par Zénodote comme une variante de Δωδωναῖος dans *Il.* XVI, 233 (cf. *DELG s. v.* φηγός). En réalité, Φηγωναῖος est dérivé de φηγών « chênaie », et signifie « dieu de la chênaie ».
129. Cf. Lejeune, *Phon.*, p. 247.
130. *GAI*, I, 1980, p. 362.

du Ier s. av.[131], où il relève, parmi les exemples de la non-notation d'*iota* adscrit, les formes τῇ, Ναίῳ, συνόδῳ. Bien que Threatte ne s'intéresse pas au radical de l'épiclèse, mais seulement à sa finale de datif, il faut remarquer que cette dédicace suggère que l'*alpha* de Ναῖος est bref, et que le sort de la diphtongue αι y est différent de celui des diphtongues à premier élément long.

Commençons par reconnaître qu'une évolution αιο > αο serait mal attestée par ailleurs. Selon Threatte[132], αιο est stable en attique. Quelques exceptions méritent toutefois de retenir l'attention, par exemple le démotique Ξυπεταιών, graphié -αῶν dans deux ostraka datés *ca* 485 et dans un inventaire daté de 440/39[133]. Quelques cas rares de ce type de graphie, par exemple Παν<α>θηνάοι[ς], doivent aussi être signalés sur des vases[134].

On ne peut donc poser *a priori* une évolution phonétique Ναῖος > Νάος. Cependant, il se peut que le vocatif Ναῖε, qui, justement, est attesté dans les lamelles[135], ait joué un rôle déterminant, car l'évolution αιε > αε est en revanche bien documentée en attique par les formes αἰεί / ἀεί, αἰετός / ἀετός[136]. On admettra donc que le vocatif Ναῖε, qui, à Dodone, devait être d'un usage très courant, a évolué en Νάε (cf. Νάε n° 122), et que l'analogie explique les autres formes sans *iota*.

6. Conclusion

§ 160. On admettra donc, contrairement à un préjugé universellement répandu de l'Antiquité à nos jours, que l'*alpha* de Ναῖος / Νάος est bref : ce préjugé résulte du fait que le problème de la quantité de cet *alpha* n'a jamais été posé, et qu'un vague rapprochement avec νᾱός « le temple » a en général laissé supposer qu'il était long. D'autre part, chez les modernes, une analogie implicite avec des formes comme ΛΩΙΟΝ / ΛΩΟΝ a sans doute aussi joué un rôle. Morphologiquement, Ναῖος est un adjectif primaire ou un dérivé verbal tiré de la racine **n(e/o)s-* « habiter, résí-

131. *IG* II² 4707.
132. 1980, p. 292 et 294 : « There are few, if any, exceptions ».
133. Threatte 1980, p. 293.
134. Threatte 1980, p. 294.
135. Cf. étude du formulaire, § 78.
136. Threatte 1980, p. 275-278.

der » au degré zéro, racine dont est aussi tiré le verbe épique ναίω : *$n^o s$-yo-s > Ναῖος. Sémantiquement, l'idée que Ζεὺς Δωδωναῖος soit par excellence un Ζεὺς Ναῖος, c'est-à-dire un « Zeus Résidant », est recevable, contrairement à ce qu'affirme Parke. Le seul problème qui reste est qu'on ne dispose pas d'attestations assurées de l'épiclèse avant le IV^e^ s. : il peut s'agir d'un hasard de notre documentation, car les inscriptions de Dodone antérieures au IV^e^ s. sont rares ; il se peut aussi que cette épiclèse ne se soit répandue qu'à partir du début du IV^e^ s., ce qui expliquerait son absence dans les textes épiques, et dans la grande poésie du V^e^ s. Dans ce cas, il se pourrait aussi que des jeux de mots directement inspirés par les textes épiques, en particulier par la prière d'Achille dans l'*Iliade,* aient joué un rôle : Ζεὺς Δωδωναῖος τηλόθι ναίων a presque nécessairement un rapport étymologique avec Ζεὺς Ναῖος, que cette étymologie soit vraie ou fausse.

B. Étymologie du théonyme Διώνα / Δηώνα

§ 161. Diona était la parèdre de Zeus à Dodone, et son nom apparaît très souvent dans les lamelles, généralement sous la forme Διώνα. G. E. Dunkel[137] a consacré un article de linguistique comparée fort détaillé à la reconstitution du nom et des caractéristiques de la parèdre du grand dieu indo-européen. Il ressort de cet article que ce théonyme indo-européen était dérivé de **diw-* (génitif grec Διϝ-ός) au moyen du suffixe féminin *-$\bar{o}neH_2$. Διώνα, dont le nom est issu de Διϝ-ώνα, est donc, par excellence et dès l'indo-européen, la parèdre de Zeus. Le suffixe se retrouve dans des théonymes sanskrits, sous la forme -ānī, et en latin sous la forme *-ōna* : c'est ainsi que la parèdre d'Indra est Indrānī, et celle de Varuna Varunānī. En latin, on connaît *Bell-ōna,* déesse de la guerre, *Pom-ōna,* déesse des fruits, *Ann-ōna,* déesse des productions de l'année. La forme ancienne du nom de Diona est attestée en pamphylien[138], dans l'épitaphe d'un prêtre :

Δάμαρχους
[ι]αρεῖϝους Διϝοὺς καὶ Διϝώνας
Ἐχϝασίωνους.

137.« Vater Himmels Gattin », *Die Sprache* 34, 1988-1990 (1992), p. 1-26.

138.Cl. Brixhe, *Dialecte grec de Pamphylie* (1976), n° 134 : Brixhe croyait que ΔΙFΩΝΑ était un anthroponyme féminin. Dunkel a montré qu'il s'agissait de la déesse Diona.

Il se peut que cette épitaphe atteste l'existence, au III^e^ s. av., d'un sanctuaire de Zeus et Diona hérité de la colonisation achéenne du XII^e^ s. av. en Pamphylie. En tout cas, ces données concordent fort bien avec ce qu'on sait de Zeus et Diona à Dodone[139].

§ 162. L'article de G. E. Dunkel ne tient cependant pas compte d'une forme maintenant bien attestée dans les lamelles de Dodone, et qui était connue depuis Carapanos :

N° 103 (en attique ; *ca* 400-375) Δηόνε̄ν
N° 49 (Épire ? III^e^ s.-167 av.) Δηώνα
N° 65A (consultant d'Ambracie) Δηώνα

Les auteurs de la *Sylloge,* qui ne connaissaient que les n^os^ 49 et 65A, rejetaient énergiquement, pour ces formes, une explication reposant sur une contamination par le diminutif Δηώ de Δημήτηρ : leurs raisons étaient sans doute que les deux textes sont doriens, et qu'en dorien la déesse de la terre s'appelle Δᾱμᾱ́τηρ, non Δημήτηρ. Il se peut que le n° 103, texte typiquement attique publié par M^me^ Vokotopoulou en 1995, nous donne la clé de cette énigme.

Δηώ est un hypocoristique ionien-attique bien connu de Δημήτηρ, mais on le trouve spécialement dans des contextes éleusiniens. C'est ainsi que dans les *Suppliantes* d'Euripide, dont l'action se déroule à Éleusis, Thésée admoneste sa mère en ces termes (v. 289-290) :

- - - - - - - - - - - μὴ δακρυρρόει
σεμναῖσι Δηοῦς ἐσχατιαῖς παρημένη.

Dans l'*Antigone* de Sophocle, le choeur invoque Bacchos en ces termes (v. 1119-1121) : μέδεις δὲ / παγκοίνοις Ἐλευσινίας / Δηοῦς ἐν κόλποις, ὦ Βακχεῦ. Dans le *Ploutos* d'Aristophane (v. 515), le blé est appelé καρπὸς Δηοῦς.

§ 163. Il est donc probable que l'hypocoristique typiquement éleusinien Δηώ a contaminé le théonyme dodonéen Διώνα. Cette contamination doit avoir deux origines : d'une part, comme on l'a vu, de nombreux Athéniens viennent consulter à Dodone, surtout après la guerre

139.Cf. avant-propos.

du Péloponnèse, et ils peuvent être à l'origine de cette forme syncrétique Δηώνα ; d'autre part, il ne serait pas étonnant que certains consultants de l'oracle de Dodone fussent aussi des initiés d'Éleusis, qui, par la même démarche syncrétique, auraient forgé cette forme Δηώνα. Rappelons enfin que l'élément Δη- (dor. Δᾱ-) de Δημήτηρ reste obscur, mais qu'on l'a rapproché du nom de la terre, γῆ. Si ce rapprochement est pertinent, la forme Δηώνα trouve une justification supplémentaire dans les caractéristiques chtoniennes du culte à Dodone [140].

140.Cf. avant-propos, note 13 et Petersmann 1987.

Conclusion générale

§ 164. H. W. Parke [1] écrivait en 1967, à propos des lamelles oraculaires de Dodone : « The material found at Dodona in the form of enquiries incised on thin strips of lead is not of a kind which would greatly reward the effort of collecting it into a corpus. » On espère avoir infligé un démenti salutaire à ce constat désabusé : c'est justement parce que les lamelles, depuis la publication de Hoffmann dans la *Sammlung* en 1899, n'avaient jamais été regroupées de manière systématique, qu'elles semblaient à peu près inexploitables. Leur interprétation dépend en effet presque entièrement des comparaisons que l'on peut établir entre elles, et ces comparaisons étaient presque impossibles quand il fallait, par exemple, confronter un fac-similé de Carapanos, l'interprétation qu'en avait donnée Hoffmann sans pouvoir reproduire le fac-similé, et un texte incompréhensible publié sans fac-similé et sans commentaire par Évangélidis dans les Ἠπειρωτικὰ Χρονικά de 1935. Si la *Sammlung* est d'un accès relativement facile, il n'en va pas de même du beau livre de Carapanos (1878), ni des *Ep. Chron.*

§ 165. On s'est donc d'abord attaché à regrouper les textes et à les présenter de manière cohérente. Le premier problème qui s'est posé était de trouver un principe de classement des 167 documents publiés depuis 1878 [2] : un classement thématique, plus ou moins empirique, a paru le plus propre à faire progresser l'interprétation des textes. On a

1. *The Oracles of Zeus,* Oxford 1967, p. 259.
2. Selon I. Vokotopoulou, *Huitième Congrès d'Épigraphie grecque et latine,* Athènes 1987, p. 84, plus de 1600 fragments, la plupart minuscules, sont conservés au Musée de Jannina. Certains de ces documents présentent un intérêt considérable, comme le prouve la publication, en 1993, de 9 nouvelles lamelles (Dakaris 1993, p. 55-60) ; en 1995, de 14 lamelles concernant les rapports de Dodone et de la Grande-Grèce (I. Vokotopoulou, Actes du 31e congrès de Tarente, p. 63-90) ; en 1997, de 4 nouvelles lamelles par A. Ph. Christidis dans les *Poikila Epigraphika* de Cl. Brixhe (Nancy). Sur les projets de publication d'un grand corpus des lamelles de Dodone, y compris les inédits du Musée de Jannina, cf. introduction.

distingué, comme le faisait déjà Carapanos, les consultations publiques, en petit nombre mais particulièrement intéressantes, des consultations privées. Parmi ces dernières, on a pu, par rapport à Pomtow et Parke, introduire des subdivisions nouvelles et intéressantes, comme les consultations d'affranchis ou concernant l'affranchissement (nos 60-64), ou comme les nos 124-126, où il est question de la mort ou de philtres magiques.

§ 166. Dans la mesure du possible, les textes ont été présentés avec leurs fac-similés, qui permettent de les établir avec précision et conformément aux normes actuellement en vigueur dans le domaine de l'épigraphie. Une part de ces fac-similés a été empruntée aux divers éditeurs, soit parce que le document s'est perdu depuis sa publication, soit parce que mes autopsies ont confirmé les lectures de mes prédécesseurs. Dans les cas où j'ai pu autopsier les documents, j'ai fourni mes propres fac-similés.

§ 167. L'ensemble de ces fac-similés permet aussi d'étudier l'évolution de l'écriture sur plomb du VIe s. à 167 av., date à laquelle, comme on le rappellera, prend fin, sans doute, l'histoire des lamelles oraculaires. Jusqu'à présent, seul le livre de Carapanos (1878) permettait de juger des divers styles d'écriture. Or c'est après la grande fouille de Carapanos qu'on a commencé à trouver des lamelles en alphabet archaïque, c'est-à-dire antérieures à la réforme orthographique athénienne de 403/2, pour la simple raison qu'on atteignait des couches plus profondes. Certes, Évangélidis a publié dans les *Praktika* ou dans les *Epeirotika Chronika* de 1935 d'intéressants fac-similés de lamelles archaïques, essentiellement en alphabet corinthien, mais la dispersion de ces documents rendait difficile leur étude comparative. C'est ainsi que Miss Jeffery a été amenée à supposer que l'alphabet local de Dodone et de l'Épire était l'alphabet corinthien, et que c'était à partir d'Ambracie qu'il s'était diffusé. On espère avoir montré qu'il n'en est rien : les lamelles en alphabet corinthien sont assignables à des consultants venus des colonies corinthiennes, en particulier Corcyre, et l'alphabet local de Dodone était de type eubéen. La lamelle de Thélutos (no 36), que nous avons autopsiée et dont Évangélidis ne fournissait qu'une photographie illisible, montre clairement que l'alphabet de Dodone, dont use le personnel du sanctuaire, était de type « rouge », avec un *chi* de forme Ψ, tandis que l'alphabet corinthien, très caractérisé, est de type « bleu », avec un *chi* de forme +. Un chapitre a été consacré à l'étude des alphabets archaïques, en particulier l'alphabet corinthien et l'alphabet local de Dodone.

§ 168. Après 403/2, les alphabets locaux tendent à disparaître, et les normes orthographiques d'Athènes s'imposent progressivement, avec d'ailleurs une certaine rapidité. Un autre phénomène retient alors l'attention, l'apparition et le développement du style lunaire et précursif : sur ce point aussi, les fac-similés qu'on a pu réunir apportent des informations essentielles. C'est ainsi que la consultation des Chaones (no 11), assez précisément datable, sur des bases paléographiques et historiques, de *ca* 330-320, nous fournit un des plus anciens exemples de *sigma* lunaire, et nous permet même de comprendre la genèse de cette forme, puisqu'on y trouve les formes intermédiaires entre le *sigma* à quatre branches et le *sigma* proprement lunaire, lequel a pour origine l'atrophie des deux branches médianes. Un nombre non négligeable de lamelles permet ensuite de suivre le développement de ce style lunaire, avec l'apparition d'*epsilon* et *oméga* lunaires, jusqu'à ce style extraordinaire du no 9, précursif, qui n'a de parallèles que dans les papyrus, et dont nous sommes maintenant convaincus qu'il faut le dater précisément de 170-168 av. L'étude du style lunaire dans les lamelles confirme donc ce que supposaient déjà plusieurs érudits, à savoir qu'il est beaucoup plus ancien qu'on le dit d'ordinaire, en particulier en Grèce du Nord[3].

§ 169. Les lamelles les plus anciennes de notre corpus paraissent remonter à la seconde moitié du VIe s. (no 41, en alphabet corinthien, boustrophédon ; no 77, en alphabet local, gravure serpentine). Tout porte à croire qu'en 167 av., les Romains de Paul-Émile, en saccageant Dodone, ont aussi mis fin à l'activité de la caste sacerdotale et prophétique, et donc à l'histoire des lamelles[4]. Dans l'intervalle, on n'observe aucune solution de continuité, même si les lamelles les plus anciennes (VIe-Ve s.) sont relativement rares. En revanche, on est frappé par le nombre relativement élevé des lamelles datables du début du IVe s.,

3. Cf. A. Bresson, *REA* 90, 1997, p. 492-494.
4. Cf. introduction.

ces datations étant assurées par des considérations soit historiques[5], soit orthographiques[6]. Il est possible que ce phénomène soit une conséquence de la Guerre du Péloponnèse, où les Molosses, comme les Corcyréens, étaient alliés d'Athènes : les liens alors noués ne semblent pas s'être défaits, et les Athéniens, comme précédemment les Corcyréens, auraient pris l'habitude de venir consulter à Dodone, ce qui aurait eu pour effet d'élargir la zone de rayonnement du sanctuaire.

§ 170. Le formulaire des questions oraculaires, si original et si complexe, n'avait jamais été étudié pour lui-même. C'est pourtant cette étude qui permet, dans bien des cas, d'assurer les restitutions et les interprétations. Ainsi, dans le n° 132, on peut corriger sans hésitation la lecture ..ΑΣΤΟ de M^me^ Vokotopoulou en [πρ]άσ<σ>ο[ι], et obtenir un texte complet, sûr et clair. On a montré que toute question oraculaire pouvait se ramener à l'une ou l'autre des deux formules de base, qu'on a appelées formule ἦ et formule τίνι :

— ὁ δεῖνα ἐπερωτῆι τὸν Δία τὸν Ναῖον καὶ τὰν Διώναν ἦ λῶιον καὶ ἄμεινόν ἐστι αὐτῶι πράσσοντί τι ;

— ὁ δεῖνα ἐπερωτῆι τὸν Δία τὸν Ναῖον καὶ τὰν Διώναν τίνι κα θεῶν ἢ ἡρώων θύων καὶ εὐχόμενος λῶιον καὶ ἄμεινον πράσσοι.

§ 171. Chacune de ces deux formules présente un grand nombre de variantes, si bien qu'il est difficile de trouver deux questions formulées exactement de la même manière. Ces formules étaient tellement connues que souvent des éléments ne sont pas exprimés. Ainsi, le n° 64 se trouve réduit à un seul mot :

Ἀπίμεν ;

Il faut comprendre : (ὁ δεῖνα ἐπερωτῆι τὸν Δία τὸν Ναῖον καὶ τὰν Διώναν ἦ λῶιον καὶ ἄμεινόν ἐστι αὐτῶι) ἀπίμεν. « (Tel affranchi demande à Zeus Naios et à Diona s'il est bon pour lui) de s'en aller » (comme il y est autorisé par son acte d'affranchissement, qui ne le soumet pas à la clause de *paramonè*).

5. Cf. p. ex. n^os^ 6B et 130.
6. Difficultés d'adaptation aux normes orthographiques de 403/2. Cf. p. ex. n° 103. Passage des graphies E et O aux graphies EI et OY pour *e* et *o* longs fermés.

§ 172. Outre les questions, les lamelles portent parfois, mais très rarement, une réponse de l'oracle. Cette réponse peut avoir été gravée par le personnel du sanctuaire, un prêtre ou un assistant, ou par le consultant lui-même sous la dictée de l'oracle. Le formulaire des réponses ne correspond pas nécessairement à celui des questions : dans les n^os^ 141 et 142, l'oracle prescrit une série de sacrifices, mais les questions ne sont pas du type τίνι. Inversement, dans le n° 68, la question est du type τίνι, mais l'oracle répond comme si elle était du type ἦ. Ces réponses ne doivent pas être confondues avec les intitulés qui sont inscrits au verso de certaines questions, soit par le personnel de l'oracle, soit par les consultants eux-mêmes. Ces intitulés prouvent que le secret de la question n'était pas un principe absolu (cf. p. ex. n° 36). Enfin, les lamelles portent parfois, au verso de la question, le nom du consultant ou un numéro d'ordre. Les lamelles publiées après Carapanos confirment la théorie de Carl Robert[7] : certaines lamelles sont numérotées avec les lettres de l'alphabet classique de 24 lettres (A = 1 ; Ω = 24) ; au-delà de 24, An = 24 + n (AA = 25 ; AB = 26 ; etc.).

§ 173. Toutes ces données nous amènent à réviser la thèse de Parke, qui semble trop schématique et trop systématique. Selon ce savant, les réponses aux questions oraculaires étaient déterminées par un tirage au sort : si la question était du type ἦ, le prêtre tirait une réponse positive ou négative ; si la réponse était du type τίνι, le prêtre tirait au sort des noms de divinités. Les lamelles étaient pliées ou enroulées pour garantir le secret des questions, et Parke exclut une quelconque forme de tricherie, qu'il juge indigne de l'oracle. Il est vrai qu'une procédure de tirage au sort est bien attestée dans la littérature, et même, sans doute, dans notre corpus (cf. n° 134, avec commentaire), mais, dans la réalité, les faits ont dû être beaucoup plus complexes, et ont dû varier selon les époques et selon la fantaisie des prêtres, voire des consultants. La thèse de Parke se heurte au moins à deux objections :

1°) Dans les cas où on dispose d'une réponse claire, on constate que cette réponse est toujours dictée par la prudence et le conservatisme de l'oracle, et non, évidemment, par le hasard : l'oracle recommande de servir sur terre plutôt que sur mer (n° 127) ; de rester avec sa femme (n° 35) ;

7. « Ein antikes Numerierungssystem und die Bleitäfelchen von Dodona », *Hermes* 18, 1883, p. 466-472.

de ne pas émigrer (n° 12) ; de ne pas partir à l'aventure sur mer (n° 92) ; de ne pas engager tout son capital dans le grand commerce (n° 95)[8] ; de ne pas risquer son capital dans une entreprise incertaine (n° 101).

2°) Dans certains cas, la question est tellement délicate qu'on ne peut pas imaginer que l'oracle ait pris le risque de répondre au hasard : il s'agit des cas où une personne est nommément accusée de vol ou d'assassinat (voir n^{os} 119-126). Dans le n° 49, la question porte sur la paternité d'un enfant, et les signes obscurs du verso suggèrent que l'oracle a laissé le consultant dans le même embarras que nous !

§ 174. Il est certain que, dans une certaine mesure, le tirage au sort intervenait dans la technique divinatoire, mais les prêtres de Dodone, la fameuse caste des Σελλοί, devaient être très habiles, et ils se gardaient sans doute de donner une forme systématique à leurs opérations, qui n'excluaient peut-être pas une certaine forme de prestidigitation. On sera à cet égard moins candide que Parke, et plus porté à croire le vieux Caton, cité par Cicéron (*De Divinatione* II, 24) : « Deux augures ne peuvent se regarder sans rire ».

§ 175. La plupart des lamelles ont été retrouvées pliées ou enroulées, certaines transpercées comme par des clous[9] : cela rappelle les *defixiones,* c'est-à-dire les malédictions inscrites sur des lamelles de plomb et enfouies dans des tombes. On a montré que, même d'un point de vue textuel, il y a un rapport entre certaines lamelles oraculaires, en petit nombre il est vrai, et les *defixiones* : on retrouve les mêmes procédés magiques, par exemple des anagrammes ou des *Ephesia grammata*. Nous sommes maintenant convaincus que la pratique oraculaire à Dodone avait un lien avec celle des *defixiones*. On expliquera ainsi pourquoi on a retrouvé en grand nombre les lamelles oraculaires dans le secteur de la Maison sacrée, c'est-à-dire autour du chêne prophétique. Tout nous porte à croire que l'acte essentiel de la procédure oraculaire était, non point un tirage au sort de la réponse, mais la gravure d'un texte dans le plomb, et l'enfouissement de cet objet magique au pied du chêne de

8. Le cas de ce n° 95, publié après le livre de Parke, est particulièrement intéressant, car il prouve qu'il pouvait y avoir un véritable dialogue entre l'oracle et le consultant.
9. Cf. p. ex. n° 150.

Zeus Naios. Le rôle des prêtres devait finalement être secondaire, et rien ne prouve, dans la majorité des cas, qu'ils soient intervenus : la plupart des lamelles portent seulement des questions adressées à Zeus Naios et à Diona, sans aucune trace de numéro d'ordre, d'intitulé ni de réponse, et ont été retrouvées là où, sans doute, elles avaient été placées par les consultants, à savoir dans le sol sacré du sanctuaire, au pied du chêne ; elles avaient été pliées ou enroulées avant d'être enfouies, comme des *defixiones,* c'est-à-dire comme des messages adressés personnellement aux dieux d'en bas, en l'occurrence Zeus Naios et Diona. On expliquera ainsi, ce que personne jusqu'à présent n'a cherché à faire, pourquoi tant de lamelles ont été remployées, jusqu'à devenir parfois presque illisibles. Une explication économique ne saurait être satisfaisante, car un pèlerin faisant les frais d'un voyage à Dodone, parfois de fort loin, ne devait pas regarder au prix d'un morceau de plomb. Il est plus probable que, si de nombreuses lamelles ont été remployées, c'est qu'elles avaient été trouvées affleurant le sol, et par là considérées comme douées d'une puissance magique supplémentaire[10].

§ 176. L'étude dialectologique du corpus a permis de déterminer la zone de rayonnement de Dodone (voir notre carte), c'est-à-dire les régions d'origine des consultants. D'après notre corpus, aucun habitant d'Acarnanie, d'Étolie, de Locride ou de Phocide ne semble être venu consulter à Dodone. Manifestement, ces régions-là étaient plutôt soumises à l'influence de Delphes. Il en était sans doute de même de tout le Péloponnèse, où, à l'influence de Delphes, s'ajoutait celle d'Olympie. Les Macédoniens semblent également absents de Dodone. En revanche, on est frappé par la présence de quelques Thessaliens et Béotiens, et surtout, à partir du début du IV^{e} s., d'assez nombreux Athéniens. La Grande-Grèce est également bien représentée. Les consultants les plus nombreux sont originaires des diverses régions de l'Épire et des colo-

10. Cf. p. ex. le cas du n° 6 : comment expliquer autrement, peut-être trente ans plus tard comme le montre la différence des styles d'écriture, le remploi de cette lamelle que la corrosion avait déjà coupée en deux ? Cf. aussi n° 133 : la f. A date du milieu du V^{e} s., et l'inscription principale de la f. B du IV^{e} s. ; n'y a-t-il pas pourtant un rapport entre la mention de Sybaris sur la f. A, et celle d'Italos, qui n'est pas banale, sur la f. B ? Il semble qu'avec cette lamelle n° 133, on soit aux limites de ce que la magie dodonéenne nous autorise à comprendre.

nies corinthiennes, surtout Corcyre, mais aussi Ambracie et Apollonie. Aucune consultation n'est attribuable à un citoyen d'Épidamne, mais il ne s'agit peut-être que d'un hasard de notre documentation [11].

§ 177. Notre corpus constitue donc une des principales sources d'information sur ce que pouvait être le parler des Épirotes : c'est volontairement que nous n'employons pas le terme « dialecte », car rien ne nous autorise à supposer l'existence d'un dialecte épirote. Il est en effet impossible d'isoler, dans toutes les inscriptions épirotes, ne serait-ce qu'un seul trait grammatical qui permette d'opposer la langue de ces inscriptions aux dialectes doriens qu'on connaît. Autrement dit, on ne peut jamais, en se fondant uniquement sur des données linguistiques, affirmer que tel texte est épirote, alors qu'on reconnaît presque immédiatement un texte attique, béotien ou éléen. Par exemple, un texte présentant les formes τὴν ἀποικίαν est nécessairement attique ; un texte présentant les formes αἰ (att. εἰ) et πράττοντι est nécessairement béotien ; un texte présentant la forme πολιτειομένοιρ (att. πολιτευομένοις) est nécessairement éléen. Les textes épirotes sont maintenant suffisamment nombreux, et ils ont été suffisamment étudiés pour qu'on puisse affirmer que ce constat ne résulte pas de l'insuffisance de notre documentation, mais bien de la nature même du parler des Épirotes. J. Mendez Dosuna [12] a d'ailleurs montré qu'il n'existe pas non plus de groupe dialectal du Nord-Ouest : il s'agit, pour reprendre son expression, d'un « ensemble flou ».

§ 178. De même, on constate simplement que le parler des Épirotes, tel qu'il apparaît dans les inscriptions, et en particulier dans les lamelles oraculaires, est un dorien peu caractérisé, présentant certains traits intéressants, mais qui n'isolent pas ce parler des autres, en particulier de ceux des colonies corinthiennes, et peut-être de la Macédoine. Après avoir étudié les particularités remarquables des textes doriens du corpus, il semble en effet qu'on puisse dessiner trois isoglosses, et trois seulement, qui passent par les régions de l'Épire, des colonies corin-

11. Cependant, les nos 98 et 99 portent sur des activités commerciales en direction d'Épidamne.

12. *Los dialectos dorios del Noroeste,* Salamanque 1985.

thiennes, en particulier Corcyre, et peut-être de la Macédoine, si l'on en croit le seul texte qui, pour l'instant, nous renseigne directement sur le parler des Macédoniens [13] :

1°) Il semble que dès *ca* 400 av., dans ces trois zones, *e* long fermé ait tendance à évoluer vers *i* long. Cette évolution, qui anticipe celle de la koinè, était déjà réalisée en Béotie ;

2°) On observe, dans la lamelle des Bylliones (n° 7 : τίνε pour τίνι) comme dans la *defixio* de Pella, une hésitation entre *e* bref et *i* bref qui est peut-être une isoglosse de Grèce du Nord, mais les deux autres exemples épirotes sont trop incertains, et le texte de Pella est trop isolé pour qu'on puisse l'affirmer ;

3°) Le groupe *e* long ou bref + *o* long ou bref semble particulièrement instable en Épire et dans les colonies corinthiennes, mais cette instabilité n'est pas caractéristique de la région : par exemple, c'est à l'autre extrémité du domaine dorien, à Télos, qu'il faut aller chercher des parallèles à des formes comme χρηῦνται < χρήωνται (n° 144) ou ἐποικοδομηῦν < -έων.

§ 179. Il faut donc maintenant admettre que l'Épire s'inscrivait dans un *continuum* linguistique dorien allant du golfe de Corinthe aux limites septentrionales du monde grec, mais excluant les régions de la Béotie et de la Thessalie. D'un point de vue dialectologique, cette conclusion peut paraître décevante, mais l'oracle de Dodone, si notre interprétation du n° 105 est exacte, nous a averti que la seule chose qui compte, c'est

ΓΝΩΜΕΝ ΤΟ ΑΛΑΘΕΣ

13. L. Dubois, « Une tablette de malédiction de Pella : s'agit-il du premier texte macédonien ? », *REG* 1995, I, p. 190-197. Sur le problème des voyelles brèves moyennes en macédonien, voir l'article récent de Cl. Brixhe dans ΚΑΤΑΔΙΑΛΕΚΤΟΝ, *Atti del III Colloquio internazionale di dialettologia greca, a cura di A. C. Cassio, AION Fil.* 19 (1997), p. 45-51.

Bibliographie générale[1]

La bibliographie concernant spécialement les lamelles oraculaires de Dodone est en fait très réduite. On peut dire sans exagération que personne, depuis Hoffmann dans la *Sammlung* (1899), ne s'est soucié de considérer le corpus disponible dans son ensemble, et d'en tirer des conclusions. Parke, en 1967, a certes proposé « A Selection of Enquiries made at Dodona » dans son livre sur les oracles de Zeus, mais il déclare sans ambages[2] : « The material found at Dodona in the form of enquiries incised on thin strips of lead is not of a kind which would greatly reward the effort of collecting it into a corpus. » Cette affirmation n'était pas de nature à encourager des recherches prenant en compte les nombreuses lamelles publiées depuis 1899[3] !

On trouvera dans les lemmes et dans les notes de chacun de nos numéros les références bibliographiques qui concernent chaque inscription particulière. On s'est contenté ici de renvoyer aux ouvrages et aux articles qui concernent l'ensemble du corpus, ou qui ont été des références constantes pour l'étude des lamelles, du point de vue historique ou linguistique.

I. Publication des lamelles oraculaires[4]

Cf. J. Vokotopoulou, Ἡ δημοσίευση τῶν μολυβδίνων πινακίων τῆς Δωδώνης, dans Πρακτικὰ τοῦ Η' Συνεδρίου Ἑλληνικῆς καὶ Λατινικῆς Ἐπιγραφικῆς (Athènes 1982), vol. II, 1987, p. 82-86 : il s'agit du 8e Congrès d'épigraphie.

A. La publication Carapanos - Foucart et ses suites

Carapanos 1878 : C. Carapanos, *Dodone et ses ruines,* Paris 1878. Un vol. de texte et un vol. de planches. Lamelles oraculaires : texte p. 68-83 et pl. 34-40. Les pl. 34-39 sont des planches de fac-similés. La pl. 40 présente 4 photographies.

1. D'une manière générale, nous avons adopté le système commode qui consiste à abréger la référence d'un ouvrage ou d'un article par le nom de son auteur suivi de l'année de publication.
2. Parke 1967, p. 259.
3. Le corpus de Hoffmann comportait 42 numéros, le nôtre en comporte 167.
4. Cf. notre introduction pour l'histoire de cette publication.

GURLITT 1880 : W. GURLITT, *Archäolog.-epigraph. Mittheilungen aus Oesterreich,* Jahrg. IV, Vienne 1880, p. 61-64 : publication de 4 fragments volés à Carapanos et conservés au *Kaiserliches und königliches Münz- und Antikencabinet*, à Vienne. Cf. nos n^os^ 42 et 66.

CARAPANOS 1883 : C. CARAPANOS, *Revue Archéologique*, série III, vol. II (1883), p. 354-356 : compléments à CARAPANOS 1878.

POMTOW 1883 : H. R. POMTOW, *Jahrbuch für klassische Philologie* 29 (1883), t. I, p. 305-360.

Carl ROBERT 1883 : C. ROBERT, *Hermes* 18 (1883), p. 466-472 : « Ein antikes Numerierungssystem und die Bleitäfelchen von Dodona ».

CARAPANOS 1890 : C. CARAPANOS, *BCH* 14 (1890), p. 156-159 : six inscriptions supplémentaires.

B. Les comptes rendus de la publication de Carapanos

BURSIAN, « Die wissenschaftlichen Ergebnisse der Ausgrabungen in Dodona », *Sitz. München* 1878, vol. II, p. 9-14.

A. R. RANGABÉ, « Über einige dodonäische Inschriften », *Archäologische Zeitung,* 1878, p. 118.

F. BLASS, « Zu den Inschriften von Dodona », *Rh. M.* 34 (1879), p. 160.

E. S. ROBERTS, « The oracle inscriptions discovered at Dodona », *JHS* 1 (1880), p. 228-241.

H. ROEHL, « Jahresbericht über die griechische Epigraphik für 1878-1882 », *Bursians Jahresbericht* 1882, III, p. 131-132.

W. LARFELD, *Bursians Jahresbericht* 1887, III, p. 528-533 : compte rendu de Pomtow 1883.

C. La publication de Hoffmann dans la Sammlung en 1899 et ses suites

HOFFMANN 1899 : O. HOFFMANN, *SGDI,* II, 1557-1598 (les lamelles oraculaires de Dodone), Göttingen 1899.

Suppléments à HOFFMANN 1899 : O. HOFFMANN, *Beiträge zur Kunde der indogermanischen Sprachen, herausgegeben von Dr. A. Bezzenberger* (abrégé *Bezz. Beitr.),* Göttingen, 20, 1894, p. 102-104[5].

Quelques textes ont été repris dans Ch. MICHEL, *Recueil d'inscriptions grecques*, Bruxelles, 1900, n^os^ 843-851.

5. Cette revue est abrégée *BB* dans les livres anciens (p. ex. Bechtel, *GD* II, p. 78), ce qui ne simplifie pas les recherches bibliographiques. En 1907, elle a été absorbée par *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*.

R. KEKULE VON STRADONITZ, H. WINNEFELD, *Bronzen aus Dodona in den Königlichen Museen zu Berlin*, Berlin 1909, p. 39-42.

Syll.[3] 1160-1166 : reprise de 7 lamelles, par HILLER, dans le vol. III, Leipzig 1920.

D. La publication des lamelles par les archéologues grecs à partir de 1929

PAAH (et *Ep. Chr.)* : Πρακτικὰ τῆς ἐν Ἀθήναις Ἀρχεολογικῆς Ἑταιρείας. C'est dans cette collection qu'ont été publiées les lamelles découvertes lors des fouilles grecques, à partir de 1929 (à l'exception des trouvailles de la fouille de 1935, qui ont été publiées par D. ÉVANGÉLIDIS dans les Ἠπειρωτικὰ Χρονικά 10, 1935, p. 252-260) :

D. ÉVANGÉLIDIS, *PAAH,*
1929 (1931), p. 122-129.
1931 (1932), p. 89-91.
1932 (1933), p. 52.
1952 (1955), p. 297-306.
1955 (1960), p. 171-172.
1956 (1961), p. 155-156.
1958 (1965), p. 104-105.

S. I. DAKARIS, *PAAH,*
1967 (1969), p. 48-54.
1968, p. 53-56.
1973, p. 94-96.
1982 (1984), p. 87.

A. WILHELM, « Griechische Inschriften rechtlichen Inhalts », *Pragmateiai* de l'Académie d'Athènes 17, 1 (1951) : p. 55-56 sur la lamelle des διαιτοί (n° 16).

A. WILHELM, « Orakelfragen und Orakelantworten », *Arch. Pap.* 15 (1953), p. 71-79 : commentaire de plusieurs lamelles publiées par Évangélidis.

PARKE 1967 : H. W. PARKE, *The oracles of Zeus,* Oxford 1967. Appendice épigraphique p. 259-273 : choix de 38 lamelles, parmi celles publiées par CARAPANOS et par ÉVANGÉLIDIS.

H. W. PARKE, « Three new enquiries from Dodona », *JHS* 87 (1967), p. 132-133 : publication de trois inédits acquis au marché noir par SEYRIG (cf. n^os^ 52, 56 et 86).

DAKARIS 1993 : S. I. DAKARIS, A. Ph. CHRISTIDIS, I. VOKOTOPOULOU, « Les lamelles oraculaires de Dodone et les villes de l'Épire du Nord », *L'Illyrie mé-*

ridionale et l'Épire dans l'Antiquité II, Actes du II^e Colloque international de Clermont-Ferrand (1990), réunis par P. CABANES, Paris 1993, p. 55-60.

I. VOKOTOPOULOU 1995 : publication de 14 lamelles concernant les rapports de Dodone et de la Grande-Grèce, aux pages 63-90 de *La Magna Grecia e i grandi santuari della madrepatria. Atti del trentunesimo convegno di studi sulla Magna Grecia, Taranto, 4-8 ottobre 1991,* Taranto 1992 (1995).

CHRISTIDIS 1997 : A.-Ph. CHRISTIDIS, † S. I. DAKARIS, † I. VOKOTOPOULOU, « Oracular Tablets from Dodona », dans *Études d'archéologie classique*, IX, sous la direction de Cl. BRIXHE, Nancy-Paris 1997, p. 103-110.

CHRISTIDIS 1999 : A.-Ph. CHRISTIDIS, † S. I. DAKARIS, † I. VOKOTOPOULOU, « Magic in the oracular tablets from Dodona », dans *The world of ancient magic, Papers from the first International Samson Eitrem Seminar at the Norwegian Institute at Athens, 4-8 May 1997,* edited by D. R. JORDAN, H. MONTGOMERY, E. THOMASSEN (Papers from the Norwegian Institute at Athens 4), Bergen 1999, p. 67-72 : édition de 3 nouvelles lamelles (nos n^os^ 125 bis, 49 bis et 141 bis), et réédition de deux lamelles déjà connues (nos n^os^ 124 et 146).

II. AUTRES INSCRIPTIONS

On a regroupé ici quelques références qui ne concernent pas directement notre corpus, mais qui peuvent être utiles pour son interprétation.

R. De GENNARO, *Studi di Antichità* 7 (1994), p. 391-394 : catalogue des inscriptions de Dodone.

A. FICK, *SGDI,* II, n^os^ 1334-1377 (1899) : inscriptions épirotes, à l'exception des lamelles oraculaires.

W. PEEK, *ZPE* 30 (1978), p. 247-248 : « Orakel aus Dodona für den Piratenkönig Zeniketes » (*Bull.* 1979, 256).

O. KERN, *Die Inschriften von Magnesia am Maeander*, Berlin 1900, n° 32 : décret des Épirotes, daté de 207/6, accordant l'asylie aux Magnètes.

L. H. JEFFERY, *The Local Scripts of Archaic Greece. A study of the origin of the Greek alphabet and its development from the eighth to the fifth centuries B. C.* Revised edition with a supplement by A. W. JOHNSTON. Clarendon Press, Oxford, 1990.

J. BOUSQUET, « Le polyandrion d'Ambracie », *BCH* 116 (1992), II, p. 596-606 : texte important pour l'histoire de l'alphabet et des graphies corinthiennes.

P. GHIRON-BISTAGNE, « Un autel massaliote de Zeus Patrôos », dans « Marseille grecque et la Gaule », coll. *Études massaliètes,* 3 (1992), p. 151-154 : inscription importante pour l'étude de l'écriture lunaire.

A. BRESSON, *REA* 99, 1997, p. 491-506 : critique de P. GHIRON-BISTAGNE et remarque importante sur l'écriture lunaire.

P. CABANES 1974 : P. CABANES, « Les inscriptions du théâtre de Bouthrôtos », *Actes du colloque 1972 sur l'esclavage*, p. 105-209, Paris 1974.

P. CABANES 1976 : P. CABANES, *L'Épire de la mort de Pyrrhos à la conquête romaine,* Paris 1976, « Appendice épigraphique » p. 534-592, n^os^ 1-77 : choix utile des principales inscriptions épirotes.

P. CABANES 1997 : *Corpus des inscr. gr. d'Illyrie méridionale et d'Épire,* I, 2, sous la direction de P. CABANES, EFA, 1997 (= *Études épigraphiques* 2) :

I. Inscriptions d'Épidamne et Apollonie.

I, 1. Épidamne (à paraître).

I, 2, A. Inscriptions d'Apollonie, par P. CABANES et Neritan CEKA, avec la collaboration d'O. MASSON et Miltiade HATZOPOULOS.

I, 2, B. Listes des noms de monétaires d'Apollonie et Épidamne, établies par Hasan CEKA, revues par Marc BEAUREGARD et O. MASSON.

A. I. ANTONIOU, Δωδώνη, συμβολὴ Ἠπειρωτῶν στὴν ἀνοικοδόμηση κτισμάτων τοῦ Ἱεροῦ τῆς Δωδώνης, μετὰ τὸ 219 π. Χ. (ἀνέκδοτη ἐπιγραφὴ ἀπὸ τὴ Δωδώνη), Athènes[6], 1991. Il s'agit d'un livre de 173 pages consacré à la publication d'une plaque de plomb trouvée à Dodone et portant une liste de 137 noms : selon l'auteur, il s'agirait d'Épirotes ayant contribué à la restauration du sanctuaire après le raid étolien de 219. En réalité, cf. :

É. LHÔTE, « Nouveau déchiffrement d'une petite plaque de plomb trouvé à Dodone et portant une liste de 137 noms », *Actes Ill. Ép.* IV (2004), p. 113-131.

L. DUBOIS, « Une tablette de malédiction de Pella : s'agit-il du premier texte macédonien ? », *REG* 1995, I, p. 190-197.

M. GUARDUCCI, *Epigrafia greca,* Rome, I (1967), II (1969), III (1974), IV 1978 : voir particulièrement IV p. 74-122 sur les inscriptions oraculaires et IV p. 240-257 sur les *defixiones.*

WÜNSCH 1897 : R. WÜNSCH, *Defixionum tabellae* (attiques), 1897. Appendice à *IG* III, non repris dans *IG* II^2^. *Editio minor* à Chicago, chez Ares Publishers, en 1976.

AUDOLLENT 1904 : A. AUDOLLENT, *Defixionum tabellae quotquot innotuerunt tam in Graecis Orientis quam in totius Occidentis partibus praeter Atticas in* Corpore inscriptionum Atticarum *editas,* Paris 1904.

JORDAN 1985 : D. R. JORDAN, « A Survey of Greek Defixiones Not Included in the Special Corpora », *GRBS* 1985, p. 151-197.

6. Ἱνστιτοῦτο τοῦ Βιβλίου Ν. Καρδαμίτζα, Ἱπποκράτους 8, Ἀθῆναι.

III. Histoire

P. Amandry, *La mantique apollinienne à Delphes : essai sur le fonctionnement de l'Oracle,* BEFAR 170, Paris 1950.

BTCGI : *Bibliografia topografica della colonizzazione greca in Italia e nelle isole tirreniche*, sous la dir. de G. Nenci et G. Vallet, Pise - Rome. Vol. VII 1989.

P. Cabanes 1976 : P. Cabanes, *L'Épire de la mort de Pyrrhos à la conquête romaine (272-167 av.),* Paris 1976. Appendice épigraphique p. 534-592 : choix utile de 77 inscriptions épirotes.

P. Cabanes, *Nikephoros* (Zeitschrift für Sport und Kultur im Altertum), 1 (1988), p. 49-84 : sur les Ναῖα.

Dakaris 1995 : S. I. Dakaris, Δωδώνη, ἀρχαιολογικὸς ὁδηγός, 4e éd., Jannina 1995.

Epirus : *Epirus, 4000 years of Greek History and Civilization,* dans la collection « Greek Lands in History », sous la direction de M. B. Sakellariou, membre de l'Académie d'Athènes, Athènes 1997. Publié en anglais et en grec moderne. Histoire de l'Épire, de la préhistoire à nos jours. Les chapitres consacrés à l'Antiquité ont été rédigés par N. G. L. Hammond, † Mme Vokotopoulou, P. Lévêque, P. Cabanes, Mme J. Andreou, M. B. Hatzopoulos.

P. R. Franke, *Die antiken Münzen von Epirus,* I, Wiesbaden 1961. Un vol. de texte et un coffret de planches.

N. G. L. Hammond, *Epirus. The geography, the ancient remains, the history and the topography of Epirus and adjacent areas.* Oxford 1967.

M. B. Hatzopoulos, *Macedonian Institutions under the Kings*, I, « A historical and epigraphic Study », Athènes 1996.

M. B. Hatzopoulos, « L'Etat macédonien antique : un nouveau visage », *CRAI* 1997, janvier-mars, p. 7-25.

Actes Ill. Ép. I : *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité, Actes du colloque international de Clermont-Ferrand (1984),* réunis par P. Cabanes, Clermont-Ferrand 1987.

Actes Ill. Ép. II : *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité, Actes du 2e colloque international de Clermont-Ferrand (1990),* réunis par P. Cabanes, Paris 1993.

Actes Ill. Ép. III : *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité - III. Actes du IIIe colloque international de Chantilly (1996),* réunis par P. Cabanes, Paris 1999.

Actes Ill. Ép. IV : *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité - IV. Actes du colloque international de Grenoble*, Paris 2004.

P. Lévêque, *Pyrrhos,* Paris 1957 (BEFAR 185).

P. Lévêque, *Recherches nouvelles sur l'histoire de l'Épire, REG* 1957, p. 488-499.

Parke 1967 : H. W. Parke, *The Oracles of Zeus,* Oxford 1967.

H. Petersmann, « Demeter in Dodona und Thrakien. Ein Nachtrag », *Wiener Studien* 100 (1987), p. 5-12 (J. Bousquet, *Bull.* 1988, p. 47).

F. Quantin, « Aspects épirotes de la vie religieuse antique », *REG* 112 (1999), I, p. 61-98.

Th. Reinach, « Une monnaie de bronze au type de Zeus Naos », *RA* 1905, t. VI, p. 97-102.

IV. Linguistique et dialectologie

P. Chantraine, *La Formation des noms en grec ancien,* Paris 1933.

P. Chantraine, *Grammaire homérique (phonétique et morphologie),* Paris 1942.

DELG : P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque,* nouvelle éd. avec suppl., Paris 1999.

M. Lejeune, *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien,* Paris 1972.

LSJ : Liddell & Scott, *A Greek-English Lexicon*, Oxford, 9e éd., 1940. *Supplement* (L., S. & Jones), Oxford 1968. *Revised Suppl.*, Oxford 1996.

Bechtel, *HPN* : F. Bechtel, *Die historischen Personennamen des Griechischen bis zur Kaiserzeit,* Halle 1917 *(reprint* 1982).

Lexicon : P. M. Fraser and E. Matthews, *A Lexicon of Greek Personal Names*, Oxford :
vol. I, 1987 : îles de l'Égée, Chypre, Cyrénaïque.
vol. II, 1994 : Attique (M. J. Osborne et S. G. Byrne).
vol. III A, 1997 : Péloponnèse, Grèce occidentale, Sicile et Grande-Grèce (« with the collaboration of many scholars »).
vol. III B, 2000 : Grèce centrale, de la Mégaride à la Thessalie (« with the assistance of R. W. V. Catling and the collaboration of many scholars »).

Bechtel, *GD* : *Die griechischen Dialekte*, 3 vol., Berlin :
I. Éolien et arc.-chypr., 1921.
II. Dorien, 1923 (p. 78-86 : « Der epeirotische Dialekt »).
III. Ionien, 1924.

BUCK, *GD* : C. D. BUCK, *The Greek Dialects*, Chicago 1955.

J. MENDEZ DOSUNA, *Los dialectos dorios del Noroeste. Gramatica y estudio dialectal,* Ediciones Universidad de Salamanca, 1985.

L. THREATTE, *The Grammar of Attic Inscriptions*
I. Phonétique, 1980.
II. Morphologie, 1996.

Cl. BRIXHE, « La langue de l'étranger non grec chez Aristophane », dans « L'étranger dans le monde grec », *Actes du colloque organisé par l'Institut d'études anciennes, Nancy, mai 1987,* sous la direction de R. LONIS, Nancy 1988, p. 113-138.

M. CASEVITZ, *Le vocabulaire de la colonisation en grec ancien. Étude lexicologique : les familles de* κτίζω *et de* οἰκέω - οἰκίζω. Paris 1985.

Index

Les numéros sont ceux des inscriptions

I. ANTHROPONYMES

Ἀγάθων 43, 48, 145
Ἀγασίων 108
Ἀγέλοχος 75
Ἄγις ou Ἆγις 121
Αἴγλη 46
Αἰγύπτιος ou Αἴγυπτος 129
Αἰσχυλῖνος 100
Ἀλεξίμαχος 70 (?)
Ἀλκίνοος 85
Ἀμύντας 69
Ἀνάξιππος 47
Ἀννύλα 49
Ἀντίμαχος 22
Ἀντίοχος 68. 128
Ἀργεῖος 128 (?)
Ἀρίζηλος 107
Ἀριστοβούλα 125
Ἀριστόγειτος 141
Ἀριστοκλῆς 123
Ἀριστομήδης père de Διόγνητος Ἀθηναῖος 23
Ἄρίστων 103
Ἀρύββας 50
Ἀρχέβιος Ἀρχωνίδα 123
Ἀρχεφῶν 94
Ἀρχίας 146
Ἀρχω[102
Ἀρχωνίδας père de Ἀρχέβιος 123
Ἀσκλ[απιο- - -] 89 Ab (?)
Βοστρύχα ἀ Δόρκωνος 122
Γῆρις 25
Γλαυκίας 115
Γονθα (nom illyrien) femme de Κλεάνωρ 45
Δαμάτριος 78
Δαμόλαος père de Λυσίας 58
Δᾶμυς 141
Δεινοκλῆς 50 (Ἀπολλωνιάτας). 147
Δεξίμαχος 10. 70 (?)
Διόγνητος Ἀριστομήδου Ἀθηναῖος 23
Διονύσιος 78. 148. 166
Διότιμος 86
Δίων 122
Δορκίλος 120
Δόρκων père de Βοστρύχα 122
Δωρίλαος 113
Δώριος 144
Ἐξάκων 130
Εὔβανδρος 8
Εὐκράτης 53
Εὐρύνους 55
Ἡρακλείδας 46
Ἑρμῶν 41
Θεαρίδας 38
Θειοτιμίδας Περινεικειος 149
Θέλυτος 36
Θεόδωρος 53
Θευξένα Θευξένου 53
Θεύξενος père de Θευξένα 53
Θρασύβῶλος 72
Θωπίων 119
Θωρακίδας 38
Ἰόλας 46
Ἱππόστρατος 93
Ἰσόδημος 52 (Athénien)
Καλλικράτης 48
Καλλισθένης 118
Κλεάνωρ 45

Κλεαρέτη mère de Διόγνητος 23 (dat. Κλεαρέτει)
Κλέαρχος 42
Κλεμήδης 39
Κλεό*Ϝ*αναξ 150
Κλεολαΐς : 15 (dat. Κλεολαεί), 22
Κλεούτας 80 (Thessalien)
Κρατ[81
Κρῆταία 41
Λεόντιος père de Λέων 73
Λέων Λεοντίου 73
Λήτων 111
Λοχίσκος 91
Λυκκίδας 28 (Thessalien)
Λυκόφρων 126
Λυσανίας 49
Λυσίας 96
Λυσίας Δαμολάου 58
Μενέδαμος (?) 133
Μίλων 38
Νίκαρχος 39
Νικέας 85
Νίκη 48
Νικοκράτεια 46
Νικόμαχος 132
Νικόστρατος 10
Νικώνδας 48
Ὀλυνπιάδας 39
Ὀνάσιμος 27
Παρμενίδας 57
Περινείκειος 149 (adj. patronymique de Θειοτιμίδας)
Πραξαγόρα 79 (?)
Πραξαγόρας 79 (?)
Πυστακίων 112
Σάτυρος 113
Σωκράτης 105
Σώσανδρος ὁ Ἀρχωνίδα δοῦλος 123
Τεισίας 53
Τελλίας 151
Τιμόδαμος 95
Τιμώι 125
Φαικύλος 83
Φείδων 152
Φιλέτας 104
Φιλίστα 47
Φίλων 153

II. Géographie

Ἀδρία 100
Ἀθηναῖος 23
Ἀθήνησι 52
Ἄκτια 122 (« Concours actiaques »)
Ἀλυζέα 63
Ἀμβρακιάτας 65
Ἀμπρακία 106
Ἀνακτόριον 46
Ἀπολλωνία 97
Ἀπολλωνιάτας 50
Ἀρκτάν 167
Ἀτιντᾶνες 161
Βυλλίονες 7
Δωδώνα 134
Δωδωναῖοι 14
Ἐλέα 113
Ἐλίνα 46
Ἐπίδαμνος 98. 99
Ἑρμιών, -όνος 68
Ἡρακλέα 6
Ἡρακλεία 17
Ἡρακλεῶται 6
Ἡρακληία 132
hεργέτιον 75
Θούριος 111
Ἰόνιος κόλπος 6
Ἱππώνιον 156
Καρεία 129
Κορκυραῖοι 1, 2, 4
Κρότων 114
Μεγαροῖ 86 (locatif)
Μεσσήνη 106
Μεταποντῖνος 146
Μον[δ]αιατᾶν τὸ κοινόν 8
Ὀριγγαῖοι?? (ethnique?) 126
Πάριοι 6
Πάρος 6
Ῥηγῖνοι 154, 155 (?)
Σικελία 102
Σύβαρις 133
Συράκοσαι 103
Ταραντῖνοι 5 : hα πόλις hα τῶν Ταραντίνων
Τάρας 132
Τισατῆς 100
Φάρος 130
Χάονες : ἁ πόλις ἁ τῶν Χαόνων 11
Χεμάριοι 131 (ethnique)
Ὠρίκιοι 2
Ὠρικός 54

III. Théonymes et religion

(on a exclu les noms de Zeus Naios et Diona, qui reviennent trop souvent, et qui sont l'objet d'une étude spéciale)

Ἀθάνα Πατρῶια 141
Ἀθάνα Πολιάς 11
Ἄκτια 122(« Concours actiaques »)
Ἀπόλλων 21. 94
Ἄρτεμις Ἀγεμόνα 142
Ἀσκλαπιός 89 (?)
Δαμάτριον 109 (sanctuaire de la déesse)
Δέσποτα ἄναξ Ζεῦ Ναῖε 23
Δηώνα 49, 65, 103 (τὴν Δηόνᾱν)
Δία Δωδωναῖον 89
Διώνα Ναία 21
Δωδωναῖοι 23
Ἐρεχθεύς 141
Ζεύς Βουλεύς 142
Ζεῦ Δωδωναῖε 92
Ζεύς Εὐκλῆς 142
Ζεύς Ὀλύμπιος 142
Ζεύς Πατρῶιος 141
Ἡρακλῆς 141
Ἥρως Ἀρχαγέτας 142
Θέμις 8, 21, 94, 137 (dat. Θέμι)
Ἰταλός 133
Κόρα 142
[Να]ία (?) 21 (Διώνα Ναία?)
Ναῖοι 94
σύνναοι 76
Τύχα 141 (comme divinité à honorer)

IV. *Verba potiora*

ἀγαθόν 62 (τι ἀγαθόν?), 116 (πράσσοιμι ἀγαθόν)
ἀγχωρίξαντας 11
ἄγω « importer et exporter » 89, 95
ἄγōμει 34 (thess. pour ἄγωμαι)
ἀδελφεά 68
ἀδελφεός 10, 56 = att. ἀδελφός
αἰτεῖ 23 (att.), 46 (ion.), 53
αἰτεῖται 11, 106
αἰτέωμαι 61
ἀκαθαρτία 14
ἀλαθές 105
ἀλᾰ́στων? 97 (interprétation difficile)
ἁλιεύεσθαι 83
ἄλκιμον (?) 112
ἄλλαν 29, 30, 33, 36, 58, 136 (?)
ἄλλ[ο] 62 (?)
ἄλλως πονεῖν 158
ἅμα 58, 89
ἄμενον 52 (att.), 86 (att.?), 100 (ionien), 103 (att.)
ἄμινον 82
ἄμυννο 22
ἄν 113 (texte dorien)
ἄν (relatif) 53, 94 (dor.)
ἀναίρει 95 (« réponds »)
ἀνακλέπτω 121
ἀναλῶσαι 16
ἀνδροποδίζομαι 123
ἀνεθέθη 113 = ἀνετέθη
ἀνεκτόν? 8
ἀνελεῖν 11
ἀνέρχομαι 128
ἀντέχομαι 96
ἀντίδικος 141
ἀνώγεον 137
ἄοζος 123(féminin)
ἀπέθανε 107(αἰ 'πέθανε)
ἀπίμεν 64
ἀπιοῦσα 62
ἀπιών 63
ἀπὸ τῶ ἀργυρίō 95
ἀπογράφομαι 132
ἀποδάμōν 88(cor. pour ἀποδαμέων?)

ἀποδώσω 94 (futur)
ἀποικία 103
ἀπολώλεκε 121 (faute ἀπωλόλεκε)
ἀποτίλλω 113
ἀπουικέοντες 12
ἀπώλεσε 122
ἄρα 50
ἀργύριον 119, 122
ἀργυρίου 42 (?), 95
ἀργύρροι 8 (gén. thess.)
ἄριστα 1, 47
ἄστυ 95
ἀσφάλεια 101
ἀσφαλέστατα 2
ἀσφαλέως 6, 28
ἀσφαλῆ 9 neutre pl.
ἀτέραν 34
αὐτᾶ thess. = att. αὐτῆι 28
αὐτεῖ (locatif) 50, 92, 131
αὐτί = αὐτίκα 9, 61B, 118
αὐτίκα 82
ἀφέρπῃ 56
βέλτειον 55
βέλτιστα 7
ΒΟΛΕΤΑΙ 129 (pour βούλεται ?)
γᾶ 95 (καὶ κατὰ γᾶν καὶ κατὰ θάλασσαν)
ΓΑΑΡΕΝ 164
γαεργία 141 (?)
γάμῶν 28 (thess. pour γαμέων ?)
γαοργῆν 75
γαῦλος 95 (?)
γεία 77
γειοργῆν 74
γενεή 46 ion.
γεωργεῖν 106 (?)
γηροτρόφοι παῖδες 52
γίνεται 44 att.
γνώμα 53, 135 (ἐπὶ γνώμαι ἔχηι)
γνῶμεν 105
γράφω 134 (inf. passif γραφθῆμεν)
δέδασται 39
δεῖ 10 (?), 96
δεῖξον 53
δίαιτα 159
διαιτάω 141
διαιτοί 16
διαπιστεύω 111
δικαίως 16
δίκαον 10 = δίκαιον ?
δίχα οἰκἔσιος 60
δοκῆι 89
δοῦλος 123
δοῦναι 24 (att.)
δρῶν 107 (δρῶν ἢ ποιῶν)
δυνήωμαι 103 (att.)
ἐάσσαι 41 = att. οὔσηι
ἑαυτοῦ 23 (att.)
ἐγδιδόμεν 95
ἐγώ 136
ἔϝσν 35, 36, 37
ἐθέλω 111
εἰ μή 61, 50, 100
εἴει thess. = att. εἴη 28
εἰρωτᾶι 100
εἰσιόντος 61
ἔμειν 89 (rhod. = att. εἶναι)
ἐμέν 10 = ἐμίν = ἐμοί ?
ἐμίν 94
ἐμοί 44
ἐμπορεύομαι 89, 92, 95, 99 (ἐμπορουόμενοι)
ἐμπορία 98, 99 (intitulé abrégé)
ἐν + acc. 13
ἔννεκα 43
ἐξέχεσθαι 92
ἐξοικήσαντες 55
ἔξωθεν 121
ἐπαιτίωντι 126 (dor. pour att. ἐπαιτοῦσι)
ἐπανατίθεμαι 134 (moyen)
ἐπανερωτᾶι 107
ἐπάρασις 141 bis
ἔπειτα χρόνον 65, 118
ἐπερωτᾷ 81
ἐπερωτᾶι 22, 46 (ion.), 48, 91, 128
ἐπερωτεῖ 48, 69, 92, 121
ἐπερωτέοντι 13
ἐπερωτῆ 20, 163
ἐπερωτῆι 25, 47, 87, 89

ἐπερωτῶντι 9, 14, 16
ἐπί 61, 88 (ἐπὶ τὰν τέχναν), 129 (ἐφ' οἷς « dans les conditions que » ?)
ἐπ' Ἀντίοχον 128 (« contre Antiochos »)
ἐπὶ γῆι 127
ἐπὶ γνώμαι ἔχειν 53, 135
ἐπὶ νόῦι ἔχειν 67
ἐπιδημοῦντι 52
ἐπικοινᾶται thess. 8
ἐπικοινῆται 8, 57, 85, 93, 105, 113, 118, 137
ἐπικοινῶνται 2, 3, 4
ἐπιμέλομαι 82
ἐπιστορεῖ 115
ἐπιστορεῖται 50
ἐπιτροπεία 28
ἐπιτυγχάνω 39
ἐποικοδομηῦν = ἐποικοδομέων ? 118
ἐργάζομαι τὰν γᾶν 76, τὰμ πατρώιαν τέχναν, ἁλιεύεσθαι 83, τὰν τέχναν τὰν χάλκηαν 84, 86 (abs.), τὰν τέχναν [ἐργαζόμενος] 87, 105
ἐργασία 91, 106 (ἐργασίη ?)
ἐργαστήριον 85
ἐρουτᾶι 80 (thess.)
ἐρσεντέρας γενεᾶς 47
ἐρωτᾶι 52 (?), 103, 130
ἐρωτεῖ 68
ἐρωτῆ 39, 49, 95, 132
ἐσκιχρέμεν thess. 8
ἔσσα 32 = att. οὖσα
ἐσσεῖται 62, 73, 89, 112
ἔσσεται 140, 94
ἔσστι 162
ἔσται 46 (ion.), 48 (att.)
εὐκαρπία 2
εὔνοις 23 (att.)
εὐτυχοῖ 44
ἔχου thess. = ἔχω 28
ἔχω κατὰ χώραν 94
ἔχων τὰν γυναῖκα 36
ἐών 123 (pour att. ὤν)
ϝοι 41
ϝοικέοιεν 1
ϝοικέῶν 54
ϝοικία 141
ἢ μή 93, 144
ἢ οὐκ 122
ἡμᾶς 106 (πρὸς ἡμᾶς ?)
ηα 5 (article)
ηά 67 (relatif neutre pluriel)
ηάπερ 36
ηέληται 95 (? de αἱρέομαι)
ηιλαξάμενος 72
ηορμημένωι 75
ηόσπερ 54
θάλασσα 90, 91, 92, 95, 96
θεμιστεύει 83
θησαυρός 108
θυατέρα 38
θυγατέρα 39
θυγατέρας 53
θύω 139
ἰατρός 66 (?)
ἴκατι 110
ἱκετεύει 23 (att.), 24 (att.)
ἱλάσκομαι 65, 72
ἰς = εἰς 8, 16, 82, 114, 159
ἱστορεῖ 46, 73, 102 (?)
ἱστορέω 110
κα redondant 50
κάθοδος 129
κάκιστον 118
κάλλιστα 1, 2
καπηλεύειν ? 106
καπηλεύην 95 (infinitif)
καρπός 2, 78
καρποί 77
κατὰ γᾶι 127
κατὰ γᾶν 95
κατὰ θάλασσαν 90, 91, 92, 95
κατὰ χώραν 36, 54, 94, 157
καταβαίνω 157
κατασκευάζειν τὸ ἐργαστήριον 85
καταφαρμάσσω 125
κατόνασις 2 hapax
κέλης 113
κέλομαι 94, 134 (ἐκελήσατο)
κλέπτω 119, 120, 122

κοινόν 8, 9
κομίδεσθαι 27
κομίζω 6
κτῆσις 107
κυεῖ 49
κυέοι 81
κυνόν 10 = κοινόν ?
λαγχάνω 143 (pft λέλο[ν]χε)
λάζομαι 73 (= λαμβάνω)
λάκος 120 (neutre)
λαμβάνω 16, 22 « prendre pour femme », 25 « prendre femme », 52, 53 (λαβεῖν), 92 (λαβών), 110 (λαψοῦμαι)
λαύομαι 108
λέγομες ? 105
λιμνίον 109
λοιβά 141
λῶιστα 47
λῷον sans *iota* 22, 57
μαντηία 136
μαστείω 29
[μ]αστεύω 31
μαστεύων 30
μαστός 73(?)
μέλλω 133 (μέλλτ̄ béot. pour μέλλει)
μένε 35
μένει = μένε 12
μένω 106(?)
μεταβάλλομαι 89
μή 61 (εἰ μή), 50 (εἰ μή), 93 (ἦ μή), 100 (εἰ μή), 144 (ἦ μή)
μοι 28, 48, 53, 62
νᾶ 94 (acc. < *νᾶϝα « navire »)
ναῖ 94 (dat. < *ναϝί « navire »)
ναός « temple » 11
ναός gén. de ναῦς 96
νάσσας 82
ναυκλαρηῦν = -έων ? 93
ναυπαγέομαι 94
νιν 73 (= αὐτόν)
νόος 67
νόσημα 73
νόσος 46
νῦν 36
ὅ relatif 45, 73
ὁδός 154 (?)
οἴκαδε 56
οἰκεῖν 59, 92, 95 (οἰκῆν dans une réponse)
οἰκεῦεν = οἰκέοιεν 2
οἰκέω 6 (?), 130, 131
οἴκησις 8, 58 (?), ϝοικέσιος 114, οἰκε ́σιος 60, οἰκήσιος 131, οἰκήσει 61
οἰκία 55, 116
οἴκοι 57
ὁμονοοῖεν 3
ὄνᾱιον 80 (thess.), 84
ὀνάσιμος 41
ὅντινα τρόπον 112
ὀπτίλλος 72
ὅπυς 89
ὁρμά 160
ὁρμάω 68, 75 (hορμημένωι)
ὅσσον 95
ὅ τι 61 (?), 107
οὐδέ 134 (pour μηδέ)
οὐθέν 96
οὗτος δέ 50 (?)
ὀφθαλμοί 71
παγάσασθαι 69 (?)
παιδάριον 49
παιδία 55 = παῖδες
παιδός 43 glosant γενεά
παμπασία 7, 141, 58, 114, 115, 116 (περὶ ανπασίᾱ ?), cf. 117 et 118 (πεπαμένος)
πανκαρπία 79 (?)
παντυχία 5
πάρ 16, 109
πάρα 89 (postposé ?)
παρέχει 14
πατρώιαν τέχναν 83 (« le métier de ses ancêtres »)
πατρῳοῦχος 45 adj. qual. « héritier »
παύσαιτο τᾶς νόσου 46 « elle guérirait de sa maladie »
ΠΕ 49, 73, 100 (ΜΗΠΕ) : indication obscure liée à la technique divinatoire.
πεδέχω 96
πέμπω 50

πεπαμένος 117, 118
πέρ 26, 28, 42, 140, 77, 79, 80(thess.)
περί 47, 50 (cor. d'Apollonie), 51, 65, 50, 71, etc.
περιέρχομαι 46 (?)
πινάκιον 134
πλαγά 126
πλάζομαι 91
πλέω 97, 100, 102, 103
ποεῖν 11
ποιῶν 107
ποκα 111 (μή . . . ποκα)
πόλις 2 « leur cité », *i. e.* Corcyre et Orikos, 5 hα πόλις hα τῶν Ταραντίνων, 6 ἁ πόλις ἁ τῶν Χαόνων, 16, 117 ἐμ πόλι « en ville »
πολιτεία 61
πολιτεύομαι 52 « exercer ses droits civiques » (?)
πολυκαρπία 2
πολυωφελέ(σ)τε(ρ)ον 117
πομπά 58
πονέω 158 (opt. πονοίᾱι)
πορεύομαι 106 (?)
πὸτ 'Αρύββαν 50
πὸτ τᾶι = att. πρὸς τῆι 41
πὸτ τόν 56
πότερα 36, 58, 84
πότερον 22, 44, 79, 89, 102, 131
ποτθέμενος 41
ποτιθέμενος 22
πρᾶγμα 112
πρᾶμι 22
πράξοντι 55
πραξοῦντι 7
πρήξει 63
πρίαμαι 109
προβατεία 80
προβατεύω 80
προξενεία 15
πρὸς ἡμᾶς 106 (?)
πρὸς τὴν ἀποικίαν 103
προσκεφάλαιον 121
προστίθεμαι θεόν (ποτθέμενος 41, ποτιθέμενος 22) « se concilier un dieu »
πρυτανῆον 16
πυνθάνομαι 97
πωλέω 101
πώλοντα = att. πωλοῦντα 95 (réponse)
πωλοῦντες 46
ῥυθμός 165 (?)
σαμαίνω 134 (moyen ἐσαμάνατο et inf. passif σαμανθῆμεν)
σαμῆον 134 (dor. pour σημεῖον)
σκύφος 113
σπένδειν 10
στέργω 32
στρατεύομαι 127, 128
στρῶμα 121
συμμένω 48 « rester avec une femme »
συμπείθω 112
συμπολειτεύουσι 9
σύμφορον 89
συμφορώτερον 11
σφιν 2
σχέθε 127(impératif ao. de ἔχω)
σωτηρία 21, 94
τά relatif 5 (?), 16
τᾶ thess. = att. τῆι 8
τάν relatif 28
ταῦτα 89, 95
ταύτας 89 (att. ταύτης)
τε 22, 50 (?), 115 (?)
τέθνακε 124, 126
τεῖ = τῆι 23 (att.)
τέκνα 44, 106
τελέθοι 2
τελεῖν 96
τελέως 127
τέχνα 83 (pêche), 84 (forge), 87 τὰν τέχναν [ἐργαζόμενος] (« exerçant son métier »), 88 (ἐπὶ τὰν τέχναν), 89 (τᾶι τέχναι χρεύμενος)
τεχναθῆμεν ? 134
τῆς 46 relatif
τι ἀγαθόν 62 (?), 89, 109
τιμᾶντι 68 (participe)
τίνε = τίνι 7
τίνει 47 = τίνι
τόκα 123

τοῦτα 16
τοῦτος 107
τραγῳδός 104
τριθυτικόν 138
τρόπος 112
τυ 110 (dor. pour att. σε)
TY 92 (abréviation de τύχα)
τυγχάνω avec participe 88, 96
τυνχάνω abs. 18, 22 (?), 26, 58, 89 (cas sûr d'emploi abs. avec le sens de « réussir »)
τυνχάνω (ἔϝ-ων τυνχάνω) 35
τύχα ἔϝ-ων 37
τυχαῖος « heureux, qui a de la chance » 28
ὑγεία 73
ὑγιέστερος 72
ὑγιής 66
υἱός 73, 123
ὑμᾶς 76
ὑός gén. 50(?)
ὑπαί 126 (dor. pour ὑπό)
ὑπαρχόντων 65
ὑπέρ + gén. pour περί 68, 108, 112, 121
ὕστερον 82 (αὐτίκα καὶ ἐς τὸν ὕστερον χρόνον), 103, 137
φανόν 108 (??)
φεῶν 8 = θεῶν
φύλαρχοι ? 6
φύοντες 8 = θύοντες
φυτέβοι = φυτεύοι 50
χαλκῆαν τέχναν 84
χειμών 14
χηρόω ? 5
χρέα 94 (« dettes »)
χρήματα 95, 106, 107
χρήω 135, 136
χρόνον 82 (αὐτίκα καὶ ἐς τὸν ὕστερον χρόνον), 95, 118 (ἔπειτα χρόνον)
χρῶμαι 44 att. « avoir des rapports sexuels avec quelqu'un », χρήσασθαι 61, χρεύμενος τᾶι τέχναι 89 (rhod.), 144 (χρηῦνται pour χρήωνται)
χώρα 36, 54, 94, 157
χωρίον 117 (« terrain privé »)
ψυχαγωγός 144
ὠνόμενον < ὠνεόμενον (hyphérèse) 95
ὠφέλιμον 80 (thess.)

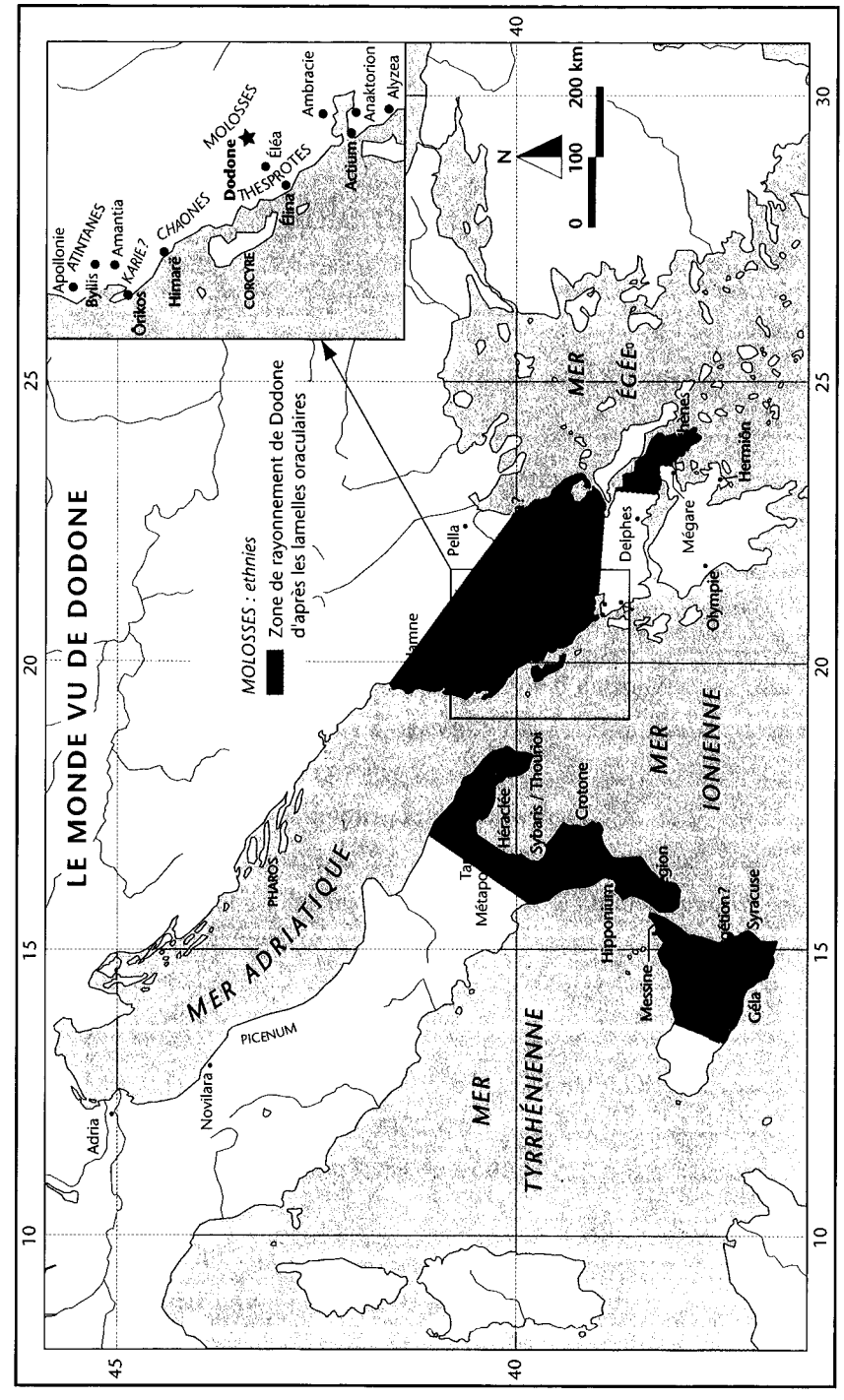


Table des matières

Remerciements vii

Avant-propos : aperçu sur l'histoire de Dodone ix

Introduction 1

I. Histoire du déchiffrement des lamelles 1

II. Le problème de la conservation des lamelles 8

III. La datation des lamelles 11

A. *Terminus post quem* et *terminus ante quem* du corpus (*ca* 550-167 av.) 11

B. La datation des lamelles par le style d'écriture 15

IV. Note sur Dodone et Corcyre 21

V. Présentation du corpus 22

A. Le classement empirique des lamelles 22

B. Synopsis du corpus 23

C. Présentation des textes et notice sur les transcriptions d'Évangélidis 25

Corpus 27

Études synthétiques 327

I. Les alphabets archaïques dans les lamelles 329

A. Textes en alphabet corinthien 330

B. Textes en alphabet local de Dodone 332

C. Autres alphabets 334

D. Conclusions 335

II. Le formulaire et la syntaxe des questions oraculaires 336

A. Partie commune aux deux formules 337

B. Formule ἦ 338
Formule ἦ sans ἦ, 338. —Variantes de la formule ἦ, 339.
C. Variantes de la formule τίνι 341
D. Le verbe de l'interrogative 341
E. Cas particulier : ἔϝōν en corinthien archaïque 342
F. Nom de Zeus, et éventuellement d'autres divinités, au vocatif 342
G. La formule d'invocation 343
H. Les formules avec περί ou ὑπέρ 343
I. Le subjonctif délibératif dans les questions oraculaires 343
J. L'optatif sans κα 345
K. L'anacoluthe 345
L. Formules atypiques 346
M. Cas particulier : questions relatives au mariage des filles 348
N. Sens particulier de προστίθεμαι 349
III. Les inscriptions annexes 350
A. Les questions opisthographes 350
B. Inscription du nom du consultant au verso pour identification 351
Au nominatif, 351. — Au génitif, 352. — Noms abrégés, 352.
C. Les numéros d'ordre 352
D. Les intitulés de questions 354
E. Les réponses de l'oracle 355
F. Conclusion sur les réponses de l'oracle 357
IV. *Defixiones* et consultations oraculaires 359
V. Étude dialectologique 363
A. Classement dialectal des textes : catalogue 363
1. Groupe dorien, 365. — 2. Groupe éolien, 374. — 3. Groupe ionien-attique, 375. — 4. Dialecte indéterminé, 376. — 5. Les cas de mélange dialectal, 377. — 6. Influence de la *koinè*, 377. — 7. Textes en grec barbare, 378 — 8. Langues autres que le grec, 378. — 9. Conclusions : les dialectes dans les lamelles oraculaires, 378.
B. Étude grammaticale et dialectologique des particularités remarquables des textes doriens 380
Phonétique. — 1. L'apocope, 380. —. 2. Traitement du groupe *-ηϝy-, 380. — 3. Le verbe μαστεύω/μαστείω, 381. — 4. Le nom d'Héraclée, 382.— 5. Réduction ancienne de la diphtongue *ou* en corinthien, 383. — 6. Réduction ancienne de la diphtongue *ei* en corinthien, 384. — 7. Évolution ancienne de *e* long fermé en *i* long, 385. — 8. Hésitation phonétique ε/ῐ, 387 — 9. Non-notation de l'*iota* adscrit, 388. — 10. Traitement de *e* long ou bref + *o* long ou bref, 390. — 11. Graphies inexpliquées, 394.
Morphologie. — 12. Forme du relatif, 395. — 13. Formes pronominales remarquables, 396. — 14. Forme αὐτί pour αὐτίκα, 397 — 15. Verbes dor. et thess. en -άω = attique -όω, 397 — 16. Passage des verbes en -άω à la flexion en -έω, 397. — 17. Futur dit dorien, 398. — 18. Doublet αἰ/εἰ, 399. — 19. Forme ἀδελφεός, 400. — 20. Forme γεία et verbe correspondant, 400. — 21. Forme corinthienne ἔϝōν, 401.
Lexicologie et sémantique. — 22. L'abstrait παμπασία, 402. — 23. Famille de χρή, 403. — 24. Substantif διαιτός, 404. — 25. Sens affaibli de ὁρμάω et ἔρπω, 405. — 26. Un syntagme intéressant, 405. — 27. Sens particulier de ἄπειμι « s'en aller » s'agissant d'un affranchi, 406.
VI. Étymologies de l'épiclèse Ναῖος/Νάος et du théonyme Διώνα/Δηώνα 407
A. Étymologie de l'épiclèse Ναῖος/Νάος 407
1. Recensement des formes de l'épiclèse dans les lamelles, 407. — 2. Interprétation statistique du recensement, 409. — 3. Le problème de la quantité de l'*alpha* dans ΝΑΙΟΣ, 412. — 4. Étymologie de ΝΑΙΟΣ, 415 — 5. Évolution phonétique Ναῖος > Νάος, 418 — 6. Conclusion, 419.
B. Étymologie du théonyme Διώνα/Δηώνα 420
Conclusion générale 423
Bibliographie générale 433

INDEX 441
I. ANTHROPONYMES 441
II. GÉOGRAPHIE 442
III. THÉONYMES ET RELIGION 443
IV. *VERBA POTIORA* 443
CARTE : LE MONDE VU DE DODONE 449

Deuxième tirage
juin 2006
Achevé d'imprimer à Genève (Suisse)

Le sanctuaire de Zeus à Dodone (Épire) est, après Delphes, l'un des plus fameux sanctuaires oraculaires du monde grec. Son originalité, et, pour nous, son intérêt particulier tiennent à ce que les questions posées par les consultants à l'oracle étaient gravées sur des lamelles de plomb, que l'on a retrouvées en grand nombre lors des fouilles successives du sanctuaire. La grande majorité de ces documents (environ 1 300, paraît-il) reste inaccessible dans les réserves du musée de Jannina, mais certains ont été publiés sommairement dans divers rapports de fouilles.

On a regroupé en un corpus systématique de 167 numéros toutes les lamelles oraculaires de Dodone connues à ce jour, puis on a étudié ce corpus des points de vue historique, paléographique, philologique, linguistique, dialectologique. L'histoire des lamelles commence vers 550, et prend fin brusquement en 167 av. J.-C., quand les Romains de Paul-Émile incendient le sanctuaire. Dodone était par excellence le sanctuaire des Épirotes, mais aussi un sanctuaire officiel de Corcyre. La zone de rayonnement de l'oracle englobait l'Épire, les colonies corinthiennes, la Thessalie, la Béotie, l'Attique, la Grande-Grèce et la Sicile. Les lamelles en alphabet corinthien sont assignables à des consultants des colonies corinthiennes. L'alphabet épichorique de Dodone était de type eubéen. Le formulaire des questions oraculaires est rigoureux, mais admet de nombreuses variantes, et n'a connu aucune évolution. Les réponses de l'oracle sont rarissimes, mais maintenant bien identifiées. Il existe une relation, difficile à définir mais certaine, entre les lamelles oraculaires et les lamelles de malédiction, même du point de vue textuel. Il n'existe pas de dialecte épirote : il faut poser un *continuum* linguistique dorien allant du Golfe de Corinthe à la Macédoine incluse. Les étymologies de *Naios* « Résidant » et de *Diôna* « Épouse de Zeus » sont maintenant établies. La forme *Dêôna,* aujourd'hui bien attestée, est due à une contamination, d'origine éleusinienne, par la forme *Dêô.*

ISBN 2-600-01077-7
9 782600 010771